VOYAGE
DE
TAVERNIER
T. O. II

THE LIBRARY OF CONGRESS
RARE BOOK COLLECTION

LES SIX

# VOYAGES

DE JEAN BAPTISTE

# TAVERNIER,

ECUYER BARON D'AUBONNE,

QU'IL A FAIT

## EN TURQUIE, EN PERSE, ET AUX INDES,

Pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnez d'observations particulieres sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coûtumes & le commerce de chaque païs ; avec les figures, le poids, & la valeur des monnoyes qui y ont cours.

*SECONDE PARTIE,*

*Où il est parlé des Indes, & des Isles voisines.*

A PARIS,

Chez { GERVAIS CLOUZIER, sur les degrez en montant pour aller à la Ste Chapelle, à l'Enseigne du Voyageur. ET CLAUDE BARBIN, sur le second Perron de la sainte Chapelle. } au Palais.

M. D. C. LXXVII.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*

# TABLE
## DES LIVRES ET DES CHAPITRES DE CETTE SECONDE PARTIE.

### LIVRE PREMIER.

Des routes que l'on peut tenir pour se rendre d'Ispahan à Agra, & d'Agra à Dehly & Gehanabat où est à present la Cour du Grand-Mogol; comme aussi à la Cour du Roy de Golconda, & à celle du Roy de Visapour, & en plusieurs autres lieux des Indes.

CHAPITRE I. *Route d'Ispahan à Agra par Gomron, où il est parlé particulierement de la navigation d'Ormus à Surate.* Page 1
CHAP. II. *Des Doüanes, des Monnoyes, des Changes, des Poids, & des Mesures des Indes.* p. 4
CHAP. III. *Des voitures & de la maniere de voyager dans les Indes.* p. 24
CHAP. IV. *Route de Surate à Agra par Brampour & Seronge.* p. 29
CHAP. V. *Route de Surate à Agra par Amad-abat.* p. 41
CHAP. VI. *Route d'Ispahan à Agra par Candahar.* p. 56

CHAP. VII. *Suite de la même route depuis Dehly jusques à Agra.* p. 65

CHAP. VIII. *Route d'Agra à Patna & à Daca villes de la Province de Bengala, & le démêlé que l'Auteur eut avec Cha-Est-Kan oncle du Roy.* p. 71

CHAP. IX. *Route de Surate à Golconda.* p. 89

CHAP. X. *Du Royaume de Golconda, & des guerres qu'il a soûtenuës depuis peu d'années.* p. 93

CHAP. XI. *Route de Golconda à Maslipatan.* p. 107

CHAP. XII. *Route de Surate à Goa, & de Goa à Golconda par Visapour.* p. 109

CHAP. XIII. *Remarques sur l'estat present de la ville de Goa.* p. 115

CHAP. XIV. *De ce que l'Auteur a fait pendant son sejour à Goa à son dernier voyage de 1648.* p 124

CHAP. XV. *Histoire du Pere Ephraïm Capucin, & comme il fut mis par surprise à l'Inquisition de Goa.* p. 138

CHAP. XVI. *Route de Goa à Maslipatan par Cochin décrite dans l'histoire de la prise de cette ville par les Hollandois.* p. 146

CHAP. XVII. *Route par mer d'Ormus à Maslipatan.* p. 160

CHAP. XVIII. *Route de Maslipatan à Gandicot ville & forteresse de la Province de Carnatica, & ce que l'Auteur fit avec Mirgimola qui commandoit l'armée du Roy de Golconda, où il est parlé amplement des Elefans.* p. 163

CHAP. XIX. *Route de Gandicot à Golconda.* p. 185

CHAP. XX. *Retour de Surate à Ormus, & comme l'Auteur se trouva engagé dans un combat naval tres-rude & tres-dangereux, duquel il se retira heureusement.* p. 195

---

## LIVRE SECOND.

### Description Historique & Politique de l'Empire du Grand-Mogol.

CHAPITRE I. *Relation des dernieres guerres de l'Indostan, dans laquelle se voit quel est l'estat present de l'Empire & de la Cour des Mogols.* p. 202

CHAP. II. *De la maladie & de la mort supposée de Cha-gehan Roy des Indes, & du soûlevement des Princes ses fils.* p. 206

CHAP. III. *De la prison de Cha-Gehan, & comme il fut puni par Aureng-zeb son troisiéme fils de l'injustice qu'il avoit faite au Prince Boulaki son neveu petit fils de Gehan-guir, auquel comme au fils de l'aîné appartenoit l'Empire des Mogols.* p. 212

CHAP. IV. *De la fuite de Dara-cha au Royaumes du Scimdi & de Guzerate; de sa seconde bataille contre Aureng-zeb, de sa prise & de sa mort.* p. 219

CHAP. V. *Comme Aureng-zeb s'assit sur le trône, & se fit declarer Roy; & de la fuite de Sultan Sujah.* p. 225

CHAP. VI. *De la prison de Sultan Mahmoud fils d'Aureng-zeb, & de Sultan Soliman Chekour fils aîné de Dara-cha.* p. 227

CHAP. VII. *Des commencemens du regne d'Aureng-zeb, & de la mort de Cha-gehan son pere.* p. 235

CHAP. VIII. *Des preparatifs qui se font pour la feste du Grand-Mogol, quand on le pese solemnellement toutes les années; De la richesse de ses trônes, & de la magnificence de sa Cour.* p. 239

CHAP. IX. *De quelques autres particularitez de la Cour du Grand-Mogol.* p. 244

CHAP. X. *Le Grand-Mogol fait montrer tous ses joyaux à l'Auteur.* p. 248

CHAP. XI. *Teneur du passeport que le Nabab Cha-Est-Kan envoya à l'Auteur, avec quelques lettres qu'il luy écrivit & leurs réponses, dans lesquelles se voit quel est le style de ces pays-là.* p. 252

CHAP. XII. *Des marchandises qui se tirent, tant de l'Empire du Grand-Mogol, que des Royaumes de Golconda & de Visapour, & autres Estats voisins.* p. 259

CHAP. XIII. *Des tromperies qui se peuvent faire dans les marchandises, soit par la seule malice des Ouvriers, soit par l'intelligence des Courtiers & des Commandeurs.* p. 274

CHAP. XIV. *Des moyens qu'on peut tenir pour établir une nouvelle Compagnie de commerce aux Indes Orientales.* p. 279

CHAP. XV. *Des diamans, & des mines & rivieres où ils se trouvent; & premierement du voyage de l'Auteur à la mine de Raolconda.* p. 293

CHAP. XVI. *Voyage de l'Auteur aux autres mines, & de quelle maniere on y cherche les diamans.* P. 304

CHAP. XVII. *Suite des voyages de l'Auteur aux mines de diamans.* P. 308

CHAP. XVIII. *Des diverses sortes de poids pour peser les diamans aux mines; des especes d'or & d'argent qui y ont cours; des chemins par lesquels on s'y peut rendre; & de la regle que l'on fait pour sçavoir le prix des diamans.* P. 312

CHAP. XIX. *Des pierres de couleur, & des lieux d'où elles se tirent.* P. 319

CHAP. XX. *Des perles & des lieux où elles se peschent.* P. 323

CHAP. XXI. *De quelle maniere les perles s'engendrent dans les huitres, comment on les pesche, & en quel temps.* P. 328

CHAP. XXII. *Remarques sur les plus grands & les plus beaux diamans & rubis que l'Auteur a veus en Europe & en Asie, selon que les figures en sont icy dessignées, comme celles des grandes pierres qu'il a venduës au Roy au retour de son dernier voyage des Indes; avec la representation d'une grande topase, & des plus grosses perles qui soient au monde.* P. 334

CHAP. XXIII. *Du Corail & de l'Ambre jaune, & des lieux où ils se trouvent.* P. 339

CHAP. XXIV. *Du Musc & du Bezoar, & de quelques autres pierres medicinales.* P. 346

CHAP. XXV. *Des lieux d'où l'on tire de l'or en Asie & en Afrique.* P. 353

CHAP. XXVI. *Recit d'une insigne perfidie qui fut faite à l'Auteur comme il vouloit s'embarquer à Gomron pour Surate.* P. 357

---

## LIVRE TROISIE'ME.

De la Religion des Mahometans, & de celle des Idolâtres des Indes: Du voyage de l'Auteur par mer de Surate à Batavia, & de Batavia en Hollande, & de plusieurs singularitez de divers Royaumes de l'Orient.

CHAPITRE I. *De la Religion particuliere des Mahometans dans les Indes Orientales.* Page 363

CHAP. II. *Des Fakirs ou pauvres volontaires Mahometans*

*dans les Indes Orientales.* p. 365
CHAP. III. *De la religion des Gentils ou Idolàtres des Indes.* p. 367
CHAP. IV. *Des Roys & des Princes Idolàtres de l'Asie.* p. 371
CHAP. V. *De la creance des Idolàtres touchant la Divinité.* p. 373
CHAP. VI. *Des Faquirs ou pauvres volontaires des Indes, & de leurs penitences.* p. 376
CHAP. VII. *De la crèance des Idolàtres touchant l'estat de l'ame de l'homme aprés la mort.* p. 380
CHAP. VIII. *De la coûtume des Idolàtres de brûler les corps des defunts.* p. 382
CHAP. IX. *Comme les femmes se brûlent aux Indes avec les corps de leurs maris defunts.* p. 383
CHAP. X. *Histoires remarquables de plusieurs femmes qui se sont brûlées aprés la mort de leurs maris.* p. 389
CHAP. XI. *Des plus celebres Pagodes des Idolàtres des Indes.* p. 394
CHAP. XII. *Suite de la description des principales Pagodes des Idolàtres des Indes.* p. 403
CHAP. XIII. *Des pelerinages des Idolàtres à leurs Pagodes.* p. 406
CHAP. XIV. *De diverses coûtumes des Idolàtres des Indes.* p. 408
CHAP. XV. *Du Royaume de Boutan d'où viennent le musc, la bonne rhubarbe, & quelques fourrures.* p. 415
CHAP. XVI. *Du Royaume de Tipra.* p. 424
CHAP. XVII. *Du Royaume d'Asem.* p. 426
CHAP. XVIII. *Du Royaume de Siam.* p. 431
CHAP. XIX. *Du Royaume de Macassar, & de l'Ambassade des Hollandois à la Chine.* p. 438
CHAP. XX. *L'Auteur poursuit son voyage en Orient, & s'embarque à Mingrela pour Batavia ; le danger qu'il court sur mer, & son arrivée en l'Isle de Ceylan.* p. 445
CHAP. XXI. *Depart de l'Auteur de l'Isle de Ceylan, & son arrivée à Batavia.* p. 453
CHAP. XXII. *D'un affaire qu'on suscita mal à propos à l'Auteur dans le Conseil de Batavia.* p. 457

CHAP. XXIII. *L'Auteur va voir le Roy de Bantam, & raconte à ce sujet plusieurs avantures.* p. 470

CHAP. XXIV. *L'Auteur retourne à Batavia, & quelques jours aprés va revoir le Roy de Bantam, racontant à ce sujet les dangereuses extravagances de quelques Faquirs ou pelerins à leur retour de la Mecque.* p. 479

CHAP. XXV. *De la guerre des Hollandois avec l'Empereur de la Iave.* p. 485

CHAP. XXVI. *L'Auteur rend les derniers devoirs à son frere qui meurt à Batavia, & a de nouvelles difficultez avec le General & son Conseil.* p. 490

CHAP. XXVII. *L'Auteur s'embarque sur un vaisseau Hollandois pour retourner en Europe.* p. 499

CHAP. XXVIII. *La flote Hollandoise arrive à Sainte-Helene, & l'Auteur fait la description de cette Isle.* p. 507

CHAP. XXIX. *La flote Hollandoise part de l'Isle de Sainte-Helene, & l'Auteur arrive heureusement avec elle en Hollande.* p. 514

Fin de la Table des Chapitres des Indes.

# TABLE

## Des Figures qui se voyent dans le volume des Indes.

LEs *chifres François & Indiens.* Page 16
*Les touches des Changeurs Indiens pour toucher l'argent.* p. 20
*Le cachet ou les armes des Roys qui ont regné.* p. 204
*On commence à mettre les feüilles des diamans, rubis, topases, & perles.* p. 334
*Où est l'animal du musc.* p. 348
*Où est le serpent.* p. 352
*Où est l'arbre où sont les penitens.* p. 379
*Où est le poignard.* p. 483
*La monnoye de la Compagnie Hollandoise batuë en Batavia.* p. 484

FIN.

# AVIS
# AU LECTEUR.

IL eſt difficile que dans un Ouvrage de la qualité de celuy-cy, compoſé de tant de noms propres, ſoit des Officiers des Princes, ſoit des villes, montagnes, & rivieres, il ne s'y ſoit gliſſé pluſieurs fautes ; parce que ces noms nous eſtant entierement inconnus, & peu conformes à noſtre prononciation & façon d'écrire, il ne faut pas s'étonner ſi l'Imprimeur s'eſt mépris en pluſieurs endroits. Mais entre les autres fautes on en a reconnu une aſſez conſiderable, qu'il eſt à propos de relever, & d'avertir qu'au lieu de *Coſte* qui ne ſignifie rien, il faut partout lire *Coſſe*, qui en langage du païs ſignifie *lieuë* dans les Indes.

# FIGURES

DES PIECES D'OR, D'ARGENT ET DE CUIVRE,

ET

DES COQUILLES ET AMANDES,

Qui paſſent pour monnoyes dans toute l'Aſie:

*ET PREMIEREMENT,*

DE CELLES DE L'ARABIE.

# MONNOYE D'ARABIE.

## LARIN, DEMI-LARIN.

CETTE monnoye s'appelle *Larin*, & est au méme titre de nos écus. Les 5. pieces valent nostre écu, & les 10. demy autant; mais il y a bien huit sols à dire que les 5. Larins ne pesent l'écu. C'est ce que les Emirs ou Princes d'Arabie prennent pour la fabrique de leurs monnoyes, & le profit qu'ils font quand les marchands passent le desert pour aller en Perse ou aux Indes. Car alors ces Emirs viennent attendre les Caravanes pour prendre leurs droits, & changer les écus, ou les reales, ou les ducats d'or pour ces Larins, & il faut necessairement que les marchands passent par là. Il y faut aller par la douceur vû qu'à la rigueur on n'y gagne rien. Quand ils voyent que l'on ne veut rien changer ils ne prennent point leurs droits, & faisant semblant de n'avoir pas le temps de faire les comptes ils vont à la chasse, & laissent languir quinze ou vingt jours les marchands sans leur rien dire, lesquels cependant mangent leurs provisions sans sçavoir où en prendre d'autres. Que si la Caravane faisoit mine de passer outre sans payer les droits, ces Princes Arabes la tailleroient toute en pieces, ou prendroient tous ses chameaux, ou voleroient tout, comme ils

ont fait quelquefois. A un de mes voyages il y eut un de ces Princes qui nous tint vingt & un jour, aprés quoy nous fûmes bien-heureux d'en estre quites en lui donnant tout ce qu'il voulut. Si ces 5. Larins pesoient autant que l'écu ou que la reale d'Espagne, le marchand ne s'en fâcheroit pas; mais dés qu'il est en Perse ou aux Indes il faut qu'il porte son argent à la monnoye comme je l'ay dit ailleurs, & qu'il perde d'abord les 8. sols par écu, ce qui vient à 14 $\frac{1}{2}$ pour cent. Au reste le Larin est une des anciennes monnoyes de l'Asie, & bien qu'aujourd'huy elle n'ait cours que dans les Arabies & à Balsara; neanmoins depuis Bagdat jusques dans l'Isle de Ceylan tout le negoce se fait par Larins, & sur tout le long du Golfe Persique, où l'on prend 80. Larins pour un toman qui est 50. Abassis.

# MONNOYES DES ESTATS DV GRAND MOGOL.

TOUT l'or & l'argent qui entre ſur les terres du Grand-Mogol eſt rafiné au dernier tître avant qu'il ſoit batu en monnoye.

La roupie d'or peſe 2. gros $\frac{1}{4}$ & 11. grains, & vaut dans le païs 14. roupies d'argent. Nous contons la roupie d'argent à 30. ſols. Ainſi la roupie d'or vient à 21. livres de France, & l'once d'or à 58. livres 4. deniers. Cét or eſt comme celuy que nous achetons 54. livres l'once. En apportant de cét or en lingots, ou bien des ducats d'or de l'Europe, on aura toûjours 7 $\frac{1}{2}$ pour cent de profit, quand on peut échaper de rien payer aux doüanes. La demi-roupie d'or vient à 10. livres 10. ſols, le quart à 5. livres 5. ſols. Comme j'ay dit il faut compter la roupie d'argent à 30. ſols, & elle ne peſe que 3. gros, & nos pieces de 30. ſols peſent 3. gros & demi 4. grains; mais la roupie eſt bien de meilleur argent. En un mot quand on entend bien le negoce, & qu'on porte d'ici de l'or ou de l'argent ſur les terres du Grand-Mogol, il y a toûjours 7. ou 8. pour cent de gain, pourvû comme j'ay dit, qu'on prenne garde à éviter les doüanes; car quand il les faut payer, ces 7. ou 8. pour cent de gain que l'on pourroit faire s'en vont à cela, & ainſi la roupie vient à 30. ſols, la demy à 15. & le quart à 7 $\frac{1}{2}$ & la huitiéme partie à 3. ſols 9. deniers. Pour la monnoye de cuivre, elle vaut tantoſt plus tantoſt moins ſelon que l'on apporte du cuivre à la monnoye. Mais d'ordinaire la plus grande vaut 2. ſols de noſtre monnoye, celle qui ſuit 1. ſol, & celle d'aprés 6. deniers. Pour ce qui eſt des Coquilles, plus on eſt proche de la mer plus on en donne pour le Pecha; car on les apporte des Maldives. Cela va de 50. à 60. pour un Pecha, qui eſt cette piece de cuivre qui vaut 6. deniers.

Pour ce qui eſt enfin des Mamoudis & des demy Mamoudis & de ces Amandes, tout cela n'a cours que dans la Province de Guzerate, dont les principales villes ſont Surate, Baroche,

Cambaya, Broudra & Amadabat. Les 5. Mamoudis passent pour un écu ou une reale. Pour ce qui est de la petite monnoye ils ne veulent point de ces coquilles; mais ils ont de petites amandes qui viennent de devers Ormus, & croissent dans les deserts du Royaume de Lar. Quand on en casse une il est impossible de manger l'amande qui est plus amere que de la coloquinte, & il ne faut pas avoir peur que les enfans mangent cette petite monnoye. Ils ont aussi de ces petites pieces de cuivre appellées *Pecha*, & qui valent 6. deniers. Ils en donnent vingt pour le Mamoudi, & 40. amandes pour le Pecha; quelquesfois on en a 44. selon la quantité qu'il en vient; car comme il y a des années que les arbres ne rapportent rien, alors cette monnoye rehausse de beaucoup en ce païs-là, & les Changeurs sçavent bien faire leur compte.

*N°.* 1. Roupie d'or. *N°.* 2. Demi-roupie d'or. *N°.* 3. Le quart de roupie d'or.

*N°.* 4. Roupie d'argent. *N°.* 5. Roupie d'argent. *N°.* 6. Demi roupie d'argent.

*N°.* 7. Quart de roupie d'argent. *N°.* 8. Un huitiéme de roupie d'argent.

*N°.* 9. Quatre Pecha de cuivre. *N°.* 10. Deux Pecha de cuivre. *N°.* 11. Un Pecha.

*N°.* 12. Les Cori ou les Coquilles. *N°.* 13. Mamoudi d'argent, qui est la monnoye de Guzerate. *N°.* 14. Demi-Mamoudi. *N°.* 15. Amande.

J'ay marqué de deux sortes de roupies, l'une carrée, l'autre ronde. La carrée est comme on l'a battoit anciennement; mais presentement on les fait rondes.

N. 1.
N. 1.
N. 2.
N. 2.
N. 3.
N. 3.
N. 4.
N. 4.
N. 5.
N. 5.
N. 6.
N. 6.

# MONNOYES D'VN ROY, ET DE DEUX RAJAS, Tous trois tributaires du Grand-Mogol.

*N°. 1. & N°. 2 est la Monnoye de Matou-cha.*

M*Atou-cha* est un Roy tributaire du Grand-Mogol; mais qui ne laisse pas de faire batre monnoye. Quand on est à Agra les terres de ce Roy sont en tirant au Nord, & avant que d'y arriver il faut passer de hautes & rudes montagnes. C'est un bon païs où l'on trouve tout ce qui est necessaire à la vie de l'homme excepté du ris, ce qui est tres-incommode à ces peuples, qui estant tous Idolâtres sont privez par là de leurs plus grands delices, n'y ayant rien qu'ils mangent plus volontiers que du ris. Ils ont d'excellent bled, de bon raisin & de tres-bons fruits, mais ils ne font point de vin, bien qu'ils fassent quelque eau de vie. Ils ne manquent pas de bœufs & de vaches; mais pour leurs chevaux ils sont petits & n'ont pas de force, & méme ils sont tres mal faits. Tout le negoce que ces peuples ont avec leurs voisins est en cuivre, dont ils ont deux mines tres-abondantes, & dont ils fournissent la plus grande partie des terres du Grand-Mogol, d'où en échange ils tirent du sel, parce qu'ils n'en ont point dans leur païs. Ce sel leur coute cher, parce que du lieu d'où on l'apporte qui est sur la coste des Indes vers Baçaim jusqu'aux terres de Matou-cha, on demeure quatre mois en chemin. La voiture se fait sur des bœufs, & ce sont ces mémes bœufs qui rapportent le cuivre. Il faut qu'il y ait aussi en ce païs-là quelque mine de Lapis & de Grenats, vû que quelquefois ils en apportent.

*N°.* 1. C'est la monnoye d'argent, qui ne pese qu'un gros 19. grains, & est au méme tître que la roupie. La demi-roupie passe pour 15. sols, & celle-cy pour 16. sols, qui seroit 6 $\frac{1}{3}$ pour cent de plus. Il est vray que plus on va au Nord de ce costé-là, plus l'or & l'argent est cher.

*N°.* 2. Ces pieces de cuivre passent pour la valeur du Pecha

du Grand-Mogol ; elles ſont bien de la moitié plus peſantes, mais le cuivre n'en eſt pas ſi bon que celui du Pegu ou du Japon.

### *N°. 3. & N°. 4. eſt la Monnoye du Raja de Parta Iajoumola.*

Le Raja *de Parta Iajoumola* eſt un des grands Rajas qui ſoient au delà du Gange. Ses terres ſont droit au Nord de Patna, aux environs de celles du Grand-Mogol dont il eſt tributaire, & autour de celles du Roy de Boutam. Tous les ans il eſt tenu d'envoyer un Ambaſſadeur au Gouverneur de Patna avec vingt Elefans que ce Gouverneur envoye au Grand-Mogol. Le meilleur de ſon revenu eſt en Elefans, en Muſc & Rhubarbe. Il prend auſſi un gros impoſt ſur le ſel, tant ſur celuy qui ſe conſume ſur ſes terres, que ſur celuy qui paſſe plus avant au Nord. C'eſt tout ſel marin, qui vient comme j'ay dit, des terres du Grand-Mogol, & qui ſe tranſporte depuis la coſte de mer dont j'ay parlé juſques au Gange, & au delà du Gange juſques au cinquante & cinquante-cinquiéme degré. On en charge plus de 150000. bœufs, & chaque charge ſortant des Salines paye une roupie, aprés quoi elle ne paye plus rien par tout le Royaume. Si ce Raja de Parta avoit du ſel il ne ſeroit pas tributaire du Grand-Mogol.

### *N°. 5. & N°. 6. eſt la Monnoye du Raja d'Ogen.*

Le Raja d'*Ogen* eſt auſſi tributaire du Grand-Mogol. Son païs eſt entre Brampour, Seronge & Amadabat, & c'eſt un des bons terroirs de toutes les Indes. Sa monnoye d'argent ne paſſe que ſur ſes terres, & l'on n'en veut point ſur celles du Grand-Mogol. La piece d'argent paſſe pour un quart de roupie, qui eſt 7. ſols 6. deniers, & l'argent en eſt bas. Pour la piece de cuivre elle paſſe pour 6. deniers, & a cours dans les Eſtats du Grand-Mogol juſques à Agra. La plus petite monnoye eſt de ces coquilles de mer dont il a eſté parlé.

N. 1.

N. 2.

N. 3.

N. 4.

N. 5.

N. 6.

# ESPECES D'OR,
## APPELLE'ES PAGODES,

*Qui ont cours dans les terres du Roy de Golconda, & du Roy de Visapour ; du Grand Raja de Carnatica, & du Raja de Velouche, & aux mines de diamans.*

TOUTES les especes d'or representées dans les figures qui suivent, passent dans tous ces païs-là pour la méme valeur, & sont du poids de nôtre demi-pistole ; mais l'or est à plus bas tître, & l'once ne vaut que de quarante-deux à quarante-trois livres, ne laissant pas de passer pour quatre roupies. C'est la meilleure monnoye qu'on puisse porter aux mines de diamans.

*N°.* 1. C'est une de ces vieilles Pagodes du temps que les Rajas estoient maîtres du Royaume de Golconda, & elles n'ont que la petite marque qu'on voit d'un costé. Elles sont de méme poids que les nouvelles, & bien qu'elles ne soient pas de meilleur or, il y a des années qu'elles passent pour vingt jusques à vingt-cinq pour cent plus que les nouvelles. La raison de cela est, que les *Cherafs*, c'est à dire Changeurs estant tous Idolâtres, ils ont cette superstition de croire que si l'on refondoit cette monnoye il tomberoit quelque desastre sur le païs ; & ils tiennent cela pour si certain que de peur que le Roy de Golconda ne la fasse fondre, ils lui donnent en certaines années jusqu'à vingt mille Pagodes. Mais il faut remarquer que ces vieilles Pagodes n'ont cours que dans le seul Royaume de Golconda. Pour moy je crois que c'est pour leur profit plûtost que pour leur superstition qu'ils en usent de la sorte. Car dans tout le Royaume de Golconda en matiere de negoce on ne parle que de vieilles Pagodes, bien que l'on puisse faire les payemens en Pagodes neuves ou en roupies ; & en ce cas-là ceux qui reçoivent de ces Pagodes

neuves ou de ces roupies font ſi bien qu'ils gagnent toûjours un quart, ou un demi, & quelquefois juſqu'à un pour cent, alleguant pour raiſon que ces Pagodes neuves ſont du Roy de Viſapour, ou du Raja de Carnatica, ou du Raja de Velouche, ou des Anglois, ou des Hollandois; & ils en font autant des roupies. Car il ne ſe fait point de payement conſiderable qu'il n'y ait un Cheraf qui le reçoive, le faiſant bon au vendeur qui n'a pas quelquefois beſoin de ſon argent d'un mois ou de deux; & ainſi il en reçoit l'intereſt quand méme il n'y auroit que deux jours. Si le payement ſe fait en vieilles Pagodes, & que par exemple il monte à deux ou trois cent, ou à trois ou quatre mille, le Cheraf les prend toutes, & les regardant l'une aprés l'autre il en fait cinq ou ſix parts. Enſuite les maniant toutes, il dit des unes qu'elles ſont plus uſées que d'autres, & qu'ayant paſſé par plus de mains il y a du dechet au poids d'environ un pour cent. A d'autres il ne manque, dit-il, qu'un demi pour cent, & à d'autres qu'un quart. Ces Pagodes ont eſté forées juſqu'à la moitié ou à un quart, & c'eſt une choſe merveilleuſe que ce forage. Car comme ces Pagodes ſont fort épaiſſes & qu'on ne les peut rogner, ceux qui ſe mélent de ce meſtier-là prennent un foret, & percent la Pagode par le bord juſqu'à la moitié ou plus, tirant quelquefois de l'or de la piece juſques à la valeur de deux ou trois ſols. Pourvû qu'ils ne ſoient pas pris ſur le fait ils aiment mieux faire ce meſtier-là qu'aucun autre, n'y ayant guere d'artiſans aux Indes qui gagnent plus de trois ſols le jour. Aprés qu'ils ont tiré le foret ils frapent ſur ces trous avec un petit marteau, & les ſçavent ſi bien fermer qu'il faut eſtre fort expert pour reconnoître la tromperie. C'eſt par cette raiſon qu'on ne reçoit point de payement ſans faire voir les eſpeces au Cheraf, & quand il ne regarderoit que deux ou trois pieces il en tire deux liards ou un ſol. Ils ont encore une autre ſubtilité, & plus le Cheraf eſt en credit plus il gagne. Car quand il fait un payement, ſelon que ce payement eſt grand il met les Pagodes par cinquante ou par cent dans de petits ſacs y appliquant ſon cachet, & ſur le ſac eſt écrit le nombre des Pagodes qui ſont dedans, & il les livre de cette maniere à celuy à qui ſe fait le payement;

Quand celuy-cy les employe il n'ouvre point les ſacs pour les donner à celuy qu'il paye, lequel envoye querir le méme Changeur qui a cacheté les ſacs. Le Changeur ayant reconnu que ſon cachet eſt entier répond que les eſpeces ſont bonnes ; & de cette maniere elles paſſeront toute l'année ſans que ces ſacs ſoient ouverts. Mais à chaque fois qu'ils changent de main on envoye querir le méme Cheraf, qui tire toûjours tant pour cent de ſa viſite. Mais comme j'ay dit, le marchand les lui met entre les mains pour en avoir l'intereſt, qu'il paye d'ordinaire à huit pour cent par an & quelquefois juſqu'à douze. Ainſi les Cherafs ont toûjours entre les mains la plus grande partie de l'argent du Royaume, en quoy ils font grand profit. C'eſt l'ordre en ces païs-là de payer tous les mois les gens de guerre ; mais la pluſpart des ſoldats, des Capitaines & autres Officiers n'attendent pas que le mois ſoit fini, & viennent prendre leur argent chez ces Cherafs, qui en font le decompte à dix-huit & vingt pour cent par an ; joint qu'ils les payent de ces ſortes de Pagodes où il y a quelque choſe à dire. S'il y a quelque grand diamant à vendre dans le païs, ces Cherafs le ſçavent auſſitoſt, & s'il y a de méme quelque beau rubi ; & il ne ſe paſſe guere de temps qu'ils ne l'ayent en gage. Car tous les ans quand les marchands reviennent du Pegu & qu'ils ont des rubis, d'ordinaire ils doivent quelque choſe ; & comme c'eſt l'ordre de payer dans quinze jours du jour que le marchand eſt ſorti du vaiſſeau & qu'il a mis pied à terre, il met en gage ce qu'il a de plus beau pour payer, tant les frais du vaiſſeau, que ce qu'il peut avoir emprunté au Pegu ; puis il vend ce qu'il a de moins beau pour payer le Cheraf qui lui a preſté de l'argent à ſon arrivée. Ceux qui travaillent aux mines de diamans, & les marchands qui y font travailler, dés qu'ils ont quelques belles pierres ils les vendent à ces Changeurs, parce qu'ils ſçavent que c'eſt un argent comptant, ou bien ils les leur donnent en gage juſqu'à ce qu'il vienne marchand pour les acheter.

*N°.* 1. Pagode vieille.

*N°.* 2. Pagode du Roy de Golconda.

*N°.* 3. & 4. Pagode du Roy de Viſapour.

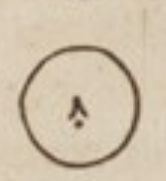
*N°.* 5. & 6. Pagode du Raja de Carnatica.

*N°.* 7. & 8. Pagode du Raja de Velouche.

*N°.* 9. 10. 11. & 12. Ce ſont des demi-Pagodes de ces Roys & de ces Rajas..

*N°.* 13. 14. 15. 16. & 17. Ce ſont de petites pieces d'or appellées *Fanos*, qui ſont de differens titres. Il y en a de ſix pour un écu, & d'autres de dix à quinze, & il s'en trouve qui ſont de fort bas aloy. C'eſt la monnoye qui court le long de la coſte de Coromandel depuis le Cap de Comorin juſques vers Bengala, & ils n'en ont guere d'autre que celle-là, avec les Pecha de cuivre, & les Coquilles qui ſervent de petite monnoye.

N. 1. N. 2. N. 3. N. 4.



N. 5. N. 6. N. 7. N. 8.

N. 9. N. 10. N. 11. N. 12.

N. 13. N. 14. N. 15.

N. 16. N. 17.

# MONNOYES,

## *Que les Anglois & les Hollandois font batre aux Indes.*

N°. 1. & N°. 2. C'eſt la monnoye d'or que les Anglois font batre dans leur fort de S. George, ou autrement à Madreſpatan ſur la coſte de Coromandel. On les appelle *Pagodes*, de même que celles des Roys & des Rajas du païs; elles ſont de même poids & de même tître, & paſſent pour la même valeur. Les Anglois ne faiſoient point auparavant batre de monnoye d'argent ni de cuivre; car en quelque endroit qu'ils abordent aux Indes où ils ont des Comptoirs, comme à Surate, ou à Maſlipatan, ou à Bantam, ils trouvent plus de profit à apporter d'Angleterre de l'or que de l'argent, l'or ſe cachant mieux & n'eſtant pas de ſi grand embarras que l'argent; joint qu'en ne portant que de l'or on peut éviter plus aiſément de payer les droits que les Roys prennent tant ſur l'or que ſur l'argent. Mais depuis que le Roy d'Angleterre qui regne à preſent a épouſé la Princeſſe de Portugal, qui a eu pour une partie de ſon doüaire le fameux port de *Bombeye*, où les Anglois font travailler inceſſamment pour en faire une forte place, ils y font auſſi batre de la monnoye d'argent, de cuivre & d'eſtain. Mais cette monnoye n'a point de cours à Surate, ni dans toute l'étenduë des terres du Grand-Mogol ni des autres Roys des Indes, & elle ne paſſe qu'entre les Anglois dans leur fort, & juſqu'à deux ou trois lieuës dans la terre, & dans les villages le long de la coſte, les païſans qui leur apportent leurs denrées eſtant bien aiſes de recevoir de cette monnoye; car autrement ils en verroient peu, vû que le païs eſt miſerable, & qu'il n'y a point de negoce que de l'eau-de-vie qu'ils font de vin de cocos & de ris.

N°. 3. & N°. 4. C'eſt la monnoye d'or que les Hollandois font batre à Palicate, qui eſt un fort qu'ils ont ſur la coſte de Coromandel. Ces pieces s'appellent auſſi *Pagodes*, & ſont de même poids que les autres: mais pour le tître je crois qu'il eſt meilleur de deux ou trois pour cent que celles des Roys &

des Rajas du païs, & de celles des Anglois. J'ay fait cette remarque estant aux mines de diamans, & en d'autres lieux des Indes où l'on negocie. Car on vous demande d'abord si vous avez des Pagodes de Palicate, & quand vous en avez vous faites bien plûtost vôtre negoce.

*N°.* 5. & *N°.* 6. C'est une roupie d'argent comme les Hollandois les font batre à Palicate, estant de méme poids que les autres roupies, ou du Grand-Mogol, ou des Roys de Golconda & de Visapour. Il y a au milieu d'un costé la marque de la Compagnie Hollandoise pour les discerner d'avec les autres. Il en est de ces roupies d'argent des Hollandois tout au contraire de leurs Pagodes d'or, que l'on aime mieux aux Indes que celles des Princes du païs comme je viens de le remarquer; car on fait moins d'état de ces roupies d'argent, & si l'on a une grosse somme à payer en ces especes-là, bien que l'argent en soit aussi bon que des autres, il y a à perdre un demi pour cent.

*N°.* 7. & *N°.* 8. C'est la petite monnoye de cuivre des Hollandois, & de laquelle ils payent d'ordinaire leurs soldats. Elle a aussi d'un costé la marque de la Compagnie. Au reste les Hollandois qui pensent uniquement à leur profit, ont eu grande raison de tâcher d'obtenir le privilege de faire batre monnoye. Car ne rapportant du Japon que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre, de Macassar que de l'or en poudre, & de la Chine que de l'or en pain ou en masse, & vendant tous ces métaux aux Changeurs, ils ont reconnu qu'il y avoit perte pour eux de cinq ou six pour cent, cela procedant de la mauvaise foy des Cherafs ou Changeurs, & des Chefs des Comptoirs de la Compagnie qui s'entendent avec eux. Ils evitent cette perte & font le profit que faisoient auparavant les Cherafs en faisant batre en monnoye tous ces métaux. Bien qu'à tous les voyages qu'ils font au Japon il se perde d'ordinaire quelque vaisseau par la tempeste, il y a des années qu'ils ont eu jusqu'à cinq ou six millions de livres de profit tous frais faits & toutes risques essuyées; mais ils n'ont plus ce profit-là depuis qu'ils ont perdu l'Isle Formosa.

I. Parte

pag. 26

N.1.

N.2.

N.3.

N.4.

N.5.

N.6.

N.7.

N.8.

# MONNOYES
## DU ROY DE CHEDA ET PERA.

# MONNOYES
## DU ROY DE CHEDA ET PERA.

CEs monnoyes ſont d'eſtain, & c'eſt le Roy de *Cheda* & *Pera* qui les fait fabriquer. Il ne fait point batre d'autre monnoye que d'eſtain. Depuis peu d'années il en a trouvé force mines, ce qui porte grand préjudice aux Anglois; car les Hollandois & autres marchands vont l'acheter de ce Roy, & en tranſportent par toute l'Aſie. Autrefois les Anglois en apportoient d'Angleterre, & en fourniſſoient une partie de l'Aſie où l'on en conſume une grande quantité, ſur tout dans les terres du Grand-Mogol, & plus encore en Perſe & en Arabie; car en ces païs-là toute la vaiſſelle eſt de cuivre, & tous les mois d'ordinaire on la fait étamer. Au reſte toutes les monnoyes d'or & d'argent qu'on porte aux païs de Cheda & Pera demeurent au Roy & aux Grands; pour le menu peuple il ne voit que de cette monnoye d'eſtain, & de ces petites coquilles appellées *Cori* dont j'ay parlé cy-deſſus.

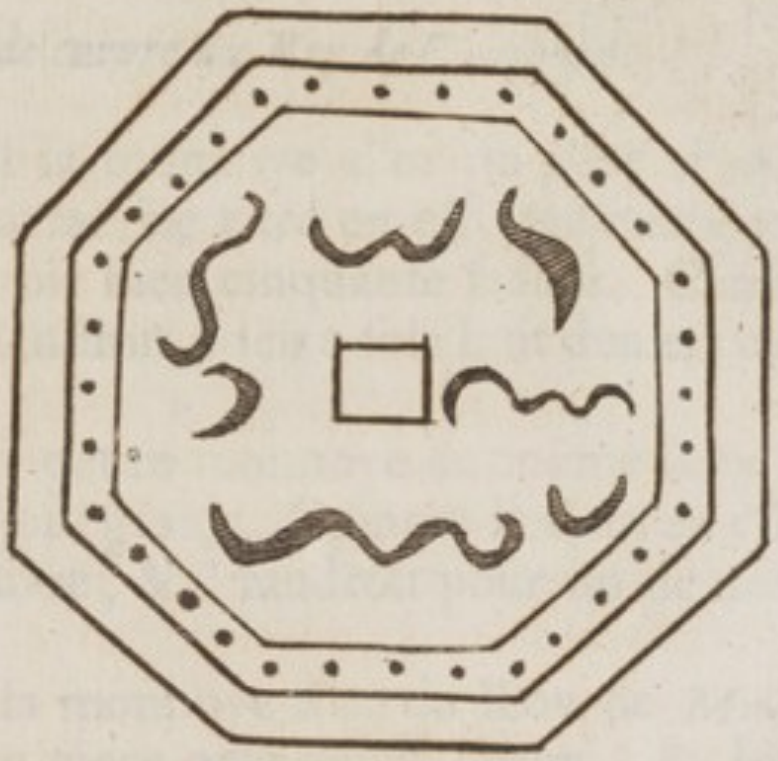
*N°.* 1. & 2. Cette grande piece d'eſtain peze une once & demi, & paſſe dans le païs pour la valeur de deux de nos ſols; mais ſelon que l'eſtain vaut icy à 14. ſols la livre, elle ne vaudroit qu'un ſol trois deniers. Pour ce qui eſt de cette piece d'eſtain il n'y a que les bords d'épais, & le dedans eſt mince comme du papier.

*N°.* 3. & 4. Cette petite piece paſſe pour la valeur de quatre deniers.

*N°.* 5. & 6. Ce ſont des coquilles, & l'on en donne cinquante pour la petite piece d'eſtain.

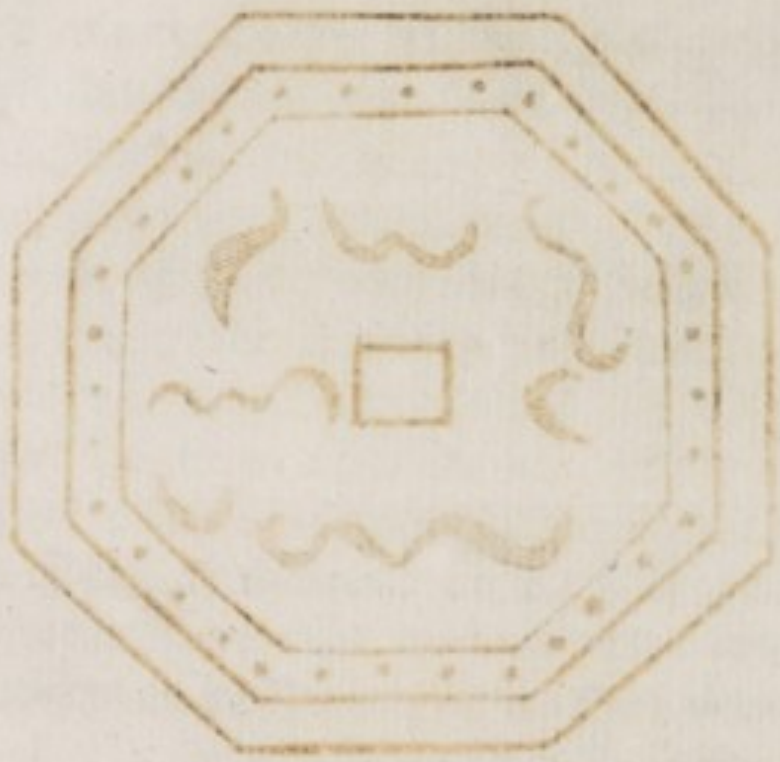
N. 1.

N. 2.



N. 5. N. 5.

N. 4. N 3



# MONNOYES
## D'OR ET D'ESTAIN DU ROY D'ACHEN,
### AUEC CELLES D'OR
### DU ROY DE MACASSAR OU DE CELEBES;

*Et celles d'argent & de cuivre du Roy de Camboya.*

N°. 1. & N°. 2. C'eſt la monnoye d'or du Roy d'*Achen* en l'Iſle de Sumatra. Le tître en eſt meilleur que de nos Loüis, l'once vaudroit bien cinquante francs. Cette piece peſe 10. grains, & viendroit à ſeize ſols huit deniers de noſtre monnoye.

N°. 3. & N°. 4. C'eſt la petite monnoye du méme Roy, laquelle eſt d'eſtain & peſe huit grains. Comme l'eſtain en eſt bon je le mets à 16. ſols la livre, & il faudroit pour un de nos ſols 75. de ces pieces.

N°. 5. & N°. 6. C'eſt la monnoye d'or du Roy de *Macaſſar* ou de *Celebes*. Cette piece peſe douze grains, & les Hollandois la prennent pour un florin de leur monnoye, ce qui ſeroit de la noſtre vingt-trois ſols huit deniers. L'or en eſt fort bon.

N°. 7. & N°. 8. C'eſt la monnoye d'argent du Roy de Camboya, de bon argent, & qui peſe trente-deux grains. La piece vient à quatre ſols de noſtre monnoye, & le Roy n'en fait point batre de plus haute. Il a quantité d'or dans ſon païs, mais il n'en fait point batre monnoye; il le negocie au poids de méme que l'argent, comme l'on fait dans la Chine.

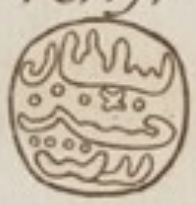
N°. 9. & N°. 10. C'eſt la monnoye de cuivre du Roy de *Camboya*. Le Roy de *Iava*, le Roy de *Bantam* & les Roys des *Isles Moluques* ne font point batre d'autre monnoye que des pieces de cuivre de la maniere & forme de celle-cy. Pour ce qui eſt des monnoyes d'argent ils les laiſſent

avoir cours comme elles viennent des païs étrangers ſans les faire fondre. Dans Bantam, dans toute la Jave, dans Batavia, & en pluſieurs lieux des Moluques on ne voit que des reales d'Eſpagne, des Richdalers d'Allemagne, & des écus de France, la plus grande partie eſtant des demi-reales, des quarts & des huitiémes. Mais dans Batavia l'on a de plus pour petite monnoye comme en Hollande, des ſchelins, des double ſols & des ſols.

N. 1.

N. 2.

N. 5.



N. 6.

N. 3.

N. 4.

N. 7.

N. 8.

N. 9.

N. 10

# MONNOYES
## D'OR, D'ARGENT, ET DE CUIVRE
### DU ROY DE SIAM.

# MONNOYES
## D'OR, D'ARGENT, ET DE CUIVRE
### DU ROY DE SIAM.

N°. 1. & *N°*. 2. C'eſt la monnoye d'or que fait batre le Roy *de Siam*, & elle peſe 18. grains plus que noſtre demi piſtole. L'or en eſt au méme tître, & elle peut valoir ſept livres un ſol de noſtre monnoye. Quand les marchands qui vont negocier en ce païs-là en rapportent de l'or ou de l'argent, c'eſt qu'ils ne trouvent pas des marchandiſes à acheter, comme de la ſoye, du muſc, du bois de ſandal, de la gomme laque, des élefans & autres choſes; car quand ils en ſortent de l'or ou de l'argent ils n'ont pas deux pour cent de profit.

*N°*. 3. *N°*. 4. *N°*. 5. & *N°*. 6. Ce n'eſt qu'une piece de la groſſeur d'une bonne noiſete, applatie des quatre coſtez comme un demi rond, dont il y en a trois qui ſont fendus comme un fer à cheval, & ſur deux coſtez il y a quelques-unes de leurs lettres. On ne voit point de monnoye en Orient ſi étrangement fabriquée que celle-là. Elle peſe trois gros & demi & vingt-cinq grains, & eſt au méme tître de noſtre argent à trois livres dix ſols l'once. Elle vient à 32. ſols 4. deniers de noſtre monnoye.

*N°*. 7. & *N°*. 8. C'eſt la monnoye de cuivre du Roy de Siam, & l'on donne deux cens de ces pieces pour une piece d'argent. Ils ſe ſervent auſſi en ce païs-là pour la plus baſſe monnoye de ces coquilles de mer qu'on apporte des Maldives.

N. 1.

N. 2.

N. 3.

N. 4.

N. 5.

N. 6.

N. 7.

N. 8.

# MONNOYES
## D'OR ET D'ARGENT
### Des Roys d'Asem, de Tipoura, d'Arakan; & du Pegu.

# MONNOYES
## D'OR ET D'ARGENT

### *Des Roys d'Asem, de Tipoura, d'Arakan, & du Pegu.*

TOUTES les monnoyes d'argent des Roys que je viens de nommer sont au méme tître que nos écus, en les mettant à trois livres dix sols l'once selon qu'ils valent icy.

*N°.* 1. & 2. C'est la monnoye d'argent du Roy d'Asem. Elle pese trois gros quatre grains, & revient à vingt-trois sols de nostre monnoye.

*N°.* 3. & 4. C'est la monnoye d'argent du Roy de *Tipoura Chatermani*. En la langue du païs il s'appelle *Dieu-Ara-gari*, ce qui est écrit d'un costé de sa monnoye, & de l'autre costé est écrit *Chatermani Roy de Tipoura*. Son païs commence environ à douze journées de Daca du costé du Nord-Oüest. Cette monnoye pese deux gros & demi vingt-deux grains, & revient à vingt-deux sols.

*N°.* 5. & 6. C'est la monnoye du Roy d'*Arakan*. Elle pese deux gros & demi quinze grains, qui font vingt & un sols de nostre monnoye. Ce Roy n'a point de monnoye d'or, mais il negocie l'or sans estre monnoyé. Il est à tres-bas tître, & ne passe pas quatorze carats. Le Roy le tient toutefois à fort haut prix, de peur qu'il ne sorte de son païs. Dans tout le Bengala on ne connoît point ce Roy que par le nom de Roy de *Mogue*.

*N°.* 7. & 8. C'est la monnoye d'argent du Roy de *Pegu*, & elle pese deux gros & demy douze grains, ce qui peut venir à vingt sols six deniers de nostre monnoye.

*N°.* 9. & 10. Ce sont des *Fanos* ou petites pieces d'or du Roy de Pegu, lesquelles sont de bas or & ne pesent que sept grains. Les quinze de ces petites pieces passent pour la valeur d'une reale ou d'un de nos écus, & l'or en est bas.

*N°.* 11. & 12. Ce sont des Fanos du Roy d'*Asem*. Ils pesent aussi sept grains, mais ils sont à bien plus bas tître que ceux du Pegu, & les vingt-deux ne font que la valeur d'un écu.

MASSES

Partie fol. 24

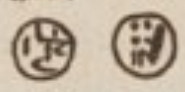
N. 4.

N. 3.

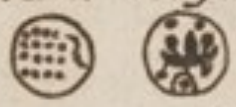
N. 2.

N. 4.

N. 12. N. 11.



N. 10. N. 9.



N. 8.

N. 7.

N. 6.

N. 5.

# MASSES OU MORCEAUX D'OR ET D'ARGENT,

*Qui servent de monnoye dans le Royaume de la Chine, & au Royaume de Tunquin.*

IL faut remarquer d'abord que dans toute la Chine & dans le Royaume de Tunquin, il ne se bat aucune monnoye ni d'or, ni d'argent, que la petite monnoye est de cuivre, & qu'en ces païs-là on ne se sert dans le negoce pour les payemens que de masses ou morceaux d'or, qui ont chacun leur poids selon qu'elles sont icy representées.

Ces morceaux d'or marquez *N°.* 1. & *N°.* 2. sont appellez par les Hollandois *goltschut* c'est à dire bateau d'or, parce qu'ils sont comme de la forme d'un bateau, & les autres nations les appellent pain d'or; & il n'y en a que de ces deux differentes grosseurs. L'or en est à tel tître que l'once en France ne vaudroit que quarante-deux francs. Le grand morceau vient à douze cens guldes monnoye de Hollande, & de la nostre à 1350. livres. L'autre morceau qui pese la moitié moins vaut à proportion.

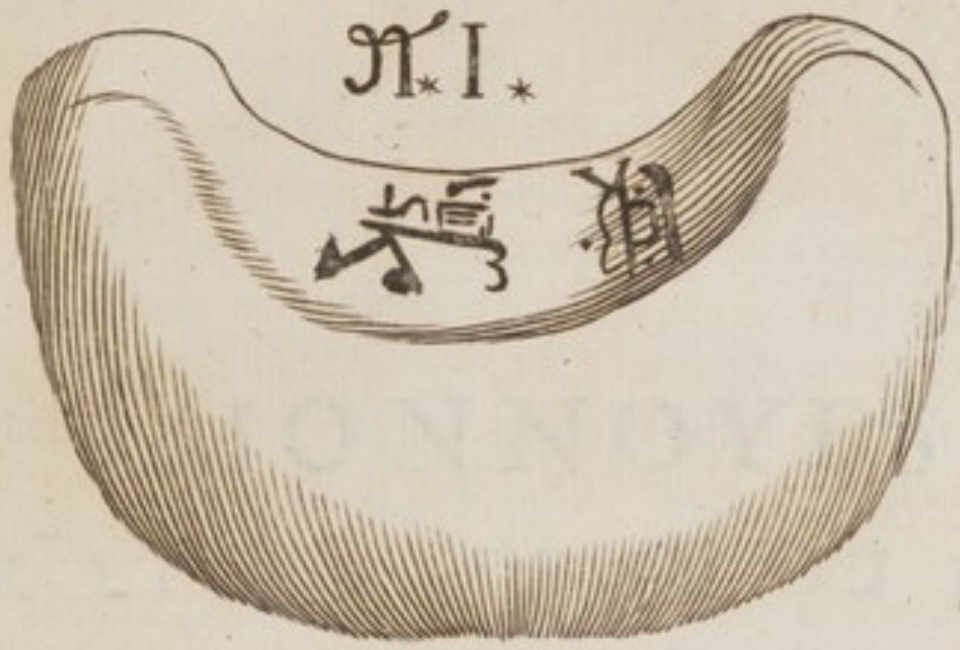
Pour ce qui est des morceaux d'argent il y en a de plusieurs grosseurs & de plusieurs poids, comme il est representé par ces deux morceaux. *N°.* 3. pese six gros & demi & vingt trois grains, & l'argent estant à peu prés au tître de Paris il vient à cinquante-neuf sols huit deniers de nostre monnoye. Les autres morceaux tant gros que petits valent à proportion selon leur poids.

Dans les grands payemens on se sert de lingots qui valent jusqu'à cent francs, & ils ont aussi de petits morceaux d'argent qui ne valent pas un sol. Quand on achete quelque chose si l'on n'a pas des morceaux justes pour parfaire le payement, ils ont toûjours des instrumens prests pour

couper d'un gros morceau ce qu'il faut pour achever la ſomme.

Au reſte quand les Chinois tranſportent leurs *pains d'or* ou *bateaux* dans les païs étrangers, les marchands les font couper par le milieu, ne ſe fiant pas aux Chinois qui les ont ſouvent trompez, & n'y en a point qui l'ayent eſté tant que les Hollandois. Ils fourent ces pains d'or, de ſorte qu'au milieu on trouve quelquefois juſques à un tiers de cuivre ou d'argent. Dans toutes ſortes de negoces ces Chinois ſont ſi rafinez qu'il n'y a guere d'étrangers qu'ils n'atrapent, ſur tout à Batavia les nouveaux venus de Hollande. Ils ont toûjours avec eux leur poids, qui eſt comme une petite romaine d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils peſent tout l'or & tout l'argent qu'ils reçoivent. Pour ce qui eſt enfin de la petite monnoye, tant dans la Chine que dans le Tunquin, elle eſt de cuivre. *N°.* 4. En voicy la forme; ils enfilent ces pieces par le trou qui eſt au milieu, & en mettent enſemble 12. 25. 50. & 100. pour n'avoir pas la peine de les compter quand le nombre paſſe douze.

N. 1.

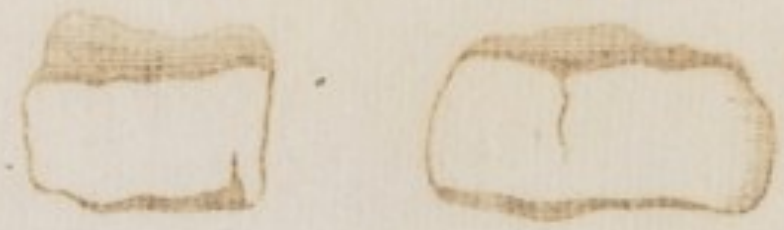


N. 2.

N. 3.

N. 3.

N. 4.



# MONNOYES
## D'OR ET D'ARGENT DU JAPON.

# MONNOYES
## D'OR ET D'ARGENT DU JAPON.

TOUT l'or qui sort du Japon est à un méme tître, un peu plus haut que nos Louys. Il est au tître de l'or que l'on paye à 50. francs l'once.

*N°.* 1. Cette piece d'or pese une once 6 gros. A 50. francs l'once elle vient à 87. livres 10. sols.

*N°.* 2. & *N°.* 3. Chacune de ces pieces est d'or. L'une pese le tiers de cette grande, qui est demi-once 48. grains, & vient à 29. livres 3. sols 4. deniers.

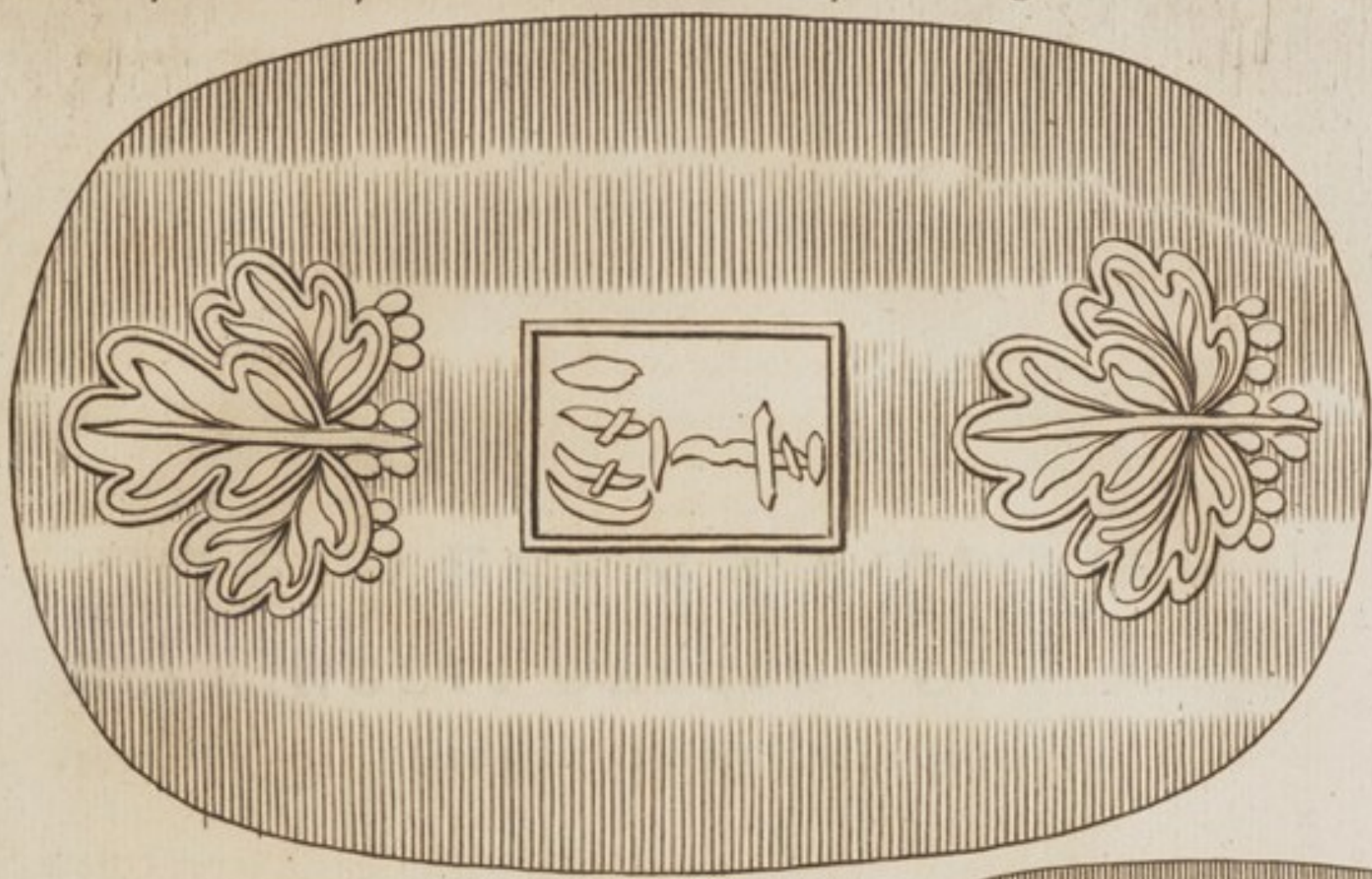
*N°.* 4. C'est comme est marqué le revers de ces trois pieces d'or.

*N°.* 5. & *N°.* 6. Ce sont des pieces d'argent d'un méme poids, chacune pesant 4. grains moins que nos pieces de 30. sols, bien qu'elle ne laisse pas de passer pour méme valeur. Pour l'argent il est au méme tître que celuy de nos monnoyes. Neanmoins sur les terres du Grand-Mogol, où les Hollandois apportent toutes les monnoyes d'argent & les barres & morceaux du Japon pour les fabriquer en monnoye, quelquefois ils en vendent aux maîtres des monnoyes dans les lieux où ils n'ont pas la commodité de fabriquer, comme à Surate & à Agra, & ces maîtres des monnoyes leur en donnent toûjours deux jusqu'à trois pour cent plus qu'ils ne nous donneroient de nos écus, ou des richdales, ou des reales d'Espagne.

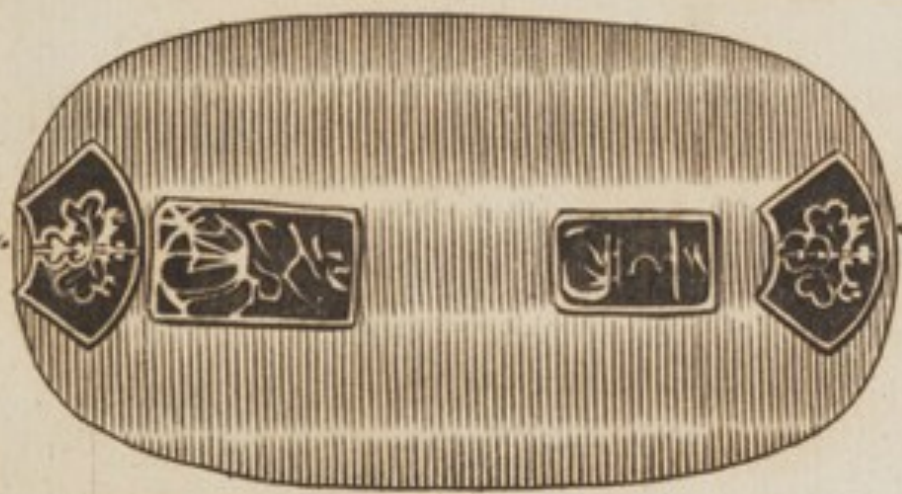
*N°.* 7. C'est le revers de ces deux pieces d'argent.

Iaponnois apelle ces pieces tent cette dor que Dargent des Coupent

N.1. piece dor.



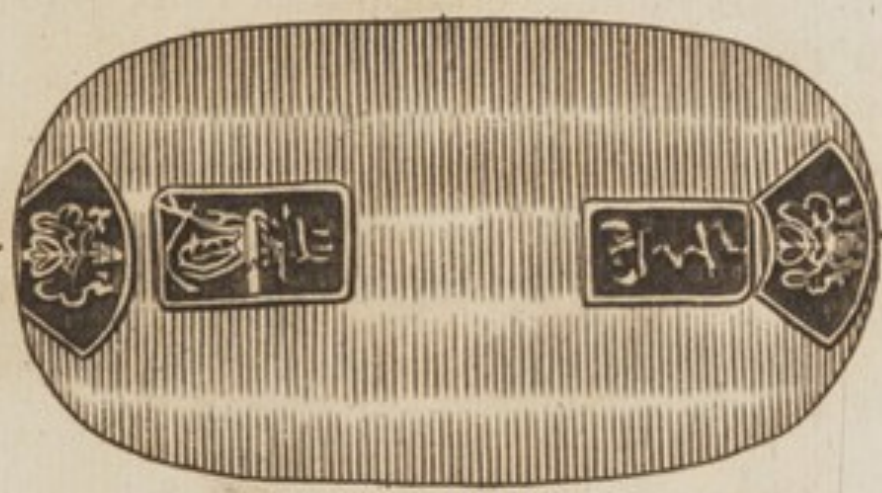
N.2. piece dor.



N.5.

piece dargent.

N.3. piece dor.

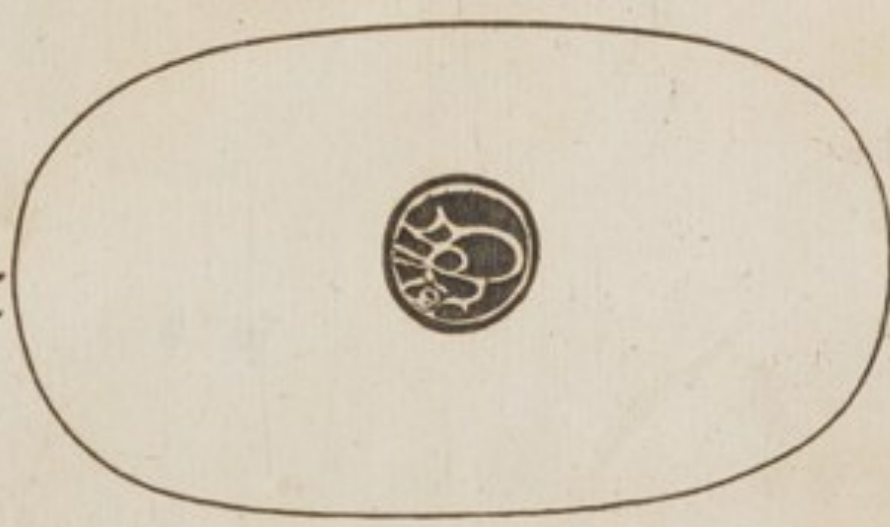


N.6.

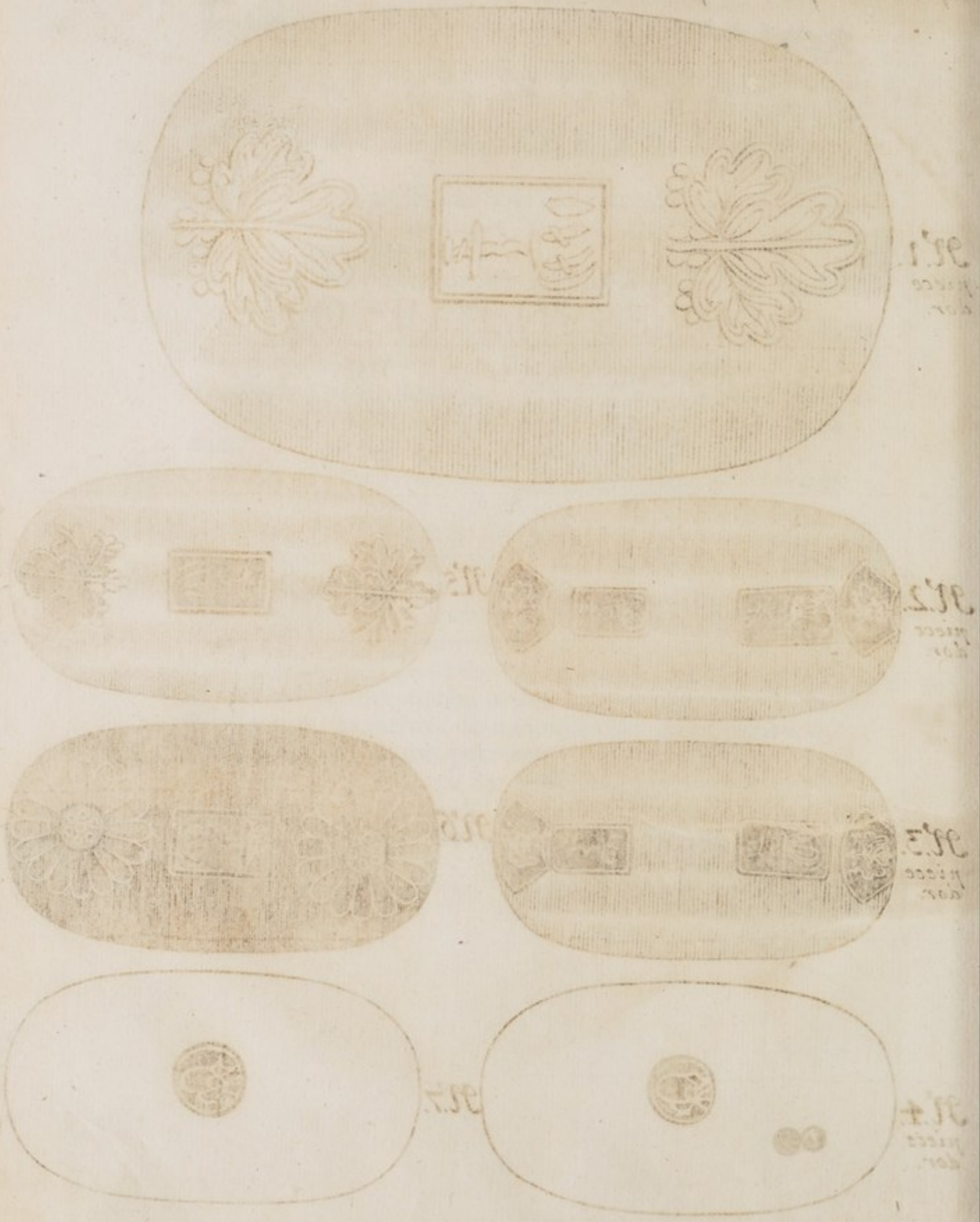
piece dargent.

N.4. piece dor.

N.7.



Reuers.



# REPRESENTATION
## DES LINGOTS D'ARGENT DU JAPON,
### Qui passent pour Monnoye.

# REPRESENTATION
## DES LINGOTS D'ARGENT DU JAPON,
### Qui passent pour Monnoye.

J'Ay dit dans la page precedente que tout l'argent qui sort du Japon est au méme tître que nos écus de France.

*N°.* 1. Cette forme de lingot pese 7. onces à 3. livres 10. sols l'once, le tout vient 24. livres 10. sols.

*N°.* 2. Il pese 2. onces 3. gros & demi, le tout vient 8. livres 10. sols 7. deniers.

*N°.* 3. Il pese une once demi gros 12. grains, le tout vient 4. livres 5. sols 5. deniers.

*N°.* 4. Il pese une once 8. grains, le tout vient 3. livres 10. sols 11. deniers.

*N°.* 5. Il pese 7. gros $\frac{3}{4}$ & 7. grains, le tout vient 3. livres 8. sols 8. deniers.

*N°.* 6. Il pese 2. gros $\frac{1}{2}$ 24. grains, le tout vient une livre cinq sols un denier.

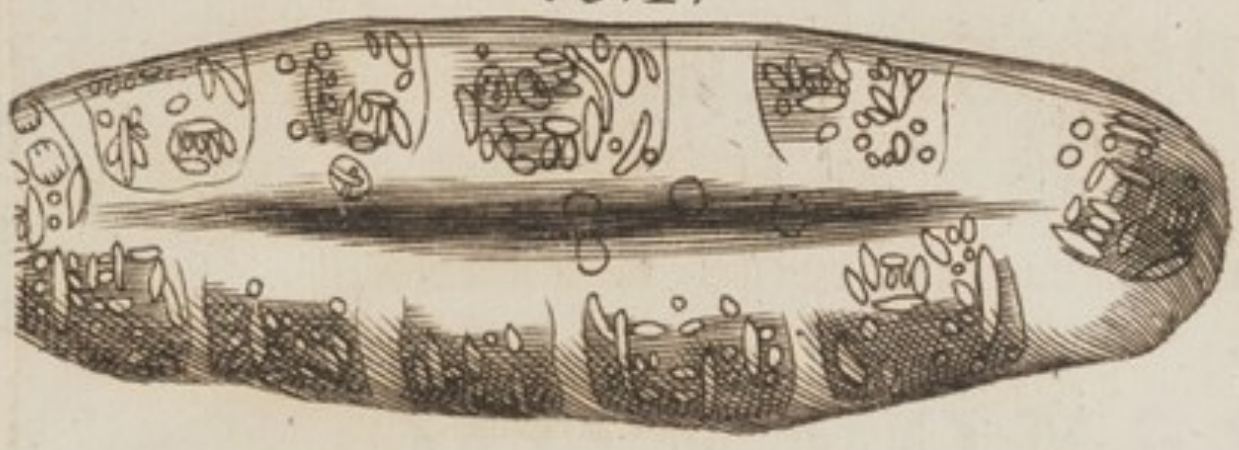
*N°.* 7. Il pese 2. gros 24. deniers, le tout vient une livre 9. deniers.

*N°.* 8. Il pese un gros $\frac{1}{2}$ 24. grains, le tout vient 16. sols 4. deniers.

*N°.* 9. C'est la monnoye de cuivre qui est enfilée par 15. par 30. par 50. & de plus en plus jusques à 600. qui font la valeur d'une Telle d'argent. Dans tout le Japon ils comptent par Telles, & les Hollandois font leur compte qu'une Telle fait trois guldes & demy de leur monnoye, ce qui vient à 4. livres 5. sols de la nostre.

*N°.* 10. C'est le revers de la piece de cuivre.

N. 1.



N. 3.

N. 2.

N. 4.

N. 5.

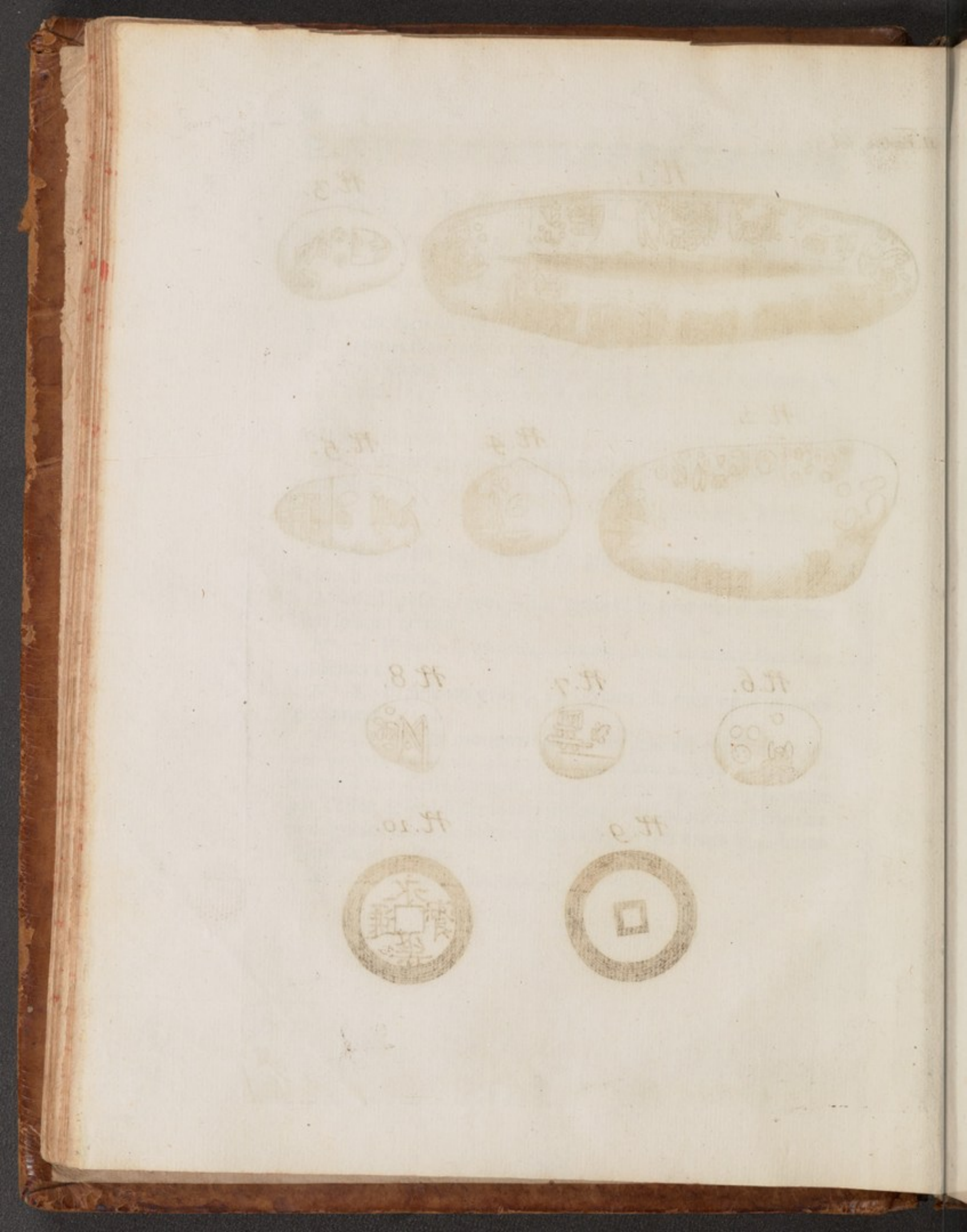
N. 6.

N. 7.

N. 8.

N. 9.

N. 10.



# MONNOYES

## QUI REPRESENTENT LES DOUZE SIGNES;

*Et qui ont esté batuës durant les vingt-quatre heures que Gehan-guir Roy des Indes permit à la Reine Nourmahal son épouse de regner en sa place.*

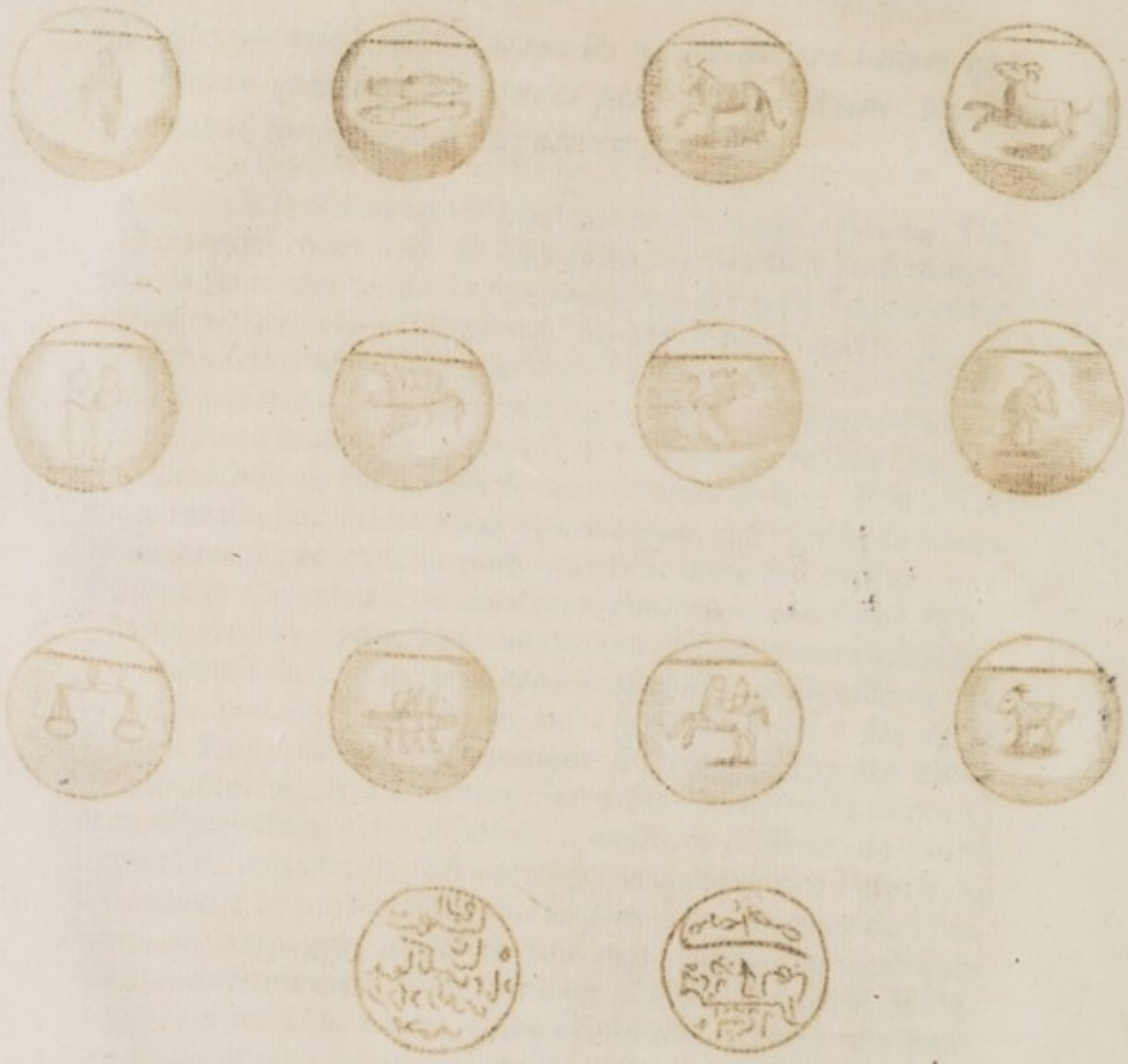
# MONNOYES

## QUI REPRESENTENT LES DOUZE SIGNES;

*Et qui ont esté batuës durant les vingt-quatre heures que Gehan-guir Roy des Indes permit à la Reine Nour-mahal son épouse de regner en sa place.*

SULTAN Selim appellé autrement *Gehanguir Patcha*, IX. Roy des Indes pere de Cha-gehan aimoit fort les femmes; mais il avoit une tendresse toute particuliere pour l'une d'entre celles qu'il avoit dans son Serrail, laquelle il avoit épousée, & qui avoit aussi un merite tout particulier. Elle avoit beaucoup d'esprit & étoit fort liberale, & elle sçavoit si bien ménager l'esprit du Roy & si bien le divertir qu'il ne pouvoit vivre sans elle, & qu'elle estoit en possession de tout obtenir de luy. Elle avoit deux noms; l'un estoit *Nour gehan-begum*, qui signifie *la lumiere du Monde*, & c'est le nom qui estoit dans son cachet; car comme je l'ay remarqué dans mes relations on ne signe rien, au lieu de quoy on applique son cachet. L'autre nom dont on l'appelloit à la Cour estoit *Nour-Mahal*, qui signifie *la lumiere du Serrail*. Elle fut toûjours grande ennemie des deux fils du Roy, & particulierement du second appellé alors *Sultan Kourom*, & qui depuis estant sur le thrône se fit nommer Cha-gehan. Il s'opposoit à tous les desseins de cette Princesse, laquelle de son costé gouvernoit si bien l'esprit du Roy qu'elle le portoit à se tenir la plus grande partie de l'année à la campagne, soûlevant sous main contre luy quelques Rajas des frontieres, pour l'obliger d'aller à la guerre & l'éloigner de ses fils. Cette Reine estant tout-à-fait ambitieuse, ne s'étudioit qu'à complaire au Roy pour venir plus aisément à bout de ses desseins, & ayant une grande passion d'éterniser sa memoire, elle crut n'y pouvoir mieux reüssir qu'en faisant fabriquer en son nom quantité de monnoye, & de differente marque de celles que les Roys des Indes ont accoûtumé de faire batre. Car il faut remarquer que toutes les monnoyes

de



de ces Roys n'ont que des caracteres du païs des deux costez de la piece. Mais cette Reine a fait mettre de chaque costé des siennes un des douze signes du Zodiaque, ce qui est contre la loy de Mahomet qui deffend toutes sortes de representations. Toutefois elle ne fut jamais venuë à bout de son dessein si le Prince Sultan Kourom eut esté à la Cour. Mais elle prit son temps que le Roy avoit fait crever les yeux à Sultan Kosrou son fils aîné aprés l'avoir pris les armes à la main dans l'intention de le chasser du trône. Car ensuite de cette victoire il envoya son second fils Sultan Kourom en Decan avec une puissante armée contre le Roy de Visapour qui remuoit. La Reine Nour-mahal se voyant délivrée de ceux qui pouvoient la traverser dans ses desseins, & particulierement de Sultan Kourom qui estoit le plus grand de ses ennemis, & jugeant qu'il estoit temps de découvrir son dessein au Roy, elle se prit à le flater plus qu'à l'ordinaire, inventant tous les jours quelques nouveaux divertissemens, tantost pour la chasse, tantost dans le Haram par des danses & des comedies. Un jour que le Roy s'estoit tres-bien diverti, & qu'ayant bû du vin il s'estoit rendu fort gay, aprés que la Reine eut dansé en sa presence pour lui complaire, il la prit & la fit asseoir auprés de lui, lui avoüant qu'il l'aimoit infiniment plus que toutes les Princesses de sa Cour, & que sans elle il seroit mort du déplaisir qu'il eut de l'audace criminelle de Sultan Kosrou son fils qui avoit voulu le détrôner. La Reine voyant le Roy dans de si bons sentimens pour elle ne manqua pas son coup, & se servant d'une occasion si favorable; Sire, lui dit elle, s'il est vray que vostre Majesté m'aime comme elle me le veut persuader, elle m'accordera ce que je desire passionnément il y a long-temps, qui est que je puisse regner souverainement l'espace seulement de vingt-quatre heures. Cette demande surprit fort le Roy & le rendit triste durant quelques jours, ne voulant pas luy rien refuser, & n'estant pas bien aise d'ailleurs de luy accorder une pareille demande. Cependant la Reine s'efforçoit de plus en plus de bien divertir le Roy, & ne faisoit pas semblant de s'appercevoir de son chagrin. Enfin le cinquiéme jour de la demande qu'elle lui avoit faite ne pouvant resister à ses charmes & à la forte passion qu'il avoit pour elle, il lui dit qu'il s'alloit retirer pour vingt-quatre heures, & qu'elle pouvoit

monter ſur le trône durant ce temps-là pour commander ſouverainement. En méme temps il fit venir en ſa preſence tous les Grands qui eſtoient alors à la Cour, leur ordonnant de lui obeir & d'executer ponctuellement ſes ordres comme ſi c'étoit lui-méme qui parlât. Il y avoit long-temps que cette Reine avoit fait tous ſes preparatifs, & qu'elle avoit ſecretement amaſſé quantité d'or & d'argent dans toutes les villes où l'on bat monnoye, & qu'elle y avoit fait diſtribuer tous les coins. C'eſt aſſurément une choſe ſurprenante qu'une femme ait ſçû conduire ſi adroitement un ſi grand deſſein, qu'elle ait pû faire graver vingt-quatre coins, & tenir tout preſts tant en or qu'en argent plus de deux millions dans toutes ces villes, ſans que jamais ni le Roy ni les Grands de la Cour en ayent rien découvert. Il n'y avoit que les ſeuls maîtres des monnoyes qui euſſent part à ſon ſecret, & qu'elle avoit ſçû gagner par des bien-faits & de grandes eſperances, eſtant comme aſſurée d'obtenir un jour du Roy ce qu'elle lui vouloit demander, & jugeant d'ailleurs que ſi elle ne tenoit toutes choſes preſtes elle ne pourroit executer ſon deſſein en vingt-quatre heures. Le jour eſtant donc venu qu'elle s'aſſit ſur le trône, elle envoya promptement des Couriers par toutes les villes du Royaume, avec ordre de batre des roupies tant d'or que d'argent juſques à la ſomme que j'ay dite. Quand le Roy & les Grands ſceurent la choſe ils furent étrangement étonnez, mais particulierement Sultan Kourom l'ennemy mortel de cette Reine, quelques gens du pais m'ayant aſſuré qu'il en perdit d'abord l'eſprit, & qu'il eut de la peine à revenir d'une ſi grande ſurpriſe. La choſe fut donc ſi promptement executée, ſur tout dans le lieu où elle eſtoit alors, que deux heures aprés qu'elle fut ſur le trône elle fit jetter au peuple quantité de ces pieces d'or & d'argent, qui pendant le regne de Gehan-guir ont toûjours eu cours & paſſé pour des roupies. Mais depuis que Sultan Kourom qui prit le nom de Cha-gehan fut parvenu au trône aprés la mort de ſon pere, il fit deff nſe ſur peine de la vie d'employer de ces roupies, & il fut ordonné à tous ceux qui en avoient tant d'or que d'argent de les porter à la monnoye pour en recevoir la valeur & y eſtre fonduës. Delà vient qu'à preſent elles ſont fort rares, particulierement celles d'or, & entr'autres deux ou

trois que l'on ne trouve que mal-aiſément, ayant payé pour une juſqu'à cent écus. Ces roupies d'or valent vingt & une livre de noſtre monnoye, & celles d'argent trente ſols. La Reine durant ſon regne de vingt-quatre heures eut ce reſpect pour le Roy, qu'au revers des pieces qui portent comme j'ay dit, les douze ſignes du Zodiaque, elle fit mettre en lettres Arabes le nom de Gehan-guir avec le ſien, & celuy de la ville où ces roupies avoient eſté batuës.

Je crois que le Lecteur ſera bien aiſe de ſçavoir d'où eſt ſortie cette Illuſtre Reine des Indes, & je lui en feray l'hiſtoire en peu de mots. Son pere eſtoit Perſien de nation, homme naturellement ambitieux, & qui n'eſtant en ſon païs que ſimple Capitaine de Cavalerie ſans eſperance de monter plus haut, paſſa aux Indes pour ſervir le Grand-Mogol qui eſtoit alors Gehan-guir, & chercher une meilleure fortune dans un Royaume étranger. Gehan-guir avoit alors beaucoup d'ennemis, les Roys de Golconda & de Viſapour s'eſtant ſoûlevez, & quelques Rajas s'eſtant mis de la partie. Dés que le Roy l'eut vû quand il le vint ſalüer il eut bonne opinion de lui, & lui donna d'abord à commander cinq cens Cavaliers. Comme il eſtoit ſçavant dans l'aſtrologie, qui eſt la ſcience à laquelle les Aſiatiques s'appliquent le plus, & qu'il entendoit parfaitement bien la langue Arabique, le Roy l'en eſtima davantage, & en peu de temps il lui donna le commandement general de ſon armée. Mais dans la ſuite venant à oublier ſon devoir & les bien-faits qu'il avoit receus du Roy, il ſe joignit avec Sultan Koſrou fils aîné de Gehan-guir, & ayant gagné une partie de l'armée ils conſpirerent enſemble pour détrôner le Roy & mettre ſon fils en ſa place. Il y avoit en ce temps-là à la Cour un Eunuque de grand eſprit, & qui faiſoit plus de mal à l'ennemi dans ſon cabinet que n'eût pû faire une armée. Dés qu'on eut ſçû la nouvelle de cette rebellion il dit au Roy, que s'il plaiſoit à ſa Majeſté ſans donner bataille ni perdre un ſeul homme, il lui livreroit Sultan Koſrou & le General Perſien & en peu de temps. Il s'acquita de ſa promeſſe en partie, & il fit ſi bien par ſon adreſſe que le General fut amené au Roy qui ne voulut pas le faire mourir à l'heure-méme. Pour Sultan Koſrou il échapa cette fois, & continua pluſieurs années de faire la guerre à ſon pere, qui le prit enfin

dans une bataille, & qui lui fit arracher les yeux. Le Roy tenant le General en prison dans le dessein de le faire mourir, sa femme & sa fille trouverent le moyen de lui sauver la vie, & voicy de quelle maniere elles s'y prirent. Cette fille du General Persien qui estoit unique n'avoit que quatorze ans, & c'estoit une beauté achevée qui n'avoit point d'égale dans tout le Royaume. Elle avoit esté parfaitement bien élevée, & sçavoit parler & écrire l'Arabe, le Persien, & l'Indien. La mere & la fille alloient tous les jours à la Cour pour tâcher de sçavoir quelle seroit la fortune du General, & ayant enfin appris des Sultanes que le Roy avoit resolu, ou de le faire mourir, ou de l'envoyer en exil, elles vinrent au Haram se jetter aux pieds de sa Majesté, & lui demander la grace, l'une de son mari, l'autre de son pere, ce qu'elles eurent le bon-heur d'obtenir, le Roy ayant esté frapé d'abord de l'extraordinaire beauté de cette fille à qui il donna ensuite toutes ses affections. Toute la Cour s'est étonnée depuis comment ce General & sa femme avoient si bien sçû garder une fille si admirablement belle, sans que cela fût venu à la connoissance du Roy. Enfin il l'aima si tendrement que n'ayant pû lui refuser de regner un jour entier en sa place, il lui donna part depuis au Gouvernement, & c'estoit elle qui donnoit le branle aux plus importantes affaires de l'Estat, le Roy representant aux Grands de sa Cour qui s'étonnoient de ce qu'il donnoit tant d'autorité à la Reine, qu'elle estoit tres-capable de conduire les affaires, & que pour lui il estoit d'un âge à se donner du repos.

Ces *N°*. 1. & *N°*. 2. C'est comme sont tous les revers des douze signes. Le *N°*. 1. est le revers du mouton, & *N°*. 2. est celuy du Cancer, tous deux ont une méme signification, qui est le nom du Roy, de la Reine, & la Ville où il ont esté batus; ces deux ont esté batus à Amadabat.

# MONNOYES
## D'OR, D'ARGENT, ET DE CUIVRE
*Que les Portugais font batre aux Indes Orientales.*

LA monnoye d'or que les Portugais font batre à Goa est à meilleur tître que nos Louys d'or, & pese un grain plus que nostre demi-pistole. Du temps que j'estois à Goa cette piece valoit quatre roupies, ou six francs de nostre monnoye. Ils la tiennent ainsi haute, afin que les marchands qui viennent de tous les costez des Indes leur apporter des marchandises, ne transportent point hors du païs leur monnoye d'or, & ils appellent cette piece *Saint-Thomé*. Autrefois lors que les Portugais avoient le negoce du Japon, de Macassar, de Sumatra, de la Chine, avec celuy de Mosambique qu'ils ont encore, & qui est le lieu où les Negres apportent l'or des Abyssins & celuy de Saba, c'estoit une chose étonnante de voir la quantité de cette monnoye d'or que les Portugais faisoient batre, & des ouvrages d'or qu'on fabriquoit dans toutes leurs villes, mais sur tout de ces ouvrages de filégrame qu'ils envoyoient aux païs étrangers, & jusqu'aux Indes Occidentales pour la Nouvelle Espagne par la voye des Philippines. Mais depuis qu'il n'y a plus que Mosambique qui leur

fournit de l'or, ils tiennent ces pieces de Saint-Thomé ainsi hautes, afin comme j'ay dit qu'on ne les transporte point hors du pays. Ils ont aussi des pieces d'argent qu'ils appellent *Pardos*, & qui passent pour la valeur de 27. sols de nostre monnoye; comme aussi quantité de petite monnoye de cuivre & d'estain, à peu prés comme celles des Roys dont j'ay fait mention, & qu'ils enfilent de méme par certain nombre.

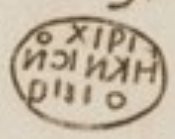
II. Partie fol. 39

N. 1.

N. 2.

N. 3.

N. 4.



N. 5.

N. 6.

# MONNOYES
## D'OR ET D'ARGENT DE MOSCOVIE.

J'AY remarqué dans mes relations que de toutes les parties de nostre Europe où l'on bat monnoye, elles se transportent en quantité dans toute l'Asie, où elles ont cours; mais pour ce qui est de la monnoye de Moscovie il y a beaucoup de perte à la transporter ailleurs, parce que le Prince la fait trop hausser. Les especes tant d'or que d'argent sont à bon tître, & le tître de celles d'or est un peu plus haut que celui de nos Louys.

*N°.* 1. & *N°.* 2. Cette piece d'or pese quatorze grains, & à prendre l'or à quarante-huit francs l'once, elle reviendroit à vingt sols un denier & une maille de nostre monnoye; mais ayant cours en Moscovie pour la valeur de vingt-quatre sols, il y auroit dix-neuf $\frac{1}{2}$ pour cent de perte à la transporter ailleurs.

*N°.* 3. & *N°.* 4. C'est une piece d'argent qui pese huit grains, & à prendre l'once d'argent à trois livres dix sols, elle vient à un sol de nostre monnoye. Mais dans le païs on n'a que cinquante de ces pieces, ou au plus en de certains temps cinquante-deux pour un de nos écus, ou pour la reale d'Espagne, ou pour la richdale d'Allemagne.

*N°.* 5. & *N°.* 6. C'est encore une piece d'argent qui a cours en Moscovie; mais je n'ay pû sçavoir dans quelle Province elle est batuë, parce qu'on n'y voit point d'armes dessus, & que les caracteres qui y paroissent n'ont pû estre connus d'aucun des sçavans à qui je les ay montrez, ce qui fait juger qu'ils sont fort anciens. La piece pese 25. grains, qui font la valeur de trois de nos sols un denier & une maille.

Voilà ce que j'ay pû recueillir de plus certain des monnoyes de l'Orient durant le long cours de mes voyages, & ne

croi pas que personne ait entrepris avant moy d'en écrire. Si quelqu'un de mes Lecteurs pour mieux contenter sa curiosité desire voir en effet les especes tant d'or que d'argent, d'estain, de cuivre, les coquilles & amandes que je ne luy ay données icy qu'en peinture, il pourra sans doute en obtenir la permission de Monseigneur le premier President, au Cabinet duquel je les ay toutes voüées avec quelque medailles dont cét illustre Chef du Senat sçavant dans l'antiquité en a beaucoup, & s'est toûjours montré tres-curieux d'avoir ce qui est de rare.

*FIN DES MONNOYES.*

# VOYAGES DES INDES,

## *LIVRE PREMIER.*

DES ROUTES QUE L'ON PEUT tenir pour se rendre d'Ispahan à Agra, & d'Agra à Dehly & Gehanabat où est à present la Cour du Grand Mogol; comme aussi à la Cour du Roy de Golconda, & à celle du Roy de Visapour, & en plusieurs autres lieux des Indes.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Route d'Ispahan à Agra par Gomron, où il est parlé particulierement de la navigation d'Ormus à Surate.*

JE suivray dans cette relation de mes voyages des Indes, le mesme ordre que j'ay observé dans celle de mes voyages de Perse, & je commenceray par la description des routes par lesquelles on se peut rendre d'Ispahan à Dehly & à Gehanabad où presentement le Grand Mogol fait sa residence.

Quoy que les Indes faſſent front à la Perſe l'eſpace de plus de quatre cens lieuës, depuis l'Ocean juſqu'à cette longue chaîne de montagnes qui court par le milieu de l'Aſie du Couchant au Levant, & que l'antiquité a connuë ſous le nom de mont Taurus ou de mont Caucaſe, il n'y a pas toutesfois tant de chemins pour paſſer de la Perſe aux Indes, qu'il y en a pour paſſer de Turquie en Perſe, parce qu'entre la Perſe & les Indes ce ne ſont que des ſables & de vaſtes deſerts où on ne trouve point d'eau. Ainſi pour ſe rendre d'Iſpahan à Agra il n'y a que deux routes à choiſir; l'une en partie par terre, & en partie par mer en s'embarquant à Ormus; & l'autre entierement par terre en paſſant par Candahar. La premierede ces deux routes a eſté amplementdécrite juſqu'à Ormus ſur la fin du dernier livre de mes voyages de Perſe, & j'ay maintenant à parler de la navigation d'Ormus à Surate.

La navigation dans les mers des Indes ne ſe fait pas en tout temps comme dans nos mers d'Europe, & il faut prendre la ſaiſon propre hors de laquelle on ne ſe hazarde pas de ſe mettre en mer. Les mois de Novembre, Decembre, Janvier, Fevrier & Mars ſont les ſeuls mois de l'année où l'on s'embarque à Ormus pour Surate, & à Surate pour Ormus; toutesfois avec cette difference, qu'on ne fort de Surate guere plus tard qu'à la fin de Fevrier, mais que pour ſortir d'Ormus on peut attendre juſqu'à la fin de Mars & meſme juſqu'au quinziéme d'Avril, parce qu'alors le vent du Couchant qui amene les pluyes aux Indes commence à ſoufler. Pendant les quatre premiers mois il regne d'abord un vent de Nord-Eſt avec lequel on paſſe de Surate à Ormus en quinze ou vingt jours, puis ſe tournant peu à peu au Nord il ſert egalement aux vaiſſeaux qui vont à Surate & à ceux qui en viennent; & en ce temps-là les marchands font d'ordinaire leur compe de demeurer en mer trente ou trente-cinq jours; mais quand on veut paſſer en quatorze ou quinze d'Ormus à Surate, il faut s'embarquer au mois de Mars ou dans le commencement d'Avril, parce qu'alors on a toûjours le vent du Couchant en poupe.

Les vaiſſeaux qui ſortent d'Ormus vont reconnoître Maſcaté ſur la côte d'Arabie, pour ne s'approcher pas trop de celle de Perſe & prendre le large. Ceux qui viennent de

Surate en font de mesme pour reconnoître l'entrée du Golfe ; mais ni les uns ni les autres ne touchent point à Mascaté, parce qu'il faudroit payer la doüane au Prince Arabe qui a pris cette place sur les Portugais.

*Mascaté* est une ville sur le bord de la mer vis-à-vis de trois roches qui en rendent l'accez fort difficile, & au pied d'une montagne sur laquelle les Portugais avoient trois ou quatre forts. Il est à remarquer que Mascaté, Ormus & Balsara sont les trois lieux du Levant où les chaleurs sont le plus insupportables.

Il n'y avoit cy-devant que les Anglois & les Hollandois qui estoient maîtres de cette navigation ; mais depuis quelques années les Armeniens, les Mahometans des Indes & les Banianes ont aussi des vaisseaux, sur lesquels toutefois on ne se tient pas si asseuré que sur ceux des Francs, parce qu'il s'en faut beaucoup que les Indiens n'entendent si bien la mer & n'ayent de si bons pilotes.

Lés vaisseaux qui font voile vers Surate, qui est le seul port de tout l'Empire du Grand Mogol, vont reconnoître Diu & la pointe de saint Jean, & moüiller ensuite à la rade de Souali qui n'est qu'à quatre lieuës de Surate, & qu'à deux de l'embouchûre de la riviere en tirant au Nord. On transporte les marchandises d'un lieu à l'autre, ou par chariot ou par bateau, parce que les grands vaisseaux ne peuvent entrer dans la riviere de Surate qu'aprés qu'ils sont déchargez, à cause des sables qui sont à l'embouchûre. Les Hollandois s'en retournent aprés avoir mis leurs marchandises à terre à Souali, & les Anglois en faisoient de mesme, n'estant permis ni aux uns ni aux autres d'entrer dans la riviere de Surate ; mais depuis quelque temps le Roy y adonné une place à ces derniers pour hyverner durant la saison des pluyes.

*Surate* est une ville de mediocre grandeur acccompagnée d'une méchante forteresse, au pied de laquelle il faut passer, soit que l'on vienne par eau soit que l'on vienne par terre. Elle a quatre tours à ses quatre angles, & comme les murailles ne sont point terrassées le canon est posé sur des échafaux. Le Gouverneur de la forteresse ne commande qu'aux soldats qui y sont en garnison, & n'a aucun pouvoir dans la ville, qui a son Gouverneu à part pour recevoir la doüane & les autres revenus du Roy dans l'étenduë de sa Province.

Les murailles de la ville ne ſont que de terre, & les maiſons des particuliers que comme des granges, n'eſtant bâties que de roſeaux enduits de bouze de vache detrempée avec de la terre pour couvrir les vuides, & empeſcher que ceux de dehors ne voyent entre les roſeaux ce qui ſe fait au dedans. Dans tout Surate il n'y a que neuf ou dix maiſons qui ſont aſſez bien bâties, & le Cha-bander ou Chef des marchands en a deux ou trois. Les autres ſont à des marchands Mahometans, & celles des Anglois & des Hollandois ne ſont pas les moins belles, chaque Preſident & chaque Commandeur ayant ſoin de les entretenir, ce qu'ils portent ſur les comptes de leurs Compagnies. Ces maiſons toutefois ne ſont que des maiſons de loüage, le Roy ne ſouffrant pas qu'aucun Franc ait de maiſon en propre par la crainte qu'il a qu'on n'en pût faire une forteresſe. Les Reverends Peres Capucins en ont fait bâtir une fort commode ſur le modele des maiſons de noſtre Europe avec une belle Egliſe, & j'ay meſme fourni une bonne partie de l'argent qu'elle a coûté; mais il falut que l'achat ſe fit ſous le nom d'un marchand Maronite d'Alep appellé *Chelebi*, de qui j'ay parlé dans mes relations de la Perſe.

---

## CHAPITRE II.

### *Des Doüanes, des Monnoyes, des Changes, des Poids, & des Meſures des Indes.*

POUR ne pas tomber dans des repetitions qu'on ne pourroit éviter dans le cours d'un long voyage, il faut donner d'abord au lecteur la connoiſſance de ce qui ſe pratique aux Indes ſur le fait des doüanes, des monnoyes, des changes, des meſures & des poids.

Dés que les marchandiſes ſont déchargées à Surate, il faut les porter à la doüane qui touche la forteresſe. On y eſt fort ſevere & l'on foüille exactement les perſonnes. Les particuliers payent juſqu'à quatre & cinq pour cent de doüane de toutes leurs marchandiſes; car pour la Compa-

gnie Angloiſe & la Compagnie Hollandoiſe elles payent moins. Mais je crois bien d'ailleurs que ſi l'on tenoit compte de ce qu'il leur coûte en députations & en preſens qu'ils ſont obligez de faire tous les ans à la Cour, les marchandiſes ne leur reviendroient à guere moins qu'aux particuliers.

L'or & l'argent payent deux pour cent, & dés qu'il a eſté compté à la Doüane le Maître des Monnoyes le vient prendre & le fait batre en eſpeces du païs, qu'il vous rend pour vôtre ſomme & ſelon le titre de vôtre argent. On convient avec luy ſelon la qualité de la ſomme du jour qu'il doit rendre des eſpeces neuves, & autant de jours qu'il fait attendre au delà du terme il en paye l'intereſt à proportion de l'argent qu'il a receu. Les Indiens ſont ſubtils & difficiles en fait de monnoyes & de payemens; car quand l'argent eſt batu depuis trois ou quatre ans il y a à perdre demi pour cent, & il en va de méme à proportion ſelon que l'argent eſt vieux, n'ayant pû, diſent-ils, paſſer par tant de mains ſans quelque déchet.

On peut porter toute ſorte d'argent dans l'Empire du Grand Mogol, parce que dans toutes les villes frontieres il y a une Monnoye, où il faut qu'il ſoit mis au dernier tître, comme eſt tout l'or & l'argent aux Indes par l'ordonnance du Roy, & batu en monnoye du païs. L'argent en barre ou en vieille vaiſſelle qu'on a achetée ſans en payer les façons, eſt celuy où il y a le moins à perdre; car pour l'argent monnoyé on ne peut éviter la perte du monnoyage. Tous les marchez ſe font d'ordinaire à condition de payer en argent batu dans l'année courante, & ſi on fait le payement en vieilles eſpeces il faut ſe reſoudre d'y perdre ſelon le temps qu'il y a qu'elles ont eſté batuës comme j'ay dit cy-devant. Dans tous les lieux éloignez des villes où le menu peuple ne connoît pas bien l'argent, & où il ne ſe trouve point de Changeurs, on ne recevra pas une piece d'argent ſans la mettre au feu pour voir ſi elle eſt bonne, & cela ſe pratique ſur tout au paſſage des rivieres. Comme leurs bâteaux ſont faits d'ozier couvert ſeulement d'un cuir de bœuf, & par conſequent qu'ils ſont fort legers, ils les tiennent dans les bois, & ne les vont point charger ſur leurs épaules pour paſſer l'eau avant que d'avoir receu leur payement.

Pour ce qui eſt de l'or, les marchands qui en portent uſent de tant d'adreſſe pour le cacher qu'il en vient fort peu à la connoiſſance des Doüaniers. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter de payer les droits, d'autant plus qu'il n'y a pas tant de riſque à courir qu'aux doüanes de l'Europe. Car dans celles des Indes quand on eſt ſurpris en fraude, on en eſt quite en payant le double, dix pour cent au lieu de cinq, le Roy comparant la hardieſſe du marchand à un jeu de hazard où on joüe à quite ou double. Neanmoins depuis quelque temps la choſe eſt un peu changée, & il y a aujourd'huy de la peine à accorder avec les Doüaniers à cette condition. Le Roy avoit accordé aux Capitaines Anglois qu'ils ne ſeroient point foüillez quand ils ſortiroient de leurs vaiſſeaux pour venir à terre; mais un jour un Capitaine Anglois allant à Tata l'une des plus grandes villes des Indes un peu audeſſus du Scimdy qui eſt à l'embouchure de la riviere d'Indou, comme il vouloit paſſer outre fut arreſté par des gardes de la Doüane, dont il ne ſe put defendre & qui le foüillerent quelque raiſon qu'il pût alleguer. Ils luy trouverent de l'or, en ayant déja paſſé d'autre en divers petits voyages de ſon vaiſſeau à la ville, & il en fut quite pour en payer la doüane à l'ordinaire. L'Anglois fâché de cét affront reſolut de s'en venger, & il s'y prit d'une plaiſante maniere. Il fit rôtir un cochon de lait, & le faiſant mettre avec la graiſſe dans un de ces plats de la Chine couvert d'un beau linge, le donna à un eſclave pour le porter avec luy à la ville s'imaginant bien ce qui en arriveroit. Comme il paſſoit devant la Doüane, où le Gouverneur de la ville, le Cha-Bander & le Maître de la Monnoye eſtoient aſſis dans un Divan, on ne manqua pas de l'arreſter, & l'eſclave avançant toûjours avec ſon plat couvert, on dit au maître qu'il falloit qu'il allaſt à la Doüane & qu'on vît ce qu'il portoit. Plus l'Anglois crioit que l'eſclave ne portoit rien qui dût aucun droit, moins il eſtoit cru, & aprés un long debat il prit luy-meſme le plat des mains de l'eſclave & fut le porter à la Doüane. Le Gouverneur & le Cha-bander lui demanderent d'abord d'un ton aſſez aigre pourquoy il ne vouloit pas obeïr aux ordres, & l'Anglois de ſon côté leur repartant en colere que ce qu'il portoit ne devoit rien, il jetta rudement le plat en leur preſence, de ſorte que le cochon &

la graiſſe ſallirent toute la place & rejaillirent ſur leurs veſtes. Comme le pourceau eſt en abomination aux Mahometans, & que par leur loy ils tiennent pour ſoüillé tout ce qu'il touche, il fallut changer d'habits, ôter les tapis du Divan, & faire un bâtiment neuf, ſans qu'on oſât rien dire à l'Anglois, parce que le Cha-bander & le Maître des Monnoyes ont des meſures à garder avec la Compagnie dont le païs tire beaucoup d'avantage. Pour ce qui eſt des Chefs des Compagnies tant Angloiſe que Hollandoiſe & de leurs Adjoints, on a ce reſpect pour eux qu'on ne les foüille jamais quand ils viennent des vaiſſeaux; mais auſſi ils ne s'amuſent pas à paſſer de l'or en cachete comme de ſimples marchands, & ils tiennent cela au deſſous d'eux. Le commerce de Tata qui eſtoit grand autrefois commence fort à déchoir, parce que l'entrée de la riviere ſe rend mauvaiſe de jour en jour, & que les ſables qui s'y amaſſent ferment preſque le paſſage.

Les Anglois voyans qu'on prenoit la coûtume de les foüiller, eurent recours à de petites adreſſes pour paſſer de l'or, & la mode de porter des Perruques leur eſtant venuë de l'Europe, ils s'aviſerent de cacher des Jacobus, des Roſe-nobles & des ducats dans la calote de leurs Perruques toutes les fois qu'ils ſortoient de leurs vaiſſeaux pour venir à terre. Il y eut un marchand qui voulut faire entrer dans Surate quelques caiſſons de corail ſans que cela vint à la connoiſſance des Doüaniers. Le vaiſſeau eſtant preſt d'entrer dans la riviere il fit attacher les caiſſons à la poupe, & eſtant deux ou trois pieds dans l'eau ceux qui vinrent viſiter les marchandiſes du vaiſſeau ne les purent voir. Il ſe paſſa pluſieurs jours avant que les marchandiſes fuſſent dechargées, & qu'on pût en ſeureté faire entrer les caiſſons dans la ville ſans que la Doüane en eût le vent. La choſe ſe fit enfin adroitement, mais le marchand eut lieu de s'en repentir & y trouva mal ſon compte; car comme la riviere de Surate eſt toûjours trouble & épaiſſe, il s'attacha autour du corail qui avoit eſté long-temps dans l'eau un certain limon comme une croûte & écorche blanche qu'on eut bien de la peine à ôter, & aprés qu'il fut poli il y eut de la perte pour le marchand de plus douze pour cent.

Je viens aux Monnoyes qui ont cours aux Indes dans l'étenduë des Eſtats du Grand Mogol, & à toutes les ſortes d'or

ou d'argent que l'on y doit porter en lingots plûtoſt qu'en monnoyes pour y avoir plus de profit.

Premierement il faut remarquer qu'il eſt avantageux d'acheter de l'or ou de l'argent qui a eſté travaillé, pour le mettre en lingots & le faire rafiner juſqu'au plus haut tître. Car eſtant rafiné on ne paye point les voitures de l'aloy qui y eſtoit mélé auparavant; & ne portant point l'or ou l'argent en eſpece, on ne paye point ce que le Prince & la Monnoye ont pris pour leur droit de monnoyage. Si l'on porte de l'or monnoyé, les meilleures eſpeces ſont les Roſe-nobles, les vieux Jacobus, les Albertus & autres pieces anciennes, comme de Portugal & d'autres païs, & toutes ſortes d'eſpeces d'or qui ont eſté batuës au ſiecle paſſé. Sur toutes ces vieilles pieces il y a toûjours quelque profit pour le marchand. Il faut auſſi compter entre les bonnes eſpeces d'or que l'on peut porter aux Indes, tous les Ducats d'Allemagne tant ceux des Princes que ceux des villes Imperiales, comme auſſi les Ducats de Pologne, de Hongrie, de Süede & de Danemark; & toutes ces ſortes de Ducats ſont pris à un méme tître. Les Ducats d'or de Veniſe paſſoient autrefois pour les meilleurs, & valoient chacun quatre ou cinq de nos ſols plus que tous les autres; mais depuis douze ans ou environ il faut bien que l'on les ait alterez, puiſqu'on n'en veut plus maintenant que pour le prix des autres. Il y a encore les Ducats que le Grand-Seigneur fait batre au Caire, & ceux de Salé & de Maroc; mais ces trois eſpeces ſont les moindres de toutes, & valent d'ordinaire quatre ſols moins que les autres.

Dans tout l'Empire du Grand Mogol tout l'or & l'argent ſe peſe à un poids appellé *Tolla*, qui revient à 9. deniers 8. grains de nôtre poids. Quand on a quantité d'or ou d'argent à vendre, les Indiens ont leur poids de cuivre jaune avec la marque du Roy pour éviter toute fraude, & avec ce poids là ils peſent tout l'or ou l'argent à une fois, pourvû qu'il n'aille pas au delà de cent Tollas. Car tous les poids des Changeurs ne vont que depuis un Tolla juſques à cent, & de ces cent Tollas vient de nos poids 38. onces 21. deniers 8. grains. Pour ce qui eſt de l'or ou de l'argent qui n'eſt pas monnoyé, s'il y en a beaucoup ils en font l'épreuve & l'épreuve faite ils en donnent le plus qu'ils peuvent à l'envi l'un de l'autre.

Comme

Comme il y a des Marchands qui auront quelquefois jusques à quarante & cinquante mille Ducats & plus, les Indiens les pesent avec un poids qui est juste de cent ducats, ayant aussi la marque du Roy. Et s'il arrive que les cent ducats pesent moins que ce poids-là, ils ajoûtent autant de petites pierres jusqu'à ce que le poids soit juste, & quand toute la somme est pesée, on fait bon au Changeur de la valeur du poids de ces mémes pierres. Mais avant que de peser ces monnoyes d'or, soit ducats, soit autres especes, on met le tout dans un grand feu de charbon où ces especes se rougissent d'elles-mémes; aprés quoy on éteint le feu à force d'y jetter de l'eau & on les tire. Cela se fait de la sorte pour reconnoître celles qui sont fausses, & pour brûler la cire ou quelque gomme qu'on y met quelquefois adroitement pour les faire peser davantage. Mais parce qu'il y a de certaines pieces qui sont si bien fourrées que l'on n'y connoît rien, quand méme elles ont esté au feu, pour bien découvrir ce qui en est les Changeurs les prennent l'une aprés l'autre pour les plier, & en les pliant ils connoissent si l'espece est bonne, & coupent toutes celles qui ne le sont pas. Aprés avoir tout vû ils font rafiner celles qu'ils croyent n'estre pas bonnes, & ce qu'ils ont trouvé de bon dans ce rafinage ils le payent comme de bons ducats. De tout cét or on en fait les especes de monnoyes que l'on appelle *Roupies d'or*; à la reserve des ducats qui ont une figure d'un côté & que l'on fond rarement, parce qu'on les vend aux marchands qui viennent de Tartarie & des autres païs du Nord, comme des Royaumes de Boutan, d'Asen & autres plus éloignez. C'est de cette sorte du ducats dont les femmes de ces païs-là font leur principal ornement, elles les pendent à leur coifure, & ils viennent leur batre sur le front. Pour les autres ducats où il n'y a point de figures, ils ne sont pas recherchez des marchands du Nord.

Pour ce qui est de toutes les autres especes d'or, on en vend une grande quantité aux Orfevres, aux Tireurs-d'or, & en general à tous ceux qui employent de l'or dans leur travail. Car si l'on pouvoit s'en défaire sans en fabriquer des Roupies, on n'en feroit jamais batre; ce qu'aussi l'on ne fait guere que lorsqu'on met les Roys sur le trône pour en faire largesse au peuple avec des Roupies d'argent; & que pour en vendre aux

Gouverneurs de Provinces qui en ont besoin de quantité, comme aussi les autres Grands du Royaume, pour en faire present au Roy le jour qu'il prend possession de ses Estats. Car ils ne trouvent pas toûjours des joyaux ou autre chose digne de luy estre presentée, non seulement ce jour-là, mais encore dans la grande solemnité dont je parleray ailleurs, lorsque l'on pese le Roy toutes les années. Ils sont, dis-je, bien aises de trouver des Roupies d'or dans ces rencontres, & ils en ont encore besoin pour faire des presens à ceux de la Cour, par le credit desquels ils peuvent esperer d'avoir de plus hautes charges & de plus considerables Gouvernemens.

Dans un de mes voyages je reconnus par un exemple que j'eus devant mes yeux la vertu de ces Roupies d'or. Cha-Gehan pere d'Aureng-zeb qui regne presentement, avoit donné à un des Seigneurs de sa Cour le gouvernement de la Province de Tata dont le Simdi est la ville capitale. Bien que dés la premiere année de son gouvernement il y eût de grandes plaintes contre luy de la tyrannie qu'il exerçoit envers le peuple & de ses grandes extorsions, le Roy ne laissa pas de souffrir qu'il gouvernât la Province prés de quatre ans, aprés quoy il luy ordonna de revenir. Tout le peuple de Tata en eut bien de la joye s'imaginant que le Roy ne le rapelloit que pour le faire mourir. Mais il en arriva tout autrement: car il receut bien des caresses du Roy, qui luy donna aussi-tost le Gouvernement de Halabas bien plus considerable que celuy de Tata qu'il venoit de quiter. Ce bon accüeil qu'il receut du Roy vint de ce qu'avant qu'il arrivât à Agra il avoit envoyé secretement en present au Roy 50000. Roupies d'or, qui font de nos livres 105000. & environ 20000. autres Roupies d'or, tant pour la Begum-Saheb qui gouvernoit alors tout l'Estat, que pour d'autres Dames & pour quelques Seigneurs de la Cour qui le pouvoient appuyer de leur credit. Tous ces gens de Cour sont bien aises d'avoir de la sorte quantité d'or, tant parce qu'il tient peu de place & qu'on le peut aisément cacher, que parce qu'ils font gloire de laisser de grosses sommes aprés leur mort à leurs femmes & à leurs enfans, de quoy le Roy ne puisse avoir connoissance. Car comme je diray plus bas, quand un Grand-Seigneur vient à mourir le Roy

herite de tout ſon bien, & ſa femme ne demeure maîtreſſe que des joyaux.

Pour revenir aux Roupies d'or, il faut remarquer qu'elles n'ont point de cours entre les Marchands ; car comme une ne vaut que quatorze Roupies d'argent qui font vingt & une livres de nôtre monnoye à trente ſols la Roupie, & qu'il ne ſe trouve guere de ces Roupies d'or que dans les maiſons des Grands, quand il arrive qu'ils en font un payement ils veulent toûjours la mettre à une Roupie d'argent, ou du moins à un quart plus qu'elle ne vaut, à quoy le marchand ne ſçauroit trouver ſon compte. Cha-Eſt-kan oncle du Roy à qui j'avois vendu des marchandiſes pour quatre-vingt ſeize mille Roupies, quand ce vint au payement, me demanda en quelle monnoye je voulois qu'il me le fiſt, ou en monnoye d'or, ou en monnoye d'argent. Avant que je lui euſſe fait réponſe, il ajoûta que ſi je le croyois je prendrois des Roupies d'or, & il ne me donnoit ce conſeil que dans la créance qu'il avoit qu'il tourneroit à ſon avantage. Je lui dis que je ſuivrois ſon avis, & auſſi-toſt il commanda que l'on me contât des Roupies d'or juſqu'à la concurrence de la ſomme qui m'eſtoit deuë ; mais il prétendoit me donner la Roupie d'or pour quatorze Roupies & demi d'argent, bien qu'entre les marchands elles ne paſſent que pour quatorze. Je n'ignorois pas cela ; mais je crus qu'il valoit mieux recevoir mon payement comme ce Prince me le vouloit faire, dans l'eſperance de me recompenſer d'ailleurs de ce qu'il me vouloit faire perdre ou d'une partie. Je laiſſay paſſer deux jours, aprés leſquels je le fus revoir pour lui dire que j'avois tâché de mettre ces Roupies pour le prix que je les avois receuës, mais que j'y avois travaillé inutilement ; qu'ainſi ſur le payement qui m'avoit eſté fait de 96000. Roupies j'en perdois 3428 $\frac{1}{16}$, la Roupie d'or qu'il avoit voulu que je priſſe à 14 $\frac{1}{2}$ Roupies d'argent n'en valant que 14. Sur cela il ſe mit en colere, & me dit qu'il feroit donner tant de coups de foüet au Changeur ou Courtier des Hollandois qu'il s'en ſouviendroit ; ( car dans les Indes on ne parle point de coups de bâton ) croyant qu'il eſtoit cauſe du diſcours que je venois de lui faire, pour n'avoir pas voulu prendre les Roupies d'or au prix qu'il me les avoit données ; qu'il apprendroit à ces gens-là à connoître l'argent, que c'eſtoient toutes de vieilles Roupies, &

qu'elles valoient un seiziéme de Roupie d'argent plus que celles que l'on fabriquoit pour lors. Comme je connoissois l'humeur des Princes d'Asie contre lesquels il ne faut point s'échaufer, je le laissay dire tout ce qu'il voulut, & voyant qu'il s'appaisoit & qu'il prenoit un visage riant, je le priay qu'il lui plût que le lendemain je fisse rapporter la somme qu'il m'avoit fait compter, ou qu'il me fist donner ce qui manquoit de mon payement, & que je prendrois la Roupie d'or pour 14. Roupies & $\frac{1}{16}$, puisqu'il m'assuroit qu'elle valoit autant. Ce Prince fut alors quelque temps à me regarder d'un mauvais œil sans me dire mot, & puis il me demanda si j'avois sur moy cette perle qu'il n'avoit pas voulu acheter. Je luy dis que je l'avois, & à l'instant je la tiray de mon sein & la lui donnay. C'estoit une grosse perle de bonne eau, mais mal tournée, ce qui l'avoit dégoûté alors de la prendre. Aprés que je la lui eus donnée; ne parlons plus, me dit-il, du passé, combien veux-tu en un mot de cette perle? Je lui en demanday sept mille Roupies, & il est vray que plûtost que de la rapporter en France je l'aurois donnée pour trois mille. Si je te donnois, me repliqua-t-il, sept mille Roupies de cette perle, tu serois bien recompensé de la perte que tu dis que tu feras sur les Roupies d'or. Vien demain & je te feray compter cinq mille Roupies; je veux que tu t'en ailles content, & tu auras deplus le Calaat & un cheval. Je lui fis alors la reverence, & le priay que me donnant un cheval ce fût quelque jeune beste de service, parce que j'avois beaucoup de chemin à faire. Je receus donc le lendemain, comme il l'avoit dit, la robe, le manteau, deux ceintures & la toque, qui sont comme j'ay remarqué ailleurs, tout l'assortiment que les Princes ont accoûtumé de donner à ceux à qui ils veulent faire honneur. Le manteau & la robe estoient de brocart d'or, les deux ceintures rayées d'or & d'argent, la toque de toile de coton couleur de feu avec des rayes d'or, & le cheval sans selle couvert d'une housse de velours verd avec une petite frange d'argent autour. La bride estoit fort étroite, & il y avoit des pieces d'argent appliquées en quelques endroits. Je crois que le cheval n'avoit jamais esté monté; car dés qu'il fut dans la maison des Hollandois où j'estois logé cette fois-là, un jeune-homme s'estant jetté dessus il se prit à sauter d'une si étrange maniere & à le se-

coüer de ſorte, qu'ayant abatu en ſautant la couverture d'une hutte qui eſtoit dans la Cour, le Hollandois faillit à eſtre tué. Ayant vû que ce cheval fougeux n'eſtoit pas mon fait, je le fis remener à Cha-Eſt-kan, & lui contant comme la choſe s'étoit paſſée, je lui dis que je croyois qu'il ne vouloit pas que je retournaſſe en mon païs comme il m'en prioit, pour lui en apporter quelque rareté. Pendant mon diſcours il ne fit que rire, & l'ayant fini il commanda qu'on lui amenât le cheval que feu ſon pere montoit. C'eſtoit un grand cheval de Perſe qui avoit coûté autresfois cinq mille écus quand il étoit jeune, mais il avoit alors plus de vingt-huit ans. On l'amena ſellé & bridé, & le Prince voulut que je le montaſſe en ſa preſence. Il alloit encore un des plus grands pas de cheval que j'euſſe vû, & comme je fus deſſus; hé bien, me dit-il, es-tu content? Celui-ci ne te fera pas tomber. Je le remerciay, & en méme-temps pris congé de lui, & le lendemain avant mon départ il m'envoya une grande corbeille pleine de pommes. C'eſtoit l'une de ſix que Cha-Gehan lui avoit envoyées qui venoient du Royaume de Kachemir, & il y avoit auſſi dans la corbeille un gros melon de Perſe. Tout cela enſemble pouvoit valoir cent Roupies, & j'en fis preſent à la femme du Commandeur Hollandois. Pour ce qui eſt du cheval je le menay à Golconda, où je le vendis cinq cens Roupies tout vieux qu'il eſtoit, parce qu'il pouvoit encore rendre bon ſervice.

Pour reprendre le diſcours des Monnoyes, j'ajoûteray à ce que j'ay déja dit des eſpeces d'or, qu'il ne faut point porter aux Indes des Loüis-d'or, ni des piſtoles d'Eſpagne ou d'Italie, ni d'autres eſpeces d'or monnoyé depuis peu d'années, parce qu'il y a trop à perdre, les Indiens qui n'en ont point encore de connoiſſance les rafinant toutes, & c'eſt ſur ce rafinage qu'ils trouvent leur compte. Au reſte chacun tâche de faire paſſer ſon or ſans que le maître de la Doüane en ait connoiſſance, & quand le marchand a l'adreſſe de le bien cacher il y a à gagner pour lui la valeur de cinq ou ſix de nos ſols ſur chaque ducat.

Je viens aux Monnoyes d'argent, qu'il faut diſtinguer en monnoyes du païs & monnoyes étrangeres, & je parleray premierement de celles-cy.

Les especes d'argent étrangeres que l'on porte aux Indes sont des Richedales d'Allemagne & des Reales d'Espagne. Les premieres sont apportées par les marchands qui viennent de Pologne, de la petite Tartarie & de vers la Moscovie; les autres par ceux qui viennent de Constantinople, de Smyrne & d'Alep, & la plus grande partie par les Armeniens qui ont vendu leurs soyes en Europe. Tous ces marchands tâchent de passer leur argent par la Perse sans estre découverts, parce que si les Doüaniers en avoient le vent, il faudroit que l'argent fût porté aux Maîtres des Monnoyes pour estre batu en Abassis qui est la monnoye du Roy, & ces Abassis estant aux Indes sont de nouveaux batus en Roupies, en quoy il y auroit de la perte pour le marchand de 10 $\frac{1}{4}$ pour cent, tant à cause du monnoyage, que pour les droits du Roy qu'il lui a fallu payer en Perse.

Pour sçavoir en peu de mots comme l'on perd ces 10 $\frac{1}{4}$ pour cent de la Perse aux Indes, & quelquesfois davantage selon la nature des Reales que l'on porte d'ordinaire en Perse, il faut se souvenir de ce que j'ay dit des monnoyes & des changes de la Perse au volume precedent. J'ay remarqué que la Reale en Perse passe pour 13. Chaez qui font 3. Abassis & $\frac{1}{4}$, & que quelquesfois quand l'argent est rare on en donne un demi Chaez de plus; Que l'Abassi vaut 4. Chaez, & le Toman 50. Abassis ou 200. Chaez. Ainsi la Reale passant pour 13. Chaez, on a 6. Tomans & demi pour 100. Reales. Si l'on porte 6. Tomans & demi aux Indes on a de chaque Toman 29 $\frac{1}{2}$ Roupies, & par consequent des 6. Tomans & demi 191 $\frac{1}{4}$ Roupies. Que si l'on porte aux Indes des Reales Sevillanes, dont je parray plus bas, pour les 100. on a depuis 213. jusqu'à 215. Roupies; & des Mexicanes, pour les 100. on n'en a que 212. Quand donc pour les 100. Reales on n'auroit que 212. Roupies, on gagne sur ces 100. Reales 10. Reales & $\frac{1}{4}$, & sur les Sevillanes on a de profit jusques à 11. pour cent.

Il faut donc remarquer qu'il y a trois ou quatre sortes de Reales d'Espagne, & qu'on donne pour les cent selon leur tître depuis 208. jusques à 214. & 215. Roupies. Les meilleures de toutes sont les Sevillanes, & quand elles sont de poids on a pour les cent 213. Roupies, & en de certains temps jusqu'à 215. selon que l'argent est rare ou abondant.

La Reale d'Espagne doit peser 3. gros & 7 grains $\frac{1}{2}$ plus que les deux roupies ; mais l'argent des roupies est bien meilleur ; car la roupie est au titre d'11. deniers & 14. grains, & la Reale Sevillane comme nostre écu blanc n'est qu'au titre d'11.deniers.La RealeMexicane n'est qu'à 10. deniers 21.grains. Pour la Reale d'Espagne qui pese 73.vals,on a 4 $\frac{1}{2}$ mamoudis, & un mamoudi vaut 20. pechas ; & ainsi pour la Reale d'Espagne on a 90. pechas, mais il faut qu'elles soient bonnes, & comme j'ay dit, du poids de 73. vals, les 81. vals faisant une once, & le val revenant à 7. deniers.

Pour ce qui est des Richedales d'Alemagne, comme elles sont plus pesantes que les reales, on donne pour le cent jusqu'à 116. roupies. Sur quoi il faut remarquer qu'en donnant pour les cent reales & les cent richedales jusqu'à 215. & 216. roupies, il semble que chaque roupie doit valoir de la sorte moins de trente sols. Mais d'ailleurs si le marchand compte les frais des voitures de l'argent & des doüanes, il trouvera que chaque roupie lui revient à davantage. Toutes ces Reales & Richedales se pesent par cent, & quand le poids n'y est pas on ajoûte de petites pierres comme quand on pese l'or, ce que je diray bien-tost. Mais afin que le marchand trouve son compte, il faut qu'il prenne garde que toutes les Reales de Mexico & les Sevilllanes soient du poids de 21. deniers & 8. grains, c'est à dire de 512. grains ; & pour ce qui est de nostre écu blanc il doit estre de 21. deniers 3. grains, ce qui fait 509. grains.

Je passe aux monnoyes du païs. Les Indiens ont pour monnoyes d'argent la roupie, la demye, le quart, le huitiéme & le seiziéme. Le poids de la roupie est de 9. deniers 1. grain, & le titre de l'argent à 11. deniers 14. grains. Ils ont encore une monnoye d'argent qu'ils appellent *Mamoudis* ; mais elle ne passe qu'à Surate & dans la Province de Guzerate.

La petite monnoye des Indes est de cuivre, & s'appelle *pecha*, qui vaut environ deux de nos liards. Il y en a de demi-pecha, de deux pechas & de quatre. Selon la Province où l'on se trouve on a pour la roupie d'argent plus ou moins de ces pechas. A mon dernier voyage la roupie à Surate estoit à 49. pechas, mais il y a des temps qu'elle en vaut 50. & d'autres qu'elle rabaisse à 46. A Agra & à Gehanabat elle

valoit 55. & 56. pechas; & la raiſon de cela eſt, que plus on approche des mines de cuivre plus on a de pechas pour la roupie. Pour le mamoudi il eſt toûjours à 20. pechas.

Il y a encore de deux autres ſortes de petite monnoye dans l'Empire du Grand Mogol, & ce ſont de petites amandes ameres, & des coquilles. Dans la ſeule Province de Guzerate on ſe ſert pour petite monnoye de ces amandes ameres qu'on apporte de la Perſe, comme je l'ay remarqué dans la premiere partie de mes relations. Elles croiſſent dans des lieux ſecs & arides entre des roches, & l'arbre qui les produit eſt à peu prés comme nos genets On appelle ces amandes *Baden*, & elles ſont ſi ameres que la coloquinte ne l'eſt pas plus, & qu'il ne faut pas avoir peur que les enfans s'amuſent à en manger. On en donne pour le pecha tantoſt 35. & tantoſt 40.

L'autre petite monnoye eſt de coquiles appellées *Cori*, qui ont les bords renverſez, & il ne s'en trouve en aucun lieu du monde qu'aux Iſles Maldives. C'eſt le plus grand revenu du Roy de ces Iſles; car on en tranſporte dans tous les Eſtats du Grand Mogol, dans les Royaumes de Viſapour & de Golconda, & juſques dans les Iſles de l'Amerique pour y ſervir de monnoye. Proche de la mer on en donne juſqu'à 80. pour le pecha, & cela va en diminuant à meſure qu'on s'éloigne de la mer, à cauſe la voiture; de maniere qu'à Agra on n'en a que 50. ou 55. pour le pecha. Au reſte ſelon le compte des Indiens.

100000. Roupies font une Lekke.
100000. Lekkes font un Kraur.
100000. Kraurs font un Padan.
100000. Padans font un Nil.

Dans les Indes il faut qu'un village ſoit bien petit s'il n'y a un Changeur que l'on appelle *Cheraf*, & qui ſert de Banquier pour faire les remiſes de l'argent & les lettres de change. Comme le plus ſouvent ces Changeurs s'entendent avec les Gouverneurs de Province, ils hauſſent à leur gré la roupie pour des pechas, & des pechas pour de ces coquilles. Tous les Juifs qui ſe mêlent des monnoyes & des changes dans l'Empire du Grand Seigneur paſſent pour tres-rafinez; mais aux Indes à peine ſeroient-ils les apprentifs de ces Changeurs.

Ils

# Dans tout l'Empire du Grand Mogol et autres lieux des Indes, les Idolatres quoy que differens de langage, se seruent de cette sorte de Chifres.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 1 ۱ | 11 ۱۱ | 21 ۲۱ | ٣۱ 31 | ۴۱ 41 |
| 2 ۲ | 12 ۱۲ | 22 ۲۲ | ٣۲ 32 | ۴۲ 42 |
| 3 ٣ | 13 ۱٣ | 23 ۲٣ | ٣٣ 33 | ۴٣ 43 |
| 4 ۴ | 14 ۱۴ | 24 ۲۴ | ٣۴ 34 | ۴۴ 44 |
| 5 ۵ | 15 ۱۵ | 25 ۲۵ | ٣۵ 35 | ۴۵ 45 |
| 6 ۶ | 16 ۱۶ | 26 ۲۶ | ٣۶ 36 | ۴۶ 46 |
| 7 ۷ | 17 ۱۷ | 27 ۲۷ | ٣۷ 37 | ۴۷ 47 |
| 8 ۸ | 18 ۱۸ | 28 ۲۸ | ٣۸ 38 | ۴۸ 48 |
| 9 ۹ | 19 ۱۹ | 29 ۲۹ | ٣۹ 39 | ۴۹ 49 |
| 10 ۱۰ | 20 ۲۰ | 30 ٣۰ | ۴۰ 40 | ۵۰ 50 |

۱۰۰ 100 ۱۰۰۰ 1000

۱۰۰۰۰ 10000 ۲۰۰۰۰ 20000

۱۰۰۰۰۰ 10000 ۱۰۰۰۰۰۰ 1000000

Ils ont une coûtume fort incommode pour les payemens, & j'ay déja remarqué ce qui en eſt pour le regard des roupies d'or, quand on fait quelque payement en cette monnoye. Ils diſent que plus il y a de temps qu'une roupie d'argent a eſté batuë, elle en vaut moins que celles que l'on bat actuellement ou qu'on a batuës depuis peu, parce que les vieilles ayant ſouvent paſſé par les mains, cela les uſe & elles en ſont plus legeres. Ainſi lorſque l'on fait un marché il faut toûjours dire que l'on veut eſtre payé en roupies *Cha-jenni*, c'eſt à dire en argent neuf; autrement on vous fera voſtre payement en roupiës batuës depuis quinze ou vingt ans & au delà; en quoy il y aura juſques à quatre pour cent de perte. Car pour celles qui n'ont eſté batuës que depuis deux ans, il veulent déja avoir $\frac{1}{4}$ pour cent, ou au moins $\frac{1}{8}$, & le pauvre peuple qui ne ſçait pas lire l'année que l'on a batu ces roupies ou ces pechas, ſont ſujets à eſtre trompez, parce qu'on leur rabat toûjours quelque choſe, ſur une roupie un pecha ou demy pecha, & ſur le pecha trois ou quatre coris.

Pour ce qui eſt de l'argent faux, il s'en trouve fort peu. S'il y a davanture une roupie fauſſe dans un ſac qu'un particulier aura donné, il vaut mieux la couper & la perdre que d'en parler, parce que ſi on le ſçavoit il y auroit quelque riſque à courir, l'Ordonnance du Roy voulant qu'on rende le ſac à celuy qui l'a donné, & cela s'en va de l'un à l'autre juſqu'à ce que l'on puiſſe découvrir le faux-monnoyeur, & quand on s'en eſt ſaiſi pour tout châtiment on lui coupe ſeulement le poing. S'il arrive qu'on ne puiſſe trouver le faux-monnoyeur, & que l'on juge bien que celuy qui a donné l'argent n'eſt pas coupable, il en eſt quite pour quelque amende. C'eſt ce qui cauſe de grands profits aux Changeurs: car lors qu'on reçoit ou que l'on fait quelque payement, on leur fait voir l'argent & ils ont pour leur droit $\frac{1}{16}$ de roupie pour cent.

Pour ce qui eſt de l'argent qui ſort du *Sarquet* ou treſor du Roy, il ne s'y trouve jamais rien de faux; car tout l'argent qui y entre eſt vu exactement par les Changeurs du Roy, & les Grands Seigneurs ont auſſi les leurs. Avant que l'argent entre au treſor on le jette dans un grand feu de charbon, & quand les roupies ſont rouges on éteint le feu à force d'eau, aprés quoy on les retire. S'il s'en trouve quelqu'une qui ne

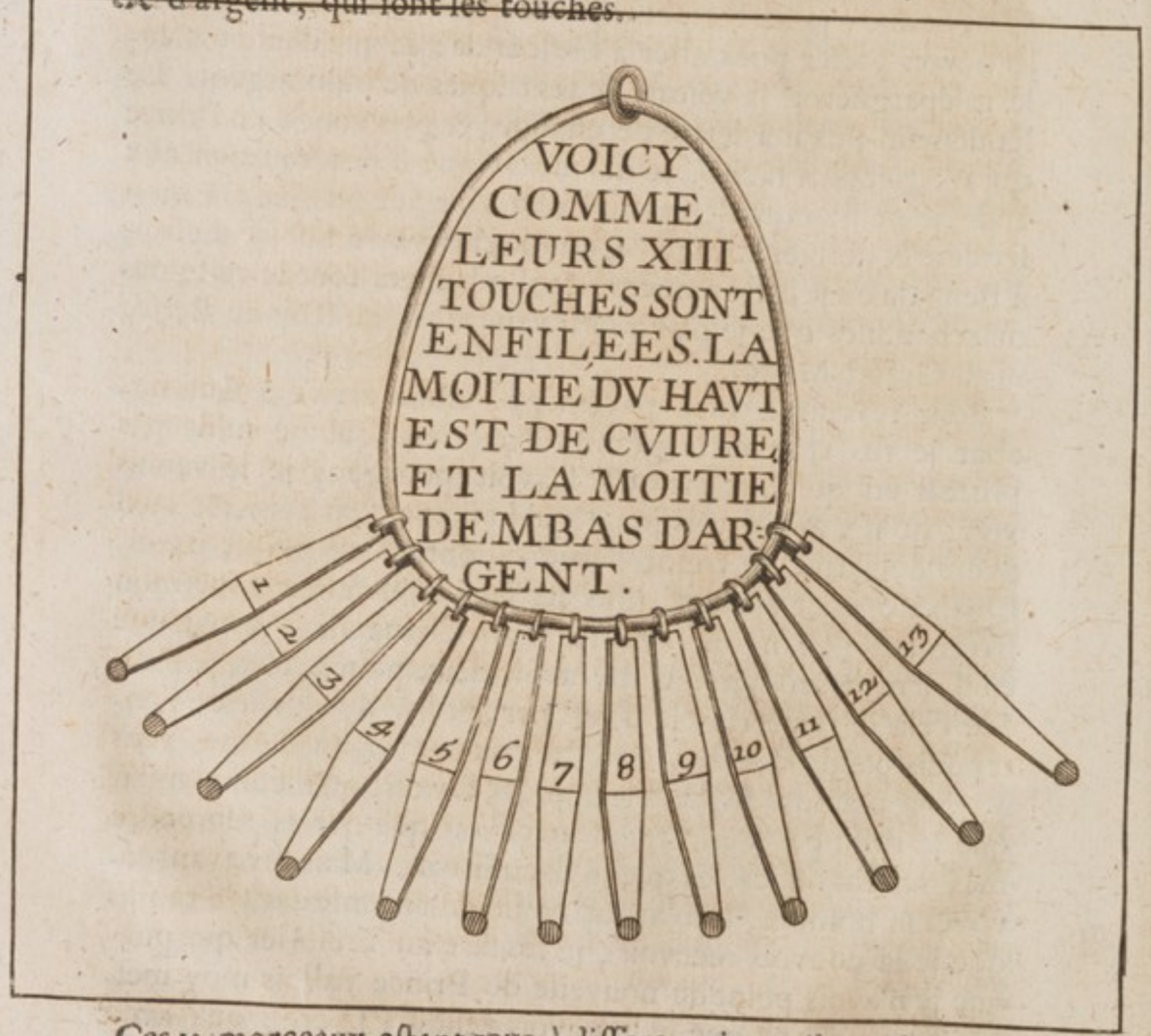
ſoit pas bien blanche, & qu'il y ait la moindre marque d'aloy, elle eſt auſſi-toſt coupée. Autant de fois que ces roupies entrent au treſor, on les frape d'un poinçon qui y fait un petit trou ſans la percer, & il y en a qui ont ſept ou huit trous de la ſorte, c'eſt à dire qui ſont entrées ſept ou huit fois au treſor. Elles ſont toutes miſes par mille dans des ſacs avec le cachet du grand Treſorier, à quoy l'on ajoûte combien il y a d'années qu'elles ſont batuës. Voicy en quoy conſiſte le profit que font les Treſoriers, tant ceux du Roy, que ceux des Grands du Royaume. Quand on fait quelque marché c'eſt en roupies neuves qui ſont batuës de la meſme année ; mais quand on vient à recevoir le payement les Treſoriers le veulent faire en vieilles roupies où il y a quelquefois à perdre juſqu'à ſix pour cent, & ſi l'on veut avoir de l'argent neuf il faut ſe reſoudre à compoſer avec eux. A mon cinquiéme voyage je fus trouver Cha-Eſtkan, comme je le lui avois promis au precedent, lui ayant donné parole qu'il ſeroit le premier qui verroit ce que j'aurois apporté. Auſſitoſt que je fus arrivé à Surate je le lui fis ſçavoir, & je reçûs ordre de l'aller trouver à Choupart ville de la province de Dacan où il avoit mis le ſiege. Eſtant auprés de lui en peu de temps & en peu de paroles je lui vendis la plus grande partie de ce que j'avois apporté de l'Europe, & il me dit qu'il attendoit de jour en jour l'argent qu'on luy devoit envoyer de Surate pour payer l'armée, & me faire payer en meſme-temps de ce qu'il m'avoit acheté. Je ne pouvois toutefois m'imaginer que ce Prince fût dans une ſi grande Armée ſans avoir beaucoup d'argent, & je crûs plûtoſt qu'il me vouloit faire perdre quelque choſe ſur les eſpeces d'or ou d'argent que je recevrois pour mon payement, comme il en avoit uſé à mon precedent voyage. La choſe arriva comme je l'avois prevûë ; mais pour ce qui eſtoit de ma nourriture, de celle de mes gens, & de mes montures, il donna ordre qu'on m'apportât ſoir & matin des vivres en abondance, & le plus ſouvent il m'envoyoit querir pour manger avec lui. Il ſe paſſa dix ou douze jours que je n'entendois point parler de l'argent qu'il attendoit, & m'étant reſolu d'aller prendre congé de lui je me rendis dans ſa tente. Il parut un peu ſurpris, & me regardant d'un viſage refrogné ; pourquoy, me

dit-il, veux-tu partir n'eſtant pas payé, & qui te payeroit aprés ſi tu t'en allois ſans recevoir ton argent ? A ces paroles prenant un viſage auſſi fier que le ſien ; Mon Roy, repartis-je, me feroit payer ; car il a la bonté de faire payer tous ſes ſujets quand ils n'ont pas eu ſatisfaction de ce qu'ils ont vendu dans les païs étrangers. Et de quelle maniere ton Roy en viendroit-il à bout, reprit-il comme en colere ? Avec deux ou trois bons vaiſſeaux de guerre, luy repliquay-je, qu'il envoyroit au port de Surate ou vers ſes coſtes pour y attendre ceux qui viennent de Mocca. Il parut piqué de cette repartie, & n'oſant porter plus loin ſon dépit il ordonna à l'inſtant à ſon Treſorier de me faire une lettre de change pour Aureng-abad. C'eſt dequoy je fus tres-aiſe, parce que c'eſtoit le lieu par où je devois paſſer pour aller à Golconda, & que d'ailleurs cela m'épargneroit la voiture & les riſques de mon argent. Le lendemain j'ûs ma lettre de change, & pris congé du Prince qui n'eſtoit plus fâché, & qui me dit que ſi je retournois aux Indes je ne manquaſſe pas de l'aller voir, ce que je fis à mon ſixiéme & dernier voyage. Comme j'arrivay à Surate il eſtoit à Bengala où je le fus trouver, & il m'acheta tout le reſte des marchandiſes que je n'avois pû vendre, ni au Roy de Perſe, ni au Grand-Mogol.

Pour revenir à mon payement, eſtant arrivé à Aureng-abat je fus trouver le grand-Treſorier, qui ne m'ût pas plûtoſt vû qu'il me dit qu'il ſçavoit pourquoy je le venois voir, qu'il y avoit trois jours qu'il en avoit eu avis, & qu'il avoit déja tiré du treſor l'argent dont il me devoit payer. Quand on eut apporté tous les ſacs qu'il falloit pour mon payement j'en fis ouvrir un à mon Changeur, qui vit que c'eſtoient des roupies où il y avoit deux pour cent à perdre. Sur cela je remerciay le Treſorier, & luy dis que je ne l'entendois pas de la ſorte, que j'allois envoyer un de mes gens pour me plaindre à Cha-Eſt-Kan, & luy dire qu'il commandât que je fuſſe payé en argent neuf ou que j'irois reprendre mes marchandiſes, ce que je fis auſſi toſt. Mais luy ayant envoyé un homme, & n'ayant point de réponſe dans le temps que je la pouvois recevoir, je fus dire au Treſorier que puiſque je n'avois point de nouvelle du Prince j'allois moy-meſme reprendre ce que je luy avois vendu. Je crois qu'il avoit

déja reçû l'ordre de ce qu'il avoit à faire ; car voyant que j'estois resolu de partir il me dit qu'il seroit fâché de la peine que je prendrois, & qu'il valoit mieux que nous nous accordasions. Enfin aprés plusieurs contestations des deux pour cent qu'on me vouloit faire perdre j'en tiray un pour cent, & je perdois l'autre sans l'heureuse rencontre d'un Cheraf qui avoit à payer quelque lettre de change à Golconda ; car ce Cheraf n'ayant pas l'argent prest fut bien aise de se servir du mien, me faisant rendre la mesme somme en argent neuf à Golconda à quinze jours de vûë.

Au reste ces Changeurs pour faire l'épreuve de l'argent se servent de treize petits morceaux, la moitié de cuivre, & l'autre d'argent, qui sont les touches.




Ces 13. morceaux estant tous à differens titres, ils ne se ser-

vent de cecy que lorſqu'il n'eſt queſtion que de peu d'argent, ou de quelque argent travaillé : car pour une groſſe ſomme on la porte au raffinage. Tout cet argent s'achete au poids appellé *Tolla*, qui peſe 9. deniers 8. grains, ou 32. Vals, & les 81. Vals font, comme j'ay dit, une once ; de ſorte que les cent Tollas font 38. onces 21. deniers 8. grains.

*Voicy la diffe·ence des 13. titres d'argent.*

Le premier & plus bas titre, ils le prennent à 15. *Pecha* le *Tolla*, qui font de noſtre monnoye 9. ſols 2. deniers.
Le 2me. à 18. Pecha, qui font 10. ſols 2. deniers.
Le 3me. à 20. Pecha, qui font 12. ſols 6. deniers.
Le 4me. à 23. Pecha, qui font 14. ſols 6. deniers.
Le 5me à 26. Pecha, qui font 15. ſols 10. deniers.
Le 6me. à 29. Pecha, qui font 17. ſols 6. deniers.
Le 7me. à 33. Pecha, qui font 19. ſols 2. deniers.
Le 8me. à 35. Pecha, qui font 20. ſols 10. deniers.
Le 9me. à 38. Pecha, qui font 22. ſols 6. deniers.
Le 10me. à 40. Pecha, qui font 24. ſols 2. deniers.
L'11me. à 43. Pecha, qui font 25. ſols 10. deniers.
Le 12me. à 46. Pecha, qui font 27. ſols 6. deniers.
Le 13me. à 49. Pecha, qui font 29. ſols 2. deniers.

Il ne faut pas oublier de remarquer icy juſques où va l'extréme leſine, tant de ces *Cherafs* ou Changeurs, que de tous les Indiens en general, & il ſuffira d'en donner un exemple qui eſt fort particulier, & dont nos Européans ne ſe ſont point encore aviſez. C'eſt que de tout l'or qui reſte ſur la pierre de touche où l'on en a fait l'eſſay, & dont nous ne faiſons icy aucun eſtat, bien loin de laiſſer perdre ce peu de choſe, ils le tirent tout par le moyen d'une balle faite, moitié de poix noire, & moitié de cire molle, dont ils frotent la pierre qui emporte l'or, & au bout de quelques années ils font brûler la balle & trouvent l'or qui s'y eſt pû amaſſer. Cette balle eſt environ de la groſſeur de nos balles de courte paume, & pour la pierre elle eſt comme celles dont nos Orfévres ſe ſervent ordinairement.

Voilà tout ce que j'ay pû remarquer de plus particulier, tant des Doüanes, que des Monnoyes des Indes, & il ne me reſte plus qu'à parler des Changes.

Comme toutes les marchandiſes qui ſe font dans l'Empire

du Grand Mogol, & une partie de celles du Royaume de Golconda & du Royaume de Visapour, tombent à Surate pour estre transportées par mer en divers lieux de l'Asie & de l'Europe, quand on part de Surate pour aller à l'achat de ces marchandises dans les villes d'où on les tire, comme à Lahor, à Agra, à Amad-abat, à Seronge, à Brampour, à Daca, à Patna, à Banarou, à Golconda, à Decan, à Visapour & à Dultabat, on prend de l'argent à Surate, & on en est quite aux lieux où l'on va en rendant espece pour espece. Mais quand il arrive que le marchand se trouve court d'argent dans ces mémes lieux, & qu'il a besoin d'en prendre pour achever de payer les marchandises qu'il a achetées, il faut qu'il le rende à Surate à l'écheance qui est de deux mois, & en payant assez cherement le change.

De *Lahor* pour *Surate* le change va jusques à 6. & $\frac{1}{4}$ pour cent.
D'*Agra*, de 4. $\frac{1}{4}$ à 5.
D'*Amad-abat*, d' 1. à 1. $\frac{1}{2}$.
De *Seronge*, à 3.
De *Brampour*, de 2. $\frac{1}{2}$ à 3.
De *Daca*, à 10.
De *Patna*, de 7. à 8.
De *Banarou*, à 6.

De ces trois derniers lieux on ne fait les lettres de change que pour Agra, & à Agra on en fait d'autres pour Surate, le tout ne revenant qu'au méme prix que je viens de dire.

De *Golconda*, de 4. à 5.
Et pour *Goa* de méme.
De *Decan*, à 3.
De *Visapour*, à 3.
De *Dultabat*, d' 1. à 1. $\frac{1}{2}$.

Il y a des années que le change hausse d'un jusqu'à d'eux pour cent, lorsqu'il y a des *Rajas* ou petits Princes vassaux qui troublent le negoce, chacun prétendant que les marchandises doivent passer sur ses terres & lui en payer les droits. Il y en a deux particulierement entre Agra & Amadabat, dont l'un est le *Raja d' Antivar*, & l'autre le *Raja de Bergam*, qui inquietent fort les marchands sur ce sujet. On pourroit bien éviter de passer par les terres de ces deux Princes, en prenant une autre route d'Agra à Surate par Seronge & par Brampour;

mais ce ſont des terres graſſes entrecoupées de pluſieurs rivieres dont la plus grande partie eſt ſans ponts & ſans bâteaux, & il eſt impoſſible d'y paſſer que deux mois aprés que les pluyes ſont tombées. C'eſt ce qui fait que les marchands qui doivent ſe trouver à Surate dans la ſaiſon pour ſe mettre en mer, prennent ordinairement leur chemin par le païs de ces deux Rajas, parce que l'on y peut aller en tout temps, méme au temps des pluyes, qui affermiſſent le ſable dont preſque tout le païs eſt couvert.

Au reſte il ne faut pas s'étonner ſi le change eſt ſi haut; car ceux qui preſtent l'argent courent de leur côté le riſque, que ſi les marchandiſes ſont volées l'argent eſt perdu pour eux.

Quand on arrive à Surate pour s'embarquer on y trouve auſſi aſſez d'argent. Car c'eſt le plus grand negoce des Grands des Indes que de mettre leur argent ſur les vaiſſeaux à l'avanture pour Ormus, Balſara & Mocca, & pour juſqu'à à Bantam, à Achen & aux Philippines. Pour Mocca & Balſara le change va de 22. juſqu'à 24. pour cent, & pour Ormus depuis 16. juſqu'à 20. & pour les autres lieux que j'ay nommez le change va à proportion de la diſtance. Que ſi les marchandiſes viennent à perir par la tempeſte, ou à tomber entre les mains des Malavares qui ſont les Corſaires de la mer des Indes, l'argent eſt perdu pour ceux qui ſe ſont hazardez de le preſter.

Je n'ay plus qu'un mot à dire des meſures & des poids. Voicy à coſté la cinquiéme partie de l'aune d'Agra, & la quatriéme de l'aune d'Amadabat & de Surate. Pour ce qui eſt des poids, la *men* ordinaire eſt de 69. livres, & la livre de 16. onces, mais la *men* dont l'on ſe ſert pour peſer l'Indigo n'eſt que de 53. livres. A Surate on parle d'une *Serre* qui eſt 1. $\frac{1}{4}$ de livres, & la livre eſt de 16. onces.

## CHAPITRE III.

### *Des voitures & de la maniere de voyager dans les Indes.*

AUANT que de se mettre en chemin pour Agra, il est à propos de parler des voitures & de la maniere de voyager dans les Indes, laquelle à mon avis n'est pas moins commode, que tout ce qu'on a pû inventer pour estre porté à son aise en France ou en Italie. Tout au contraire de la Perse on ne se sert point aux Indes pour les voitures & pour les voyages, ni d'asnes, ni de mules, ni de chevaux, & tout se transporte sur des bœufs ou par charroy, le païs estant assez uni. Si quelque marchand amene un cheval de Perse, ce n'est que pour la parade & pour le faire mener en main, ou pour le vendre avantageusement à quelque Seigneur.

On donne à un bœuf la charge de 300. ou 350. livres pesant; & c'est une chose étonnante de voir des voitures de dix ou douze mille bœufs ensemble pour le transport des ris, des bleds & des sels dans les lieux où l'on fait échange de ces denrées, en portant du ris où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du ris, & du sel aux lieux où il n'y en a point. On se sert aussi de chameaux pour les voitures, mais fort rarement, & ils sont particulierement destinez à porter le bagage des Grands. Quand la saison presse & qu'on veut avoir prontement les marchandises à Surate pour les embarquer, on les charge sur des bœufs & non pas sur des charrêtes. Comme toutes les terres du Grand-Mogol sont bien cultivées, tous les champs sont fermez de bons fossez & ont chacun leur étang ou reservoir pour les arrouser. C'est ce qui est tres-incommode pour les voyageurs, parce que lorsqu'ils rencontrent de ces sortes de Caravanes dans des passages étroits, ils sont quelquesfois obligez d'attendre deux ou trois jours que tout ait passé. Ceux qui conduisent ces bœufs ne font autre mestier toute leur vie, ils n'habitent point dans des maisons, & ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Il y en a tel d'entre eux qui a cent bœufs à luy, d'autres en ont plus ou moins,

moins, & ils ont tous un Chef qui tranche du Prince, & qui a toûjours une chaîne de perles penduë au col. Quand la Caravane qui porte le bled, & celle qui porte le ris viennent à se rencontrer, plûtost que de ceder l'une à l'autre elles entrent souvent en de tres-sanglans debats. Le Grand Mogol considerant un jour que ces querelles estoient préjudiciables au commerce & au transport des vivres dans son païs, fit en sorte que les Chefs des deux Caravanes le vinssent trouver. Comme ils furent arrivez, le Roy aprés les avoir exhortez pour leur interest commun à vivre bien ensemble à l'avenir, & à ne se plus batre quand ils se rencontreroient, leur fit present à chacun d'une Leke ou de cent mille Roupies, & d'une chaîne de perles.

Pour mieux faire entendre au lecteur cette maniere de voiturer dans les Indes, il faut remarquer qu'entre les Idolâtres de ces païs-là il y a quatre Tribus qu'ils appellent *Manaris*, dont chacune peut monter à cent mille ames. Ces gens-là n'habitent, comme j'ay dit, que sous des tentes, & n'ont d'autre mestier que de transporter les denrées d'un païs à l'autre. La premiere de ces Tribus ne se méle que du bled, la seconde que du ris, la troisiéme que des legumes, & la quatriéme que du sel, qu'elle va prendre depuis Surate jusques vers le Cap de Comorin. On discerne encore ces Tribus de cette maniere. Leurs Prestres dont je parleray ailleurs, marquent ceux de la premiere d'une gomme rouge au milieu du front de la grandeur d'un écu, & font une raye le long du nez en plaquant dessus quelques grains de bled, tantost neuf, tantost douze, comme une rose. Ceux de la seconde sont marquez d'une gomme jaune aux mémes endroits, mais avec des grains de ris; ceux de la troisiéme d'une gomme grise avec des grains de millet & jusques sur les épaules, mais sans y mettre de grains. Pour ceux de la quatriéme ils portent penduë au col dans un sac une masse de sel, qui pese quelquesfois jusques à huit ou dix livres (car plus elle est pesante plus il y a de gloire à la porter) dont par penitence avant que de faire leur priere ils se frapent l'estomac tous les matins. Tous en general ont une cordelete ou petite tresse en écharpe, d'où pend une petite boiste d'argent en forme de reliquaire de la grosseur d'une bonne noisete, dans laquelle ils tiennent un écrit super-

titieux que leurs Preſtres y ont enfermé. Ils en mettent auſſi aux bœufs & aux autres animaux nez dans leurs troupeaux, & pour leſquels ils ont quelque affection particuliere, les tenant chers comme leurs enfans ſur tout quand ils n'en ont point. L'habit des femmes n'eſt qu'une ſimple toile ou blanche ou teinte, qui fait cinq ou ſix tours en forme de cotillon depuis la ceinture juſqu'au bas, comme s'il y en avoit trois ou quatre l'un ſur l'autre. Depuis la ceinture en haut elles ſe font découper la chair en fleurs comme quand on donne des ventouſes, & elles peignent ces fleurs de diverſes couleurs avec du jus de racines, de maniere qu'il ſemble que leur peau ſoit comme une étofe à fleurs.

Tandis que le matin ces gens-là chargent leurs beſtes, & que leurs femmes plient leurs tentes, les Preſtres qui les ſuivent élevent aux plus beaux endroits de la plaine où ils ſont campez, une Idole en forme de ſerpent de relief entortillé autour d'une perche de ſix à ſept pieds de haut, & chacun à la file va luy faire la reverence, les filles tournant trois fois autour. Aprés que tout a paſſé, les Preſtres ont ſoin d'ôter cette Idole, & de la charger ſur un bœuf deſtiné à cet office.

Les Caravanes de charettes ne ſont d'ordinaire que de cent ou de deux cens tout au plus. Chaque charette eſt attelée de dix à douze bœufs, & accompagnée de quatre ſoldats que celuy à qui appartient la marchandiſe eſt obligé de payer. Il en marche deux de chaque coſté de la charette, pardeſſus laquelle il y a deux cordes en travers dont les quatre bouts ſont tenus par les ſoldats, afin que ſi la charette vient à pancher dans un mauvais pas, les deux ſoldats qui ſont de l'autre coſté tiennent ferme les cordes & empeſchent qu'elle ne verſe.

Toutes les charettes qui viennent à Surate, ou d'Agra ou d'autres lieux de l'Empire, & qui repaſſent par Agra & Janabat, ſont tenuës de rapporter de la chaux qui vient de Baroche, & qui dés qu'elle eſt appliquée eſt dure comme du marbre. Cela eſt d'un grand profit au Roy qui fait porter cette chaux où il luy plaît; mais auſſi il ne prend aucun droit ſur les charettes.

Je viens à la maniere de voyager dans les Indes, où les bœufs tiennent la place de chevaux, & il y en a dont l'allure eſt auſſi

douce que celle de nos haquenées. Mais il faut bien prendre garde que lorſqu'on achete ou qu'on loüe un bœuf pour le monter il n'ait pas la corne plus haute d'un pied, parce que ſi elle eſt plus longue les moûches venant à le piquer il ſe debat & hauſſe la teſte, & peut donner de ſes cornes dans l'eſtomac, comme on l'a vû arriver pluſieurs fois. Ces bœufs ſe laiſſent manier comme nos chevaux, & n'ont pour tout mords qu'une corde qui leur paſſe par le tendon du mufle ou des narines. Dans les terres unies où il n'y a point de pierres on ne ferre point ces bœufs; mais bien dans les lieux rudes, tant à cauſe des cailloux que de la chaleur qui pourroit gâter la corne. Au lieu qu'en Europe nous attachons nos bœufs par les cornes, ceux des Indes ont une groſſe boſſe ſur le col qui arreſte un collier de cuir large de quatre doigts, qu'on n'a qu'à leur jetter ſur la teſte quand on les attele.

On a auſſi pour le voyage de petits caroſſes fort legers qui peuvent tenir deux perſonnes; mais d'ordinaire on s'y met ſeul pour eſtre plus à ſon aiſe, & on y peut faire auſſi entrer ſes hardes; la canevete de vin & quelques petites utenſiles pour le voyage ayant leur place ſous le caroſſe où l'on ne met que deux bœufs. Ces caroſſes qui ont comme les nôtres leurs rideaux & leurs couſſins ne ſont pas ſuſpendus; mais à mon dernier voyage j'en fis faire un à nôtre mode, & les deux bœufs dont il eſtoit attelé me coûterent bien prés de ſix cens roupies. Il ne faut pas que le lecteur s'étonne de ce prix-là; car il y a de ces bœufs qui ſont forts, & qui font des voyages de ſoixante journées à douze ou quinze lieuës par jour & toûjours au trot. Quand ils ont fait la moitié de la journée on leur donne à chacun deux ou trois pelotes de la groſſeur de nos pains d'un ſou, faites de farine de froment pêtrie avec du beurre & du ſucre noir; & le ſoir ils ont leur ordinaire de pois chiches concaſſez & trempez une demie-heure dans l'eau. Le loüage d'un caroſſe revient plus ou moins à une roupie par jour. De Surate à Agra il y a trente-cinq ou quarante journées de chemin, & l'on paye pour tout le voyage depuis quarante juſqu'à quarante-cinq roupies. De Surate à Golconda c'eſt preſque la méme diſtance & le méme prix, & il en va de méme à proportion dans toutes les Indes.

Ceux qui ont le plus de moyen de prendre leurs aiſes ſe ſer-

vent d'un Pallanquin dans lequel on voyage fort commodément. C'eſt une maniere de couchete de ſix ou ſept pieds de long & de trois de large avec un petit baluſtre tout autour. Une ſorte de canne' nommée *Bamboue* que l'on plie de bonne-heure pour luy faire prendre au milieu la forme d'un arc, ſoûtient la couverture du Pallanquin qui eſt de ſatin ou de brocart, & quand le ſoleil donne d'un coſté un valet qui marche prés du Pallanquin a ſoin d'abaiſſer la couverture. Il y en a un autre qui porte au bout d'un bâton comme une rondache d'ozier couverte de quelque belle étofe, pour parer prontement celuy qui eſt dans le Pallanquin contre l'ardeur du ſoleil, quand il ſe tourne & qu'il luy donne ſur le viſage. Les deux bouts du Bamboue ſont attachez de coſté & d'autre au corps du Pallanquin entre deux bâtons joints enſemble en ſautoir ou en croix de S. André, & chacun de ces deux bâtons eſt long de cinq ou ſix pieds. Il y a tel de ces Bamboucs qui coûtent juſques à deux cens écus, & j'en ay payé d'un cent vingt-cinq. Trois hommes pour le plus ſe mettent à chacun de ces deux bouts pour porter le Pallanquin ſur l'épaule, l'un ſur la droite, l'autre ſur la gauche, & ils marchent de la ſorte plus vîte que nos Porteurs-de-Chaiſe de Paris & d'un train plus doux, s'eſtant inſtruits à ce meſtier-là dés leur bas âge. Quand on veut faire diligence & juſqu'à treize ou quatorze lieuës par jour, on prend douze hommes pour porter le Pallanquin, afin qu'ils ſe puiſſent relayer de temps en temps. On ne donne à chacun pour toutes choſes que quatre roupies par mois; mais on leur en paye juſqu'à cinq quand le voyage eſt long & qu'il faut marcher plus de ſoixante journées.

Soit en caroſſe ſoit en Pallanquin, qui veut marcher honorablement dans les Indes doit mener avec ſoy vingt ou trente hommes armez, les uns d'arcs & de fléches, & les autres de mouſquets, & on leur donne autant par mois qu'à ceux qui portent le Pallanquin. Quelquefois pour plus de magnificence on porte une banniere, ce que font toûjours les Anglois & les Hollandois pour la gloire de leurs Compagnies. Ces gens-là ne vous font pas ſeulement honneur, mais ils veillent auſſi pour vôtre defenſe, & font la ſentinelle la nuit en ſe relevant l'un l'autre, & tâchent de ne vous point donner ſujet de vous plaindre d'eux. Car il faut remarquer que dans

les villes où on les prend ils ont un Chef qui répond de leur fidelité, & quand on les emmene chacun d'eux luy donne une roupie.

Dans les gros villages il y a ordinairement un Mahometan qui y commande, & l'on y trouve du mouton, des poules & des pigeonneaux à acheter; mais dans les lieux où il n'y a que des Banianes, on n'y trouve que de la farine, du ris, des herbes & des laitages.

Les grandes chaleurs des Indes obligeant les voyageurs qui n'y sont pas accoûtumez de marcher la nuit pour se reposer le jour, quand ils entrent dans des bourgs qui sont fermez, ils en doivent sortir au soleil couchant s'ils veulent faire chemin. Car la nuit venant & les portes estant fermées, le Commandant du lieu qui doit répondre des vols qui se font dans l'étenduë de sa jurisdiction, ne laisse sortir personne, & dit que c'est l'ordre du Roy à qui il doit obeïr. Quand j'entrois dans ces lieux-là j'y prenois des vivres, & en sortois de bonne-heure pour aller camper dehors sous quelque arbre à la fraîcheur en attendant qu'il fût heure de marcher.

On mesure aux Indes les distances des lieux par *Gos* & par *Costes*. Un Gos fait environ quatre de nos lieuës communes, & une Coste une lieuë. Il est temps maintenant de partir de Surate pour Agra & Janabat, & de voir ce qu'il y a de remarquable sur cette route.

---

## CHAPITRE IV.

### *Route de Surate à Agra par Brampour & Seronge.*

TOUTES les routes que l'on peut tenir pour se rendre aux principales villes des Indes, ne me sont pas moins bien connuës que celles de la Turquie & de la Perse, & pour six voyages que j'ay faits de Paris à Ispahan, j'en ay fait le double d'Ispahan à Agra & en plusieurs autres lieux de l'Empire du Grand-Mogol. Mais ce seroit ennuyer le lecteur de le faire passer plus d'une fois par les mesmes chemins, en luy faisant la relation de ces differens voyages & de plusieurs pe-

tites avantures dont ils ont esté accompagnez ; c'est pourquoy sans luy marquer les temps ausquels je les ay faits, il suffira de luy donner une exacte description de chaque route.

Il n'y a que deux routes de Surate à Agra, l'une par Brampour & par Seronge, & l'autre par Amadabat ; Et la premiere sera la matiere de ce chapitre.

*De Surate à Barnoly*, costes. 14

*Barnoly* est un gros bourg où l'on passe une riviere à gué, & l'on traverse cette premiere journée un païs mêlé, où l'on trouve tantost des bois, & tantost des terres de bled & de ris.

*De Barnoly à Balor*, costes. 10

*Balor* est aussi un gros bourg sur un étang qui a prés d'une lieuë de tour, & sur le bord duquel on voit une bonne forteresse qu'on neglige toutesfois d'entretenir. Trois quarts de lieuë au deça du bourg on passe un ruisseau à gué, mais avec beaucoup de peine, parce qu'il y a quantité de roches & de cailloux sous l'eau qui peuvent faire verser le carosse. On marche cette seconde journée presque toûjours dans des bois.

De *Balor à Kerkoa*, ou comme on l'appele aujourd'huy le Carvansera de la Begum, costes. 5

Ce Carvansera est grand & commode, & c'est *Begum-Saheb* fille de Cha-gehan qui l'a fait bâtir par charité. Car auparavant la journée de Balor à Navapoura estoit trop grande ; & ce lieu-là estant frontiere du païs des Rajas, qui le plus souvent ne veulent pas reconnoître le grand Mogol dont ils sont vassaux, il n'y passoit guere de Caravane qui ne fût mal-traitée, d'autant plus que c'est païs de bois. Entre le Carvansera & Navapoura on passe une riviere à gué, & une autre encore tout proche de Navapoura.

De *Kerkoa* à *Navapoura*, costes 15

*Navapoura* est un gros bourg rempli de Tisserans, mais le ris fait le plus grand negoce de ce lieu-là. Il y passe une riviere qui rend son territoire excellent, & qui arrouse le ris qui demande de l'eau. Tout le ris qui croît en cette contrée a une qualité particuliere qui le fait aussi particulierement estimer. Son grain est la moitié plus petit que celui du ris ordinaire, & quand il est cuit la neige n'est pas plus blanche ;

mais outre cela il ſent le muſc, & tous les Grands des Indes n'en mangent point d'autre. Quand on veut faire un preſent agreable à quelqu'un en Perſe, c'eſt de lui porter un ſac de ce ris. C'eſt de la riviere qui paſſe à Kerkoa & des autres dont j'ay parlé, que ſe forme la riviere de Surate.

De *Navapoura* à *Naſarbar*, coſtes. 9
De *Naſarbar* à *Dol-Medan*, coſtes. 14
De *Dol-Medan* à *Senquera*, coſtes. 7
De *Senquera* à *Tallener*, coſtes. 10

A Tallener on paſſe la riviere qui va à Baroche où elle eſt fort large, & d'où elle ſe va rendre dans le Golfe de Cambaya.

De *Tallener* à *Choupre*, coſtes. 15
De *Choupre* à *Senquelis*, coſtes. 13
De *Senquelis* à *Nabir*, coſtes. 10
De *Nabir* à *Baldelpoura*, coſtes. 9

C'eſt à Baldelpoura où les charettes chargées de marchandiſes payent les droits de Brampour; mais pour les charettes où il n'y a que du monde elles ne payent rien. De Navapoura à Brambour c'eſt tout bon païs de bled, de ris & d'indigo.

De *Baldelpoura* à *Brampour*, coſtes. 5

*Brampour* eſt une grande ville fort ruinée, & dont toutes les maiſons pour la plus grande partie ſont couvertes de chaume. Il y a encore ſur pied un grand château dans le milieu de la ville, & c'eſt où loge le Gouverneur. Le Gouvernement de cette Province eſt ſi conſiderable, qu'on ne le donne qu'au fils du Roy ou à un oncle du Roy, & Aureng-zeb qui regne aujourd'huy a eſté long-temps Gouverneur de Brampour durant le regne de ſon pere. Mais depuis que l'on a reconnu ce que peut rendre la Province de Bengala qui a porté le nom de Royaume, comme je diray ailleurs, ce Gouvernement-là eſt aujourd'huy le plus conſiderable de l'Empire du Grand Mogol. Il y a un grand negoce dans cette ville, & tant à Brampour que dans toute la Province il ſe fait une prodigieuſe quantité de toiles fort claires, qui ſe tranſportent en Perſe, en Turquie, en Moſcovie, en Pologne, en Arabie, au Grand Caire & autres lieux. Il y en a qui ſont teintes de diverſes couleurs & avec des

fleurs, & les femmes en font des voiles & des écharpes, les mesmes toiles servant pour des couvertures de lits & pour des mouchoirs, tels que nous voyons en Europe à ceux qui prennent du tabac en poudre. Il y a d'autres toiles que l'on laisse toutes blanches avec une raye ou deux d'or ou d'argent le long de la piece, & à chacun des deux bouts depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze, aux unes plus & aux autres moins, ce n'est qu'un tissu d'or ou d'argent & de soye avec des fleurs où il n'y a point d'envers, un costé estant aussi beau que l'autre. Si celles que l'on porte en Pologne où il s'en fait grand debit, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces au moins d'or ou d'argent; ou si cet or & cet argent devenoit noir en passant les mers de Surate à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia ou autres ports de la mer noire, le marchand ne pourroit s'en défaire qu'avec grande perte. Il doit bien prendre garde que les marchandises soient bien embalées & que l'humidité n'y puisse entrer, ce qui requiert dans un voyage si long beaucoup de soin & de peine. Quelques-unes de ces toiles sont toutes par bandes, moitié coton, & moitié or ou argent, & ces pieces-là s'appellent *Ornis*. Il y en a depuis quinze jusqu'à vingt aunes, & qui coûtent jusqu'à cent & cent cinquante roupies, les moindres n'estant pas au dessous de dix ou douze. Celles qui ne sont que d'environ deux aunes de long, servent aux Dames de qualité pour en faire des écharpes & des voiles qu'elles mettent sur leur teste, & il s'en debite quantité en Perse & en Turquie. On fait encore à Brampour d'autres sortes de toiles, & il n'y a guere de Province dans toutes les Indes qui soit plus abondante en coton.

En sortant de la ville de Bampour il y a une riviere à passer autre que la grande dont j'ay parlé cy-devant. Comme il n'y a point de pont, quand l'eau est basse on la passe à gué, & en bateau dans le temps des pluyes.

De Surate à Brampour il y a 132. costes, & ces costes sont des plus petites des Indes, un carosse pouvant en faire une en moins d'une heure.

Je me souviens icy d'une étrange émotion qui arriva à Brampour en l'année 1641. lorsque je revenois d'Agra à Surate, & voicy en peu de mots quelle en fut la cause. Le Gouver-

neur

neur de la Province qui estoit neveu du Roy du costé de sa mere, avoit entre ses Pages un jeune garçon fort beau de visage & d'assez bonne famille, lequel avoit un frere qui vivoit en Deruich, & pour qui toute la ville avoit beaucoup de veneration. Vn jour ce Gouverneur estant seul dans sa chambre avec ce Page fit tout ce qu'il put pour en joüir à force de presens & de caresses; mais le jeune garçon qui eut horreur d'un dessein si detestable fit si bien qu'il échapa, & vint d'abord conter la chose à son frere. Le Deruich sans deliberer sur le conseil qu'il avoit à donner à son jeune frere, lui mit un couteau entre les mains qu'il pouvoit aisement cacher sous sa robe, & lui dit que si le Gouverneur le pressoit davantage il fit semblant de lui complaire, mais quand il voudroit venir au fait qu'il ne manquât pas de lui en donner dans le ventre Le Gouverneur qui ne ne sçavoit pas que le Page avoit parlé au Deruich son frere, lui faisoit tous les jours de nouveaux presens pour tâcher de le porter à consentir à son infame desir, & estant un jour seul dans un petit appartement au fond du jardin de sa maison, il ne retint que le jeune Page auprés de lui pour l'éventer & chasser les mouches à la mode du païs faisant retirer tous les autres; car c'estoit sur le midi qui est le temps que d'ordinaire chacun va dormir. Ce fut alors que le Gouverneur se prit à caresser le jeune Page, & voyant qu'il ne faisoit pas grande resistance il crut qu'il viendroit bien-tost à bout de son dessein. Mais le Page voyant de son costé qu'il en vouloit venir à l'execution, ne manque pas de lui donner trois coups de couteau dans le ventre, & le tuë sans qu'il ouvrît la bouche pour crier. Cela fait le Page sort du Palais sans faire parêtre aucune emotion sur son visage, & les gardes de la porte crûrent que le Gouverneur l'envoyoit faire quelque message. Le Deruich ayant sçû par son frere comme la chose s'estoit passée, pour le sauver de la furie du peuple & decouvrir en mesme-temps l'infamie du Gouverneur, fit prendre aussi-tost par tous les autres Deruichs ses camarades les bannieres de Mahomet qui estoient plantées autour de la Mosquée, & ils se mirent en méme temps à crier que tous les Deruichs & Faquirs & autres qui étoient bons Mahometans eussent à les suivre. En moins d'une heure il s'assembla une infinité de canaille, & le Deruich marchant à la

teste avec son frere ils furent droit au Palais en criant de toute leur force; *Mourons pour Mahomet, ou que l'on nous donne cét infame, afin que les chiens le mangent aprés sa mort, n'estant pas digne d'estre enterré parmi les Mussulmans.* La garde du Palais ne fut pas en estat de resister à une si grosse troupe, & il auroit fallu la contenter si le Deroga de la Ville avec cinq ou six Seigneurs n'eussent trouvé le moyen de se faire entendre & de l'appaiser, en luy representant qu'il falloit avoir quelque respect pour un neveu du Roy, & l'obligeant de se retirer. Cette méme nuit le corps du Gouverneur fut envoyé à Agra avec son Haram, & Cha-gehan qui regnoit alors ayant apris cette nouvelle n'en fut pas fâché, parce qu'il herite des biens de tous ses sujets, & il donna méme un petit Gouvernement au Page dans le Bengala.

*De Brampour à Piombi-sera*, Costes. 5

Avant que de passer outre il faut remarquer que par tout où se rencontrera le mot de *Sera*, cela signifie que c'est un grand enclos de murailles ou de hayes, au dedans duquel sont disposées tout autour cinquante ou soixante hutes couvertes de chaume. Il y a quelques hommes & quelques femmes qui y vendent de la farine, du ris, du beurre & des herbages, & qui prennent le soin de faire le pain & de cuire le ris. Si d'avanture il se trouve dans le méme lieu quelque Mahometan, il va dans le village chercher quelque morceau de mouton ou quelque poule, & ceux qui fournissent des vivres au voyageur luy nettoyent la hute qu'il veut prendre, & y mettent un petit lit de sangle sur lequel on étend le matelas qu'on porte en chemin.

*De Piombi-sera à Pander*, Costes. 3
*De Pander à Balki-sera*, Costes. 6
*De Balki-sera à Nevelki-sera*, Costes. 5
*De Nevelki-sera à Cousemba*, Costes. 5
*De Cousemba à Chenipour*, Costes. 3
*De Chenipour à Charoüa*, Costes. 8
*De Charoüa à Bich-ola*, Costes. 8
*De Bich-ola à Andy*, Costes. 4

A Andy on passe une riviere qui se va rendre dans le Gange entre Banarou & Patna.

*D'Andy à Onquenas*, Costes. 4

*D'Onquenas à Tiquery*, Coſtes. 5
*De Tiquery à Toolmeden*, Coſtes. 4
*De Toolmeden à Nova-ſera*, Coſtes. 4
*De Nova-ſera à Ichavour*, Coſtes. 4
*D'Ichavour à Signor*, Coſtes. 5
*De Signor à Chekaipour*, Coſtes. 3
*De Chekaipour à Dour-ay*, Coſtes. 3
*De Dour-ay à Ater-kaira*, Coſtes. 3
*D'Ater-kaira à Telor*, Coſtes. 4
*De Telor à San-kaira*, Coſtes. 3
*De San-kaira à Seronge*, Coſtes. 12

*Seronge* eſt une grande ville dont la pluſpart des habitans ſont marchands Banianes & artiſans qui y ſont de pere en fils, ce qui eſt cauſe qu'il y a quelques maiſons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand negoce de toutes ſortes de toiles peintes qu'on appelle *Chites*, dont tout le menu peuple de Perſe & de Turquie eſt habillé, & dont l'on ſe ſert en pluſieurs autres païs pour des couvertures de lit & des napes à manger. On fait de ces mémes toiles en d'autres lieux qu'à Seronge; mais les couleurs n'en ſont pas vives, & elles s'en vont en les lavant pluſieurs fois. C'eſt le contraire de celles de Seronge, & plus on les lave plus elles deviennent belles. Il y paſſe une riviere dont l'eau a la vertu de donner cette vivacité à ces couleurs; & pendant la ſaiſon des pluyes qui durent quatre mois, les Ouvriers impriment leurs toiles ſelon que les marchands Etrangers leur en donnent la montre, parce que dés que les pluyes ont ceſſé, plus l'eau de la riviere eſt trouble, & le plûtoſt que l'on peut laver les toiles, les couleurs tiennent davantage & en ſont plus vives.

Il ſe fait auſſi à Seronge une ſorte de toile, qui eſt ſi fine que quand elle eſt ſur le corps on voit toute la chair comme ſi elle eſtoit à nû. Il n'eſt pas permis aux marchands d'en tranſporter, & le Gouverneur les envoye toutes pour le Serrail du Grand Mogol, & pour les principaux de la Cour. C'eſt de quoy les Sultanes & les femmes des Grands Seigneurs ſe font des chemiſes & des robes pour la chaleur, & le Roy & les Grands ſe plaiſent à les voir au travers de ces chemiſes fines & à les faire danſer.

De Brampour à Seronge il y a cent & une Coſtes, qui ſont

plus grandes que celles de Surate à Brampour ; car le caroſſe met une heure & quelquesfois juſqu'à cinq quart-d'heures à faire une de ces Coſtes. Dans ces cent lieuës de païs on marche des journées entieres dans de fertiles campagnes de bled & de ris, qui reſſemblent fort à nos campagnes de Beauſſe ; car c'eſt rarement qu'on y trouve des bois , & de Seronge à Agra le païs eſt preſque de méme nature. Comme les villages ſont fort prés les uns des autres, on voyage à ſon aiſe & l'on fait les journées comme l'on veut.

*De Seronge à Magalki-ſera*, Coſtes. 6
*De Malgalki-ſera à Paulki-ſera*, Coſtes. 2
*De Paulki-ſera à Kaſariki-ſera*, Coſtes. 3
*De Kaſariki-ſera à Chadolki-ſera*, Coſtes. 6
*De Chadolki-ſera à Callabas*, Coſtes. 6

*Callabas* eſt un gros bourg où faiſoit autresfois ſa reſidence un Raja qui payoit tribut au Grand Mogol. Le plus ſouvent quand les Caravanes paſſoient les marchands eſtoient volez, & il exigeoit d'eux des droits exceſſifs. Mais depuis qu'Aureng-zeb eſt ſur le trône, il luy a fait couper la teſte & à un grand nombre de ſes ſubjets. On a élevé des tours proche du bourg ſur le grand chemin, & ces tours ſont percées tout au tour de pluſieurs feneſtres où l'on a mis dans chacune une teſte d'homme de deux en deux pieds. A mon dernier voyage en 1665. il n'y avoit pas long-temps que cette execution avoit eſté faite lorſque je paſſay par Callabas ; car toutes les teſtes eſtoient encore entieres , & rendoient pourtant une grande puanteur.

*De Callabas à Akmate*, Coſtes. 2
*D'Akmate à Collaſar*, Coſtes. 9

*Collaſar* eſt une petite ville dont tous les habitans ſont Idolâtres. Comme j'y entrois au méme dernier voyage il y arrivoit auſſi huit groſſes pieces d'artillerie, les unes de 48. livres de bale, les autres de 36. chaque piece de canon eſtant tirée par 24. couples de bœufs. Un fort & puiſſant Elefant ſuivoit cette artillerie, & quand il y avoit quelques mauvais pas d'où les bœufs avoient de la peine à ſe tirer, on faiſoit avancer l'Elefant qui pouſſoit le canon avec ſa trompe. Hors de la ville le long du grand-chemin il y a quantité de gros arbres qu'on appelle *Mengues*, & en pluſieurs endroits proche

de ces arbres on voit de petites Pagodes qui ont chacune leur Idole devant la porte. Cét Elefant paſſant par devant une de ces Pagodes, prés de laquelle j'eſtois campé & où il y avoit devant la porte trois Idoles d'environ cinq pieds de haut, comme il fut auprés il en prit une avec ſa trompe qu'il rompit en deux; il prit de méme celle qui ſuivoit & la jetta ſi haut & ſi loin qu'elle ſe briſa en quatre pieces; & pour la troiſiéme il luy emporta la teſte d'un coup de ſa trompe. Quelques-uns crurent que celuy qui gouvernoit l'Elefant l'avoit inſtruit & luy avoit fait ſigne, ce que je ne remarquay pas, & cependant les Banianes regardoient cela de mauvais œil ſans oſer rien dire; car ils eſtoient plus de deux mille hommes à conduire cette artillerie, tous gens du Roy & Mahometans, à la reſerve des Maîtres Canoniers qui eſtoient Franguis, François, Anglois & Hollandois. Le Roy envoyoit ce canon en la Province de Decan où eſtoit ſon armée contre le Raja Seva-gi, qui l'année de devant avoit pillé Surate, & dont j'auray occaſion de parler ailleurs.

*De Collaſar à Sanſele*, Coſtes. 6
*De Sanſele à Dongry*, Coſtes. 4
*De Dongry à Gate*, Coſtes. 3

*Gate* eſt un détroit de montagnes qui dure demi-quart de lieuë, & qu'on deſcend quand on va de Surate à Agra. On voit encore à l'entrée des ruines de deux ou trois châteaux, & le chemin eſt ſi étroit que deux chariots auroient de la peine à paſſer de front. Ceux qui viennent du côté du Midy pour ſe rendre à Agra, comme de Surate, de Goa, de Viſapour, de Golconda, de Maſlipatan & d'autres lieux, ne peuvent éviter de paſſer par ce détroit, n'y ayant point d'autre chemin que celuy-là à moins que de prendre la route d'Amadabat. Il y avoit autrefois une porte à chaque bout du détroit, & à celuy qui eſt du coſté d'Agra il y a cinq ou ſix boutiques de Banianes, qui vendent de la farine, du beurre, du ris, des herbages & des legumes. A mon dernier voyage je m'arreſtay à une de ces boutiques en attendant les caroſſes & les charettes, chacun ayant mis pied à terre à ce paſſage. Il y avoit tout proche un grand magaſin plein de ſacs de ris & de bled, & derriere ces ſacs il s'eſtoit caché un ſerpent de 13. ou 14. pieds de long & gros à proportion. Une femme qui alloit prendre du grain

dans ces ſacs fut morduë au bras par ce ſerpent, & ſe ſentant piquée ſortit du magaſin en criant *Ram Ram*, c'eſt à dire, *ô Dieu! ô Dieu*: Auſſi-toſt pluſieurs Banianes hommes & femmes accoururent à ſon ſecours, & luy lierent le bras au deſſus de la picqure, penſant qu'à force de le luy ſerrer le venin ne pourroit monter plus haut. Mais cela fut inutile; car d'abord le viſage luy enfla & luy devint bleu, & elle mourut en moins d'une heure. Les Ragipous qui ſont eſtimez les meilleurs ſoldats des Indes compoſent la ſoldateſque idolâtre, qui ne fait point de ſcrupule de tuër quand il s'agit d'attaquer ou de ſe defendre. Comme cette femme eſtoit ſur le point d'expirer quatre de ces Cavaliers ſurvinrent, qui ayant appris la choſe entrerent dans le magaſin chacun le ſabre & la demi-pique à la main & tuerent le ſerpent. Les gens du lieu le prirent & le jetterent hors du village, & en méme temps une grande quantité d'oyſeaux de proye vinrent ſe jetter ſur la charogne qui fut devorée en moins d'une heure. Les parens de la femme prirent le corps & le porterent à la riviere pour le laver, aprés quoy ils le brûlerent. Je fus obligé de demeurer deux jours en ce lieu-là, parce qu'il y a une riviere à paſſer qui au lieu de s'abaiſſer groſſiſſoit d'heure à autre, à cauſe des pluyes qui eſtoient tombées durant trois ou quatre jours, de ſorte qui me la fallut aller paſſer à une demi-lieuë plus bas. On tâche toûjours de paſſer cette riviere à gué, parce que pour aller trouver ces barques il faut décharger les charettes & les caroſſes, & méme les démonter pour les faire porter à force de bras toute cette demi-lieuë de chemin, qui eſt le plus méchant qu'on ſe puiſſe imaginer. Il eſt tout couvert de groſſes roches & preſſé entre la montagne & la riviere; de maniere que quand les eaux ſont grandes elles couvrent tout le chemin, n'y ayant guere que les gens du païs qui puiſſent le reconnoître. Ils gagnent leur vie avec les paſſans de qui ils prennent le plus qu'ils peuvent, & ſans cela il ſeroit aiſé d'accommoder le chemin en faiſant un pont, vû qu'ils ne manquent pas de bois ni de pierres.

*De Gate à Nader*, Coſtes. 4

*Nader* eſt une grande ville ſur la pante d'une montagne, audeſſus de laquelle il y a une eſpece de forteresſe, & toute la montagne eſt entourée de murailles. La pluſpart des maiſons

comme dans les autres villes des Indes ſont couvertes de chaume & n'ont qu'un étage, & celles des gens riches vont juſqu'à deux & ſont en terraſſe. On voit autour de la ville pluſieurs grands étangs qui eſtoient autresfois revêtus de pierre de taille, & que l'on a negligez d'entretenir; mais à une lieuë delà il y a encore quelques belles ſepultures. La méme riviere que l'on a paſſée le jour de devant, & qu'on repaſſe quatre ou cinq coſtes au delà de Nader, entoure les trois parts de la ville & de la montagne dont elle fait comme une preſqu'Iſle, & aprés un long cours qu'elle fait en ſerpentant elle ſe va rendre dans le Gange. On fait à Nader quantité de couvertures piquées, les unes blanches, les autres brodées de fleurs or, argent & ſoye.

*De Nader à Barqui-ſera*, Coſtes. 9
*De Barqui-ſera à Trie*, Coſtes. 3
*De Trie à Goüaleor*, Coſtes. 6

*Goüaleor* eſt une grande ville mal bâtie comme les autres à la mode des Indes, & il y paſſe une petite riviere. Elle eſt bâtie le long d'une montagne qu'elle a au Couchant, & qui vers le haut eſt entourée de murailles avec des tours. Il y a dans cét enclos quelques étangs que forment les pluyes, & ce que l'on y ſeme eſt ſuffiſant pour nourrir la garniſon, ce qui fait que cette place eſt eſtimée l'une des meilleures des Indes. Sur la pante de la montagne qui regarde le Nord-oüeſt Chagehan fit bâtir une maiſon de plaiſir d'où l'on voit toute la ville, & qui peut tenir lieu de forteresſe. Au bas de cette maiſon on voit pluſieurs Idoles de bas relief taillées dans le roc, leſquelles ont toutes la figure de demons, & il y en a une entre autres d'une hauteur extraordinaire.

Depuis que les Roys Mahometans ſe ſont rendus maîtres de ces païs-là, cette forteresſe de Goüaleor eſt le lieu où ils envoyent les Princes & Grands Seigneurs quand ils veulent s'aſſurer de leurs perſonnes. Cha-gehan eſtant monté ſur le trône par ſupercherie, comme je diray dans la ſuite de mes relations, faiſoit arreſter l'un aprés l'autre tous les Princes & Seigneurs qu'il croyoit luy pouvoir nuire, & les envoyoit à Goüaleor, mais il les laiſſoit tous vivre & joüir du revenu de leur bien. Aureng-zeb ſon fils fait tout le contraire; car quand il y envoye quelque Grand Seigneur au bout de neuf ou dix

jours il le fait empoisonner, & il en use de la sorte, afin que le peuple ne dise point qu'il est un Roy sanguinaire. Aussi-tost qu'il eut en son pouvoir le Prince Morat-Bakche son plus jeune frere, qui est celui qu'il engagea de prendre les armes contre son pere Cha-gehan, & qui de Gouverneur qu'il estoit de la Province de Guzerate s'en fit appeller Roy, il le fit mener dans la méme forteresse où il mourut. On luy a fait dans la ville une sepulture assez magnifique dans une Mosquée que l'on a bâtie exprés, avec une grande place au devant toute entourée de voutes sous lesquelles il y a plusieurs boutiques. C'est la coûtume des Indes quand on fait un edifice public de faire aussi auprés une grande place pour tenir le marché, avec une fondation pour les pauvres à qui on donne tous les jours l'aumône, & qui prient Dieu pour celuy qui a fait faire l'ouvrage.

A cinq costes de Goüaleor on passe à gué une riviere qui s'appelle *Lanké*.

*De Goüaleor à Paterki-sera*, Costes. 3

*De Paterki-sera à Quariqui-sera*, Costes. 10

Il y a un pont à Paterki-sera de six grandes arches, & la riviere qui y passe s'appelle *Quarinadi*.

*De Quariqui-sera à Dolpoura*, Costes. 6

A Dolpoura il y a une grande riviere appellée *Chammelnadi*, on la passe en bateau & elle se va rendre dans celle de *Gemena* entre Agra & Halabas.

*De Delpoura à Minasqui-sera*, Costes. 6

A Minasqui-sera il y a une riviere qui s'appelle *Iagounadi*. On la passe sur un pont fort long bâti de pierre de taille, & nommé *Iaoulcapoul*.

*De Minasqui-sera à ce pont*, Costes. 8

Ce n'est pas loin de ce pont qu'on visite les marchandises, afin que lorsqu'elles sont à Agra on ne puisse frauder les droits. Mais c'est particulierement pour voir si dans la quantité de caissons pleins de fruits confits au vinaigre dans des pots de verre, il n'y a point de caissons de vin.

*Du Pont de Iaoulcapoul à Agra*, Costes. 4

Ainsi de Seronge à Agra il y a 106. Côtes qui sont des Côtes communes, & de Surate à Agra 339.

CHAP.

## CHAPITRE V.

### *Route de Surate à Agra par Amad-abat.*

DE *Surate à Baroche*, costes. 22

Tout le païs qui est entre ces deux villes est un païs de bled, de ris, de millet & de cannes de sucre. Avant que d'entrer dans Baroche on passe une riviere en bateau, laquelle va en Cambaya & se dégorge ensuite dans le Golfe de méme nom.

*Baroche* est une grande villace accompagnée d'une vieille forteresse qu'on a negligé d'entretenir; mais elle a esté de tout temps fort renommée à cause de sa riviere qui a une proprieté particuliere pour blanchir les toiles, & on y en apporte pour cét effet de tous les endroits de l'Empire du Grand Mogol où l'on n'a pas la commodité des eaux. On y fait quantité de baftas ou pieces de toiles larges & étroites; ce sont des toiles fort belles & fort unies, & le prix de ces pieces va depuis 4. jusqu'à 100. roupies. Il faut payer la doüane à Baroche de toutes les marchandises qui y entrent & qui en sortent. Les Anglois y ont un fort beau logis, & je me souviens qu'y arrivant un jour en revenant d'Agra à Surate avec le President des Anglois, il vint aussi-tost des Charlatans luy demander s'il vouloit qu'ils luy montrassent quelques tours de leur mestier, ce qu'il eut la curiosité de voir. La premiere chose qu'ils firent fut d'allumer un grand feu, & de faire rougir des chaînes de fer dont ils s'entortillerent le corps, faisant semblant qu'ils en ressentoient quelque douleur, mais n'en recevant au fond aucun dommage. En suite ils prirent un petit morceau de bois, & l'ayant planté en terre ils demanderent à quelqu'un de la compagnie quel fruit il vouloit avoir. On leur dit que l'on souhaitoit des *Mengues*, & alors un de ces Charlatans se couvrant d'un linceul s'accroupit contre terre jusqu'à cinq ou six reprises. J'eus la curiosité de monter à une chambre pour voir d'enhaut par une ouverture du linceul ce que cét homme faisoit, & j'apperceus que se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, il frotoit de son

ſang le morceau de bois. A chaque fois qu'il ſe relevoit le bois croiſſoit à vû d'œil, & à la troiſiéme il en ſortit des branches avec des bourgeons. A la quatriéme fois l'arbre fut couvert de feüilles, & à la cinquiéme on luy vit des fleurs. Le Preſident des Anglois avoit alors ſon Miniſtre avec luy, l'ayant mené à Amadabat pour baptiſer un enfant du Commandeur Hollandois dont il avoit eſté prié d'eſtre le parrain ; car il faut remarquer que les Hollandois ne tiennent point de Miniſtre que dans les lieux où ils ont enſemble des marchands & des ſoldats. Le Miniſtre Anglois avoit proteſté d'abord qu'il ne pouvoit conſentir que des Chrétiens aſſiſtaſſent à de ſemblables ſpectacles, & dés qu'il eut vû que d'un morceau de bois ſec ces gens-là faiſoient venir en moins d'une demi-heure un arbre de quatre ou cinq pieds de haut avec des feüilles & des fleurs comme au prin-temps, il ſe mit en devoir de l'aller rompre, & dit hautement qu'il ne donneroit jamais la communion à aucun de ceux qui demeureroient davantage à voir de pareilles choſes. Cela obligea le Preſident de congedier ces Charlatans, qui vont de lieu en lieu avec leurs femmes & leurs enfans, comme ceux que nous appellons vulgairement en Europe Egyptiens ou Bohëmiens, & leur ayant donné la valeur de dix ou douze écus ils ſe retirerent tres-ſatisfaits.

Ceux qui ont la curioſité de voir Cambaya ne ſe détournent pour y paſſer que de cinq ou ſix coſtes ou environ ; & quand on eſt à Baroche, au lieu d'aller à Broudra qui eſt la route ordinaire, on tire droit à Cambaya d'où l'on ſe rend enſuite à Amadabat. Hors d'affaire ou de curioſité on ne prend point ce chemin, non ſeulement parce qu'il eſt plus long comme j'ay dit, de cinq ou ſix lieuës, mais principalement à cauſe du danger qu'il y a à paſſer le bout du Golfe.

*Cambaya* eſt une grande ville au fond d'un Golfe qui porte ſon nom. C'eſt où ſe travaillent ces belles agates qui viennent des Indes, comme des coupes, des manches de coûteaux, des grains de chapellet, & autres ſortes d'ouvrages. Il ſe fait auſſi aux environs de la ville de l'Indigo de la meſme nature de celuy de Sarqueſſe, & elle eſtoit celebre par ſon trafic du temps que les Portugais floriſſoient aux Indes. On voit encore aujourd'huy au quartier qui eſt proche de la mer quantité de belles maiſons qu'ils avoient bâties & ri-

chement meublées à la maniere de Portugal ; mais presentement personne ne les habite & elles deperissent de jour en jour. Il y avoit en ce temps-là un si bon ordre dans Cambaya, qu'à deux heures de nuit chaque ruë estoit fermée par deux portes que l'on voit encore, & on continuë d'en fermer quelques-unes des principales, comme celles qui sont aux avenuës des places. Vne des principales raisons pourquoy cette ville a perdu une partie de son commerce, est qu'auparavant la mer venoit proche de Cambaya & que les petits vaisseaux pouvoient aisement y aborder ; mais depuis quelques années la mer se retire de jour en jour, de sorte que les vaisseaux ne peuvent venir qu'à quatre ou cinq lieuës de cette ville.

Il y a quantité de paons aux Indes, mais particulierement dans les territoires de Baroche, de Cambaya & de Broudra. La chair des jeunes est blanche & de bon goût comme celle de nos d'Indons, & on les voit de mesme le long du jour par troupes dans les champs ; car la nuit ils se perchent sur les arbres. Il est difficile de les approcher le jour, parce que s'ils découvrent le chasseur ils fuyent devant luy plus vîte que la perdrix, & enfilent des brossailles où il est impossible de les suivre la robe s'acrochant à chaque pas. Ainsi on ne peut bien les prendre que la nuit, & voicy en peu de mots par quel artifice. On s'approche de l'arbre avec une espece de banniere où l'on a peint des paons au naturel de chaque costé. Au haut du bâton il y a deux chandeles allumées, dont la lueur surprenant le paon fait qu'il allonge le col jusques sur le bout du bâton, où il y a une corde en nœud coulant que celuy qui tient la banniere tire quand il voit que le paon y a mis le col. Au reste il se faut bien garder de tuer ni oiseau, ni aucun autre animal dans les terres des Rajas où les Idolâtres sont les maîtres ; ce qui n'est pas dangereux dans les endroits des Indes où les Gouverneurs du païs sont Mahometans & laissent la chasse libre. Il arriva un jour qu'un riche marchand de Perse passant par les terres du Raja de Dantivar tua un paon en son chemin d'un coup d'arquebuze, ou par une grande temerité, ou faute de sçavoir les coûtumes du païs. Les Banianes irritez d'un attentat qui est parmi eux un horrible sacrilege, se saisirent du marchand & de l'argent qu'il avoit qui montoit à 300000.

roupies, & l'ayant attaché à un arbre le foüeterent d'une si étrange sorte durant trois jours que le pauvre homme en mourut.

De Cambaya on vient à un village qui n'en est éloigné que de trois costes, & qui est accompagné d'une Pagode où la plusspart des Courtisanes des Indes viennent faire leurs offrandes. Cette Pagode est remplie de quantité de nuditez, & il y a entr'autres une grande figure comme d'un Apollon qui a les parties honteuses toutes découvertes. Quand les vieilles Courtisanes ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse elles en achetent de petites esclaves, à qui elles enseignent des danses & chansons lubriques & tous les tours de leur infame mestier. Quand ces jeunes filles ont atteint l'âge d'onze ou douze ans leurs maîtresses les menent à cette Pagode, & elles croyent que ce leur sera un bon-heur d'estre offerts & abandonnées à cette Idole.

De cette Pagode à Chiidabad il y a six costes. C'est une des plus belles maisons du Grand Mogol, & un vaste enclos où il y a de grands jardins & de grands étangs avec tous les enjolivemens dont le genie des Indiens est capable.

De Chiidabad à Amadabat il n'y a que cinq costes. Je reviens à Baroche & à la route ordinaire.

*De Baroche à Broudra*, costes. 22

*Broudra* est une grande ville dans un bon terroir, & où il se fait grand negoce de toile.

*De Broudra à Neriade* autre ville, costes. 18

*De Neriade à Amadabat*, costes. 20

*Amad-abat* est une des plus grandes villes des Indes, & où il se fait un grand negoce d'étofes de soye, de tapis d'or & d'argent & d'autres mélez de soye, de salpetre, de sucre, de zinzembre confit & non confit, de tamarins, de mirabolans & d'Indigo plat, qui se fait à trois lieuës d'Amadabat à un gros bourg appellé *Sarquesse*. Il y avoit en ce lieu-là une Pagode dont les Mahometans se sont mis en possession pour en faire une Mosquée. Avant que d'y entrer on passe trois grandes cours pavées de marbre & entourées de galeries, & il n'est pas permis de mettre le pied dans la troisiéme sans ôter les souliers. Le dedans de la Mosquée est orné à la Mosaïque, la plus grande partie estant d'agates de diverses couleurs

qu'on tire des montagnes de Cambaya qui ne ſont qu'à deux journées de là. On y voit pluſieurs ſepultures d'anciens Roys Idolâtres, leſquelles ſont comme autant de petites chapelles à la Moſaïque, avec de petites colonnes de marbre qui ſoûtiennent une petite voûte dont le ſepulchre eſt couvert. Il paſſe une riviere à Amadabat du côté du Nord-Oüeſt, qui pendant la ſaiſon des pluyes qui dure aux Indes trois ou quatre mois, devient fort large & rapide, & fait tous les ans de grands ravages. Il en eſt de même de toutes les autres rivieres des Indes, & quand les pluyes ont ceſſé il faut ordinairement attendre ſix ſemaines ou deux mois avant que de pouvoir gayer celle d'Amadabat où il n'y a point de pont. Il y a bien deux ou trois bateaux; mais on ne s'en peut guere ſervir que lorſque l'eau commence de n'eſtre plus ſi rapide, & il faut bien du temps à la paſſer. Les Païſans n'y mettent pas tant de façon, & pour aller d'une rive à l'autre ne ſe ſervent que d'une peau de bouc qu'ils empliſſent de vent & qu'ils ſe lient entre l'eſtomac & le ventre. C'eſt ainſi que tant hommes que femmes les pauvres gens paſſent en nageant cette riviere, & quand ils veulent auſſi faire paſſer des enfans, ils ſe ſervent de certains pots de terre ronds où il y a une embouchure de quatre doigts de haut, & ayant mis leur enfant dans un de ces pots en nageant ils le pouſſent devant eux. Cecy me fait ſouvenir d'une choſe qui ſe paſſa à Amadabat pendant que j'y eſtois en l'année 1642. & qui eſt trop remarquable pour la paſſer ſous ſilence.

Un païſan & ſa femme paſſoient un jour la riviere de la maniere que je viens de dire, & ayant un enfant d'environ deux ans ils le mirent dans un de ces pots, de ſorte qu'on ne luy voyoit que la teſte qui eſtoit dehors. Eſtant environ au milieu de la riviere ils trouverent comme un petit banc de ſable où il y avoit un gros arbre que l'eau avoit entraîné, & le pere pouſſa en cét endroit-là le pot où eſtoit l'enfant pour ſe repoſer un peu. Comme il approchoit du pied de l'arbre dont le tronc eſtoit un peu élevé audeſſus de l'eau, un ſerpent ſortit d'entre les racines & ſauta dans le pot où eſtoit l'enfant. Le pere & la mere épouvantez de cét accident & en ayant comme perdu le jugement laiſſerent aller le pot que la riviere emporta, & eux demeurerent quelque temps à demi

morts au pied de cét arbre. Environ à deux lieuës plus bas un Baniane & sa femme avec un petit enfant se lavoient le corps dans la riviere avant que d'aller prendre leur repas. Ils virent de loin ce pot sur l'eau & la moitié de la teste d'un enfant qui paroissoit hors de l'embouchure. Le Baniane se met d'abord en devoir d'aller au secours, & l'ayant joint le pousse à la rive. La femme suivie de son enfant vient incontinent prendre celuy qui estoit dans le pot pour l'en tirer, & en méme temps le serpent qui n'avoit fait aucun mal au premier enfant sort du pot, & allant s'entortiller autour du corps de l'autre enfant qui estoit auprés de sa mere le pique & luy jette son venin, ce qui luy causa une prompte mort. Cette avanture si extraordinaire ne troubla pas tant ces pauvres gens, qu'elle ne leur fit plûtost croire qu'elle estoit arrivée par une secrete disposition de leur Dieu, qui leur avoit ôté un enfant pour leur en donner un autre, de quoy ils furent incontinent consolez. Quelque temps aprés le brüit de cette avanture estant venu aux oreilles du premier païsan, il fut trouver l'autre pour luy dire comme la chose s'estoit passée & luy redemander son enfant, ce qui fit naître entr'eux un grand different, le second païsan soûtenant que l'enfant estoit à luy, & que son Dieu le luy avoit donné en la place de celuy qui estoit mort. Pour couper court cette affaire fit grand brüit, & fut enfin portée devant le Roy qui ordonna que l'enfant seroit rendu à son pere.

Environ le méme temps il arriva une chose assez plaisante dans la méme ville d'Amadabat. La femme d'un riche marchand Baniane nommé *Saintidas* n'ayant point d'enfans, & faisant assez connoître qu'elle en souhaitoit, un valet du logis la prit un jour à part, & luy dit que si elle vouloit manger ce qu'il luy donneroit elle pouvoit s'assurer d'avoir un enfant. La femme voulant sçavoir ce qu'elle devoit manger, le valet ajoûta que c'estoit d'un petit poisson & qu'elle n'auroit qu'à en manger trois ou quatre. La Religion des Banianes leur défendant comme j'ay dit ailleurs, de rien manger de ce qui a eu vie, cette femme ne put se resoudre d'abord à faire ce que l'on luy proposoit; mais le valet luy ayant promis qu'il sçauroit si bien déguiser la chose qu'elle ne pourroit connoître que ce qu'elle mangeroit fût du poisson, elle resolut enfin d'es-

ſayer le remede, & elle fut coucher la nuit ſuivante avec ſon mary ſelon l'inſtruction qu'elle avoit receuë du valet. Quelque temps aprés la femme s'appercevant qu'elle eſtoit groſſe le mari vint à mourir, & les parens du deffunt voulurent avoir ſon bien. La veuve s'y oppoſa, & leur dit qu'il faloit qu'ils euſſent patience pour ſçavoir ſi l'enfant dont elle eſtoit groſſe viendroit à bon port. Les parens ſurpris de cette nouvelle à laquelle ils ne s'attendoient pas, la traiterent de menſonge & de raillerie, la femme ayant eſté quinze ou ſeize ans avec ſon mari ſans devenir groſſe. Comme elle vit que ces gens la tourmentoient, elle fut ſe jetter aux pieds du Gouverneur à qui elle compta comme la choſe s'eſtoit paſſée, & il ordonna que les parens attendroient que la femme fût déliurée de ſon fruit. Quelques jours aprés ſon accouchement, les parens du défunt qui eſtoient gens de credit & qui aſpiroient à une ſi belle ſucceſſion, ſoûtenoient que cét enfant n'eſtoit pas legitime, & que cette femme ne l'avoit point eu de ſon mari. Le Gouverneur pour ſçavoir la verité du fait aſſemble les Medecins, qui conclurent qu'il falloit porter l'enfant au bain, & que ſi le remede dont la mere s'eſtoit ſervi eſtoit veritable la ſueur de l'enfant auroit une ſenteur de poiſſon, ce qui fut fait & la choſe ſe trouva telle. Aprés cette experience le Gouverneur ordonna que le bien du défunt demeureroit à l'enfant dont il eſtoit par là reconnu le pere; mais les parens fâchez qu'un ſi bon morceau leur échapât appellerent de ce jugement; & furent à Agra pour en informer le Roy. Sur ce qu'ils luy expoſerent, ſa Majeſté fit écrire au Gouverneur qu'il luy envoyât la mere & l'enfant pour faire la meſme experience en ſa preſence, ce qui ayant reüſſi comme la premiere fois, les parens du défunt ſe retirerent & le bien fut conſervé à la mere & à l'enfant.

Je me ſouviens encore d'une aſſez plaiſante choſe qui me fut racontée à Amadabat, où j'ay eſté dix ou douze fois, pendant le ſejour que j'y fis dans un de mes voyages à mon retour de Dehly. Un marchand avec lequel j'ay ſouvent negotié, & qui eſtoit fort aimé de Cha-Eſt-kan Gouverneur de la Province & oncle du Roy, avoit la reputation de n'avoir jamais menti. Cha-Eſt-kan ayant fini les trois années de ſon gouvernement ſelon la coûtume de l'Empire du Grand Mogol,

& Aureng-zeb fils de Cha-Gehan eſtant venu en ſa place, il ſe retira à Agra où la Cour eſtoit alors. Un jour qu'il entretenoit le Roy il luy dit qu'il avoit vû beaucoup de choſes rares dans tous les Gouvernemens dont ſa Majeſté l'avoit honoré; mais qu'une ſeule choſe l'avoit ſurpris, d'avoir trouvé un riche marchand qui n'avoit jamais menti, & qui eſtoit âgé de plus de ſoixante & dix ans. Le Roy ſurpris de ſon coſté d'une choſe ſi extraordinaire, témoigna à Cha Eſt-Kan qu'il ſouhaitoit de voir l'homme dont il luy parloit, & luy commanda de le faire venir à Agra, ce qui fut fait. Cela fâchoit fort ce bon vieillard, tant à cauſe de la longueur du chemin qui eſt de 25. à 30. journées, que parce qu'il luy falloit faire un preſent au Roy. En effet il luy en fit un eſtimé quarante mille roupies, & c'eſtoit une boiſte d'or pour mettre le Betlé garnie de diamans, de rubis & d'émeraudes. Aprés qu'il eut ſalué le Roy & luy eut fait ſon preſent, le Roy ne luy demanda autre choſe que ſon nom, à quoy il répondit qu'il s'appelloit l'homme qui n'avoit jamais menti. Le Roy lui demandant encore comme s'appelloit ſon pere; Sire, luy dit-il, je n'en ſçais rien. Sa Majeſté ſatisfaite de cette réponſe en demeura-là, & n'en voulant pas ſçavoir davantage, commanda qu'on lui donnât un Elefant ce qui eſt un grand honneur, avec dix mille roupies pour ſon voyage.

Les Banianes ont une grande veneration pour les ſinges, & ils en nourriſſent méme dans quelques Pagodes leſquels ils vont adorer. Il y a dans Amadabat deux ou trois maiſons qui ſervent d'hoſpitaux, particulierement pour les vaches & les bœufs, pour les ſinges, & autres animaux invalides & eſtropiez, & on y porte tous ceux que l'on peut trouver pour les y nourrir. Cecy eſt encore à remarquer, que tous les mardis & vendredis tous les ſinges du voiſinage d'Amadabat de leur propre inſtinct ſe rendent tous enſemble à la ville, & montent ſur les maiſons qui ont chacune une petite terraſſe où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs. On ne manque pas de mettre ces deux jours-là ſur ces petites terraſſes du ris, du millet, des cannes de ſucre dans la ſaiſon & autres choſes ſemblables: car ſi par hazard les ſinges ne trouvoient pas leur proviſion ſur ces terraſſes, ils romproient les tuiles dont le reſte de la maiſon eſt couvert, & feroient un

grand

grand desordre. Il faut remarquer icy que le singe ne mange rien qu'il ne l'ait bien senti auparavant, & avant que de rien avaler il fait son magasin pour la faim à venir, remplissant ses deux joües de provision qu'il garde pour le lendemain.

J'ay dit que les Banianes ont une particuliere veneration pour le singe, & en voicy un exemple entre plusieurs que je pourrois apporter. Estant un jour à Amadabat au logis des Hollandois, un jeune-homme de la nation qui estoit arrivé depuis peu de jours pour servir dans le Comptoir & qui ignoroit les coûtumes du pays, ayant appercu un gros singe sur un arbre qui estoit dans la cour, voulut donner une marque de son adresse ou plûtost de sa jeunesse en le tuant d'un coup de fusil: J'estois alors à table avec le Commandeur Hollandois; & nous n'eûmes pas plûtost oüi le coup que nous oüimes en méme temps un grand bruit des Banianes qui sont au service de la Compagnie Hollandoise, & qui se vinrent plaindre amerement de ce qu'on avoit tué le singe. Ils vouloient tous absolument se retirer, & ce fut avec bien de la peine & plusieurs excuses qu'on les appaisa & qu'on les obligea de demeurer.

Au voisinage d'Amadabat il y a une grande quantité de singes, & c'est une remarque à faire que dans les lieux où il y a quantité de ces sortes d'animaux il y a peu de corbeaux. Car aussi-tost que ceux-cy ont fait leurs nids & qu'ils ont leurs œufs, les singes montent sur l'arbre & jettent les œufs par terre. Un jour revenant d'Agra, & estant parti d'Amadabat avec le Chef ou President des Anglois qui estoit venu là pour quelque affaire & retournoit à Surate, nous passâmes à quatre ou cinq lieuës d'Amadabat une petite forest de ces arbres qu'on appelle *Mangues*. Nous vîmes dessus quantité de gros singes mâles & femelles, & plusieurs de celles-cy tenoient leurs petits entre leurs bras. Nous avions chacun nôtre carosse, & le President Anglois fit arrester le sien, pour me dire qu'il avoit une excellente & curieuse arquebuse dont le Gouverneur de Daman luy avoit fait present, & que sçachant que je sçavois bien tirer il me prioit de l'éprouver sur un de ces singes. Un des mes valets qui estoit du pays m'ayant fait signe de ne m'y pas hazarder, je tâchay de dissuader le President de son dessein; mais il me fut impossible, &

prenant ſon arquebuze il tua une femelle de ſinge, qui demeura étenduë entre deux branches laiſſant tomber ſes petits à terre. Il arriva en méme temps ce que mon valet qui m'avoit fait ſigne avoit bien preveu. Tous les ſinges qui étoient ſur ces arbres au nombre de plus de 60. deſcendirent incontinent en furie, & furent ſauter ſur le caroſſe du Preſident, qu'ils auroient étranglé ſans le pront ſecours qu'on y apporta, en fermant les portieres, & un grand nombre de valets qui eſtoient autour faiſant leurs efforts pour les chaſſer. Bien qu'ils ne vinſſent point à mon caroſſe qui ſuivoit à quelques pas celuy du Preſident, je ne laiſſois pas de craindre pour moy-méme la furie de ces ſinges qui eſtoient gros & puiſſans, & ils pourſuivirent le caroſſe du Preſident prés d'une lieuë, tant ils eſtoient irritez.

Continuons nôtre route de Surate à Agra.

*D'Amadabat à Panſer*, Coſtes. 13

*De Panſer à Maſana*, Coſtes. 14

*De Maſana à Chitpour*, Coſtes. 14

*Chitpour* eſt une aſſez bonne ville, ainſi nommée acauſe du grand negoce qui s'y fait de ces toiles peintes qu'on appelle *Chites*, & à quatre ou cinq cent pas du coſté du midy il paſſe une petite riviere. Arrivant à Chitpour dans un de mes voyages, je fus camper ſous deux ou trois arbres à un des bouts d'une grande place qui eſt proche de la ville. Peu de temps aprés je vis parêtre quatre ou cinq lions qu'on amenoit pour les apprivoiſer, à quoy l'on me dit qu'on employoit d'ordinaire cinq ou ſix mois, & l'on s'y prend de cette maniere. On attache les lions de 12. en 12. pas l'un de l'autre par les pieds de derriere à une corde qui tient à un gros pau de bois planté bien avant en terre, & ils en ont une autre au col que le Maître du lion tient à la main. Ces paux ſont plantez ſur une méme ligne, & ſur une autre parallele diſtante de 15. ou 20. pas on tend une autre corde de la longueur de l'eſpace qu'occupent les lions diſpoſez comme j'ay dit. Les deux cordes qui tiennent le lion attaché par les deux pieds de derriere, luy laiſſent la liberté de s'élancer iuſqu'à cette longue corde, qui eſt une marque à ceux qui ſont au de-là pour harceler & irriter les lions en leur jettant quelques petites pierres ou petits morceaux de bois, qu'ils ne

doivent pas se hasarder de passer outre. Uue partie du peuple acourt à ce spectacle, & quand le lion provoqué s'est élancé jusques vers la corde, il en a une au col que le Maître tient à la main & avec laquelle il le retite. C'est de cette sorte qu'ils acoûtument insensiblement le lion à s'apprivoiser avec le monde, & à mon arrivée à Chitpour j'eus ce divertissement sans sortir de mon carosse.

Le lendemain j'en eus un autre, qui fut la rencontre que je fis d'une bande de Fakirs ou Dervichs Mahometans. J'en comptay cinquante-sept, dont celuy qui estoit leur Chef ou Superieur avoit esté grand Ecuyer de Cha-gehan-guir, ayant quité la Cour quand Sultan Boulaki son petit fils fut étranglé par l'ordre de Cha-gehan son oncle, comme je diray ailleurs. Il y en avoit quatre autres qui estoient aprés le Superieur les principaux de la bande, & avoient esté des premiers Seigneurs de la Cour du méme Cha-Gehan. Tout l'habit de ces cinq Dervichs consistoit en trois ou quatre aunes de toile de couleur d'Orangé dont ils faisoient comme des ceintures, l'un des bouts venant passer entre leurs cuisses & se perdre entre le haut de la ceinture & la peau du Dervichs, pour couvrir ce que la pudeur veut que l'on tienne caché devant & derriere. Chacun d'eux avoit aussi une peau de tygre sur les épaules laquelle estoit attachée sous le menton : on menoit en main devant eux huit beaux chevaux sellez & bridez, trois desquels avoient des brides d'or & des selles couvertes de lames d'or, & les cinq autres des brides d'argent & des selles couvertes aussi de lames d'argent avec une peau de leopard sur chacune. Les autres Dervichs n'avoient pour tout habit qu'une corde qui leur servoit de ceinture, & où estoit attaché un petit morceau de toile pour leur couvrir comme aux autres les parties qui doivent estre cachees. Leurs cheveux estoient liez en tresse autour de leur teste & faisoient une forme de turban. Ils estoient tous bien armez, la plus part d'arcs & de fleches, quelques-uns de mousquets, & d'autres de demi-piques, avec une sorte d'arme que nous n'avons point dans nôtre Europe. C'est un fer tranchant fait comme le bord d'un plat qui n'auroit plus de fond, & ils en passent huit ou dix par la teste les portant au col comme une fraise. Ils tirent ces cercles de fer à mesure qu'ils veulent s'en servir, & en les jettant

de force contre un homme, comme lors que nous ferions voler une assiete, il s'en faut peu qu'ils ne le coupent par le milieu. Chacun avoit de plus comme un cor de chasse, dont il sonne & fait grand bruit quand il arrive en quelque lieu & quand il en part, avec un racloir ou instrument de fer fait à peu prés comme une truelle. C'est avec cet instrument que tous les Indiens portent ordinairement en voyage, qu'ils raclent & nettoyent les places où ils veulent s'arrester, & quelques-uns aprés avoir ramassé la poussiere en un monceau, s'en servent de matelas & de chevet pour coucher plus mollement. Il y avoit trois de ces Dervichs armez de longues bretes, qu'ils avoient euës apparemment de quelques Anglois ou Portugais. Leur bagage consistoit en quatres coffres pleins de livres Arabes & Persiens, & en quelques ustensiles de cuisine; & ils avoient dix ou douze bœufs pour porter ceux de la troupe qui estoient indisposez. Quand ces Dervichs furent arrivez à cette place où j'estois campé avec mon carosse, ayant alors avec moy cinquante personnes, tant des gens du pays qu'on prend comme j'ay dit, pour voyager, que de mes serviteurs ordinaires, le Chef ou Superieur de la troupe me voyant assez bien acompagné demanda qui estoit cet Aga, & me fit prier en suite de luy ceder le poste où j'estois, comme estant plus commode qu'aucun autre d'autour de cette place pour y camper avec ses Dervichs. Comme l'on m'eût dit quelle estoit la qualité de ce Chef & des quatre Dervichs qui le suivoient, je voulus bien leur faire civilité & leur accorder ce qu'ils me demandoient de bonne grace, & ainsi je leur ceday la place que j'avois prise une autre m'estant aussi bonne que celle-là. Aussi-tost la place fut arrousée de quantité d'eau & renduë nette & unie, & comme c'estoit en hyver & qu'il faisoit un peu froid, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervichs, qui se mirent au milieu pour se chaufer devant & derriere. Dés le soir méme aprés qu'ils eurent soupé le Gouverneur de la ville vint faire civilité à ces principaux Dervichs, & pendant leur sejour en ce lieu-là leur envoya du ris & autres choses qu'ils ont accoûtumé de manger. Quand ils arrivent en quelque lieu le Superieur en envoye quelques-uns à la queste dans les villes & villages, & ce qu'ils apportent de vivres qu'on leur donne par aumône est d'abord distribué entre

tous par égale portion, chacun ayant soin de faire cuire son ris. Ce qu'ils ont de surplus est donné tous les soirs aux pauvres, & ils ne se reservent rien ponr le lendemain.

*De Chitpour à Balambour*, Costes. 12

*De Balambour à Dantiuar*, Costes 11

*De Dantiuar à Bargant*, Costes. 17

*Bargant* est terre de Raja où il faut payer les droits. A un de mes voyages pour Agra passant par Bargant je ne vis point le Raja; mais bien son Lieutenant qui me traita fort civilement, & me fit present de ris, de beurre & de fruits de la saison. En revanche je luy donnay trois ceintures de caleçon d'or & de soye, avec quatre mouchoirs de toile peinte, & deux bouteilles, l'une pleine d'eau de vie, & l'autre de vin d'Espagne. A mon depart il me fit escorter pendant quatre ou cinq costes par vingt Cavaliers.

Au retour du méme voyage j'envoyay devant mes plus grosses marchandises par charroy, & pour abreger chemin, je voulus repasser par la méme route. J'avois avec moy soixante Pions ou gens du païs, & sept ou huit valets qui me servoient d'ordinaire. Un soir estant venu camper sur la frontiere des terres du Raja de Bargant, tous mes Pions s'assemblerent autour de moy, pour me dire qu'en prenant le chemin de Bargant nous courions risque d'estre tous égorgez, & que le Prince de ce pays-là n'épargnoit personne & ne vivoit que de brigandage. Qu'à moins que je ne prisse cent autres Pions, il n'y avoit aucune apparence d'échaper des mains des coureurs qu'il envoyoit de costé & d'autre, & qu'ils estoient obligez tant pour moy que pour eux de me donner cet avis. Je demeuray quelque temps à contester contre eux, & à leur reprocher leur poltronnerie; mais enfin de peur qu'ils ne me pussent aussi reprocher ma temerité, je resolus d'en prendre encore cinquante, & ils furent les ramasser dans les villages voisins. Pour traverser les terres du Raja pendant trois jours seulement ils me demandoient chacun quatre roupies, qui est autant que l'on leur donne par mois. Le lendemain comme je voulus partir mes Pions se montrans difficiles & irresolus, vinrent me dire encore qu'ils me quittoient & qu'ils ne vouloient pas hazarder leur vie, me priant de ne point écrire à Agra à leur Chef qui répond d'eux qu'ils m'eussent

quité contre mon desir. Il y eut trois de mes serviteurs qui m'en firent autant qu'eux, & il ne resta auprés de moy que celuy qui me menoit un cheval en main, mon Cocher, & trois autres valets, avec lesquels je me mis en chemin à la garde de Dieu qui m'a toûjours particulierement assisté dans tous mes voyages. Environ à une coste du lieu d'où j'estois parti, j'appercus de loin en me retournant une partie de ces Pions qui me suivoient. Ayant fait arrester mon carosse pour les attendre, je dis aux premiers qui s'avancerent que s'ils vouloient venir avec moy, il falloit qu'ils marchassent au tour de mon carosse & non pas suivre de loin, & les voyant toûjours timides & irresolus je leur dis que je n'avois pas besoin de poltrons à mon service, & les congediay pour une derniere fois. Comme j'eus fait encore une coste je decouvris le long d'une montagne environ cinquante Cavaliers, dont il y en eut quatre qui se detacherent pour venir à moy. Aussi-tost que je les eu appercus je sortis du carosse, & ayant treize bouches à feu je donnay à chacun de mes gens une arquebuse. Les Cavaliers s'approchant je laissay mon carosse entre eux & moy, & me mis en devoir de tirer au cas qu'ils se fussent mis en posture de m'attaquer. Mais ils me firent signe d'abord que je n'eusse rien à craindre, & l'un d'eux m'ayant dit que c'estoit le Prince qui chassoit, & qui envoyoit demander quel Etranger passoit sur ses terres, je répondis que j'estois le méme Franguy qui avoit passé cinq ou six semaines auparavant. Par bon-heur le méme Lieutenant du Raja à qui j'avois fait present d'eau de vie & de vin d'Espagne suivit de pres ces quatre Cavaliers; & aprés m'avoir témoigné quelque joye de me revoir il me demanda d'abord si j'avois du vin. Je luy dis que je ne marchois guere sans cela; & en effet j'en estois pourvû, les Anglois & les Hollandois m'en ayans fait present à Agra de plusieurs bouteilles. Aussitost que le Lieutenant fut de retour au prés du Raja, le Raja vint luy méme me trouver, & m'assurant que j'estois le bienvenu, me dit qu'il vouloit que je m'arrestasse à un lieu qu'il me marqua sous de certains arbres à une coste & demie de celuy où nous étions, & qu'il ne manqueroit pas de s'y rendre pour boire avec moy. Il vint sur le soir, & nous demeurâmes-là deux jours ensemble à nous divertir, le Raja ayant fait ve-

nir des Baladines, ſans leſquelles les Perſans & les Indiens ne croyent pas qu'on ſe puiſſe bien réjoüir. A mon depart le Raja me donna deux cens Cavaliers pour m'accompagner trois jours entiers juſques aux frontieres de ſon pays, & j'en fus quite pour trois ou quatre livres de tabac qui fut tout le preſent que je leur fis. Quand j'arrivay à Amadabat, on eut de la peine à croire que j'euſſe recu un ſi bon accueil d'un Prince qui avoit la reputation de faire un mauvais parti à tous les Etrangers qui paſſoient dans ſon pays.

*De Bargant à Bimal*, Coſtes. 15
*De Bimal à Modra*, Coſtes. 15
*De Modra à Chalaour*, Coſtes. 10

*Chalaour* eſt une ville ancienne ſur une montagne entourée de murailles & de difficile accez, & autrefois c'eſtoit une forte place. Il y a un étang au haut de la montagne, & un autre au bas, entre lequel & le pied de la montagne eſt le chemin pour aller à la ville.

*De Chalaour à Cantap*, Coſtes. 12
*De Cantap à Setlana*, Coſtes. 15
*De Setlana à Palavaſeny*, Coſtes 14
*De Palavaſeny à Pipars*, Coſtes. 11
*De Pipars à Mirda*, Coſtes. 16

De Dantivar à Mirda il y a trois iournées de chemin, & c'eſt un pays de montagnes qui appartient à des Rajas ou Princes particuliers qui payent quelque choſe au Grand Mogol. Mais en revanche le Grand Mogol leur donne d'ordinaire des emplois conſiderables dans ſes armées, de quoy ils retirent beaucoup plus que le tribut qu'ils ſont obligez de luy payer.

*Mirda* eſt une grande ville, mais mal baſtie. Comme j'y arrivois à un de mes voyages des Indes, tous les Carvenſeras eſtoient pleins de monde, parce que la tante de Chagehan femme de Chah-Heſt-kan y paſſoit alors, allant mener ſa fille pour la marier avec Sultan Sujah le ſecond des fils de Chah-gehan. Je fus obligé de faire dreſſer ma tante ſur une digue où il y avoit de grands arbres de coſté & d'autre, & deux heures aprés je fus tout ſurpris de voir quinze ou vingt élefans qui vinrent rompre tout ce qu'ils purent de ces gros arbres. C'eſtoit une choſe étrange de leur voir rompre

avec leur trompe de grosses branches comme nous rompons un brin de fagot. Ce ravage se fit par ordre de la Begum pour se vanger du mépris des habitans de Mirda, qui ne l'avoient pas recuë & ne luy avoient pas fait un present comme ils devoient.

*De Mirda à Boronda*, Costes. 12
De *Boronda à Coëtchiel*, Costes. 18
De *Coëtchiel à Bandar-Sonnery*, Costes. 14
De *Bandar-Sonnery à Ladona*, Costes. 16
De *Ladona* ville, *à Chasou*, Costes. 12
De *Chasou a Nuali*, Costes. 17
De *Nuali à Hindoo*, Costes. 19
D'*Hindoo à Baniana*, Costes. 10

Ces deux derniers lieux sont deux villes, où comme dans le païs circonvoisin se fait l'Indigo plat qui est rond, & comme c'est le meilleur de tous les Indigos il est aussi cher au double.

De *Baniana a Vettapour*, Costes. 14

*Vettapour* est une ville fort ancienne, où l'on fait des tapis de laine.

De *Vettapour à Agra*, Costes. 12
De Surate à Agra il y a en tout, Costes. 415

Si l'on pouvoit faire les journées reglées de 13. Costes chacune, on feroit le chemin de Surate à Agra en 33. jours; mais parce qu'on se repose, & qu'on fait quelque sejour en certains lieux le voyage est ordinairement de 35. à 40. jours.

---

## CHAPITRE VI.

### *Route d'Ispahan à Agra par Candahar.*

J'AY fait une exacte description d'une partie de cette route, & j'ay conduit le Lecteur jusqu'à Candahar. Il me reste maintenant à le mener de Candahar à Agra, où l'on ne se peut rendre que par deux chemins, ou par Caboul, ou par Multan. Ce dernier est plus court que l'autre de dix journées; mais la caravane ne le prend guere, parce que depuis Candahar

dahar jusqu'à Multan il n'y a presque par tout que des deserts, & que l'on marche quelquesfois trois ou quatre jours sans trouver de l'eau. Ainsi la route la plus ordinaire & la plus batuë est par Caboul. Or de Candahar à Caboul on conte 24. journées, de Caboul à Lahor 22. de Lahor à Dehly ou Gehanabat 18. & de Dehly à Agra 6. ce qui avec les 60. journées qu'il y a d'Ispahan à Farat, & les 20. de Farat à Candahar, fait en tout d'Ispahan à Agra 150 journées. Mais les marchands qui ont des affaires pressées se mettent quelquesfois trois ou quatre de compagnie à cheval, & font le chemin en la moitié moins de temps, c'est à dire en soixante ou soixante quinze jours.

*Multan* est une ville où il se fait quantité de toiles, & on les transportoit toutes à Tata avant que les sables eussent gâté l'embouchure de la riviere; mais depuis que le passage a esté fermé pour les grands vaisseaux, on les porte à Agra, & d'Agra à Surate, de méme qu'une partie des marchandises qui se font à Lahor. Comme cette voiture est fort chere il va maintenant peu de marchands faire des empletes tant à Multan qu'à Lahor, & méme plusieurs ouvriers ont deserté, ce qui fait que les revenus du Roy sont aussi beaucoup diminuez en ces Provinces. Multan est le lieu d'où sortent tous les Banianes qui viennent negocier dans la Perse, où ils font le méme métier des Juifs comme j'ay dit ailleurs, & l'encherissent sur eux par leurs usures. Ils ont une loy particuliere qui leur permet en certains jours de l'année de manger des poules, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois freres dont l'aîné est censé le pere des enfans. Il sort encore de cette ville-là quantité de baladins & de baladines qui s'épandent en divers lieux de la Perse.

Je viens à la route de Candahar à Agra par Caboul & par Lahor.

| | |
|---|---|
| *De Candahar à Charisafar*, costes. | 10 |
| *De Charisafar à Zelaté*, costes. | 12 |
| *De Zelaté à Betazy*, costes. | 8 |
| *De Betazy à Mezour*, costes. | 6 |
| *De Mezour à Carabat*, costes. | 17 |
| *De Carabat à Chakenicouzé*, costes. | 17 |

Depuis Candahar jusqu'à Chakenicouzé frontiere des In-

des, c'eſt un païs où commandent pluſieurs petits Seigneurs qui donnent quelque reconnoiſſance au Roy de Perſe.

*De Chakenicouze à Caboul*, coſtes. 40

Dans ces quarante coſtes de chemin on ne trouve que trois méchans villages, où il y a rarement du pain & de l'orge pour les chevaux, & le plus ſeur eſt d'en porter avec ſoy. Aux mois de Juillet & d'Aouſt il regne en ces quartiers-là un vent chaud qui fait perdre l'haleine & tuë ſur le champ, eſtant de la méme nature de ce vent dont j'ay parlé dans mes relations de Perſe, lequel regne auſſi en certaines ſaiſons auprés de Babylone & de Mouſſul.

*Caboul* eſt une grande ville aſſez bien fortifiée, & c'eſt où ceux d'Uſbek viennent tous les ans vendre leurs chevaux. On fait conte qu'il s'en fait un negoce tous les ans de plus de ſoixante mille. On y mene auſſi de la Perſe quantité de moutons & d'autre beſtail, & c'eſt le grand abord de la Tartarie, des Indes & de la Perſe. On y trouve du vin, & les vivres y ſont à grand marché.

Avant que de paſſer outre, il faut remarquer icy une choſe aſſez particuliere des peuples appellez *Augans*, qui habitent depuis Candahar juſqu'à Caboul vers les montagnes de Balch, & qui ſont gens forts & grands voleurs de nuit. C'eſt la coûtume des Indiens de ſe nettoyer & racler la langue tous les matins avec un petit morceau courbe d'une certaine racine, ce qui leur fait jetter quantité d'ordure & les excite à vomir. Quoy que ceux qui habitent ces terres frontieres de Perſe & des Indes pratiquent la méme choſe, neanmoins ils ne vomiſſent que peu le matin; mais en revanche quand ils prennent leur repas, dés qu'ils ont mangé deux ou trois morceaux le cœur leur ſoûleve & ils ſont contraints d'aller vomir, aprés quoy ils reviennent manger avec appetit. S'ils ne faiſoient cela ils ne vivroient pas juſqu'à l'âge de trente ans, & ils deviendroient comme hydropiques.

*De Caboul à Bariabé*, coſtes. 19
*De Bariabé à Niméla*, coſtes. 17
*De Niméla à Alyboüa*, coſtes. 19
*D'Alyboüa à Taka*, coſtes. 17
*De Taka à Kiemry*, coſtes. 6
*De Kiemry à Chaour*, coſtes. 14

*De Chaour à Novéchaar*, costes. 14
*De Novéchaar à Atek*, costes. 19

*Atek* est une ville assise à une pointe de terre où deux grandes rivieres viennent s'assembler. C'est une des meilleures forteresses du Grand Mogol, & on n'y laisse entrer aucun étranger s'il n'a passeport du Roy. Le R. P. Roux Jesuite & son compagnon voulant aller par cette route à Ispahan, & n'ayant point pris de passeport du Roy, furent renvoyez de là & revinrent à Lahor, où ils s'embarquerent sur la riviere pour aller au Scimdy d'où ils passerent en Perse.

*D'Atek à Calapané*, costes. 16
*De Calapané à Roupaté*, costes. 16
*De Roupaté à Toulapéca*, costes. 16
*De Toulapéca à Keraly*, costes. 19
*De Keraly à Zerabad*, costes. 16
*De Zerabad à Imiabad*, costes. 18
*D'Imiabad à Lahor*, costes. 18

*Lahor* est la ville capitale d'un Royaume, bâtie sur une des cinq rivieres qui descendent des montagnes du Nort pour aller grossir l'Indus, & donnent le nom de *Penj-ab* à toute la region qu'elles arrousent. Cette riviere ne passe aujourd'huy qu'à un quart de lieuë de la ville estant sujette à changer de lit, & les champs voisins reçoivent souvent du dommage de ses grands débordemens. La ville est grande & s'étend plus d'une coste en longueur ; mais la plus grande partie des maisons, qui sont plus hautes que celles d'Agra & de Dehly, tombe en ruine, les pluyes excessives en ayant renversé une grande quantité. Le Palais du Roy est assez beau, & n'est plus comme il estoit autrefois sur le bord de la riviere, qui s'est retirée comme j'ay dit d'environ un quart de lieuë. On peut trouver du vin à Lahor.

Je remarqueray en passant que depuis qu'on a passé Lahor & le Royaume de Cachemir qui le suit au Nort, toutes les femmes naturellement n'ont point de poil en aucune partie du corps, & même les hommes en ont tres-peu au menton.

De *Lahor à Menat-kan*, costes. 12
De *Menat-kan à Faty-abad*, costes. 15
De *Faty-abad à Sera-dakan*, costes. 15
De *Sera-dakan à Sera-balour*, costes. 15

De *Sera-halour à Sera-douraï*, coſtes. 12
De *Sera-douraï à Serinde*, coſtes. 17
De *Serinde* ville *à Sera-Mogoul*, coſtes. 15
De *Sera-Mogoul à Sera-Chabas*, coſtes. 14
De *Sera-Chabas à Dirauril*, coſtes. 17
De *Dirauril à Sera-Crindal*, coſtes. 14
De *Sera-Crindal à Guienaour*, coſtes. 21
De *Guienaour à Dehly*, coſtes. 24

Avant que de paſſer outre, il faut remarquer que preſque tout le chemin de Lahor à Dehly & de Dehly à Agra eſt comme une allée continuelle plantée de beaux arbres de coſté & d'autre, ce qui eſt fort agreable à la vûe; mais il y en a en quelques endroits qu'on laiſſe perir, & on n'a pas le ſoin d'en remettre d'autres.

*Dehly* eſt une grande villace prés de la riviere de Gemna, qui court du Nort au Sud, puis du Couchant au Levant, & aprés avoir paſſé à Agra & à Kadioue ſe va perdre dans le Gange. Depuis que Cha-Gehan eut fait bâtir la nouvelle ville de Gehanabad à qui il donna ſon nom, & où il aima mieux faire ſa reſidence qu'à Agra, parce que le climat eſt plus temperé, Dehly eſt fort ruinée & preſque tout en mazures, ne reſtant guere ſur pied que de quoy loger de pauvres gens. Ce ſont des ruës étroites & des maiſons de Bambouc comme dans toutes les Indes, & il n'y a que trois ou quatre Seigneurs de la Cour qui font leur demeure à Dehly dans de grands enclos où ils font dreſſer leurs tentes. C'eſt auſſi où le Reverend Pere Jeſuite qui eſtoit à la Cour avoit ſon logis.

*Gehanabad* de méme que Dehly eſt une grande villace, & une ſimple muraille en fait la ſeparation. Toutes les maiſons des particuliers ſont de grands enclos au milieu deſquels eſt le logis, afin qu'on ne puiſſe approcher du lieu où les femmes ſont renfermées. La pluſpart des Seigneurs ne demeurent pas dans la ville, mais ils ont leurs maiſons dehors à cauſe de la commodité des eaux. En entrant dans Gehanabad du côté de Dehly on voit une longue & large ruë, où de côté & d'autre il y a des voûtes ſous leſquelles ſe tiennent des marchands, & le deſſus eſt en plate-forme. Cette ruë vient aboutir à la grande place où eſt la maiſon du Roy, & il y en a une autre fort droite & fort large qui ſe vient rendre à la méme place vers une autre porte

du méme Palais, dans laquelle ſont les gros marchands qui ne tiennent point boutique.

Le Palais du Roy a une bonne demi-lieuë de circuit. Les murailles ſont de belle pierre de taille avec des creneaux, & de dix en dix creneaux il y a une tour. Les foſſez ſont pleins d'eau & revêtus auſſi de pierre de taille. Le grand portail du Palais n'a rien de magnifique, non plus que la premiere Cour où les Grands Seigneurs peuvent entrer ſur leur Elephant.

De cette Cour on vient à un long & large paſſage qui de coſté & d'autre a de beaux portiques, ſous leſquels il y a pluſieurs petites chambres où ſe retire une partie de la Garde à cheval. Ces portiques ſont élevez d'environ deux pieds de terre, & les chevaux qui ſont attachez en dehors à des boucles mangent ſur le rebord. En quelques endroits il y a de grandes portes qui conduiſent à divers appartemens, comme à celuy des femmes, & au quartier où l'on rend la juſtice. Au milieu de ce paſſage regne un canal plein d'eau qui laiſſe un beau chemin de coſté & d'autre, & qui dans des diſtances égales forme de petits baſſins.

Ce long paſſage mene à une grande Cour, où les Omerhas, c'eſt à dire les Grands Seigneurs du Royaume, comme les Bachas en Turquie & les Kans en Perſe, font la garde en perſonne. Il y a pour eux autour de cette Cour des logemens bas, & leurs chevaux ſont attachez devant leurs portes.

De cette ſeconde Cour on paſſe à une troiſiéme par un grand portail, à coſté duquel il y a comme une petite ſale relevée de deux ou trois pieds de terre. C'eſt où l'on tient les habits royaux, & où l'on va prendre le Calaat dont le Roy veut honorer quelque étranger ou quelqu'un de ſes ſujets. Un peu plus avant ſur le méme portail eſt le lieu où ſe tiennent les tambours, les trompetes & les haut-bois, qui ſe font entendre quelques momens avant que le Roy entre en ſon lit de Juſtice pour en avertir les Omrahs, & ils en font autant quand le Roy eſt preſt à ſe lever. En entrant dans cette troiſiéme Cour on a en face le Divan où le Roy donne audience. C'eſt une grande Sale élevée de quatre pieds au deſſus du rez de chauſſée & ouverte de trois côtes. Trente-deux colonnes de marbre ſoûtiennent autant de voûtes, & ces colonnes ſont d'environ quatre pieds en quarré avec leur pied-d'eſtail & quelques moulu-

res. Lorſque Cha-Gehan commença de faire bâtir cette Sale, il vouloit qu'elle fût toute enrichie de ces merveilleux ouvrages de pierres de rapport, comme eſt en Italie la Chapelle du Grand Duc; mais en ayant fait faire l'eſſay ſur deux ou trois piliers de la hauteur de deux ou trois pieds, il jugea qu'il ſeroit impoſſible de trouver aſſez de pierres pour un ſi grand deſſein, & que cela iroit d'ailleurs à des ſommes exceſſives; ce qui l'obligea de faire ceſſer l'ouvrage ſe contentant d'une peinture de diverſes fleurs.

C'eſt au milieu de cette Sale & prés du bord qui regarde la Cour comme une maniere de theatre, qu'on dreſſe le trône où le Roy vient pour donner audience & rendre juſtice. C'eſt un petit lit de la grandeur de nos lits de camp, avec ſes quatre colonnes, le ciel, le doſſier, un traverſin & la courte-pointe, & tout cela eſt couvert de diamans. Il eſt vray que lorſque le Roy vient s'y aſſeoir, on étend ſur le lit une couverture de brocart d'or ou de quelque autre riche étofe piquée, & il y monte par trois petites marches de deux pieds de long. A un des côtez du lit, il y a un paraſol élevé ſur un bâton de la longueur d'une demi-pique, & à chaque colonne du lit eſt attachée une arme du Roy, à l'une ſa rondache, à l'autre ſon ſabre, puis ſon arc, ſon carquois & ſes fléches, & autres choſes de cette nature.

Il y a dans la Cour au deſſous du trône une place de vingt pieds en quarré entourée de baluſtres, qui en certains temps ſont couverts de lames d'argent, & en d'autres de lames d'or. C'eſt au quatre coins de ce parquet où ſont aſſis les quatre Secretaires-d'Eſtat, qui tant pour le civil que pour le criminel font auſſi la fonction d'Avocats. Pluſieurs Seigneurs ſe tiennent autour de la baluſtrade, & c'eſt auſſi où ſe place la muſique qui ſe fait entendre pendant que le Roy eſt au Divan. Cette muſique eſt douce & agreable, & fait ſi peu de bruit qu'elle ne peut diſtraire les eſprits des ſerieuſes occupations qu'ils ont alors. Le Roy eſtant ſur ſon trône quelque grand Seigneur ſe tient auprés de luy, & le plus ſouvent ce ſont ſes enfans. Entre onze heures & midy le Nabab qui eſt le premier Miniſtre-d'Eſtat, & comme le Grand-Vizir en Turquie, vient faire rapport au Roy de ce qui s'eſt paſſé dans la Chambre où il preſide qui eſt à l'entrée de la premiere Cour, &

quand il a achevé de parler le Roy se leve. Mais il faut remarquer que depuis que le Roy est assis sur son trône jusques à ce qu'il se leve, il n'est pas permis à qui que ce soit de sortir du Palais ; pouvant dire toutesfois que le Roy voulut bien m'exempter de cette loy qui est generale pour tout le monde, & voicy en peu de mots quelle en fut l'occasion.

Voulant un jour sortir du Palais pendant que le Roy estoit au Divan, pour une affaire pressée & qui ne se pouvoit aucunement differer, le Capitaine des Gardes m'arresta par le bras, & me dit brusquement que je ne passerois pas outre. Je contestay quelque temps avec luy, mais enfin voyant qu'il me traitoit rudement je portay la main à ma Canjare, & je l'aurois frapé dans la colere où jestois, si trois ou quatre Gardes qui virent mon action ne m'eussent retenu. Heureusement pour moy le Nabab qui estoit alors l'oncle du Roy, passa en méme temps, & s'estant informé du sujet de nostre querele, ordonna au Capitaine des Gardes de me laisser sortir. Il raporta en suite au Roy comme la chose s'estoit passée, & sur le soir le Nabab m'envoya un de ses gens, pour me dire que sa Majesté entendoit que je pusse entrer au Palais & en sortir comme il me plairoit pendant qu'elle seroit au Divan, de quoy je fus le lendemain remercier le Nabab.

Vers le milieu de la méme Cour on trouve un petit canal de 6. pouces de large ou environ, où pendant que le Roy est dans son lit de Justice tous ceux de dehors qui viennent à l'Audience doivent s'arrester. Il ne leur est pas permis de passer outre sans être appellez, & les Ambassadeurs méme ne sont pas exempts de cette regle. Quand un Ambassadeur est venu jusqu'au canal, celuy qui fait la charge d'Introducteur crie vers le Divan où le Roy est assis, que tel Ambassadeur demande à parler à sa Majesté. Alors un Secretaire d'Estat le redit au Roy, qui bien souvent ne fait pas semblant de l'entendre, mais quelque temps aprés il leve les yeux, & les jettant sur l'Ambassadeur il luy fait faire signe par le méme Secretaire qu'il peut s'approcher.

De la Sale du Divan on passe à gauche sur une terrasse d'où l'on decouvre la riviere, & de-là le Roy entre dans une petite chambre d'où il passe dans son haram. Ce fut dans cette petite chambre où j'eus ma premiere audience de sa Majesté, comme je diray ailleurs.

A la gauche de cette méme Cour où eſt le Divan on voit une petite Moſquée tres-bien baſtie, dont le dôme eſt tout couvert de plomb parfaitement bien doré, juſques-là que quelques-uns ſoûtiennent que le tout eſt d'or maſſif. C'eſt où le Roy va faire ſes prieres tous les jours, hors le Vendredy qu'il doit aller à la grande Moſquée, qui eſt tres-belle & aſſiſe ſur une grande plate forme plus élevée que les maiſons de la Ville, & l'on y monte par pluſieurs grands eſcaliers. Le jour que le Roy va à la Moſquée on tend un gros rez de cinq ou ſix pieds de haut au tour de ces eſcaliers, de peur que les élephans n'en approchent, & pour le reſpect qu'ils portent à la Moſquée.

Le coſté droit de la Cour eſt occupé par des portiques qui forment une longue galerie élevée de terre d'environ un demi-pied, & c'eſt le long de ces portiques que ſont les écuries du Roy où l'on entre par pluſieurs portes. Elles ſont toûjours remplies de tres-beaux chevaux, dont le moindre a eſté payé trois mille écus, & il y en a qui vont juſques à dix mille. Au devant de chaque porte des écuries on pend une eſpece de nate faite de bambouc qui ſe fend auſſi menu que nôtre ozier; mais au lieu que nous lions nos petits baſtons d'ozier avec de l'ozier méme, on lie ces bamboucs avec de la ſoye torſe qui repreſente des fleurs, & le travail en eſt fort mignon & demande une grande patience. Ces nates ſervent à empeſcher que les mouſches ne tourmentent les chevaux, mais on ne ſe contente pas de cela; car on donne deux Palefreniers à chaque cheval, l'un deſquels eſt ordinairement occupé à l'éventer. Il y a auſſi des nates tenduës devant les portiques, comme devant les portes des écuries & on les baiſſe & on les leve ſelon la neceſſité; & le bas de la galerie eſt couvert de beaux tapis qu'on oſte le ſoir pour faire au méme lieu la litiere des chevaux. Cette litiere ne ſe fait que de leur fiente ſechée au Soleil, & puis un peu écraſée. Les chevaux qui paſſent aux Indes, ou de Perſe, ou d'Arabie, ou du païs des Vsbeks, changent bien de nourriture; car aux Indes on ne leur donne ni foin ni avoine. Chaque cheval a le matin pour ſa portion deux ou trois pelotes faites de farine de froment & de beurre de la groſſeur de nos pains d'un ſol. On a bien de la peine à les accoûtumer à cette ſorte de nourriture,

riture, & il se passe souvent quatre ou cinq mois avant qu'on en puisse bien venir à bout. Il faut que le Palefrenier leur tienne la langue d'une main, & que de l'autre il foure la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes de sucre ou de millet on leur en donne à midy, & le soir une heure ou deux avant que le Soleil se couche ils ont une mesure de pois-chiches, que le Palefrenier a écrasez entre deux pierres & trempez dans de l'eau. C'est ce qui leur tient lieu d'orge ou d'avoine. Pour ce qui est des autres écuries du Roy où il y a aussi de beaux chevaux, ce sont de mechans lieux mal-batis qui ne meritent pas que j'en fasse mention.

*Le Gemené* est une belle riviere qui porte de grans bateaux, & qui aprés avoir passé à Agra va perdre son nom dans le Gange à Hallabas. Le Roy tient à Gehanabad plusieurs petits Brigantins pour la promenade, & ils sont fort enjolivez à la mode du païs.

---

## CHAPITRE VII.

### *Suite de la même route depuis Dehly jusques à Agra.*

De *Dehli à Badelpoura*, Costes. 8
De *Badelpoura à Peluel-ki-sera*, Costes. 18
De *Peluel-ki-sera à Cotki-sera*, Costes. 15
De *Cotki-sera à Cheki-sera*, Costes. 16

C'est à Cheki-sera qu'on voit une des plus grandes Pagodes des Indes accompagnée d'un hôpital pour les singes, tant pour ceux qui sont ordinairement en ce lieu-là, que pour ceux qui viennent des campagnes voisines, ausquels les Banianes ont soin de porter à manger. Cette Pagode s'appelle *Matura*, & elle estoit autrefois en bien plus grande veneration parmi les idolâtres qu'elle n'est presentement. Cela vient de ce que le Gemené passoit cy-devant au pied de cette Pagode, & que les Banianes, tant ceux du païs, que ceux qui venoient de loin en pelerinage faire leurs devotions en ce lieu-là, avoient la commodité de se laver dans cette riviere avant que d'entrer dans la Pagode, & à la sortie avant que d'apresser à man-

ger, ce qu'ils ne peuvent faire ſans s'eſtre lavez ; joint qu'ils croyent qu'en ſe lavant dans de l'eau courante leurs pechez en ſont mieux effacez. Mais depuis quelque années la riviere a pris ſon cours du coſté du Nord, & ne paſſe qu'à une grande coſte de la Pagode, ce qui fait qu'il n'y vient plus tant de pelerins.

*De Cheki-ſera à Goodki-ſera*, Coſtes. 5

*De Goodki-ſera à Agra*, Coſtes. 6

*Agra* eſt à 27. degrez 31. minute de latitude dans un terroir ſablonneux, ce qui y cauſe en eſté d'extrémes chaleurs. C'eſt la plus grande ville des Indes, & cy-devant la reſidence des Roys. Les maiſons des Grands ſont belles & bien baſties ; mais celles des particuliers n'ont rien de beau, non plus que dans toutes les autres villes des Indes. Elles ſont écartées les unes des autres, & cachées par la hauteur des murailles de peur que l'on ne voye les femmes ; & ainſi il eſt aiſé de s'imaginer que toutes ces villes n'ont rien de riant comme nos villes d'Europe. Il faut ajoûter à cela qu'Agra eſtant tout environné de ſables, les chaleurs en Eſté y ſont exceſſives ; & c'eſt en partie ce qui obligea Cha-gehan de n'y faire plus ſa reſidence ordinaire & de tenir ſa Cour à Gehanabad.

Tout ce qu'il y a donc de remarquable à Agra eſt le Palais du Roy, avec quelques belles ſepultures tant prés de la ville qu'aux environs. Le Palais du Roy eſt un grand enclos d'une double muraille qui eſt terraſſée en quelques endroits, & c'eſt au deſſus de la muraille où l'on a fait de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Gemené paſſe devant le Palais ; mais entre la muraille & la riviere il y a une grande place où le Roy fait batre les élephans. On a choiſi exprés cette place proche de l'eau, parce que l'élephant qui a eu la victoire eſtant en fureur on n'en pourroit de longtemps venir à bout, ſi on ne le pouſſoit dans la riviere, à quoy il faut uſer d'artifice, en attachant au bout d'une demi-pique des fuſées & des petards où l'on met le feu pour le chaſſer vers l'eau ; car quand il eſt dedans environ deux ou trois pieds il s'appaiſe incontinent.

Il y a une grande place du coſté de la ville devant le Palais, & la premiere porte qui n'a rien de magnifique eſt gardée par quelques Soldats. Avant que le Roy eût quité le

ſejour d'Agra pour Gehanabad, quand il alloit en campagne pour quelque temps il donnoit à un des plus grands Omerahs & de ſes plus affidez la garde du Palais où eſtoit ſon treſor, & juſqu'au retour du Roy il ne bougeoit jamais ni jour ni nuit de cette porte où eſtoit ſon logement. Ce fut durant une pareille abſence qu'il me fut permis de voir le Palais d'Agra. Le Roy eſtant parti pour Gehanabad où toute la Cour ſuivit & méme les femmes, le gouvernement du Palais fut donné à un Seigneur qui eſtoit grand ami des Hollandois, & en general de tous les Franguis. Le Sieur Velant Chef du Comptoir des Hollandois à Agra, dés que le Roy fut parti vint ſalüer ce Seigneur & luy faire un preſent ſelon la coûtume. Il pouvoit valoir environ ſix mille écus, & conſiſtoit en épiceries, en cabinets du Japon & en beaux draps d'Hollande. Il ſouhaita que je fuſſe avec luy quand il fut faire ſon compliment au Gouverneur; mais ce Seigneur ſe trouvant offenſé du preſent qu'il lui offrit, l'obligea de le remporter, & lui dit qu'en conſideration de l'amitié qu'il avoit pour les Franguis, il prendroit ſeulement une petite canne de ſix qui eſtoient parmi le preſent. C'étoient de ces cannes du Japon qui croiſſent toutes par petits nœuds; encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enjolivée, & il ne la voulut recevoir que toute nuë. Les complimens eſtant faits de part & d'autre, le Gouverneur demanda au Sieur Velant ce qu'il ſouhaitoit qu'il fit pour ſon ſervice, & celui-ci l'ayant prié de luy faire la grace, puiſque la Cour eſtoit abſente, de permettre qu'il pût voir le dedans du Palais, elle lui fut accordée, & on nous donna ſix hommes pour nous conduire.

La premiere porte où eſt comme j'ay dit, le logement du Gouverneur du Palais, eſt une voute longue & obſcure, aprés laquelle on entre dans une grande Cour toute environnée de portiques, comme eſt à Paris la place Royale ou Luxembourg. La galerie qui eſt en face eſt plus large & plus haute que les autres & ſoûtenuë de trois rangs de colonnes, & ſous celles qui regnent des trois autres coſtez de la Cour & qui ſont plus étroites & plus baſſes, il y a pluſieurs petites chambres pour les ſoldats de la garde. Au milieu de la grande galerie on voit une niche pratiquée dans le mur, où le Roy ſe rend de ſon Haram par un petit eſcalier derobé, & s'eſtant aſſis il

ne paroît-là que comme un buſte. Il n'a point alors de Gardes autour de lui, parce qu'il ne peut rien craindre, & que ny devant ny derriere, ny à droite ny à gauche, perſonne ne le ſçauroit approcher. Dans le grand chaud il tient ſeulement auprés de luy un Eunuque, & le plus ſouvent un de ſes enfans pour l'éventer. Les Grands de la Cour ſe tiennent en bas dans la galerie au deſſous de cette niche.

Au fond de la Cour il y a à main gauche un ſecond portail, qui donne entrée dans une autre grande Cour qui eſt encore environnée de galeries, ſous leſquelles il y a auſſi de petites chambres pour quelques Officiers du Palais. De cette ſeconde Cour on paſſe dans une troiſiéme où eſt le quartier du Roy. Cha-gehan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui eſt à main droite, & un François nommé Auguſtin de Bordeaux devoit faire l'ouvrage. Mais le Grand Mogol voyant que dans ſes eſtats il n'avoit perſonne qui fût plus capable que lui pour envoyer à Goa traiter quelque affaire avec les Portugais, l'ouvrage ne fut point fait: car comme ils craignoient l'eſprit d'Auguſtin ils l'empoiſonnerent à ſon retour à Cochin. Cette galerie eſt peinte de feüillages d'or & d'azur, & le bas eſt tout couvert de tapis. Il y a des portes ſous la galerie pour entrer dans des chambres quarrées & fort petites; j'en vis deux ou trois qu'on nous ouvrit, & on nous aſſura que les autres eſtoient de méme. Les trois autres coſtez de la Cour ſont tout ouverts, & il n'y a qu'une ſimple muraille à hauteur d'appuy. Du coſté qui regarde la riviere il y a un Divan ou Belveder en ſaillie, où le Roy vient s'aſſeoir quand il veut avoir le plaiſir de voir ſes brigantins & de faire batre ſes Elefans. Avant que d'entrer dans ce Divan il y a une galerie qui lui ſert de veſtibule, & le deſſein de Cha-gehan eſtoit de la revêtir par tout d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui auroient repreſenté au naturel les raiſins verts & ceux qui commencent à rougir: mais ce deſſein qui a fait grand bruit par tout le monde, & qui demandoit plus de richeſſes qu'il n'en peut fournir, eſt demeuré imparfait, n'y ayant que deux ou trois ſeps d'or avec leurs feüilles, comme tout le reſte devoit eſtre, & emaillez de leurs couleurs naturelles, des émeraudes & des rubis & grenats faiſant les grapes. Environ au milieu de la Cour on voit une grande cuve pour ſe

baigner, de 40. pieds de diametre & d'une ſeule pierre griſatre, avec des degrez pratiquez dans la méme pierre dedans & dehors.

Pour ce qui eſt des ſepultures qui ſont dans Agra & aux environs, il y en a de tres-belles, & il n'y a guere d'Eunuques du Haram du Roy qui n'ait l'ambition de ſe faire dreſſer un magnifique tombeau. Quand ils ont amaſſé de grandes ſommes, ils voudroient bien aller à la Mecque & y porter de riches preſens; mais le Grand Mogol qui ne veut pas que l'argent ſorte de ſon païs, leur accorde tres-rarement la permiſſion de faire ce pelerinage; & ainſi ne ſçachant que faire de leurs richeſſes, ils en employent la plus grande partie à ces ſepultures pour laiſſer quelque memoire de leur nom.

De toutes les ſepultures qu'on voit à Agra celle de la femme de Cha-gehan eſt la plus ſuperbe. Il la fit faire exprés proche du *Taſimacan* où abordent tous les étrangers, afin que tout le monde la vît & admirât ſa magnificence. Le Taſimacan eſt un grand Bazar compoſé de ſix grandes Cours toutes entourées de portiques, ſous leſquels il y a des chambres pour la demeure des marchands, & il s'y fait debit d'une prodigieuſe quantité de toiles. La ſepulture de cette Begum ou Sultane Reine eſt au Levant de la ville le long de la riviere dans une grande place fermée de murailles, ſur leſquelles regne une petite galerie comme ſur les murailles de pluſieurs villes d'Europe. Cette place eſt une maniere de jardin faite par compartimens comme nos parterres; mais au lieu que nous y mettons du ſable ce n'eſt là que du marbre blanc & noir. On entre dans cette place par un grand portail, & d'abord on voit à main gauche une belle galerie qui regarde la Mecque, où il y a trois ou quatre niches où le Moufti ſe vient rendre aux heures accoûtumées pour faire la priere. Un peu plus avant que le milieu de la place du coſté de l'eau, on voit élevées l'une ſur l'autre trois grandes plate-formes, avec quatre tours aux quatre coins de chacune, & l'eſcalier en dedans pour crier à l'heure de la priere. Il y a audeſſus un dôme qui n'eſt guere moins ſuperbe que celuy du Val-de-Grace à Paris. Il eſt revêtu dedans & dehors de marbre blanc, le milieu eſtant de brique. Sous ce dôme il y a un tombeau vuide; car la Begum eſt enterrée ſous une voute qui eſt audeſſous de la premiere

plate-forme. Les mémes changemens qui se font au bas dans ce lieu soûterrain, se font enhaut autour du tombeau; car de temps en temps on change de tapis, de chandeliers & d'autres ornemens de cette nature, & il y a toûjours-là quelques Mollahs pour prier. J'ay vû commencer & achever ce grand ouvrage, auquel on a employé vingt-deux ans, & vingt mille hommes qui travailloient incessamment; ce qui peut faire juger que la dépense en a esté excessive. On tient que les seuls échafaudages ont plus coûté que l'ouvrage entier, parce que manquant de bois on a esté contraint de les faire de brique, de méme que les cintres des voutes, ce qui a demandé un grand travail & de grands frais. Cha-gehan avoit commencé de faire sa sepulture de l'autre costé de la riviere; mais la guerre qu'il eut avec ses fils rompit ce dessein, & Aureng-zeb qui regne presentement ne s'est pas soucié de l'achever. Un Eunuque qui commande deux mille hommes est commis pour la garde, tant de la sepulture de la Begum, que du Tasimacan dont elle est proche.

On voit à une coste de la ville la sepulture du Roy Akabar, & pour ce qui est de celles des Eunuques elles n'ont qu'une seule plate-forme avec quatre petites chambres aux quatre coins.

Quand on arrive à Agra du costé de Dehly on trouve un grand Bazar, proche duquel il y a un jardin où le Roy Gehan-guir pere de Cha-gehan est enterré. Audessus du portail de ce jardin on voit peint son tombeau couvert d'un grand voile noir avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & deux Peres Jesuites qui sont aux deux bouts. On s'est fort étonné de ce que Cha-gehan, contre la pratique des Mahometans qui ont les images en horreur, ait souffert cette peinture, & ce ne peut estre qu'en consideration de ce que le Roy son pere & lui avoient appris des Jesuites quelques principes de Mathematique & d'Astrologie. Mais il n'eut pas pour eux la méme indulgence dans une autre rencontre: car allant voir un jour un Armenien malade nommé Cotgia .... qu'il aimoit beaucoup & qu'il avoit honoré de tres-beaux emplois, & les Jesuites qui avoient leur maison proche de celle de l'Armenien faisant alors sonner leur cloche, dont le bruit déplut au Roy & pouvoit incommoder le malade, il commanda en colere qu'on allât

l'ôter & qu'on la pendît au col de son Elefant, ce qui fut prontement executé. Quelques jours aprés le Roy voyant l'Elefant avec cette cloche assez grosse penduë au col, il crut qu'un si grand poids le pourroit gâter, & il la fit porter à la place du *Couteval*, qui est comme une barriere où un Prevost rend la justice à ceux du quartier, & elle est demeurée depuis en ce lieu-là. Cét Armenien avoit esté élevé avec Cha-Gehan, & comme c'estoit un grand esprit & un excellent Poëte, il estoit bien avant dans les bonnes graces du Roy, qui luy avoit donné de beaux gouvernemens, mais qui n'avoit jamais pû ny par promesses ny par menaces l'obliger de se faire Mahometan.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Route d'Agra à Patna & à Daca villes de la Province de Bengala, & le démélé que l'Auteur eut avec Cha-Est-Kan oncle du Roy.*

JE partis d'Agra pour Bengala le 25. de Novembre 1665. & ne fus au gîte ce jour-là qu'à un méchant Carvansera éloigné d'Agra de costes. 3

*Le 26. je vins à Beruzabad*, costes. 9

C'est une petite ville, où à mon retour je touchay huit mille roupies de reste de l'argent que me devoit Giafer-Kan pour des marchandises qu'il m'avoit achetées à Janabat.

*Le 27. au Serail Morlides*, costes. 9

*Le 28. au Serail Estanja*, costes. 14

*Le 29. au Serail Haii-mal*, costes. 12

*Le 30. au Serail Sekandera*, costes. 13

*Le 1. de Decembre à Sanqual*, costes. 14

Je rencontray ce jour-là 110. charettes, chaque charette tirée par six bœufs, & il y avoit sur chacune 50000. roupies. C'est le revenu de la Province de Bengala, lequel toutes charges payées & la bourse du Gouverneur bien remplie, monte à 5500000. roupies. A une lieuë au deça de Sanqual on passe une riviere appellée *Saingour* qui se va rendre dans celle de Gemené qui n'est qu'à demi-lieuë de là. On passe cette riviere

de Saingour ſur un pont de pierre, & quand on vient du côté de Bengala pour aller à Seronge & à Surate, ſi l'on veut accourcir ſon chemin de dix journées, en quitant celuy d'Agra il faut ſe rendre à ce pont, & aller paſſer en bateau la riviere de Gemené. Toutefois on prend ordinairement le chemin d'Agra, parce que par l'autre il y a cinq ou ſix journées de pierres, & qu'il faut paſſer par des terres de Rajas où il y a du danger d'eſtre volé.

Le 2. je vins à un Carvanſera appellé *Cherourabad*, coſtes. 12

A moitié chemin on paſſe par Gianabad petite ville, proche de laquelle environ à un quart de lieuë au deça on traverſe un champ de millet, où je vis un Rinoceros qui mangeoit des cannes de ce millet qu'un petit garçon de neuf ou dix ans lui preſentoit. M'eſtant approché il me donna auſſi des épics de millet, & à l'inſtant le Rinoceros vint à moy ouvrant la bouche par quatre ou cinq fois. Je lui en mis dedans, & quand il avoit mangé il continuoit d'ouvrir la bouche, afin qu'on lui en donnât davantage.

*Le* 3. *je vins au Serrail Chageada*, coſtes. 10

*Le* 4. *au Serrail Atakan*, coſtes. 13

*Le* 5. à *Aureng-abad* gros bourg, coſtes. 9

Autrefois ce bourg avoit un autre nom, & c'eſt le lieu où Aureng-zeb qui regne preſentement donna la bataille contre ſon frere Sultan Sujah qui avoit le gouvernement de tout le païs de Bengala. Aureng-zeb ayant eu la victoire donna ſon nom à ce bourg-là, & il y a fait bâtir une belle maiſon accompagnée d'un jardin & d'une petite Moſquée.

*Le* 6. à *Alinchan*, coſtes. 9

Environ deux lieuës au deça d'Alinchan on trouve le Gange. Monſieur Bernier Medecin du Roy & un nommé Rachepot avec leſquels j'eſtois furent ſurpris de voir que ce fleuve dont l'on fait tant de brüit n'eſt pas plus large que la riviere de Seine devant le Louvre, s'eſtant peut-eſtre imaginé qu'il égaloit au moins en largeur le Danube au deſſous de Belgrade. Il y a meſme ſi peu d'eau depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Juin ou de Juillet que les pluyes commencent à venir, que les bateaux ne peuvent pas remonter. Comme nous fûmes au Gange nous bûmes chacun un verre de vin où nous mîmes de l'eau, ce qui nous cauſa quelque mal

de

de ventre ; mais nos valets qui la burent ſeule en furent bien plus tourmentez que nous. Les Hollandois qui ont leur maiſon ſur le bord du Gange ne boivent point de l'eau de cette riviere qu'elle ne ſoit boüillie ; & pour ce qui eſt des naturels du païs ils y ſont accoûtumez de jeuneſſe, le Roy meſme & toute la Cour n'en buvant point d'autre. On voit tous les jours un grand nombre de chameaux qui ne font autre choſe qu'aller au Gange pour charger de l'eau.

Le ſeptiéme on vient à *Halabas*, coſtes 8

*Halabas* eſt une grande ville bâtie ſur une pointe de terre où ſe viennent joindre le Gange & le Gemené. Il y a un beau château de pierre de taille à double foſſé, & c'eſt la demeure du Gouverneur. C'eſt un des plus grands Seigneurs des Indes, & comme il a tres-peu de ſanté il entretient quelques Medecins Perſiens, & il avoit meſme alors à ſon ſervice le ſieur Claude Maille de Bourges, qui exerce tout enſemble la Chirurgie & la Medecine. Ce fut luy qui nous avertit de ne point boire de l'eau du Gange qui nous donneroit le cours de ventre, mais de boire plûtoſt de l'eau de puits. Le premier des Medecins Perſiens que ce Gouverneur a à ſes gages jetta un jour ſa femme du haut d'une terraſſe en bas, porté apparemment à cette cruelle action par un trait de jalouſie. Il croyoit qu'elle ſe tuëroit, mais elle n'ût que deux ou trois coſtes rompuës, & les parens de la femme vinrent ſe jetter aux pieds du Gouverneur pour luy demander juſtice. Le Gouverneur fit venir le Medecin, & luy commanda de ſe retirer, ne le voulant plus avoir à ſon ſervice. Il obeït à cet ordre, & ayant fait mettre ſa femme eſtropiée dans un Pallanquin, il ſe mit en chemin avec toute ſa famille. Il n'eſtoit qu'à trois ou quatre journées de la ville, que le Gouverneur ſe trouvant plus mal que de coûtume l'envoya rappeller, ce que voyant le Medecin il poignarda ſa femme & quatre de ſes enfans avec treize filles eſclaves, aprés quoy il vint retrouver le Gouverneur qui ne luy en dit rien, & le reprit à ſon ſervice.

Le huitiéme je paſſay le Gange dans un grand bateau, ayant attendu depuis le matin juſqu'à midy ſur le bord de la riviere que le ſieur Maille m'apportât un écrit du Gouverneur pour la pouvoir paſſer. Car de coſté & d'autre il y a un Deroga qui ne laiſſe paſſer perſonne ſans cet écrit ; & il regarde auſſi

quelle ſorte de marchandiſe on tranſporte, chaque charette chargée devant quatre roupies, & un caroſſe n'en payant qu'une, ſans compter la barque qu'il faut encore payer à part.

Ce jour-là le giſte fut à *Sadoul-ſerail*, coſtes 16

Le neufiéme à *Yakedil-ſera*, coſtes 10

Le dixiéme à *Bouraky-ſera*, coſtes 10

L'onziéme à *Banarou*, coſtes 10

*Banarou* eſt une grande ville & tres-bien bâtie, la pluſpart des maiſons eſtant de brique & de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres villes des Indes; mais ce qu'il y a d'incommode eſt que les ruës ſont fort étroites. Il y a pluſieurs Carvanſeras, & entr'autres un fort grand & tres-proprement bâti. Au milieu de la Cour il y a deux galeries, où l'on vend des toiles, des étofes de ſoye, & autres ſortes de marchandiſes. La pluſpart de ceux qui vendent ſont les ouvriers qui ont fait les pieces, & de cette maniere les étrangers tirent les marchandiſes de la premiere main. Ces ouvriers avant que de rien expoſer en vente doivent aller trouver celuy qui a la ferme, pour faire mettre aux pieces de toile ou de ſoye le cachet du Roy, autrement ils ſeroient mis à l'amande & recevroient des coups de bâton. La ville eſt aſſiſe au nord du Gange qui court le long des murailles, & une grande riviere s'y vient jetter deux lieuës au deſſous du coſté du couchant. C'eſt dans Banarou où les Idolâtres ont une de leurs principales Pagodes, & j'en feray la deſcription au deuxiéme livre où je parleray de la religion des Banianes.

Environ à cinq cent pas de la ville tirant au Nord-oueſt il y a une Moſquée où l'on voit pluſieurs ſepultures de Mahometans, dont quelques-unes ſont d'une fort belle architecture. Les plus belles ſont chacune au milieu d'un jardin fermé de murailles, qui laiſſent des jours de demi-pied en quarré par où les paſſans en ont la vûë. La plus conſiderable de toutes eſt comme un grand pied d'eſtail en carré, dont chaque face peut avoir 40. pas. Au milieu de cette plate-forme on voit une colomne de 32. à 35. pieds de haut toute d'une piece, & que trois hommes auroient de la peine à embraſſer. Elle eſt d'une pierre grisâtre, & ſi dure que je ne la pus grater avec mon coûteau. Comme elle finit en pyramide il y a une groſſe boule ſur la pointe, & au deſſous de la boule elle eſt

entourée de gros grains. Toutes les faces de ce tombeau sont pleines de figures d'animaux taillez en relief dans la pierre, & il a esté bien plus haut hors de terre qu'il ne paroît, plusieurs des vieillards qui gardent quelques-unes de ces sepultures, m'ayans assuré que depuis cinquante ans il s'est enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoûtent que c'est la sepulture d'un des Roys de Boutan, qui y a esté enterré quand il sortit de son pays pour conquerir ce Royaume, dont il fut chassé depuis par les descendans de Tamerlan. C'est de ce Royaume de Boutan d'où l'on apporte le musc, & j'en donneray la description au troisiéme livre.

Je demeuray à Banarou le douziéme & le treiziéme, & pendant ces deux jours ce fut une pluye continuelle, mais qui ne m'empescha pas de me remettre en chemin dés le soir du treiziéme passant le Gange avec un billet du Gouverneur. Avant que d'entrer dans la barque on visite tout le bagage des voyageurs; les hardes ne doivent rien, & il n'y a que les marchandises pour lesquelles il faut payer la doüane.

Le treiziéme je fus au gîte à *Baterpour*, costes 2

Le quatorziéme à *Satragy-sera*, costes 8

Le quinziéme à *Moniarky-sera*, costes 9

Le matin de ce jour-là aprés avoir marché deux costes je passay une riviere appellée *Carnasar-sou*, & à trois costes de là on en passe une autre qu'on nomme *Saode-sou*, & toutes les deux se passent à gué.

Le seiziéme à *Gourmabad*, costes 8

C'est un bourg sur une riviere appellée *Goudera-sou*, & on la passe sur un pont de pierre.

Le dix-septiéme à *Saseron*, costes 4

*Saseron* est une ville au pied des montagnes, auprés de laquelle il y a un grand étang. On voit au milieu une petite isle où est bâtie une fort belle Mosquée, dans laquelle se voit la sepulture d'un Nabab nommé Selim-kan, qui la fit bâtir du temps qu'il estoit Gouverneur de la Provice. Il y a un beau pont de pierre pour passer dans l'isle qui est toute revétue & pavée de grandes pierres de taille. D'un des côtez de l'étang regne un grand jardin, au milieu duquel est une autre belle sepulture du fils du mesme Nabab Selim-kan qui succeda à son pere au gouvernement de la Province. Quand on veut aller à

la mine de Soulmelpour, dont je parleray au dernier livre de ces relations, on quite le grand chemin de Patna, pour tirer droit au midy par Exberbourg & la fameuse forteresse de Rhodas comme je diray au mesme lieu.

Le dix-huitiéme je passay en bateau la riviere de *Son-sou* qui vient des montagnes du midy, & aprés l'avoir passée, ceux qui ont des marchandises doivent payer un certain droit.

Ce jour-là mon giste fut à *Daoud-Nagar-sera* où il y a une belle sepulture, costes. 9

Le dix-neufiéme à *Halva-sera*, costes 10

Le vingtiéme à *Aga-sera*, costes 9

Je rencontray le matin cent trente elephans tant grands que petits qu'on menoit à Dehly au Grand Mogol.

Le vingt-uniéme à *Patna*, costes 10

*Patna* est une des plus grandes villes des Indes sur le bord du Gange du costé du Couchant, & elle n'a guere moins de deux costes de longueur. Les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plus grande partie des autres villes des Indes, & elles sont presque toutes couvertes de chaume ou de bambouc. La Compagnie Hollandoise y a une loge, à cause du negoce du salpêtre qu'elle fait rafiner à un gros village appellé Choupar, qui est aussi sur la rive droite du Gange à dix costes audessus de Patna.

Arrivant à Patna avec Monsieur Bernier nous rencontrâmes dans la ruë les Hollandois qui retournoient à Choupar, & qui firent arrester leurs carosses pour nous salüer. Nous ne nous separâmes point sans avoir vuidé ensemble deux bouteilles de vin de Schiras en pleine ruë, à quoy on ne trouve rien à redire en ce païs-là où l'on vit sans ceremonie & avec une entiere liberté.

Je demeuray huit jours à Patna, pendant lesquels il se passa une chose qui fera voir au lecteur comme le crime de Sodomie ne demeure pas impuni parmi les Mahometans. Un Mimbachi qui commandoit mille fantassins voulut abuser d'un jeune garçon qui estoit à son service, & qui s'estoit plusieurs fois défendu contre ses attaques, en s'en plaignant méme au Gouverneur, à qui il dit que si son maître le pressoit davantage il ne manqueroit pas de le tuër. Enfin le Capitaine prit si bien son temps à une maison qu'il avoit à la campagne, qu'il

força le garçon & qu'il vint à bout de son dessein. Ce garçon outré de douleur prit aussi son temps pour se venger, & estant un jour à la chasse avec son maître éloigné des autres serviteurs d'environ un quart de lieuë, il vint par derriere & luy abatit la teste d'un coup de sabre. Il courut aussi-tost à la ville à bride abatuë, criant par tout qu'il avoit tué son maître pour un tel sujet, & vint d'abord au logis du Gouverneur qui le fit mettre en prison. Mais il en sortit au bout de six mois, & quoy que tous les parens du mort ayent pû faire pour obtenir qu'il mourût, le Gouverneur n'osa le condamner, & craignit le peuple qui crioit que le jeune garçon avoit bien-fait.

Je partis de Patna en bateau pour descendre à Daca le 29. de Janvier entre onze heures & midy. Si la riviere eut esté forte comme elle l'est aprés les pluyes, je me fusse embarqué dés Hallabas ou au moins à Banarou.

Ce méme jour je vins coucher au *Sera Beconcour*, costes. 15

Cinq costes au deça de Beconcour on trouve une riviere appellée *Ponpon-sou* qui vient du midy & se jette dans le Gange.

*Le* 30. *au Sera d'Eriia*, costes. 17

Le 31. aprés avoir fait quatre costes ou environ on trouve la riviere *Kaoa* qui vient du Midy; trois costes plus bas on en voit une autre appellée *Chanon* qui tombe du Nord; quatre costes plus avant on découvre celle *d'Erguga* qui vient du Sud, & enfin six costes au dessous celle *d'Aquera* qui vient de la méme plage, & ces quatre rivieres perdent leur nom dans le Gange. Toute cette journée je vis de grandes montagnes du costé du Sud, & éloignées du Gange, tantost de dix costes & tantost de quinze, & je vins au gîte à *Monger*-ville, costes. 18

Le premier jour de Janvier 1666. aprés avoir vogué deux heures je vis le *Gandet* entrer dans le Gange & qui vient du Nord. C'est une grande riviere qui porte bateau.

Ce soir-là le gîte fut à *Zangira*, costes. 8

Mais comme le Gange serpente fort toute cette journée, on fait bien par eau 22. costes.

Le 2. depuis les six heures du matin jusques vers les onze je vis trois rivieres entrer dans le Gange, & elles viennent toutes trois du costé du Nord. La premiere s'appelle *Ronova*, la seconde *Taé* & la troisiéme *Chanan*.

Je vins coucher à *Baquelpour*, costes. 18

Le 3. aprés quatre heures de chemin sur le Gange, je trouvay la riviere de *Katare* qui vient du Nord, & vins coucher ce jour-là à un village appellé *Pongangel* au bout des montagnes qui viennent jusques au Gange, costes. 13

Le 4. une heure au dessous de Pongangel je trouvay une grande riviere appellée *Mart-nadi* qui vient du costé du Nord, & je vins coucher à *Rage-mehale*, costes. 6

*Rage-mehale* est une ville à la droite du Gange, & quand on y vient par terre on trouve pendant une coste ou deux les chemins pavez de brique jusques à la ville. C'estoit cy-devant la residence des Gouverneurs de Bengala, parce que c'est un fort beau païs de chasse, & d'ailleurs le negoce y estoit grand. Mais la riviere ayant pris un autre cours, & ne passant plus qu'à une grande demi-lieuë de la ville, tant par cette raison, que pour tenir en bride le Roy d'Aracan & plusieurs bandis Portugais qui se sont retirez aux embouchures du Gange, & dont ceux de Daca jusqu'où ils faisoient des courses estoient molestez, & le Gouverneur & les marchands qui demeuroient à Rage-mehale se sont transportez à *Daca* qui est aujourd'huy une ville de grand negoce.

Le 6. estant arrivé à un gros bourg appellé *Donapour* à six costes de Rage-mehale, j'y laissay Monsieur Bernier qui alloit à Casenbazar & de là à Ogouli par terre, parce que quand la riviere est basse on ne peut passer, à cause du grand banc de sable qui est devant une ville appellée *Soutiqui*.

Je vins coucher ce soir-là à *Toutipour* éloigné de Rage-mehale de costes. 12

Je vis-là au lever du soleil quantité de Crocodiles couchez sur le sable.

*Le 7. je vins à Acerat*, costes. 25

D'Acerat à Daca il y a encore par terre 45. costes. Tout ce jour-là je vis une si grande quantité de Crocodiles, qu'il me prit enfin envie de tirer sur un pour sçavoir si ce qu'on dit vulgairement est veritable, qu'un coup d'arquebuze ne leur fait rien. Le coup luy donna dans la machoire & le sang coula; mais il ne demeura pas sur la place & il s'en alla dans la riviere.

Le 8. je vis encore un grand nombre de ces Crocodiles couchez sur le bord de la riviere, & je tiray sur deux en deux coups

avec trois bales à chaque coup. Aussi-tost qu'ils furent blessez, ils se renverserent sur le dos en ouvrant la gueule & moururent sur la place.

Ce jour-là je vins coucher à *Douloudia*, costes. 17

Les Corbeaux furent cause que nous trouvâmes un beau poisson que les pescheurs avoient caché sur le bord de la riviere dans des roseaux. Car comme nos bateliers virent qu'il y avoit une grande quantité de corbeaux qui croaçoient & entroient dans ces roseaux, ils jugerent qu'il falloit qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire, & ils chercherent si bien qu'ils trouverent de quoy faire un bon repas.

Le 9. sur les deux heures aprés midy nous trouvâmes une riviere appellée *Châtivor* qui vient du côté du Nord, & nôtre gîte fut à *Dampour*, costes. 16

Le 10. nous couchâmes au bord de l'eau en un lieu éloigné de maisons, & fimes ce jour-là, costes. 15

L'11. sur le soir estant arrivez à l'endroit où le Gange fait trois bras dont l'un va à Daca, nous couchâmes à l'entrée de ce canal à un gros village qu'on appelle *Iatrapour*, costes. 20

Ceux qui n'ont point de bagage peuvent couper par terre de Jatrapour à Daca, & ils abregent beaucoup de chemin, parce que l'eau fait de grands contours.

Le 12. sur le midy nous passâmes devant un gros bourg appellé *Bagamara*, & vinmes coucher à *Kasbata* autre gros bourg, costes. 11

Le 13. sur le midy nous trouvâmes une riviere à deux costes de Daca appellée *Laquia* & qui vient du Nord-est. Vis à vis de la pointe où se viennent joindre les deux rivieres, il y a de costé & d'autre une forteresse avec plusieurs pieces de canon. Demi-coste plus bas on voit une autre riviere appellée *Pagalu*, sur laquelle il y a un beau pont de brique que Mirza-Mola a fait bâtir. Cette riviere vient du Nord-est, & demi-coste au dessous on en trouve une autre appellée *Cadamtali* qui vient du Nord, & que l'on passe aussi sur un pont de brique. Des deux costez de la riviere on voit plusieurs tours, où sont comme enchassées quantité de testes de gens qui ont volé sur les chemins.

Nous arrivâmes sur le soir à *Daca* & fimes ce jour-là, costes. 9

*Daca* est une grande villace qui ne s'étend qu'en longueur, chacun estant bien aise d'avoir sa maison proche du Gange.

Cette longueur eſt de plus de deux coſtes, & méme depuis le dernier pont de brique dont je viens de parler juſques à Daca, ce n'eſt qu'une ſuite de maiſons écartées les unes des autres, & habitées pour la plus grande partie par des Charpentiers qui bâtiſſent des galeaces & autres vaiſſeaux. Ces maiſons ne ſont proprement que de méchantes hutes faites de bamboue & de terre graſſe qu'on applique pardeſſus. Celles de Daca ne ſont guere mieux bâties, & pour ce qui eſt du logis du Gouverneur c'eſt un enclos de hautes murailles, au milieu duquel il y a une méchante maiſon qui n'eſt que de bois. Il loge ordinairement ſous des tentes qu'il fait dreſſer dans une grande cour de cét enclos. Les Hollandois ne trouvant pas que leurs marchandiſes fuſſent bien en ſeureté dans les maiſons ordinaires de Daca, ont fait bâtir un fort beau logis, & les Anglois en ont auſſi un qui eſt aſſez raiſonnable. L'Egliſe des RR. PP. Auguſtins eſt toute de brique, & l'ouvrage eſt aſſez beau.

A mon dernier voyage à Daca, le Nabab Cha-Eſt-kan qui eſtoit alors Gouverneur de Bengala avoit la guerre avec le Roy d'Aracan, dont l'armée navale eſt d'ordinaire de 200. galeaces accompagnées de pluſieurs autres petits bâtimens. Ces galeaces vont par tout le Golfe de Bengala & entrent dans le Gange, la mer montant encore plus haut que Daca. Cha-Eſt-kan oncle du Roy Aureng-zeb qui regne preſentement, & la meilleure teſte qui fût dans tous ſes Etats, trouva moyen de débaucher pluſieurs Chefs de l'armée du Roy d'Aracan, & tout d'un coup quarante galeaces qui eſtoient commandées par des Portugais, le vinrent joindre. Pour engager plus fortement tout ce nouveau monde à ſon ſervice, il donna une grande paye à chacun des Officiers Portugais & aux ſoldats à proportion; mais pour ceux qui eſtoient du païs ils n'eurent que le double de la paye ordinaire. C'eſt une choſe ſurprenante de voir avec quelle vîteſſe ces galeaces vont à la rame. Il y en a de ſi longues qu'elles ont juſqu'à cinquante rames de chaque coſté; mais il n'y a que deux hommes à chaque rame. On en voit pluſieurs qui ſont fort enjolivées, & où l'or & l'azur n'ont pas eſté épargnez. Les Hollandois en ont quelques-unes pour leur ſervice, dans leſquelles ils tranſportent leurs marchandiſes, & méme ils ont quelquefois beſoin d'en loüer d'autres faiſant gagner la vie à beaucoup de gens.

Le

Le lendemain de mon arrivée à Daca qui fut le 14. de Janvier je fus saluër le Nabab, & luy fis present d'une couverture en broderie d'or, avec une grande dentelle d'or de point d'Espagne autour, & d'une grande écharpe d'or & d'argent de même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Le soir estant de retour chez les Hollandois où j'estois logé, le Nabab m'envoya des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perse & de trois sortes de pommes.

Le 15. je luy montray mes marchandises, & fis present au Prince son fils d'une montre à boîte d'or émaillée, d'une paire de petits pistolets garnis d'argent, & d'une lunete à longue veuë. Tout ce que je donnay, tant au pere qu'au fils jeune Seigneur d'environ dix ans, me revenoit à plus de cinq mille livres.

Le 16. je traitay avec luy du prix de mes marchandises & ensuite je fus chez son Visir prendre ma lettre de change pour estre payé à Casenbazar. Ce n'est pas qu'il ne voulût bien me compter mon argent à Daca, mais les Hollandois qui estoient mieux instruits des choses que moy m'avertirent qu'il y avoit à risquer à porter de l'argent à Casenbazar, où l'on ne peut guere se rendre qu'en remontant le Gange, parce que le chemin est tres-mauvais par terre & plein de brossailles ou de marais. Le danger consiste en ce que les petites barques dont l'on se sert sont fort sujetes à renverser par le moindre orage, & quand les mariniers peuvent découvrir que l'on porte de l'argent, il leur est aisé de faire renverser la barque & de trouver aprés l'argent au fond de l'eau pour s'en saisir.

Le 20. je pris congé du Nabab qui me pria de le revenir voir, & il me fit délivrer un passeport dans lequel il me donnoit la qualité de Gentilhomme de sa maison; ce qu'il avoit déja fait pendant qu'il estoit Gouverneur d'Amadabat, lorsque je le fus trouver à l'armée dans la Province de Decan où le Raja Seva-gi estoit entré comme je diray ailleurs. En vertu de ces passeports je pouvois aller & venir sur toutes les terres du Grand Mogol comme estant de sa maison, & j'en rapporteray la teneur au second livre.

Le 21. les Hollandois firent un grand repas pour l'amour de moy, & ils y convierent les Anglois & quelques Portugais

avec un Religieux Auguſtin de la méme nation.

Le 22. je fus rendre viſite aux Anglois qui avoient pour Chef ou Preſident le Sieur Prat, & enſuite le R. Pere Portugais & quelques autres Franguis.

Depuis le 23. juſques au 29. je fis quelques achats pour onze mille roupies, & tout eſtant embarqué je fus faire mes adieux.

Le 29. au ſoir je partis de Daca, & tous les Hollandois m'accompagnerent durant deux lieuës avec leurs petites barques armées, & le vin d'Eſpagne ne fut pas épargné pendant ce temps-là. Ayant demeuré ſur la riviere depuis le 29. de Janvier juſques à l'onziéme de Fevrier, je laiſſay mes ſerviteurs & mes marchandiſes dans la barque à Acerat, où je pris un bateau qui me porta à un gros village nommé *Mirdapour*.

Le 12. je pris un cheval pour me porter, & n'en trouvant point d'autre pour mon bagage, je fus obligé de me ſervir de deux femmes qui s'en chargerent. J'arrivay le ſoir à *Caſenbazar*, où je fus bien receu du Sieur Arnoul Van Wachttendonk Directeur de tous les Comptoirs des Hollandois en Bengala, lequel voulut que je logeaſſe chez-luy.

Le 13. je paſſay agreablement la journée avec Meſſieurs les Hollandois qui voulurent ſe réjoüir à mon arrivée.

Le 14. le Sieur Wachttendonk s'en retourna à Ouguely où eſt le Comptoir general, & ce méme jour un de mes ſerviteurs qui avoit pris le devant, vint me donner avis que les gens que j'avois laiſſé dans la barque avec mes marchandiſes avoient couru grand riſque par le grand vent qui avoit duré deux jours & qui ſe rendoit plus fort la nuit.

Le 15. les Hollandois me donnerent un Pallekis pour aller à *Madeſou-bazarki*. C'eſt un gros bourg à trois coſtes de Caſenbazar où eſtoit le Receveur General de Cha-Eſt-kan, auquel je preſentay ma lettre de change. Aprés l'avoir leuë il me dit qu'elle eſtoit bonne, & qu'il me la payeroit ſi le ſoir auparavant il n'avoit pas receu ordre du Nabab de ne me pas payer au cas qu'il ne m'eût pas encore conté l'argent. Il ne me dit point le ſujet qui obligeoit Cha-Eſt-kan à agir de la ſorte, & je retournay à mon logis aſſez ſurpris de ce procedé.

Le 16. j'écrivis au Nabab pour ſçavoir quelle raiſon il avoit de donner ordre à ſon Receveur de ne me pas payer.

Le 17. au ſoir je partis pour Ouguely dans une barque à

quatorze rames que les Hollandois me presterent, & cette nuit-là & la suivante je couchay sur la riviere.

Le 19. sur le soir je passay un gros bourg appellé *Nandi*, & c'est jusques où vient le flus de la mer. Il se leva un vent si furieux & l'eau fut si haute, qu'il fallut nous arrester trois ou quatre heures & mettre nôtre barque en terre.

Le 20. j'arrivay à *Ouguely* où je demeuray jusques au 2. de Mars, pendant lequel temps les Hollandois me firent grande chere, & tâcherent de me donner tous les divertissemens que ce païs-là est capable de fournir. Nous fimes plusieurs promenades sur la riviere, & nous avions pour la bouche toutes les delicatesses qui se trouvent dans nos jardins d'Europe, des salades de plusieurs sortes, des choux, des asperges, des pois, & principalement des feves dont la graine vient du Japon, les Hollandois estant curieux d'avoir de toutes sortes d'herbes & de legumes dans leurs jardins, qu'ils ont grand soin de bien cultiver, sans avoir pû toutesfois y faire venir des artichauds.

Le 2. de Mars je partis d'Ouguely, & arrivay le 5. à *Casenbazar*.

Le lendemain je fus à *Madesou-barzaki*, pour sçavoir si le Receveur qui n'avoit pas voulu me payer avoit eu un autre ordre du Nabab. Car j'ay dit plus haut que j'écrivis sur le champ à Cha-Est-kan pour me plaindre de son procedé, & sçavoir pour quelle raison il ne vouloit pas que ma lettre de change me fût payée. Le Directeur des Comptoirs des Hollandois joignit une lettre à la mienne, & representa au Nabab que j'estois trop bien connu de luy, comme ayant eu auparavant à Amadabat, à l'armée de Decan & en d'autres lieux plusieurs affaires ensemble, pour ne pas meriter un traitement favorable; qu'il devoit considerer qu'estant le seul qui apportoit souvent aux Indes les plus belles raretez de l'Europe, ce n'estoit pas le moyen de me donner envie d'y revenir comme il m'en sollicitoit, si je partois mécontent; joint que dans la créance qu'on avoit en moy je pourrois aisément dégoûter ceux qui voudroient venir aux Indes avec quelques pieces rares, en leur faisant apprehender le méme traitement que j'aurois receu. Ny ma lettre ny celle du Directeur ne produisirent pas tout l'effet que nous esperions, & je ne fus guere satisfait du nouvel ordre que le Nabab avoit envoyé au Re-

ceveur, par lequel il luy commandoit de me payer en me rabatant vingt mille roupies ſur la ſomme que je devois toucher, & qui eſtoit portée par ma lettre de change ſelon le prix dont nous eſtions convenus. Le Nabab ajoûtoit que ſi je ne voulois pas me contenter de ce payement, je pouvois venir reprendre mes marchandiſes. Ce procedé du Nabab vint du mauvais tour qui me fut joüé par trois fripons qui ſont à la Cour du Grand Mogol, & en voicy l'hiſtoire en peu de mots.

Aureng-zeb qui regne preſentement à la ſollicitation de deux Perſans & d'un Baniane a établi depuis peu une coutume tres-deſavantageuſe aux marchands qui viennent d'Europe & d'autres lieux pour vendre quelques joyaux à la Cour. Quand ils arrivent ſoit par mer ſoit par terre, les Gouverneurs des places où ils abordent ont ordre de les envoyer au Roy avec leurs marchandiſes de gré ou de force, ce que le Gouverneur de Surate pratiqua à mon égard en l'année 1665. en m'envoyant à Dehly ou Jehanabad où eſtoit le Roy. Il y a donc auprés de ſa Majeſté deux Perſans & un Baniane qui ſont commis pour voir & examiner tous les joyaux qu'on veut vendre au Roy. L'un des deux Perſans s'appelle *le Nabab Akel-kan*, c'eſt à dire *le Prince d'eſprit*, & c'eſt luy qui a en garde toutes les pierreries du Roy. L'autre a nom *Mirza-Mouſon*, dont la commiſſion eſt de taxer chaque piece. Le Baniane appellé *Nali-kan* eſt pour voir ſi les pierres ne ſont point fauſſes, ou ſi elles n'ont point quelque defaut. Ces trois hommes ont obtenu du Roy qu'ils verroient avant luy tout ce que les marchands étrangers apporteroient pour luy vendre, & qu'en ſuite ils le luy preſenteroient; & bien qu'ils ayent fait ſerment de ne rien prendre du marchand, ils ne laiſſent pas d'en tirer tout ce qu'ils peuvent pour le ruiner. Quand ils voyent quelque choſe de beau dont il y a lieu d'eſperer un grand profit, ils veulent qu'on le leur vende pour la moitié moins de ce que la choſe vaut, & ſi on refuſe de la leur abandonner ils ont la malice de taxer les joyaux quand ils ſont devant le Roy, à la moitié moins de leur valeur. Joint que le Roy Aureng-zeb a tres-peu de curioſité pour les pierreries, & qu'il aime beaucoup mieux l'or & l'argent. Le jour de la feſte du Roy, de laquelle je parleray ailleurs, tous les Princes & Grands de la Cour luy

font de magnifiques presens, & quand ils ne peuvent trouver des joyaux à acheter ils luy presentent des roupies d'or, dont le Roy comme j'ay dit, fait plus d'estat que des pierreries, quoy que des pierreries soient un present plus honorable que de l'or monnoyé. C'est aux approches de cette feste qu'il fait sortir de son tresor quantité de diamans, de rubis, d'émeraudes & de perles, que celuy qui a le pouvoir de taxer les pieces met entre les mains de plusieurs marchands, pour les vendre aux Grands qui sont tenus de faire un present au Roy, & de de cette maniere le Roy a tout ensemble & l'argent & ses joyaux.

Il y a encore un autre desavantage pour le marchand Joüaillier. C'est que quand le Roy a vû quelques pierres, un Prince ou autre Grand qui le sçait ne les achete jamais; & de plus pendant que ces trois hommes commis pour la visite des joyaux, les considerent & les examinent dans leur logis où il les leur faut porter, il s'y rencontre plusieurs Banianes qui sont experts, les uns pour les diamans, les autres pour les rubis, pour les émeraudes & pour les perles, & qui mettent par écrit le poids, la bonté, la netteté & la couleur de chaque piece. Que si le marchand va ensuite vers des Princes & Gouverneurs de quelques Provinces, ces gens-là leur envoyent le memoire de tout ce qu'il porte avec le prix, qu'ils ne mettent malicieusement qu'à la moitié de la juste valeur des choses. Ces Banianes sont pour le negoce pires mille fois que les Juifs & plus sçavans qu'eux en toutes sortes de ruses & de malices quand ils se veulent venger. Voicy donc le mauvais tour que me joüerent ces trois personnages.

Quand j'arrivay à Gehanabad l'un d'eux me vint trouver, & me dit qu'il avoit ordre du Roy de voir ce que j'apportois avant que je le pusse exposer en sa presence. Ils auroient bien voulu que le Roy n'eût pas esté à Gehanabad, parce qu'ils auroient tâché d'acheter eux-mémes tout ce que j'avois, pour y profiter en le revendant au Roy & aux Princes dans l'occasion, ce que neanmoins ils n'auroient jamais pû obtenir de moy. Le lendemain ils me vinrent voir tous trois l'un aprés l'autre, & ils vouloient avoir de moy entre autres choses un grand bouquet de neuf grosses perles en poire, dont la plus grosse estoit de 30. carats, & la moindre des 16. avec une autre

perle en poire ſeule de 55. carats. Pour ce qui eſt du bouquet le Roy le prit; mais pour la perle, voyant que quoy qu'ils me puſſent dire je ne leur voulois rien vendre, ils firent en ſorte qu'avant que j'euſſe montré mes joyaux au Roy, Giafer-Kan oncle de ſa Majeſté la vit, aprés quoy il ne la voulut pas rendre, me diſant qu'il me la payeroit auſſi bien que le Roy, & me priant de n'en pas parler; car en effet il avoit deſſein d'en faire preſent au Roy.

Aprés que le Roy eut choiſi d'entre mes joyaux ce qu'il luy plut, Giafer-Kan acheta de moy pluſieurs pieces, & fit en même temps le marché de la groſſe perle. Quelques jours aprés il me fit faire mon payement ſelon que nous eſtions demeurez d'accord, à la reſerve de la perle ſur laquelle il me voulut rabatre dix mille roupies. Les deux Perſans & le Baniane lui avoient malicieuſement fait entendre qu'à mon arrivée ils auroient pû s'ils avoient voulu avoir la perle à huit ou dix mille roupies moins que je ne la lui avois faite, ce qui eſtoit entierement faux; & Giafer-Kan m'ayant dit que ſi je ne voulois pas l'argent qu'il m'offroit je pouvois la reprendre, je le pris au mot l'aſſurant qu'il ne la reveroit de ſa vie. Je lui tins parole & demeuray ferme dans ma reſolution. Ce qui me rendoit ſi fixe, eſtoit en partie que je ſouhaitois de porter auſſi comme je fis quelque choſe de conſiderable à Cha-Eſt-kan, & s'il m'eut eſté permis à mon arrivée à Surate d'aller le trouver d'abord, je n'aurois pas eſté voir le Roy à Gehanabad, ſur quoy j'eus un grand demélé avec le Gouverneur de Surate. Car comme je fus le ſalüer, il me dit auſſi-toſt qu'il n'en iroit pas comme à mes autres voyages, & que le Roy vouloit abſolument voir le premier tout ce que l'on apportoit de curieux dans ſon Royaume. Je fus plus de quatre mois à diſputer en vain avec ce Gouverneur, il falut enfin que j'allaſſe trouver le Roy, & de peur que je ne priſſe un autre chemin on me donna quinze Cavaliers pour m'accompagner juſqu'à Chalaour.

Eſtant donc parti pour Bengala, ces trois Intendans des joyaux outrez de dépit, & pouſſez auſſi ſans doute par Giafer-Kan qui eſtoit bien aiſe de ſe venger de mon refus, écrivirent à Cha-Eſt-kan que je portois quelques joyaux pour les lui faire voir, & entre autres pieces une tres-belle perle que j'avois venduë à Giafer-Kan; mais qu'il m'avoit renduë enſuite,

ayant reconnu que je la lui voulois faire payer dix mille roupies plus qu'elle ne pouvoit valoir. Ils en écrivirent autant à proportion des autres pieces que j'apportois ; & ce fut sur ces faux & malicieux avis, lesquels Cha-Est-Kan ne receut qu'aprés m'avoir fait délivrer ma lettre de change, que ce Prince voulut que sur toute ma partie on me rabatit vingt mille roupies, ce qui fut enfin reduit à dix mille de rabais, de quoy il me falut consoler.

Puisque j'ay parlé plus haut du present que je fis à Cha-Est-kan, je ne dois pas me taire de ceux que je fus aussi obligé de faire au Roy, au Nabab Giafer-Kan, à l'Eunuque de la Grande Begum sœur d'Aureng-zeb, au Grand-Tresorier, & aux Portiers du Tresor. Car il faut remarquer que qui que ce soit qui veüille avoir audience du Roy, on lui demande avant toutes choses où est le present qu'il a à lui faire, & l'on examine si c'est chose digne d'estre offerte à sa Majesté. Jamais personne n'oseroit s'y presenter les mains vuides, & c'est un honneur que l'on achete assez cher. Estant donc arrivé à Gehanabad je fus faire la reverence au Roy le 12. de Septembre 1665. & voicy le present que je lui fis.

Premierement une Rondache de bronze de haut relief parfaitement bien doré, la dorure seule coûtant trois cens ducats d'or qui montent à 1800. livres, & la piece entiere à 4378. liv. Au milieu se voyoit representée l'histoire de Curtius, qui se jetta à cheval & armé de toutes pieces dans ce goufre qui s'estoit ouvert à Rome & d'où sortoit un air empesté. Le tour de la Rondache estoit une naïve representation du siege de la Rochelle. C'estoit le Chef-d'œuvre d'un des plus excellens ouvriers de France, & il lui avoit esté commandé par Monsieur le Cardinal de Richelieu. Tous les Grands Seigneurs qui étoient alors autour du Roy Aureng-zeb furent charmez de la beauté de cét ouvrage, & lui dirent qu'il falloit mettre cette riche piece sur le grand Elephant qui porte l'étendart devant sa Majesté quand elle marche.

De plus je fis present au Roy d'une masse d'armes de cristal de roche, dont toutes les costes estoient couvertes de rubis & d'émeraudes enchassées en or dans le cristal. Cette piece coûtoit 3119. livres.

Plus d'une selle de cheval à la Turque brodée de petits ru-

bis, de perles & démeraudes, laquelle avoit coûté 2892. livres.

Plus d'une autre selle de cheval avec la housse, le tout couvert d'une broderie or & argent & du prix de 1730. livres. Le present entier que je fis au Roy montoit à livres. 12119

Present fait au Nabab Giafer-Kan oncle du Grand Mogol.

Premierement une table avec dix-neuf pieces pour faire le cabinet, le tout de pierres de rapport de diverses couleurs representant toutes sortes de fleurs & d'oyseaux. L'ouvrage a esté fait à Florence & a coûté livres - - - 2150

Plus un anneau d'un rubi parfait qui a coûté livres - 1300

Au grand Tresorier une montre à boiste d'or couverte de petites émeraudes livres - - - - 720

Aux Portiers du Trésor du Roy & à ceux qui tirent l'argent du Tresor 200. roupies qui font livres - - - 300

A l'Eunuque de la Grande Begum sœur du Roy Aureng-zeb une montre à boiste peinte qui a coûté livres - - 260

Tous les presens que je fis tant au Grand Mogor qu'à Cha-Est-kan & à Giafer-Kan oncles de sa Majesté; comme aussi aux Grands-Tresoriers du Roy, aux Intendans des maisons des Kans, aux Capitaines des portes du Palais, & enfin à ceux qui m'apporterent deux fois le Calaat ou habit d'honneur de la part du Roy, & autant de fois de la part de la Begum sa sœur, & une fois de la part de Giafer-Kan, tous ces presens, dis-je, montoient à la somme de vingt-trois mille cent quatre-vingt sept livres. Tant il est vray que ceux qui veulent faire des affaires à la Cour des Princes, tant en Turquie qu'en Perse & aux Indes, ne doivent pas pretendre de rien commencer, qu'ils n'ayent tout prests des presens considerables, & presque toûjours la bourse ouverte pour divers Officiers du credit desquels on a besoin. Ie n'ay point parlé au premier volume du present que je fis aussi à celuy qui m'apporta le Calaat de la part du Roy de Perse, auquel je fis donner deux cens écus.

CHAP.

## CHAPITRE IX.

### *Route de Surate à Golconda.*

J'AY fait plusieurs voyages à Golconda, & par differentes routes, tantost par mer en partant d'Ormus pour Maslipatan, tantost en partant d'Agra, & le plus souvent de Surate, qui est le plus grand abord de l'Indostan. Je ne parleray dans ce chapitre que de la route ordinaire de Surate à Golconda, dans laquelle je comprens celle d'Agra qui s'y vient rendre à Dultabat comme je diray ensuite, ne faisant mention pour ne pas ennuyer le lecteur, que de deux voyages que j'y fis en 1645. & 1653.

Je partis de Surate le 19. de Ianvier de l'année 1645. & vins au gîte à *Cambari*, costes. 3

*De Combari à Barnoli*, costes. 9

*De Barnoli à Beara*, costes. 12

*De Beara à Navapour*, costes. 16

C'est le lieu où croît comme j'ay dit, le plus beau ris du monde & qui sent le musc.

*De Navapour à Rinkula*, costes. 18

*De Rinkula à Pipelnar*, costes. 8

*De Pipelnar à Nimpour*, costes. 17

*De Nimpour à Patane*, costes. 14

*De Patane à Secoura*, costes. 14

*De Secoura à Baquela*, costes. 10

*De Baquela à Disgon*, costes. 10

*De Disgon à Dultabat*, costes. 10

*Dultabat* est une des meilleures forteresses des Estats du Grand Mogol sur une montagne escarpée de tous costez, le chemin qu'on y a pû pratiquer estant si étroit, qu'il n'y peut passer qu'un cheval ou qu'un chameau à la fois. La ville est au bas de la montagne & a de bonnes murailles, & cette place importante que les Mogols avoient perduë quand les Roys de Visapour & de Golconda se revolterent & secoüerent le joug, fut reprise sous le regne de Gehan-guir par un subtil stratageme. Sultan Courom qui depuis a esté appellé

Cha-gehan commandoit en Decan l'armée du Roy son pere, & Ast-kan beau-pere de Cha-Est-kan qui estoit un des Generaux tint quelque discours au Prince, qui fâcha tellement qu'envoyant prendre sur le champ un de ces papouches ou souliers qu'on laisse à la porte, il lui en fit donner cinq ou six coups sur la toque, ce qui est aux Indes le dernier affront, aprés quoy il ne faut plus qu'un homme paroisse. Tout cela se fit de concert entre le Sultan & ce General pour mieux tromper le monde, & sur tout les espions que le Roy de Visapour pouvoit avoir dans l'armée du Prince. Le bruit de la disgrace d'Ast-kan s'estant bien-tost répandu, & lui-méme ayant esté demander azile au Roy de Visapour, celuy-cy qui n'eut pas d'assez bons yeux pour découvrir la ruse, lui fit un tres-bon accüeil & l'assura de sa protection. Ast-kan se voyant si bien receu, pria le Roy que pour sa plus grande seureté il lui fût permis de se retirer avec dix ou douze de ses femmes, & environ autant de ses serviteurs dans la forteresse de Dultabad, ce qui lui fut accordé. Il y entra avec huit ou dix chameaux, les deux cajavas qui sont de costé & d'autre du chameau estant bien fermez selon la coûtume, afin qu'on ne puisse voir les femmes qui sont dedans. Mais au lieu de femmes on y avoit mis de bons soldats, deux dans chaque cajava tous gens d'execution, tel qu'estoit aussi chaque Châtré qui conduisoit son chameau, de sorte qu'il leur fut aisé d'égorger la garnison qui n'estoit pas sur ses gardes & de se rendre maîtres de la place, qui depuis est demeurée sous l'obeïssance du Grand Mogol. Au reste il y a dans cette place quantité de belles pieces de canon, & d'ordinaire les Canoniers sont Anglois ou Hollandois. Il est vray qu'il y a une petite montagne plus haute que la forteresse, mais malaisément y peut-on aller qu'en passant par la méme forteresse. Il y avoit un Canonier Hollandois, qui apres avoir servi le Roy quinze ou seize ans lui demanda son congé, & méme la Compagnie Hollandoise qui l'avoit mis au service du Grand Mogol fit tous ses efforts pour le lui faire obtenir; mais elle n'en put jamais venir à bout, parce qu'il estoit tres-bon Canonier, & qu'il reüssissoit admirablement aux feux d'artifice. Le Raja Jesseing qui est le plus puissant de tous les Princes Idolâtres des Indes, & qui a le plus fortement aidé Aureng-

zeb à monter ſur le trône, fut envoyé comme Generaliſſime des armées de ce Roy contre le Raja-Seva-gi, & paſſant auprés de la forteresse de Dultabat, ce Canonier Hollandois le fut ſalüer, & tous les Canoniers de l'armée eſtoient Franguis comme lui. Le Hollandois ſe ſervant de l'occaſion dit au Raja que s'il vouloit lui donner ſon congé, il lui promettoit de trouver l'invention de faire monter du canon ſur la montagne qui commandoit la forteresse, & l'on avoit déja donné à la montagne une ceinture de murailles, quelques ſoldats ayant eſté mis dans cét enclos pour empeſcher que quelqu'un ne vint s'en emparer. Le Raja tres-content de cette propoſition lui promit que s'il pouvoit venir à bout de ſon deſſein, il lui feroit avoir ſon congé du Roy avec un preſent honneſte. La choſe ayant heureuſement reüſſi au contentement du Prince, il tint parole au Canonier Hollandois, & je le vis arriver à Surate au commencement de l'année 1667. où il s'embarqua pour Batavie.

*De Dultabat à Aureng-abat*, coſtes. 4

*Aurengabat* n'eſtoit cy-devant qu'un village, dont Aurengzeb a fait une ville qui n'eſt pas fermée. Il fit ce notable accroiſſement, tant à cauſe d'un lac d'environ deux coſtes de tour ſur lequel le village eſtoit bâti, qu'en memoire de ſa premiere femme qui y eſt morte, & qui eſtoit mere de ſes enfans. Elle eſt enterrée au bout du lac du coſté du Couchant, où le Roy a fait bâtir une Moſquée avec une ſuperbe ſepulture & un beau Carvanſera. La Moſquée & la ſepulture ont coûté beaucoup, parce qu'elles ſont revêtuës de marbre blanc qu'on fait venir par charroy des environs de Lahor, & qui demeure en chemin prés de quatre mois. Allant un jour de Surate à Golconda, je rencontray à cinq journées d'Aurengabad plus de trois cens charettes chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs.

D'*Aurengabat à Pipeli*, coſtes. 8
De *Pipeli à Aubar*, coſtes. 12
D'*Aubar à Guiſemner*, coſtes. 10
De *Guiſemner à Aſti*, coſtes. 12
D'*Aſti à Saruer*, coſtes. 16
De *Saruer à Leſona*, coſtes. 16
De *Leſona à Nadour*, coſtes. 12

Il faut passer à *Nadour* une riviere qui va dans le Gange, & payer quatre roupies par charette ; joint que pour avoir la permission de passer il faut necessairement avoir un écrit du Gouverneur.

De *Nadour à Patonta*, costes. 9
De *Patonta à Kakeri*, costes. 10
De *Kakeri à Satapour*, costes. 10
De *Satapour à Sitanaga*, costes. 12
De *Sitanaga à Satanagar*, costes. 10

C'est à *Satanagar* où l'on commence d'entrer sur les terres du Roy de Golconda.

De *Satanagar à Meluari*, costes. 16
De *Meluarli à Girballi*, costes. 12
De *Girballi à Golconda*, costes. 14
Cette route de Surate à Golconda est de costes. 324

Et je fis le chemin en 27. jours. J'en mis cinq de plus à mon voyage de l'année 1653. & pris aussi une autre route depuis Piplenar où j'arrivay l'onzieme de Mars, estant parti le 6. de Surate.

*Le* 12. *à Birgam.*

*Le* 13. *à Omberat.*

Le 14. à Enneque-Tenque bonne forteresse qui porte le nom de deux Princesses des Indes. Elle est sur une montagne escarpée de tous costez, & il n'y a qu'un petit chemin du costé du Levant pour y monter. Il y a un étang dans l'enclos de cette place, & on y peut semer de quoy nourrir cinq ou six cens hommes ; mais le Roy ne veut pas y tenir de garnison, & on la laisse tomber en ruine.

*Le* 15. *à Geroul.*

Le 16. à *Lazour* où il passe une riviere, sur laquelle à la portée du canon du costé du Levant il y a une des plus grandes Pagodes du païs, où se rendent tous les jours quantité de Pelerins.

*Le* 17. *à Aurengabad.*

*Le* 18. *à Pipelgan* ou *Piply.*

*Le* 19. *à Ember.*

*Le* 20. *à Deogan.*

*Le* 21. *à Patris.*

*Le* 22. *à Bargan.*

*Le* 23. *à Palam.*

Le 24. à *Candear* grande forteresse, mais qui est commandée d'un costé par une montagne.

*Le* 25. *à Gargan.*

*Le* 26. *à Nagouni.*

*Le* 27. *à Indove.*

*Le* 28. *à Indelvat.*

*Le* 29. *à Regivali.* Entre ces deux derniers lieux il y a une petite riviere qui separe les Estats du Grand Mogol des terres du Roy de Golconda.

*Le* 30. *à Masapkipet.*

*Le* 31. *à Mirel-mola-kipet.*

*Le* premier d'Avril à *Golconda.*

Pour aller d'Agra à Golconda il faut se rendre à Brampour selon la route cy-devant décrite, de Brampour à Dultabat qui n'en est éloigné que de cinq ou six journées, & de Dultabat aux autres lieux que je viens de remarquer.

On peut prendre encore une autre route pour aller de Surate à Golconda, à sçavoir par Goa & Visapour, comme je diray dans la relation particuliere de mon voyage à Goa. Je viens maintenant à ce que j'ay pû remarquer de plus singulier dans le Royaume de Golconda, & aux dernieres guerres qu'il a eu à soûtenir contre les Estats voisins durant le temps que j'ay esté dans les Indes.

---

## CHAPITRE X.

### *Du Royaume de Golconda, & des guerres qu'il a soûtenuës depuis peu d'années.*

TOUT le Royaume de Golconda à le prendre en general est un bon païs, abondant en bled, ris, bœufs, moutons, poules & autres choses necessaires à la vie. Comme il y a quantité d'étangs, il y a aussi quantité de bon poisson, & l'on y trouve sur tout une espece d'Eperlan qui n'a qu'une arreste au milieu & qui est tres-delicat. La nature a plus contribué que l'art à faire ces étangs dont le païs est rempli, & qui sont

d'ordinaire dans des lieux un peu élevez, où il n'eſt beſoin que de faire une chauſſée du coſté de la plaine pour retenir l'eau. Ces chauſſées ſont quelquesfois de demi-lieuë de long, & aprés que la ſaiſon des pluyes eſt paſſée on ouvre de temps en temps les écluſes pour laiſſer aller l'eau dans la campagne, où elle eſt receu dans divers petits canaux pour arrouſer les terres des particuliers.

*Bagnagar* eſt le nom de la ville capitale de ce Royaume; mais vulgairement on l'appelle *Golconda* du nom de la forteresſe, qui n'en eſt éloignée que de deux coſtes & qui eſt la reſidence du Roy. Cette forteresſe a prés de deux lieuës de circuit, & par conſequent eſt de grande garde. C'eſt comme une ville où le Roy tient ſon treſor, ayant quité le ſejour de Bagnagar depuis qu'il fut ſaccagé par l'armée qu'Aureng-zeb y envoya comme je diray enſuite.

*Bagnagar* eſt donc la ville que l'on appelle vulgairement *Golconda*, & elle fut commencée par le biſayeul du Roy qui regne preſentement, à la ſollicitation d'une de ſes femmes qu'il aimoit paſſionnément & qui s'appelloit *Nagar*. Ce n'étoit auparavant qu'un lieu de plaiſance où le Roy avoit de beaux jardins, & ſa femme luy repreſentant ſouvent que l'endroit eſtoit beau à cauſe de la riviere pour y bâtir un Palais & une ville, il en fit enfin poſer les fondemens, & voulut qu'elle portât le nom de ſa femme en l'appellant *Bag-nagar*, c'eſt à dire jardin de Nagar. Cette ville eſt a 17. degrez d'élevation moins 2. minutes. Le païs d'alentour eſt un païs-plat, & proche de la ville on voit quantité de roches comme vers Fontaine-bleau. Une grande riviere baigne les murailles de la ville du coſté du Sud-oüeſt, & ſe va jetter proche de Maſlipatan dans le Golfe de Bengala. On la paſſe à Bagnagar ſur un grand pont de pierre qui n'eſt guere moins beau que le Pont-neuf de Paris. La ville eſt à peu prés de la grandeur d'Orleans bien bâtie & bien percée, & l'on y voit pluſieurs belles grandes ruës, mais qui n'eſtant point pavées, non plus que toutes les villes de Perſe & des Indes, ſont pleines de ſable, ce qui eſt fort incommode en Eſté.

Avant que de venir au pont on paſſe un grand faux-bourg appellé *Erengabad* d'une coſte de long, où logent tous les marchands, les couratiers & les ouvriers, & en general tout

le menu peuple, la ville n'eſtant habitée que par des perſonnes de qualité, des Officiers de la Maiſon du Roy, des gens de Juſtice & des gens de guerre. Depuis dix ou onze heures du matin juſqu'à quatre ou cinq du ſoir, les marchands & les courtiers viennent dans la ville pour negocier avec les marchands étrangers, aprés quoy ils retournent coucher chez-eux. Il y a dans ce faux-bourg deux ou trois belles Moſquées qui ſervent comme de Carvanſeras aux étrangers, & on voit pluſieurs Pagodes au voiſinage. C'eſt par le méme faux-bourg qu'on va de la ville à la forteresſe de Golconda.

Quand on a paſſé le pont on entre d'abord dans une grande ruë qui mene au Palais du Roy. On voit à main droite des maiſons de quelques Seigneurs de la Cour, & quatre ou cinq beaux Carvanſeras à deux étages, où il y a de grandes ſales & des chambres où l'on a de la fraîcheur. Au bout de cette ruë on trouve une grande place, ſur laquelle regne un des côtez du Palais, au milieu duquel il y a un balcon où le Roy ſe vient aſſeoir quand il veut donner audience au peuple. La grande porte du Palais n'eſt pas ſur cette place, mais ſur une autre qui eſt tout proche, & l'on entre d'abord dans une grande Cour toute entourée de portiques ſous leſquels ſe tient la Garde du Roy. De cette Cour on paſſe à une autre de méme ſtructure, autour de laquelle il y a pluſieurs beaux appartemens dont le toit eſt en terraſſe, ſur leſquelles comme ſur celles du quartier du Palais où l'on tient les Elefans. Il y a de beaux jardins, & de ſi gros arbres qu'il y a de quoy s'étonner comment ces voutes peuvent porter tant de charge, & on peut dire en general que toute cette maiſon ſent fort ſa maiſon Royale.

Il y a environ cinquante ans qu'on commença dans la ville une ſuperbe Pagode, & la plus grande de toutes les Indes ſi elle eſtoit achevée. Il y a ſur tout des pierres à admirer pour leur grandeur, & celle de la niche, qui eſt l'endroit où l'on doit faire la priere, eſt une roche entiere, d'une ſi prodigieuſe groſſeur qu'on a eſté cinq ans à la tirer, & qu'on employa continuellement à ce travail cinq ou ſix cens hommes. Il en fallut encore davantage pour la rouler ſur la machine; ſur laquelle on la tranſporta à la Pagode, & l'on m'a aſſuré qu'il y avoit quatorze cens bœufs à la tirer. Je diray plus bas pour-

quoy l'ouvrage eſt demeuré imparfait, & s'il eut eſté achevé il auroit paſſé avec raiſon pour l'édifice le plus hardy de toute l'Aſie.

De l'autre coſté de la ville par où l'on va à Maſlipatan, il y a deux grands étangs chacun environ d'une coſte de tour, ſur leſquels on voit quelques barques enjolivées pour le plaiſir du Roy, & le long des bords pluſieurs belles maiſons qui appartiennent aux principaux de la Cour.

A trois coſtes de la ville il y a une tres-belle Moſquée où ſont les tombeaux des Roys de Golconda, & tous les jours ſur les quatre heures aprés midy on donne du pain & le pilau à tous les pauvres qui ſe preſentent. Quand on veut voir quelque choſe de beau il faut aller voir ces tombeaux un jour de feſte; car alors depuis le matin juſqu'au ſoir ils ſont couverts de riches tapis.

Voicy ce que j'ay pû remarquer de l'ordre & de la police qui s'obſerve dans cette ville. En premier lieu quand un étranger ſe preſente aux portes, on le foüille exactement pour voir s'il n'a pas du ſel ou du tabac, parce que c'eſt le plus beau revenu du Roy. De plus il faut quelquefois que l'étranger attende un jour ou deux avant qu'il ait la permiſſion d'entrer. Un ſoldat en avertit d'abord l'Officier qui commande au corps-de-garde, & celuy-cy envoye au Deroga pour lui en donner auſſi avis. Comme il arrive ſouvent que le Deroga eſt empeſché, ou qu'll eſt hors de la ville à la promenade, & quelquefois auſſi le ſoldat que l'on envoye faiſant ſemblant de ne l'avoir pas trouvé, pour avoir occaſion d'y retourner & ſe faire dautant mieux payer de ſes peines, l'étranger eſt obligé d'attendre la fin de tout ce myſtere, & quelquefois comme j'ay dit juſques à un jour ou deux.

Quand le Roy rend la juſtice j'ay remarqué qu'il vient au Balcon qui regarde ſur la place, & tous ceux qui veulent s'y trouver ſe tiennent debout en bas vis à vis de l'endroit où eſt le Roy. Entre le peuple & la muraille du Palais on plante en terre trois rangs de bâtons de la longueur d'une demi-pique, au bout deſquels on attache des cordes qui croiſent l'une ſur l'autre, & il n'eſt pas permis à qui que ce ſoit de paſſer ces bornes ſans eſtre appellé. Cette barriere qui n'eſt dreſſée que quand le Roy rend juſtice, tient toute la longueur de la

place,

place, & vis à vis du balcon il y a une ouverture pour laiſſer paſſer ceux qu'on appelle. Alors deux hommes qui tiennent chacun par un bout une corde tenduë à ce paſſage, ne font que la baiſſer pour le laiſſer libre à celuy que l'on appelle. Un Secretaire-d'Eſtat ſe tient dans la place au deſſous du balcon pour recevoir les requeſtes, & quand il en a cinq ou ſix en main il les met dans un ſac, qu'un Eunuque qui eſt ſur le balcon auprés du Roy devale en bas avec une corde, & qu'il tire aprés en haut pour les preſenter à ſa Majeſté.

Ce ſont les plus Grands Seigneurs qui montent en garde tous les lundis chacun à ſon tour, & on ne les releve qu'au bout de huit jours. Il y a tel de ces Seigneurs qui commande cinq ou ſix mille chevaux, & ils campent ſous leurs tentes autour de la ville. Quand ils montent la garde chacun va de chez ſoy au rendez-vous; mais quand ils en ſortent ils viennent en bel ordre paſſer le pont, & de-là par la grande ruë ſe rendent dans la place devant le balcon. Premierement on voit marcher dix ou douze Elefans plus ou moins ſelon la qualité de celuy qui ſort de garde. Il y en a une partie avec leurs cages qui reſſemblent en quelque ſorte au corps d'un petit caroſſe; & il y en a d'autres qui n'ont que l'homme qui les gouverne, & un autre en la place de la cage qui porte comme un drapeau.

Aprés les Elefans ſuivent les Chameaux deux à deux, quelquefois juſques à trente ou quarante. Chaque chameau a ſa ſelle ſur laquelle on attache une petite coulevrine, qu'un homme vêtu de peau depuis la teſte juſqu'aux pieds comme d'une eſpece de pantalon, & aſſis ſur la croupe du chameau avec la méche allumée en main, tourne adroitement de tous coſtez devant le balcon où eſt le Roy.

On voit en ſuite venir les caroſſes autour deſquels les domeſtiques marchent à pied. Aprés quoy paroiſſent les chevaux de main, & enfin le Seigneur à qui appartient tout cét équipage, precedé de dix ou douze Courtiſanes qui l'attendent au bout du pont ſautant & danſant devant luy juſques à la place. Aprés luy ſuivent en bel ordre la Cavalerie & l'Infanterie. Et comme tout cela donne dans la veuë & a quelque choſe de pompeux, pendant trois ou quatre mois de ſuite que j'ay quelquefois demeuré à Bagnagar, mon logis eſtant dans

la grande ruë j'avois toutes les ſemaines le divertiſſement de voir paſſer ces belles troupes, qui ſont plus ou moins nombreuſes ſelon la qualité du Seigneur qui a eſté de garde à ſon tour.

Les ſoldats n'ont pour tout habit que trois ou quatre aunes de toile, dont ils ſe couvrent devant & derriere le milieu du corps. Ils portent les cheveux longs dont ils font un gros nœud ſur la teſte comme les femmes, n'ayant pour toute coifure qu'un morceau de toile à trois pointes, l'une qui vient ſur le milieu de la teſte, & les deux autres qu'ils lient ſur le chignon du col. Ils n'ont point de ſabre comme les Perſans, mais ils portent une large épée comme les Suiſſes, de laquelle ils frapent de pointe & de taille, & qu'ils pendent à un ceinturon. Les canons de leurs mouſquets ſont plus forts que les nôtres, & le fer en eſt meilleur & plus net, ce qui fait qu'ils ne ſont pas ſujets à crever. Pour ce qui eſt de la Cavalerie, ils ont l'arc & la fleche, la rondache & le marteau d'armes, avec le pot en teſte & la jaque de maille qui pend par derriere depuis le pot juſques ſur l'épaule.

Il y a une ſi grande quantité de femmes publiques, tant dans la ville, que dans les faux-bourgs, & dans la forteresſe qui eſt comme une autre ville, qu'ont fait conte qu'il y en a ordinairement plus de vingt mille écrites ſur le livre du Deroga, ſans quoy il n'eſt pas permis à aucune femme de faire ce mêtier-là. Elles ne payent point de tribut au Roy, mais ſeulement elles ſont obligées tous les vendredis de venir un certain nombre avec leur Intendante & leur muſique ſe preſenter dans la place devant le balcon. Si le Roy s'y trouve elles danſent en ſa preſence, & s'il n'y eſt pas un Eunuque vient leur faire ſigne de la main qu'elles peuvent ſe retirer. Le ſoir à la fraîcheur on les voit devant les portes de leurs maiſons qui ſont pour la plus grande partie de petites hutes, & quand la nuit vient elles mettent à la porte pour ſignal une chandele ou une lampe allumée. C'eſt auſſi alors qu'on ouvre toutes les boutiques où l'on vend le *Tari*, qui eſt une boiſſon faite d'un arbre, & qui eſt auſſi douce que nos vins nouveaux. On l'apporte de cinq ou ſix coſtes dans des outres, ſur des chevaux qui en portent un de chaque coſté & vont le grand trot, & il en entre tous les jours dans la ville environ cinq ou ſix cens. Le

Roy tire de l'impoſt qu'il met ſur ce Tari un revenu tres-conſiderable, & c'eſt principalement à cét égard qu'on ſouffre tant de ces femmes publiques, vû qu'à leur occaſion il ſe conſume beaucoup de Tari, ceux qui le vendent tenant pour cét effet leurs boutiques dans leur voiſinage.

Ces ſortes de femmes ont tant de ſoupleſſe & ſont ſi adroites, que lorſque le Roy qui regne preſentement voulut aller voir Maſlipatan, neuf d'entre elles repreſenterent admirablement bien la figure d'un Elefant, quatre faiſant les quatre pates, quatre autres le corps, & une la trompe, & le Roy monté deſſus dans une maniere de trône fit de la ſorte ſon entrée dans la ville.

Tout le peuple de Golconda tant hommes que femmes eſt bien proportionné & de belle taille, aſſez blanc de viſage, & il n'y a que les payſans qui ſont un peu bazanez.

Le Roy de Golconda qui regne aujourd'huy s'appelle *Abdoul-Coutou-Cha*, & j'apprendray en peu de mots au lecteur d'où il tire ſon origine. Sous le regne d'Akbar Roy des Indes pere de Gehan-guir, les Mogols n'étendoient leur domination du coſté du Midy que juſques à Narbeder, & la riviere qui y paſſe & qui venant du Sud va ſe jetter dans le Gange, ſeparoit leurs terres de celles du Raja de Narſingue qui alloient juſqu'au Cap de Comorin, les autres Rajas eſtant comme ſes ſujets & tenant de luy toute leur puiſſance. C'eſt ce Raja & ſes Predeceſſeurs qui ont toûjours eu la guerre contre ceux qui ont ſuccedé à Temur-leng dans les Indes, & ils eſtoient ſi puiſſans que le dernier Raja qui eſtoit en guerre avec Akbar avoit ſur pied quatre armées commandées par autant de Generaux. Le plus conſiderable des quatre avoit ſon quartier dans les terres qui compoſent aujourd'huy le Royaume de Golconda; le ſecond tenoit la ſienne dans les terres de Viſapour; le troiſiéme dans la Province de Dultabat, & le quatriéme dans les terres de Brampour. Le Raja de Narſingue venant à mourir ſans enfans, ces quatre Generaux ſe cantonnerent chacun dans les pays qu'il occupoit avec ſon armée, & ſe firent reconnoître Roys, l'un de Golconda, l'autre de Viſapour, l'autre de Brampour, & l'autre de Dultabat. Quoy que le Raja fut idolâtre, neanmoins ſes quatre Generaux eſtoient tous Mahometans, & celuy de Golconda eſtoit de la ſecte de

Haly, descendu d'une ancienne famille de Turcomans qui habitent le païs de Hamadan en Perse. C'estoit comme j'ay dit, le plus considerable de tous, & peu de jours aprés la mort du Raja de Narsingue ils remporterent une fameuse victoire sur le Mogol, aprés laquelle rien ne les put empescher de se rendre souverains. Mais depuis ce temps-là Gehan-guir fils d'Akbar conquit les terres du nouveau Roy de Brampour, Cha-gehan fils de Gehan-guir celles du Roy de Dultabat, & Aureng-zeb fils de Cha-gehan une partie des Estats de celui de Visapour. Pour ce qui est du Roy de Golconda, ny Gehan-guir ny Cha-gehan ne lui firent point la guerre, & ils le laisserent en repos à condition qu'il payeroit aux Mogols un tribut annuel de 200000. Pagodes. Ces Pagodes sont des especes d'or qui valent tantost plus & tantost moins, depuis six francs jusqu'à sept francs & demi de nostre monnoye. Aujourd'huy le plus puissant des Rajas de cette grande presque-isle au deça du Gange, est le Reja de Velou qui étend sa domination jusqu'au Cap de Comorin, & qui a succedé à une partie des Estats du Raja de Narsingue; mais comme il n'y a point de commerce dans son païs, ce Prince-là ne fait pas grand bruit, & les étrangeres ne vont guere dans son païs.

Le Roy de Golconda qui regne presentement n'a point de fils, il n'a que trois filles & qui toutes trois sont mariées.

L'aînée a épousé un des parens du grand Chek de la Mecque, & ce qui preceda ce mariage est assez singulier pour tenir lieu entre mes remarques. Ce Chek estant arrivé à Golconda en habit de Faquir se tint quelques mois à la porte du Palais, dedaignant de répondre à plusieurs gens de la Cour qui luy demandoient pourquoy il estoit venu. Enfin la chose estant rapportée au Roy, il envoya son premier Medecin qui parloit bon Arabe pour sçavoir du Chek ce qu'il souhaitoit & le sujet de son arrivée. Le Medecin & quelques Seigneurs de la Cour qui luy parlerent aussi, reconnurent d'abord que c'estoit un homme d'esprit & le menerent au Roy, qui fut fort satisfait de sa vûë & de ses premiers discours. Mais enfin le Chek luy ayant declaré qu'il estoit venu pour épouser la Princesse, cette proposition surprit fort le Roy, & fut receuë d'une partie de la Cour comme d'un homme qui n'estoit pas toûjours dans son bon sens. D'abord on se con-

tenta d'en rire; mais comme on vit qu'il s'opiniâtroit dans sa demande, jusqu'à menacer le païs d'un grand malheur qui lui devoit arriver si on ne lui donnoit la Princesse en mariage, il fut mis en prison où il demeura long-temps. Le Roy jugeant enfin qu'il estoit plus à propos de le renvoyer en son païs, il le fit embarquer à Maslipatan sur un des vaisseaux qui portent des marchandises & des Pelerins à Mocca, d'où l'on va ensuite par terre à la Mecque. Environ deux ans aprés le méme Chek revint à Golconda, & fit si bien cette fois qu'il épousa la Princesse & aquit un tres-grand credit dans le Royaume, qu'il gouverne aujourd'huy & où il est tout-puissant. Ce fut lui qui empescha que le Roy ne rendît la forteresse de Golconda où il s'estoit retiré, lorsqu'Aureng-zeb & son fils entrerent dans Bagnagar comme je diray bien-tost, & il se jetta sur lui en le menaçant de le tuër, s'il ne prenoit resolution de tenir bon sans plus penser à donner les clefs à l'ennemy. Cette action hardie fut cause que le Roy l'en aima depuis davantage, & qu'il se servit de son conseil dans toutes les affaires importantes, & ainsi non seulement comme gendre du Roy, mais comme grand Ministre-d'Estat il est presentement le premier de la Cour de Golconda. C'est lui qui est cause que la grande Pagode de Bagnagar est demeurée imparfaite, ayant menacé tout le Royaume d'une grande calamité si l'on s'opiniâtroit de l'achever. Ce Prince aime passionnément tous ceux qui font profession des Mathematiques & les entend assez bien; c'est pourquoy bien que Mahometan il favorise tous les Chrétiens qui sont versez dans cette science, comme il l'a particulierent temoigné au R. Pere Ephraim Capucin passant par Golconda pour aller au Pegu où il estoit envoyé par ses Superieurs. Il fit tout ce qu'il put pour l'obliger de s'arrêter en ce païs-là, & s'offrit de lui faire bâtir à ses frais une maison & une Eglise, lui representant qu'il ne manqueroit pas d'occupation ni de paroissiens, & qu'il y avoit là quelques Chrétiens Portugais, & beaucoup d'Armeniens qui y viennent tous les ans pour le negoce. Mais le Pere Ephraïm qui avoit ordre de passer outre & de se rendre au Pegu ne put accepter son offre, & venant prendre congé du Chek il lui fit apporter le Calaat le plus honorablement qu'on le puisse presenter, puisque tout l'assortiment y estoit, la toque, la cabaye ou grande

veste, l'arcalou ou jupon, deux caleçons, deux chemises & deux ceintures, avec une écharpe que l'on met autour du cou & sur la teste contre l'ardeur du soleil. Le R. Pere surpris de ce present, & faisant connoître au Chek qu'il ne le pouvoit porter, le Chek voulut neanmoins qu'il le prît, & lui dit qu'il en pourroit regaler un de ses amis. Deux mois aprés je receus ce present-là de la part du Pere Ephraim comme j'estois à Surate, & je l'en remerciay à nôtre premiere entrevûë.

Le Chek voyant donc qu'il ne pouvoit retenir le Pere, & ne voulant pas souffrir qu'il fit à pied comme il s'y disposoit, le chemin de Golconda à Maslipatan, l'obligea de prendre un bœuf qu'il lui donna avec deux valets pour le conduire, & n'ayant pû l'obliger de méme à prendre aussi de lui trente Pagodes, il ordonna aux deux valets que dés qu'ils seroient arrivez à Maslipatan ils laissassent au Pere Capucin & le bœuf & les Pagodes; ce qu'ils ne manquerent pas de faire de point en point, autrement à leur retour à Golconda il y alloit de leur vie. J'acheveray l'histoire du Pere Ephraïm qui eut depuis beaucoup de traverses, quand je feray la description de Goa qui est la principale place que les Portugais ont dans les Indes.

La seconde fille du Roy de Golconda fut donnée à Sultan Mahamud fils aîné d'Aureng-zeb, & voicy quelle fut la cause de ce mariage. Mir-Gimola Generalissime des armées du Roy de Golconda, qui en avoit receu de tres-grands services pour l'affermissement de son trône, allant du costé de Bengala pour mettre quelques Rajas à la raison, laissa au Roy selon la coûtume pour marque de sa fidelité sa femme & ses enfans en ostage. Il avoit plusieurs filles, mais il n'avoit qu'un fils qui avoit grand train & faisoit bruit à la Cour. Le credit & les richesses que Mirgimola s'estoit aquises lui firent des ennemis, qui jaloux d'une si grande fortune tâcherent en son absence de la détruire, & de le mettre mal dans l'esprit du Roy. Ils lui firent connoître que la puissance de Mirgimola lui devoit estre suspecte, que toutes ses démarches tendoient à le detrôner & à assurer le Royaume de Golconda à son fils, qu'il ne devoit pas attendre que le mal fut sans remede, & que pour se defaire d'un ennemi d'autant plus redoutable qu'il se tenoit plus couvert, le plus court chemin estoit de l'empoisonner. Le Roy

s'estant laissé aisément persuader leur donna à eux-mémes la commission d'executer l'entreprise ; mais ayant mal pris leurs mesures trois ou quatre fois de suite sans pouvoir venir à bout de leur dessein, le fils de Mirgimola en eut enfin le vent, & en donna incontinent avis à son pere. On n'a pas bien sçû precisément quel ordre il receut de son pere ; mais dés qu'il eut eu sa réponse il fut trouver le Roy à qui il parla avec hardiesse, lui reprochant les services que son pere lui avoit rendus, & que sans lui il ne seroit pas parvenu au trône, ce qui estoit veritable, & c'est une intrigue de Cour qui seroit trop longue à raconter. Ce jeune Seigneur qui estoit un peu emporté de son naturel tint des discours si piquans au Roy, que sa Majesté offensée de son insolence se leva en colere, & que les Grands de la Cour qui se trouverent presens se jetterent sur luy, & le traiterent avec outrage. En méme temps par l'ordre du Roy il fut arresté & mis en prison avec sa mere & ses sœurs, & cette affaire qui fit grand bruit à la Cour irrita de sorte Mirgimola qui en sçût bien-tost la nouvelle, qu'ayant des forces en main & estant aimé des soldats, il resolut sur le champ de se servir de ces avantages pour tirer vengeance de cette injure. Il estoit alors comme j'ay dit vers le Bengala, pour ranger à leur devoir quelques Rajas qui ont leurs terres le long du Gange, & Sultan Sujah le second des fils de Chagehan qui estoit alors Gouverneur de Bengala, fut celui à qui il jugea à propos de s'adresser comme au Prince le plus proche, avec lequel il pouvoit joindre ses forces contre le Roy de Golconda, qu'il ne consideroit plus comme son maître, mais comme le plus grand de ses ennemis. Il écrivit donc à ce Prince que s'il vouloit le venir joindre, il lui donneroit le moyen de s'emparer de tout le Royaume de Golconda, & qu'il ne devoit pas negliger une si belle occasion d'accroître l'Empire des Mogols, dont la succession le regardoit aussi bien que les autres Princes ses freres. Mais il ne reçut pas une réponse favorable de Sultan Sujah, qui lui fit connoître qu'il ne se fioit pas à la parole d'un homme, qui estant capable de trahir son Roy pourroit bien ensuite trahir un Prince étranger qu'il auroit attiré dans ses interests pour sa vengeance, & qu'ainsi il ne devoit pas s'attendre à lui. Sur ce refus de Sultan Sujah, Mirgimola écrivit à Aureng-zeb qui estoit alors dans son

gouvernement de Brampour, & qui n'estant pas si delicat que son frere accepta la proposition qui lui fut faite. Tandis que Mirgimola faisoit avancer ses troupes vers Bagnagar, Aureng-zeb marchoit avec les siennes à grandes journées vers le Decan, & les deux armées s'estant jointes elles furent aux portes de Bagnagar avant que le Roy eût pû mettre aucun ordre à ses affaires. Il n'eut que le temps de se retirer dans sa forteresse de Golconda, où Aureng-zeb aprés avoir pillé la ville de Bagnagar & enlevé ce qu'il y avoit de plus riche dans le Palais, vint incontinent mettre le siege. Le Roy se voyant si fort pressé crut qu'il falloit ceder au temps, & pour tâcher de détourner cét orage qui le menaçoit de son entiere ruine, il renvoya honorablement à Mirgimola & sa femme & ses enfans. Il y a de la vertu & de la generosité aux Indes comme il y en a dans l'Europe, & j'en donneray un illustre exemple en la personne du Roy de Golconda. Quelques jours aprés que les ennemis eurent assiegé la forteresse, un Canonier appercevant Aureng-zeb sur son Elefant qui visitoit les dehors, & le Roy estant alors sur le bastion, il lui dit que si sa Majesté vouloit il se faisoit fort d'emporter ce Prince d'un coup de canon, & en méme temps il se disposoit à y mettre le feu. Mais le Roy le retenant par le bras lui dit qu'il s'en gardât bien, & qu'il falloit mieux ménager la vie des Princes. Le Canonier qui estoit habile obeït au Roy, & au lieu de tirer sur Aureng-zeb il emporta d'un coup de canon le General de son armée qui estoit plus avancé, ce qui empescha l'assaut qu'il vouloit donner, tout le camp estant allarmé de cette mort. Abdul-Jaber-Beg General de l'armée du Roy de Golconda qui estoit prés de là avec un camp volant de quatre mille chevaux, ayant appris que les ennemis estoient un peu en desordre par la perte qu'ils venoient de faire de leur General, se servit bien à propos d'une conjoncture si favorable, & donnant sur eux teste baissée il acheva de les épouvanter, & les mettant en deroute les poursuivit vigoureusement quatre ou cinq lieuës jusques à la nuit. Peu de jours avant la mort de ce General, le Roy de Golconda qui avoit esté surpris se voyant pressé & les vivres manquans dans la forteresse, il fut sur le point de donner les clefs; mais comme j'ay dit plus haut, Mirza-Mahamed son gendre les luy arracha des mains & le menaça de le tuër s'il persistoit

davantage

davantage dans une pareille resolution ; ce qui fut cause que le Roy qui ne l'aimoit guere auparavant, eut depuis pour lui une grande affection dont il luy donna tous les jours des marques.

Aureng-zeb ayant donc esté obligé de lever le siege demeura quelques jours à rallier ses troupes, & il lui en vint de fraîches avec lesquelles il fut remettre le siege devant Golconda. La forteresse fut encore vigoureusement attaquée & aussi vigoureusement defenduë ; mais Mirgimola qui avoit encore quelque reste d'inclination pour le Roy, & qui en avoit comme quelques-uns le disent de tres-grands sujets, surquoy l'on ne s'expliquoit pas ouvertement, ne voulut pas permettre qu'Aureng-zeb en vint aux extremitez, & par son adresse il se fit une suspension d'armes pour quelques semaines.

Cha-gehan pere d'Aureng-zeb avoit autrefois receu de tres-bons offices du Roy de Golconda, auprés duquel il s'étoit retiré lorsqu'il eut perdu la bataille avec son frere aîné contre le Roy Gehan-guir leur pere à qui ils faisoient la guerre. Gehan-guir ayant eu cét aîné en son pouvoir lui fit crever les yeux ; mais Cha-gehan son cadet plus avisé prit la fuite, & le Roy de Golconda l'ayant favorablement receu ils lierent ensemble une étroite amitié, Cha-gehan jurant à son hôte qu'il ne lui feroit jamais la guerre pour quelque occasion que ce fût. Mirgimola qui sçavoit qu'il ne seroit pas malaisé de porter à un accommodement deux Roys qui estoient amis, pour peu qu'Aureng-zeb relâchat de son costé, & qui vouloit même que ce Prince y trouvât aussi son compte, inspira sous main à l'un & à l'autre les choses qu'il projettoit pour faire une bonne paix. Il fit en sorte que le Roy de Golconda écrivit le premier à Cha-gehan en des termes fort civils, par lesquels il le prioit de vouloir estre arbitre entre lui & Aureng-zeb, lui abandonnant entierement ses interests, & promettant de signer le traité de quelque maniere qu'il lui plût de le coucher. Par la même adresse de Mirgimola Cha-gehan de son costé fut conseillé pour réponse à la lettre du Roy de Golconda, de lui proposer le mariage de sa seconde fille avec Sultan Mahamud fils d'Aureng-zeb, à condition qu'aprés la mort du Roy pere de la Princesse son gendre heriteroit du Royaume de Golconda. Cette proposition ayant esté acceptée & les articles

ſignez des deux Roys, la paix & le mariage ſe firent en méme temps avec beaucoup de magnificence. Pour ce qui eſt de Mirgimola il quitta le ſervice du Roy de Golconda, & s'en alla à Brampour avec Aureng-zeb. Bien-toſt aprés Cha-gehan le fit ſon premier Miniſtre d'Eſtat & Generaliſſime de ſes armées, & ce fut lui qui aida puiſſamment Aureng-zeb à monter ſur le trône par la defaite de Sultan Sujah. Au reſte Mirgimola eſtoit un homme de grand eſprit, & qui entendoit également bien la guerre & les affaires d'Eſtat. J'ay eu occaſion de lui parler pluſieurs fois, & j'ay admiré la juſteſſe & la promptitude avec laquelle il répondoit aux requeſtes qu'on lui preſentoit, donnant ſes ordres par tout, & ſignant pluſieurs dépeſches comme s'il n'eut eu qu'une ſeule affaire à expedier.

La troiſiéme Princeſſe de Golconda fut promiſe à Sultan Sejed autre Chek de la Mecque, & la choſe eſtoit venuë ſi avant que le jour eſtoit pris pour le mariage. Mais Abdoul-Jaber-Beg General d'armée fut trouver le Roy de Golconda avec ſix autres Seigneurs pour le détourner de ce deſſein, & ils firent en ſorte que le mariage fut rompu, & que la Princeſſe fut donnée à Mirza-Abdul-Coſing couſin du Roy, duquel mariage il y a deux fils, ce qui a entierement détruit les pretentions du fils d'Aureng-zeb, que le pere tient maintenant en priſon dans la forteresſe de Govaleor pour avoir trahi ſon parti en faveur de Sultan Sujah ſon oncle. Cette Princeſſe auroit eſté donnée d'abord & ſans nulle difficulté à Mirza-Abdul-Coſing s'il n'eut eſté debauché, le Roy n'ayant alors aucune amitie pour lui & n'en faiſant point d'eſtime; mais depuis le mariage il s'eſt corrigé de ſes defauts.

Maintenant le Roy de Golconda ne craint pas tant les Mogols, parce qu'à leur exemple l'argent ne ſort point de ſon païs, & qu'il en a beaucoup amaſſé pour faire la guerre. D'ailleurs il eſt fort attaché à la ſecte de Hali, juſqu'à ne vouloir point porter de toque comme les autres Mahometans, parce que l'on dit que Hali n'en portoit point, mais une autre ſorte de coifure; & c'eſt ce qui fait que les Perſans qui ſe rendent aux Indes en grand nombre pour chercher fortune, vont bien plûtoſt vers le Roy de Golconda que vers le Mogol. Il en eſt de méme du Roy de Viſapour, que la Reine ſœur du

Roy de Golconda a eu soin d'élever dans la méme secte de Hali, ce qui attire aussi beaucoup de Persans à son service.

---

## CHAPITRE XI.

### *Route de Golconda à Maslipatan.*

al. Masalipatan.

DE Golconda à Maslipatan on conte cent costes en prenant le droit chemin; mais quand on veut passer par la mine des diamans que l'on appelle *Coulour* en Persien, & en langue Indienne *Gani*, il y a cent douze costes, & c'est la route que j'ay tenuë ordinairement.

*De Golconda à Tenara*, costes. 4

*Tenara* est un beau lieu où l'on voit quatre fort belles maisons accompagnées chacun d'un grand jardin. L'une des quatre qui est à gauche le long du grand chemin, est incomparablement plus belle que les trois autres. Le tout est bâti de pierre de taille & à double étage, où il y a de grandes galeries, de belles sales, & de belles chambres. Devant la face du logis il y a une grande place quarrée à peu prés comme la place Royale de Paris. A chacune des trois autres faces on voit un grand portail, & de costé & d'autre une belle plate-forme relevée de terre d'environ 4. ou 5. pieds & tres-bien voutée, & c'est où les voyageurs de qualité ont accoûtumé de prendre leur logement. Au dessus de chaque portail il y a une grande balustrade, & une petite chambre qui est pour les Dames. Quand les gens de quelque consideration ne veulent pas estre dans les logis, ils peuvent faire dresser leurs tentes dans les jardins; & il faut remarquer que l'on ne peut loger que dans trois de ces maisons; car pour celle qui est la plus belle & la plus grande elle n'est que pour la Reine. Quand elle n'y est pas on peut la voir & s'y aller promener; car le jardin est tres-beau & il y a quantité de belles eaux. Tout le tour de la place est disposé de cette maniere: Ce sont de petites chambres destinées pour les pauvres voyageurs, & tous les jours vers le soir on leur fait l'aumône de pain, de ris ou de legumes que l'on

leur fait cuire ; & pour les Idolâtres qui ne mangent rien de ce que d'autres gens ont apresté, on leur donne de la farine pour faire du pain & un peu de beurre ; car dés que leur pain est cuit en maniere de galete, ils le frotent de costé & d'autre de beurre fondu.

De *Tenara à Iatenagar*, costes. 12
De *Iatenagar à Patengy*, costes. 12
De *Patengy à Pengeul*, costes. 14
De *Pengeul à Nagelpar*, costes. 12
De *Nagelpar à Lakabaron*, costes. 11
De *Lakabaron à Coulour* ou *Gani* dont je parleray au discours des mines, costes. 11

La plus grande partie du chemin de Lakabaron à Coulour, particulierement en approchant de Coulour, est toute de roches, & en deux ou trois endroits je fus obligé de faire démonter mon carosse, ce qui se fait prontement. Lorsqu'il se rencontre un peu de bonne terre entre ces roches, on y voit des arbres de casse qui est la meilleure & la plus laxative de toutes les Indes, ce que je connus assez par l'effet qu'elle produisit sur mes valets qui en mangeoient en marchant.

Il passe une grande riviere le long du bourg de Coulour, laquelle se rend dans le Golfe de Bengala proche de Maslipatan.

De *Coulour* ou *Gani à Kah-Kaly*, costes. 12
De *Kah-Kaly à Bezouar*, costes. 6
Proche de Bezoüar on repasse la riviere de Coulour.
De *Bezoüar à Vouchir*, costes. 4
De *Vouchir à Nilimor*, costes. 4

Entre Vouchir & Nilimor environ à la moitié du chemin on passe une grande riviére sur un radeau, n'y ayant point de bateau en ce lieu-là.

De *Nilimor à Milmol*, costes. 6
De *Milmol à Maslipatan*, costes, 4

*Maslipatan* est une grande villace, dont les maisons qui ne sont que de bois sont écartées les unes des autres. Le lieu qui est sur le bord de la mer n'est renommé qu'à cause de sa plage qui est la meilleure du Golfe de Bengala, & que ce n'est que de là d'où il part des vaisseaux pour le Pegu, pour Siam, pour Arachan, pour Bengala, pour la Cochinchine, pour la Mec-

que & pour Ormus; comme aussi pour les Isles de Madagascar, de Sumatra & des Manilles.

Il faut remarquer que de Golconda à Maslipatan il ne va point de charettes, les chemins estant trop entrecoupez de hautes montagnes, d'étangs & de ruisseaux; & s'y trouvant plusieurs passages étroits & difficiles. C'est avec bien de la peine que l'on y mene un petit carosse, ce que j'ay fait jusqu'aux mines de diamans, & je fus obligé de faire démonter plusieurs fois le mien pour passer de mauvais pas. Il en est de même depuis Golconda jusqu'au Cap de Comorin, il ne se parle point de charettes dans toutes ces terres, & on n'y voit que des bœufs & des chevaux de voiture, tant pour les hommes, que pour le transport des denrées & des marchandises. Mais au defaut de carosses on a la commodité des Palleckis beaucoup plus grande qu'au reste des Indes; car on y est porté bien plus doucement & bien plus vîte & à bien meilleur marché.

---

## CHAPITRE XII.

### *Route de Surate à Goa, & de Goa à Golconda par Visapour.*

ON peut aller de Surate à Goa en partie par terre & en partie par mer; mais le chemin estant tres-mauvais par terre, particulierement depuis Daman jusqu'à Rejapour, la pluspart des voyageurs font le chemin par mer, & prenant un Almadier qui est une barque à rame, ils vont terre à terre jusques à Goa; bien que d'ailleurs les Malavares qui sont les Corsaires des Indes soient fort à craindre le long de ces costes, comme je diray bien-tost.

Le chemin de Surate à Goa ne se compte plus par costes, mais par Gos qui font environ quatre de nos lieuës communes.

| | |
|---|---|
| De *Surate à Daman*, gos. | 7 |
| De *Daman à Bassaïn*, gos. | 10 |
| De *Bassaïn à Chaoul*, gos. | 9 |

De *Chaoul à Daboul*, gos. 12
De *Daboul à Rejapour*, gos. 10
De *Rejapour à Mingrela*, gos. 9
De *Mingrela à Goa*, gos. 4
Ce ſont en tout de Surate à Goa, gos. 61

Le grand danger qu'il y a à courir le long de ces coſtes, eſt comme j'ay dit de tomber entre les mains des Malavares, qui ſont grands Mahometans & tout à fait cruels envers les Chrétiens. J'ay vû un Pere Carme Dechauſſé qui avoit eſté pris par ces Corſaires. Pour avoir prontement ſa rançon ils lui donnerent tant la torture que ſon bras droit eſtoit de la moitié plus court que l'autre, & il en eſtoit de méme d'une jambe. Les Capitaines ne donnent que la valeur de deux écus à chaque ſoldat pour les ſix mois qu'ils ſont d'ordinaire en mer, & ne leur font point de part des priſes; mais ils ont de droit les habits & les vivres de ceux qu'ils ont pris. Il eſt vray qu'alors les ſoldats peuvent s'en retourner, & ſi les Capitaines veulent qu'ils demeurent il faut qu'ils leur donnent une autre paye. Ils ne ſe hazardent guere d'aller plus avant en mer que de 20. ou 25. lieuës, & quand les Portugais peuvent prendre de ces Corſaires, ils les pendent d'abord ou les jettent dans la mer. Ces Malavares ſont dans leurs barques juſqu'à 200. & quelquefois 250. hommes, & vont par eſcadres de dix & de quinze barques attaquer un grand vaiſſeau, & ne craignent point le canon. Ils viennent auſſi-toſt à l'abord, & jettent quantité de pots de feu ſur le tillac, qui feroient bien du mal ſi on n'avoit ſoin d'y apporter du remede. Car comme on ſçait la coûtume de ces Corſaires, dés qu'on les voit venir on bouche prontement tous les trous du tillac & on le remplit tout d'eau, afin que ces pots qui ſont pleins de feu d'artifice ne puiſſent avoir d'effet.

Un Capitaine Anglois nommé Meſter Clerc venant de Bantam à Surate, trouva à la hauteur de Cochin une eſcadre de Malavares de vingt-cinq ou trente barques, qui vinrent à bord & l'attaquerent vigoureuſement. Voyant qu'il ne pouvoit pas eviter cette premiere furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre qu'il avoit eu le temps de preparer, & le tillac ſautant il ſauta auſſi en mer un grand nombre de ces Corſaires qui eſtoient deſſus. Nonobſtant cela les autres ne

perdirent point courage, & ne laiſſerent pas de venir à bord. Le Capitaine Anglois voyant qu'il n'y avoit point de remede, fit mettre tous ſes gens dans ſes deux chaloupes, & demeurant ſeul dans ſa chambre où les Corſaires n'avoient pû encore entrer, il mit le feu à l'amorce qu'il avoit preparée, & qui alloit au lieu où eſtoit la poudre en tres-grande quantité. En méme temps il ſe jetta en mer où ſes gens le prirent, & le vaiſſeau eſtant en feu tous les Malavares qui ſe trouverent dedans ſauterent en mer. Mais cela n'empeſcha pas que les deux chaloupes où il y avoit environ quarante Anglois, ne fuſſent priſes par les autres Malavares qui eſtoient en mer; & je déjeunois à Surate avec le Preſident des Anglois nommé Fremelin, quand il receut une lettre du Capitaine Clerc qui luy mandoit qu'il eſtoit eſclave auprés de Samorin, qui eſt le plus conſiderable Roy de toute la coſte des Malavares. Ce Prince n'avoit pas voulu les laiſſer entre les mains de ces canailles, parce qu'ils auroient eſté en danger de leurs vies, à cauſe de plus de douze cens femmes veuves dont les maris eſtoient demeurez aux deux fois que le vaiſſeau fut en feu. Il trouva le moyen de les appaiſer en leur promettant à chacune deux piaſtres pour la mort de leurs maris, ce qui alloit au delà de deux mille quatre cens écus, outre quatre mille qu'il falloit encore pour la rançon du Capitaine & des autres Anglois. Le Preſident fit incontinent tenir l'argent, & je les vis revenir, les uns en ſanté, & les autres accablez de fiévres. Les Malavares ſont des peuples ſi ſuperſtitieux, qu'ils ne touchent jamais rien de ſale & d'immonde de la main droite, ce qu'ils reſervent pour la gauche, dont ils laiſſent croître les ongles qui leur ſervent de peigne, parce qu'ils ont une longue chevelure comme les femmes, laquelle ils entortillent autour de la teſte avec un petit linge à trois pointes lié pardeſſus.

Puiſque j'ay parlé de Daman, je diray en peu de mots comme cette ville fut aſſiegée par Aureng-zeb qui regne preſentement. Pluſieurs ſont de ce ſentiment que les Elefans font un grand effet en guerre; ce qui eſt bien veritable, mais non pas toûjours comme l'on ſe l'imagine; car il arrive ſouvent qu'au lieu de faire du ravage dans l'armée ennemie, ils ſe tournent contre ceux la méme qui les menent & qui en attendoient tout un autre effet, comme Aureng-zeb l'éprouva au ſiege de cette

ville. Il y avoit vingt jours qu'il estoit devant Daman, & il se disposa enfin à donner l'assaut un jour de dimanche, croyant qu'à l'imitation des Juifs les Chrétiens ne se defendroient point le jour de leur sabbat. Celuy qui commandoit dans Daman estoit un vieux soldat, qui avoit servi en France avec trois de ses fils qui estoient alors auprés de luy. Il y avoit dans la place huit cens tant Gentilhommes qu'autres braves, qui estoient venus de plusieurs lieux pour donner dans ce siege des marques de leur valeur. Car bien que l'armée du Mogol fût de plus de quarante mille hommes, ce Prince ne pouvoit empescher qu'il n'entrât par mer du secours dans Daman, parce qu'il n'a point de vaisseaux, & qu'il ne pouvoit attaquer la place que par terre. Le dimanche qu'il devoit donner l'assaut, le Gouverneur de Daman selon qu'il avoit esté arresté au conseil de guerre, fit dire la messe aussi-tost aprés le minuit, & ensuite fit faire une sortie de toute la Cavalerie & d'une partie de l'Infanterie, qui furent d'abord donner du costé où il y avoit deux cens Elefans. Ils jetterent quantité de feux d'artifices, ce qui les épouvanta si fort dans l'obscurité de la nuit, que sans sçavoir où ils alloient & leurs maîtres n'en pouvant venir à bout, ils se tournerent contre les assiegeans avec une telle furie, qu'en deux ou trois heures la moitié de l'armée d'Aureng-zeb fut mise en pieces, & dans trois jours le siege fut levé, ce Prince depuis ce temps-là n'ayant plus voulu se joüer avec les Chrétiens.

J'ay fait deux voyages à Goa, le premier sur la fin de l'année 1641. le second au commencement de l'année 1648. La premiere fois je ne m'y arrestay que sept jours, & je retournay à Surate par terre. De Goa je passay à Bicholly qui est en terre-ferme, & de là je fus à Visapour, puis à Golconda, à Aureng-abat & à Surate. J'aurois pû aller à Surate sans passer à Golconda, mais je fus obligé d'y aller pour mes affaires.

*De Goa à Visapour*, costes. 85
Qu'on fait d'ordinaire en huit jours de marche.
*De Visapour à Golconda*, costes. 100
Que je fis en neuf jours.

*De Golconda à Aureng-abat* les journées ne sont pas si bien reglées; car quelquefois on y en met seize, & quelquefois vingt, & jusques à vingt-cinq.

*D'Aureng-*

*D'Aureng-abat* à Surate on fait le chemin, tantoſt en douze jours, & tantoſt auſſi il ne ſe peut faire qu'en quinze ou ſeize.

*Viſapour* eſt une grande villace qui n'a rien de remarquable ni pour les édifices publics, ni pour le negoce. Le Palais du Roy eſt aſſez vaſte, mais mal bâti, & ce qui en rend l'approche difficile, eſt que dans les foſſez qui l'entourent & qui ſont pleins d'eau il y a quantité de Crocodiles. Le Roy de Viſapour a trois bons ports dans ſes terres qui ſont Rejapour, Daboul, & Crapaten. Ce dernier eſt le meilleur de tous, & la mer bat au pied de la montagne, où proche de terre il y a juſques à quatorze & à quinze braſſes d'eau. Audeſſus de la montagne il y a un fort avec une ſource d'eau, & quoy que rien ne commande cette place, & que de ſa nature elle ſoit comme imprenable, depuis que le Roy a fait la paix avec les Portugais il la laiſſe à l'abandon. Crapaten n'eſt qu'à cinq journées de Goa du coſté du Nord, & Rabaqué où le Roy de Viſapour fait vendre ſon poivre eſt éloigné de Crapaten d'autant de chemin du coſté du Levant. Le Roy de Viſapour de méme que le Roy de Golconda a eſté tributaire du Grand Mogol, mais preſentement il ne l'eſt plus.

Ce Royaume a eſté quelque temps en trouble par la revolte du Naïr Seva-gi, qui eſtoit auprés du Roy de Viſapour ce que nous appellons en France Capitaine aux Gardes. Il avoit fait quelque mauvaiſe action, pour laquelle le Roy le fit arreſter & mettre en priſon, où il demeura long-temps & où il mourut. Le jeune Seva-gi ſon fils en conceut depuis une ſi forte haine contre le Roy qu'il ſe fit Chef de Bandis, & comme il eſtoit accort & liberal il eut autant de gens qu'il voulut, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, & il fit en peu de temps un corps d'armée, les ſoldats ſur la reputation de ſa liberalité le venant trouver de tous coſtez. Il eſtoit en eſtat de faire quelque entrepriſe quand le Roy de Viſapour vint à mourir ſans enfans, & ce fut alors que ſans grand obſtacle il ſe rendit maître d'une partie de la coſte de Malavar, s'emparant de Rejapour, de Raſigar, de Crapaten, de Daboul & d'autres lieux. On tient qu'en faiſant démolir les fortifications de Raſigar il y trouva des treſors immenſes, & que c'eſt de quoy il entretenoit ſes troupes, dont il eſtoit bien ſervi, parce qu'elles eſtoient toûjours tres-bien payées. Quelques années avant

la mort du Roy la Reine voyant qu'elle n'avoit point d'enfans adopta un petit garçon, à qui elle donna toutes ses affections, & qu'elle fit élever, comme j'ay dit plus haut, avec de grands soins dans la doctrine de la secte de Hali. Le Roy estant decedé elle fit declarer Roy ce fils adoptif, & Seva-gi se voyant alors des forces en main continua la guerre, & troubla durant quelque temps la regence de cette Reine. Mais enfin il lui fit le premier des propositions de paix, & le traité fut conclu à cette condition qu'il garderoit tout le païs qu'il avoit pris comme vassal du Roy qui en tireroit la moitié des revenus, & le jeune Roy ayant esté bien établi dans le trône par cette paix, la Reine sa mere entreprit le pelerinage de la Mecque, & j'estois à Ispahan lorsqu'elle y passa à son retour. Revenons au voyage de Goa.

Quand je partis de Surate pour mon second voyage de Goa, je m'embarquay sur un vaisseau Hollandois appellé *Maestricht*, qui me porta jusqu'à Mingrela où j'arrivay l'onziéme de Janvier 1648.

*Mingrela* est un gros bourg à demi-lieuë de la mer dans les terres de Visapour. C'est une des bonnes plages de toutes les Indes, & c'est où les Hollandois venoient prendre des rafraîchissemens toutes les fois qu'ils venoient bloquer Goa, & où ils en prennent encore pour leurs vaisseaux qui vont pour leur negoce en plusieurs endroits des Indes: car il y a à Mingrela de tres-bonne eau & de tres-bon ris. Ce bourg est aussi fort renommé à cause du *Cargamon*, que les Orientaux estiment la meilleure des épiceries, & qui ne se trouve point ailleurs qu'en ce païs-là, ce qui rend cette marchandise fort rare & fort chere. Il s'y fait aussi de grosses toiles qui se consument dans le païs, comme aussi une sorte de gros treillis qu'ils appellent *Toti* qui ne sert que pour l'emballage des marchandises. Ainsi ce n'est pas tant pour le negoce, que pour les rafraichissemens que l'on peut tirer de Mingrela, que la Compagnie Hollandoise y a un Comptoir. Car comme j'ay dit, non seulement tous les vaisseaux qui viennent de Batavie, du Japon, de Bengala, de Ceylan & d'autres lieux, & qui vont pour Surate, la Mer-rouge, Ormus, Balsara, &c. tant en allant qu'en revenant viennent moüiller à la rade de Mingrela; mais aussi tandis que les Hollandois sont en guerre avec les

Portugais, & qu'ils bouclent la barre de Goa, où ils ont d'ordinaire alors huit ou dix vaisseaux, ils envoyent leurs petites barques à Mingrela pour prendre des vivres. Car ils tiennent l'embouchure de la riviere pendant huit mois de l'année, & il ne peut rien entrer par mer dans Goa durant ce temps-là. Il faut remarquer à ce sujet que cette barre de Goa est bouchée une partie de l'année par les sables qu'y jettent les vents du Sud & de l'Oüest qui precedent les grandes pluyes, de sorte qu'il ne reste qu'un pied ou un pied & demi d'eau pour de fort petites barques. Mais quand les grandes pluyes viennent à tomber, les eaux qui grossissent à toute heure emmenent ces sables & ouvrent le passage aux grands vaisseaux.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Remarques sur l'estat present de la ville de Goa.*

GOA est à 15. deg. 32. min. de latitude dans une Isle de six ou sept lieuës de tour sur la riviere de *Mandoua*, qui deux lieuës au dessous se dégorge dans la mer. L'Isle est abondante en bled & en ris & porte quantité de fruits, comme Mangues, Ananas, figues d'Adam & Cocos; mais assurément une belle pomme de renete vaut mieux que tous ces fruits-là. Tous ceux qui ont bien vû l'Europe & l'Asie tombent d'accord avec moy que le port de Goa, celui de Constantinople, & celui de Toulon sont les trois plus beaus ports de nôtre grand Continent. La ville est fort grande & ses murailles sont de belle pierre. Les maisons pour la plus grande partie sont superbement bâties, & particulierement le Palais du Viceroy. Il y a quantité d'appartemens, & dans une partie des sales & des chambres qui sont fort grandes on voit plusieurs tableaux, qui representent chacun à part les vaisseaux qui viennent de Lisbone à Goa, & ceux qui partent de Goa pour Lisbone, avec le nom du vaisseau & celui du Capitaine & la quantité de pieces d'artillerie dont il estoit monté. Si la ville n'estoit pas si pressée des montagnes qui l'environnent, elle seroit sans doute plus habitée & le sejour en seroit plus sain. Mais ces mon-

tagnes empeſchent que les vents ne la rafraîchiſſent, ce qui y cauſe de grandes chaleurs. La vache & le pourceau ſont les viandes ordinaires des habitans de Goa. Ils ont auſſi des poules, mais peu de pigeons, & bien qu'ils ſoient proches de la mer le poiſſon y eſt fort rare. Pour ce qui eſt des confitures, ils en ont de pluſieurs ſortes & en mangent beaucoup.

Avant que les Hollandois euſſent abatu la puiſſance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à Goa que de la magnificence & de la richeſſe; mais depuis que ces derniers venus leur ont ôté le trafic de tous côtez, ils ont perdu leurs ſources d'or & d'argent, & ſont tout à-fait décheus de leur premiere ſplendeur. A mon premier voyage à Goa je vis des gens qui avoient du bien & juſqu'à deux mille écus de revenu, qui à mon ſecond voyage venoient le ſoir en cachete me demander l'aumône ſans rien rabatre pour cela de leur orgueil, ſur tout les femmes qui viennent en Pallekis & y demeurent à la porte du logis, tandis qu'un garçon qui les accompagne vous vient faire un compliment de leur part. On leur envoye alors ce qu'on veut, ou on le porte ſoy-méme quand on a la curioſité de voir leur viſage, ce qui arrive rarement, parce qu'elles ſe couvrent toute la teſte d'un voile. D'ailleurs quand on va en perſonne leur faire la charité à la porte, elles preſentent d'ordinaire un billet de quelque Religieux qui les recommande, & qui fait mention du bien que la perſonne a eu & de la pauvreté où elle eſt tombée. Ainſi l'on entre le plus ſouvent en diſcours avec la belle, & par honneur on la prie d'entrer pour faire collation qui dure quelquefois juſqu'au lendemain. Si les Portugais ne ſe fuſſent point amuſez à garder tant de forteresſes en terre, & ſi dans le mépris qu'ils faiſoient d'abord des Hollandois ils n'euſſent pas negligé leurs affaires, ils ne ſeroient pas aujourd'huy reduits comme ils ſont au petit pied.

Les Portugais qui vont aux Indes n'ont pas plûtoſt paſſé le Cap de Bonne-Eſperance, qu'ils ſont tous Fidalgues ou Gentilhommes, & qu'ils ajoûtent le *Dom* au ſimple nom de Pedro ou de Jeronimo qu'ils portoient quand ils ſe ſont embarquez; c'eſt pourquoy on les appelle vulgairement en deriſion *Fidalgues* du Cap de Bonne-Eſperance. Comme ils changent de qualité ils changent auſſi de naturel, & l'on peut dire que les Portugais habitans des Indes ſont les plus vindicatifs & les

plus jaloux de leurs femmes de tous les peuples du monde. Auſſi-toſt qu'ils en ont quelque ſoupçon, ils s'en defont ſans ſcrupule par le poiſon ou par le poignard. Quand ils ont un ennemi jamais ils ne luy pardonnent. S'ils ſont d'égale force & qu'ils n'oſent pas venir aux mains, ils ont des eſclaves noirs, qui dés que leurs maîtres leur commandent d'aller tuër quelqu'un leur obeïſſent aveuglement, & cela ſe fait d'ordinaire ou d'un coup de poignard, ou d'un coup de mouſqueton, ou en aſſommant l'homme avec un grand bâton de la longueur d'une demi-pique qu'ils ont accoûtumé de porter. S'il arrive qu'ils demeurent trop long-temps à trouver l'homme dont ils ſe veulent defaire, & qu'ils ne le puiſſent joindre ni aux champs ni à la ville, ſans aucun reſpect des choſes ſaintes ils vont le tuër juſques à l'autel, & j'en ay vû méme deux exemples, l'un à Daman, & l'autre à Goa. Trois ou quatre de ces eſclaves noirs ayant apperçû quelques perſonnes dont ils vouloient avoir la vie qui entendoient la meſſe dans une Egliſe, firent ſur eux une decharge de mouſquetons par les vîtres, ſans conſiderer s'ils n'en pouvoient pas tuër ou bleſſer d'autres qui n'avoient nulle part à la querelle. Il s'en fit autant à Goa, & il y eut ſept hommes de tuez proche de l'autel, le Preſtre qui diſoit la meſſe ayant eſté fort bleſſé. La Juſtice ne prend point de connoiſſance de ces crimes, parce que d'ordinaire ce ſont des premiers du païs qui en ſont auteurs. Pour ce qui eſt des procez on n'en voit jamais la fin, ils paſſent par les mains des Canarins qui ſont gens du païs qui font le meſtier de ſolliciteurs & de Procureurs, & il n'y a point au monde de gens plus ruſez & plus ſubtils.

Pour revenir à l'ancienne puiſſance des Portugais dans les Indes, il eſt conſtant que ſi les Hollandois n'y fuſſent jamais venus, on n'auroit pas trouvé aujourd'huy un morceau de fer dans la plus grande partie des logis des Portugais, tout auroit eſté d'or ou d'argent; car il ne leur falloit que deux ou trois voyages au Japon, aux Philippines, aux Moluques, ou vers la Chine pour ſe faire riches, & gagner à leur retour cinq ou ſix pour un, & méme juſqu'à dix ſur les groſſes marchandiſes. Les ſimples ſoldats auſſi bien que les Gouverneurs & les Capitaines amaſſoient de grands biens par le negoce. Il n'y a que le Vice-Roy qui ne negocie point, ou s'il le fait c'eſt ſous le

nom d'un autre, & d'ailleurs il a assez de revenu sans cela. C'estoit cy-devant un des plus beaux postes du monde pour un Seigneur que d'estre Vice-Roy de Goa, & il y a peu de Monarques qui puissent donner des Gouvernemens qui rapportent tant que ceux qui dépendent de ce Viceroy. Le premier de ces Gouvernemens est celuy de Mozambique, & est triennal. Dans ces trois années le Gouverneur emporte de profit quatre ou cinq cens mille écus, & quelquefois davantage, si pendant ce temps-là ils ne font point de pertes avec les Cafres. Ces Cafres sont des peuples noirs qui viennent de plusieurs endroits de l'Afrique prendre des toiles & de la quinquaille du Commandant qui demeure sur le Rio de Saine, & qui n'est que le Facteur du Gouverneur de Mozambique. Ces Cafres apportent de l'or pour les marchandises qu'ils enlevent; mais si l'un d'eux vient à mourir en allant ou en revenant, ce qu'on luy a confié est perdu sans resource. Le Gouverneur de Mozambique negocie aussi avec les Negres qui habitent le long de la coste de Melinde, & ceux-là payent ordinairement les marchandises qu'ils prennent en dents d'élephant ou en ambre gris. A mon dernier voyage des Indes le Gouverneur de Mozambique qui revint à Goa aprés avoir achevé les trois années de son Gouvernement, avoit seulement en ambre-gris une partie de deux cens mille écus ou environ, sans conter l'or & les dents d'élefant qui montoient à une plus grande somme.

Le second Gouvernement estoit autrefois celuy de Malaca, à cause de la doüane qu'il falloit payer en ce lieu-là. Car c'est un détroit où tous les vaisseaux qui partoient de Goa pour le Japon, la Chine, la Cochinchine, la Jave, le Macassar, les Philippines & autres lieux, devoient necessairement passer. Ils auroient bien pû prendre une autre route le long de la coste de l'Isle de Sumatra qui regarde le Couchant, & passer par le détroit de la Sonde, ou laisser l'Isle de Java au Nord; mais quand les vaisseaux estoient de retour à Goa il falloit montrer l'aquit de la doüane de Malaca, ce qui les obligeoit de tenir cette route.

Le troisiéme Gouvernement estoit celuy d'Ormus, à cause du grand negoce qui s'y faisoit, & de la doüane que devoient payer tous les vaisseaux qui entroient dans le Golfe Persique.

& qui en ſortoient. Le Gouverneur d'Ormus tiroit auſſi de grands droits de ceux qui alloient à l'Iſle de Bahren à la peſche des perles, & s'ils ne prenoient paſſeport de luy il faiſoit couler leurs vaiſſeaux à fond par ſes galeaſſes. Les Perſans ont à preſent cette doüane avec les Anglois qui y ont tres-peu de part, comme je l'ay remarqué dans mes relations de la Perſe; mais quoy qu'ils traitent les marchands aſſez rudement, il s'en faut beaucoup qu'ils ne retirent de cette doüane autant que faiſoient les Portugais. Il en eſt de méme des Hollandois à Malaca, & ils ont de la peine à en retirer de quoy payer la garniſon qu'ils y tiennent.

Le quatriéme Gouvernement eſtoit celuy de Maſcaté, qui eſtoit auſſi de grand revenu. Car tous les vaiſſeaux qui viennent des Indes, du Golfe Perſique, de la Mer rouge, & des coſtes de Melinde, doivent venir reconnoître la pointe de Maſcaté, & le plus ſouvent y prendre de l'eau. S'il y avoit quelques vaiſſeaux qui n'y vinſſent pas moüiller, le Gouverneur envoyoit prendre la doüane qui eſtoit de quatre pour cent, & ſi l'on faiſoit quelque reſiſtance on couroit riſque d'eſtre coulé à fond par les galeaſſes du Gouverneur.

Le cinquiéme Gouvernement eſtoit celuy de l'Iſle de Ceylan, duquel dépendoient toutes les places que les Portugais avoient, tant ſur la coſte de Malavar, qu'au Golfe de Bengala, & autres endroits des Indes; & le moindre de ces petits Gouvernemens a rendu par an dix mille écus.

Outre ces cinq grands Gouvernemens qui eſtoient à la diſpoſition du Viceroy, il avoit encore à diſtribuer quantité d'Offices dans Goa & autres villes des Indes. Le jour qu'il fait ſon entrée dans Goa, ſon Capitaine des Gardes a prés de quatre mille écus de profit. Les trois Charges d'Ingenieur Major, de Viſiteur des Forteresſes, & de Grand-Maître de l'Artillerie rendoient par an vingt mille Pardos, & le Pardos vaut vingt-ſept ſols de nôtre monnoye. Les Portugais étoient alors tous riches, la Nobleſſe par le moyen des Gouvernemens & autres charges, & les marchands par le negoce qu'ils faiſoient, avant que les Anglois & les Hollandois leur vinſſent couper chemin. Du temps qu'ils avoient Ormus ils ne laiſſoient paſſer par mer aucun marchand pour les Indes, & il falloit qu'ils priſſent par terre la route de Candahar. Quand

les marchands Turcs, Perſans, Arabes, Moſcovites, Polonois & autres arrivoient au Bander-Abaſſi, ils ne faiſoient qu'un corps, & l'on en députoit quatre des plus capables pour aller voir toutes les ſortes de marchandiſes, & en ſçavoir la qualité & le prix. Aprés en avoir fait le rapport aux autres, on convenoit du prix & on enlevoit les marchandiſes, qui eſtoient diſtribuées à chaque nation à proportion de la quantité des marchands qui eſtoient venus de ces differens païs. C'eſt la coûtume dans toute l'Aſie qu'il ne ſe vend rien qu'un Courtier ne ſoit preſent, & chaque marchandiſe a le ſien à part. Ce ſont eux qui font bon l'argent à ceux qui ont vendu, & qui le reçoivent de ceux qui ont acheté; & il y a de certaines marchandiſes pour leſquelles il leur eſt dû un pour cent, d'autres dont il leur revient un & demi & juſqu'à deux.

Les Portugais faiſoient donc en ce temps-là de grands gains, & ne ſouffroient point de pertes par des banqueroutes. Pour ce qui eſt des Corſaires, le Viceroy y donnoit bon ordre; car dés que les pluyes eſtoient paſſées, & que la ſaiſon eſtoit venuë pour s'embarquer, ſelon la quantité des vaiſſeaux qui alloient en marchandiſe, il leur faiſoit donner un nombre ſuffiſant de Galiotes pour les eſcorter juſques à vingt-cinq ou trente lieuës en mer, les Malavares ne s'éloignant pas des coſtes au delà de quinze ou vingt. Les Capitaines des Galiotes & les ſoldats méme faiſoient auſſi quelque petit negoce dans le voyage, & comme ils ne payoient point de doüane ils pouvoient gagner quelque choſe pour s'entretenir honorablement durant les pluyes où il faut demeurer en garniſon. Il y avoit auſſi alors un bel ordre pour la milice afin que le ſoldat fût avancé; car à tous ceux qui eſtoient venus de Portugal, aprés neuf années de ſervice on donnoit quelque charge ſur mer ou ſur terre, & s'ils n'en vouloient point prendre on leur permettoit de faire voyage pour marchand. S'il ſe rencontroit parmi ces gens-là quelque homme d'eſprit, il ne manquoit pas de faire fortune ayant tout le credit qu'il vouloit, & il trouvoit aſſez de gens qui eſtant bien aiſes de faire valoir leur argent, luy en donnoient à l'avanture à cent pour cent au retour du voyage. Si le vaiſſeau ſe perdoit ceux qui avoient preſté perdoient leur argent ou leurs marchandiſes, mais quand il arrivoit à bon port d'un écu ils en faiſoient trois ou quatre.

Les

Les gens du païs appellez *Canarins* n'ont aucune charge parmi les Portugais, si ce n'est pour les procez, comme de procureurs, de solliciteurs ou d'écrivains, & ils les tiennent fort bas. Si un de ces Canarins ou hommes noirs avoit frapé un blanc ou European, il n'y a point de pardon, & il faut qu'il ait le poing coupé. Tant les Espagnols que les Portugais s'en servent pour leurs receveurs & hommes d'affaires, particulierement les Espagnols; & dans les Isles Manilles ou Philippines il y a des noirs si riches, que quelques-uns ont voulu donner au Vice-roy jusqu'à vingt mille croisats pour pouvoir porter des bas & des souliers, ce qu'on ne leur permet pas. On voit de ces noirs suivis de trente esclaves & superbement vétus, mais qui vont nus pieds; & si les Portugais leur eussent voulu permettre d'équiper des vaisseaux, & d'y mettre à leur gré des Capitaines & autres Officiers, ils n'auroient pas fait tant de conquestes dans les Indes, ou du moins ils ne les auroient pas faites si aisément. Ces noirs ont beaucoup d'esprit & sont bons soldats, & des Religieux m'ont assuré qu'ils apprennent plus dans leurs colleges en six mois, que les enfans des Portugais en un an, à quelque science qu'ils se veüillent appliquer; & c'est par cette raison que les Portugais les tiennent si bas. Les naturels du païs d'autour de Goa sont Idolâtres, & rendent hommage à plusieurs sortes d'Idoles dont j'ay mis les portraits dans cét ouvrage, disant que c'est la ressemblance de ceux qui ont fait autrefois de bonnes œuvres, dont il leur faut rendre loüange en adorant leurs portraits. Il y a plusieurs de ces Idolâtres qui adorent les singes, & méme en plusieurs endroits des Indes on leur a bâti comme j'ay dit ailleurs, des Pagodes, que l'on a rentées pour en nourrir un certain nombre, & d'autres méme de dehors qui s'y rendent deux fois la semaine pour y manger. Dans un village de l'Isle de Salsete il y avoit une Pagode, dans laquelle les Idolâtres gardoient dans une forme de tombe d'argent les os & les ongles d'un singe, qu'ils disoient avoir rendu de grands services à leurs Dieux par la diligence qu'il faisoit à porter les nouvelles & avis aux uns & aux autres, quand quelques Princes ennemis les persecutoient, jusqu'à passer la mer à la nage. On venoit de plusieurs endroits des Indes en procession à cette Pagode pour y faire des offrandes; mais tout le Clergé de Goa, & principalement l'Inquisiteur,

fut enfin un jour enlever cette tombe, & l'apporta à Goa où elle a demeuré quelque temps, à cause du differend qu'elle fit naître d'abord entre les Ecclesiastiques & le peuple. Car les Idolâtres voulant donner une grosse somme pour ravoir leurs reliques, le peuple estoit d'avis qu'on la prît, parce, disoit-il, qu'elle pourroit servir à faire la guerre à leurs ennemis ou à assister les pauvres ; mais le Clergé estoit de contraire opinion, & soûtenoit que pour quelque raison que ce fût il ne falloit point souffrir cette idolatrie. Enfin l'Archevêque & l'Inquisiteur de leur autorité enleverent cette tombe, & l'ayant mise sur un vaisseau qui fut environ à vingt lieuës de terre, on les jetta dans la mer. On les auroit bien brûlées, mais les Idolâtres auroient pû ramasser les cendres, qui leur auroient servi de matiere à quelque nouvelle superstition.

Il y a dans Goa quantité de gens d'Eglise, & outre l'Archevêque & son Clergé, on y voit des Dominiquains, des Augustins, des Cordeliers, des Carmes dechaussez, des Jesuites, & des Capuces qui sont comme des Recollects, avec deux maisons de Religieuses dont les Augustins sont directeurs. Les Religieux Carmes qui sont venus les derniers sont les mieux placez de tous, & s'ils sont un peu éloignez du cœur de la ville, ils ont d'ailleurs l'avantage d'estre en bel air & d'avoir la maison la plus saine de tout Goa. Elle est sur une belle éminence où le vent la rafraîchit, & est fort bien bâtie avec deux galeries l'une sur l'autre. Les Augustins qui ont esté les premiers à Goa s'estoient bien postez au bas d'une petite éminence, leur Eglise estant sur la grande ruë avec une belle place au devant. Mais les Jesuites aprés avoir fait bâtir une maison solliciterent les Augustins de leur vendre cette éminence qui estoit alors comme un lieu desert, sous prétexte d'en vouloir faire un jardin pour la recreation de leurs écoliers ; & l'ayant enfin achetée ils y ont fait bâtir un superbe college, qui étouffe le Convent des Augustins & empesche qu'il ne reçoive point d'air. Ils ont eu de grandes difficultez ensemble sur ce sujet, mais les Jesuites ont enfin gagné leur cause.

Les PP. Jesuites sont connus à Goa sous le nom de Paulistes, à cause de leur grande Eglise dediée à S. Paul. Ils ne portent point de chapeaux ni de bonnets à cornes comme en Europe ; mais bien de certains bonnets qui ressemblent à la forme d'un

chapeau dont l'on auroit ôté les aîles, & à peu prés comme ſont les bonnets des eſclaves du Grand-Seigneur, que j'ay dépeints dans ma relation du Serrail. Ils ont cinq maiſons dans Goa, qui ſont le College de S. Paul, le Seminaire, la Maiſon Profeſſe, le Noviciat, & le Bon Jeſus. Les peintures du plat fond de cette derniere Egliſe ſont admirables. L'an 1663. la plus grande partie du College fut embraſée par un accident qui ſurvint la nuit, & il leur en a bien coûté ſoixante mille écus à le rebâtir.

L'Hôpital de Goa eſtoit autrefois fort renommé dans toutes les Indes, & comme il a de grands revenus les malades y eſtoient parfaitement bien ſervis, ce qui duroit encore la premiere fois que je fus à Goa; mais depuis que cét Hôpital a changé de Directeurs on y eſt fort mal traité, & pluſieurs de nos Européans qui y entrent n'en ſortent point que pour aller au tombeau. Mais depuis peu l'on a trouvé le ſecret d'en ſauver quelques-uns par de frequentes ſaignées. On en fait ſelon le beſoin juſqu'à trente & à quarante, & tant que le mauvais ſang vient, comme on le pratiqua une fois envers moy eſtant à Surate; & auſſi-tôt que ce mauvais ſang eſt ſorti, qui eſt comme une apoſtume, le malade eſt hors de danger. Le beurre & la chair luy ſont du poiſon, & s'il en mange il court riſque de la vie. Autrefois on faiſoit quelques petits ragoûts pour les convaleſcens, mais aujourd'huy il faut qu'ils ſe contentent d'un boüillon de vache, & d'une éculeé de ris. D'ordinaire tous ces pauvres gens qui commencent de recouvrer leur ſanté, crient à la ſoif & prient que l'on leur donne un peu d'eau; mais ceux qui les ſervent, qui ſont preſentement des noirs ou des Meſtifs gens avares & ſans pitié, ne leur en donneroient pas une goute qu'ils n'en tirent quelque choſe, c'eſt à dire qu'on ne leur mette quelque argent dans la main, & pour colorer leur méchanceté ils la donnent en cachete, diſant que le medecin le leur défend. Pour ce qui eſt des ſucres & des confitures ils n'en manquent pas; mais ce n'eſt pas ce qui contribuë le plus au rétabliſſement de la ſanté, qui dans un païs chaud demande plûtoſt des choſes rafraîchiſſantes.

J'oubliois de faire une remarque ſur les frequentes ſaignées au regard de nos Européans. C'eſt que pour reprendre leur couleur & ſe remettre dans une parfaite ſanté, on leur ordonne

de boire pendant douze jours trois verres de piſſat de vache, un le matin, un vers le midy, & un le ſoir; mais comme ce bruvage ne peut eſtre que fort deſagreable, le convaleſcent en avale le moins qu'il peut, quelque deſir qu'il ait de recouvrer ſa ſanté. On a appris ce remede des Idolâtres du païs, & ſoit que le convaleſcent s'en ſerve ou qu'il le rejete, on ne le laiſſe point ſortir de l'Hôpital que les douze jours pendant leſquels il doit prendre ce bruvage ne ſoient expirez.

---

## CHAPITRE XIV.

### *De ce que l'Auteur a fait pendant ſon ſejour à Goa à ſon dernier voyage de 1648.*

DEux jours avant mon départ de Mingrela pour Goa, j'écrivis au Sieur de ſaint Amant qui eſtoit Ingenieur, pour le prier de faire en ſorte qu'on m'envoyât une barque armée à cauſe des Malavares qui ſont ſur ces coſtes, ce qu'il fit incontinent. Je partis de Mingrela le 20. de Janvier 1648. & arrivay à Goa le 21. Comme il eſtoit tard je remis au lendemain à aller ſalüer le Vice-roy Dom Philippe de Maſcaregnas, qui avoit eſté auparavant Gouverneur de Ceylan. Il me fit un bon accüeil, & pendant prés de deux mois que je demeuray à Goa, il m'envoya cinq ou ſix fois un Gentilhomme pour m'amener à la maiſon des poudres hors de la ville où il eſtoit fort ſouvent. Il prenoit plaiſir à faire monter des arquebuſes & à d'autres choſes de cette nature, ſur leſquelles il me demandoit mon avis, & entre pluſieurs choſes dont je luy fis preſent à mon arrivée, il me ſçût tres-bon gré d'un piſtolet tres-curieuſement & richement travaillé. Paſſant à Alep le Conſul François me l'avoit donné aux étrennes, le pareil s'eſtant malheureuſement perdu, & c'eſtoit un preſent que la nation vouloit faire au Bacha, qui auroit pû ſe vanter d'avoir une paire de piſtolets les plus beaux & les mieux faits de toute l'Aſie. Les Vice-roys de Goa n'admettent qui que ce ſoit à leur table, non pas méme leurs enfans; mais dans la ſale où ils mangent il y a un petit retranchement où le couvert eſt

mis pour ses principaux Officiers, comme cela se pratique dans les Cours des Princes d'Allemagne. Le jour suivant je fus rendre visite à l'Archevêque, & je destinay le lendemain pour celle que je devois aussi à l'Inquisiteur. Mais comme je me fus rendu à son hostel, il m'envoya un de ses Gentishommes pour me dire qu'il estoit bien fâché de ce qu'il ne pouvoit pas me voir ce jour-là, à cause des dépesches qu'il faisoit pour le Portugal, & qu'attendoient deux vaisseaux qui estoient sur leur départ; neanmoins que si c'estoit pour affaire de conscience, il quitteroit tout pour me parler. Ayant témoigné au Gentilhomme que je n'estois venu que pour luy faire la reverence & luy rendre mes respects, & voulant en méme temps me retirer il me pria d'attendre un moment, & aprés qu'il eut esté rapporter à l'Inquisiteur ce que je luy avois dit, il revint me trouver pour m'assurer de la part de son maître qu'il m'estoit fort obligé, & que dés que les vaisseaux seroient partis il me l'envoyeroit dire, afin que nous pussions nous entretenir à loisir. Aussi-tost que les vaisseaux furent à la voile, le méme Gentilhomme vint de la part de l'Inquisiteur me dire qu'il m'attendroit sur les deux ou trois heures aprés midy dans la maison de l'Inquisition; car pour luy il demeure dans une autre, & ces deux maisons sont fort superbes. Je ne manquay pas de me trouver au lieu qui m'estoit marqué à l'heure prescrite, & à mon arrivé: il vint un Page qui me mena dans une grande sale, où aprés m'estre promené un quart-d'heure ou environ un Officier me vint prendre pour me mener dans la chambre où estoit l'Inquisiteur. Aprés avoir passé deux grandes galeries & quelques appartemens, j'entray dans une petite chambre où m'attendoit l'Inquisiteur assis au bout d'une grande table faite en forme de billard, & tant la table que tout le meuble de la chambre estoit couvert de drap vert qu'on apporte d'Angleterre. Dés que je fus entré il me dit que j'estois le bien venu, & aprés que je luy eus fait mon compliment, il me demanda de quelle religion j'estois. Je luy répondis que je faisois profession de la religion Protestante. Il me demanda derechef si mon pere & ma mere estoient aussi de la méme religion, & luy ayant dit que oüy, il m'assura encore une fois que j'estois le bien venu, criant à quelques gens qui estoient proche qu'ils pouvoient entrer. On leva en méme

temps un bout de la tapiſſerie, & je vis parêtre dix ou douze perſonnes qui eſtoient dans une petite chambre à coſté. Les premiers qui entrerent furent deux Religieux Auguſtins, qui furent ſuivis de deux Dominiquains, de deux Carmes Dechauſſez, & de quelques autres gens d'Egliſe, à qui l'Inquiſiteur dit d'abord qui j'eſtois, & que je n'avois avec moy aucun livre defendu, & que ſçachant les ordres j'avois laiſſé ma Bible à Mingrela. Nous nous entretinmes plus de deux heures de pluſieurs choſes, & particulierement de mes voyages, toute la compagnie me témoignant qu'elle prenoit plaiſir d'en entendre le recit. Trois jours aprés l'Inquiſiteur m'envoya prier d'aller dîner avec luy dans une belle maiſon qui eſt à une demi-lieuë de la ville, & qui appartient aux Peres Carmes Dechauſſez. C'eſt un des plus beaux edifices de toutes les Indes, & je diray en peu de mots de quelle maniere ces Religieux en ont acquis la poſſeſſion. Il y avoit dans Goa un Gentilhomme dont le pere & l'ayeul avoient gagné de grands biens par le negoce, & c'eſtoit luy qui avoit fait bâtir cette maiſon qui peut paſſer pour un beau Palais. Il ne voulut point ſe marier, & ne ſe plaiſant qu'à la devotion il eſtoit le plus ſouvent chez les Auguſtins, pour leſquels il ſe montroit ſi affectionné, qu'il avoit fait un teſtament par lequel il leur donnoit tout ſon bien, pourvû qu'aprés ſa mort on l'enterrât au coſté droit du grand Autel où on luy feroit un tombeau ſuperbe. Selon le bruit commun ce Gentilhomme eſtoit ladre, ce que quelques jaloux s'efforçoient de faire croire, voyant qu'il avoit donné tout ſon bien aux Auguſtins. Ils diſoient que cette place au coſté droit de l'Autel n'eſtoit que pour un Vice-roy, & qu'il n'y falloit pas mettre un homme ladre, de quoy tout le monde & une partie méme des Auguſtins demeuroient d'accord. Quelques Peres du Convent eſtant venus luy parler, & le prier de prendre quelque autre place dans l'Egliſe, le Gentilhomme picqué de cette propoſition ne retourna plus aux Auguſtins, & alla faire ſes devotions chez les Carmes Dechauſſez, qui le receurent à bras ouverts & accepterent le parti que les autres refuſoient. Il ne vêcut pas long-temps depuis qu'il eut fait amitié avec ces Religieux, & l'ayant enterré magnifiquement ils eurent tout ſon bien avec cette ſuperbe maiſon, où nous fûmes ſplendidement traitez avec la muſique pendant le repas.

Je demeuray à Goa depuis le vingt-uniéme de Janvier jusqu'à l'onziéme de Mars, que j'en partis sur le soir aprés avoir pris congé du Viceroy. Je luy demanday aussi celuy d'un Gentilhomme François nommé du Belloy, qu'il m'accorda; mais par l'imprudence de ce Gentilhomme qui ne m'avoit pas dit pourquoy il estoit à Goa, il s'en fallut peu qu'on ne le reprît, & qu'on ne me menât avec luy à l'Inquisition. Voicy de quelle maniere il estoit venu aux Indes, & comme il me compta son histoire. Il estoit sorti de la maison de son pere pour aller voir la Hollande, où ayant fait plus de depense qu'il ne devoit, & ne trouvant personne qui luy voulût prêter de l'argent, il se resolut de passer aux Indes. Il prit parti dans la Compagnie Hollandoise pour simple soldat, & arriva à Batavie du temps que les Hollandois faisoient la guerre contre les Portugais dans l'Isle de Ceylan. Dés qu'ils fut arrivé on le mit dans les recruës qu'on envoya dans cette Isle, & le General des Troupes Hollandoises voyant un renfort de braves soldats que commandoit un Capitaine François nommé S. Amant plein de courage & d'experience, resolut d'assieger Negombe l'une des places de l'Isle de Ceylan. On luy donna trois assauts, dans lesquels tous nos François se porterent vaillamment, & sur tout S. Amant & Jean de Rose qui furent tous deux blessez. Le General Hollandois voyant deux hommes de cœur, leur promit pour recompense que si l'on prenoit Negombe l'un d'eux en seroit le Gouverneur. La place estant prise le General tint parole à S Amant; mais la nouvelle en ayant esté portée à Batavie, un jeune homme arrivé depuis peu de Hollande & parent du General obtint la charge de Gouverneur de Negombe au préjudice de S. Amant, & vint avec ordre du Conseil de Batavie pour l'en deplacer. Saint Amant se voyant ainsi traité débaucha quinze ou vingt soldats la pluspart François, entre lesquels estoient les Sieurs du Belloy, des Marests & Jean de Rose, & se jetta avec eux dans l'armée Portugaise. Ce petit nombre de gens tout de cœur releva celuy des Portugais, qui vinrent attaquer Negombe d'où on les avoit chassez, & l'emporterent au deuxiéme assaut. En ce temps-là Dom Philippe de Mascaregnas estoit Gouverneur de l'Isle de Ceylan, & de toutes les places dépendantes des Portugais. Il demeuroit dans la ville de Colombo, & ayant receu

des lettres de Goa qui luy apprenoient la mort du Vice-roy, & que le Conseil & toute la noblesse le demandoient pour prendre sa place, avant que de partir il voulut voir S. Amant & tous ceux qu'ils avoient amenez pour leur donner quelque recompense. C'estoit un brave Seigneur, & dés qu'il les eut vûs il resolut de les emmener avec luy à Goa, soit parce qu'il crut qu'il auroit en ce lieu-là plus de moyen de les avancer, soit qu'il fût bien aise d'avoir avec luy des gens resolus, à cause des Malavares qui l'attendoient avec environ quarante barques, & qu'il n'en avoit que vingt-deux. Comme ils furent prés du Cap de Comorin, les vents furent si contraires & il se leva une si forte tempeste que toute la flote fut dispersée, & plusieurs barques perirent malheureusement. Ceux qui estoient dans celle de Dom Philippe firent tous leurs efforts pour l'amener à terre, & voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout & que tout se brisoit, S. Amant avec cinq ou six autres de ses compagnons, du nombre desquels estoient des Marests, du Belloy & Jean de Rose, se jetterent en mer avec des cordes & des pieces de bois, & firent si bien qu'ils sauverent Dom Philippe & qu'ils se sauverent avec luy. Pour abreger cette histoire, estant arrivez à Goa Dom Philippe y ayant fait son entrée en qualité de Vice-roy, donna à S. Amant la charge de Grand-Maître de l'Artillerie & d'Intendant General sur toutes les forteresses qui appartenoient aux Portugais dans les Indes. Il luy fit épouser ensuite une jeune fille dont il eut vingt mille écus, & dont le pere estoit un Anglois qui avoit quitté le service de la Compagnie, & s'estoit marié avec la fille bastarde d'un Vice-roy de Goa. Pour Jean de Rose il pria le Vice-roy de le renvoyer à Colombo, où par sa faveur il épousa une jeune veuve Mestive qui luy apporta beaucoup de bien. Dom Philippe qui avoit beaucoup d'estime pour des Marests, pour luy avoir vû faire de belles actions & recevoir plusieurs blessures au siege de Negombe, le fit Capitaine de ses Gardes qui estoit la plus belle charge de la Cour; joint qu'il luy avoit particulierement obligation de la vie, des Marests estant celuy qui l'avoit chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage. Du Belloy souhaita qu'on le laissât aller à Macao, ce qui luy fut accordé. Il avoit appris qu'une partie de la noblesse se retiroit en ce lieu-là aprés avoir beaucoup gagné

au

au negoce, qu'elle recevoit assez bien les étrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, ce qui estoit la plus forte passion de du Belloy. Il demeura deux ans à Macao avec bien du divertissement, & quand l'argent luy manquoit cette noblesse luy en prestoit volontiers. Un jour il avoit gagné environ six mille écus, & s'estant remis au jeu il eut le malheur de perdre tout, & une bonne somme au delà que des amis luy presterent. Comme il se vit dans la perte & que personne ne luy vouloit plus prester, il se prit à jurer contre un tableau qui estoit dans la chambre & qui representoit quelque chose sainte, disant dans l'emportement qui est ordinaire à la pluspart des joüeurs, que ce tableau qui estoit devant ses yeux estoit cause de sa perte, & que s'il n'avoit pas esté-là il auroit gagné. Aussi tost l'Inquisiteur en fut averti; car dans toutes les villes des Indes qui dépendent des Portugais il y en a un, dont toutesfois le pouvoir est limité, n'ayant droit que de se saisir de la personne qui a dit ou fait quelque chose contre la religion, d'entendre les témoins, & d'envoyer le coupable avec les informations par le premier navire qui part pour Goa, où l'Inquisiteur General a le pouvoir de l'absoudre ou de le faire mourir. Du Belloy fut donc mis sur un petit vaisseau de dix ou douze pieces de canon & les fers aux pieds, & on recommanda bien au Capitaine qu'il prît garde à luy, & qu'il répondroit de sa personne. Mais dés qu'ils furent en mer, le Capitaine qui estoit un galant homme & qui sçavoit que du Belloy estoit de bonne maison, luy fit ôter les fers & méme le fit manger à sa table, ayant soin de luy donner le linge & les habits necessaires pendant le voyage qui fut d'environ quarante jours. Ils arriverent à Goa le 19. de Fevrier 1649. & le vaisseau ne fut pas plûtost au port que S. Amant s'y rendit de la part du Vice-roy, tant pour prendre les lettres, que pour sçavoir ce qui se passoit dans la Chine. Sa surprise fut grande de voir du Belloy en cét estat, & que le Capitaine ne le vouloit pas laisser sortir qu'il ne l'eût remis entre les mains de l'Inquisiteur. Neanmoins comme S. Amant avoit alors grand credit, à force de prieres il obtint du Capitaine que du Belloy vint avec luy dans la ville. Celuy-cy reprit exprés ses vieux habits qui estoient tout en lambeaux & pleins de vermine, & S. Amant qui sçavoit qu'il ne se falloit pas joüer à l'Inquisition, fut d'abord le presenter

à l'Inquiſiteur, qui voyant ce Gentilhomme en ſi pauvre état en eut quelque pitié, & luy donna la ville pour priſon pendant qu'il verroit ce qu'on écrivoit de luy, à condition qu'il ſe repreſentât dés qu'il le demanderoit. Sur ces entrefaites ſaint Amant amene du Belloy à mon logis comme je ſortois pour aller voir Monſieur l'Evêque de Mire, que j'avois connu autrefois à Conſtantinople lorſqu'il eſtoit Gardien des Franciſcains de Galata. Je les priay de m'attendre un peu & de dîner avec moy, ce qu'ils firent; aprés quoy j'offris mon logis & ma table au Sieur du Belloy qui demeura avec moy, & à qui je fis faire trois paires d'habits, & le linge qui luy eſtoit neceſſaire. Je demeuray encore huit ou dix jours à Goa, pendant leſquels il me fut impoſſible d'obliger le Sieur du Belloy à vêtir ces habits neufs ſans en ſçavoir le ſujet, & il me promettoit de jour en jour de les mettre. Eſtant ſur mon depart je luy dis que j'allois prendre congé du Vice-roy, & il me pria inſtamment de tâcher d'obtenir auſſi le ſien, ce que je fis volontiers & avec effet. Nous partîmes ſur le ſoir dans la méme barque où j'eſtois venu, & ſur le minuit le Sieur du Belloy commença à ſe deshabiller & à prendre ſes habits neufs, jettant ſes vieux dans la mer & jurant contre l'Inquiſition ſans que j'en ſceuſſe la cauſe; car j'ignorois encore tout ce qui s'eſtoit paſſé. Dans l'étonnement où j'eſtois de l'oüir jurer de la ſorte, je luy dis qu'il n'eſtoit pas encore hors des mains des Portugais, & que nous ne pourrions pas nous défendre luy & moy avec cinq ou ſix ſerviteurs que j'avois contre quarante hommes qui ramoient dans nôtre barque. Je luy demanday pourquoy il juroit ainſi contre l'Inquiſition, & il me dit qu'il me conteroit toute l'hiſtoire en particulier, ce qu'il fit dés que nous fûmes à Mingrela où nous arrivâmes ſur les huit heures du matin. Ayant mis pied à terre nous trouvâmes quelques Hollandois avec le Commandeur, qui eſtoient au bord de la mer à manger des huîtres & boire du vin d'Eſpagne. Ils me demanderent auſſi-toſt qui eſtoit celuy que je menois avec moy. Je leur dis que c'eſtoit un Gentilhomme qui eſtant venu avec l'Ambaſſadeur de France en Portugal, s'eſtoit embarqué pour les Indes avec quatre ou cinq autres qui eſtoient encore à Goa, & que le ſejour de cette ville ni l'humeur Portugaiſe ne plaiſant pas à celuy-cy, il m'avoit prié de l'aſſiſter pour retourner en Eu-

rope. Trois ou quatre jours aprés je luy achetay une monture du païs, c'eſt à dire un bœuf, pour aller à Surate, & luy donnay un valet pour le ſervir avec une lettre au Pere Zenon Capucin, par laquelle je le priois de luy faire donner par mon courtier dix écus par mois pour ſa dépenſe, & d'obtenir du Preſident des Anglois que ce Gentilhomme pût s'embarquer à la premiere commodité, ce qui n'arriva pas, le Pere Zenon le remenant avec luy à Goa où il alloit pour l'affaire du Pere Ephraim ſon Compagnon, de quoy je parleray dans le chapitre ſuivant. Le Pere Zenon crut ſans doute que du Belloy ſe remontrant à l'Inquiſition, & luy demandant pardon il l'obtiendroit aiſément. Il eſt bien vray qu'il l'obtint, mais ce fut aprés avoir eſté deux ans à l'Inquiſition, d'où il ne ſortit qu'avec la chemiſe ſouffrée où il y a une grande croix de S. André qui vient devant l'eſtomac. Il y avoit avec luy un autre François appellé Maître Louys de Bar-ſur-Seine qui fut traité de la méme ſorte, & ils accompagnerent tous deux ceux qu'on menoit au ſupplice. Le Sieur du Belloy avoit tres-mal fait de retourner à Goa, & fit encore plus mal de ſe remontrer à Mingrela, où les Hollandois qui ſceurent qu'il s'eſtoit autrefois ſauvé de leur ſervice par les avis qu'ils receurent du Commandeur de Surate, s'en ſaiſirent auſſi-toſt & le mirent ſur un vaiſſeau qui alloit à Batavie. Ils dirent qu'ils l'envoyoient au General de la Compagnie pour en faire ce que bon luy ſembleroit; mais je ſçais de bonne-part que le vaiſſeau eſtant un peu loin de terre, ils mirent ce pauvre Gentilhomme dans un ſac & le jetterent dans la mer. Voilà quelle fut la fin du Sieur du Belloy, & celle du Sieur des Mareſts n'eut rien de funeſte; ce qui ſe verra par ſon hiſtoire que je raconteray auſſi en peu de mots.

Le Sieur des Mareſts eſtoit un Gentilhomme de Dauphiné au voiſinage de Loriol, qui s'eſtant batu en duel & ayant tué ſon homme ſe retira en Pologne, où il fit de belles actions qui luy aquirent l'eſtime & l'affection du General de l'armée des Polonois. En ce temps-là le Grand-Seigneur tenoit priſonniers à Conſtantinople deux Princes Polonois dans le château des ſept tours, & ce General connoiſſant la valeur & l'adreſſe de des Mareſts qui eſtoit entreprenant & outre cela bon Ingenieur, luy propoſa d'aller à Conſtantinople pour

voir si par quelque moyen il pourroit faire sortir ces Princes de prison. Des Marests accepta tres-volontiers cette commission, & il auroit eu sans doute le bonheur d'y reüssir s'il n'eut esté découvert par quelques Turcs, qui l'accuserent de l'avoir vû considerer les sept tours avec trop d'attention, & le crayon à la main pour en prendre le plan & executer ensuite un mauvais dessein. C'en estoit assez pour perdre ce Gentilhomme, si Monsieur de Cesi Ambassadeur de France n'eut fait en sorte que la chose fût prontement étoufée par quelque present, ce qui est en Turquie le remede le plus souverain dans ces fâcheuses rencontres, & en representant que c'estoit un jeune Gentilhomme qui voyageoit pour son pur plaisir, & qui alloit en Perse par la premiere commodité qu'il pourroit trouver. Ce n'estoit pourtant pas alors le dessein du Sieur des Marests d'aller plus loin, & il s'attendoit de retourner en Pologne apres avoir fait tous ses efforts pour tirer ces Princes de prison; mais pour le sauver des mains des Turcs il fallut dire qu'il passoit en Perse, & faire en sorte qu'il y passât en effet. Le Grand-Seigneur avoit resolu de ne rendre jamais la liberté à ces Princes; mais ils furent si heureux que de trouver enfin le moyen de gagner un jeune Turc fils du Capitaine des sept tours, auquel le pere confioit d'ordinaire les clefs pour ouvrir & fermer les portes de la prison. La nuit destinée pour leur fuite, il fit semblant de fermer quelques portes dont il laissa tous les cadenats ouverts, raportant aprés les clefs à son pere; mais il n'osa en faire autant aux deux premieres portes, à l'une desquelles se tenoit le Capitaine avec la grande garde, depeur d'estre découvert. Ce jeune-homme qui s'estoit entierement donné à ces Princes, ayant prevû la chose de loin eut recours de bonne-heure à des échelles de cordes pour passer deux murs, & il falloit pour cela avoir quelque intelligence au dehors, & quelqu'un encore au dedans qui eût part à cét important secret. Comme on n'usoit pas envers ces Princes de la derniere rigueur, on permettoit qu'ils pussent recevoir quelques plats de la cuisine de l'Ambassadeur de France, & l'Ecuyer de cuisine qui estoit de concert leur ayant envoyé par diverses fois quelques pastez qui estoient remplis de cordes, ils en firent des échelles pour se sauver. L'affaire fut si bien concertée & si bien conduite qu'elle reüssit, & le jeune

Turc suivit ces Princes en Pologne où il se fit chrétien, & où il receut d'amples recompenses en charges & en argent. Il en fut de méme à proportion de ceux qui avoient contribué à la liberté des Princes, & dés qu'ils furent en Pologne ils reconnurent tout-à-fait bien les services qu'ils avoient receu de chacun d'eux.

Cependant le Sieur Des-Marests arrive à Ispahan, & s'étant adressé d'abord aux R. Peres Capucins, ils l'amenerent à mon logis où je luy offris une chambre avec ma table. Il fit quelque sejour à Ispahan, pendant lequel il fit connoissance avec les Anglois & les Hollandois qui avoient beaucoup d'estime pour luy, comme il avoit aussi beaucoup de merite. Mais il arriva un jour que sa curiosité luy ayant fait entreprendre une chose trop hardie, il faillit à se perdre & à perdre avec luy tous les Francs qui estoient à Ispahan. Proche du Carvansera où nous estions logez il y a un grand bain, où les hommes & les femmes se rendent tour à tour en certains jours, & où la Reine de Visapour pendant le sejour qu'elle fit à Ispahan à son retour de la Mecque, prenoit plaisir d'aller souvent pour causer avec les femmes des Francs, parce que le jardin de sa maison touchoit ce bain-là où elles alloient ordinairement. Le Sieur Des-Marests souhaitant passionnément de voir ce qui se passoit alors entre ces femmes, satisfit à sa curiosité par le moyen d'une fente qu'il avoit remarquée dans la voûte du bain où il alloit quelquefois, & montant par dehors sur cette voute qui est comme plate, & telle que je l'ay dépeinte dans mes relations du Serrail & de la Perse, par un endroit caché qui touchoit le Carvansera où nous logions, il se couchoit sur le ventre, & voyoit par cette fente sans qu'il pût être apperçû ce qu'il souhaitoit si fort de voir. Il y fut de la sorte dix ou douze fois, & n'ayant pû s'empescher de s'en declarer un jour à moy, je luy dis qu'il se gardât bien d'y retourner, & qu'il joüoit à se perdre & à perdre avec luy tous les Francs. Mais au lieu de profiter de mon avis il y fut encore deux ou trois fois, & à la derniere il fut découvert par une des femmes du bain qui ont soin des linges, & qui vont les faire secher sur des perches qui avancent au dehors de la voute par un petit escalier qui va jusqu'au haut. Voyant un homme ainsi couché sur le ventre elle se saisit de son chapeau & commença à crier; & le Sieur

Des-Marests pour se tirer de ce mauvais pas, & empescher que cette femme ne fit plus de bruit, il luy fit signe de se taire, & luy mit promptement dans les mains environ deux tomans que par bonheur il avoit sur luy de l'argent que je luy avois donné pour ses besoins. Quand il fut de retour au Carvansera je lui vis un visage tout effaré, & jugeant qu'il luy estoit arrivé quelque chose de fâcheux, je le pressay de me dire ce que c'estoit. Il eut de la peine à me l'avoüer; mais enfin il me dit comme il avoit esté découvert par cette femme, & comme il avoit tâché de l'appaiser par quelque argent. Il ne m'eut pas plûtost fait cette confession que je luy dis qu'il falloit qu'il prît promptement la fuite, & que le danger estoit bien plus grand qu'il ne se l'imaginoit. Le Commandeur Hollandois à qui il fut à propos d'apprendre comme la chose s'estoit passée, pour apporter un prompt remede à un mal dont nous craignions de trop prompts effets, fut d'avis de le faire partir sans delay, & nous luy donnâmes une mule & de l'argent autant qu'il estoit besoin pour se rendre au Bander, & se mettre sur les premiers vaisseaux qui partiroient pour Surate. Je luy donnay des lettres de recommandation pour le President des Anglois qui estoit de mes amis, & je le priay de luy donner jusques à deux cens écus s'il luy témoignoit qu'il en eût besoin. Je parlay fort avantageusement de luy dans mes lettres, & fis mention de l'offre que le Commandeur Hollandois luy avoit fait à Ispahan, de l'envoyer à Batavie avec des lettres au General qui ne manqueroit pas de luy donner de l'employ selon son merite; & en effet en ce temps-là que les Hollandois avoient la guerre avec les Portugais dans l'Isle de Ceylan, un homme de cœur & d'esprit comme le Sieur Des-Marests leur estoit fort necessaire. Aussi ils ne manquerent pas de le fort solliciter pour prendre employ parmi eux, & ils luy firent des caresses & des presens pendant son sejour à Ispahan. Mais enfin il leur representa que n'estant pas de leur religion il feroit scrupule de les servir contre les Portugais, & que c'estoit la seule raison qui l'empeschoit d'accepter les offres qu'ils luy faisoient de si bonne grace. Les lettres que je luy donnay pour le President Anglois de Surate contenoient toute cette histoire, & le Sieur Des-Marests voulant aller à Goa pour servir les Portugais, le President qui écrivit en sa faveur au

Vice-roy dont il estoit fort aimé, luy fit valoir l'offre des Hollandois pour rendre ce Gentilhomme plus recommandable. Aussi le Vice-roy luy fit un tres-bon accüeil, & le Sieur Des-Marests luy faisant connoître qu'il souhaitoit de passer dans l'Isle de Ceylan & de prendre employ dans l'armée des Portugais, il partit par la premiere commodité avec des lettres tres-favorables du Vice-roy pour Dom Philippe de Mascaregne, qui estoit encore alors Gouverneur de toutes les places que les Portugais possedoient dans l'Isle & au voisinage. Il y arriva trois jours aprés qu'ils eürent perdu Negombe, & quand les Portugais reprirent la place comme j'ay dit cy-devant, le Sieur Des-Marests fut l'un de ceux qui y receut le plus de blessures, & y aquit plus de gloire. Ce fut luy aussi qui contribua le plus à sauver Dom Philippe du naufrage, & Dom Philippe estant Vice-roy crut qu'il ne luy devoit pas une moindre recompense que la Charge de Capitaine de ses Gardes, dans laquelle il mourut trois ou quatre mois aprés. Il fut beaucoup regreté du Vice-roy dont il estoit fort aimé, & il laissa tout son bien à un Prestre avec lequel il avoit lié une amitié fort étroite, à condition qu'il me payât deux cens cinquante écus que je luy avois prestez, ce que j'eus toutefois de la peine à tirer des mains du Prestre.

Pendant mon sejour à Goa, on me fit l'histoire d'une Caravele qui y estoit arrivée depuis peu de temps, & qui venoit de Lisbone. Comme elle vouloit reconnoître le Cap de Bonne-Esperance, elle fut surprise par une tempeste qui dura cinq ou six jours, & tourmenta de telle sorte les matelots qu'ils ne sçavoient plus où ils estoient. Enfin ils entrerent dans une baye à trente lieuës du Cap où ils trouverent plusieurs habitations, & aussi-tost qu'ils eurent moüillé ils virent tout le rivage bordé d'hommes, de femmes & d'enfans qui témoignoient leur étonnement de voir des gens blancs, & un bâtiment tel qu'estoit la Caravele. Le mal estoit qu'ils ne se pouvoient entendre que par signes, & aprés que les Portugais eurent donné à ces Cafres du tabac, du biscuit & de l'eau de vie, ceux-cy leur apporterent le lendemain quantité de jeunes austruches, & d'autres oyseaux qui ressembloient à de grosses oyes, mais qui estoient si gras qu'ils n'avoient presque point de chair. Les plumes de ces oyseaux sont fort belles, & celles

du ventre bonnes pour des lits. Un des matelots Portugais qui estoient dans ce vaisseau me vendit un gros coussin de ces plumes, & me conta tout ce qui leur estoit arrivé en cette baye où ils demeurerent vingt-sept jours. Ils donnoient de temps en temps quelque chose aux Cafres, comme des coûteaux, des haches, du coral faux & des perles fausses, sous l'esperance de découvrir quelque negoce, & particulierement où il y avoit de l'or; car ils voyoient quelques-uns d'entre eux qui en avoient des morceaux aux oreilles, rabatus de coste & d'autre comme des clous de serrure. Ils en emmenerent deux à Goa comme je diray ensuite, & j'en vis un qui avoit de ces morceaux d'or à chaque oreille en cinq ou six endroits. Ce matelot me dit qu'il y avoit aussi quelques-unes de ces femmes qui en portoient au bas du menton & aux narines. Huit ou neuf jours aprés que les Portugais furent arrivez en cette baye, les Cafres leur apporterent de petit morceaux d'ambre-gris, un peu d'or, quelques dents d'Elefant, mais fort petites; des Austruches & autres oyseaux, & quelques cerfs; & pour du poisson il y en avoit grande quantité. Ils firent tout ce qu'ils purent par signes pour sçavoir où ils prenoient cét ambre-gris qui estoit fort beau. Le Vice-roy m'en montra un morceau qui ne pesoit que demi once, mais il me dit qu'il n'en avoit jamais vû de si bon que celuy-là. Ils souhaitoient fort aussi de découvrir d'où ils tiroient l'or; car pour les dents d'Elephant ils n'en estoient pas en peine, voyant tous les matins quantité d'Elephans qui venoient boire à une riviere qui se jette dans cette baye. Enfin aprés un sejour de trois semaines, les Portugais voyant que faute de se pouvoir entendre les uns les autres il leur estoit impossible de rien découvrir, ils resolurent de faire voile au premier bon vent. Comme il y avoit toûjours quelques-uns de ces Cafres dans leur vaisseau, parce qu'ils leur estoient assez liberaux de tabac, de biscuit & d'eau de vie, ils en emmenerent deux à Goa, dans l'esperance qu'ils pourroient apprendre le Portugais, ou que quelque enfant que l'on mettroit auprés d'eux apprendroit leur langue. Ce matelot me dit que quand ils eurent mis à la voile, les Cafres voyant qu'on emmenoit deux de leurs gens, qui apparemment n'estoient pas des moins considerables, s'arracherent les cheveux, & se frapant l'estomac comme des gens forcenez, firent

des

des cris & des hurlemens épouvantables. Mais estant arrivez à Goa ils ne purent jamais rien apprendre de la langue Portugaise, & ainsi on ne put rien tirer d'eux pour la connoissance particuliere qu'on auroit bien voulu avoir de leur païs, d'où les Portugais n'emporterent qu'environ deux livres d'or & trois livres d'ambre-gris avec trente-cinq ou quarante dents d'Elephant. L'un de ces Cafres ne vêcut que six mois, & l'autre que quinze, & ils moururent tous deux de chagrin & de langueur. Tout ce que j'ay sçû de cette histoire fut par le moyen du Sieur de Saint-Amant Ingenieur & Intendant general de toutes les forteresses des Portugais dans les Indes, lequel avoit à son service ce méme matelot qui m'instruisit de cette nouvelle découverte.

De Goa je retournay donc à Mingrela, d'où je passay à Batavie comme je diray ailleurs, voulant faire une description exacte de tout ce qui m'arriva dans ce voyage, & à mon retour par mer de Batavie en Europe. Mais il ne faut pas que j'oublie une chose qui se passa à Mingrela pendant les neuf jours que j'y demeuray, avant que je partisse pour Goa dans la barque qui me fut envoyée par le Sieur de Saint-Amant.

Un Idolâtre estant mort, & le feu estant prest dans la fosse pour brûler le corps selon leur coûtume, sa femme qui n'avoit point d'enfans ayant obtenu la permission du Gouverneur, fut à la fosse avec les Prestres & sa parenté pour y estre brûlée avec le corps de feu son mari. Comme ils faisoient les trois tours qu'ils font d'ordinaire autour de la fosse, il tomba tout à coup une si forte pluye que les Prestres voulant se retirer poussérent cette femme dans la fosse. Mais la pluye fut si grande & de si longue durée qu'elle éteignit le feu, & que la femme ne put brûler. S'estant relevée sur le minuit elle vint heurter à la maison d'un de ses parens, où plusieurs Hollandois & le Pere Zenon Capucin la furent voir. Elle estoit dans un estat à faire peur hideuse & defigurée, & la douleur qu'elle devoit déja avoir soufferte n'empescha pas qu'accompagnée de ses parens elle ne s'allât brûler deux jours aprés. Je parleray amplement de cette barbare superstition dans le discours de la religion & des ceremonies des Idolâtres.

## CHAPITRE XV.

### *Histoire du Pere Ephraïm Capucin, & comme il fut mis par surprise à l'Inquisition de Goa.*

LE Chek qui avoit épousé l'aînée des Princesses de Golconda, n'ayant pû comme j'ay dit, obliger le R. Pere Ephraim de s'arrester à Bagnagar où il s'offroit de lui bâtir une maison & une Eglise, lui donna un bœuf & deux valets pour le mener à Masilipatan, où il s'attendoit de s'embarquer pour le Pegu selon l'ordre qu'il en avoit de ses Superieurs. Mais ne trouvant point de vaisseau où il pût passer, les Anglois firent si bien qu'ils l'attirerent à Madrespatan, où ils ont un fort nommé le Fort de S. George, & un Comptoir general pour tout ce qui dépend du Royaume de Golconda, & des païs de Bengala & du Pegu. Ils lui representerent qu'il auroit une plus grande moisson à faire en ce lieu-là qu'en tout autre des Indes où il pourroit se porter, & ils luy bâtirent d'abord une jolie maison avec une Eglise. Mais au fond les Anglois ne recherchoient pas tant en cela l'interest du Pere Ephraïm que le leur propre, & il faut sçavoir les raisons qu'ils avoient de l'arrester parmi eux. Madrespatan n'est qu'à une demi-lieuë de Saint Thomé, petite ville maritime de la coste de Coromandel, assez bien bâtie & qui appartenoit en ce temps-là aux Portugais. Le negoce y estoit grand, particulierement pour les toiles, & il y avoit quantité d'artisans & de marchands, dont la pluspart auroient bien desiré de venir s'habituer à Madrespatan avec les Anglois, s'ils n'eussent vû qu'il n'y avoit point alors pour eux d'exercice de religion en ce lieu-là. Mais depuis que les Anglois eurent bâti cette Eglise & arresté le Pere Ephraïm, il y eut plusieurs de ces Portugais qui quitterent Saint Thomé, attirez principalement par les grands soins que ce Religieux prenoit à instruire les peuples, leur preschant tous les dimanches & toutes les festes, tant en Portugais qu'en la langue du païs, ce qui leur estoit fort rare quand ils demeuroient à Saint Thomé. Le Pere Ephraim

estoit d'Auxerre frere de Monsieur de Château des Bois Conseiller du Parlement de Paris ; & il avoit un genie tout-à-fait heureux pour toutes sortes de langues, de maniere qu'en peu de temps il apprit l'Anglois & le Portugais en perfection. Les gens d'Eglise de S. Thomé voyant que le Pere Ephraïm estoit dans une haute reputation, & qu'il attiroit par ses predications une bonne partie de leur troupeau à Madrespatan, conçurent contre lui une telle jalousie qu'ils resolurent de le perdre, & voicy le moyen dont ils se servirent pour parvenir à leur but. Les Anglois & les Portugais estant si proches voisins, il estoit difficile qu'ils n'eussent quelquefois des demélez, & d'ordinaire ces deux nations se servoient du Pere Ephraim pour les accorder, parce qu'il estoit homme pacifique & de bon sens, & qu'il sçavoit parfaitement les deux langues. Un jour les Portugais firent une querelle à dessein à quelques matelots Anglois qui estoient à la rade de saint Thomé, & qui furent bien batus. Le President des Anglois voulant avoir raison de cette insulte, la guerre s'alloit échauffer entre ces deux nations, & auroit ruiné tout le negoce de ce païs-là, si les marchands de part & d'autre ne se fussent mis promptement en devoir d'accommoder cette affaire, ne sçachant rien du mauvais dessein que quelques particuliers tramoient contre le Pere Ephraïm. Mais toutes les allées & venuës de ces marchands n'avancerent rien, & par l'intrigue des Ecclesiastiques Portugais il fallut que le Pere se mêlât de cette affaire, qu'il en fût l'entremetteur, & qu'il se chargeât de porter les raisons de part & d'autre, ce qu'il accepta tres-volontiers. Mais il ne fut pas plûtost entré dans S. Thomé, qu'il fut saisi par dix ou douze Officiers de l'Inquisition, qui le jetterent dans une petite fregate armée qui fit voile en même-temps pour Goa. On lui mit les fers aux pieds & aux mains, & ils furent vingt-deux jours en mer sans jamais vouloir souffrir qu'il allât une fois en terre, quoy que la pluspart de ceux de la fregate y couchassent presque toutes les nuits, parce qu'on va toûjours terre à terre le long de ces costes. Quand ils furent arrivez à Goa ils attendirent la nuit pour debarquer le Pere Ephraïm & le mener à la maison de l'Inquisition ; car ils craignirent qu'en le debarquant de jour le peuple n'en eût le vent, & ne le vint enlever comme une personne

qui estoit en grande veneration dans toute cette partie des Indes. Le bruit s'épandit aussi-tost en plusieurs endroits que le R. Pere Ephraïm Capucin estoit à l'Inquisition, & comme il arrive tous les jours à Surate quantité de gens des terres des Portugais, nous en receûmes des premiers les nouvelles qui étonnerent tous les Francs qui y estoient. Celuy qui en fut le plus surpris & le plus picqué fut le Pere Zenon Capucin qui avoit esté autrefois compagnon du Pere Ephraïm, & aprés avoir consulté sur cette affaire avec ses amis, il resolut d'aller à Goa au hazard d'entrer luy-méme dans l'Inquisition. En effet c'estoit risquer; car depuis qu'un homme y est enfermé si quelqu'un a la hardiesse d'aller parler pour luy à l'Inquisiteur ou à quelqu'un de son Conseil, il est mis incontinent à l'Inquisition & tenu plus criminel que celuy pour qui il vouloit parler. L'Archevêque de Goa ni le Vice-roy méme n'ozent s'en méler, & il n'y a que ces deux personnes sur lesquelles l'Inquisition n'a point de pouvoir. Mais s'il arrive qu'elles fassent quelque chose qui la choque, l'Inquisiteur & son Conseil en Portugal, & selon que le Roy & l'Inquisiteur general ordonnent, quand les réponses sont venuës on procede contre eux, & on les renvoye en Portugal.

Le Pere Zenon estoit donc assez embarrassé, & ne sçavoit comment faire ce voyage, n'ayant point de compagnon, ni pour laisser en sa place, ni pour mener avec luy; car alors la saison des vents estoit contraire, & les Malavares sont toûjours à craindre. Il se mit enfin en chemin ayant à marcher vingt-cinq ou trente jours par terre, & prit pour l'accompagner le Sieur de la Boulaye le Goût dont j'ay parlé dans mes relations de la Perse. Le Pere le defraya jusques à Goa; car il y avoit long-temps que sa bourse estoit vuide, & il ne seroit jamais venu jusques à Surate sans l'assistance des Anglois & des Hollandois & de quelques autres Francs qui luy donnerent quelque argent à Ispahan. Estant arrivez à Goa le Pere Zenon fut d'abord visité par quelques amis qu'il avoit en ce lieu-là, & qui n'ignorant pas le sujet de son voyage luy dirent qu'il se gardât bien d'ouvrir la bouche pour le Pere Ephraïm, s'il ne vouloit luy aller tenir compagnie dans l'Inquisition. Chacun sçait quelle est la rigueur de ce tribunal, & que non seulement il n'est pas permis comme j'ay dit, de parler pour

celui que l'on retient prisonnier, mais aussi qu'on ne lui confronte jamais les témoins qui l'ont accusé, & qu'on ne lui fait pas méme sçavoir leurs noms. Le Pere Zenon voyant qu'il ne pouvoit rien faire à Goa conseilla au Sieur de la Boulaye de retourner à Surate, & lui fit toucher pour son voyage cinquante écus qu'il devoit rendre à Paris à la veuve du Sieur Forest qui estoit mort dans les Indes. Ainsi il partit pour Surate par la premiere commodité, & le Pere Zenon fut droit à Madrespatan pour sçavoir plus exactement comme tout s'étoit passé dans l'enlevement du Pere Ephraïm. Comme il eut appris la trahison qui lui avoit esté faite à saint Thomé il resolut d'en avoir raison, & fut à l'insçû du President des Anglois faire confidence de son dessein au Capitaine qui commande dans le Fort, & qui de méme que ses soldats estoit fort irrité de l'injure qu'on avoit faite au Pere Ephraim. Non seulement il approuva fort le dessein du Pere Zenon, mais aussi il lui promit de l'appuyer & de lui prester main forte. Le Pere par des espions qu'il avoit mis en campagne, sçût que le Gouverneur de S. Thomé alloit tous les samedis de grand matin par devotion à une demi-lieuë de la ville, à une chapelle qui est sur une petite montagne, & qui est dediée à la sainte Vierge. Il fit mettre trois grilles de fer à la fenêtre d'une petite chambre du Convent avec deux bonnes serrures à la porte & autant de cadenats, & ayant pris toutes les précautions necessaires il fut trouver le Capitaine du Fort, qui estoit un Irlandois tres-brave de sa personne, & qui lui tint la parole qu'il lui avoit donnée de lui prester main-forte dans l'embuscade qu'il vouloit dresser au Gouverneur de saint Thomé. Il se mit lui-méme à la teste de trente de ses soldats, & accompagnant le Pere Zenon ils sortirent tous ensemble du Fort sur le minuit, & furent se cacher jusqu'au jour dans un endroit de la montagne sur laquelle est cette chapelle de la sainte Vierge, où ils ne pouvoient estre apperçûs. Le Gouverneur de saint Thomé ne manqua pas selon sa coûtume de venir à la chapelle un peu aprés que le soleil fut levé, & estant descendu de son Pallequis pour monter à pied la montagne qui est rude, il fut aussitost envelopé par le Capitaine Irlandois & ses soldats qui sortirent de l'embuscade avec le Pere Zenon, & emmené à Madrespatan au Convent des Capucins dans la petite chambre

qui luy estoit preparée. Le Gouverneur bien surpris de se voir emmener de la sorte fit de grandes protestations contre le Pere Zenon, & le menaça du ressentiment qu'auroit le Roy de Portugal quand il sçauroit ce qu'il avoit ozé entreprendre contre un Gouverneur d'une de ses places. C'est le discours ordinaire qu'il tint tous les jours pendant le temps qu'il fut retenu dans la cellule, & le Pere Zenon n'y répondoit autre chose, sinon qu'il croyoit qu'il estoit bien plus doucement traité à Madrespatan, que le Pere Ephraïm ne l'estoit dans l'Inquisition de Goa où il l'avoit envoyé; qu'il n'avoit qu'à le faire revenir, & qu'on le rameneroit au pied de la montagne, où on s'estoit saisi de sa personne avec autant de droit, que l'on en avoit eu peu à enlever le Pere Ephraïm. Cependant le chemin de S. Thomé à Madrespatan fut durant cinq ou six jours plein de gens qui vinrent prier le President des Anglois d'employer son autorité à faire sortir le Gouverneur. Mais il ne leur put faire d'autre réponse sinon qu'il n'estoit pas entre ses mains, & qu'aprés le procedé que l'on avoit tenu envers le Pere Ephraim, il ne pouvoit pas en bonne justice contraindre le Pere Zenon à relâcher celuy qui estoit un des auteurs de l'injure qui avoit esté faite à son compagnon. Le President se contenta de prier le Pere de vouloir bien que son prisonnier vint au Fort pour manger à sa table, avec promesse de le remettre entre ses mains toutes les fois qu'il voudroit; ce qu'il obtint aisément, mais sans pouvoir ensuite tenir sa parole. Le tambour de la garnison qui estoit François, & un marchand de Marseille nommé Roboli qui se trouva alors dans le Fort, deux jours aprés que le Gouverneur de saint Thomé y fut entré lui offrirent leurs services pour le sauver, pourvû qu'ils en eussent bonne recompense; ce qu'il leur promit, & méme qu'ils auroient le passage franc sur le premier vaisseau qui iroit de Goa en Portugal. L'accord estant fait, le lendemain le tambour battit la diane de meilleure heure qu'il n'avoit accoûtumé & avec grand bruit, & cependant le marchand Roboli & le Gouverneur avec leurs linceux attachez ensemble devalerent par le coin d'un bastion qui n'estoit pas haut. Le tambour laissa en méme-temps sa quaisse & les suivit adroitement, de sorte que saint Thomé n'estant qu'à une bonne demi-lieuë de Madrespatan, ils furent tous trois dedans avant

qu'on ſçût rien de leur depart. Toute la ville de S. Thomé fit de grandes réjoüiſſances du retour du Gouverneur, & auſſitoſt on dépeſcha une barque à Goa pour en porter la nouvelle. Le tambour & le marchand Roboli firent voile en méme-temps, & quand ils furent arrivez à Goa avec des lettres du Gouverneur de ſaint Thomé en leur faveur, il n'y eut point de Convent ni de bonne maiſon qui ne leur fit des preſens, & méme le Vice-roy Dom Philippe de Maſcaregne leur fit beaucoup de careſſes, & les fit entrer dans ſon vaiſſeau pour les mener en Portugal avec luy ; mais & le Vice-roy & les deux François moururent tous trois en mer.

Je diray en paſſant qu'il n'y a point eu de Vice-roy de Goa qui en ſoit parti ſi riche que Dom Philippe de Maſcaregne. Il avoit quantité de diamans, toutes pierres de grand poids depuis dix carats juſques à quarante ; mais ſur tout il en avoit deux qu'il voulut bien me montrer comme j'eſtois à Goa, dont l'une qui eſtoit une pierre épaiſſe peſoit cinquante-ſept carats, & l'autre ſoixante-ſept & demi, toutes deux aſſez nettes & de bonne eau, & taillées à la mode des Indes. Le bruit a couru que ce Vice-roy fut empoiſonné ſur le vaiſſeau, & l'on ajoûtoit que c'eſtoit un juſte châtiment de ce qu'il avoit fait perir bien des gens de la méme maniere, ſur tout pendant qu'il fut Gouverneur dans l'Iſle de Ceylan. Il tenoit toûjours du poiſon le plus ſubtil pour s'en ſervir quand il vouloit que ſa vengeance fût prompte, & s'eſtant fait de la ſorte pluſieurs ennemis, à qui l'exemple de ceux qu'il faiſoit mourir faiſoit craindre pour eux-mémes un ſemblable traitement, on le trouva un matin pendu en effigie à Goa comme j'y eſtois en l'an 1648.

Cependant on faiſoit grand bruit en Europe de la priſon du Pere Ephraïm. Monſieur de Château des Bois ſon frere en fit ſes plaintes à l'Ambaſſadeur de Portugal qui ne ſe tenoit pas trop aſſuré dans ſon logis, & qui en écrivit promptement au Roy ſon maître, afin que par les premiers vaiſſeaux qui partiroient pour Goa il commandât que le Pere Ephraïm fût relâché. Le Pape en fit auſſi écrire, declarant que ſi on ne le mettoit en liberté il excommuniroit tout le Clergé de Goa. Mais toutes ces lettres furent inutiles, & le Pere Ephraïm ne fut redevable de ſa liberté qu'au Roy de Gol-

conda qui l'aimoit, & qui avoit fait tous ses efforts pour l'obliger de demeurer à Bagnagar. Il avoit appris de luy quelque chose des Mathematiques, de méme que le Prince Arabe son gendre qui s'estoit offert de bâtir au Pere une maison & une Eglise à ses dépens, ce qu'il a fait depuis pour deux Religieux Augustins qui sont venus de Goa. Le Roy faisoit alors la guerre au Raja de la Province de Carnatica, & avoit son armée autour de saint Thomé; & dés qu'il eut sçû le mauvais tour que les Portugais avoient joüé au Pere Ephraïm, il envoya ordre à Mirgimola General de ses troupes d'assieger saint Thomé, & de mettre tout à feu & à sang s'il ne tiroit promesse positive du Gouverneur de la place, que dans deux mois le Pere Ephraim seroit mis en liberté. La copie du commandement du Roy fut envoyée à ce Gouverneur, & la ville fut tellement allarmée qu'on ne voyoit que barques sur barques partir pour Goa, afin de presser le Vice-roy de faire en sorte que le Pere Ephraïm fût promptement relâché. Il le fut en effet, & on luy vint dire de la part de l'Inquisiteur qu'il pouvoit sortir. Mais bien que la porte luy fût ouverte, il ne voulut point quiter la prison que tous les Religieux de Goa ne le vinssent prendre en procession, ce qu'ils firent aussi-tost, & aprés qu'il fut sorti il alla passer quinze jours dans le Convent des Capuches qui sont une maniere de Recollects. J'ay oüi dire plusieurs fois au Pere Ephraïm que ce qui l'a le plus fâché durant sa prison, estoit de voir l'ignorance de l'Inquisiteur & de son Conseil quand ils l'interrogeoient, & qu'il croyoit que pas un d'eux n'avoit jamais lû l'Ecriture-Sainte. On l'avoit mis dans une chambre avec un Maltois, qui estoit un des méchans hommes qui fût sous le ciel, & qui estoit pour la troisiéme fois dans l'Inquisition; il ne disoit pas deux paroles sans renier Dieu, & il passoit tout le jour & une partie de la nuit à prendre du tabac, ce qui ne pouvoit estre que fort incommode au Pere Ephraïm.

Quand l'Inquisition fait saisir quelqu'un on le foüille d'abord, & tout ce qu'on trouve dans le logis de meubles & de hardes qui luy appartiennent est mis par inventaire, pour le luy rendre au cas qu'il soit trouvé innocent. Mais pour ce qui est de l'or, de l'argent & des joyaux, cela n'est point mis par écrit, on ne le revoit jamais, & il est porté à l'Inquisiteur pour

les

les dépens du procez. Le Reverend Pere Ephraïm entrant dans l'Inquisition fut aussi foüillé ; mais on ne trouva dans la poche que ces Religieux ont cousuë à leurs manteaux & qui leur vient au milieu du dos, qu'un peigne & une écritoire, & quelques mouchoirs. Ils ne se souvinrent pas que les Capucins ont encore un petit sac dans la manche vers l'aisselle où ils serrent aussi quelques petites besognes, & ne foüillant point le Pere Ephraïm en cet endroit là, il luy laisserent quatre ou cinq crayons de mine de plomb couverts de bois. C'est de peur qu'ils ne se rompent, & à mesure que le crayon s'use on oste du bois pour le découvrir. Ces crayons furent cause que le Pere Ephraïm s'ennuya moins qu'il n'eût fait durant sa prison, & que de loûche qu'il estoit il en sortit avec une vûë où il ne paroissoit presque plus de défaut. C'est la coûtume dans l'Inquisition d'aller demander tous les matins aux prisonniers ce qu'ils veulent manger ce jour-là, & on le leur donne. Le Maltois ne se soucioit presque d'autre chose que de tabac, & il en demandoit le matin, à midy & au soir qui sont les heures qu'on leur apporte à manger. Ce tabac estoit tout coupé & empaqueté dans du papier blanc de la grandeur à peu prés d'un quart de feüille ; car dans tout le Levant le tabac haché en poudre, toutes les drogues & autres menuës marchandises qui se peuvent enveloper sont mises dans du papier blanc, ce qui va au profit du vendeur qui pese ensemble le papier & la marchandise. Delà vient qu'il se consume en Asie beaucoup de papier, & c'est le plus grand negoce des provençaux qui envoyent le leur jusques en Perse. Je fais ces remarques à l'occasion du Pere Ephraïm, qui serroit avec soin tous ces morceaux de papier blanc où estoit empaqueté le tabac qu'on apportoit au Maltois, & c'est où il écrivoit avec son crayon ce qu'il meditoit tous les jours dans la prison. Ce fut parce moyen que sa vûë perdit beaucoup de son defaut naturel, & lorsque je le revis j'eus d'abord de la peine à croire que ce fut le méme Pere Ephraïm qui estoit fort loûche auparavant, & qui ne le paroissoit presque plus. Comme la chambre où il estoit enfermé n'avoit pour toute fenêtre qu'un trou d'un demi-pied en quarré avec des barreaux de fer, ce trou estoit disposé d'une maniere, que quand le Pere Ephraïm vouloit écrire il ne pouvoit avoir de jour que du costé qui estoit contraire à celuy

où il portoit ordinairement la vûe, & c'eſt ainſi que peu à peu elle devint droite, ayant tiré parce moyen quelque avantage de ſa priſon. On ne voulut jamais luy preſter un livre ni luy donner un bout de chandele, & on le traitta auſſi rigoureuſement qu'un ſcelerat qui étoit déja ſorti deux fois de l'inquiſition avec la chemiſe ſouffrée & la croix de ſaint André ſur l'eſtomac, pour accompagner au ſupplice ceux que l'on faiſoit mourir, & qui y eſtoit rentré pour la troiſiéme. Mais on peut dire à la gloire du Pere Ephraïm, qu'autant qu'il a eu de patience dans ſa priſon, autant a-t-il eu de diſcretion & de charité aprés en eſtre ſorti, & quoy que l'Inquiſition luy ayt fait du mal, on ne l'a jamais oüi en dire du mal, ni méme en faire la moindre plainte, bien loin qu'il ait jamais penſé à en rien écrire, ce qui decouvriroit ſans doute aux peuples bien des choſes qui n'iroient pas à la gloire de ce que les Portugais appellent *la Sanctiſſima Caſa*. D'ailleurs comme j'ay dit, on fait jurer tous ceux qui ſortent de l'Inquiſition de ne rien dire de ce qu'ils ont vû ni de ce qu'on leur a demandé, & ſans rompre leur ſerment ils ne peuvent en parler ni en écrire.

Le Pere Ephraïm ayant paſſé quinze jours à Goa dans le Convent de Capuches pour reprendre quelque vigueur aprés quinze ou vingt mois de priſon, ſe mit en chemin pour retourner à Madreſpatan, & paſſant à Golconda fut remercier le Roy & le Prince Arabe ſon gendre de la bonté qu'ils avoient euë de s'intereſſer ſi hautement pour ſa liberté. Le Roy le ſollicita encore de nouveau de s'arreſter tout à fait à Bagnagar; mais voyant qu'il ſouhaitoit de retourner à ſon Convent de Madreſpatan, il luy fit donner comme la premiere fois un bœuf, des valets & de l'argent pour le conduire.

---

## CHAPITRE XVI.

*Route de Goa à Maſlipatan par Cochin décrite dans l'hiſtoire de la priſe de cette ville par les Hollandois.*

APRES que la Compagnie Hollandoiſe eut dépoüillé les Portugais de tout ce qu'ils poſſedoient dans l'Iſle de

Ceylan, ils jetterent les yeux ſur la ville de Cochin, dans le territoire de laquelle il croiſt de la canelle que l'on appelle baſtarde, qui leur faiſoit tort pour le debit de celle de Ceylan. Les Marchands voyant que les Hollandois tenoient leur canelle ſi chere, prenoient de celle de Cochin qu'ils avoient à grand marché, & cette canelle commençant à être en vogue on la tranſportoit à Gomron, où elle ſe diſtribuoit entre les marchands qui venoient de la Perſe, de la grande Tartarie, de la Moſcovie, de la Georgie, de la Mingrelie, & de tous les environs de la mer noire. Il s'en enlevoit auſſi une grande quantité par les marchands de Balſara & de Bagdat qui fourniſſoient l'Arabie, & par ceux de la Meſopotamie, de l'Anatolie, de Conſtantinople, de la Romanie, de la Hongrie & de la Pologne. Dans tous les pays que j'ay nommez il ſe conſume beaucoup de canelle, & on en met ou en morceaux ou en poudre dans la pluſpart des mets pour en relever le gouſt. Quand on ſert un plat de ris ſur la table, principalement en careſme parmi les chrêtiens, il eſt tellement couvert de poudre de canelle, qu'on ne voit point ce que c'eſt, & les Hongrois excedent en cela par deſſus les autres peuples. Pour les Turcs & autres Aſiatiques ils mettent la canelle par petites branches dans leur pilau.

L'armée qui fut commandée de Batavie pour venir au ſiege de Cochin, débarqua à un lieu appellé *Belli-porto*, où il y avoit un fort que les Hollandois avoient fait avec des palmiers. Il eſt tout proche de Cranganor petite ville que les Hollandois avoient priſe l'année devant, ſans avoir pû venir à bout de Cochin ſur laquelle ils firent quelque tentative. Quand l'armée eut pris terre elle avança juſqu'à la portée du canon de Cochin, & il y avoit une riviere entre elle & la ville. L'endroit où les Hollandois camperent s'appelle *Belle-épine*, & s'y eſtant fortifiez autant que la nature du lieu le pouvoit permettre, ils y dreſſerent quelques bateries, qui ne pouvoient guere en dommager la ville, parce qu'elles en eſtoient trop loin. Ils demeurerent dans ce poſte-là juſqu'à ce qu'il leur vint plus de monde; car il n'eſtoit arrivé que trois navires, & celuy qui commandoit ces premieres troupes eſtoit un des plus braves Capitaines de ſon temps. Peu de jours aprés le Gouverneur d'Amboïne arriva avec deux navires, & en

ſuite un Capitaine Hollandois amena quantité de *Chinglas*, qui ſont des gens de l'Iſle de Ceylan. Car les forces des Hollandois dans les Indes ne ſeroient pas ſi conſiderables comme elles le ſont, s'ils ſe ne ſervoient des gens du pays dont ils groſſiſſent les troupes qu'ils amenent de l'Europe. Ceux de l'Iſle de Ceylan ſont bons pour la tranchée, mais pour l'attaque ils ne valent rien, Ceux d'Amboine ſont bons ſoldats, & il en vint quatre cent qui furent laiſſez à Belle-épine. Tout le gros de l'armée ſe remit en mer, & vint débarquer proche de Cochin vers une Egliſe dediée à S. André, où les Portugais avec quelques Malavares attendoient de pied ferme les Hollandois. Quand ils virent que l'ennemi débarquoit ſans aucune peur, ils firent une décharge & puis ſe ſauverent; mais comme ils ne tirerent qu'aux chaloupes les Hollandois ne perdirent pas beaucoup de gens. Ils virent en marchant quelques compagnies Portugaiſes ſur le bord de la mer, & d'autres plus avant en terre vers une Egliſe qu'on appelle de S. Jean. On commanda quelques Cavaliers pour les aller reconnoître; mais les Portugais s'eſtoient ſauvez, & avoient mis le feu dans l'Egliſe abandonnant le terrein aux Hollandois. Ceux y s'approcherent de la ville, & un ſoldat François nommé Chriſtofle qui eſtoit à leur ſolde, voyant un panier attaché à une corde qui eſtoit pendu à un baſtion, fut voir hardiment ce qu'il y avoit dedans ſans crainte des mouſquetades. Mais il fut bien ſurpris lors qu'il trouva que c'eſtoit un pauvre enfant languiſſant, que la mere avoit apporté là pour n'avoir pas le regret de le voir mourir de faim; car il y avoit déja quelque temps que les Hollandois avoient aſſiegé Cochin, & qu'il n'entroit point de vivres dans la ville. Le ſoldat emû de compaſſion prit l'enfant & luy donna à manger de ce qu'il avoit, dequoy le General de l'armée fut ſi indigné, diſant que le ſoldat devoit laiſſer-là mourir l'enfant, qu'il fit aſſembler le Conſeil de guerre où il vouloit qu'il paſſat par les armes, ce qui eſtoit bien cruel, & le Conſeil moderant la ſentence, ne le condamna qu'à l'eſtrapade.

Ce méme jour là dix hommes de chaque compagnie furent commandez pour aller à une des maiſons du Roy de Cochin; mais ils n'y trouverent perſonne, & l'année de devant on l'avoit pillée. Les Hollandois tuerent alors quatre

Roys du pays, & seize cens Noirs, & il ne rechapa qu'une vieille Reine qui fut prise en vie par un simple soldat nommé *Van-Rez*, lequel celuy qui commandoit l'armée fit Capitaine à l'instant pour sa recompense. On laissa une compagnie dans cette maison; mais la Reine n'y demeura que six jours, & on l'a donna en garde au Samarin qui est le plus puissant des petits Roy de cette coste, à qui les Hollandois avoient promis que s'ils prenoient la ville de Cochin ils luy donneroient celle de Cranganor, pourvû qu'il leur fut fidelle.

Les Hollandois commencerent donc à se retrancher & faire des bateries, se mettant à couvert sous de petits forts faits de palmiers plantez les uns contre les autres avec de la terre. Ils en firent un du costé de l'Eglise de S. Jean qui est proche de la mer avec une baterie de quatre pieces de canon, & un autre du costé de S. Thomas où estoit l'hospital des blessez, & tout proche celuy des malades. Ils firent encore une baterie de sept pieces de canon & de deux mortiers à un endroit appellé *Calivete*. Quelquefois ils jettoient des bombes, quelquefois des pierres, & les pierres faisoient beaucoup plus de mal aux assiegez. Ce fut l'endroit où les Hollandois perdirent le plus de monde, sur tout à une petite riviere où ils vouloient faire un pont avec des sacs pleins de terre pour pouvoir passer à couvert, à cause d'une pointe de bastion qui battoit droit sur certe riviere. La maison du poivre est un grand magasin entouré de la mer, & il n'y avoit alors personne dedans. Mais quand les Portugais virent que l'ennemi avoit dessein de donner l'assaut, ils y mirent du monde avec deux pieces de canon, ce qui fut cause que l'entreprise du pont fut laissée, & qu'on prit d'autres mesures. Cinq semaines se passerent sans qu'il se fit rien de considerable, & les Hollandois donnant enfin un assaut la nuit furent vigoureusement repoussez, & perdirent beaucoup de monde par la faute du Gouverneur de Cranganor qui les commandoit, & qui estoit yvre lorsque l'on fut à l'attaque. Aussi fut il du nombre des prisonniers que firent les Portugais, & le General des troupes Hollandoises fit promptement retirer dans un navire ce qui estoit resté de soldats de cét assaut. Deux mois aprés il resolut d'aller en donner un autre au méme endroit où s'estoit faite la derniere attaque, & pour avoir plus de monde il envoya une grande

fregate pour aller prendre ceux qui estoient du costé de Belle-épine. Mais par malheur la fregate alla heurter contre un banc de sable, & s'estant ouverte il se perdit quantité de gens. Ceux qui sçavoient nager vinrent prendre terre auprés de Cochin ne pouvant aborder en un autre endroit ; ils n'étoient qu'environ dix hommes tant soldats que matelots, & les Portugais les firent tous prisonniers. Le General ne perdit pas pour cela l'envie de donner l'assaut, & ayant fait descendre tous les matelots à terre, il donna aux uns des demi-piques, aux autres des pots à feu, à quelques-uns des épées, dans le dessein de donner l'assaut la nuit suivante. Mais un Lieutenant François nommé saint Martin representant que si l'on donnoit l'assaut de nuit on pourroit dans l'oscurité s'aller jetter dans des trous que les assiegez pourroient avoir fait dans le boulevart, & qu'en plein jour on courroit bien moins de risque, son avis fut suivi, & le General remit l'affaire au lendemain. Dés que le soleil fut levé il rangea ses troupes en bataille, & sur les dix heures on commença à donner l'assaut avec quatre Compagnies, chacune de cent cinquante hommes ou environ. Les Hollandois perdirent beaucoup de monde en cette derniere attaque, & les Portugais encore plus ; car ils se defendirent vaillamment, estant secondez par deux cens soldats des troupes des Hollandois, qui s'estoient jettez de leur costé de dépit de ce qu'on leur avoit retenu six mois & demi de gage à cause de la perte de Toüan, ce qui les degoûta de servir davantage les Hollandois. Sans ces soldats qui furent d'un grand secours aux ennemis, la ville n'auroit pas tenu deux mois, & celuy qui la defendit le mieux estoit un Ingenieur Hollandois, qui pour le mauvais traitement qu'il avoit receu dans son parti fut contraint de passer dans celuy des ennemis.

Les Hollandois qui estoient entrez dans Cochin du costé de Calivete & s'estoient déja rendus maîtres d'un boulevart, demeurerent toute la nuit sous les armes, & le lendemain on fit la capitulation & la ville fut renduë. Les Portugais vinrent retirer les corps de quelques Religieux qui estoient morts ; mais pour les autres les Hollandois les firent tous traîner à la riviere par les Chinois qui estoient à leur service, tant les corps des Hollandois que les corps des Portugais. Les blessez furent menez à l'hospital, & ceux qui s'estoient rendus s'embar-

quant la nuit avec l'Ingenieur passerent sans grand bruit entre les navires des Hollandois, répondant à ceux qui leur demanderent d'où ils venoient, qu'ils estoient commandez des Hollandois, & qu'ils avoient ordre de leur dire qu'ils fissent bonne garde. Cette ruse leur reüssit assez bien, & quoy que les navires leur envoiassent quelques volées de canon, cela ne les empescha pas de faire chemin. Les Portugais par la capitulation sortirent de Cochin avec armes & bagage; mais dés qu'ils furent hors de la porte de la ville où les Troupes Hollandoises estoient en bataille, ils furent obligez de quiter leurs armes & de les mettre aux pieds du General, à la reserve des Officiers qui garderent l'épée. Le General avoit promis aux soldats le pillage de la ville, mais ne leur pouvant tenir parole pour des raisons qu'il leur fit goûter, il leur fit esperer qu'il leur donneroit six mois de gages, ce qui peu de jours aprés fut reduit à huit roupies pour chacun. Le Samarin luy demanda la ville de Cranganor selon la promesse qu'il en avoit faite, & elle luy fut donnée; mais auparavant le General fit rompre toutes les fortifications & ne luy laissa que les murailles, dequoy le Samarin ne fut pas content. On commanda la plus grande partie de ceux qui se portoient bien d'aller vers un des petits Roys de cette coste nommé le Roy de *Porca* pour traiter avec luy, & ce fut dans cette occasion que le General des Hollandois qui avoit esté petit valet comme je diray bien-tost, se montra cruel & d'un naturel barbare. Il y avoit quatre jours que les soldats ne pouvoient trouver aucune chose à manger pour de l'argent, & deux d'entre eux s'estant saisis d'une vache & l'ayant tuée, le General qui le sçut en fit pendre un sur le champ, & ayant voulu faire passer l'autre par les armes le Roy de Porca luy sauva la vie.

Le traité estant fait avec ce Roy de Porca, le General Hollandois fit reveuë de tout le monde qui luy restoit, tant des matelots que des soldats, & le nombre se trouva monter environ à six mille hommes, tout le reste estant mort de maladie ou ayant esté tué. Peu de jours aprés on commanda quelques Compagnies pour aller assieger la ville de *Cananor*, qui se rendit d'abord sans aucune resistance. Quand elles furent de retour, le General fit faire une couronne pour mettre sur la

teste d'un nouveau Roy de Cochin, l'autre ayant esté chassé, & le jour qu'il voulut prendre pour cette belle action il s'assit dans une espece de trône, au pied duquel un Malavare appellé *Montani* conduit par deux ou trois Capitaines vint se mettre à genoux pour recevoir la couronne de sa main, & prendre possession d'un Royaume de fort petite étenduë, c'est à dire de quelques terres aux environs de Cochin. Ce General venant d'Hollande avoit esté cuisinier sur le vaisseau, & ce couronnement d'un miserable Malavare par les mains d'un homme qui avoit plus souvent manié une cuillere de pot qu'une épée, estoit sans doute une belle chose à voir.

Cependant les navires qui avoient porté à Goa les Portugais qui estoient sortis de Cochin revinrent chargez de leurs dépoüilles, ce qui estoit contre les articles de la capitulation qui portoient qu'ils sortiroient de la place avec armes & bagage, & seroient conduits à Goa sans qu'il leur fût rien ôté. Mais dés qu'ils furent en mer les Hollandois prirent tout ce que ces pauvres gens pouvoient avoir, & foüillerent par tout tant hommes que femmes sans aucun respect du sexe, de maniere qu'ils retournerent chargez de butin.

Le General des troupes Hollandoises qui estoient venuës au siege de Cochin estant retourné à Batavie, chacun se retira, & il ne demeura de monde que ce qui suffisoit pour la garde de la ville. On y envoya de Batavie un Gouverneur qui fit travailler avec excez les soldats pour fortifier la place, & on coupa la ville depuis la porte de saint Jean jusques à l'Eglise de S. Paul, comme aussi tout le quartier nommé Calivete, parce qu'il estoit de trop grande garde. Un peu aprés le siege les vivres estoient à grand marché dans Cochin, mais cela ne dura pas long-temps; car le Gouverneur mit d'abord le tabac & autres denrées en parti, de maniere qu'il n'y eut qu'un homme seul qui en fût le maître & qui y mettoit le prix qu'il vouloit. Ce Gouverneur usoit de grande rigueur envers les soldats, il les tenoit enfermez dans la ville où ils estoient comme dans une prison, & ils ne pouvoient boire ni vin, ni suri, ni eau-de-vie, parce que les imposts estoient excessifs. Ce *Suri* est une boisson que fournissent les Palmiers. Quand les Portugais tenoient Cochin, on y vivoit mieux avec cinq sols que sous les Hollandois avec dix, parce que les Portugais ne chargeoient pas la

ville

ville d'impoſts. Ce Gouverneur, dis-je, eſtoit ſi ſevere, que pour la moindre faute il banniſſoit un homme dans l'Iſle de Ceylan en un certain lieu où l'on fait des briques, quelquefois pour cinq ou ſix ans, & quelquefois pour toute ſa vie. Mais le plus ſouvent quand on eſt relegué en ce lieu là, bien que l'arreſt ne porte que pour peu d'années, on n'en ſort jamais. Il y avoit dans la garniſon de Cochin un ſoldat d'Aix en Provence nommé Rachepot, qui pour avoir manqué de répondre à ſon nom quand on liſoit le rôle, & avoir tardé un demi-quart-d'heure plus qu'il ne falloit, fut condamné de monter ſur le cheval de bois durant trois jours. C'eſt un ſupplice ordinaire & fort rude pour les ſoldats qui tombent en faute. Ce cheval eſt ſi coupant par le dos, qu'avec la grande peſanteur des eſperons que l'on met aux pieds du patient, au bout de trois ou quatre heures on eſt tout dechiré & tout mutilé. Le pauvre Provençal qui ſçût qu'il avoit eſté condamné à ce ſupplice, non pas pour trois heures, mais pour trois jours, craignant qu'il n'y ſuccombât, au lieu de ſe rendre au corps-de-garde fut ſe cacher au logis d'un François de ſes amis qui s'étoit marié il n'y avoit pas long-temps. Les ſoldats mariez vont coucher trois fois la ſemaine à leur maiſon; mais pour les autres ils ſont obligez d'aller coucher toutes les nuits au corps-de-garde. Le Gouverneur voyant que le Provençal ne paroiſſoit point fit batre le tambour par toute la ville, & crier que celuy qui luy viendroit declarer le lieu où il pouvoit eſtre auroit cent piaſtres pour ſa recompenſe, mais auſſi que celuy qui le tiendroit caché ſans le venir declarer ſeroit pendu avec luy ſans remiſſion. Le Provençal ayant eu avis de cette menace ne voulut pas eſtre cauſe de la perte du François chez qui il eſtoit logé, & ayant trouvé le moyen de débaucher cinq ou ſix de ſes camarades, qui ne pouvoient plus tenir non plus que luy contre les rigueurs du General Hollandois, ils ſe ſauverent heureuſement la nuit ſuivante qui fut fort obſcure & pluvieuſe. Ils paſſerent bien proche d'une ſentinelle, de laquelle ils ne furent point apperçûs, l'obſcurité & la pluye leur eſtant fort favorables, & ſi elle eut dit quelque choſe ils avoient reſolu de la tuer. Ayant marché toute la nuit ils rencontrerent une petite riviere proche de Porca; mais quand la mer monte cette riviere eſt grande & profonde, ce qui obligea ces pauvres ſol-

dats de jetter tous leurs habits, & de ne garder qu'un caleçon pour la passer promptement à la nage depeur qu'on ne les suivît. La faim commençant à les presser, ils considererent avec plus de loisir qu'ils n'avoient fait en prenant la fuite le danger où ils estoient de mourir; car non seulement ils ne sçavoient pas la langue du païs, mais ce qui estoit le plus fâcheux, il leur falloit toûjours demeurer dehors, & les Idolâtres qui occupent toute cette pointe des Indes, ne leur permettoient pas de toucher seulement les parois de leurs maisons depeur d'estre obligez de les abatre. La superstition de ces Idolâtres va si avant qu'ils n'oseroient méme se toucher les uns les autres, sinon qu'ils soient à la guerre. Quand par hazard ils viennent à se toucher, il faut qu'ils aillent d'abord se laver le corps & se plonger trois fois dans l'eau, autrement ils n'oseroient ni manger, ni boire, ni rentrer dans leur logis. Le Provençal & ses compagnons firent rencontre d'un Pere Jesuite Portugais qui leur demanda d'où ils venoient, & ils luy conterent toute leur misere. Rachepot estoit plus incommodé que tous les autres, ayant receu un coup de mousquetade à la cuisse au dernier assaut que l'on donna à Cochin, & la playe qui n'estoit pas encore bien fermée s'estant r'ouverte en chemin, il luy estoit comme impossible de marcher sans estre gueri de cette blessure dont il n'avoit pas esté bien pensé, & le Pere Jesuite ne put luy donner d'autre secours, que d'écrire un mot en sa faveur en langue Malavare sur un morceau de feüille de palmier au Roy Godorme, que les Hollandois avoient chassé de ce païs-là avant qu'ils prissent Cochin. Rachepot suivi de ses camarades le fut trouver par la route que le Pere Jesuite luy enseigna, & il en fut bien receu se trouvant auprés de luy un Malavare qui sçavoit le Portugais. Le Roy demanda à Rachepot s'il vouloit demeurer avec luy, & il répondit qu'il estoit content de le servir, & que ses compagnons dont il estoit comme le chef le serviroient aussi ne voulant pas se separer les uns des autres. Le Roy ordonna qu'on eût bien soin de penser le Provençal de sa blessure, & on y mit d'abord un appareil avec de l'huile & du beurre, de quoy il se sentit soulagé. Le Roy le faisoit venir tous les jours deux ou trois fois auprés de luy, tantost pour tirer un mousquet, tantost pour manier une demi-pique, luy demandant plusieurs choses

touchant la maniere dont l'on fait la guerre dans l'Europe. Quelquefois il prenoit plaisir à le faire chanter ; mais le pauvre Provençal ne pouvoit guere chanter que tristement vû la mauvaise chere qu'il faisoit, le Roy ne luy ayant ordonné que tres-peu de chose pour sa dépense & celle de ses compagnons, ce qui suffisoit à peine pour leur acheter du ris qui estoit bien noir. Mais il falloit prendre patience, tant pour attendre que le blessé fût gueri, que pour apprendre quelque chose de la langue Malavare, sans quoy il leur auroit esté bien difficile de traverser ce païs-là pour aller jusques à Madrespatan. Car depuis Cochin jusqu'au lieu où ils estoient ils avoient eu bien de la peine à se faire entendre par signes, & dans leur plus grande faim les gens du païs ne leur offroient à manger que quelques noix de palmes, ce qui ne pouvoit guere les rassasier. Le jour d'une de leurs festes le Roy fit appeller Rachepot & ses compagnons, & en consideration de cette feste leur fit present à chacun de quatre figues qu'il voulut qu'ils mangeassent en sa presence. Les Malavares disoient que le Roy leur faisoit un grand honneur ; mais les pauvres gens qui avoient si peu de chose pour leur subsistance, auroient mieux aimé une mesure de ris que ces quatre figues. Les peuples de ce païs-là vont tout nuds, & ils ne portent qu'un linge qui leur couvre les parties honteuses. Le Roy même est en cela comme la moindre de ses sujets, excepté qu'il porte quelque peu d'or à ses oreilles.

Rachepot ayant esté parfaitement gueri au bout de quarante jours resolut avec ses compagnons de passer outre, & ils partirent une nuit sans dire adieu à personne. Ils prirent leur route au Sud-est pour Madrespatan où ils vouloient aller, & il est aisé de s'imaginer qu'estant sans argent & ne sçachant que quelques mots de la langue du païs, ils souffrirent beaucoup dans leur voyage. Ils ne vêcurent que des aumônes que l'on leur fit, & souvent quand ils arrivoient dans des villages, quelques-uns de ces Idolâtres fuïoient de peur, parce que dans ces montagnes ils n'ont pas accoûtumé de voir des gens blancs ; d'autres aussi moins timides venoient auprés d'eux & leur donnoient à boire & à manger ; & il s'en trouva de plus familiers qui les menerent dans le voisinage pour leur faire voir leurs parens & leurs amis. Quand ils eurent passé les monta-

gnes & qu'ils commencerent à entrer dans la plaine, ils marcherent dans les bois deux journées & demi sans trouver personne, & crûrent bien alors qu'il falloit mourir. Pour surcroît de misere ils furent attaquez dans ces bois d'une si prodigieuse quantité de sang-suës dont ils sont remplis, qu'il falloit de necessité qu'ils allassent toûjours courant pour leur donner moins de temps de s'attacher à leurs jambes & à leurs cuisses, où il s'en amassoit quelquefois des pelotons plus gros que le poing. Ainsi ils n'osoient se reposer en aucun lieu que lors qu'ils trouvoient quelque ruisseau, & se plongeant dans l'eau ils levoient ces sang-suës qui s'estoient attachées à leur corps, d'où il sortoit de tous costez beaucoup de sang, ce qui les rendoit foibles & languissans; joint que comme j'ay dit, ils ne trouvoient personne pour leur donner à manger. Les sang-suës de ce païs-là sont fort petites & deliées, & ne vont point dans l'eau, mais elles demeurent dans les herbages. Ces pauvres gens ayant marché dans les bois le premier jour jusques à deux ou trois heures de nuit, ils trouverent une petite riviere, qui laissoit au milieu un petit endroit à sec où ils furent se reposer jusqu'au jour, n'ayant point à craindre les sang-suës en ce lieu-là, parce qu'il estoit tout entouré d'eau. Le lendemain ils poursuivirent leur chemin avec la méme persecution des sang suës, & ils se reposerent sur le soir auprés d'un arbre, où ils trouverent une espece d'estrade faite de bois & élevée d'environ quatre ou cinq pieds de terre, ce que quelqu'un sans doute avoit fait pour se preserver de l'attaque des sang-suës. Cette estrade leur servit de gîte pour cette seconde nuit, & le jour venu s'estant remis en chemin ils arriverent enfin sur le midy à une Pagode où il y avoit plusieurs Bramines ou Prestres Banianes, qui ayant pitié de les voir en si miserable estat, & ayant sçû d'eux qu'ils n'avoient rien trouvé à manger depuis trois jours, leur donnerent du ris, du fruit & des herbages appreftez avec du beurre. Mais ils leur donnoient tous cela de loin leur faisant signe de ne les pas approcher, comme nous en usons en Europe envers les pestiferez à qui l'on jette l'aumône sur un mouchoir étendu sur le chemin dont ils se tiennent un peu écartez. Comme ils avoient esté prés de trois jours sans manger, ils prirent à la fois tant de nourriture qu'ils en eurent tous la fiévre le lendemain, de

ſorte que pour en guerir il fallut aprés jeûner, la diete eſtant aux Indes le plus ſouverain remede pour toutes ſortes de maux. Aprés qu'ils eurent mangé ils voulurent pourſuivre leur chemin; mais les Bramines leur firent entendre que le bois eſtoit encore bien long, & que les ſang-ſuës leur pourroient ôter la vie s'ils ne trouvoient quelque endroit pour ſe mettre à couvert de ces inſectes; qu'il falloit qu'ils demeuraſſent-là toute la nuit, & que le lendemain ils partiroient de bonne-heure, ce qu'ils firent ſuivant le conſeil qu'on leur donnoit. Cette nuit-là il tomba une groſſe pluye, & un de ces Preſtres Banianes fit ſigne à ces pauvres ſoldats de le ſuivre à ſon logis. Y eſtant arrivez il les fit entrer dans un trou qui eſtoit ſous la maiſon, laquelle il les pria de ne point toucher, & leur ayant apporté à manger ils ne voulurent rien mettre dans leur eſtomac, pour ne pas donner davantage de priſe à la fiévre dont ils eſtoient attaquez. Quand il fut tout-à-fait nuit ces pauvres gens ſortirent de leur trou, & furent ſur la terraſſe du logis pour dormir plus à leur aiſe. Pour n'eſtre pas ſurpris ils ne manquerent pas dés la pointe du jour de retourner à leur trou, & le Bramine maître du logis les mena encore à la Pagode où il leur fit donner à manger. Il leur fit auſſi froter les jambes d'une certaine herbe dont les ſang-ſuës ne peuvent ſouffrir l'odeur, & leur donna à chacun un linge où il y avoit de la chaux de la groſſeur d'un œuf, leur diſant que quand les ſang-ſuës s'attacheroient à leurs jambes, ils n'avoient qu'à les toucher de ce linge & qu'elles tomberoient auſſi-toſt. On a éprouvé que le ſel & le feu font le méme effet, & les gens du païs paſſant dans les lieux où ils ſçavent qu'il y a des ſang-ſuës ont toûjours une méche allumée en main. Les ſoldats avec le preſervatif qui leur fut donné marcherent plus à leur aiſe, & ne furent plus tourmentez des ſang-ſuës comme auparavant. Ils entrerent dans la plaine ſur les quatre heures aprés midy, & furent ſe rendre auprés d'une forteresſe qui appartient aux Banianes, qui leur donnerent des legumes à manger & du petit lait à boire; car ils ne boivent guere d'eau en ce païs-là, parce qu'elle eſt tres-mal ſaine. Ils leur montrerent le mieux qu'il leur fut poſſible le chemin de Madreſpatan, dont ils s'eſtoient écartez en tirant trop vers le Sud. En tirant plus à l'Eſt ils abregeoient leur chemin, & auroient traverſé un païs de montagnes habité par

des Chrêtiens de S. Jean, de la religion desquels j'ay parlé dans mes relations de la Perse en faisant la description de Balsara. En l'année 1643. ces Chrétiens, tant ceux de ces montagnes, que ceux de Balsara, envoyerent des deputez au Viceroy de Goa pour obtenir de luy la liberté d'aller habiter dans l'Isle de Ceylan, & ils se faisoient forts de chasser ceux du pays. Mais le Viceroy ne leur promettant de leur accorder ce qu'ils demandoient qu'à condition qu'ils se fissent catholiques, & eux ny voulant pas consentir, l'affaire qu'ils avoient proposée n'eut point de suite. On avoit envoyé de Goa à ces Chrêtiens un Pere Jesuite pour travailler à leur conversion; mais comme il n'y faisoit aucun progrez il aima mieux employer ses soins à celle des Idolâtres, dont il apprit la langue si parfaitement qu'il la parloit comme s'il eut esté né dans le pays. De temps en temps il en convertissoit quelques-uns qu'il envoyoit à Goa, ce qu'il n'avoit jamais pû faire parmi les Chrêtiens de S. Jean, qui sont tout à fait opiniâtres dans leurs sentimens; & ayant passé prés de quarante ans avec ces Idolatres, qui ne veulent pas que l'on touche ni leurs personnes ni leurs maisons, il est aisé de juger qu'il a beaucoup souffert pendant ce temps-là, & qu'il n'y a guere de vie plus austere que fut la sienne. Car il luy falut vivre à la maniere de ces Idolâtres qui ne mangent aucune chose qui ait eu vie, & comme il alloit d'un lieu à l'autre la nourriture de ces pays-là ne pouvoit pas luy donner les forces necessaires pour les fatigues qu'il luy falloit essuïer.

Rachepot & ses compagnons eurent le bonheur de rencontrer un soir sur leur route ce Pere Jesuite, qui de son costé fut bien aise de les voir, & leur ayant demandé d'où ils venoient, ils luy raconterent tout ce qui s'estoit passé au siege de Cochin, le cruel traitement qu'ils avoient receu des Hollandois, & les tristes avantures de leur voyage. Le Pere leur conseilla de retourner à Goa, où ils pourroient trouver commodité pour retourner en Europe en prenant service sur les vaisseaux Portugais; mais voyant qu'ils avoient resolu d'aller à Madrespatan il leur mit le chemin par écrit, ne leur pouvant marquer leurs journées depuis *Guinchy* petite ville habitée par des Mahometans, que par des méchans hameaux qui se trouvent sur cette route. Le lendemain à leur départ il les exhorta à prendre

courage, & leur donna vingt-quatre mesures de ris, ce qui leur pouvoit suffire pour cinq ou six jours. Estans arrivez à Guinchi qui n'est qu'à deux ou trois journées du lieu où ils quitterent le Pere Jesuite, ils y trouverent quatre Portugais, qui s'estoient sauvez de Cochin quand on voulut faire la capitulation pour rendre la ville aux Hollandois. Ces quatre malheureux qui s'estoient faits renegats solliciterent les nouveaux venus de prendre parti parmy ces Mahometans, qui leur demanderent s'ils vouloient les servir leur offrant à chacun trois pagodes tous les mois. Dans l'extréme misere où ils estoient la necessité les auroit contraints d'accepter cét offre, si on ne leur eût parlé en mesme temps de se faire circoncire & de renier leur foy; & de peur qu'on ne les retinst malgré eux en ce lieu-là ils en partirent sans bruit, & poursuivirent courageusement leur voyage jusques à Madrespatan qui est à dix journées de Guinchy. Ils souffrirent encore beaucoup durant un si long chemin, ne vivant que des aumônes qu'on leur faisoit, & ne pouvant guere se faire entendre que par signes. Ils furent charitablement receus à Madrespatan des reverends Peres Ephraïm & Zenon Capucins François, & comme ils avoient le corps tout noir & bruslé du Soleil, aprés cinq ou six jours de repos toute la peau leur tomba; dont ils souffrirent beaucoup. Les Anglois eurent la charité de leur offrir passage sur un de leurs vaisseaux qui retournoit en Europe; mais Rachepot laissa partir ses compagnons, & voulut revenir par terre aprés s'estre reposé prés de deux mois à Madrespatan. Pendant ce temps-là les Peres Capucins trouverent moyen de luy faire gagner plus de cent écus avec trois paires d'habits & le linge qui luy estoit necessaire, par de petits anneaux de crin de cheval qu'il sçavoit faire fort proprement. Il y mettoit des devises & des chifres, & ces anneaux plûrent si fort aux Mestices Portugaises qui ne voyent pas de la fort grandes raretez, que quelques unes luy donnerent pour chaque anneau un ducat d'or.

Rachepot ayant amassé l'argent que j'ay dit, se rendit par terre de Madresparan à Surate, de Surate à Agra, & d'Agra à Dehly, où j'arrivay quelque temps aprés à mon dernier voyage des Indes. Comme je le vis en necessité je le pris à mon service; & luy prestay méme quelque argent à mon départ

qui ne m'a jamais esté rendu. C'est de luy que j'ay sçû tout le détail du voyage que je viens de raconter ; mais j'ay aussi connu quinze ou vingt autres personnes qui ont pris la méme route pour se rendre de Goa à Cochin, & de Cochin à Madrespatan. Elle est assez courte, & il n'y manque pas de vivres ni de bonnes eaux ; mais il y a d'ailleurs comme j'ai dit, plusieurs incommoditez qui font qu'elle est tres-peu frequentée. La persecution presque inevitable des sang-suës est une des plus grandes. La superstition des Banianes à ne pas souffrir qu'on touche ni leurs personnes ni leurs maisons, en est une tres fâcheuse ; & méme si on prenoit de l'eau dans leurs étangs, il les romproient aussi-tost & ne s'en serviroient plus ; ce qui fait qu'il y a toûjours quelques-uns de leurs Prestres qui les gardent.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Route par mer d'Ormus à Maslipatan.*

JE partis de Gomron pour Maslipatan l'onziéme de May 1652. & m'embarquay sur un grand vaisseau du Roy de Golconda, qui vient tous les ans en Perse chargé de toiles fines, & de chites ou toiles peintes dont les fleurs sont au pinceau, ce qui les rend plus belles & plus cheres que lors qu'on les fait au moûle. La Compagnie Hollandoise a accoûtumé de donner aux vaisseaux qui appartiennent aux Roys ou Princes des Indes, un Pilote & un Souspilote & deux ou trois canoniers, ni les Indiens ni les Persans n'estant guere sçavans dans la navigation. Sur le vaisseau où je m'embarquay il y avoit de plus six matelots Hollandois, & cent matelots ou environ du pays. Nous sortîmes du Golfe Persique avec un vent doux & favorable ; mais nous ne fismes gueres de chemin sans trouver une mer rude, & des vents de Sud-oüest si violens, quoyque bons pour nôtre route, qu'il nous fut impossible de porter plus d'une petite voile. Le lendemain & les jours suivans le vent se rendit plus furieux & la mer plus agitée, de sorte qu'estant au seiziéme degré, qui est la hauteur

de

de Goa, & les pluyes, les tonneres & les éclairs rendant l'orage plus grand, nous ne pûmes porter d'autre voile que la Simiane à moitié déployée, allant toûjours en tempeste durant plusieurs jours. Nous passâmes les Isles Maldives sans les pouvoir reconnoître, & nôtre vaisseau faisoit beaucoup d'eau. Car il avoit demeuré prés de cinq mois à la rade de Gomron pendant les grandes chaleurs, & si l'on n'a bien soin alors d'arrouser les ais qui sont hors de l'eau, ils s'entrouvent, ce qui est cause que le vaisseau fait beaucoup d'eau quand il est chargé. Les Hollandois ne manquent pas de jetter de l'eau soir & matin tout autour des leurs pour les conserver, vû que sans cette precaution on court risque de se perdre dans une tempeste. Nous avions dans nôtre vaisseau cinquante cinq chevaux que le Roy de Perse envoyoit en present au Roy de Golconda, & environ cent marchands tant Persans qu'Armeniens qui passoient aux Indes pour leur negoce. Tout un jour & une nuict il se leva un vent de traverse si impetueux, que nôtre vaisseau faisoit eau de tous costez, & le pis estoit que nos pompes ne valoient rien. Par bonheur il se trouva un marchand qui avoit deux balles de peaux de vache, que nous appellons cuirs de Russie, lesquelles il portoit aux Indes, où l'on se sert fort de ces peaux-là qui sont fraîches, pour couvrir de petits lits de repos où l'on se jette le jour pour dormir une heure ou deux. Il se trouva aussi dans le vaisseau quatre ou cinq Cordonniers ou Selliers qui s'entendoient à coudre ces peaux, & ils rendirent un grand service à tout ceux du vaisseau & à eux-mémes ; car nous estions en danger. Il firent de grands seaux dans chacun desquels il entroit quatre de ces peaux, & on fit en suite cinq grands trous en divers endroits du tillac en bas, où une partie des gens du vaisseau emplissoient les seaux qu'on devaloit par ces trous. Ils tenoient environ une pipe d'eau, & pour les tirer on avoit tendu un gros cable depuis le grand mast jusques au mast de proüe, où l'on avoit attaché autant de poulies qu'il y avoit de seaux. On avoit ordonné à chaque seau un nombre suffisant de personnes pour le tirer, & ainsi en moins d'une heure ou d'une heure & demie nous tirasmes toute l'eau hors du vaisseau. Ce méme jour-là que l'orage fut si fort il arriva une chose étrange. Il tomba trois coups de tonnerre sur nostre vaisseau. Le

premier fut ſur l'arbre de la proüe qu'il perça du haut en bas, ſortant du maſt à fleur du tillac, & courant le long du vaiſſeau où il tua trois hommes. Le ſecond coup tomba deux heures aprés, & tua encore deux hommes ſur le tillac courant de la proüe à la poupe. Le troiſiéme ſuivit d'aſſez prés, le Pilote, le Soûpilote & moy eſtans enſemble proche du grand maſt; & le cuiſinier venant demander au Pilote s'il vouloit que l'on ſerviſt le ſoupé, le coup de tonnerre fit à ce cuiſinier un petit trou au bas du ventre, & luy brûla tout le poil, comme lorſque l'on nettoye un cochon, ſans luy faire d'autre mal. Mais il eſt vray que quand on vouloit l'oindre avec de l'huile de cocos ſur ce petit trou, il jettoit de hauts cris & ſentoit une poignante douleur.

Le 24. de Juin nous apperçûmes terre le matin, & en eſtant aſſez proche nous reconnuſmes que nous eſtions devant *Ponte de Galle*, la premiere ville de l'Iſle de Ceylan que les Hollandois prirent ſur les Portugais. Depuis ce lieu-là juſqu'à la rade de Maſlipatan nous eûmes aſſez beau-temps, & nous y arrivaſmes le 2. de Juillet une heure ou deux aprés le ſoleil levé. Nôtre Pilote alla auſſi-toſt en terre pour ſaluer le Commandeur Hollandois, & luy ayant dit que j'étois dans le vaiſſeau avec le ſieur Loüis du Jardin de qui j'ay parlé dans mes relations de la Perſe, il nous envoya deux chevaux au lieu où l'on debarque pour l'aller trouver; car delà juſques à la loge des Hollandois il y a une grande demy-lieüe. Le Commandeur & les marchands Hollandois nous receurent fort civilement, & nous ayant fait preparer deux chambres nous preſſerent fort de demeurer auprés d'eux, ce que nous acceptâmes ſeulement pour cette premiere nuit. Le lendemain nous fûmes loger chez le ſieur Hercules Suedois de nation qui eſtoit au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe, & qui eſtant marié avoit dans la ville une maiſon en particulier. Pour n'avoir point d'embarras nous nous miſmes en penſion chez luy, & le Commandeur Hollandois nous envoyoit ſouvent prier d'aller manger à ſa loge, où il eût bien voulu que nous euſſions demeuré. Nous fûmes deux ou trois fois nous divertir avec luy à un beau jardin que les Hollandois ont à une demi-lieüe de la ville, & trois d'entre eux eſtant mariez leurs femmes eſtoient ordinairement de nos recreations. Nous les regalâmes à nô-

tre tour de plusieurs sortes de beaux fruits & de bon vin que nous avions apporté de Perse, & Monsieur du Jardin qui dansoit bien & joüoit du lut tâchoit en son particulier de leur donner quelque divertissement. Les Anglois estoient aussi de nos petites parties, & ils nous traitterent deux ou trois fois le plus agreablement qu'il pûrent, ayant toûjours aprés le repas des baladines dont on ne manque pas en ce païs-là.

Le 18. & le 19. Juin nous achetâmes un Pallekis, trois chevaux & six bœufs pour nous porter avec nos valets & nôtre bagage. Nous avions dessein d'aller droit à Golconda trouver le Roy, pour luy vendre une partie de perles en poire dont la la moindre estoit de 34. carats, & la plus grosse de 35. & quelques autres joyaux, dont la plus grande partie estoit d'emeraudes. Mais les Hollandois nous ayant averti que nous ferions un voyage inutile, & que le Roy n'achetoit rien de rare ni de haut prix, que Mirgimola qui commandoit son armée & estoit le premier Ministre de sa Cour, ne l'eust vû auparavant; comme il estoit au siege de Gandicot dans la Province de Carnatica, nous nous resolûmes de l'aller trouver; & voicy la route que nous tinsmes dans ce voyage.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Route de Maslipatan à Gandicot ville & forteresse de la Province de Carnatica, & ce que l'Auteur fit avec Mirgimola qui commandoit l'armée du Roy de Golconda, où il est parlé amplement des Elefans.*

NOus partîmes de Maslipatan le ving-tiéme de Juin sur les cinq heures du soir, & ne fûmes coucher qu'au jardin des Hollandois, qui n'est comme j'ai dit, qu'à une demi-lieüe de la ville. Les Principaux d'entre eux nous vinrent accompagner, & nous nous divertismes assez bien une bonne partie de la nuit.

Le lendemain 21. aprés avoir pris congé des Hollandois nous fimes trois lieuës, & fûmes coucher à un village appellé *Nilmol.*

Le 22. nous fimes ſix lieuës juſques à *Vvouhir* autre village, & avant que d'y arriver on paſſe une riviere ſur un radeau.

Le 23. aprés une marche de ſix heures nous fûmes au gîte à *Patemei* qui n'eſt qu'un méchant village, & à cauſe des pluyes nous fûmes contrains d'y demeurer le 24. le 25. & le 26.

Le 27. nous arrivâmes à un gros bourg appellé *Bezouart*, n'ayant pû faire ce jour là qu'une lieüe & demi à cauſe des grandes eaux dont tous les chemins eſtoient remplis. Il falut s'y arreſter juſques au 31. car les pluyes avoit tellement groſſi la riviere que nous avions à paſſer, que la barque ne pouvoit tenir bon contre la rapidité de l'eau, & ils n'ont pas l'invention de tendre des cordes au travers de la riviere. Outre qu'il falut du temps pour laiſſer paſſer les chevaux que le Roy de Perſe envoyoit au Roy de Golconda, & qui eſtoient reduits à cinquante, parce que cinq eſtoient morts en mer.

On les menoit à Mirgimola qui eſtoit le Nabab ou Grand-Vizir, parce que tout ce qu'il n'a pas vû ou qui ne luy a pas agrée, ne ſe montre pas au Roy, qui n'achete rien & ne reçoit point de preſent que par l'avis de ce premier Miniſtre, qui doit par conſequent en avoir la premiere vûë; & c'eſt comme j'ay dit, la raiſon qui nous obligea d'aller trouver le Nabab à Gandicot.

Pendant le ſejour que nous fimes à Bezouart nous allâmes voir pluſieurs Pagodes dont ce païs eſt rempli, & il y en a plus grande quantité qu'en tout autre endroit des Indes; parce que hors les Gouverneurs des lieux & quelques-uns de leurs domeſtiques qui ſont Mahometans, tous les peuples ſont Idolâtres. La Pagode du bourg de Bezoüart eſt fort grande, & n'eſt point fermée de murailles. On y voit cinquante deux colonnes de vingt pieds de haut ou environ, qui ſoûtiennent un plancher tout plat de grandes pierres de taille. Elles ſont ornées de pluſieurs figures de relief, qui repreſentent des demons affreux & quantité d'animaux. Il y a de ces figures de demons qui ont quatres cornes, d'autres avec pluſieurs jambes & pluſieurs queuës, d'autres qui tirent la langue, & d'autres en d'autres poſtures plus ridicules. Il y a de pareilles figures taillées dans les pierres du plancher, & dans l'entre-deux des colonnes des ſtatuës de leurs Dieux élevées chacune ſur un pied-d'êtail. La Pagode eſt au milieu d'une grande cour plus

longue que large, & la cour eſt entourée de murailles qui ſont enrichies dedans & dehors de mémes figures que la Pagode. Une galerie ſoûtenuë de ſoixante-ſix piliers comme une forme de cloître regne en dedans tout autour de la muraille. On entre dans cette cour par un grand portail, au deſſus duquel il y a deux grandes niches l'une ſur l'autre, dont la premiere eſt ſoûtenuë de douze piliers, & la ſeconde de huit. Au bas des colonnes de la Pagode on voit de vieux caracteres Indiens, que les Preſtres de ces Idolâtres ont bien de la peine à dechifrer.

Nous fûmes voir une autre Pagode bâtie ſur une hauteur, & l'on y monte par un eſcalier de 193. marches chacune d'un pied de haut. La Pagode eſt quarrée avec un dôme au deſſus, & il y a des figures de relief autour de la muraille de méme qu'à la Pagode de Bezouart. On voit au milieu une Idole aſſiſe à la mode du pays les jambes croiſées, & dans cette poſture elle a environ quatre pieds de haut. Sa teſte eſt couverte d'une triple couronne d'où ſortent quatre cornes, & elle a un viſage d'homme tourné vers l'Orient. Les Pelerins qui vont en devotion à ces Pagodes en y entrant joignent les mains & les portent contre leur front; puis ils vont vers l'Idole en les branlant & repetant pluſieurs fois, *Ram*, *Ram*, c'eſt à dire, *Dieu*, *Dieu*. Quand ils en ſont proche ils ſonnent par trois fois une cloche qui eſt ſuſpenduë à l'Idole méme, dont ils ont auparavant barboüillé en divers endroits la face & le corps de quelques peintures. Quelques-uns apportent des fioles d'huile dont ils oignent l'Idole, & ils luy font offrande de ſucre, d'huile & d'autres choſes propres à manger, les plus riches y ajoûtant de l'argent. Il y a ſoixante Preſtres qui ſervent cette Pagode, & qui vivent avec leurs femmes & leurs enfans des offrandes que l'on apporte à l'Idole. Mais afin que les Pelerins croyent que leur Dieu les prend, les Preſtres les laiſſent deux jours devant la ſtatuë, & le troiſiéme ils s'en accommodent vers le ſoir. Quand un Pelerin va à la Pagode pour eſtre gueri de quelque mal, il apporte ſelon ſon moyen en or, ou en argent, ou en cuivre la figure du membre dont il eſt incommodé, de laquelle il fait preſent à ſon Dieu, puis il ſe met à chanter, ce que tous les autres pratiquent auſſi aprés leurs offrandes. Devant la porte de la Pagode il y a un toit plat ſoûtenu de ſeize piliers,

& vis à vis on en voit un autre soûtenu de quatre où l'on fait la cuisine pour les Prestres de la Pagode. Du costé du midy on a taillé dans la montagne une grande plate-forme où l'on est à l'ombre sous quantité de beaux arbres, & l'on y voit aussi un fort beau puits. Les Pelerins y viennent de bien loin, & s'il y en a des pauvres les Prestres les nourrissent des aumônes qu'ils reçoivent des riches qui vont-là en devotion. La grande feste de cette Pagode est au mois d'Octobre, auquel temps il s'y fait un grand concours de peuples de tous les costez. Lorsque nous y fûmes il y avoit une femme, qui depuis trois jours estoit dans le temple sans en sortir, demandant de temps en temps à l'Idole, puisqu'elle avoit perdu son mari ce qu'elle feroit pour élever ses enfans & pour les nourrir. M'estant informé d'un de ces Prestres pourquoy cette femme n'avoit pas de réponse & si elle en auroit, il me dit qu'il falloit qu'elle attendît la volonté de leur Dieu, & qu'il luy répondroit alors sur ce qu'elle luy demandoit. Je me doutay aussi-tost de quelque fourberie, & pour la découvrir je me resolus d'entrer dans la Pagode, d'autant plus que tous les Prestres estoient absens estans allez manger, n'y en ayant qu'un devant la porte, dont je me defis en le priant de m'aller querir de l'eau à une fontaine qui estoit à deux ou trois portées de mousquet de ce lieu-là. Pendant ce temps-là j'entray dans le temple, où cette femme qui m'entrevit redoubla ses cris; car comme il n'entroit point de jour dans la Pagode que par la porte il y faisoit fort obscur. Je fus comme à tâtons voir ce qui se passoit derriere la statuë, où je découvris qu'il y avoit un trou par où un homme pouvoit entrer, & où sans doute le Prestre se cachoit & faisoit parler l'Idole par sa bouche. Je ne pus faire si vîte, que le Prestre que j'avois prié de m'aller querir de l'eau estant de retour, ne me trouvât encore dans la Pagode; & il m'accabla d'injures de ce que je profanois, disoit-il, son temple; mais nous devinmes bien-tost amis par le moyen de deux roupies que je luy mis dans la main, & il me presenta en méme-temps le Betlé.

Le 31 nous partîmes de Bezouart & passâmes la riviere, qui est la méme qui se va rendre à la mine de Gani ou de Coulour. Elle avoit alors prés de demi-lieuë de large, à cause des grandes pluyes qui avoient continué durant huit ou neuf jours.

Aprés avoir fait trois lieuës au delà de la riviere, nous trouvâmes une grande Pagode bâtie ſur une plate-forme où l'on monte par quinze ou vingt marches. On y voit la figure d'une vache d'un marbre fort noir, & quantité d'Idoles de quatre à cinq pieds de haut qui ſont toutes difformes, l'une ayant pluſieurs teſtes, l'autre pluſieurs bras & pluſieurs jambes, l'autre pluſieurs cornes; & les plus hideuſes ſont les plus adorées & reçoivent le plus d'offrandes. A un quart de lieuë de cette Pagode il y a un gros village. Ce jour-là nous marchâmes encore trois lieuës & vinmes coucher à un autre village appellé *Kah-Kali*, proche duquel il y a une petite Pagode où l'on voit cinq ou ſix Idoles de marbre aſſez bien faites.

Le premier jour d'Aouſt aprés une marche de ſept heures nous arrivâmes à *Condevir* grande ville, avec un double foſſé à fond de cuve tout revêtu de pierre de taille. On s'y rend par un chemin qui eſt fermé des deux côtez de fortes murailles, où d'eſpace en eſpace on voit quelques tours rondes qui ſont de peu de deffenſe. Cette ville touche au Levant une montagne qui a environ une lieuë de tour, & qui eſt entourée par le haut de fortes murailles. De 150. en 150. pas ou environ il y a comme une demi-lune, & dans l'enclos des murailles trois forteresſes qu'on neglige d'entretenir.

Le 2. nous ne fimes que ſix lieuës & vinmes au gîte à un village appellé *Copenour*.

Le 3. aprés avoir fait huit lieuës nous vinmes à *Adanquige* aſſez bon village, où il y a une fort grande Pagode avec quantité de chambres qui eſtoient faites pour les Preſtres des Banianes; mais aujourd'huy tout eſt ruiné. Il reſte encore dans la Pagode quelques Idoles; mais toutes eſtropiées, & ces pauvres gens ne laiſſent pas de les adorer.

Le 4. nous fimes huit lieuës & vinmes coucher au village de *Noſdrepar*. A demi-lieuë au deça il y a une grande riviere; mais pour lors il y avoit peu d'eau, les pluyes n'eſtant pas encore venuës.

Le 5. aprés huit lieuës de chemin nous vinmes coucher au village de *Condecour*.

Le 6. nous marchâmes ſept heures & fûmes au gîte à un autre village appellé *Dakijé*.

Le 7. aprés avoir fait trois lieuës nous trouvâmes une ville

appellée *Nelour* où il y a quantité de Pagodes, & ayant passé une grande riviere un quart de lieuë plus loin, nous fimes encore six lieuës & vinmes à un village nommé *Gandaron*.

Le 8. aprés une marche de huit heures nous couchâmes à *Serepelé* qui n'est qu'un petit village.

Le 9. nous fimes neuf lieuës & vinmes coucher à un assez bon village appellé *Ponter*.

Le 10. nous marchâmes onze heures & prîmes nôtre gîte à *Senepgond* autre bon village.

L'11. nous ne vinmes qu'à *Palicat* qui n'est qu'à quatre lieuës de Senepgond, & de ces quatre lieuës nous en marchâmes plus d'une dans la mer, nos chevaux en plusieurs endroits ayant de l'eau presque jusques à la selle. Il y a bien un autre chemin, mais il est plus long de deux ou trois lieuës. *Palicat* est un Fort qui appartient aux Hollandois qui habitent le long de la coste de Coromandel, & c'est où ils tiennent leur Comptoir, & où demeure le Chef de tous ceux qui sont dans les terres du Roy de Golconda. Il y a ordinairement deux cens soldats ou environ en garnison dans ce fort, outre plusieurs marchands qui s'y tiennent pour le negoce, & autres gens qui aprés avoir servi la Compagnie tout le temps qu'ils y estoient obligez, se sont retirez en ce lieu-là. Il y demeure aussi quelques gens du païs qui s'y sont peu à peu habituez, de sorte que Palicat est aujourd'huy comme une petite ville. Entre la ville & le fort on a laissé une grande place, afin que le fort ne puisse estre incommodé de la ville. Les bastions sont garnis de bonnes pieces de canon, & la mer vient batre au pied; mais il n'y a point de port, ce n'est qu'une plage. Nous sejournâmes dans la ville jusqu'au lendemain au soir, & le Gouverneur ne souffrit point que nous mangeassions ailleurs qu'à sa table. C'estoit alors le Sieur Pite Allemand de nation de la ville de Breme. Nous en reçûmes toute sorte de civilité, & il nous fit faire par trois fois le tour du fort sur les murailles où l'on pouvoit aisément se promener. La maniere dont les habitans de Palicat vont prendre l'eau qu'ils boivent a quelque chose de remarquable. Quand la mer est retirée ils vont sur la greve le plus proche de la mer qu'ils peuvent, & ils font-là des trous où ils trouvent de l'eau douce qui est excellente.

Le

Le 12. au soleil couchant nous partîmes de Palicat, & le lendemain sur les dix heures du matin nous arrivâmes à Madrespatan, autrement appellé le Fort S George, qui appartient aux Anglois & dont j'ay parlé ailleurs, n'ayant fait ce jour-là que sept ou huit lieuës. Nous fûmes loger au Conveut des Capucins, où estoient alors le R. Pere Ephraïm de Nevers & le R. P. Zenon de Baugé, dont j'ay aussi parlé aux chapitres precedens.

Le 14. nous fûmes au Fort rendre visite au President des Anglois, & nous dînâmes avec luy.

Le 15. Monsieur du Jardin & moy partîmes le matin pour aller à saint-Thomé, qui n'est comme j'ay dit, qu'à une bonne demi-lieuë de Madrespatan. Nous fûmes voir d'abord le Gouverneur qui nous receut avec beaucoup de civilité & nous retint à manger. L'apresdinée fut employée à aller voir l'Eglise des Peres Augustins & celle des Peres Jesuites, dans la premiere desquelles il y a un fer de lance qu'on tient estre celuy avec lequel S. Thomas fut martyrisé; & nous fûmes aussi rendre visite à quelques Portugais qui nous receurent tres-bien. Sur le soir nous revinmes à la fraicheur à Madrespatan.

Le 16. le Gouverneur de saint-Thomé & les Portugais que nous avions esté voir nous envoyerent quantité de presens, comme jambons, langues de bœuf, cervelas, poisson, melons d'eau & autres fruits du païs. Ils estoient neuf ou dix hommes à apporter ces presens, & comme nous estions logez chez les Capucins ils ont toûjours crû que Monsieur du Jardin estoit un Evêque, & que ne se voulant pas faire connoître il estoit venu voir le païs en habit deguisé. Ce qui les confirmoit dans cette creance, est qu'ils sçavoient que le Gouverneur de Palicat nous avoit fait de grandes civilitez, & que celuy de Madrespatan ne nous en faisoit pas moins. De plus de six mois aprés nostre depart on ne put leur ôter cette opinion de l'esprit tant elle y estoit enracinée.

Le 17. & le 18. nous fûmes encore dîner avec le President des Anglois, & nous y passâmes le temps dans tous les divertissemens dont ils se purent aviser pour nous delasser le corps & l'esprit des peines & des fatigues que nous avions euës durant un si penible voyage.

Le 19. nous fûmes visiter quelques Chrétiens du païs qui se sont habituez à Madrespatan & sont assez à leur aise. Ils nous receurent tres-bien, & nous apprîmes qu'ils sont fort charitables envers les R. Peres Capucins.

Le 20. ces Chrétiens que nous avions esté voir nous envoyerent aussi quelques presens de fruits du païs.

Le 21. nous fûmes prendre congé du President des Anglois & des principaux de la nation qui nous avoient si bien regalez.

Le 22. au matin nous partîmes de Madrespatan, & aprés avoir fait six lieuës nous arrivâmes à un gros village appellé *Serravaron*

Le 23. aprés avoir fait sept lieuës nous vinmes à *Oudecot.* On marche toute cette journée dans un païs plat & un peu sablonneux. D'un costé & d'autre ce ne sont que des bois de *Bambou*, & ce bois est une forme de canne fort haute, quelques-unes egalant en hauteur nos plus hautes futayes. Il y en a des forests si épaisses qu'il est impossible à un homme d'y entrer, & l'on y voit une prodigieuse quantité de singes. Ceux qui sont d'un costé du chemin sont si ennemis des autres qui sont de l'autre costé, qu'il n'y en a aucun qui oze passer d'un parti à l'autre sans courre risque d'estre étranglé à l'heure-méme. Estant à Palicat le Gouverneur nous dit que lorsque nous passerions dans ces bois-là, il falloit que nous eussions le plaisir comme il avoit eu de faire batre ces singes ; & voicy la maniere dont il s'y faut prendre. Dans tout ce païs de lieuë en lieuë le chemin est fermé par des portes & des barricades où l'on fait bonne garde, & où l'on s'informe exactement de tous les passans d'où ils viennent & où ils vont, de sorte qu'un voyageur peut sans danger & en toute seureté porter son or dans la main. En tous ces endroits on trouve du ris à acheter, & ceux qui veulent avoir le divertissement de faire battre les singes, font mettre cinq ou six corbeilles de ris dans le chemin éloignées de quarante ou cinquante pas l'une de l'autre, & auprés de chacune cinq ou six bâtons de deux pieds de long & de la grosseur d'un pouce. Les corbeilles estant ainsi disposées & découvertes tout le monde se retire un peu plus loin, & aussi-tost on voit les singes de costé & d'autre descendre du haut des Bambous, & sortir du bois pour s'avancer vers les corbeilles qu'ils voyent pleines de ris. Ils sont prés d'une demi-

heure à se montrer les dents l'un à l'autre avant que d'approcher des corbeilles, & tantost ils avancent tantost ils reculent, chacun apprehendant de venir au choc. Enfin les femelles qui sont plus hardies que les mâles, particulierement celles qui ont des petits qu'elles portent entre les bras comme une femme feroit son enfant, s'approchent de la corbeille, & voulant mettre la teste dedans pour manger, aussi-tost les mâles de l'autre costé du bois s'avancent pour les en empescher & pour les mordre. Ceux du parti contraire s'avancent alors, & les uns & les autres entrant en furie prennent les bâtons qu'ils trouvent auprés des corbeilles, dont il s'ensuit un rude combat. Les plus foibles estant contraints de ceder se retirent dans les bois, les uns la teste fenduë, les autres estropiez de quelque membre, pendant que ceux qui sont demeurez maîtres du champ de bataille mangent leur saou de ris. Il est vray que lorsqu'ils commencent à en estre bien remplis, ils souffrent que quelques femelles du parti contraire viennent manger avec eux.

Le 24. aprés avoir fait neuf lieuës par un chemin comme le jour precedent nous arrivâmes à *Naraveron.*

Le 25. aprés une marche de huit heures dans un païs de méme nature, trouvant toûjours de deux en deux lieuës des portes avec des gardes, nous arrivâmes le soir à *Gazel.*

Le 26. nous fimes neuf lieuës & vinmes au gîte à *Courua* où l'on ne trouve rien ni pour les hommes ni pour les montures, soit bœufs, soit chevaux, & il fallut que les nôtres se contentassent d'un peu d'herbe qu'on leur coupa. *Courua* n'est qu'une Pagode assez celebre, & y estant arrivez nous vîmer passer quelques Compagnies de gens de guerre, les uns avec des demi-piques, les autres avec des arquebuses, & d'autres avec des bâtons, qui alloient joindre un des principaux Capitaines de l'armée de Mirgimola, qui estoit sur une eminence proche de Courua où il avoit fait dresser sa tente. Le lieu est fort agreable & reçoit le frais de quantité d'arbres & de fontaines. Aussi-tost que nous eûmes sçû que ce Capitaine estoit si proche nous nous mîmes en chemin pour l'aller salüer, & nous le trouvâmes sous sa tente avec plusieurs Seigneurs des principaux du païs & tous Idolâtres. Apres que

nous l'eûmes saluë en luy faisant present d'une paire de pistolets de poche garnis d'argent, & de deux aunes de drap de Hollande de couleur de feu, il nous demanda pourquoy nous estions venus en ce païs, & nous luy répondîmes que nous allions trouver Mirgimola Generalissime des armées du Roy de Golconda pour quelques affaires que nous avions avec luy. Sur cette réponse il nous fit bien des caresses, & ayant reconnu qu'il nous prenoit pour Hollandois, nous luy dîmes que nous n'estions pas de leur païs, mais que nous estions François. Ce Capitaine n'ayant aucune connoissance de nôtre nation, cela fut cause qu'il nous tint assez long-temps à s'informer de nostre maniere de gouvernement, & de la grandeur de nostre Roy. Pendant qu'il nous entretenoit sur cette matiere on étendit le Sofra, & alors tous les Seigneurs Idolâtres se retirerent, ne mangeant point de ce que les Mahometans font cuire. Ayant sçû de nous que nous n'avions pas le méme scrupule il nous convia à souper, mais nous le remerciâmes, parce qu'il estoit tard & que nous voulions aller rejoindre nos gens. Mais nous ne fûmes pas plûtost arrivez à nôtre tente, que nous vîmes trois hommes avec chacun un grand plat de pilau sur leur teste que le Capitaine nous envoyoit. Avant que de le quiter il nous avoit fort prié de demeurer-là le lendemain pour avoir le plaisir de la chasse des Elefans; mais comme nous ne voulions point perdre de temps nous luy fimes nos excuses, & luy dîmes que nos affaires nous pressoient de partir. Six ou sept jours auparavant ils en avoient pris cinq, dont trois s'estoient échapez, & c'étoient ceux-là qu'ils poursuivoient & qui avoient tué dix ou douze de ces pauvres païsans qui aident à les prendre. Nous nous informâmes de quelle maniere ils font cette chasse, & voicy ce que nous en apprîmes alors. Ils font dans les bois de certaines allées, qu'ils creusent & qu'ils couvrent de quelques clayes avec un peu de terre pardessus. Les chasseurs à force de cris & de bruit de tambours à quoy ils joignent des lances à feu, poussent l'Elefant dans ces allées, où venant à trouver ces trous il tombe dedans sans en pouvoir sortir. Alors ils luy jettent des cordes & des chaînes, qu'ils luy font passer par dessous le ventre & dont ils leur embarrassent la trompe & les jambes, aprés quoy avec de certaines

machines il les tirent en haut. Neanmoins des cinq qu'ils avoient pris trois se sauverent comme j'ai dit, bien qu'ils eussent encore quelques chaînes & cordes autour de leurs corps, & méme à leurs jambes. Ces gens-là nous dirent une chose surprenante, & qui est tout-à-fait admirable si on la peut croire. C'est que ces Elefans ayant esté une fois atrrapez & estant sortis du piege, si on les fait rentrer dans les bois ils sont dans la defiance, & arrachent avec leur trompe une grosse branche d'arbre, dont ils vont sondant par tout avant que d'asseoir le pied s'il n'y a point de trous à leur passage, pour n'estre pas attrapez une seconde fois. Ce qui faisoit desesperer aux chasseurs qui nous contoient cét histoire, de pouvoir reprendre aisément les trois Elefans qui leur estoient echapez. Si nous eussions esté bien assurez de pouvoir estre témoins de cette merveilleuse precaution de l'Elefant, quelques affaires pressées que nous eussions pû avoir, nous aurions volontiers attendu deux ou trois jours. Ce Capitaine qui nous avoit si bien reçus estoit comme un Brigadier, & il commandoit trois ou quatre mille hommes qui estoient à demi-lieüe aux environs.

Le 27. aprés avoir marché deux heures nous passâmes à un gros village, ou nous vîmes les deux Elephans qu'on avoit pris. Chacun de ces Elefans sauvages estoit entre deux Elephans privez; & au tour des sauvages il y avoit six hommes tenant des lances à feu, qui parloient à ces animaux leur presentant à manger & disant en leur langage; *Pren cela & le mange.* C'estoient de petites botes de foin, des morceaux de sucre noir, & du ris cuit avec de l'eau & force grains de poivre. Quand l'Elefant sauvage ne vouloit pas faire ce qu'on luy commandoit, les hommes ordonnoient aux Elefans privez de le battre, ce qu'ils faisoient aussi-tost, l'un le frapant sur le front & sur la teste avec sa trompe; & lors qu'il faisoit mine de se revancher contre celuy-là, l'autre le frapoit de son costé, de sorte que le pauvre Elefant sauvage ne sçavoit plus où il en estoit, ce qui luy apprenoit à obeïr.

Puisque je suis entré insensiblementdans l'histoire des Elephans, j'ajoûteray icy d'autres remarques que j'ay faites de la nature de ces animaux. Bien que l'Elephant ne touche plus la femelle depuis qu'il est pris, il arrive neanmoins qu'il entre quelquefois comme en chaleur. Un jour que Cha-Gehan estoit

à la chaſſe ſur ſon Elephant avec un de ſes fils qui eſtoit auprés de luy pour l'eventer, l'Elefant entra tellement en chaleur, que celuy qui le gouvernoit n'en pouvant plus eſtre maître, declara au Roy que pour arreſter la fureur de l'Elefant qui pourroit les aller briſer entre les arbres, il falloit neceſſairement que l'un des trois qui eſtoient ſur l'elefant y fût expoſé, & que de tout ſon cœur il ſacrifiroit ſa vie pour le Roy & pour le Prince ſon fils, priant ſa Majeſté d'avoir ſoin de trois enfans qu'il laiſſoit. Ayant dit cela il ſe jetta en bas de l'Elefant, & auſſi-toſt cét animal le prit par ſa trompe, & l'ayant ecraſé ſous ſes pieds il devint doux & traitable comme auparavant. Le Roy pour cette fameuſe delivrance donna aux pauvres deux cent mille roupies, & avança à la Cour chacun des fils de celuy qui avoit ſi genereuſement donné ſa vie pour le ſalut de ſon Prince.

J'ay remarqué encore que bien que la peau de l'Elephant ſoit fort dure pendant qu'il eſt en vie, dés qu'il eſt mort elle devient comme de la glu entre les mains.

Il vient des Elefans de pluſieurs lieux de l'Aſie; de l'Iſle de Ceylan où ſont les plus petits, mais les plus vaillans de tous; de l'Iſle de Sumatra, du Royaume de Cochin, du Royaume de Siam, & des frontieres du Royaume de Boutam vers la Grande Tartarie. Il en vient auſſi de la coſte de Melinde à l'Orient de l'Afrique, où il faut qu'il y en ait en tres grande quantité, ſelon le rapport que m'en a fait à Goa un Capitaine Portugais qui venoit de ces quartiers là pour faire quelque plainte au Viceroy contre le Gouverneur de Mozambique. Il me dit que le long de cette coſte on voit pluſieurs parcs qui ne ſont fermez qu'avec des dents d'Elefant, & qu'il y en a qui ont plus d'une lieüe de tour. Il m'ajoûta que les noirs du pays vont à la chaſſe des Elefans & qu'ils en mangent la chair; mais qu'ils ſont tenus de chaque Elephant qu'ils tuent, de donner une des defences à leur Seigneur. J'ay montré de quelle maniere on prend les elephans dans les terres du Roy de Golconda; voicy de quelle adreſſe on ſe ſert dans l'Iſle de Ceylan à la chaſſe de ces animaux. On fait une longue allée fermée de deux coſtez, de ſorte que quand l'Elefant y eſt entré il ne puiſſe s'ecarter ni à droite ni à gauche. Cette allée eſt large au commencement; mais elle va peu à peu en s'etreciſſant juſques au

bout, où il n'y a guere que la place qu'il faut à la femelle de l'Elefant qui eſt en chaleur pour s'y coucher. Bien qu'elle ſoit apprivoiſée, elle eſt toutefois liée avec des chaines & de bonnes cordes, & par ſes cris elle appelle le mâle qui vient à elle le long de l'allée. Lors qu'elle vient à ſe faire étroite, dés que la bête a paſſé, des hommes qui ſont cachez ferment cét endroit de l'allée d'une bonne barricade qu'ils ont toute preſte, & aprés qu'elle a encore avancé quelques pas, & qu'elle n'eſt plus guere loin de la femelle, une autre barricade ferme encore l'allée en cét endroit. C'eſt alors qu'avec des chaînes & des cordes que l'on jette à l'Elefant on luy embaraſſe la trompe & les jambes, & qu'on le prend dans le piege ſans qu'il le puiſſe eviter. On en uſe preſque de méme aux Royaumes de Siam & de Pegu, & toute la difference qu'il y a eſt que les payſans montent ſur la femelle, & vont chercher le mâle dans les bois. Dés qu'ils l'ont découvert ils attachent la femelle dans un endroit le plus commode qu'ils peuvent trouver, aprés quoy ils vont tendre des pieges à l'Elefant, qui s'approche peu à peu aux cris de la femelle qui eſt en chaleur.

Ceci eſt particulierement remarquable de la femelle de l'Elefant, que lors qu'elle entre en chaleur elle ramaſſe toutes ſortes de feüillages & d'herbages, dont elle ſe fait un lit fort propre avec une maniere de chevet & elevé de quatre ou cinq pieds de terre; où contre la nature de toutes les autres bêtes elle ſe couche ſur le dos pour attendre le mâle qu'elle appelle par ſes cris.

Ceci eſt encore ſingulier aux Elefans de l'Iſle de Ceylan, qu'il n'y a que le premier mâle que porte la femelle qui ait des defences. On remarque auſſi que l'yvoire qui vient des Iſles de Ceylan & d'Achen a cela de particulier quand il eſt travaillé, qu'il ne jaunit point comme celuy qui vient de la terre ferme & des Indes Occidentales, ce qui le rend auſſi plus eſtimé & plus cher que l'autre.

Quand les marchands amenent des Elefans en quelque lieu pour les vendre, il y a du plaiſir à les voir paſſer. Comme il y en a ordinairement de vieux & de jeunes, quand les premiers ont paſſé, les enfans courent aprés les petits qui viennent derriere, en badinant avec eux & leur preſentant quelque choſe à manger. Tandis que ces jeunes Elefans qui ſont encore folâ-

tres s'amusent à prendre ce qu'on leur donne, les enfans sautent dessus, & c'est alors où est le plaisir. Car les jeûnes Elefans qui se sont arrestez à manger voyant que leurs meres qui ont toûjours avancé sont un peu loin, veulent doubler le pas, & en badinant de leur trompe ils jettent par terre les enfans qui sont sur eux sans toutefois leur faire de mal; ce qui ne rebute point cette petite canaille qui ne laisse pas de les suivre encore quelque temps, & de leur presenter à manger comme auparavant.

Au reste nonobstant toutes les recherches que j'ay faites avec assez de soin, je n'ay jamais pû sçavoir bien exactement combien de temps l'Elefant peut vivre, & voicy toutes les lumieres qu'on peut tirer de ceux qui gouvernent ces animaux. Ils ne sçavent vous dire autre chose, sinon que tel Elefant a esté entre les mains de leur pere, de leur ayeul & de leur bisayeul, & en supputant le temps que ces gens-la ont vécu, il se trouve quelquefois qu'il monte à six vingts ou cent trente ans.

J'ay appris que la plus part de ceux qui ont donné des relations des Indes, debitent hardiment que le Grand Mogol entretient trois ou quatre mille elefans. Estant à Gehan-abad, où le Roy fait presentement sa residence, je me suis informé plusieurs fois de celuy qui en a le gouvernement & qui témoigne beaucoup d'amitié aux Francs, pour sçavoir jusqu'où va le nombre des Elefans qu'il nourrit pour le service du Roy & il m'a assuré qu'il n'en avoit que cinq cens, qu'on appelle Elefant de la maison, parce qu'ils ne sont employez qu'à porter les femmes & les tentes avec tout le reste du bagage; & pour la guerre que quatre-vingt ou quatre-vingt dix au plus. Le plus brave de ces derniers doit estre entretenu par le fils aîné du Roy, & on luy ordonne tant pour sa nourriture que pour autres choses necessaires, cinq cens roupies par mois qui sont 750. livres. Il y en a qui n'en ont que cinquante, d'autres que quarante, d'autres que trente, & d'autres que vingt; mais les Elefans qui ont par mois cens roupies, ou deux cens, ou trois cens, ou quatre cens, ont soûs eux des Chevaliers à nourrir qui vivent aussi sur cette paye, & aussi des 2. & 3. jusque à 6. jeunes Elefans qui servent pour les eventer durant la grande chaleur du jour. Tous ces Elefans ne restent pas dans la ville, & la plus

grande

grande partie sort tous les matins pour la campagne, où ceux qui les gouvernent les meinent dans les bocages, où ils mangent quelques branches d'arbres, des cannes de sucre & du millet, dequoy le pauvre paysan est fort incommodé. Ce sont les profits de ceux qui gouvernent ces animaux; parce que plus il mangent à la campagne, moins ils consument de vivres dans la ville, ce qui va dans la bourse de ces gens-là.

Ce méme jour 27. d'Aoust nous fimes encore six lieües, & vinmes coucher à un gros bourg appellé *Ragiapeta.*

Le 28. aprés avoir fait huit lieües nous vinmes à *Ondecour.*

Le 29. aprés une marche de neuf heures nous arrivâmes à *Outemeda*, où il y a une des grandes Pagodes de toutes les Indes. Elle est toute bâtie de grandes pierres de taille, & il y a trois tours où l'on voit plusieurs figures difformes en relief. Elle est entourée de quantité de petites chambres pour le logement des Prestres de la Pagode, & à cinq cent pas de-là il y a un grand étang sur les bords duquel on voit plusieurs petites Pagodes de huit ou dix pieds en quarré, & dans chacune une Idole en forme de demon, avec un Brameré qui prend garde qu'aucun étranger qui n'est pas de leur loy ne vienne se laver ou prendre de l'eau dans cét étang. Si un étranger veut avoir de l'eau ils en apportent dans des pots de terre, & si par hazard leur pot touche le vase de l'etranger ils cassent le pot. Ils me dirent aussi, comme je l'ay remarqué ailleurs, que si quelque autre que de leur loy se lavoit dans cét étang, il faudroit qu'ils fissent écouler toute l'eau qui s'y trouveroit alors. Pour ce qui est des aumônes ils sont fort charitables; car il ne passe personne qui soit en necessité & qui leur demande, qu'ils ne luy donnent à manger & à boire de ce qu'ils peuvent avoir. On trouve plusieurs femmes sur ces chemins, dont les unes tiennent toûjours du feu prés pour allumer le tabac au passans, & méme à ceux qui n'ont point de tabac elles leur en donnent une pipe; les autres font cuire du ris avec du *Quicheri*, qui est une graine à peu prés comme nostre chenevi; d'autres enfin font cuire des feves, parce que l'eau où elles sont cuites ne peut causer de pleuresie à ceux qui ont trop de chaud. Il y a de ces femmes qui font vœu de faire cette charité aux passans sept ou huit ans durant, d'autres plus ou moins selon leur

commodité, & elles leur donnent à boire de cette eau de feves & de l'eau de ris, & à chacun deux ou trois poignées de ce ris cuit à manger. On voit d'autres femmes ſur les grands chemins & dans les prairies derriere les chevaux, les bœufs & les vaches, qui ont fait veu de ne manger que ce qu'elles trouveroient dans leur fiente qui n'a pas eſté digeré. Comme il n'y a ni orge ni avoine en ce pays-là on donne au bêtail de certains pois gros & cornus, que l'on écraſe auparavant entre deux petites meules, & qu'on laiſſe tremper en ſuite une demi-heure; car ils ſont fort durs & de fort difficile digeſtion. On donne de ces pois aux chevaux tous les ſoirs, & le matin on leur donne environ deux livres de gros ſucre noir qui eſt preſque comme de la cire, pêtri avec autant peſant de farine & une livre de beurre, dont les valets d'étable font des pelotes ou petites boules qu'ils leur fourrent dans le goſier, autrement ils ne les mangeroient pas. Aprés ils leur lavent la bouche qui eſt toute empaſtée, & particulierement les dents, ce qui leur donne de l'averſion pour cette ſorte de nourriture. Le long du jour on donne aux chevaux quelques herbes, qu'on va arracher aux champs avec leur racines qui y tiennent, & on a bien ſoin de les laver, afin qu'il n'y reſte point de terre,

Le 30. nous fimes huit lieües & vinmes au gîte à *Goulupalé*.

Le 31. aprés une marche de neuf heures nous nous arretâmes à *Gogeron*.

Le premier jour de Septembre nous ne fimes que ſix lieües, & nous vinmes au giſte à *Gandicot*. Il n'y avoit que huit jours que le Nabab avoit pris cette ville aprés trois mois de ſiege, & il ne l'auroit pas priſe ſans quelque François qui avoient quitté le ſervice de la Compagnie Hollandoiſe à cauſe du mauvais traitement qu'ils en recevoient. Il avoit auſſi pour canoniers pluſieurs Anglois & Hollandois avec deux ou trois Italiens, ce qui luy fut d'un grand ſecours pour la priſe de la place.

*Gandicot* eſt une des fortes villes qui ſoit dans le Royaume de Carnatica. Elle eſt bâtie ſur la pointe d'une haute montagne, & pour y aller il n'y a qu'un chemin fort fâcheux qui n'eſt que de vingt ou vingt-cinq pieds de large, & en des en-

droits il n'y en a que sept ou huit, & le Nabab commençoit alors à le faire accommoder. A la droite du chemin qui est pratiqué dans la montagne il y a un precipice effroyable, au bas duquel court une grande riviere. Quand on est sur la montagne on trouve une petite plaine d'un quart de lieüe de large, & d'environ de demi-lieüe de long. Elle est toute semée de ris & de millet, & est arrousée de plusieurs petites sources. Au haut de la plaine qui est au midy & où la ville est bâtie sur une pointe, il n'y a autour que des precipices, avec deux rivieres qui sont au bas & qui forment cette pointe; de sorte que pour entrer dans la ville il n'y a qu'une porte du costé de la plaine, & elle se trouve fortifiée en cét endroit-là de trois bonnes murailles de pierre de taille, avec des fossez à fond de cuire revêtus de méme pierre, & ainsi durant le siege ceux de la ville n'avoient à garder qu'une espace de quatre ou cinq cent pas. Ils n'avoient que deux pieces de canon de fer, l'une de douze livres de bale, l'autre de sept à huit; la premiere estoit posée sur la porte, & l'autre sur la pointe d'une espece de bastion. Jusqu'à ce que le Nabab eut trouvé le moyen de faire monter du canon en haut, il perdit beaucoup de monde par plusieurs sorties que firent les assiegez. Le Raja qui estoit dans la ville étoit estimé un des meilleurs & plus braves Capitaines qui fût parmi tous les Idolâtres, & le Nabab voyant enfin que cette place ne se pouvoit prendre sans faire monter du canon en haut, fit venir tous les Francs qui estoient au service du Roy pour canoniers, leur promettant à chacun quatre mois de gage plus que leur paye ordinaire, s'ils pouvoient trouver l'invention de faire monter le canon en haut, en quoy ils eurent le bonheur de reüssir. Ils y en firent monter quatre pieces dont ils batirent la place, & ils furent si heureux que de donner dans cette piece de canon qui estoit sur la porte, & qu'ils mirent en estat de ne pouvoir plus servir. Comme ils eurent abatu la moitié de la porte de la ville, les assiegez demanderent à capituler, & ils sortirent à une honneste composition. Le jour que nous arrivâmes toute l'armée estoit campée au bas de la montagne dans une plaine où il y a une fort belle riviere, & le Nabab achevoit de faire revûë de la Cavalerie qui estoit fort leste. Un canonier Anglois & une autre Italien son camarade nous voyant passer Monsieur du Jardin & moy, jugerent bien

que nous eſtions Franguis, & comme il eſtoit tard ils nous vinrent civilement aborder, & nous obligerent d'aller paſſer la nuit avec eux. Ce fut d'eux que nous apprîmes qu'il y avoit dans la ville un canonier François nommé Claude Maillé de Bourges, & qu'il eſtoit occupé à fondre quelques pieces de canon que le Nabab vouloit laiſſer dans la place.

Le lendemain 2. du mois nous montâmes à la ville, & fûmes deſcendre au logis de Maillé, que j'avois connu à Batavie, où il eſtoit au ſervice des Hollandois ſervant alors de jardinier au General. Il nous reçût avec bien de la joye, & ayant d'abord averti le Nabab de noſtre arrivée, il ordonna auſſi-tôt qu'on nous donnât logis & les vivres neceſſaires, tant pour nous que pour nos chevaux & nos bœufs, pendant le ſejour que nous voudrions faire à Gandicot.

Le trois nous fûmes voir le Nabab qui avoit fait dreſſer ſes tentes ſur le haut de la montagne, à l'endroit où vient aboutir le chemin qui eſt taillé dans le roc. Il nous fit un bon acceüil, nous demandant ſi nous eſtions bien logez, & ſi l'on nous avoit donné les vivres qu'il avoit commandé pour nos perſonnes & pour nos chevaux. En ſuite il s'informa du ſujet qui nous amenoit en ce lieu-là, & nous luy dîmes que nous avions quelques marchandiſes aſſez rares pour le Roy ; mais que nous n'avions pas voulu aller vers ſa Majeſté avant que de les luy faire voir, ſçachant bien qu'il n'achetoit aucune choſe de grand prix ſans ſon conſeil, & que ſans cela méme nous croyons luy devoir cette dêference. Le Nabab témoigna que noſtre compliment ne luy avoit pas deplû, & aprés qu'ils nous eut fait preſenter le Betlé nous prîmes congé de luy & rentrâmes dans la ville. Nous trouvâmes tous les canoniers qui nous attendoient, & nous fûmes tous enſemble ſouper au logis de Maillé, où le Nabab nous envoya deux bouteilles de vin, l'une d'Eſpagne, l'autre de Schiras, ce qui eſt une choſe rare en ce pays-là. Pour de l'eau de vie on n'en manque pas ; car on la fait de ris & de ſucre dont il y a abondance dans tous ces quartiers des Indes.

Le 4. Nous fûmes revoir le Nabab, & luy portâmes ce que nous ſouhaitions de vendre au Roy. C'eſtoient quelques perles en poire, d'un poids, d'une beauté, & d'une grandeur extraordinaires, dont la moindre paſſoit vingt-quatre carats. Aprés les avoir bien regardées, & qu'ils les eut montrées à

quantité de Seigneurs qui estoient auprés de luy, il nous en demanda le prix, lequel ayant sçû il nous les rendit, & nous dit en méme-temps qu'il y penseroit. Il nous fit dîner avec luy, & aprés le repas nous nous retirâmes à la ville, où nous demeurâmes jusques au 10. sans voir le Nabab.

Le 10. au matin il nous envoya querir, & estant assis dans sa tente auprés de luy, on luy apporta cinq petits sacs pleins de diamans, dont chacun en pouvoit bien tenir autant qu'il en peut tenir dans la main. C'estoient toutes pierres lasques, mais fort noires d'eau & fort petites, & qui pour la plus grande partie n'estoient que d'un carat & d'un demi carat, mais d'ailleurs fort nettes. Il y en avoit tres-peu qui eussent pu venir jusqu'à deux carats. Le Nabab nous faisant voir toutes ces pierres, nous demanda si cette marchandise pouvoit estre de debit en nôtre païs. Nous luy répondîmes qu'on l'y pourroit debiter pourvû que l'eau en fût blanche, parce qu'en Europe nous n'estimions pas les diamans s'ils n'estoient nets & blancs, & que nous ne faisions point d'estat de toute autre sorte d'eau. Au commencement qu'il entreprit la conqueste de ce Royaume pour le Roy de Golconda, on luy dit qu'il y avoit des mines de diamans, & il envoya douze mille hommes pour y travailler, qui pendant une année ne trouverent que ce qu'il y avoit dans ces cinq sacs. Le Nabab voyant que l'on n'y trouvoit que des pierres fort brunes d'eau tirant beaucoup plus sur le noir que sur le blanc, jugea bien que c'estoit perdre sa peine, & faisant deffense de plus miner renvoya tous ces pauvres gens au labourage. Aprés que le Nabab eut fait reserrer ces diamans & que nous eûmes dîné avec luy, il monta à cheval accompagné de plusieurs Seigneurs pour aller à la chasse, & nous voulut aussi mener avec luy; mais nous le priâmes de nous excuser, & nous le quittâmes sans qu'il nous eût parlé de nos perles.

L'onziéme tous les Canoniers Franguis furent à la tente du Nabab, criant qu'on ne leur avoit pas payé les quatre mois que l'on leur avoit promis, & que si on ne les payoit pas ils iroient prendre parti ailleurs. Sur quoy le Nabab les remit au lendemain.

Le 12. les Canoniers n'ayant pas manqué de se trouver à la tente du Nabab il leur fit payer trois mois, & leur promit

qu'à la fin du courant on leur payeroit le quatriéme. Ils n'eurent pas plûtoſt touché cét argent qu'ils ſe traiterent l'un l'autre, & les baladines en emporterent plus de la moitié.

Le 13. le Nabab fut à la ville pour voir la fonderie que Maillé avoit entrepriſe par ſon ordre. Maillé comme j'ay dit, eſtoit de Bourges, & s'eſtoit enrollé à Amſterdam pour les Indes. Eſtant arrivé à Batavie le General voyant qu'il eſtoit adroit & qu'il s'entendoit à bien des choſes, le retint à ſon ſervice particulier pour faire quelques grotes & jets d'eau dans ſon jardin. Mais Maillé n'eſtant pas ſatisfait de cét employ ni du rude traitement du General, trouva moyen de ſe mettre à la ſuite du Sieur Cheteur qui fut envoyé de Batavie vers le Nabab qui eſtoit au ſiege de Gandicot. Cét Envoyé ayant achevé ſes affaires avec le Nabab ; & Maillé ſçachant qu'il devoit partir le lendemain, il mit la main ſur l'étuy & ſur la boîte aux onguens du Chirurgien de l'Ambaſſadeur, & ſe cacha durant quelque temps juſqu'à ce que l'Envoyé fût parti, ſans qu'il eût pû trouver Maillé quelque recherche qu'il en eût fait faire, ce qui l'obligea de retarder ſon depart de quelques jours. Dés qu'il ſçût que l'Envoyé eſtoit parti, il ſe mit au ſervice du Nabab pour Chirurgien, & quelque temps aprés luy ayant fait ſçavoir qu'il eſtoit bon canonier & fondeur, il entra en cette qualité à ſon ſervice. Le Nabab ayant donc pris Gandicot, & voulant laiſſer du canon dans cette place où il eſtoit tres-difficile d'en faire monter, il propoſa à Maillé d'en fondre vingt pieces, dix de quarante-huit livres de bale, & dix autres de vingt-quatre, ce que Maillé entreprit. On fit venir pour ce ſujet du cuivre de tous coſtez, & le Nabab fit ramaſſer quantité d'Idoles qu'il avoit fait ôter des Pagodes où ſon armée avoit paſſé. Il y a dans Gandicot une Pagode qu'on tient pour une des principales des Indes & où il y avoit pluſieurs Idoles, dont quelques-unes eſtoient d'or, les autres d'argent. Entre ces Idoles il y en avoit ſix de cuivre, dont on en voyoit trois aſſiſes ſur les talons, & les trois autres eſtoient d'environ dix pieds de haut. Aprés que Maillé eut tout preparé pour faire fondre ces métaux & ces Idoles qu'on avoit tirées de divers endroits, il vint à bout de tout fondre, à la reſerve des ſix grandes Idoles de la fameuſe Pagode de Gandicot. Il luy fut impoſſible de les faire fondre, quelque depenſe

que fit le Nabab, & bien qu'il usât de menaces envers les Prêtres de la Pagode qu'il accusoit d'avoir ensorcelé ces Idoles. Enfin Maillé ne put jamais venir à bout de faire un canon, l'un venant fendu, l'autre n'estant qu'à moitié, & ainsi il laissa tout l'ouvrage qu'il avoit entrepris, & quelque temps aprés il quita le service du Nabab.

Le 14. nous fûmes à la tente du Nabab pour prendre congé de luy, & sçavoir ce qu'il nous vouloit dire sur les marchandises que nous luy avions montrées. Mais on nous dit qu'il étoit occupé à examiner quantité de criminels qu'on luy avoit amenez, & à les faire punir sur le champ. C'est la coûtume en ce païs-là de ne garder guere un homme en prison; mais aussi-tost que le coupable est pris on l'examine, & on luy prononce sa sentence qui est executée sans aucun delay. Que si celuy qu'on a saisi se trouve innocent on le délivre aussi-tost, & de quelque nature que soit l'affaire elle est promptement vuidée. Deplus on nous assura que malaisement nous pourrions voir le Nabab de tout ce jour-là, parce qu'il devoit descendre dans la plaine pour faire reveuë de la plus grande partie de son armée. Nous ne laissâmes pas pourtant de nous trouver le soir à l'entrée de sa tente, où estant descendus de cheval, & Monsieur du Jardin & moy l'ayant saluë, il nous ordonna de le venir voir le lendemain de bon matin.

Le 15. nous ne manquâmes pas sur les sept heures du matin d'aller trouver le Nabab, & aussi-tost qu'on luy eut dit que nous estions-là il nous fit entrer dans sa tente, où il estoit assis avec deux de ses Secretaires auprés de luy. Selon la coûtume du païs où l'on va les pieds nuds dans les souliers sans bas de chausse, à cause que par-tout où vous entrez on marche sur des tapis, & que l'on s'assied en ce païs-là comme en Turquie & comme font icy nos tailleurs, le Nabab avoit tous les entre-deux des doigts des pieds pleins de lettres, & il en avoit aussi quantité entre les doigts de la main gauche. Il en tiroit tantost de ses pieds tantost de ses mains, & faisoit faire les réponses par ces deux Secretaires, en faisant aussi luy-méme quelques-unes. Aprés que les Secretaires avoient achevé les lettres il les leur faisoit lire, puis il les prenoit & y appliquoit luy-méme son cachet, donnant ensuite les unes à des gens de pied, les autres à des gens de cheval. Car il faut remarquer qu'aux

Indes toutes les lettres que les Roys, les Generaux d'armée, & les Gouverneurs de Provinces envoyent par des gens de pied, vont bien plus vîte que par des gens de cheval. La raison est, que de deux en deux lieuës il y a de petites hutes où demeurent toûjours deux ou trois hommes gagez pour courir, & que dés que celuy qui porte la lettre est arrivé à une de ces hutes, il la jette aux autres à l'entrée, & un d'entre eux la ramasse & se prend à courir en méme-temps. Ils tiennent pour mauvais augure de donner les lettres entre les mains du messager, mais il faut la jetter à ses pieds & qu'il la ramasse. Cecy est encore à remarquer, que par toutes les Indes la plus grande partie des chemins sont comme des allées d'arbres, & que ceux où il n'y a point d'arbres plantez ont de cinq cens en cinq cens pas de petits monceaux de pierre, que les habitans des plus prochains villages sont tenus de blanchir de temps en temps, afin que ces porteurs de lettres puissent reconnoître les chemins dans les nuits obscures & pluvieuses. Pendant que nous estions auprés du Nabab, on luy vint dire qu'il y avoit quatre criminels qu'on avoit amenez à la porte de sa tente. Il fut plus d'une demi-heure sans rien répondre, écrivant toûjours & faisant écrire ses Secretaires; mais enfin tout d'un coup il dit qu'on luy amenât ces criminels, & aprés les avoir interrogez & fait confesser de leur bouche le mal dont ils estoient accusez, il demeura encore prés d'une-heure sans rien dire, continuant d'écrire & de faire écrire ses Secretaires. Cependant il entroit dans sa tente plusieurs Officiers de son armée qui luy venoient rendre leurs respects avec grande humilité, & à qui il ne rendoit leur salut que par un signe de teste. De ces quatre criminels qu'on avoit amenez en sa presence, il y en avoit un qui estoit entré dans un logis, & avoit tué la mere avec ses trois enfans. Celuy-là fut condamné sur le champ à avoir les pieds & les mains coupées, & à estre jetté dans un champ sur le grand chemin pour y finir ses jours. Un autre avoit volé sur le grand chemin, & le Nabab luy fit ouvrir le ventre & le fit jetter à la voirie. Je ne pus bien sçavoir ce que les deux autres avoient fait, mais on leur coupa à tous deux la teste. Pendant que tout cecy se passa on paporta le dîner (car d'ordinaire le Nabab mangeoit à dix heures) & il nous fit dîner avec luy. Le Sofra estant levé nous

laissâmes

laissâmes prendre congé à la plus grande partie des Seigneurs qui avoient aussi mangé avec le Nabab, & n'y ayant plus que deux ou trois personnes auprés de luy, nous luy fimes dire par son trucheman s'il avoit quelque chose à nous commander, & s'il croyoit que nos marchandises dussent estre montrées au Roy. Il nous fit réponse que nous pouvions aller à Golconda, où nous nous adresserions à son fils à qui il écriroit en nostre faveur, & que la lettre y seroit plûtost que nous. Il ordonna seize Cavaliers pour nous venir conduire, & nous faire donner sur les chemins ce qui nous estoit necessaire, jusques à une riviere qui estoit à treize lieuës de Gandicot, où l'on ne laissoit passer qui que ce fût sans avoir un passeport du Nabab, afin que les soldats ne pussent se debander.

---

## CHAPITRE XIX.

### *Route de Gandicot à Golconda.*

LE 16. au matin nous partîmes de Gandicot accompagnez de la plus grande partie des Canoniers, qui nous vinrent conduire jusqu'au premier gîte portant avec eux quantité de vivres, & ce jour-là nous ne fimes que sept lieuës & vinmes coucher à *Cotepali.*

Le 17. aprés avoir dejeuné avec les Canoniers qui s'en retournerent à Gandicot, nous poursuivîmes nostre chemin avec les seize Cavaliers du Nabab, & ayant fait six lieuës nous vinmes coucher à un village nommé *Coteen* au delà de la riviere qui estoit alors fort grande. Dés que nous l'eûmes passée les seize Cavaliers prirent congé de nous, & ayant presenté au Chef des roupies pour avoir du tabac & du betlé, nous ne pûmes jamais l'obliger à rien prendre. Les bâteaux qui servent à passer cette riviere sont comme de grands mannequins d'ozier couverts par dehors de peaux de bœuf, au fond desquels on jette quelques fascines, sur quoy l'on étend des tapis pour mettre dessus le bagage & les marchandises de peur qu'elles ne soient moüillées. Pour ce qui est des carosses & des charettes on les lie par le timon & par les roües entre deux de ces manne-

quins; mais pour les chevaux on les fait passer à la nage, un homme chassant par derriere son cheval avec un foüet, & un autre le tenant par le licol de dedans le mannequin. Pour les bœufs, qui selon la coûtume de ces païs-là portent le bagage, aussi-tost qu'ils sont au bord de l'eau & qu'on les a déchargez, on les pousse dedans & d'eux-mémes ils passent la riviere. Il y a quatre hommes dans le mannequin, un à chacun coin, lesquels sont debout & rament avec des pêles. Dés qu'il y en a un qui manque à donner un coup de pelle comme les autres, & qu'ils ne s'accordent pas ensemble, le mannequin fait trois ou quatre tours en rond, & l'eau l'emmenant il descend bien plus bas que le lieu où il devoit aborder.

Le 18. aprés une marche de cinq heures nous arrivames à *Morimal.*

Le 19. nous fimes neuf lieuës & fûmes au gîte à *Santesela.*

Le 20. nous fimes encore neuf lieuës & vinmes coucher à *Goremeda.*

Le 21. aprés six heures de marche nous passâmes la nuit à *Kaman.* C'estoit une ville frontiere du Royaume de Golconda, avant la conqueste de celuy de Carnatica par l'armée de Mirgimola dont j'ay parlé au chapitre precedent.

Le 22. nous fimes sept lieuës & vinmes coucher à *Emelipata.* Environ à moitié chemin nous rencontrâmes plus de quatre mille personnes tant hommes que femmes, & plus de vingt Pallekis à chacun desquels il y avoit une Idole. Ils estoient ornez de brocars d'or & de velours avec des franges d'or & d'argent, & il y avoit de ces Pallekis qui estoient portez par quatre hommes; d'autres par huit, & d'autres par douze, selon que les Idoles estoient grandes & qu'elles avoient de pesanteur. De costé & d'autre du Pallekis il y avoit un homme avec un grand evantail en rond d'environ cinq pieds de diametre, fait de belles plumes d'austruches & de paons de differentes couleurs. Le manche de ces evantails estoit de cinq ou six pieds de long, & couvert d'or & d'argent à peu prés de l'épaisseur d'un écu de France. Chacun s'empressoit à avoir ces eventails pour faire service à l'Idole en l'éventant, depeur que les moûches ne luy aillent sur le visage. Et un autre eventail qui paroissoit un peu plus grand & qui n'avoit point

de manche, ils le portoient comme on porte une rondache : Il estoit enjolivé de plume de diverses couleurs tout autour de petites sonnettes d'or & d'argent. Celuy qui le portoit alloit toûjours proche du Pallekis du costé que venoit le soleil pour donner de l'ombrage à l'Idole ; car de fermer les rideaux du Pallekis elle auroit eu trop chaud ; Et de temps en temps celuy qui portoit cette rondache la faisoit branler pour faire sonner ces sonnettes, afin que l'Idole en fut plus joyeuse. Tous ces gens-là avec leurs Idoles venoient de Brampour & des lieux circonvoisins, & ils alloient visiter leur grand *Ram*, *Ram*, c'est à dire leur Grand-Dieu qui est dans une Pagode sur les terres du Roy de Carnatica. Il y avoit bien trente jours qu'ils estoient en chemin, & ils en avoient encore à marcher quatorze ou quinze avant que d'arriver à cette Pagode. Un de mes valets qui estoit de Brampour & de la Tribu de ces mémes gens, me pria de luy donner congé pour aller aussi accompagner ses Dieux, disant qu'il y avoit long-temps qu'il avoit fait vœu de faire ce pelerinage. Je fus obligé de le luy permettre, sçachant bien que quand je ne luy donnerois pas congé il le prendroit luy-méme, parce qu'il avoit beaucoup de parens dans cette troupe. Environ deux mois aprés il me revint trouver à Surate, & comme il nous avoit fidelement servis Monsieur du Jardin & moy, je ne fis point de difficulté de le reprendre. En luy faisant quelques questions sur le pelerinage qu'il venoit de faire, il me conta une chose difficile à croire, & qui se passa à ce qu'il dit de cette sorte. Six jours aprés m'avoir quité tous ces pelerins avoient fait compte d'aller coucher à un village, & avant que d'y arriver il faut passer une riviere où tout l'Esté il y a peu d'eau, & qu'on peut gayer par tout. Mais quand il pleut aux Indes l'eau tombe d'une telle force qu'il semble que ce soit un deluge, & en moins d'une heure ou deux les petits ruisseaux croissent de deux ou trois pieds. Les pluyes ayant surpris ces pelerins, cette riviere s'enfla si fort qu'il fut impossible de la passer ce jour-là. Comme il n'est pas necessaire aux Indes que ceux qui voyagent fassent provision de vivres, particulierement les Idolâtres qui ne mangent point d'aucune chose qui ait eu vie, parce que dans le moindre village on trouve toûjours en abondance du ris, de la farine, du beurre, des laictages, des len-

tilles & autres legumes, ſucre & confitures ſeches & liquides, cette multitude de gens qui n'avoit pas de vivres, fut bien ſurpriſe quand elle fut arrivée au bord de cette riviere, de la voir ſi haute & ſi enflée, & de ne la pouvoir paſſer pour aller au village qui eſtoit de l'autre coſté & où ils pretendoient de faire leur gîte. Ils n'avoient rien de quoy donner à manger à leurs enfans, & l'on n'entendoit que des lamentations parmi tout ce peuple. Dans cette extremité le principal de leurs Preſtres vint s'aſſeoir au milieu d'eux, & s'eſtant fait couvrir d'un grand linceul commença à crier que ceux qui vouloient des vivres vinſſent à lui. Il demandoit à chacun ce qu'il vouloit, ou du ris, ou de la farine, & pour combien de perſonnes, & avec une grande écuelle qu'il tenoit levant le coin du linceul, il leur donnoit à tous ce qu'ils avoient demandé, de maniere que toute cette multitude de quatre mille ames fut raſſaſiée. Ce n'eſt pas mon valet ſeul qui m'a compté cette hiſtoire; mais ayant fait depuis pluſieurs voyages à Brampour où j'eſtois connu des principaux de la ville, je m'en ſuis enquis de pluſieurs qui eſtoient à ce méme pelerinage, & qui m'ont tous juré ſur leur *Ram*, *Ram* que c'eſtoit la verité, ce que toutefois je ne puis croire.

Le 23. nous arrivâmes à *Doupar* aprés avoir fait huit lieuës & paſſé pluſieurs torrens.

Le 24. nous ne fimes que quatre lieuës & vinmes à *Tripanté* où il y a une grande Pagode ſur une colline, dont tout le tour fait un eſcalier & eſt revêtu de pierre de taille. La moindre pierre de cét eſcalier a dix pieds de long & trois de large, & dans la Pagode il y a pluſieurs figures de demons. Il y en a une entre autres qui reſſemble à une Venus toute droite, avec pluſieurs demons qui ſont ſur elle en des poſtures laſcives; & cette Venus & ces demons ſont faits d'une ſeule pierre de marbre, mais dont la ſculpture eſt fort groſſiere.

Le 25. nous fimes huit lieuës & vinmes au gîte à *Mamli*.

Le 26. nous fimes encore huit lieuës & fûmes coucher à *Macheli*.

Le 27. nous ne fimes que trois lieuës, parce qu'il nous fallut paſſer une grande riviere dans des paniers, ce qui emporte ordinairement la moitié d'un jour. Car quand on arrive au bord de l'eau on ne voit ni panier ni autre choſe pour paſſer.

Il vint ſeulement une homme avec lequel nous fimes marché pour noſtre paſſage ; & pour éprouver ſi l'argent que nous luy donnâmes eſtoit bon, il fit un grand feu & le jetta dedans, ce qu'il pratique envers tous les gens qu'il paſſe. Si parmi l'argent qu'il reçoit il ſe trouve quelque roupie qui vienne un peu noire, il faut luy en donner une autre qu'il fait auſſi rougir, & aprés qu'il a vû que l'argent eſt bon il crie à ſes camarades d'amener le manequin, qui eſt d'ordinaire caché en quelque endroit de l'autre coſté de la riviere. Car ces gens-là ſont ruſez, & découvrant de loin de quel coſté viennent les paſſans, ils font retourner le mannequin à l'autre bord, pour n'eſtre pas contraint de paſſer perſonne ſans eſtre payez. L'argent compté & l'homme qui l'a reçû ayant appellé ſes camarades, on les voit qui chargent le mannequin ſur leurs épaules juſqu'au bord de l'eau, puis s'eſtant mis dedans ils viennent querir ceux qui attendent de l'autre coſté.

Le 28. ayant fait cinq lieües nous vinmes au gîte à un lieu appellé *Dabir-pinta*.

Le 29. aprés une marche de douze heures nous fûmes coucher à *Holcora*.

Le 30. nous fimes huit lieües & vinmes paſſer la nuit à *Peridera*.

Le Lundy premier jour d'Octobre aprés avoir fait dix lieuës nous vinmes coucher à *Atenara*. C'eſt une des maiſons de plaiſance qu'a fait bâtir la Reine Mere du Roy qui regne preſentement. Il y a pluſieurs chambres ſur une grande place qui eſt devant la maiſon pour la commodité des paſſans.

Il faut remarquer que dans tous les pays que nous venons de paſſer, tant du Royaume de Carnatica, que des Royaumes de Golconda & de Viſapour, il n'y a guere de Medecins que pour les Roys & les Princes. Pource qui eſt du peuple, quand les pluyes ſont tombées, & qu'il eſt temps d'arracher les plantes, on voit tous les matins les meres de famille ſortir des villes & des villages, & aller cüeillir les ſimples qu'elles connoiſſent eſtre propres pour les maladies qui regnent dans la parenté. Il eſt vray que dans les bonnes villes il y a d'ordinaire un homme ou deux qui ont quelque routine dans la medecine, & qui vont s'aſſeoir tous les matins à la place ou à quelque coin de rue pour donner des remedes, ſoit potions, ſoit emplâtres, à

ceux qui leur en viennent demander. Ils leur tâtent d'abord le poux, & en leur donnant le remede pour lequel ils ne prennent que la valeur de deux liards, ils marmotent quelque paroles entre leurs dents.

Le 2. d'Octobre nous n'eûmes que quatre lieües à faire jusqu'à Golconda. Nous fûmes descendre au logis d'un jeune Hollandois Chirurgien du Roy appellé *Pitre de-Lan*, que le sieur Cheteur envoyé de Batavie auoit laissé à Golconda, le Roy le luy ayant demandé fort instamment. Ce Prince estoit toûjours incommodé d'un mal de teste, & les Medecins luy avoient ordonné de se faire tirer du sang soûs la langue en quatre endroits; mais il ne se trouvoit personne qui le voulût entreprendre; car pour ce qui est de la Chirurgie les gens du païs n'y entendent rien. Avant que De-Lan fût au service du Roy on luy avoit demandé s'il pourroit bien le saigner? A quoy il répondit que c'estoit la chose la moins difficile de la Chirurgie. Ce fut avec bien de la peine que l'Envoyé de Batavie se resolut à le laisser; mais il ne voulut pas desobliger le Roy, & De-Lan eut huit cent Pagodes de gages. Quelques jours aprés que l'Envoyé fut parti le Roy envoya appeller ce Chirurgien, & luy fit sçavoir qu'il vouloit qu'il luy tirat le lendemain du sang sous la langue en quatre endroits, selon que ses Medecins l'avoient ordonné, mais qu'il prît garde de n'en pas tirer plus de huit onces. De-Lan revenant le lendemain à la Cour fut conduit dans une chambre par deux ou trois Eunuques, & quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener aux bains, où l'ayans deshabillé & bien lavé, principalement les mains, elles l'oignirent de drogues aromatiques, & au lieu de son habit qui estoit à la mode de l'Europe luy donnerent une robe à la mode du païs: En suite elles le menerent devant le Roy, où estant on apporta quatre petits plas d'or que les Medecins qui étoient presens firent peser, & c'estoit pour recevoir le sang. Il tira donc du sang au Roy soûs la langue en quatre endroits, & y reüssit si bien, qu'en pesant le sang avec les plats il se trouva qu'il n'en avoit tiré que huit onces juste. Le Roy fut si satisfait de cette operation qu'il luy fit donner trois cent Pagodes, qui sont prés de sept cens écus. La jeune Reine & la Reine Mere ayant sçû cela voulurent aussi qui leur vint tirer du sang; mais je crois que c'estoit plûtost pour la curiosité qu'elles avoient de

le voir, que pour le besoin qu'elles eussent de se faire saigner; car c'estoit un jeune homme des mieux faits, & peut-estre que de leur vie elles n'avoient vû aucun étranger de prés; pour de loïn la chose n'est pas impossible, vû que du lieu où elles sont elles peuvent voir, mais sans pouvoir estre vûës. De-Lan fut donc amené dans une chambre, où les mémes femmes qui l'avoient conduit au bain avant qu'il saignât le Roy, luy découvrirent le bras, qu'ils laverent bien, & particulierement les mains, aprés quoy elles le froterent d'huiles de senteur comme elles avoient fait quand il fut saigner le Roy. Cela estant fait elles tirerent un rideau, & la jeune Reine allongeant le bras par un trou le Chirurgien la saigna, & il en fit aprés autant à la Reine-Mere. La premiere luy fit donner cinquante Pagodes, & l'autre trente avec quelques pieces de brocar d'or.

Deux jours aprés nostre arrivée nous fûmes pour saluer le fils du Nabab, & l'on nous dit que l'on ne pouvoit pas luy parler ce jour-là. Le lendemain nous y retournâmes, & comme l'on nous eut dit la méme chose, quelqu'un nous avertit qu'on nous amuseroit long-temps de la sorte, & que c'estoit un jeune Seigneur qui ne bougeoit guere d'auprés du Roy, & qui sortant du Palais alloit se renfermer dans son Haram avec ses femmes. Le Chirurgien De Lan voyant que nos affaires tireroient en longueur, s'offrit d'en parler au premier Medecin du Roy qui estoit aussi de son conseil, & qui ayant temoigné beaucoup d'affection à l'Envoyé de Batavie, & à De-Lan méme, pouvoit estre bien-aise d'avoir occasion de nous obliger. En effet aussi-tôt que De-Lan luy eut parlé il nous envoya querir, pour sçavoir quel service il pourroit nous rendre. Aprés l'avoir salué il nous fit mille caresses, & nous ayant prié de nous asseoir commanda qu'on apportât quelques fruits du pays. Il s'informa en suite de celuy d'où nous venions, & pour quel sujet nous voulions parler au Roy, & luy ayant dit que nous avions quelques belles perles à faire voir à sa Majesté, il nous pria de les luy montrer le lendemain, ce que nous fimes. Aprés qu'il les eut vûës, il nous les fit remettre dans leurs petits sacs voulant que nous y missions nostre cachet, parce que tout ce qui se presentoit au Roy devoit estre cacheté du cachet du marchand, & quand le Roy l'avoit vû il y faisoit mettre le sien, afin qu'il n'y eust aucune fraude.

Ainsi nous luy laissâmes le tout cacheté entre les mains, & il nous promit de le faire voir au Roy, & de nous rendre bon compte de la commission dont il se chargeoit pour nous obliger.

Le lendemain nous fûmes de grand matin à la chasse avec De-Lan, & au retour sur les huit ou neuf heures avant midy nous fûmes au bord de la riviere pour voir comme on lave les Elefans du Roy & des Grands Seigneurs. L'Elefant entre dans l'eau jusqu'au ventre, & se couchant sur un costé prend à diverses fois de l'eau avec sa trompe qu'il jette sur celuy qui est à l'air pour le bien laver. Le maître vient en suite avec une espece de pierre de ponce, & frottant la peau de l'Elephant la nettoye de toutes les ordures qui ont pû s'y amasser. Quelques-uns croyent que lorsque cet animal est couché par terre il ne peut se relever de soy-méme, ce qui est fort contraire à ce que j'ay vû; car dés que le maître l'a bien froté d'un costé il luy commande de se tourner de l'autre, ce que l'Elefant fait promptement, & aprés qu'il est bien lavé des deux costez il sort de la riviere, & demeure quelque temps de bout sur le bord de l'eau pour se secher. Puis le maître vient avec un pot plein de couleur rouge ou de couleur jaune, & leur en fait des rayes sur le front, au tour des yeux, sur la poitrine & sur le derriere, le frotant ensuite d'huile de coque pour luy renforcer les nerfs, & quelques-uns enfin luy ajoûtent un clinquant faux sur le front.

Le 15. le premier Medecin nous envoya querir sur les deux heures aprés midy, & nous rendit nos perles bien cachetées du cachet du Roy, que sa Majesté y avoit fait mettre aprés qu'elle les eut vûës. Il nous demanda le prix de chacune, ce que nous luy dîmes; & comme il avoit une Eunuque auprés de luy qui écrivoit tout, celuy-cy s'estonnant de voir des perles d'un si haut prix, nous dit que nous prenions les gens de la Cour du Roy de Golconda pour des gens sans jugement & sans connoissance, & qu'il voyoient tous les jours d'autres choses precieuses qu'on portoit au Roy. Je repartis brusquement à l'Eunuque que je croyois bien qu'il sçavoit mieux le prix d'une jeune esclave que celuy d'un joyau, & en disant cela nous resserrâmes nos perles, & prenant congé du Medecin nous reprîmes le chemin de nostre logis. Nous n'y fûmes pas plûtost arrivez,

que

que nous envoyâmes loüer deux carosses, ayant déja chacun nostre cheval de main, & le lendemain au matin nous partîmes de Golconda, & ne pûmes faire ce jour-là qu'une lieüe & demie, parce que les Portugais, les Anglois & les Hollandois tous canoniers du Roy nous vinrent conduire, & que nous nous amusâmes à nous réjouïr. Il n'est pas besoin de reprendre icy ce que j'ay dit au commencement de ce volume, & retournant de Golconda à Surate par la méme route que je pris de Surate à Golconda, comme il n'y en a point d'autre, je n'ay rien à remarquer icy sinon qu'étant partis promptement de Golconda aprés la repartie que je fis à l'Eunuque, le Roy qui ne le sçût que deux jours aprés nostre depart, envoya quatre ou cinq Cavaliers aprés nous avec ordre de nous ramener à la Cour s'ils nous trouvoient. Nous estions déja à cinq journées de Golconda, & nous en avions fait une sur les terres du Grand Mogol, quand un de ces Cavaliers vint nous joindre à la couchée, ses camarades estant demeurez aux frontieres des deux Estats, jugeant bien puisque nous avions passé outre que nous ne serions pas d'humeur à retourner. Ce Cavalier nous exposa l'ordre qu'il avoit du Roy son maître de nous faire revenir, & il nous dit qu'il acheteroit nos perles, & qu'il trouveroit bien étrange que nous fussions partis si promptement sans rien dire. Comme nous n'estions plus sur les terres de Golconda, il ne pût que nous prier instamment de retourner avec luy, nous donnant toutes les asseurances qu'il put que nous serions satisfaits, & Monsieur du Jardin y donnoit presque les mains; mais moy qui connoissois mieux que luy l'air du pays je dis franchement au Cavalier que cela ne se pouvoit, & aprés qu'il fut parti je fis comprendre à mon compagnon de voyage les raisons que j'avois de ne vouloir pas retourner à Golconda.

Estant arrivez à Surate, où peu de jours aprés Monsieur du Jardin mourut d'un debordement de bile comme j'ay dit dans mes relations de la Perse, je faisois non compte d'aller à Agra trouver Cha-Gehan qui regnoit alors. Mais le Nabab Cha-Estkan Beaufrere du Roy & Gouverneur de la Province de Guzerate de qui j'ay parlé ailleurs, m'envoya d'Amadabat où il faisoit sa residence un des principaux Officiers de sa maison, pour me dire qu'ayant appris que j'avois quelques beaux joyaux à vendre il seroit bien-aise que je l'allasse trouver, m'assurant

qu'il me les payeroit aussi avantageusement que feroit le Roy. Je reçus ce message pendant la maladie du Sieur du Jardin, & estant mort le neuviéme jour, aprés que nous luy eûmes rendu à Surate les derniers devoirs, je me rendis à Amadabat où je fis aussi-tôt affaire avec le Nabab. Comme il connoissoit parfaitement toutes sortes de joyaux nous fûmes bien-tôt d'accord, & nous n'eûmes aucune dispute ensemble que sur la nature du payement. Il me donna le choix des especes, & il ne tenoit qu'à moy de prendre des roupies d'or ou des roupies d'argent; mais ce Prince me temoignant qu'il n'estoit pas bien-aise qu'on vît sortir une si grosse somme de sa maison, souhaita que je prisse mon payement en roupies d'or, ce qui devoit moins parêtre. Je m'accorday à ce qu'il voulut, & il me fit voir de tres bel or, & de vieilles roupies qui apparemment n'avoient vû le jour depuis long-temps. Mais comme le prix courant de la roupie d'or n'est que de quatorze roupies d'argent, & qu'il me vouloit faire passer les siennes pour quatorze & demi, ou du moins pour quatorze & un quart, cela faillit à rompre nostre marché, & je luy fis connoître que sur une si grande somme je ne pouvois me resoudre à perdre un quart sur chaque roupie d'or. Enfin pour luy complaire il fallut la prendre pour quatorze roupies d'argent & un huitiéme, & ce Prince qui d'ailleurs estoit magnifique & genereux en matiere d'achat se montroit bon économe. Pendant mon sejour à Amadabat il m'envoyoit tous les jours chez les Hollandois où j'étois logé, quatre plats d'argent de sa table pleins de pilau & de bonnes viandes, & un jour que le Roy luy envoya dix ou douze hommes chargez de pommes qu'il avoit reçûës de Perse par la voye de Candahar, il m'en fit present de deux bassins, qui auroient valu à Amadabac pour la rareté trois ou quatre cens roupies. Je fis part de ce beau fruit aux Hollandois & aux Dames, & nous nous divertîmes assez bien pendant mon sejour en ce lieu-là. De plus Cha-Est-Kan me donna le Calaat complet avec l'epée & la Cangiare, ce qui valloit bien mille roupies; & voulant encore me faire present d'un cheval il me demanda de quelque nature je le souhaitois. Je luy dis que puisqu'il luy plaisoit de me donner le chois, j'aimois mieux un cheval vert & gay qu'un cheval sur l'âge. Il m'en fit donner un de son écurie, que je montay d'abord & que je menay au logis des Hollandois; mais

ce ne fut pas ſans peine ; car il n'alloit que par bonds, & il eſtoit ſi fougueux que l'ayant donné à monter à un jeune Hollandois qui crut qu'il en viendroit mieux à bout que moy, il ſe vit bien-tôt hors de la ſelle ſans ſe pouvoir rendre maiſtre du cheval. Ayant fait connoître à Cha-Eſt-kan qu'une autre moins jeune me ſeroit plus propre, il commanda à ſon Ecuyer de m'en donner un qui avoit eſté à ſon pere, mais qui eſtoit encore de bon ſervice, & qui avoit coûté autrefois plus de trois mille écus. Comme je n'en avois pas beſoin pour mes voyages, je le vendis quatre cens roupies à un François, que je fit mettre en méme temps au ſervice de ce Prince, & qui y auroit gagné beaucoup d'argent s'ils ne l'eut conſumé dans la débauche.

D'Amadabat je revins à Surate, & de Surate je retournay à Golconda, & de-là je fus à la mine faire mon achat de diamans. A mon retour à Surate je me diſpoſay à repaſſer en Perſe ; mais j'y trouvay de grandes difficultez, qui furent ſuivies d'une navigation où je fus expoſé à des dangers que je pouvois bien prevoir, & que je me mis peu en peine d'éviter, n'ayant jamais fort apprehendé les perils que les voyageurs ont à courre ſur mer & ſur terre, quand il a ſallu avancer chemin.

---

## CHAPITRE XX.

*Retour de Surate à Ormus, & comme l'Auteur ſe trouva engagé dans un combat naval tres rude & tres dangereux, duquel il ſe retira heureuſement.*

ESTANT de retour à Surate de mon voyage à la mine de diamans, j'appris que la guerre eſtoit declarée entre les Anglois & les Hollandois, & que ces derniers n'envoyeroient plus de vaiſſeaux en Perſe. Les Anglois tenoient le méme langage, parce qu'ils y en avoient envoyé quatre qu'ils attendoient à toute heure, & ainſi je me voyois la mer fermée pour mon paſſage à Ormus. J'aurois pû prendre la route de terre par Agra & Candahar ; mais outre que le chemin eſt exceſſivement long, il m'auroit eſté impoſſible ou du moins tres difficile de

passer, à cause de la guerre de Candahar, & que les armées de Perse & des Indes estoient en campagne. Dans la crainte où j'estois d'être obligé de demeurer long-temps en un lieu où je n'avois plus d'affaires, il arriva à Surate le 2. de Janvier cinq gros vaisseaux Hollandois qui venoient de Batavie, ce qui me réjoüit fort estant assuré d'obtenir tout ce que je souhaiterois du Commandeur Hollandoiss qui estoit de mes amis. Je diray en passant que dans tous mes voyages il n'y a guere eu de ces Commandeurs (c'est ainsi qu'ils appellent les Chefs des Comptoirs) qui n'ayent eu quelque consideration pour moy, & qui n'ayent esté bien-aises d'avoir occasion de me rendre de bons offices. J'ai tâché aussi de les servir en toutes rencontres, & principalement lorsque j'allois à la mine, en faisant pour eux achat de diamans de l'argent qu'ils avoient en particulier, dequoy ils ne vouloient pas que la Compagnie eût connoissance, parce qu'il leur est deffendu de negocier à part, & que d'ailleurs ils s'entendoient peu à l'achat des pierreries. Mais bien que ces petits services qu'ils me prioient de leur rendre ayent esté sans interest, cela n'a pas empêché qu'on ne m'ait fait un jour pour l'un deux une affaire à Batavie, de laquelle je ne sortis pas sans peine, & dont je parleray dans la suite de mes relations. J'avois aussi un soin tout particulier dans tous les lieux où les Hollandois ont des Comptoirs & où je faisois quelque sejour, de contribuer tout ce qu'il m'étoit possible au divertissement de leurs Dames, & comme je ne venois jamais de Perse aux Indes sans en apporter de bon vin & de beaux fruits, & que j'avois toûjours quelqu'un avec moy qui entendoit mieux la cuisine que les Hollandois qui sont aux Indes, & qui sçavoit faire une bonne soupe & une piece de four, je les regalois assez souvent de quelque collation, où les pigeonnaux en pyramides & assaisonnez de quantité de pistaches ne manquoient pas. Tous les divertissemens du pays dont j'ai assez parlé suivoient ces petites collations, & elles temoignoient me sçavoir tres bon gré de ces parties où je les engageois avec leurs maris.

Le Commandeur de Surate estant donc comme j'ay dit, fort de mes amis, m'offrit aussi-tost passage sur celuy qu'il me plairoit des cinq vaisseaux qui estoient arrivez de Batavie; mais en me representant d'ailleurs le risque que je courois de

rencontrer les Anglois, & d'estre engagé en ce cas-là dans un combat qui estoit inevitable. Mes amis me prierent aussi de considerer le grand peril où je m'exposois. Mais tout ce qu'ils me purent dire ne servit de rien, & plûtost que de perdre inutilement le temps à Surate où je n'avois rien à faire, je pris une ferme resolution de m'embarquer. Comme les vaisseaux Hollandois estoient plus vaisseaux de guerre que vaisseaux marchands, il en fit decharger trois le plus promptement qu'il put pour les envoyer devant, avec ordre de chercher les quatre vaisseaux Anglois qu'il sçavoit devoir retourner de Perse chargez de marchandises, & par consequent moins en estat de se batre que des vaisseaux qui ne l'estoient pas. Les deux autres suivirent trois ou quatre jours aprés, & il leur fallut ce temps-là pour prendre des rafraîchissemens pour tous les cinq.

Je m'embarquay donc dans l'un de ces deux vaisseaux qui partirent les derniers, & ayant fait voile le huitiéme de Janvier nous arrivâmes le douziéme devant *Diu*, où nous trouvâmes les trois autres navires qui avoient pris le devant. Aussitost on tint conseil pour deliberer quelle route nous devions prendre pour rencontrer les Anglois, que nous croyions déja en Perse, & qui n'avoient fait encore que peu de chemin, n'étant partis de Diu que deux jours avant l'arrivée des trois premiers vaisseaux Hollandois. Il fut arresté que nous irions au *Scimdi*, & que l'ancre levée chaque vaisseau approchant de Diu le plus prés qu'il pourroit feroit une decharge de tout son canon contre la ville. Aussi-tost que les habitans virent que nous faisions voile contre la ville ils se mirent à fuir, & n'eurent l'assurance que de nous tirer deux coups de canon. Aprés la decharge de toute l'artillerie nous prîmes la route du Scimdi, où nous arrivâmes le vingtiéme du méme mois, & d'abord on envoya à terre, les Anglois & les Hollandois ayant-là chacun leur loge. On rapporta à nostre Amiral que de jour en jour on attendoit les quatre vaisseaux Anglois, qui devoient venir charger environ deux cens balles de marchandises qui estoient sur le rivage, & sur cét avis on resolut de demeurer-là à l'ancre jusqu'au dixiéme de Fevrier. Que si durant ce sejour ils ne paroissoient point, nous nous remettrions en mer & irions les chercher en Perse.

Le 2. de Fevrier à la pointe du jour nous apperçûmes quel-

ques voiles; mais pour la trop grande diſtance nous ne pouvions les reconnoître, & encore moins aller à la rencontre, le vent eſtant tout-à-fait contraire. Quelques-uns crurent d'abord que c'eſtoient des peſcheurs; mais peu à peu & à meſure qu'ils avançoient comme ayant le vent en poupe nous reconnûmes que c'eſtoient les vaiſſeaux Anglois qui venoient fondre ſur nous, ſur l'avis qu'ils avoient eu, comme nous apprîmes enſuite par quelques peſcheurs, que les vaiſſeaux Hollandois n'eſtoient que de ſimples fregates dont ils s'attendoient d'avoir bon marché. Il eſt vray qu'on n'avoit pas vû encore de ſi petits vaiſſeaux Hollandois, & comme ils eſtoient faits exprés pour la guerre ils n'avoient pas haut bord, & ainſi paroiſſoient peu au dehors, mais ils eſtoient d'ailleurs de grande defenſe. Noſtre Admiral avoit quarante-huit pieces de canon, & en cas de neceſſité il en pouvoit mettre juſques à ſoixante, & il y avoit deſſus plus de ſix-vingts hommes. Sur les neuf heures les Anglois qui venoient à pleines voiles n'étant plus guere éloignez de nous, pour ne perdre point de temps à lever les ancres nous coupâmes les cables, & chacun ſe diſpoſa à bien faire ſon devoir. Mais le vent comme j'ay dit, nous eſtant directement contraire, nous ne pûmes avancer pour aller ſur eux. Comme ils avoient en cela tout l'avantage de leur coſté, à la faveur du vent ils venoient en bon ordre & toûjours de front, & leur Admiral & Vice-Admiral vinrent enfin ſi prés à l'abord de l'Admiral Hollandois, que l'Admiral des Anglois ſe trouva acroché à une ancre qui eſtoit au coſté de noſtre Admiral. Pour ne rien deguiſer de la verité noſtre Admiral dans cette rencontre témoigna peu de courage; car au lieu de ſauter alors de bord en bord, l'occaſion s'en preſentant d'elle-méme ſi favorable, il fit couper le cable pour degager ſon vaiſſeau. Tous les ſabords eſtoient ſi bien fermés que du dehors on ne pouvoit juger ce qu'il avoit de canon. Mais aprés que les Anglois eurent fait leur premiere decharge, & que noſtre Admiral eut fait enſuite la ſienne qui fut bien plus rude, les Anglois qui virent la quantité de ſon canon & le monde qui parut ſur le tillac, commencerent à perdre cœur, & le vent les favoriſant entierement ſe mirent au large. Cependant le Vice-Admiral Anglois ayant rechargé ſon canon vint adroitement au petit vaiſſeau où j'eſtois

Noſtre Capitaine deffendit de tirer juſques à ce que nous fuſſions preſque bord à bord, nonobſtant la perte de dix hommes qu'il nous avoit tuez. Comme nous n'eſtions plus qu'à la portée du piſtolet, nous luy fimes une decharge de tout noſtre canon qui luy rompit ſon arbre de proüe. Les deux vaiſſeaux ſe joignant noſtre Capitaine fut le premier à l'abord, & accompagné des plus braves avec des haches ils luy couperent tous ſes cordages. Comme les deux vaiſſeaux eſtoient accrochez l'un à l'autre, le ſoûpilote & moy tirâmes un coup de canon ſi heureuſement dans la chambre du Capitaine Anglois, que le boulet mit le feu à quelques cartouches de poudre qu'on y avoit apportées. Ce feu inopiné donna l'apprehenſion à l'Anglois que l'embraſement croiſſant n'emportât tout le vaiſſeau, & nôtre Capitaine qui craignit la méme choſe commanda à ſon monde de ſe retirer dans le vaiſſeau, où il fit paſſer enſuite les Anglois de dix à dix, & il luy fit prendre auſſi-toſt le large. Les eſprits s'eſtant r'aſſurez on trouva moyen d'éteindre le feu du vaiſſeau Anglois, où on laiſſa dix ou douze de nos matelots; mais noſtre Capitaine qui avoit acquis beaucoup de gloire dans cette action, mourut au bout de deux ou trois jours de ſes bleſſures.

Cependant un autre de nos vaiſſeaux avoit vigoureuſement attaqué un grand navire Anglois d'environ trente pieces de canon qui tenoit toûjours le large, & il l'avoit déja aſſez maltraité quand le vaiſſeau où j'eſtois venant pour renfort luy aida à le couler à fond, en luy envoyant toute une bordée qui acheva de le mettre hors de deffenſe. Le Capitaine Anglois ſe voyant perdu fit mettre incontinent le pavillon blanc & demanda quartier, ce qui luy fut accordé. Les Charpentiers firent bien tous leurs efforts pour boucher les trous que le canon avoit faits, le vaiſſeau ayant eſté percé en bien des endroits; mais ſe voyant abandonnez des matelots, qui plûtoſt que de les aider aimerent mieux s'aller ſaouler de vin de Schiras, dont il y en avoit quantité en fond de cale avant que d'eſtre pris des Hollandois, ils quiterent leur travail & furent boire avec eux. Les Hollandois eſtant deſcendus dans leurs chaloupes au nombre de trente ou quarante pour s'aller ſaiſir du vaiſſeau Anglois, & ne voyant perſonne ſur le tillac, ils furent en bas où ils trouverent tous ces matelots, qui

ſans penſer à la mort dont ils eſtoient plus proches qu'ils ne croyoient, ſe portoient des ſantez les uns aux autres. Les Hollandois ne ſe montrant pas plus ſages, & ignorant l'eſtat du vaiſſeau qui eſtoit ſur le point de s'enfoncer, ſe mirent à boire avec eux, & quelques momens aprés le vaiſſeau coula à fond. Tous perirent miſerablement à la fois, vainqueurs & vaincus, ſans qu'il ſe ſauvât perſonne que le Capitaine Anglois & deux Capucins François, qui prenant leur temps tandis que ces brutaux s'enyvroient, deſcendirent dans une chaloupe, & coupant la corde qui la tenoit attachée au vaiſſeau, vinrent à celuy où j'eſtois où ils furent bien receus. Noſtre maiſtre Pilote faiſoit alors la fonction de Capitaine le noſtre comme j'ay dit, eſtant fort bleſſé, & il envoya d'abord ces trois perſonnes à l'Admiral pour en diſpoſer comme il le trouveroit bon. Le lendemain l'Admiral m'envoya prier de venir à ſon bord, où tous les Capitaines ſe devoient trouver pour rendre graces à Dieu de la victoire qu'ils avoient remportée ſur leurs ennemis. Nous dinâmes enſuite avec luy, & les Peres Capucins eſtant de la compagnie il me dit que puiſqu'ils eſtoient de mon païs, ils pouvoient s'ils l'aimoient mieux paſſer dans le vaiſſeau où j'eſtois, & qu'il donneroit ordre qu'ils y fuſſent bien traitez, ce qui fut fait, & je les emmenay le ſoir avec moy leur donnant ſelon mon pouvoir tout ce qui leur eſtoit pour lors neceſſaire.

Tous les vaiſſeaux qui paſſent de la Perſe aux Indes ſont ordinairement chargez de vin & d'argent, & celuy qui coula à fond en avoit plus que les autres, ce qui eſtoit cauſe qu'il tenoit le large ne ſouhaitant pas de venir à un combat. Ce fut une grande perte, que l'on pouvoit eviter ſi les Hollandois euſſent eu plus de courage & plus de précaution, & l'Admiral Anglois voyant le malheur arrivé à un de ſes vaiſſeaux, ſe joignit auſſi-toſt à un autre & prit la fuite avec luy. Car enfin pour dire la verité, le peu de cœur de l'Admiral Hollandois & des autres Capitaines leur fit perdre une priſe infaillible de ces fuyards, & ce leur eût eſté une victoire aiſée s'ils euſſent ſçû profiter de leurs avantages.

Ce combat ne s'acheva pas ſans avoir de mou coſté conru quelque riſque de la vie, ſur tout par un coup de canon qui emporta deux Hollandois tout proche de moy, & un éclat

du

du vaiſſeau qui fendit la teſte à un autre, & m'emporta le coin de ma caſaque, de ſorte que je fus tout couvert du ſang de ces Hollandois qui furent tuez à mes coſtez. Le combat fini nous retournâmes vers la rade du Scimdi; mais un gros vent s'eſtant levé & la mer eſtant fort haute nous fûmes contraints d'aller moüiller ſix lieuës plus haut du coſté du Levant, où nous demeurâmes juſques au vingtiéme du méme mois. Nous employâmes ce temps-là à traiter les malades, & il y eut pluſieurs Anglois qui moururent de leurs bleſſures en ce lieu-là. Eſtant enfin arrivez à la rade du Scimdi, tant pour faire eau & y prendre quelques rafraîchiſſemens, que pour retirer les ancres que nous y avions laiſſées, nous nous y repoſâmes juſques au vingt-huitiéme, & aprés une navigation aſſez heureuſe nous prîmes terre à Gomron le ſeptiéme de Mars.

Mes premiers ſoins quand je fus hors du vaiſſeau furent de rendre graces à Dieu de m'avoir delivré de ce peril, & de pluſieurs autres que j'avois déja eſſuïez dans mes precedens voyages, & je luy en rends encore graces tous les jours.

*Fin du premier Livre.*

# VOYAGES DES INDES,

## *LIVRE SECOND.*

## DESCRIPTION HISTORIQUE & politique de l'Empire du Grand Mogol.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Relation des dernieres guerres de l'Indoſtan, dans laquelle ſe voit quel eſt l'Eſtat preſent de l'Empire & de la Cour des Mogols.*

J'ECRIS cette hiſtoire ſans commentaire, & de la maniere que j'ay ſçû que les choſes ſe ſont paſſées pendant le ſejour que j'ay fait dans le païs. Je laiſſe au Lecteur à faire à ſon gré ſes reflexions morales & politiques, & ce m'eſt aſſez de luy donner un tableau fidele du puiſſant Empire des Mogols ſelon le plan que j'en ay pris ſur les lieux, ſans vouloir groſſir ce volume d'aucun raiſonnement inutile.

Ce grand & vaſte Empire qui fait la plus grande partie de l'Indoſtan, & qui s'étend depuis les montagnes qui ſont au

deça du fleuve Indus jusques au delà du Gange, touche à l'Orient les Royaumes d'Aracan, de Tipra, & d'Assen; au Couchant la Perse & les Tartares Usbegs; au Midy les Royaumes de Golconda & de Visapour; & au Nord il va jusqu'au Caucase, ayant au Nord-est le Royaume de Boutan d'où vient le musc, & au Nord-west le païs de Chegathay ou des Usbegs. Plusieurs ayant écrit de la qualité des Indes & du genie des Indiens, je passeray à des matieres plus considerables & moins connuës, & parleray d'abord de la race des Roys des Indes appellez vulgairement Mogols, c'est à dire blancs, parce que les hommes blancs conquirent autrefois ce païs-là, les naturels Indiens estant bruns ou olivâtres.

Aureng-zeb qui regne presentement est l'onziéme en droite ligne des descendans du Grand Temur-leng appellé communément *Tamerlan*, qui par l'étenduë & l'éclat de ses conquestes depuis la Chine jusques en Pologne a surpassé la gloire des plus grands Capitaines des siecles passez. Ses successeurs acheverent de conquerir toutes les Indes entre les deux fleuves en detruisant plusieurs Roys, & Aureng-zeb a aujourd'huy sous sa domination les Royaumes de Guzerate, de Decan, de Dehly, de Multan, de Lahor, de Kachemire, de Bengala & plusieurs autres terres, sans parler de plusieurs Rajas ou Roitelets qui sont ses vassaux & qui luy payent tribut. Voicy la suite de ces Roys depuis Tamerlan jusqu'à Aureng-zeb à present regnant.

I. *Temur-leng*, c'est à dire le boiteux, parce qu'il avoit une jambe plus courte que l'autre, est enterré à Samarcand au païs de Chegathay ou des Tartares Usbegs; & c'est le méme lieu où il avoit pris naissance.

II. *Miram-Cha* fils de Temur-leng.

III. *Sultan Mahemed* fils de Miram-Cha.

IV. *Sultan Abousaïd-Mirza* fils de Mahemed.

V. *Hameth-Schek* fils de Sultan Abousaïd.

VI. *Sultan Babur*, c'est à dire Prince brave, fils de Hamet-Schek, & le premier des Mogols qui se rendit tout-puissant dans l'Inde. Il mourut l'an 1532.

VII. *Homajon*, c'est à dire heureux, fils de Sultan Babur mourut l'an 1552.

VIII. *Abdul Feta Gelal-eddin Mahemed* appellé vulgairement *Akabar*, c'eſt à dire le Grand, fils de Homajon, regna cinquante-quatre ans, & mourut l'an de Mahomet 1014. & de JESUS-CHRIST. 1605.

IX. *Sultan Selim* appellé autrement *Iehan-guir Patcha*, c'eſt à dire Empereur Conquerant du Monde, ſucceda à Akabar ſon pere, & mourut l'an 1627. Il eut quatre fils; le premier ſe nommoit *Sultan Koſrou*, le ſecond *Sultan Kourom*, le troiſiéme *Sultan Peruiz*, le quatriéme *Cha-Daniel.*

X. *Sultan Kourom* le ſecond des quatre fils ſucceda à Jehanguir ſon pere, & fut reconnu pour Souverain par les Grands du Royaume dans la forteresſe d'Agra ſous le nom de Sultan Cha-Bedin Mahamed; mais il voulut eſtre appellé *Cha-gehan*, c'eſt à dire Roy du Monde.

XI. *Aureng-zeb* c'eſt à dire l'ornement du trône, eſt celuy qui regne preſentement.

La figure ſuivante montre quelle eſt la forme des pieces que les Roys font jetter au peuple quand ils parviennent au trône. Elles contiennent les armes ou cachets des Roys que je viens de nommer. Le plus grand Cachet qui eſt celuy du milieu eſt celuy de Cha-gehan qui eſt le dixiéme Roy; car depuis que Aureng-zeb eſt Roy il n'a pas fait batre de ces pieces de liberalitez quant il eſt venu au trône; ces pieces ſont preſque toute d'argent n'y en ayant qu'un tres-petit nombre d'or.

Au 205 feulet

Le Grand Mogol eſt aſſurement le plus puiſſant & le plus riche Monarque de l'Aſie, tous les Royaumes qu'il poſſede faiſant ſon domaine, & eſtant maître abſolu de toutes les terres dont il reçoit tous les revenus. Dans les Eſtats de ce Prince les Grands Seigneurs ne ſont que comme des Receveurs Royaux qui rendent compte des revenus aux Gouverneurs des Provinces, & ceux-cy aux Treſoriers Generaux & Intendans des Finances, de ſorte que ce Grand Roy des Indes, dont

les païs sont si riches, si fertiles & si peuplez ne voit point de puissance autour de soy égale à la sienne.

---

## CHAPITRE II.

### *De la maladie & de la mort supposée de Cha-gehan Roy des Indes, & du soûlevement des Princes ses fils.*

LEs revolutions qui sont arrivées dans l'Empire du Grand Mogol par la mort supposée de Cha-gehan, sont remplies de tant d'incidens illustres & memorables qu'elles meritent d'estre connuës de toute la terre. Ce grand Monarque avoit regné plus de quarante ans, bien moins comme un Roy sur ses sujets, que comme un pere de famille sur sa maison & sur ses enfans; jusques-là que pendant son regne la police fut si bien observée en toutes choses, & particulierement pour la seureté des grands chemins, qu'on ne trouva jamais lieu de faire mourir un homme pour avoir volé. Sur le declin de son âge il luy prit fantaisie de coucher avec une jeune fille de douze à treize ans dont la beauté extraordinaire l'avoit charmé; & comme ses forces ne luy permettoient pas de bien satisfaire à sa passion, il usa de quelques confections si chaudes qu'elles lui causerent une maladie qui le mena bien prés du tombeau. Cela l'obligea pendant deux ou trois mois de s'enfermer dans son Haram avec ses femmes, & pendant ce temps-là il parut fort rarement à la vûë de son peuple, & encore de fort loin, ce qui fit juger qu'il estoit mort. Car la coûtume oblige ces Roys de se montrer en public trois fois la semaine, ou tout au moins tous les quinze jours.

Cha-gehan avoit six enfans, quatre fils & deux filles. L'aîné des fils s'appelloit *Dara-cha*, le second *Sultan Sujah*, le troisiéme *Aureng-zeb* qui regne à present, & le dernier *Morad-Bakche*. L'aînée des deux filles s'appelloit *Begum-Saheb*, & la cadete *Rauchenara-Begum*. Tous ces noms dans la langue du païs emportent des titres d'honneur, comme de sage, de vaillant, d'accompli, &c. & nous en usons à peu prés de méme en Europe par les surnoms que nous donnons à nos

Princes, de juste, de hardi, de debonnaire; avec cette difference seulement, que ces surnoms ne se donnent pas à leur naissance, mais aprés que l'on a eu des preuves certaines des vertus qui meritent que leur memoire passe à la posterité sous de si beaux noms.

Cha-Gehan aimoit également ses quatre fils, & les avoit établis Gouverneurs ou Viceroys de quatre de ses plus considerables Provinces, ou si l'on veut de ses quatre principaux Royaumes. Dara-cha qui estoit l'aîné de tous demeura auprés de la personne du Roy au Royaume de Dehly, & eut le gouvernement du Royaume de Sindi où il mit un Lieutenant en son absence; Sultan Sujah eut pour son département le Royaume de Bengala; Aureng-zeb fut envoyé au Royaume de Decan; & Morat-Bakche en celui de Guzerate. Mais bien que Cha-gehan tâchat de contenter également ses quatre fils, leur ambition ne fut pas satisfaite de ce partage, & elle renversa tous les projets que ce bon pere avoit faits pour tâcher de maintenir la paix entre ses enfans.

Cha-gehan estant donc malade, & retiré dans le quartier de ses femmes sans se faire voir durant plusieurs jours, le bruit courut qu'il estoit mort, & que Dara-cha celoit son decés pour avoir le temps de donner ordre à ses affaires, & de s'assurer de toutes les places de l'Empire. Il est certain que le Roy croyant mourir & estre proche de sa derniere heure, il ordonna à Dara-cha de faire assembler tous les Omrhas ou Grands du Royaume, & de s'asseoir sur le trône qui lui appartenoit comme à l'aîné de ses freres. Il luy témoigna que si Dieu prolongeoit encore sa vie de quelques jours, il desiroit de le voir avant que de mourir dans la paisible possession de ses Estats; & ce dessein qu'il eut alors pour son fils aîné estoit d'autant plus juste, qu'il avoit remarqué depuis quelque temps que les trois autres Princes avoient pour leur pere beaucoup moins de respect & d'affection que Dara-cha. A ce discours que le Roy tint à son fils, Dara-cha qui l'honoroit infiniment & qui l'aimoit avec une veritable tendresse, lui répondit qu'il prioit Dieu pour la vie de sa Majesté qu'il luy souhaitoit tres-longue, & que tandis qu'il la luy conserveroit il ne penseroit jamais à monter sur le trône, mais qu'il se tiendroit toûjours glorieux d'estre son sujet. En effet ce Prince ne se sepa-

roit pas un moment de la perſonne de ſon pere, pour eſtre plus preſt à le ſervir dans ſa maladie, & voulant eſtre preſent à tout, & c'eſt pourquoy la nuit méme il couchoit auprés du lit du Roy ſur un tapis étendu par terre.

Cependant ſur le faux bruit de la mort de Cha-gehan, ſes trois autres fils remuërent auſſi-toſt, & chacun pretendit au trône de ſon pere. Morat-Bakche le plus jeune qui avoit le gouvernement de la Province de Guzerate envoya promptement des troupes pour aſſieger Surate, le port le plus conſiderable & le plus frequenté de toutes les Indes. La ville qui n'avoit aucunes forces ne fit point de reſiſtance; car elle n'a que de méchantes murailles qui ſont ouvertes en pluſieurs endroits: mais la citadelle où eſtoit le treſor ſe defendit vigoureuſement, & ce jeune Prince ambitieux & qui avoit beſoin d'argent fit tous ſes efforts pour s'en rendre maître. Chabas-Kan un de ſes Eunuques eſtoit General de ſon armée, homme induſtrieux & actif, & qui conduiſit ce ſiege avec toute l'adreſſe d'un vieux Capitaine. Comme il vit qu'il ne pouvoit emporter la place de vive force, il fit faire deux mines par un Franguis qui y reüſſit heureuſement, & ayant fait mettre le feu à la premiere le 29. de Decembre 1659. elle emporta une grande partie des murailles & combla le foſſé, ce qui donna de la peur aux aſſiegez. Mais ils reprirent bien-toſt cœur, & bien qu'ils fuſſent en petit nombre ils ſe defendirent courageuſement l'eſpace de plus de quarante jours, pendant leſquels ils incommoderent fort l'armée de Morat-Bakche & lui tuërent quantité de gens. Chabas-Kan irrité de cette vigoureuſe reſiſtance, fit faire recherche des femmes & des enfans, & méme des parens & amis des Canoniers de la forteresſe, pour les mettre à la teſte de ſes gens dans les approches qu'il faiſoit, & il envoya de plus un des freres du Gouverneur de la place pour lui parler, & lui offrir un parti avantageux s'il vouloit la lui remettre entre les mains. Mais le Gouverneur bon ſerviteur du Roy, & qui n'avoit point d'avis certain de ſa mort, répondit qu'il ne reconnoiſſoit point de maître que Cha-gehan qui lui avoit confié la place, laquelle il ne rendroit qu'au Roy méme, ou qu'à celuy qu'il lui plairoit de lui ordonner; qu'il honoroit Morat-Bakche comme Prince & fils du Roy ſon maître mais non pas pour lui remettre la place entre les mains ſans un

ordre

ordre exprés du Roy. L'Eunuque voyant la resolution du Gouverneur fit de grandes menaces aux assiegez, jurant qu'il feroit mourir tous leurs proches, leurs femmes & leurs enfans, s'ils ne se rendoieut le lendemain. Mais la consideration du sang ne put rien en cette rencontre sur les assiegez, & il n'y eut que la breche qu'ils ne pouvoient plus defendre pour estre trop peu de gens, & l'apprehension de la seconde mine, qui obligerent enfin le Gouverneur de se rendre à toutes les conditions honorables qu'il put souhaiter, & qui furent ponctuellement gardées par Chabaskan, lequel se sasit du tresor qu'il fit conduire à Amadabat, où Morat-Bakche estoit occupé à tyrannifer le peuple pour en avoir de l'argent.

La nouvelle de la prise de Surate ayant esté portée à ce Prince, il se fit aussi-tôt preparer un thrône, & s'estant assis dessus le jour qui fut destiné à cette ceremonie, il se fit declarer Roy, non seulement de Guzerate, mais de tout l'Empire de Cha-Gehan son pere. En méme temps il fit batre monnoye, & envoya dans toutes les villes de nouveaux Gouverneurs. Mais comme son trône est mal fondé il tombera bientôt par terre, & ce Prince le plus jeune de tous, pour avoir voulu usurper un sceptre qui ne luy appartenoit pas, sera confiné dans une dure prison.

Le Prince Dara-cha auroit bien voulu secourir Surate, mais il luy fut impossible; car outre qu'il estoit occupé à assister le Roy son pere dans sa maladie, il avoit son second frere Sultan-Suja qui estoit plus puissant que Morat-Bakche & qui luy donnoit bien plus de peine. Il s'estoit déja avancé dans le Royaume de Lahor, & il s'estoit entierement assujetti celuy de Bengala. Tout ce que put faire Dara-cha fut d'envoyer en diligence Soliman Checour son fils aîné avec une puissante armée contre Sultan Sujah. En effet ce jeune Prince defit son oncle, & l'ayant repoussé dans la Province de Bengala, dont il assura les frontieres par de bonnes garnisons; il se retira auprés de Dara-Cha son pere. Cependant Morat-Bakche reconnu pour Roy dans le Royaume de Guzerate, porte toutes ses pensées à l'Empire des Indes, à detruire ses freres, & à établir son trône ou dans Agra ou dans Gehan-abad.

Sur ces entre-faites Aureng-Zeb aussi ambitieux & plus rusé que ses freres, leur laisse jetter leur premier feu, & leur cache

ſes deſſeins qu'il fera bien-tôt éclater à leur grand dommage. Il feignoit de n'avoir aucune pretention à l'Empire comme s'il eût renoncé au monde, & menoit une vie comme de Deruich ou devot ſolitaire. Pour mieux joüer ſon rôle il témoigna à ſon puiſné Morat-Bakche qu'il voyoit ambitieux de regner; qu'il deſiroit de le ſeconder dans ſes deſſeins, & que le trône eſtant dû à ſa valeur il l'aideroit de ſes forces & de ſon argent pour vaincre Dara-cha qui luy faiſoit obſtacle. Ce jeune Prince peu judicieux & aveuglé de l'apparence d'une bonne fortune fut trop facile à croire Aureng-zeb, & ayant joint ſes forces avec les ſiennes il entreprit avec luy d'aller à Agra pour s'en rendre maître. Dara-cha leur vint à la rencontre, & la bataille fut donnée auſſi indiſcretement de la part de Dara-cha, qu'heureuſement pour ſes deux freres. Ce Prince ſe fiant trop aux principaux Chefs de ſon armée, contre l'avis du General qui l'a commandoit qui eſtoit ſon premier Miniſtre d'Eſtat & qui luy eſtoit fidele, crut s'aſſurer la victoire en attaquant d'abord ſes freres ſans leur donner le temps de ſe repoſer. Le premier choc fut rude & ſanglant, & Morat-Bakche plein de feu & de courage ſe batant comme un Lion reçût cinq coups de fleche dans ſon corps, & l'Elefant ſur lequel il eſtoit monté en fut tout couvert. La victoire penchant du coſté de Dara-cha Aureng-zeb ſe retira; mais il tourna bien tôt viſage quand il vit venir à ſon ſecours les traîtres qui eſtoient dans l'armée de Daracha, & qui l'avoient lâchement abandonné aprés qu'il eut perdu ſes meilleurs Capitaines & leur General. Auſſi-tôt Aureng-zeb reprit cœur, & retournant au combat contre Dara-cha, ce Prince qui ſe vit trahi & qui ne pouvoit plus rien eſperer du petit nombre de gens qui luy reſtoient, fit incontinent retraite & retourna à Agra où eſtoit le Roy ſon pere qui commençoit à ſe mieux porter. Il conſeilla à ſon fils de ſe retirer dans la forteresſe de Dehly & d'emporter le treſor qui eſtoit dans Agra; ce qu'il fit ſans perdre temps accompagné de ſes plus fidelles ſerviteurs. Ainſi la victoire fut toute entiere du coſté d'Aureng-zeb & de Morat-Bakche, qui avant la fin du combat affoibli par la perte de ſon ſang s'étoit retiré dans ſa tente pour faire penſer ſes playes. Il fut aiſé à Aureng-zeb de gagner ces traîtres, tant à cauſe des grands treſors qu'il avoit acquis, que parce que les Indiens ſont gran-

demeut inconſtans & peu genereux. D'ailleurs les Chefs ſont ordinairement des Perſans fugitifs, gens qui n'ont point de naiſſance & ont peu de cœur, qui ſont enfin à qui plus leur donne.

Cha-Eſt-kan fils d'Aſouf-kan qui avoit trahi le Roy Boulaki pour faire regner Cha-Gehan ſon frere comme je diray enſuite; Cha-Eſt-kan, dis-je, oncle de ces quatre Princes dont la mere eſtoit ſa ſœur, ſe jetta du coſté d'Aureng-zeb, avec la plus grande partie des principaux chefs de Daracha & de Morat-Bakche, qui abandonnerent leurs maîtres. Morat-Bakche commença alors à connoître la faute qu'il avoit faite de s'eſtre confié à Aureng-zeb, qui ſe voyant favoriſé de la fortune ne perdit point de temps pour venir à bout de ſes deſſeins. Morat-Bakche qui entroit avec raiſon dans de grands ſoupçons contre ſon frere, luy envoya demander la moitié des treſors qu'il avoit ſaiſis pour ſe retirer en Guzerate, & Aureng-zeb pour réponce l'aſſura qu'il eſtoit toûjours dans le deſſein de luy aider à monter ſur le thrône, & qu'il deſiroit pour cela de s'aboucher avec luy. Morat-Bakche ſe trouvant un peu mieux de ſes bleſſures fut voir Aureng-Zeb ſon frere, qui luy fit un bon accueïl & loüa infiniment ſon courage, qui meritoit, luy dit-il le premier Empire de l'univers. Ce jeune Prince ſe laiſſant charmer par de ſi douces paroles, ſon Eunuque Chabaskan qui luy avoit acquis la meilleure partie du Royaume de Guzerat, tâcha de le tirer dans la defiance & de luy faire connoitre le piege qu'on lui tendoit. Mais quand bien Morat-Bakche eut voulu profiter des avis de ſon Eunuque, il eſtoit trop tard & Aureng-zeb avoit déja pris ſes meſures pour le perdre. Il invite Morat-Bakche à un feſtin, & plus celui-cy s'excuſe plus l'autre le preſſe de s'y trouver. Le jeune Prince ne pouvant plus reculer ſe reſolut d'y aller pour ne pas faire paroître ſa defiance, bien qu'il craignit que ce jour-là ne fut le dernier de ſa vie, & qu'on ne luy eût preparé un poiſon mortel. Neanmoins il ſe trompa, Aureng-zeb n'en voulut point alors à ſa vie, & ſe contentant de s'aſſurer de ſa perſonne, au lieu de l'aider à monter ſur le trône comme il luy avoit promis il l'envoya ſous ſeure garde à la forteresſe de Govaleor, pour luy donner le temps de guerir de ſes bleſſures, & prendre le ſien pour achever ſes deſſeins.

## CHAPITRE III.

*De la prison de Cha-Gehan, & comme il fut puni par Aureng-zeb son troisiéme fils de l'injustice qu'il avoit faite au Prince Boulaki son neveu, petit fils de Gehan-guir, auquel comme au fils de l'aîné appartenoit l'Empire des Mogols.*

GEHAN-GUIR Roy des Indes fils d'Acbar & petit fils d'Houmajon, eut un regne fort paisible pendant l'espace de vingt trois ans, & il fut egalement aimé de ses sujets & de ses voisins. Mais sa vie estoit trop longue pour l'ambition de regner de deux de ses fils déja avancez en âge. L'aîné fit une puissante armée du costé de Lahor dans le dessein de surprendre son pere Gehan-guir, & de s'assoir par violence sur son trône. Le Roy voyant l'insolence de son fils se resolut de le châtier, & allant à sa rencontre avec des forces considerables il defit son armée & le prit prisonnier avec plusieurs des principaux Seigneurs qui l'avoient suivi. Mais Gehan-guir estant un Prince debonnaire & qui aimoit passionnément son fils, bien qu'il l'eut en son pouvoir il ne voulut pas le faire mourir comme il meritoit, mais il se contenta de luy oster la vûe en luy faisant passer un fer chaud sur les yeux de la maniere que j'ay dit qu'on en use en Perse. Le Roy voulut toûjours avoir depuis ce fils aveugle auprés de sa personne, dans le dessein de faire regner un jour son fils aîné Sultan Boulaki, ce Prince ayant déja plusieurs fils & tous en bas âge. Mais Sultan Courom, qui prit depuis le nom de Cha-Gehan, croyant que comme second fils de Gehan-guir il devoit estre preferé à son neveu, resolut de mettre tout en usage pour le reculer du trône, & pour s'y placer luy méme sans attendre la mort du Roy. Il dissimula neanmoins ce qu'il cachoit dans son ame, & se montra d'abord fort soûmis aux volontez de son pere, qui gardoit toûjours aupres de soy les enfans de son fils aîné. Ce fut par cette soûmission qu'il vint plus aisément à bout de ses desseins,

& ayant gagné de cette maniere l'esprit de son pere il obtint de luy la permission de mener le Prince aveugle son frere aîné à son Gouvernement du Royaume de Decan. Il representa au Roy qu'il estoit bon d'ôter de devant ses yeux un objet qui lui devoit estre fâcheux, & que ce Prince estant privé de la vûë il passeroit plus doucement en Decan le reste de sa vie, qui ne pouvoit à l'avenir que luy estre à charge & importune. Le Roy sans penetrer les intentions de Courom consentit sans peine à ce qu'il luy demandoit, & dés que celui-cy eut ce pauvre Prince en son pouvoir il sçût s'en defaire par la voye la plus secrete & la plus plausible qui luy fut possible pour cacher son crime à la vûë des hommes, ne songeant pas qu'il ne se pouvoit cacher aux yeux de Dieu, qui ne laissa pas cette action impunie comme nous verrons bien-tôt.

Aprés la mort de ce Prince aveugle Sultan Courom se fait appeller Cha-Gehan, c'est à dire Roy du monde, & pour meriter ce titre il fait une armée pour achever ce que son frere avoit commencé, qui estoit de detrôner son pere Gehan-guir, & de prendre possession de l'Empire. Le Roy fort irrité de la mort de son fils. & de l'attentat contre sa personne, envoya des forces considerables pour châtier Courom d'une entreprise si criminelle, & ce Prince rebelle se sentant trop foible pour les attendre quitta le Royaume de Decan, errant avec quelques vagabons qui le suivirent, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, jusqu'à ce qu'il arriva en Bengala, où il fit un corps d'armée dans le dessein de donner bataille au Roy. Ayant passé le Gange il prit sa marche vers le Royaume de Lahor, & le Roy en personne fut au devant de luy avec une armée nombreuse & plus forte que la sienne. Mais Gehan-guir étant vieux & accablé des fâcheries qu'il avoit reçuës de ses deux fils, mourut en chemin, & laissa Cha-Gehan en liberté de poursuivre ses desseins. Neanmoins avant que de rendre l'ame ce bon Roy eut le temps de recommander son petit fils Sultan Boulaki à Asouf-kan Generalissime de ses armées & son premier Ministre d'Estat qui gouvernoit tout l'Empire. Il ordonna à tous les Chefs de l'armée de le reconnoître pour Roy aprés sa mort comme le legitime heritier de ses Estats; declarant Sultan Courom rebelle, & comme tel incapable de luy succeder au trône. De plus il fit faire serment en particulier à

Asouf-kan de ne permettre jamais qu'on fit mourir Boulaki de quelque maniere que les affaires pussent aller, ce qu'Asouf-kan lui jura sur sa cuisse, & ce qu'il lui tint religieusement pour cét article, mais non pas pour l'etablir dans le trône, où il vouloit mettre Cha-Gehan à qui il avoit donné sa fille aînée mere des quatre Princes & des deux Princesses dont j'ay parlé au chapitre precedent.

La nouvelle de la mort du Roy estant sçûë à la Cour tout le monde en parut fort affligé, & aussi-tôt les grands du Royaume se mirent en devoir d'executer son testament, en reconnoissant pour Roy Sultan Boulaki qui estoit encore jeune. Ce Prince avoit deux cousins germains, lesquels du consentement du Roy s'estoient fait Chrêtiens & en faisoient profession publique. Ces deux jeunes Princes qui avoient l'esprit bon remarquerent qu'Asouf-kan beaupere de Cha-Gehan & pere de Cha-Est-kan de qui j'ay souvent parlé, avoit de mauvais desseins contre le nouveau Roy, dequoy ils l'avertirent aussi-tôt, & cét avis leur coûta la vie & au Roy la perte de ses Estats. Le jeune Roy qui n'avoit pas encore la prudence qui ne s'acquiert qu'avec l'âge, declara naïvement à Asouf-kan ce que les deux Princes Chrêtiens ses cousins lui avoient dit en secret, & luy demanda s'il estoit vray qu'il eût dessein de faire Roy Sultan Courom son oncle comme on luy assuroit. Asouf-kan n'eut garde de luy dire la verité, au contraire il accusa de faussetè & d'impudence ceux qui luy avoient fait un pareil rapport, & luy protesta qu'il seroit toute sa vie fidele à son Roy, & qu'il répandroit pour le maintenir dans le trône jusqu'à la derniere goute de son sang. Sultan Boulaki prit ce discours à son avantage; mais Asouf-kan promettant d'estre fidelle à son Roy entendoit parler de Cha-Gehan son gendre qu'il vouloit elever sur le trône, la consideration du sang l'emportant sur celle de l'equité. Voyant que sa conjuration estoit decouverte il prevint le châtiment qu'il pouvoit apprehender, & s'assurant aussi-tôt des deux Princes il les fit mourir. Comme il estoit tout puissant dans l'armée & dans l'empire, il avoit déja engagé dans les interests de Cha-Gehan la plus grande partie des Chefs & des Seigneurs de la Cour, & pour mieux cacher son jeu & endormir le jeune Roy qui voyoit peu clair dans les affaires, il fit courir le bruit que Cha-Gehan estoit

mort, & qu'ayant souhaitté d'estre enterré auprés de Gehanguir son pere on apportoit son corps à Agra. Le stratageme fut adroitement conduit, Asouf-kan donne lui méme avis au Roy de cette mort supposée, & lui dit que la bien-seance veut que sa Majesté sorte d'Agra pour aller au devant du corps quand il en approchera d'une lieuë ou deux, cét honneur estant dû à un Prince du sang des Mogols qui estoit frere de son pere & fils de Gehan-guir. Cependant Cha-Gehan marchoit inconnu, & comme il fut à la vûe de l'armée qui estoit proche d'Agra, il se mit dans une biere où on luy laissa assez d'air pour respirer. Cette biere ayant esté portée sous une tente, tous les principaux Chefs qui estoient d'intelligence avec Asouf kan vinrent comme pour faire honneur au corps du Prince defunt, le jeune Roy de son costé estant sorti d'Agra pour venir à la rencontre. Ce fut alors qu'Asouf-kan qui vit qu'il estoit temps d'executer son dessein, fit ouvrir la biere, & Cha-Gehan se levant & paroissant debout aux yeux de toute l'armée, il fut salué Roy de tous les Generaux & autres Officiers qui avoient le mot, & dans le méme moment le nom de Cha-Gehan declaré Roy se portant de bouche en bouche, l'acclamation se rendit publique & l'Empire des Mogols luy fut assuré. Le jeune Roy apprenant en chemin cette nouvelle, en fut si troublé qu'il ne pensa plus qu'à prendre la fuite se voyant presque abandonné de tout le monde; & Cha-Gehan ne jugeant pas à propos de le poursuivre, le laissa errer long temps dans les Indes comme une maniere de Faquir. Mais enfin lassé de cette sorte de vie, il se retira en Perse, où il fut magnifiquement reçu de Cha-Sefi qui lui ordonna une pension digne d'un Grand Prince. Il en joüit encore presentement, & j'ay eu occasion de lui parler dans mes voyages de Perse, & beu & mangé avec luy.

Cha-Gehan ayant usurpé le trône de cette maniere, pour se le mieux assurer & pour etoufer toutes les factions qui pouvoient naître à l'occasion du Roy legitime qu'il avoit injustement depoüillé de ses Estats, fit mourir peu à peu tous ceux que l'affection qu'ils avoient temoignée à son neveu luy rendoit suspects, & les premieres années de son regne furent signalées par des cruautez qui ont beaucoup terni sa reputation. Aussi la fin de son regne lui a esté malheureux, & comme il

avoit osté injustement l'Empire au legitime heritier à qui il appartenoit, il en fut privé durant sa vie par son propre fils Aureng-Zeb, qui le tint prisonnier dans la forteresse d'Agra, & voicy en peu de mots comme se passa la chose.

Aprés que Dara-cha eut perdu la bataille contre ses deux freres Aureng-zeb & Morat-Bakche dans la plaine de Samonguir, & qu'il eut esté lâchement abandonné des principaux Chefs de son armée, il se retira au Royaume de Lahor avec ce qu'il put tirer du tresor Royal dans la confusion de ses affaires. Le Roy pour resister à l'impetuosité de ses fils victorieux, qui ne pensoient qu'à regner en le privant du trône & peut-estre de la vie, s'enferma dans la forteresse d'Agra pour n'estre pas surpris, & voir jusqu'où ses enfans porteroient leur insolence. Aureng-zeb s'estant donc assuré de la personne de Morat-Bakche comme j'ay dit au chapitre precedent, entra dans Agra & feignit de croire que Cha-Gean estoit mort, pour avoir lieu d'entrer en suite dans la forteresse où il disoit qu'un des Omrhas vouloit tenir bon. Plus Aureng-zeb publioit que Cha-Gehan estoit mort, plus Chage-han tâchoit de faire sçavoir qu'il estoit en vie; mais enfin le Roy voyant qu'il ne pouvoit resister davantage à Aureng-zeb qui avoit & la force & tout le bonheur de son costé, & que le puis de la forteresse d'Agra étant tari il étoit contraint de se pourvoir d'eau de la riviere par une petite porte, qui estoit l'endroit le plus foible de la place, & qu'Aureng-Zeb avoit déja reconnu, il lui envoya Fazel-kan Grand Maître de sa maison pour l'assurer qu'il estoit en vie, afin qu'il ne pût pretendre de l'ignorer. Fazel-kan eut ordre de dire au Prince que le Roy son pere lui ordonnoit de se retirer au Royaume de Decan lieu de son Gouvernement sans lui causer davantage de fâcherie, & que par cette marque de son obeïssance il luy donneroit lieu d'oublier tout le passé. Aureng-zeb toûjours ferme dans sa resolution, répondit à Fazelkan qu'il estoit bien assuré que le Roy son pere estoit mort, & que sur ce fondement il avoit combattu pour le trône qu'il croyoit meriter aussi bien que ses freres, qui naturellement n'y avoient pas plus de droit que lui. Que si le Roy son pere estoit en vie il auroit trop de respect pour lui, pour avoir la moindre pensée de rien entreprendre qui lui pût deplaire; mais que pour croire qu'il ne fut pas mort il desiroit de le voir & de lui baiser les pieds, aprés

quoi

quoy il se retireroit en son Gouvernement & obeïroit exactement à ses ordres. Fazel-kan fut porter cette reponse au Roy, qui temoigna qu'il estoit content de voir son fils, & qui lui renvoya Fazel-kan pour lui dire qu'il seroit le bien venu. Mais Aureng-zeb plus fin que Cha gehan assura Fazel-kan qu'il n'entreroit point dans la forteresse que la garnison qui y estoit n'en sortît pour faire place à ses gens. Ce Prince craignoit avec assez de raison que s'il y entroit sans en estre le maître, on ne lui joüât un mauvais tour & qu'on ne se saisit de sa personne, & le Roy ayant sçû sa resolution il consentit ne pouvant mieux faire à tout ce que son fils souhaitoit de lui. Ainsi la garnison de Cha-gehan sortit de la forteresse, & celle d'Aureng-zeb y entra commandée par Sultan Mahamoud l'aîné de ses fils, auquel il ordonna de s'assurer de la personne du Roy son pere. Cependant il differe de jour en jour de le voir cherchant une bonne-heure pour cette entrevûe, & ses Astrologues n'en trouvant point il se retire à une maison de campagne éloignée d'Agra de deux ou trois lieuës, ce qui deplut fort au peuple qui attendoit avec impatience l'heure fortunée, qui par la visite du fils au pere devoit terminer leurs differens. Mais Aureng-zeb qui n'avoit point d'empressement pour cette entrevûë, prit au contraire une étrange resolution, qui fut de regler la depense de son pere pour son entretien, & de se saisir de tous les tresors que Dara-cha n'avoit pu emporter dans une fuite precipitée. Il fit aussi resserrer dans la forteresse Begum-Saheb sa sœur pour tenir compagnie au Roy de qui elle estoit fort aimée, & mit la main sur toutes les richesses qu'elle tenoit de la liberalité de son pere.

Cha-gehan outré de depit de se voir traité de la sorte par son propre fils, fit des efforts pour sortir, & tua quelques gardes qui voulurent s'y opposer, ce qui porta Aureng-zeb à lui donner une prison plus étroite. Cependant c'est une chose surprenante de voir que pas un des serviteurs de ce grand Roy ne s'offre pour l'assister, que tous ses sujets l'abandonnent, & qu'ils tournent tous les yeux vers le soleil levant, ne reconnoissant plus qu'Aureng-zeb pour Roy, & Cha-gehan qui vit encore estant hors de leur memoire. S'il y en a quelques-uns qui se sentent touchez de son malheur, la crainte les fait taire, & leur fait lâchement abandonner un Roy qui les gouvernoit

en pere, & avec une douceur qui n'eſt pas ordinaire aux Souverains. Car bien qu'il fût aſſez ſevere aux Grands quand ils venoient à manquer à leur devoir, il diſpoſoit toutes choſes au ſoulagement du peuple, dont il eſtoit fort aimé, mais qui ne lui en donna pas des marques dans cette rencontre. Ainſi ce grand Roy a fini triſtement ſes jours en priſon, & eſt mort dans la forteresſe d'Agra ſur la fin de l'année 1666. au dernier voyage que je fis aux Indes. Comme il avoit fait bâtir pendant ſon regne la ville de Jehanabat qui n'eſtoit pas encore achevée, il ſouhaita de la voir encore une fois avant que de mourir. Il falloit pour cela le conſentement d'Aureng-zeb ſon fils qui le tenoit priſonnier, & il voulut bien qu'il fit le voyage, & qu'il demeurât méme à Jehanabat autant de temps qu'il voudroit reſſerré dans le château comme il l'eſtoit à Agra, pourvû qu'il voulût aller par eau en remontant la riviere, & revenir de méme dans ces petites fregates ſi bien peintes & dorées qui ſont ſur le Gemna le long du Palais de Jehanabat. Car pour aller par terre ſur ſon Elefant Aureng-zeb ne le voulut pas permettre, & il eut peur que le Roy ſon pere ſe montrant au peuple il ne ſe formât auſſi-toſt un parti en ſa faveur, & que ſe mettant à la teſte comme les peuples ſont inconſtans, il ne trouvât moyen de remonter ſur le trône. Cha-gehan voyant la dureté de ſon fils qui le vouloit gehenner de la ſorte ne penſa plus au voyage, & le ſenſible deplaiſir qu'il eut d'un ſi cruel traitement avança ſa mort. Dés qu'Aureng-zeb en eut la nouvelle il vint à Agra, & ſe ſaiſit de tous les joyaux du feu Roy ſon pere auſquels il n'avoit pas touché durant ſa vie. Begum-Saheb avoit auſſi quantité de pierreries qu'Aureng-zeb ne luy avoit pas ôtées quand il la mit dans la forteresſe, s'eſtant contenté alors de mettre la main ſur l'or & l'argent dont ſes coffres eſtoient pleins. Ces pierreries eſtant auſſi à la bien-ſeance d'Aureng-zeb, à qui d'ailleurs la Princeſſe ſa ſœur eſtoit ſuſpecte ayant eu d'étroites liaiſons avec Cha-gehan, il trouva moyen de les avoir d'une maniere qui parût honneſte & éloignée du crime, en faiſant bien des honneurs & des careſſes à Begum-Saheb qu'il emmena à Jehanabad, & je vis paſſer l'Elefant ſur lequel elle eſtoit montée lors qu'elle ſortoit d'Agra avec la Cour, & que j'y entrois à mon retour de Bengala. Peu de temps aprés on eut la nouvelle

de la mort de cette Princesse, & tout le monde crut qu'on l'avoit hastée par le poison. Voyons maintenant ce qu'est devenu Dara-cha, & qu'elle a esté la suite de la guerre entre les fils de l'infortuné Cha-Gehan.

## CHAPITRE IV.

*De la suite de Dara-cha au Royaumes du Scimdi & de Guzerate; de sa seconde bataille contre Aureng-zeb; de sa prise & de sa mort.*

DARA-CHA ayant emporté à la hâte par le conseil du Roy son pere une partie de l'or & de l'argent qui estoient dans la forteresse d'Agra, & s'estant retiré au Royaume de Lahor, esperoit de remettre dans peu une seconde armée sur pied pour aller contre Aureng-zeb son frere. Ses plus fideles serviteurs & amis l'avoient toûjours accompagné dans sa disgrace, & son fils aîné Soliman Chekour fut avec le Raja Roup dans les terres de son domaine pour faire des levées, portant avec luy cinq millions de roupies, qui sont de nostre monnoye sept millions 500000. livres, pour trouver plus promptement des soldats. Mais cette notable somme fit ouvrir les yeux au Raja-Roup, & s'en estant saisi par une lâche & infame trahison, Soliman Chekour qui apprehenda qu'elle n'allât plus loin & qu'il n'attentât sur sa personne, se retira promptement au Royaume de Sireneguer sous la protection du Raja Nakti-Rani, qui par une trahison encore plus noire le livra quelque temps aprés à Aureng-zeb.

Dara-cha ayant eu avis de la trahison du Raja Roup, & voyant que tous ses amis l'abandonnoient pour se jetter dans le parti d'Aureng-zeb, partit de Lahor pour se retirer au Royaume du Scimdi. Avant que de sortir de la forteresse il fit charger sur la riviere avec bonne escorte tout l'or & l'argent & les joyaux qui se trouverent dans le tresor, pour les transporter à Baker, où il se saisit du fort, qui est au milieu du fleuve Indus. Il y laissa pour Gouverneur & pour la garde de ces richesses un Eunuque qui luy estoit fidele, avec six mille soldats &

toutes les munitions necessaires pour soûtenir un siege ; aprés quoy il s'en alla au Scimdi où il laissa plusieurs grosses pieces de canon. Il passa dans les terres du Raja de Kachnagana, qui luy fit de magnifiques promesses sans aucun effet ; & puis il entra dans le Royaume de Guzerate, où il fut reçu du peuple avec de grands applaudissemens comme Roy legitime & heritier de Cha-Gehan. Il donna ses ordres dans toutes les villes, & particulierement dans Surate où il etablit un Gouverneur ; mais celuy de la forteresse qui y avoit esté mis par Morat-Bakche & qui estoit un Raja, ne voulut pas se soumettre à Dara-cha. Il protesta qu'il ne remettroit point la place entre les mains de qui que ce fût que par l'ordre exprés de Morat-Bakche, & comme il demeura ferme dans cette resolution, on le laissa paisible dans la forteresse, sans que de sa part il donna aucun trouble au Gouverneur de la ville.

Cependant Dara-cha eut avis à Amadabat que Jessomseing l'un des plus puissans Rajas de toutes les Indes, s'estoit separé d'Aureng-zeb & qu'il desiroit se joindre à luy. Il fut même sollicité par ce Raja de s'avancer avec son armée, qui n'étoit pas grande & ne passoit pas trente mil hommes lorsqu'il arriva à Amadabat. Dara-cha qui se fioit à sa parole suivit son conseil, & fut à Emir qui estoit le lieu du rendez-vous où il esperoit de le trouver. Mais Jessomseing qui avoit esté gagné par les persuasions du Raja Jesseing qui estoit plus puissant que luy & tout entier dans les interests d'Aureng-zeb, ne se trouva pas à Emir au jour qu'il avoit promis ; & ne s'y rendit qu'à l'extremité dans le dessein de trahir ce pauvre Prince. Les armées des deux freres estant en presence, elles vinrent aux mains & la bataille dura trois jours. Mais dans le fort du combat Jessomseing par une lâcheté manifeste se tourna du costé d'Aureng-zeb, ce que voyant les soldats de Dara-cha ils perdirent courage & prirent la fuite. Il y eut bien du sang repandu de part & d'autre ; Chanavas-kan beaupere d'Aureng zeb demeura sur la place, & il y eut des deux costez huit ou neuf mil hommes de tuez, sans conter les blessez dont le nombre estoit plus grand. Dara-cha n'ayant plus de ressource, & la fortune luy estant contraire dans toutes ses entreprises, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, s'enfuit avec ses femmes & quelques-uns de ses enfans & de ses plus

fideles ſerviteurs dans un équipage digne de compaſſion. Comme il approchoit d'Amadabat, Monſieur Bernier Medecin François qui alloit à Agra voir la Cour du Grand Mogol, & qui s'eſt fait connoître de tout le monde, tant par le merite de ſa perſonne, que par les belles relations de ſes voyages, fut d'un grand ſecours à une des femmes de ce Prince, laquelle eſtoit attaquée d'un ereſipele à une jambe. Dara-cha ayant ſçû qu'il y avoit proche de lui un habile Medecin d'Europe l'envoya querir auſſi-toſt, & Monſieur Bernier le fut trouver dans ſa tente, où on lui fit voir cette femme & ſon mal auquel il donna du remede & un prompt ſoulagement. Ce pauvre Prince tres-ſatisfait de Monſieur Bernier le ſollicita fort de demeurer à ſon ſervice, & il auroit pu accepter cét offre, ſi Dara-cha n'eut eu nouvelle la méme nuit que le Gouverneur qu'il avoit laiſſé à Amadabat avoit refuſé l'entrée à ſes fourriers, & qu'il s'eſtoit declaré pour Aureng-zeb. Cela obligea Dara-cha de decamper promptement dans l'obſcurité de la nuit & de prendre le chemin du Scimdi, craignant quelque nouvelle trahiſon à laquelle il ne pouvoit reſiſter dans le malheureux eſtat où il ſe trouvoit alors.

Dara-cha arriva donc au Scimdi dans le deſſein de paſſer en Perſe, où Cha-Abas II. l'attendoit avec un appareil magnifique reſolu de l'aſſiſter d'hommes & d'argent. Mais ce Prince ne ſe voulant pas fier à la mer, & apprehendant que ſon inconſtance ne lui fit reſſentir quelque nouveau revers de fortune, il crût qu'allant par terre il aſſuroit davantage ſa perſonne & celles de ſes femmes & de ſes enfans. Toutefois il ſe trompa; car en paſſant par le païs des Patanes pour aller à Candahar il fut encore lâchement trahi par un des Seigneurs du païs nommé Gion-kan, qui avoit eſté Officier du Roy ſon pere, & qui ayant eſté condamné à mort pour ſes crimes par la bouche du Roy, & à eſtre jetté ſous les pieds d'un Elefant, obtint ſa grace par l'interceſſion de Dara-cha à qui de la ſorte il devoit la vie. Pour ſurcroît d'affliction Dara-cha, avant que d'arriver en la maiſon de Gion-kan il reçût par un valet de pied la triſte nouvelle du decés de celle de ſes femmes qu'il aimoit le plus, & qui l'avoit toûjours accompagné dans ſes diſgraces. Il ſçût qu'elle eſtoit morte de chaleur & de ſoif, n'ayant pu trouver dans la campagne une goute d'eau pour lui rafraîchir

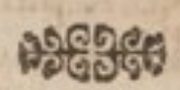
la bouche. Ce Prince fut si touché de cette nouvelle qu'il tomba comme mort, & dés qu'il fut revenu à soy par l'assistance de ceux qui estoient auprés de lui, dans l'excez de sa douleur il dechira ses habits ; ce qui est une coûtume tres-ancienne dans l'Orient, & David méme déchira les siens sur la nouvelle de la mort d'Absalon son fils. Ce malheureux Prince s'estoit toûjours montré comme insensible dans toutes les occasions de sa mauvaise fortune ; mais en celle-cy la douleur le surmonta, & il ne voulut recevoir aucune consolation de ses amis. Il prit des habits conformes à son affliction, & au lieu de Sesse ou de Turban il mit autour de sa teste un morceau de grosse toile. Ce fut en ce pitoyable équipage qu'il entra dans la maison du traître Gion-kan, où estant couché sur un lit de campagne pour se delasser, un nouveau sujet de douleur le surprit à son reveil. Gion-kan se voulant saisir de Sepper Chekour second fils de Dara-cha, ce jeune Prince quoy qu'enfant resista courageusement à ce traître, & ayant pris en main son arc & ses fleches il mit trois hommes sur le carreau. Mais comme il estoit seul il ne put resister au nombre des traîtres, qui s'estant rendus maîtres des portes de la maison ne laisserent entrer personne de ceux qui le pouvoient secourir. Dara-cha s'estant éveillé au bruit que firent ces cruels satellites en ce saisissant du petit Prince, vit devant ses yeux son fils qu'on luy avoit amené les mains liées derriere le dos. Ce malheureux pere ne pouvant plus douter de la noire trahison de son hôte, ne put s'empescher dans la colere où il estoit de lâcher ces mots contre le traître Gion-kan. *Acheve*, luy dit-il, *ingrat & infame que tu es, acheve ce que tu as commencé ; nous sommes les victimes de la mauvaise fortune & de l'injuste passion d'Aurengzeb : mais souvien-toy que je ne merite la mort que pour t'avoir sauvé la vie, & que jamais Prince du Sang Royal n'eut les mains liées derriere le dos.* Gion-kan touché en quelque façon de ces paroles fit délier le petit Prince, & donna seulement des gardes à Dara-cha & à son fils. En méme temps il envoya un exprés au Raja Jessomseing & à Abdulla-Kan, pour leur donner avis qu'il s'estoit saisi de Dara-cha & de sa suite. Sur cette nouvelle ils se hâterent de venir prendre part à la depoüille de ce Prince ; mais ils ne purent arriver si-tost que Gion kan n'eût eu le temps de se saisir de ce que Dara-cha avoit de plus

precieux, & il traita méme fort inhumainement ſes femmes & ſes enfans. Le Raja & Abdulla-kan eſtant arrivez, on fit partir Dara-cha ſur un Elefant avec ſon fils, & ſes femmes & ſes enfans ſur d'autres ; & dans cét équipage bien different de celuy auquel ils avoient paru auparavant à Jehanabat, ils s'y acheminerent & y entrerent le 9. de Septembre. Tout le peuple accourut à ce ſpectacle, chacun ſouhaitant de voir le Prince qu'il eut bien voulu avoir pour Roy, & Aureng-zeb ordonna qu'on le fit paſſer dans les principales ruës & dans tous les bazars de Jehan-abat, afin que perſonne ne pût douter qu'il ne fût pris, & comme s'il ſe fut glorifié de ſa perfidie envers ſon frere, à qui il ordonna pour priſon la forteresſe d'Aſſer. Mais de tous ceux qui accoururent en foule pour voir ce Prince, & qui n'ignoroient pas que ce ne fût leur Roy legitime, qui deſiroient méme le voir ſur le trône, il n'y en eut pas un qui eût la hardieſſe de le ſervir. Il ſe trouva ſeulement quelques ſoldats genereux qui avoient ſervi ce Prince, & qui en ayant receu pluſieurs bien-faits, crurent eſtre obligez en cette rencontre de luy donner quelques marques de reconnoiſſance. Ne pouvant délivrer leur legitime Prince des mains de ceux qui le tenoient captif, ils ſe jetterent avec furie ſur le traître Gion-kan ; qui à la verité fut promptement ſecouru ſur l'heure, mais qui peu de temps aprés ſouffrit la peine deuë à ſon crime, ayant eſté tué en traverſant un bois comme il retournoit en ſon païs.

Cependant Aureng-zeb bon politique & extraordinairement diſſimulé, fit publier qu'il n'avoit pas ordonné qu'on ſe ſaiſit de la perſonne de Dara-cha, mais ſeulement qu'on luy perſuadât de ſe retirer hors du Royaume ; ce que n'ayant pas voulu faire, Gion-kan à ſon inſçû s'eſtoit indignement ſaiſi de ſa perſonne, & qu'au lieu de reſpecter le Sang Royal, il avoit honteuſement lié les mains derriere le dos au jeune Prince Sepper-Chekour fils de Dara-cha. Que cette action criminelle & qui offenſoit la Majeſté meritoit un ſevere châtiment, & qu'auſſi elle avoit eſté punie par la mort de Gion-kan & de ſes complices. Mais ce diſcours qu'Aureng-zeb faiſoit ſemer parmi le peuple n'eſtoit que pour l'abuſer, & s'il eut eu veritablement quelque conſideration pour le Sang Royal & quelque amour pour ſon frere aîné, il n'eut pas ordonné en méme-

temps qu'on luy coupât la teste, ce qui fut aussi-tost executé en cette sorte.

Dara-cha estant parti de Jehanabat avec des gardes pour aller au lieu de sa prison, comme il fut arrivé à un bel endroit où il croyoit se reposer, on luy prepara sa tente dans laquelle il devoit laisser la teste. Aprés qu'il eut mangé, Seif-kan qui avoit esté à son service le vint trouver pour luy annoncer l'arrest de sa mort. Dara-cha le voyant entrer luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il avoit de la joye de voir un de ses plus fideles serviteurs. Seif-kan luy repartit que veritablement il avoit esté autrefois à son service, mais qu'alors il estoit esclave d'Aureng-zeb qui lui avoit commandé de luy apporter sa teste. Il faut donc mourir, dit Dara-cha? C'est un arrest du Roy, repliqua Seif-kan, & je suis icy pour l'executer. Sepper-Che-kour qui reposoit dans une anti-chambre de la tente s'éveillant à ce discours, voulut se saisir de quelques armes qu'on luy avoit ôtées, & fit effort pour secourir son pere; mais il en fut empesché par ceux qui accompagnoient Seif-kan. Dara-cha voulut aussi faire quelque resistance, mais voyant qu'elle estoit inutile, il demanda du temps pour faire sa priere, ce qui luy fut accordé. Cependant on tira à part Sepper-Che-kour, & tandis qu'on l'amusoit un esclave coupa la teste à Dara-cha, & Seif-kan la porta à Aureng-zeb, qui crut que par le sang & la mort de son frere il établiroit son trône. Ensuite de cette sanglante tragedie on mena l'affligé Sepper-Chekour à la forteresse de Goüaleor pour tenir compagnie à son oncle Morat-Bakche. Pour les femmes & les filles de Dara-cha elles furent mises dans un appartement du Haram d'Aureng-zeb, qui pour s'affermir sur le trône des Mogols ne pensa plus qu'à détruire son autre frere Sultan Sujah qui estoit en Bengala, où il assembloit des forces pour venir délivrer le Roy son pere qui vivoit encore dans la forteresse d'Agra ou Aureng-zeb le tenoit prisonnier.



CHAP.

## CHAPITRE V.

### *Comme Aureng-zeb s'assit sur le trône, & se fit declarer Roy; & de la fuite de Sultan Sujah.*

IL ne fut pas difficile à Aureng-zeb aprés l'emprisonnement de son pere Cha-gehan & de son frere Morat-Bakche, & aprés avoir fait cruellement couper la teste à son frere aîné auquel de droit appartenoit le Royaume, de se resoudre de se faire declarer Roy, d'autant plus que la fortune le favorisoit, & que tous les Grands de l'Estat luy applaudissoient. Comme c'est la coûtume pour cette ceremonie de s'asseoir sur le trône, il ne falut pas beaucoup de temps pour le dresser, vû que Cha-gehan avant sa prison avoit fait achever celuy que le grand Tamerlan avoit commencé, & qui est le plus riche & le plus superbe qu'on ait jamais vû au monde. Mais comme il faut aussi que le grand Cadi de l'Estat & Chef de la loy proclame le nouveau Roy, ce fut de ce costé-là qu'Aureng-zeb trouva d'abord de l'obstacle. Le Grand Cadi s'opposa ouvertement à son dessein, & luy dit que la loy de Mahomet & la loy de la nature luy deffendoient également de le proclamer Roy du vivant de son pere; joint que pour monter sur le trône il avoit fait mourir son frere aîné à qui l'Empire appartenoit aprés la mort de Cha-gehan leur pere. Cette vigoureuse resistance du Cadi donna de la peine à Aureng-zeb, & pour ne paroître pas injuste il fit assembler les Docteurs de la loy, ausquels il fit representer que son pere estoit incapable de regner pour le grand âge & les infirmitez dont il estoit accablé; & que pour Dara-cha son frere il l'avoit fait mourir, parce qu'il n'estoit pas zelé pour l'observation de la loy, qu'il buvoit du vin, & qu'il favorisoit les Infideles. Ces raisons mélées avec des menaces firent conclure à son Conseil de conscience qu'il meritoit l'Empire, & qu'il devoit estre proclamé Roy, à quoy toutefois le Grand Cadi resista toûjours. Il n'y eut point à cela d'autre remede que de le deposseder de son office comme perturbateur du repos public, & d'en élire un autre

zelé pour l'honneur de la loy & le bien du Royaume, ce qui fut fait aussi-tost. Celuy qui fut élû par le Conseil fut ensuite confirmé par Aureng-zeb, & pour reconnoissance de ce bienfait il le proclama Roy le vingtiéme d'Octobre 1660. Cette proclamation faite dans la Mosquée, Aureng-zeb s'assit sur le trône, où il receut les hommages de tous les Grands du Royaume, & il se fit ce jour-là de grandes réjoüissances dans Jehanabat. En méme-temps les ordres furent envoyez par tout le Royaume pour celebrer son avenement au trône, ce qui se fit avec de grandes magnificences pendant plusieurs jours.

Aureng-zeb ne croyoit pas encore son trône assuré ni son Empire bien établi, pendant que Sultan Sujah son frere faisoit une puissante armée en Bengala dans le dessein de mettre Cha-gehan en liberté. Il crut qu'il falloit le prevenir, & il envoya contre lui des forces considerables sous le commandement de Sultan Mahmoud son fils aîné, à qui il donna pour Lieutenant l'Emir-Jemla un des plus grands Capitaines qui soit jamais venu de la Perse dans les Indes. Sa grande conduite & son courage le rendroient venerable à la posterité s'il avoit eu autant de fidelité pour les Princes qu'il a servis. Mais il trahit premierement le Roy de Golconda sous lequel il avança sa fortune, & ensuite Cha-gehan sous la protection duquel il l'a maintenuë dans un si haut point, qu'il n'y a guere de Seigneur dans toutes les Indes plus puissant ni plus riche que luy. D'ailleurs il est tout ensemble craint & aimé des soldats, & il entend parfaitement la guerre de la maniere que l'on la fait en ces païs-là. Ayant donc abandonné les interests de Cha-gehan il se jetta dans le parti d'Aureng-zeb, & si Sultan Sujah n'eut pas eu en teste un si vaillant & habile Capitaine, il auroit sans doute donné plus de peine à son frere, & peut-estre il auroit eu le dessus. Les deux armées estant venuës plusieurs fois aux mains, la victoire estoit tantost d'un costé & tantost d'un autre, & Sultan Mahmoud assisté des conseils de son Lieutenant voyant que cette guerre traînoit en longueur, resolut de changer de baterie, & de joindre la ruse à la force pour venir plûtost à bout de Sultan Sujah. Il traita secretement avec la pluspart des Chefs de l'armée de son oncle, il leur fit de magnifiques promesses, & les sollicita

si fortement de suivre le parti d'Aureng-zeb, qu'il appelloit la colonne & le protecteur de la loy de Mahomet, qu'il gagna les principaux, à qui il fit ensuite des presens considerables pour se les mieux assurer. Ce fut un coup mortel pour Sultan Sujah lequel il ne put parer; car ceux qui le suivoient estant de condition mercenaire, & de cette sorte de gens qui sont à qui plus leur donne, virent qu'il n'y avoit plus rien à esperer de ce Prince dont les finances estoient épuisées, & qu'ils trouveroient bien mieux leur conte avec Aureng-zeb, que la fortune favorisoit en toutes manieres & qui estoit maître de tous les tresors. Ainsi il fut aisé à Aureng-zeb de débaucher toute l'armée de son frere, qui dans la derniere bataille qui fut donnée se vit abandonné generalement de tout le monde, & contraint de se sauver promptement avec ses femmes & ses enfans. Les traîtres honteux de leur lâcheté ne poursuivirent pas ce Prince infortuné comme ils auroient pû faire, & comme gens de neant ils s'occuperent aussi-tost qu'il eut pris la fuite à ruiner ses tentes & à piller son bagage; ce que l'Emir-Jemla leur laissa faire pour les recompenser de leur trahison. Sultan Sujah s'estant jetté dans quelques bateaux avec sa famille passa le Gange, & se retira quelque temps aprés au Royaume d'Arakan sur les confins de Bengala, où il faut luy laisser prendre haleine pour apprendre des nouvelles de Sultan Mahmoud fils aîné d'Aureng-zeb, & de Sultan Soliman Chekour fils aîné de Dara-cha, qui donnent encore de la peine à Aureng-zeb.

---

## CHAPITRE VI.

### *De la prison de Sultan Mahmoud fils d'Aureng-zeb, & de Sultan Soliman Chekour fils aîné de Dara-cha.*

BIEN qu'Aureng-zeb fut estimé tres-grand politique & qu'il le fût en effet, il ne laissa pas de se tromper en confiant une puissante armée à son fils sous la conduite d'un grand Capitaine, mais qui ayant déja, comme j'ay dit, trahi deux Roys ses maîtres, devoit faire craindre à Aureng-zeb un sem-

blable traitement. Ce Prince qui eſtoit monté ſur le trône par pluſieurs crimes, & qui l'avoit uſurpé ſur ſon pere qu'il tenoit priſonnier, & ſur ſes deux freres, l'un qu'il avoit fait mourir, l'autre qu'il avoit contraint de prendre la fuite, eſtoit à toute-heure dans une juſte apprehenſion que le Ciel n'inſpirât à ſon propre fils de prendre en main la vengeance de ſon ayeul. Comme on luy eut donné avis que Sultan Mahmoud eſtoit extraordinairement penſif & melancolique, il crut fermement qu'il meditoit les moyens de le ruiner, & dans cette créance il tâcha d'en tirer quelque éclairciſſement de Mir-Jemla. Il lui écrivit qu'ayant eu avis que Sultan Mahmoud avoit quelques intelligences ſecretes avec Sultan Sujah ſon oncle, il eſtoit à propos qu'il ſe ſaiſit de ſa perſonne & qu'il le luy envoyât. La lettre ayant eſté malheureuſement ſurpriſe par les gardes de Sultan Mahmoud, & renduë enſuite à ce jeune Prince qui a de l'eſprit, il cacha la choſe à Mir-Jemla, & craignant qu'il n'eût receu d'autres ordres plus precis de ſon pere contre ſa vie, il reſolut de paſſer le Gange, & & de s'aller jetter entre les bras de ſon oncle Sultan Sujah de qui il eſperoit plus de bonté que de ſon pere. Dans cette reſolution il feignit d'aller peſcher, & ayant fait promptement preparer quelques barques ſur le Gange, il paſſa avec pluſieurs de ſes Capitaines au camp de Sultan Sujah qui eſtoit de l'autre coſté de la riviere, & qui avoit trouvé moyen de ramaſſer quelques troupes dans le temps qu'il meditoit ſa retraite auprés du Roy d'Arakan. Sultan Mahamoud eſtant en preſence de ſon oncle ſe jetta à ſes pieds, & luy demanda pardon d'avoir pris les armes contre lui, à quoy ſon pere l'avoit forcé, & qu'il n'ignoroit pas avec quelle injuſtice il s'eſtoit ſaiſi du trône. Bien que Sultan Sujah pût douter que l'arrivée de Mahamoud dans ſon camp ne fût une ruſe d'Aureng-zeb, qui l'envoyoit pour épier ſa contenance & découvrir ſa foibleſſe; neanmoins comme c'eſtoit un Prince bon & genereux, voyant ſon neveu à ſes genoux il le releva auſſi-toſt, & en l'embraſſant l'aſſura de ſa protection contre Aureng-zeb. Quelques jours aprés ces deux Princes firent une tentative, & repaſſant le Gange furent par un long detour ſurprendre l'armée ennemie qui ne les attendoit pas. Ils l'attaquerent vigoureuſement & tuerent bien du monde; mais comme ils virent qu'elle

commençoit à revenir de cette surprise, ils se contenterent de cét avantage & repasserent le Gange, de peur d'estre enveloppez par le grand nombre & de ne se pouvoir retirer quand ils voudroient.

L'Emir-Jemla avoit déja donné avis à Aureng-zeb de la fuite de son fils, de quoy ce pere eut un deplaisir sensible, qu'il n'oza toutefois témoigner à l'Emir, depeur qu'il ne s'avisast luy-méme d'en faire autant, & de le trahir comme il avoit trahi Cha-gehan son pere & le Roy de Golconda. Il luy écrivit seulement qu'il se confioit entierement en sa grande prudence & delicatesse d'esprit pour ramener Sultan Mahmoud à son devoir; qu'il estoit jeune, & que cette saillie ne procedoit que d'un âge encore plein de feu & qui aime d'ordinaire le changement. La confiance qu'Aureng-zeb témoignoit à l'Emir-Jemla, fit rechercher à ce General tous les moyens de retirer Mahmoud des mains de Sultan Sujah. Il fit sçavoir à ce jeune Prince que le Roy son pere avoit de tres-bonnes intentions pour luy, & qu'il auroit toûjours les bras ouverts pour le recevoir, pourvû qu'il sçût bien user de sa retraite auprés de Sultan Sujah, laquelle il pouvoit rendre utile à Aureng-zeb qui l'en aimeroit davantage, & qui auroit lieu de le loüer de sa prudence & de son affection. Le jeune Prince se laissa aisément persuader, & par les mémes voyes qu'il estoit allé au camp de son oncle Sultan Sujah, il retourna à celuy de son pere Aureng-zeb, où l'Emir-Jemla le receut glorieusement & avec de grandes demonstrations de joye. Il luy conseilla de dire à son pere quand il le verroit, qu'il n'estoit allé vers Sultan Sujah que dans le dessein de reconnoître ses forces & l'ordre de son armée, & qu'il devoit se rendre en diligence auprés d'Aureng-zeb, pour luy dire ce qu'il avoit fait pour son service & en recevoir la recompense. C'estoit d'ailleurs l'ordre d'Aureng-zeb que son fils luy fût envoyé d'abord, & Mahmoud de gré ou de force se mit en chemin pour Jehanabat, où il arriva accompagné des gardes que l'Emir-Jemla luy avoit donnez. Celuy qui les commandoit ayant fait sçavoir au Roy l'arrivée du Prince son fils, sa Majesté luy ordonna un logement hors de son Palais, & ne permit pas qu'il luy vint baiser les mains. Elle luy fit dire qu'elle estoit indisposée; & tandis que ce logement luy

ſert de priſon juſqu'à ce qu'il ſoit transferé en la forteresſe de Goüaleor, voyons ce que fait Sultan Soliman Chekour fils aîné de l'infortuné Dara-cha à qui Aureng-zeb fit couper la teſte.

Sultan Soliman Chekour aprés avoir eſté trahi par le Raja Roup comme j'ay dit cy-devant, eſtoit demeuré dans le païs de Serenaguer ſous la protection de Nacti-Rani qui en eſtoit ſouverain. Ce Prince qui eſtoit brave autant que malheureux eſtoit contraint de paſſer une vie ſauvage dans des montagnes pour ne pas tomber dans les mains d'Aureng-zeb, lequel avec toutes ſes forces ne pouvoit luy faire de violence en ce lieu-là. D'ailleurs Nacti-Rani l'aſſuroit par un ſerment accompagné de toutes les ceremonies qui pouvoient le rendre ſolemnel & inviolable, qu'il perdroit plûtoſt ſon Royaume que de ſouffrir qu'Aureng-zeb lui fit la moindre violence au préjudice de la protection qu'il lui donnoit. Il fut pour ce ſujet au fleuve qui paſſe dans ſes terres ſe laver le corps pour une marque de la pureté de ſon ame, & eſtant ainſi purifié dans les eaux il fit ſes proteſtations à Soliman Chekour de ne l'abandonner jamais, prit ſes Dieux à témoin de la pureté de ſes intentions, & donna lieu à ce jeune Prince de ne point douter de ſes promeſſes. Soliman Chekour ne penſe plus aprés cela qu'à ſe divertir à la chaſſe avec ceux de ſa ſuite, qui tâchent de leur coſté de le divertir le mieux qu'il leur eſt poſſible. Pendant qu'il ſe donne tout entier aux plaiſirs, Aureng-zeb fait avancer des troupes vers les montagnes de Serenaguer, pour obliger le Raja Nacti-Rani de remettre Soliman Chekour en ſon pouvoir. Mais le Raja pouvant avec mille hommes deffendre contre cent mille toutes les avenuës de ſon païs qui ſont étroites & difficiles, rend inutils tous les efforts d'Aureng-zeb, qui a recours à la ruſe voyant que la force ne peut rien. Il entreprend d'abord de traiter avec le Raja; mais en vain, parce que le Raja ne veut pas violer ſon ſerment, & que d'ailleurs ſes Preſtres l'aſſurent qu'Aureng-zeb ſera privé du Royaume, & que Soliman Chekour regnera dans peu de temps, ce qui qui l'oblige de faire toutes les careſſes poſſibles à ce jeune Prince.

Aureng-zeb voyant que ſon armée ne pouvoit avancer dans les terres du Raja, tâche de luy faire une autre guerre pour

tirer de ses mains le fils de Dara-cha. Il deffend le commerce entre ses sujets & ceux du Raja, ce qui estoit tres-préjudiciable à ces derniers, qui habitant un païs de montagnes & de rochers sont contraints de se pourvoir au dehors de ce qui leur manque. Ils commencerent bien-tost à murmurer de la protection qu'il avoit donnée à Sultan Soliman Chekour, & crierent tout-haut qu'elle estoit au préjudice du bien public. Leurs Prestres commencerent aussi à douter de la verité de leurs oracles, & à croire qu'il falloit leur donner un autre sens. Enfin on traite de la ruine de ce pauvre Prince, & ce qui l'acheve est que le Raja Jessomseing qui avoit trahi Dara-cha comme j'ay dit cy-devant, envoye secretement au Raja Nacti-Rani, pour luy bien faire entendre qu'il y va du salut de sa personne & de son païs de se rendre aux volontez d'Aureng-zeb, & de remettre son neveu entre ses mains. Ce conseil de Jessomseing le jette dans un tres-grand embarras; car d'un costé il a fait un serment solemnel & juré sur son Ram Ram de proteger Soliman Chekour au peril de ses Estats & de sa vie; de l'autre costé il craint la revolte dans ses terres & de s'en voir dépoüillé. Incertain de ce qu'il doit faire il consulte les Bramins, qui jugerent qu'il estoit plus obligé de conserver son peuple & sa loy, qui periroit si ses terres devenoient sujettes d'Aureng-zeb qui estoit Mahometan, que de garder la foy à un Prince de qui il ne pouvoit jamais attendre aucun avantage. Ces conseils s'estant tenu sans que Soliman Chekour en eut connoissance, sa perte fut concluë lorsqu'il se croyoit le plus en seureté. Le Raja Nacti-Rani croyant mettre à couvert son honneur & sa conscience, répondit à l'Envoyé de Jessomseing qu'il ne pouvoit se resoudre à trahir le Prince, mais qu'Aureng-zeb se pouvoit saisir de sa personne en conservant sa reputation; que Soliman Chekour avoit accoûtumé d'aller à la chasse dans de certaines montagnes de son païs ne menant que peu de gens avec luy, & qu'il seroit aisé à Jessomseing d'envoyer nombre de soldats pour le prendre & le mener à Aureng-zeb.

Aussi-tost que Jessomseing eut receu cette réponse, il donna ordre à son fils d'aller executer la chose comme elle estoit concertée, de sorte qu'un jour Soliman Chekour allant à la chasse au lieu accoûtumé, il fut attaqué par un fort parti

qui estoit en embuscade. Il connut aussi-tost la trahison, & se mit en deffense avec ses gens qui furent tous tuez sur la place. Le Prince se deffendit vaillamment & luy seul en tua neuf; mais enfin il fut accablé par le nombre & conduit à Jehanabat. Comme il fut en la presence d'Aureng-zeb, le Roy luy demanda comme il se portoit; comme vostre prisonnier, luy dit le Prince, qui n'attend pas de vous un autre traitement que celuy que mon pere en a receu. Le Roy luy repartit qu'il n'avoit rien à craindre, qu'il ne le feroit pas mourir, mais qu'il vouloit seulement s'assurer de sa personne. Aureng-zeb voulant sçavoir ensuite ce qu'il avoit fait des tresors qu'il avoit emportez, il répondit qu'il en avoit employé une partie à lever des troupes pour luy faire la guerre & le détruire si le bonheur eut esté de son costé; qu'une autre partie estoit demeurée entre les mains du Raja-Roup dont l'avarice & la perfidie avoient fait assez d'éclat; & que le traître Raja Nacti-Rani s'estoit saisi du reste en le livrant honteusement à ses ennemis au préjudice de sa parole & de son honneur. Aureng-zeb fut surpris & touché tout ensemble de la genereuse hardiesse de son neveu; mais l'ambition luy fermant les yeux & étoufant en luy tous les sentimens de justice qu'un juste remords de conscience luy pouvoit donner, pour assurer son trône il ordonna que Sultan Mahmoud son fils & Soliman Chekour son neveu seroient conduits à la forteresse de Goüaleor, pour tenir compagnie à Morat-Bakche leur oncle & à quelques autres Princes que l'on y tient en prison, ce qui fut executé le 30. de Janvier 1661.

Sultan Sujah qui vivoit encore, mais qui vivoit miserable, estoit la derniere épine qui restoit au pied à Aureng-zeb, & celuy qui la luy tira & qui le defit de ce Prince infortuné qu'il avoit encore à craindre, fut le Roy d'Arakan auprés duquel il fut contraint enfin de se retirer. Comme il vit qu'il n'y avoit plus pour luy aucune esperance de ressource, il se mit dans l'esprit de faire le pelerinage de la Mecque, pour delà passer en Perse & chercher un azile auprés du Roy. Dans cette pensée il crut qu'il obtiendroit un navire du Roy d'Arakan ou du Roy de Pegu pour le mener à Mocca; mais il ne sçavoit pas que ni l'un ni l'autre de ces Roys n'ont que des demi galeres fort enjolivées, longues & étroites, dont ils se

servent

ſervent dans leurs rivieres, & qu'ils n'ont point de vaiſſeaux capables de traverſer le grand Ocean. Ainſi Sultan Sujah fut obligé de demeurer auprés du Roy d'Arakan qui eſt idolâtre, & pour ſe mieux aſſurer de ſa protection il demanda une de ſes filles en mariage, laquelle il obtint & dont méme il eut un fils. Mais ce qui devoit eſtre un fort lien d'amitié entre le beaupere & le gendre, fut bien-toſt un ſujet de leur diviſion & de leur haine, & quelques Seigneurs du païs qui avoient déja conçû de la jalouſie contre Sultan Sujah, le rendirent ſuſpect au Roy d'Arakan, comme s'il eut voulu en vertu de ſon mariage avec ſa fille & du fils qu'il en avoit eu, le depoſſeder de ſon trône. Ce Roy payen dans les terres duquel ſe ſont jettez pluſieurs Mahometans, crut aiſément ce qu'on luy dit, & que ce Prince Mahometan pourroit bien débaucher tous ceux qui eſtoient dans ſon païs ſous prétexte d'un zele de religion, pour former un parti & ſe placer dans ſon trône au lieu de celuy dont ſon cadet s'eſtoit emparé. Ses ſoupçons n'eſtoient pas trop mal fondez: car en effet Sultan Sujah qui avoit encore quantité de roupies d'or & pluſieurs joyaux, gagna aiſément pluſieurs de ces Mahometans du Royaume d'Arakan, & avec deux cens hommes ou environ qui luy reſtoient de ceux qui l'avoient ſuivi de Bengala aprés la deroute de ſon armée, il forma une entrepriſe des plus hardies, & qui toutefois eſtoit moins une marque de courage que de deſeſpoir. Il prit jour avec ceux de ſon parti pour aller forcer le Palais, & aprés avoir fait paſſer par le fil de l'épée toute la famille Royale, ſe faire en méme-temps proclamer Roy d'Arakan. Mais cette grande conjuration ayant eſté découverte le jour de devant qu'on devoit l'executer, Sultan Sujah & Sultan Bangue ſon fils n'eurent plus de reſſource que dans une prompte fuite, tâchant de ſe ſauver au Royaume de Pegu. Mais de hautes montagnes preſque inacceſſibles, & d'épaiſſes foreſts pleines de tygres & de lions par où il falloit paſſer & où il n'y a preſque point de chemin, rendoient leur fuite inutile; joint qu'on ne leur donna pas le temps de s'éloigner beaucoup, & qu'on fut incontinent à leurs trouſſes. Sultan Bangue qui marchoit le dernier, pour amuſer quelque temps ceux qu'il crut bien que le Roy envoyeroit pour s'en ſaiſir, & donner lieu à ſon pere & à ſa famille qui le ſuivoit de gagner païs, ſe defendit

vigoureusement contre les premiers qui l'attaquerent ; mais enfin estant accablé par le nombre & porté par terre, on l'emmena avec ses deux petits freres sa mere & ses sœurs. Toute cette malheureuse famille fut mise en prison où elle fut d'abord traitée fort rudement ; mais quelque temps aprés le Roy s'estant avisé d'épouser la sœur aînée de Sultan Bangue, on leur donna à tous un peu plus de liberté. Ils en auroient joüi plus long-temps sans l'impatience de ce jeune Prince, qui ayant l'esprit remuant & ambitieux fit une nouvelle conjuration contre le Roy, ce qui fut cause de leur totale ruine. Car ayant esté précipitée & sans nul effet, le Roy outré de colere commanda que toute la famille fût exterminée sur le champ, jusqu'à la jeune Princesse qu'il avoit prise pour femme, quoy qu'elle fût grosse.

Pour ce qui est de Sultan Sujah qui estoit le plus avancé de tous dans sa fuite, on a parlé si diversement de sa fin qu'on ne sçait à quoy s'en arrester. Mais si tous varient dans les circonstances, on demeure generalement d'accord qu'il n'est plus au monde, & qu'il mourut ou par les mains des soldats qui furent envoyez pour se saisir de sa personne, ou qu'il fut dechiré par les tygres ou les lions dont les forests de ces païs-là sont pleines.

Voilà ce que j'ay pû apprendre de plus certain de cette fameuse guerre qui a duré environ six ans, & je n'en ay point oüi parler autrement ni à Surate, ni à Agra, ni à Jehanabat, ni en Bengala, où je m'en suis exactement informé de ceux qui furent presens à ses principaux évenemens, en ayant esté moy-méme témoin d'une partie comme j'ay dit dans cette relation. Voyons maintenant quels furent les commencemens du regne d'Aureng-zeb, & quelle fut la fin de Chagehan son pere.

## CHAPITRE VII.

### *Des commencemens du regne d'Aureng zeb, & de la mort de Cha gehan son pere.*

J'AY dit au chapitre cinquiéme qu'Aureng-zeb monta sur le trône aprés qu'il se fut défait de son frere Dara-cha, & j'ajoûteray icy quelques particularitez qui precederent cette ceremonie, & qui sont assez dignes de remarque. Quelques jours auparavant il envoya hardiment faire un compliment à Cha-gehan son pere, qu'il sçavoit bien qui luy deplairoit. Il le supplia comme il alloit monter sur le trône dans peu de jours, d'avoir la bonté de luy envoyer une partie de ses joyaux pour s'en parer ce jour-là, & parêtre devant son peuple avec la méme magnificence que les autres Roys ses predecesseurs. Cha-gehan à cette demande d'Aureng-zeb qu'il prit pour une insulte que son fils luy faisoit dans sa prison, entra dans une telle colere qu'il en fut quelques jours comme hors du sens, & que méme il faillit à en mourir. Dans l'excez de sa douleur il demanda plusieurs fois un mortier & un pilon, disant qu'il vouloit faire piler toutes ses pierreries & ses perles, afin qu'Aureng-zeb n'en eût jamais rien. Mais Begum-Saheb sa fille aînée qui ne l'a jamais abandonné s'estant jettée à ses pieds, empescha qu'il n'en vint à cette extremité, & ayant tout pouvoir sur son esprit par la liaison criminelle qu'elle avoit avec luy estant tout ensemble sa fille & sa femme, elle appaisa Cha-gehan plus à dessein de se conserver les pierreries, que pour faire plaisir à son frere qui en devoit un jour estre possesseur, ayant toûjours esté sa plus mortelle ennemie. Ainsi quand Aureng-zeb monta sur le trône il n'avoit sur sa toque qu'un joyau, & s'il en eut voulu mettre davantage il n'en manquoit pas comme je l'ay dit ailleurs, n'ayant fait demander à son pere ses pierreries qu'à dessein de ne les luy rendre jamais. Cette toque comme j'ay remarqué dans mes relations de la Perse, ne peut estre appellée une couronne, ni par consequent la ceremonie qui se fait alors un couronnement.

Dés le moment qu'Aureng-zeb prit possession du trône il ne voulut plus manger de pain de froment, ni de viande, ni de poisson. Il ne se nourrit que de pain d'orge, d'herbages & de confitures, & ne boit aucune forte liqueur. C'est une penitence qu'il s'est luy-méme imposée pour tant de crimes qu'il a commis; mais son ambition & le desir de regner durent toûjours, & c'est à quoy apparemment il n'a pas dessein de renoncer de sa vie.

Quand Aureng-zeb fut affermi sur le trône, & que toute l'Asie en eut receu la nouvelle, on vit arriver en divers temps à Jehanabat plusieurs Ambassadeurs qui vinrent saluer le nouveau Roy de la part de leurs maîtres, luy faire offre de service, & luy demander son amitié. Les Tartares d'Usbegs furent les premiers, & ensuite le Cherif de la Mecque, le Roy de l'Hyeman ou de l'Arabie heureuse, le Prince de Balsara, & le Roy d'Ethiopie y envoyerent les leurs. Les Hollandois lui envoyerent aussi le Sieur Adrican Commandeur ou Chef du Comptoir de Surate, qui en fut tres bien receu & bien-tost expedié en faveur de la nation Européenne. Car ces Roys des Indes tiennent qu'il y va de leur grandeur que les étrangers leur fassent long-temps la Cour. Tous ces Ambassadeurs firent des presens à Aureng zeb selon la coûtume de ce qu'il y a de plus rare dans leur païs, & ce Prince qui voulut d'abord se mettre en bonne odeur dans toute l'Asie, tâcha de les renvoyer tous satisfaits.

Quelques mois avant la mort de Cha-gehan Aureng-zeb envoya le premier un Ambassadeur en Perse, qui y fut d'abord magnifiquement receu, comme j'en ay touché quelque chose dans la premiere partie de mes relations. Quand il fut arrivé il ne se parla pendant tout un mois que de festins & de parties de chasse, & toutes les nuits on lui donnoit le divertissement d'un feu d'artifice. Le jour qu'il dut faire le present de la part du Grand Mogol, le Roy de Perse parut sur son trône tres-superbement vêtu, & ayant receu ce que l'Ambassadeur avoit à lui donner, il distribua le tout comme par mépris aux Officiers de sa maison, ne gardant pour soy qu'un diamant qui pesoit prés de soixante carats. Quelques jours aprés il fit appeller l'Ambassadeur, auquel ensuite de quelques discours il demanda s'il estoit Sonnis, c'est à dire de la secte des

Turcs, ce qui a esté assez expliqué ailleurs. L'Ambassadeur dans sa réponse ayant laissé échaper quelque mot picquant contre le Prophete Ali pour lequel les Persans tiennent, le Roy lui demanda derechef quel étoit son nom. Il répondit à sa Majesté que Cha-gehan lui avoit donné le nom de Baubeckan, comme qui diroit *Seigneur de Franc-cœur*, qu'il en avoit receu de grands biens, & l'avoit honoré d'une des premieres charges de sa Cour. Tu es donc un infame, lui dit alors le Roy de Perse avec un visage colere, d'avoir abandonné ton Roy au besoin aprés en avoir receu tant de faveurs, & de servir un tyran qui tient son pere en prison, & a massacré ses freres & ses neveux. Comment est-ce, poursuivit le Roy, qu'il oze prendre le tître fastueux d'*Alem-guir Aureng-Cha*, de Roy qui a tout l'univers en sa main, puisqu'il n'a encore rien conquis, & que tout ce qu'il possede ne vient que de meurtres & de trahisons? Est-il possible, ajoûta ce Prince, que tu ayes esté l'un de ceux qui l'ont conseillé de répandre tant de sang, d'estre le bourreau de ses freres, & de tenir son pere prisonnier, toy qui avouë d'en avoir reçû tant d'honneur & tant de biens? Tu n'es pas digne, dit enfin le Roy, de porter la barbe que tu portes, & à l'instant il la lui fit raser, ce qui est le plus grand affront qu'on puisse faire à un homme en ces païs-là. L'Ambassadeur qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un pareil traitement, receut en méme-temps commandement du Roy de Perse de s'en retourner, & le Roy lui fit donner pour presenter de sa part à Aureng-zeb son maître, cent cinquante beaux chevaux avec quantité de tapis d'or & d'argent, de pieces de brocart d'or, de riches ceintures & autres belles étofes, ce qui valoit beaucoup plus que le present qu'Aureng-zeb lui avoit envoyé, bien qu'il fût estimé prés de deux millions. Dés que Baubec-kan fut de retour à Agra où le Roy estoit alors, Aureng-zeb irrité de l'affront que le Roy de Perse lui avoit fait en la personne de son Ambassadeur, fit mener les cent cinquante chevaux, une partie à la grande place, les autres aux coins des ruës, & fit publier par toute la ville que les Sectateurs d'Ali ne pouvoient monter ces chevaux sans estre *Nagis*, c'est à dire immondes, comme venant d'un Roy qui ne suit pas la vraye loy, & avec lequel ils ne pouvoient avoir de communion. Cela fait il commanda qu'on

tuât les cent cinquante chevaux, & il fit brûler tout le reste du present, en proferant plusieurs paroles injurieuses contre le Roy de Perse de qui il se tenoit mortellement offensé.

Enfin Cha-Gehan venant à mourir dans la forteresse d'Agra vers la fin de l'année 1666. Aureng-zeb n'eut plus devant les yeux un objet fâcheux qui luy reprochoit à toute heure sa tyrannie, & il commença de joüir plus pleinement du plaisir de regner. Il reçut bien-tôt apres en grace Begum-Saheb sa sœur, luy redonnant tous ses gouvernemens, & voulant de plus qu'elle portât le nom de *Cha-Begum*, c'est à dire de Princesse Reine. Il est vray qu'elle a de l'esprit infiniment, & qu'elle est capable de gouverner tout l'Empire. Si au commencement de la guerre son pere & ses freres l'eussent voulu croire, jamais Aureng-zeb n'auroit esté Roy & les affaires auroient pris une autre face. Pource qui est de Rauchenara-Begum sa sœur, elle tint toûjours le parti d'Aureng-zeb, & aussi-tôt qu'elle luy eut vû prendre les armes elle luy envoya tout ce qu'elle put d'or & d'argent. Il luy promit aussi en reconnoissance de ces bons offices, que s'il devenoit Roy il luy donneroit le tître de Cha-Begum, & qu'il la feroit asseoir dans un trône. Il luy a tenu parole, & ils se sont toûjours beaucoup aimez. Neanmoins la derniere fois que je fus à gehanabad j'appris qu'il y avoit un peu de refroidissement dans leur amitié. Cela vint comme on me l'a assuré, de ce que cette Princesse ayant fait entrer adroitement un beau jeune homme dans son appartement, & le voulant faire sortir au bout de quinze ou vingt jours aprés luy avoir fait épuiser ses forces, la chose ne se put faire si secrettement que le Roy n'en fût incontinent averti. La Princesse pour prevenir la honte & le reproche qu'elle apprehendoit, se mit à courir toute effrayée vers le Roy, luy disant qu'il étoit entré un homme dans le haram jusques vers sa chambre, & que c'estoit assurement pour la tuer ou pour la voler; qu'une pareille chose ne s'estoit jamais vûë, que la sureté de sa personne Royale y estoit interressée, & que sa Majesté devoit faire châtier severement tous les Eunuques qui avoient la garde cette nuit-là. Aussi-tôt le Roy accourt en personne avec quantité d'Eunuques, & dans cette extremité le pauvre jeune homme ne sçût faire autre chose que de sauter par une fenêtre dans la riviere qui passe au bas. A l'instant quantité de mon-

de vint de tous costez pour s'en saisir, le Roy criant qu'on ne luy fit point de mal, mais qu'on le menât au grand Prevôt. Depuis ce temps-là on n'en a point oüy parler, & il n'est pas mal-aisé de croire qu'il se passe d'etranges choses dans l'enclos où ces femmes & ces filles sont enfermées.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des preparatifs qui se font pour la feste du Grand Mogol, quand on le pese solemnellement toutes les années; De la richesse de ses trônes, & de la magnificence de sa Cour.*

APRES avoir achevé toutes mes affaires avec le Roy, comme je l'ay dit au premier livre, & allant pour prendre congé de sa Majesté le premier de Novembre 1665. elle me fit dire qu'elle ne vouloit pas que je partisse sans avoir vû sa feste qui estoit proche, & qu'en suite elle me feroit montrer tous ses joyaux. Je reçûs comme je devois l'honneur qu'elle me faisoit, & ainsi je fus spectateur de cette grande feste qui commence le quatriéme de Novembre & dure cinq jours. C'est au temps de la naissance du Roy auquel on a accoûtumé de le peser; & s'il arrive qu'il pese plus que l'année precedente la réjoüissance en est bien plus grande. Quand il a esté pesé il va s'asseoir dans le plus riche des trônes dont je parleray bien-tôt, & alors tous les Grands du Royaume viennent le saluer & luy faire des presens. Les Dames de la Cour luy en envoyent aussi, & il en reçoit encore de tous les Gouverneurs des Provinces, & des autres Grands Seigneurs. Tant en diamans, rubis, emeraudes, perles, or & argent, qu'en riches tapis, en brocarts d'or & d'argent, & autres étofes, en elefans, en chameaux & en chevaux, le Roy reçût ce jour-là plus de trente millions de livres de present.

On commence à faire les preparatifs de cette feste le septiéme de Septembre environ deux mois avant les cinq jours qu'elle doit durer; & il faut que le Lecteur se souvienne icy

de la deſcription que j'ay faite du Palais de Jehanabat au chapitre ſixiéme du premier livre. La premiere choſe que l'on fait eſt de couvrir deux grandes Cours du Palais depuis le milieu de chaque Cour juſques à la Salle qui eſt ouverte des trois coſtez. Les tentes qui couvrent ce grand eſpace ſont de velours rouge en broderie d'or, & ſi peſantes que les arbres qu'on dreſſe pour les ſoûtenir ſont de la groſſeur des maſts de navire, & quelques-uns de trente-cinq à quarante pieds de haut. Il y en a trente-huit pour la tente de la premiere Cour, & ceux qui ſont proche de la Salle ſont couverts de lames d'or de l'épaiſſeur d'un ducat. Les autres ſont couverts d'argent & de la méme épaiſſeur, & les cordes qui tiennent ces arbres ſont de coton de diverſes couleurs, & quelques-unes de la groſſeur d'un bon cable.

La premiere Cour eſt comme j'ay dit ailleurs, entourée de portiques qui ſont accompagnez de petites chambres, & c'eſt où les Omrhas demeurent pendant qu'ils ont la garde. Car il faut remarquer que tous les huit jours un des Omrhas entre en garde, & diſpoſe tant dans la Cour, qu'autour du Palais ou de la tente du Roy quand ſa Majeſté eſt en campagne, les Cavaliers qu'il commande avec pluſieurs elefans. Pendant ces huit jours-là l'Omrah qui a la garde a ſon plat de la cuiſine du Roy; & dés qu'il voit de loin les viandes qu'on lui apporte, il fait trois reverences de ſuite, qui conſiſtent à mettre trois fois la main en terre, & autant de fois ſur la teſte, en diſant que Dieu maintienne le Roy en ſanté, qu'il lui donne longue vie, & qu'il puiſſe vaincre ſes ennemis. Tous ces Omrhas qui ſont les Grands Seigneurs du Royaume, & méme les Princes du ſang, tiennent à grand honneur de garder le Roy, & quand ils montent en garde ou qu'ils en ſortent ils ſe parent de leurs plus beaux habits, leurs chevaux, leurs elefans & chameaux ſont auſſi richement couverts, & quelques-uns des chameaux portent un pierrier avec un homme aſſis derriere pour le tirer. Le moindre de ces Omrhas commande deux mille chevaux; mais quand c'eſt un Prince du Sang qui a la garde il en commande juſques à ſix mille.

Il faut remarquer enſuite que le Grand Mogol a ſept trônes magnifiques, les uns tout couverts de diamans, les autres de rubis, d'émeraudes & de perles.

Le

Le grand trône que l'on dresse dans la Sale de sa premiere Cour est à peu prés de la forme & de la grandeur de nos lits de camp, c'est à dire d'environ six pieds de long & quatre de large. Sur les quatre pieds qui sont fort gros, & de vingt à vingt-cinq pouces de haut, sont posées les quatre barres qui soûtiennent le fond du trône, & sur ces barres sont dressées douze colonnes qui portent le ciel de trois costez, n'y en ayant point à celuy qui regarde la Cour. Tant les pieds que les barres qui sont de plus de dix-huit pouces de large, tout est revêtu d'or emaillé & enrichi de quantité de diamans, de rubis & d'émeraudes. Au milieu de chaque barre on voit un gros rubi balet cabouchon avec quatre émeraudes autour qui forment une croix quarrée. Puis souvent de costé & d'autre le long des barres se voient d'autres semblables croix, disposées de maniere que dans l'une le rubi est au milieu & autour quatre emeraudes; & dans l'autre l'émeraude est au milieu & quatre rubis balets autour. Les emeraudes sont taillées en table, & les places qui sont entre les rubis & les emeraudes sont couvertes de diamans dont les plus grands ne passent pas dix à douze carats, toutes pierres de montre & qui sont fort plates. Il y a aussi en quelques endroits des perles enchassées dans l'or, & à l'un des costez de la longueur du trône il y a quatre marches pour y monter. Des trois carreaux ou coussins qui sont sur le trône, celuy qu'on met derriere le dos du Roy est gros & rond comme un de nos traversins de lit, & les deux autres que l'on met à ses costez sont plats. On voit de plus pendus à ce trône un sabre, une masse d'armes, une rondache, un arc & un carquois avec ses fleches; & toutes ces pieces de méme que les coussins & les marches, tant de ce trône, que des autres six, sont toutes couvertes de pierreries qui assortissent celles dont chacun de ces trônes est enrichi.

Je fis compte des gros rubis balets qui sont autour du grand trône, & il y en a environ cent huit tous cabouchons dont le moindre pese cent carats; mais il y en a qui apparemment pesent deux cens & au delà. Pour ce qui est des émeraudes elles sont d'assez bonne couleur, mais il y en a de bien glaceuses, la plus grande pouvant estre d'environ soixante carats, & la moindre de trente. J'en contay jusqu'à prés de cent soixante, & ainsi il y en a plus que de rubis.

Le fond du ciel eſt tout couvert de diamans & de perles, avec une frange de perles tout autour ; & au deſſus du ciel qui eſt fait en voûte à quatre pans on voit un Paon qui a la queuë relevée faite de ſaphirs bleus & autres pierres de couleur, le corps d'or emaillé avec quelques pierreries, & ayant un gros rubi audevant de l'eſtomac, d'où pend une perle en poire de cinquante carats ou environ dont l'eau eſt jaunâtre. Des deux coſtez du Paon il y a un gros bouquet de la hauteur de cét oyſeau, fait de pluſieurs ſortes de fleurs d'or emaillé avec quelques pierreries. Du coſté du trône qui regarde la Cour il y a un joyau à jour, où il pend un diamant de quatre-vingt à quatre-vingt dix carats avec des rubis & emeraudes autour, & quand le Roy eſt aſſis il a ce joyau droit à ſa vûë. Mais ce qu'il y a à mon avis de plus riche dans ce magnifique trône, eſt que les douze colonnes qui ſoûtiennent le ciel ſont entourées de beaux rangs de perles qui ſont rondes & de belle eau, & peuvent peſer la piece depuis ſix juſques à dix carats. A quatre pieds loin du trône il y a aux deux coſtez deux paraſols plantez, dont les bâtons de ſept à huit pieds de haut ſont couverts de diamans, de rubis & de perles. Les paraſols ſont de velours rouge avec une broderie & une frange de perles autour.

Voilà ce que j'ay pû remarquer de ce fameux trône commencé par Tamerlan & achevé par Cha-gehan, & ceux qui ont les comptes des joyaux du Roy & de ce qu'a coûté ce grand ouvrage, m'ont aſſuré qu'il revenoit à cent ſept mille lacres de roupies, qui ſont cent ſoixante millions 500000. livres de noſtre monnoye.

Derriere ce grand & ſuperbe trône on en dreſſe un plus petit de la forme d'une cuve où l'on ſe baigne. C'eſt un ovale d'environ ſept pieds de long & de cinq de large, & tout le dehors eſt couvert de diamans & de perles, mais il n'y a point de ciel.

Quand on eſt dans cette premiere Cour on voit à main droite une tente particuliere, ſous laquelle durant la feſte du Roy les principales baladines de la ville ſont obligées de ſe trouver, pour chanter & danſer tandis que le Roy eſt dans ſon trône. A gauche il y a une autre place couverte auſſi d'une tente, où ſe tiennent les principaux Officiers de guerre & autres Chefs

de la garde & de la maiſon du Roy.

De ce méme coſté-là pendant que le Roy eſt dans ſon trône il y a trente chevaux tout bridez, quinze d'un coſté & quinze de l'autre, chacun tenu par deux hommes. Les brides ſont fort étroites, & pour la plus grande partie ſont enrichies de diamans, de rubis, d'emeraudes & de perles, quelques-unes n'ayant que de petits morceaux d'or. Chaque cheval a ſur la teſte entre les oreilles un bouquet d'une ſorte de belles plumes, & un petit couſſin ſur le dos avec la ſangle, le tout en broderie d'or; & on luy voit pendu au col quelque grand joyau, ou un diamant, ou un rubi, ou une emeraude. Le moindre de ces chevaux coûte depuis trois juſques à cinq mille écus, & il y en a de vingt mille roupies qui font dix mille écus. Le petit Prince qui n'avoit alors que ſept à huit ans montoit un petit cheval dont la taille n'excedoit pas celle d'un grand levrier, mais qui eſtoit tout-à-fait bien priſe.

Une demi-heure ou une heure au plus aprés que le Roy eſt dans ſon trône, on amene ſept elefans des plus braves & qui ſont inſtruits à la guerre. L'un des ſept a ſon ſiege tout preſt ſur ſon dos au cas que le Roy y voulut monter. Les autres ſont couverts de houſſes en broderie avec des chaînes d'or & d'argent à leur col, & il y en a quatre qui ont ſur la croupe l'étendart du Roy attaché à une demi-pique qu'un homme qui eſt deſſus tient tout droit. On les amene l'un aprés l'autre juſques à quarante ou cinquante pas devant le Roy, & quand l'elefant eſt vis à vis du trône il fait la reverence à ſa Majeſté, en mettant ſa trompe en terre & la relevant ſur ſa teſte par trois fois. A chaque fois il fait un grand cri, puis tourne le derriere au Roy, & un des hommes qui eſt deſſus luy leve la houſſe, afin que le Roy voye qu'il eſt bien gras & qu'on le nourrit bien. Chacun a ſon cordon de ſoye qu'on luy met autour du corps, pour voir de combien il eſt crû depuis l'année paſſée. Le premier de ces elefans que le Roy aime, eſt un grand & furieux animal qui a tous les mois cinq cens roupies pour ſa depenſe. On le nourrit de bonne viande avec quantité de ſucre, & on luy donne de l'eau de vie à boire. J'ay parlé ailleurs du nombre des elefans qu'entretient le Roy; à quoy j'ajoûteray icy, que lorſqu'il ſort ſur ſon elefant les Omrhas le ſuivent à cheval; & que lorſqu'il monte à cheval

les mémes Omrhas le ſuivent à pied.

Aprés que le Roy a vû ſes elefans il ſe leve, & avec trois ou quatre de ſes Eunuques il entre dans ſon Haram par une petite porte qui eſt derriere le trône en ovale.

Les cinq autres trônes ſont auſſi dreſſez dans une ſuperbe Sale qui eſt dans une autre Cour, & ils ſont tout couverts de diamans ſans aucune pierre de couleur. Je n'en fais point de particuliere deſcription depeur d'ennuyer le Lecteur, n'ignorant pas qu'on ſe degoûte des plus belles choſes quand elles ſont trop ſouvent devant les yeux. Ces cinq trônes ſont diſpoſez de telle ſorte qu'ils forment comme une croix, les quatre faiſant un quarré, & le cinquiéme eſtant au milieu, mais un peu enfoncé vers les deux qui ſont derriere ceux que le peuple a en face.

Aprés que le Roy a demeuré environ demi-heure dans ſon Haram, il en ſort avec trois ou quatre Eunuques pour venir s'aſſeoir dans celuy des cinq trônes qui eſt au milieu, & pendant les cinq jours que dure ſa feſte, tantoſt on luy amene ſes elefans, tantoſt ſes chameaux, & tous les Grands de ſa Cour viennent luy faire les preſens accoûtumez. Tout cela ſe fait avec beaucoup de magnificence & un appareil digne du plus grand Monarque de l'Orient, le Grand Mogol en puiſſance & en richeſſe eſtant en Aſie ce que le Roy de France eſt en Europe, mais n'ayant rien de comparable avec luy pour la puiſſance, s'il avoit la guerre avec des peuples vaillans & habiles comme nos Européans,

---

## CHAPITRE IX.

### *De quelques autres particularitez de la Cour du Grand Mogol.*

DEPUIS qu'Aureng-zeb qui regne preſentement s'eſt établi dans le trône des Mogols, qu'il a uſurpé ſur ſon pere & ſur ſes freres, il s'eſt impoſé luy-méme comme j'ay dit, une rude penitence, & ne mange d'aucune choſe qui ait eu vie. Comme il ne ſe nourrit que de legumes & de confi-

tures il eſt devenu maigre & décharné, à quoy contribuent encore les grands jeûnes qu'il obſerve. Pendant tout le temps que dura la comete de l'année qui parut fort grande aux Indes où j'eſtois alors, Aureng-zeb ne bût qu'un peu d'eau & ne mangea qu'un peu de pain de millet; ce qui altera tellement ſa ſanté qu'il faillit à en mourir; car outre cela il ne couchoit que ſur la terre avec une peau de tygre ſur luy, & depuis ce temp-là il n'a jamais eu de ſanté parfaite.

Je me ſouviens d'avoir vû par trois diverſes fois boire le Roy eſtant dans ſon trône. On luy apporte ſur une ſoûcoupe d'or enrichie de diamans, de rubis & d'emeraudes une grande taſſe de criſtal de roche toute ronde & toute unie, & dont le couvercle eſt auſſi d'or avec le meſme enrichiſſement de la ſoûcoupe. Au reſte perſonne ne voit manger le Roy que ſes femmes & ſes Eunuques, & c'eſt tres rarement qu'il va manger chez aucun de ſes ſujets, fuſt-ce un Prince & méme de ſes proches. Pendant que j'étois à mon dernier voyage, Giafer-kan qui eſtoit ſon Grand-Vizir & de plus ſon oncle du coſté de ſa femme, invita le Roy de venir chez luy ſoûs pretexte de voir le nouveau Palais qu'il faiſoit bâtir, ce qui eſtoit le plus grand honneur que ſa Majeſté luy pouvoit faire. Giafer-kan & ſa femme pour luy en témoigner leur reconnoiſſance, luy firent preſent en joyaux, elefans, chameaux, chevaux & autres choſes de la valeur de ſept lacres de roupies, qui font un million cinquante mille livres de noſtre monnoye. Cette femme de Giafer-kan eſt la plus magnifique & la plus liberale de toutes les Indes, & fait elle ſeule plus de dépenſe que toutes les femmes & filles du Roy; ce qui fait que ſa maiſon eſt toûjours endettee, quoy que ſon mari ſoit comme le maître de tout l'Empire. Elle avoit fait preparer un grand feſtin pour le Roy; mais ſa Majeſté n'ayant pas voulu manger chez Giafer-kan, quand elle fut de retour au Palais cette Princeſſe luy envoya les plats qu'elle luy avoit deſtinez. Le Roy trouva tous ces mets ſi fort à ſon goût, qu'il fit donner cinq cent roupies à l'Eunuque qui avoit conduit les viandes, & le double à la cuiſine.

Quand le Roy va à la Moſquée dans ſon Pallekis, un de ſes fils eſt derriere luy à cheval, & tous les Princes & Officiers de ſa miaſon ſont à pied. Ceux qui ſont Mahometans le vont

attendre ſur le haut des degrez de la Moſquée, & quand il eſt prés d'en ſortir ils marchent devant juſques à la porte du Palais. Huit elefans marchent toûjours devant luy; quatre qui portent chacun deux hommes, l'un pour mener l'elefant, l'autre qui eſt ſur ſon dos, & qui porte une étendart attaché à une demy-pique. Les quatre autres ont un ſiege ou une eſpece de trône ſur le dos, dont l'un eſt quarré, l'autre rond; l'un couvert, & l'autre tout fermé de verre de pluſieurs façons. Quand le Roy ſort il a d'ordinaire pour ſa garde cinq ou ſix cens hommes armez chacun d'une maniere de demi-pique. Ils attachent au fer d'enhaut des feux d'artifices, qui ſont deux fuſées en croix chacune de la groſſeur du bras & d'un pied de long, & elles peuvent porter la demi-pique juſqu'à cinq cent pas. Le Roy eſt auſſi ſuivi de trois à quatre cent mouſquetaires qui ſont timides & mal-adroits à tirer, & de quantité de cavalerie qui ne vaut pas mieux. Cent de nos ſoldats d'Europe n'auroient guere de peine à battre mille de ces ſoldats Indiens; mais il eſt vray d'ailleurs qu'ils auroient beaucoup de peine à s'accoutumer à une vie ſi ſobre que la leur. Car tant le cavalier que le fantaſſin ſe paſſe d'un peu de farine pêtrie avec de l'eau & du ſucre noir dont il font des petites boules; & le ſoir quand ils en ont la commodité ils font du Quichery, qui eſt du ris qu'ils font cuire avec une graine de ce nom dans l'eau & le ſel. Pour le manger ils trempent auparavant le bout de leurs doigts dans du beurre fondu, & c'eſt la nourriture ordinaire tant des ſoldats que du pauvre peuple. A quoy il faut ajoûter que la chaleur feroit mourir nos ſoldats, qui ne pouroient pas demeurer à l'ardeur du ſoleil le long du jour comme font les Indiens. Je diray en paſſant que les payſans n'ont pour tout habit qu'un morceau de toile qui leur couvre ſeulement les parties que la pudeur naturelle veut que l'on cache, & qu'ils ſont reduits à une tres grande pauvreté, parce que dés que les Gouverneurs ſçavent qu'ils ont quelque choſe il s'en ſaiſiſſent incontinent de droit ou de force. On voit aux Indes des Provinces toutes deſertes, d'où les payſans s'en ſont fuis à cauſe de la tyrannie des Gouverneurs. Soûs ombre qu'ils ſont Mahometans ils perſecutent à outrance ces pauvres Idolâtres, & ſi quelques-uns embraſſent le Mahometiſme c'eſt pour ne plus travailler; ils ſe font ſoldats ou Faquirs, qui ſont gens qui

font profeſſion d'avoir renoncé au monde & qui ne vivent que d'aumônes, mais au fond qui ſont tous de grands fripons. On fait compte qu'il y a aux Indes huit cens mille de ces Faquirs Mahometans, & douze cens mille d'Idolatres, de quoy je parleray cy-aprés.

Environ tous les quinze jours le Roy va à la chaſſe, & en allant il eſt toûjours monté ſur ſon elefant, comme auſſi pendant que la chaſſe dure. Toutes les bêtes qu'il prend luy ſont amenées juſques à la portée du mouſquet de ſon elefant; ordinairement ce ſont des lions, des tygres, des cerfs & des gazelles; car pour des ſangliers il n'en veut point voir comme bon Mahometan. Au retour il ſe met dans un Pallekis, & c'eſt avec la méme garde & le méme ordre comme lorſqu'il va à la Moſquée, ſinon qu'à la chaſſe il y a deux ou trois cent Cavaliers qui marchent devant luy en confuſion.

Pource qui eſt des Princeſſes, tant les femmes du Roy, que ſes filles & ſes ſœurs, elles ne ſortent guere du Palais, ſinon qu'il aille paſſer quelques jours à la campagne pour leur donner quelque divertiſſement. Quelques-unes ſortent, mais rarement pour aller rendre viſite à quelques femmes de Grand Seigneur, comme à la femme de Giafer-Kan qui eſt la tante du Roy. Mais cela ne ſe fait que par une permiſſion particuliere du Roy. Il n'en eſt pas icy comme dans la Perſe, où les Princeſſes ne font leurs viſites que la nuit, & avec un grand nombre d'Eunuques qui font retirer tous ceux qu'ils rencontrent dans les ruës. Mais à la Cour du Mogol elles ſortent d'ordinaire ſur les neuf heures du matin, & n'ont pour les accompagner que trois ou quatre Eunuques & dix ou douze filles eſclaves qui leur ſervent comme de Dames d'honneur.

Les Princeſſes ſont portées dans des Pallekis couverts de quelques tapis en broderie, & chaque Pallekis eſt ſuivi d'un petit caroſſe où il ne peut entrer qu'une perſonne dedans. Il eſt tiré par deux hommes, & les rouës n'ont pas plus d'un pied de diametre. Le ſujet pourquoy l'on mene ce caroſſe, eſt que lorſque les Princeſſes arrivent au logis où elles veulent aller, les hommes qui portent le Palle-kis ne pouvant aller que juſques à la premiere porte où les Eunuques les font retirer, la Princeſſe entre dans ſon caroſſe, & eſt tirée par ſes filles d'honneur juſques à l'appartement des femmes. Car j'ay

remarqué ailleurs que dans les maisons des Grands l'appartement des femmes est tout au fond, & qu'il faut d'ordinaire traverser deux ou trois grandes cours & un jardin ou deux avant que d'y arriver.

Quand ces Princesses sont mariées avec des Grands de la Cour elles se rendent maîtresses de leurs maris, & s'ils ne vivent pas à leur fantaisie & qu'ils ne fassent pas ce qu'elles souhaitent, comme elles approchent le Roy quand il leur plaist elles luy font accroire ce qu'elles veulent au desavantage de leur maris, & le plus souvent les font priver de leurs charges. Comme c'est la coûtume que le premier né succede au trône bien qu'il fût fils d'une esclave, si-tôt que les Princesses du Haram du Roy sçavent qu'il y a entre-elles une femme grosse elles usent de tous les artifices imaginables pour luy faire perdre son fruit. Estant à Patna l'année 1666. le Chirurgien de Cha-Est-kan qui est un Mestice Portugais, m'assura que la Princesse femme de Cha-Est-kan dans un mois avoit fait perdre le fruit à huit femmes de son Haram, ne voulant point souffrir d'autres enfans que les siens.

---

## CHAPITRE X.

### *Le Grand Mogol fait montrer tous ses joyaux à l'Auteur.*

LE premir jour de Novembre 1665., je fus au Palais pour prendre congé du Roy; mais il me fit dire qu'il ne vouloit pas que je partisse sans avoir vû ses joyaux, puisque j'avois vû les magnificences de sa feste. Le lendemain de grand matin il vint cinq ou six Officiers de la part du Roy, & d'autres de la part du Nabab Giafer-kan, me dire que le Roy me demandoit. Si-tôt que je fus arrivé à la Cour les deux Courtiers des joyaux du Roy dont j'ay parlé ailleurs, m'accompagnerent devant sa Majesté, & aprés luy avoir fait le salut ordinaire ils me menerent dans une petite chambre qui est à un des bouts de la Sale où le Roy estoit assis dans son trône, & d'où il nous pouvoit voir. Je trouvay dans cette chambre Akel-kan Chef du tresor des joyaux, lequel dés qu'il nous eut vû comman-

da

da à quatre des Eunuques du Roy d'aller querir les joyaux, qui furent apportez dans deux grands plats de bois lacrez avec des feüilles d'or, couverts de petits tapis faits exprés, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. Aprés que l'on les eut decouverts, que l'on eut conté par trois fois toutes les pieces, on en fit faire une liste par trois écrivains qui estoient-là. Car les Indiens font toutes choses avec grande circonspection & patience, & quand ils voyent quelqu'un qui agit avec precipitation ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire & en rient comme d'un extravagant.

La premiere piece qu'Akel-kan me mit entre les mains fut le grand diamant, qui est une rose ronde fort haute d'un côté. A l'arreste d'en bas il y a un petit cran, & une petite glace dedans. L'eau en est belle, & il pese trois cent dix-neuf ratis & demi, qui font deux cent quatre-vingt de nos carats, le ratis estant 7 huitiémes de carat. Quand Mirgimola qui trahit le Roy de Golconda son maître, fit present de cette pierre à Cha-Gehan auprés duquel il se retira, elle estoit brute & pesoit alors neuf cent ratis, qui sont sept cent quatre-vingt sept carats & demi, & il y avoit plusieurs glaces. Si cette pierre avoit esté en Europe: on l'auroit gouvernée d'une autre façon car on en auroit tiré de bons morceaux, & elle seroit demeurée plus pesante, au lieu qu'elle a esté toute egrisée. Ce fut le sieur Hortensio Borgis Venitien qui la tailla, dequoy il fut aussi mal recompensé; car quand elle fut taillée on luy reprocha qu'il avoit gasté la pierre qui auroit pû demeurer à plus grand poids, & au lieu de le payer de son travail le Roy luy fit prendre dix mille roupies, & luy en auroit fait prendre davantage s'il en eût eu au de-là. Si le sieur Hortensio eut bien sçu son métier, il auroit pû tirer de cette grande pierre quelque bon morceau sans faire tort au Roy, & sans avoir tant de peine à l'egriser; mais ce n'estoit pas un fort habile diamantaire

Aprés avoir bien contemplé cette grande pierre, & l'avoir remise entre les mains d'Akel-kan, il me fit voir une autre diamant en poire de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Chacun pese cinquante-cinq à soixante ratis, & la poire soixante-deux & demi. En-suite il me montra un joyau de douze diamans, chaque pierre de quinze à seize

ratis, & toutes roses. Dans le milieu il y a une rose en cœur de belle eau, mais avec trois petites glaces, & cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis.

Plus un joyau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne peut pas peser plus de sept à huit ratis, à la reserve de celuy du milieu qui en pese environ seize. Toutes ces pierres sont de la premiere eau, nettes & de bonne forme, & les plus belles qu'on puisse trouver.

Plus deux grandes perles en poire, l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux costez, & de belle eau & de bonne forme.

Plus un bouton de perle qui peut peser cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme & de bonne eau.

Plus une perle ronde belle en perfection un peu plate d'un costé, & qui pese cinquante-six ratis. J'ay sçû le poids au juste de celle-cy, & Cha-Abas II. Roy de Perse l'envoya en present au Grand Mogol.

Plus trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis ou environ, mais dont l'eau tire sur le jaune.

Plus une perle ronde en perfection de trente-six ratis & demi, d'une eau vive blanche & parfaite en toutes manieres. C'est le seul joyau qu'Aureng-zeb qui regne presentement a acheté à cause de sa beauté; car tout le reste luy vient en partie de Dara-cha son frere aîné, dont il eut la depoüille aprés luy avoir fait couper la teste, & en partie des presens qui luy ont esté faits depuis qu'il est monté sur le trône; ayant remarqué ailleurs que ce Roy n'a point d'inclination pour les joyaux, & qu'il se pique seulement d'estre grand zelateur de la loy Mahometane.

Akel-kan me mit de plus entre les mains (car il me laissa tout considerer avec loisir) deux autres perles parfaitement rondes & egales, & qui pesent chacun vingt-cinq ratis & un quart. L'une est un peu jaune, mais l'autre est d'une eau tres vive, & la plus belle que l'on puisse voir. Il est vray comme j'ay dit ailleurs, que ce Prince d'Arabie qui a pris Mascate sur les Portugais, a une perle qui surpasse en beauté toutes celles qui sont au monde; car elle est parfaittement ronde, & si blanche & vive qu'elle est comme transparente, mais elle ne pese que quatorze carats. Il n'y a gueres de Monar-

que dans l'Asie qui n'ayt sollicité ce Prince Arabe de luy vendre cette perle.

Plus deux chaînes, l'une de perles & de rubis de diverses formes & percez comme les perles : l'autre de perles & d'emeraudes rondes & percées. Toutes les perles sont rondes & de plusieurs eaux, de dix à douze ratis la piece. Dans le milieu de la chaîne de rubis il y a une grande emeraude de vieille roche taillée au quadran & fort haute de couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pese environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'emeraudes il y a une amethiste orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

Plus un rubi-balet cabouchon beau de couleur & net percé par le haut, & qui pese dix-sept melscals. Les six melscals font une once.

Plus une autre rubi cabouchon parfait en couleur, mais un peu glacé & percé par le haut, qui pese douze melscals.

Plus une topase orientale fort haute de couleur taillée à huit pans, qui pese six melscals ; mais d'un costé il y a dedans un petit nuage blanc.

Voilà quels sont les joyaux du Grand Mogol, qu'il me fit montrer par une grace particuliere qu'il n'a jamais accordée à aucun autre Franc, & je les ay tous tenus dans ma main & considerez avec assez d'attention & de loisir, pour assurer le Lecteur que la description que je luy en viens de faire est tres exacte & fidele, de méme que celle des trônes que j'ay eu aussi assez de temps de bien contempler.

## CHAPITRE XI.

*Teneur du passeport que le Nabab Cha-Est-Kan envoya à l'Auteur, avec quelques lettres qu'il luy écrivit & leurs réponses, dans lesquelles se voit quel est le style de ces pays là.*

JE viens maintenant au passeport que me donna le Nabab Cha-Est-kan, & aux lettres que je luy écrivis touchant mes affaires; & c'est tant par ces lettres que par les reponses qu'il m'y fit que le Lecteur pourra voir quel est le style & la maniere d'écrire des Indiens. J'aurois bien eu un passeport du Roy mesme, & sa Majesté me l'avoit déja fait délivrer par Giafer-kan son oncle, à qui je le rendis aprés l'avoir lû, parce qu'il n'estoit pas conçu dans les termes que je souhaitois. Je le voulois sans restriction, aussi ample & de la méme maniere que celuy que j'avois eu du Roy de Perse, en vertu duquel j'estois exent de toutes doüanes allant & venant, soit que je vendisse ou que je ne vendisse pas; au lieu que le passeport qu'on m'offroit de la part du Grand Mogol estoit limité, & en cas de vente il falloit payer la doüane de ce que j'aurois vendu. Bien que Giafer-kan m'assurât que c'estoit le plus favorable passeport de cette sorte que le Roy eût jamais donné, & qu'il ne pût estre autrement selon la coûtume, neanmoins je ne voulus pas l'accepter, & je me contentay de celuy que j'avois eu depuis quelques années de Cha-Est-Kan, lequel me suffisoit & qui estoit autant ou plus estimé que celuy du Roy. Il est vray que sa Majesté ne voulut pas que je payasse rien à la doüane de ce que je luy avois vendu, & que la chose se fit de bonne grace.

*Copie de la lettre que l'Auteur écrivit à Cha-Est-Kan oncle du Grand Mogol le 29. de May 1659.*

LE moindre des serviteurs de Vostre Altesse, & qui prie Dieu pour la prosperité de vôtre Grandeur, Jean Baptiste Tavernier François, presente requeste à vostre liberale benignité, vous qui estes le Lieutenant du Roy, qui gouverne comme parent de sa Majesté tous les Royaumes qui sont sujets à son sceptre, lequel a remis à vostre conduite les plus importantes affaires de sa couronne, le Prince invincible Cha-Est-Kan que Dieu tienne en sa garde.

Il y a quelques années que j'eus l'honneur de presenter à Vostre Altesse, estant Gouverneur du Royaume de Guzerate, assistant dans Amad-abat, quelques grosses perles & autres raretez, qui furent trouvées dignes de vostre tresor, desquelles je receus un juste payement & magnifique liberalité. En ce méme-temps je receus vos commandemens de retourner en Europe, & de faire recherche d'autres raretez & de vous les apporter; ce que j'ay fait pendant les cinq ou six ans que j'ay couru plusieurs Royaumes de l'Europe, où j'ai fait rencontre de quantité de belles pieces & rares curiositez qui sont dignes d'estre presentées à Vostre Altesse. Et parce que j'avois appris estant à la Cour du Roy de Perse, que dans les Indes il y avoit des guerres, j'ai envoyé par un de mes serviteurs les susdits effets & raretez par la voye de Maslipatan; & moi estant arrivé à Surate il y a quelques jours, j'ai eu avis que le tout est heureusement arrivé à bon port. Que si son Altesse a agreable d'acheter les susdites raretez, & que je les porte en sa presence, je la supplie de m'envoyer un commandement, afin que je puisse passer comme allant vers elle, sans qu'on me fasse aucun travail en chemin. Que si Vostre Altesse n'a pas agreable que j'aille vers elle, je prendray resolution d'aller en quelque autre lieu. Cependant j'attendray ici à Surate vos commandemens, en priant Dieu qu'il vous conserve toûjours en toutes sortes de prosperitez.

*Traduction de la premiere lettre que Cha-Est-Kan écrivit à l'Auteur pour réponse à la precedente.*

GRAND DIEU.

AU cheri de la fortune, appuy de la vertu, le Sieur Tavernier François, Mon cher amy ; Sçachez que vostre lettre m'a esté renduë, par laquelle j'ay sçû vostre retour à Surate, & comme vous avez apporté ce que je vous avois recommandé. J'ay tout consideré distinctement ce que vous m'avez écrit, ce qui m'a donné beaucoup de contentement ; c'est pourquoy il faut qu'à la reception de la presente, vous vous resolviez de venir en ma presence avec ce que vous avez apporté, & soyez certain que je vous feray toute la courtoisie possible, & tous les avantages que vous pouvez desirer. De plus je vous envoye le passeport que vous m'avez demandé, vous recommandant de venir promptement, & que je voye ce dont vous m'avez parlé en la vostre. Le plûtost que vous pourrez venir ce sera le meilleur, pourquoy écrire davantage ? Fait l'onziéme du mois Chouval de l'année de Mahomet 1069.

*Ce qui suit est écrit de la propre main de Cha-Est-Kan.*

L'élû de mes plus cheris, vôtre requeste m'a esté renduë, Dieu vous benisse, & qu'il vous soit en bien que vous avez tenu vostre parole, & mis en effet vostre promesse. Il faut que vous veniez promptement en ma presence, & soyez certain que vous aurez toute sorte de contentement & profit avec moy. Ce qui suit est contenu dans le tour de son sceau.

*Le Prince des Princes.*
*Le serviteur du Roy.*
*Conquerant Aureng-zeb.*

## *Traduction du passeport que Cha-Est-Kan envoya à l'Auteur.*

GRAND DIEU.

A Tous les Agens & assistans aux doüanes & peages, à tous les Gardes des chemins grands & petits, depuis le Bander Surate jusques à la Cour de Jehanabat. Comme ainsi soit que le Sieur Tavernier François, le plus élevé en dignité & cheri de nous, qui est serviteur de ma maison, vient du Bander Surate en ma presence, que personne de quelque condition que ce soit & pour quelque prétexte que ce soit, n'empesche son chemin ou son passage, ne luy donne peine ou travail; mais le laisse passer avec toute sorte de seureté, afin que commodément il puisse venir en ma presence, & qu'un chacun des susnommez le fasse accompagner dans les terres de leurs jurisdictions, afin de rendre son passage plus facile. Je vous recommande fort cette affaire, & que personne ne fasse le contraire. Fait l'onziéme du mois Chouval de l'année de Mahomed 1069.

## *Traduction de la deuxiéme lettre que Cha-Est-Kan a écrite à l'Auteur.*

GRAND DIEU.

AU plus expert des Ingenieurs & la crême des bons esprits, le Sieur Tavernier François; Sçachez que je vous tiens au nombre de mes plus chers favoris & bien-aimez. Comme je vous avois écrit cy-devant de venir à Jehanabat, & d'apporter avec vous les raretez que vous avez pour moy; maintenant que par les faveurs & graces du Roy j'ay esté constitué son Viceroy & Gouverneur au Royaume de Dekan, si-tost que j'ay eu receu les commandemens de sa Majesté je me suis

mis en chemin le 25. du mois Chouval ; c'eſt pourquoy à preſent il n'eſt pas à propos que vous veniez à Jehanabat ; mais faites en ſorte de vous trouver au plûtoſt à Brampour, où avec l'aide de Dieu j'arriveray avant deux mois ou environ. J'eſpere que vous ferez ſuivant ce que je vous écris.

## *Réponſe de l'Auteur à cette deuxiéme lettre.*

CELUY qui prie Dieu pour voſtre Alteſſe, & pour l'accroiſſement de voſtre Grandeur & proſperité, Jean Baptiſte Tavernier François, &c. comme à la premiere lettre.

J'ay receu l'honneur du commandement dont voſtre Alteſſe a voulu accroître la fortune du moindre de ſes ſerviteurs : Salut au Nabab, le Prince des Princes. Je m'eſtois donné l'honneur ces jours paſſez de vous écrire par le valet-de-pied de la maiſon de Voſtre Alteſſe, qu'aprés les pluyes je ne manquerois pas d'aller en voſtre preſence à Jehanabat. Maintenant que vous ordonnez que ce ſoit à Brampour je ſuivray vos ordres, & porteray avec moy toutes les raretez que j'ay deſtinées pour le ſervice de Voſtre Alteſſe. Fait le dixiéme du mois Hage.

## *Traduction de la troiſiéme lettre que Cha-Eſt-Kan a écrite à l'Auteur.*

GRAND DIEU.

LE plus cheri de mes favoris, Sieur Tavernier François ; Sçachez que je vous ay fortement dans ma memoire. La lettre que vous m'avez écrite par mon envoyé m'a eſté renduë, je l'ay leuë attentivement parole pour parole. Vous m'écrivez que les pluyes & mauvais chemins vous empeſchoient de venir, & qu'aprés l'hyver vous me viendriez trouver. Maintenant que les pluyes ſont paſſées, & que j'eſpere que dans vingt-cinq ou vingt-ſix jours je ſeray à Aureng-abat, à la reception de la preſente faites diligence pour m'y venir trouver, je crois que vous n'y manquerez pas. Fait le cinquiéme

quiéme du mois de Sefer l'année premiere du regne d'Aurengzeb.

*Ce qui suit est écrit de la propre main du Nabab.*

Cher ami, vous ne manquerez pas de mettre en œuvre & execution ce que je vous ay écrit.

## *Réponse de l'Auteur à cette troisiéme lettre.*

LE moindre des serviteurs de Vostre Altesse, Jean Baptiste Tavernier François, prie Dieu pour la prosperité de sa personne. Vous qui estes le Lieutenant du Roy, le canal par lequel decoulent ses faveurs, dont le surnom est venerable & plein de respect, qui estes proche parent du Roy, le Gouverneur General de ses Royaumes, auquel il remet la resolution de toutes les affaires d'importance; Vous qui estes le Prince de Princes. Moy serviteur de Vostre Altesse je luy presente cette requeste. Estant revenu en ce païs cy pour obeïr à vos commandemens, je m'estois totalement confié en vôtre faveur, & lorsque je me croyois le plus rempli de vos graces, je suis tombé dans les rets de Mirza-Arab Gouverneur de Surate: car ayant receu les derniers ordres de Vostre Altesse, j'ay esté prendre congé de lui pour vous aller faire la reverence. Il m'a répondu qu'il avoit écrit au Roy touchant ma personne, & qu'ainsi il ne me pouvoit donner licence jusques à ce qu'il eût eu réponse de sa Majesté. Je lui ay representé que n'ayant rien avec moy, & à mon arrivée dans ce port n'ayant esté trouvé chargé d'aucune marchandise de consideration passant dans la doüane, je m'étonnois comme il avoit écrit au Roy touchant ma personne. Nonobstant toutes mes raisons il n'a point changé d'opinion, & ne me veut pas donner licence de sortir de Surate. Maintenant tout est dans les mains de Vostre Altesse, à laquelle il importe que j'obeïsse à ses commandemens, & qu'une personne comme Mirza-Arab ne puisse s'opposer à ses volontez avec une resistance si formelle. Outre que n'ayant pas mes effets avec moy comme j'ai écrit à Vostre Altesse, mon retardement dans Surate m'apporte un notable dommage, qui ne peut que vous causer du dé-

plaiſir. De plus elle empeſchera les marchands de venir en ce port, & cela apportera un notable préjudice au Royaume. Pour ce qui me touche je ſuis reſolu de faire mettre mes effets dans le feu, ou de les faire jetter dans la mer plûtoſt que de permettre qu'autre que Voſtre Alteſſe les voye. J'ay eſperance que la haute puiſſance de Voſtre Alteſſe me retirera bien-toſt du travail où je ſuis, & me donnera le moyen de lui aller faire la reverence. Et j'eſpere que la nouvelle des faveurs que je reçois de Voſtre Alteſſe eſtant arrivée en France, donnera occaſion à pluſieurs puiſſans marchands de trafiquer en ce Royaume, & alors les Indes connoîtront que les rares marchandiſes des François & leurs riches curioſitez, feront honte à tout ce qui a paru juſques à preſent dans ce païs-ci. Voilà ce que j'ai crû eſtre neceſſaire d'écrire à Voſtre Alteſſe. Fait à Surate ce 25. du mois Rabi & Auel.

Toutes ces lettres & ces réponſes furent cauſe que je m'arreſtay prés de ſix mois à Surate, & enfin il vint un ordre exprés du Nabab au Gouverneur de cette ville de me laiſſer partir, autrement qu'il le depoſſederoit de ſa Charge. Le Gouverneur de Surate eut un tel dépit d'avoir eu le démenti, que lorſque je fus prendre congé de lui il ne daigna pas me regarder, de quoi je le tins volontiers quite.

Sur l'avis que j'avois eu que le Nabab eſtoit parti de Aurengabat, je le fus trouver à l'armée en Decan où il avoit aſſiegé Choupar l'une des villes du Raja Seva-gi. Je lui vendis ce que je lui avois deſtiné, & pendant le temps que je fus auprés de lui il donna ordre que rien ne me manquât, ni pour ma bouche, ni pour la nourriture de mes chevaux. On m'envoyoit tous les jours quatre plats de viande, & deux de fruit & de confitures, ce qui demeuroit d'ordinaire tout entier à mes ſerviteurs, parce qu'on ne me laiſſoit guere manger dans ma tente. Le Nabab ſouhaittoit que cinq ou ſix Rajas ou Princes Idolâtres qu'il avoit dans ſon armée me traittaſſent à leur mode ; mais leur ris & leurs herbages, qui ſont, comme j'ay dit, tous leurs mets, eſtoient ſi remplis de poivre, de zinzembre & d'autres épiceries qu'il m'eſtoit impoſſible d'en manger, & que je ſortois du repas avec tres-bon appetit. Pendant ce temps-là le Nabab fit joüer une mine, ce qui étonna ſi fort les habitans de Choupar qu'ils ſe rendirent à compoſition ;

de quoi les ſoldats qui croyoient prendre la ville d'aſſaut, furent bien fâchez, ſe voyant privez de l'eſpoir du pillage dont ils ſe flattoient. A mon départ le Nabab voulut me faire payer; mais lui ayant repreſenté que j'avois à paſſer un païs fâcheux, & à craindre les coureurs des deux armées, je le priay de me faire toucher mon argent à Dultabat, ce qu'il m'accorda volontiers, & ſur un ordre qu'il me donna je fus payé dés le lendemain de mon arrivée en cette ville. Le Treſorier qui me compta l'argent m'aſſura qu'il en avoit receu l'avis quatre jours auparavant par un exprés, & que le Nabab lui commandoit de me payer promptement; ce qui fait connoître la grande exactitude des Indiens en fait de negoce à ſatisfaire ſans delay à ceux à qui il eſt dû.

---

## CHAPITRE XII.

### *Des marchandiſes qui ſe tirent, tant de l'Empire du Grand Mogol, que des Royaumes de Golconda & de Viſapour, & autres Eſtats voiſins.*

JE me perſuade aiſément que ceux qui peuvent avoir écrit avant moy de l'eſtat de l'Empire du Grand Mogol, ne ſe ieront pas aviſez de donner une liſte bien exacte de toutes les marchandiſes qu'il fournit aux étrangers; ce que je tâcheray de faire ſelon la connoiſſance que j'en ay acquiſe pendant les longues années que j'ai paſſées en divers voyages en ces païs-là. Le Lecteur me ſçaura ſans doute bon gré de cette recherche que j'ay faite avec beaucoup de ſoin, particulierement s'il aime le commerce, & s'il eſt curieux de ſçavoir ce que l'art & la nature produiſent de ſingulier en divers lieux pour entretenir la ſocieté entre les hommes.

Il faut ſe ſouvenir ici de ce que j'ai remarqué au commencement du premier livre touchant les poids & les meſures dont on ſe ſert dans les Indes, où j'ai parlé de la Mein & de la Serre. Il me reſte à dire un mot du Cobit.

Le *Cobit* eſt une meſure pour toutes les marchandiſes qui ſe doivent meſurer comme à l'aune, & il y en a de diverſes ſortes,

comme nous avons en Europe de diverſes ſortes d'aunes. On le diviſe par 24. *taſots*, & comme la plus grande partie des marchandiſes des Indes ſe debite à Surate, voicy à la marge quelle eſt la meſure du quart de Cobit de la ville de Surate diviſé par ſix taſots.

Je devrois commencer la liſte des marchandiſes par les plus precieuſes de toutes, qui ſont les diamans & les pierres de couleur; mais comme la matiere eſt un peu ample & des plus importantes de mes relations, j'en donneray un traité à part, & ne feray mention dans ce chapitre que des ſoyes, des toiles, des cotons, des épiceries & des drogues, qui ſont les cinq claſſes où ſe peuvent rapporter toutes les ſortes de marchandiſes qu'on tire des Indes.

## *Des Soyes.*

KASEMBAZAR village du Royaume de Bengala peut fournir tous les ans juſqu'à vingt-deux mille bales de ſoye, chaque bale peſant cent livres. Les 22. milles bales viennent à deux millions deux cens mille livres à 16. onces pour livre. Les Hollandois en enlevoient d'ordinaire, ſoit pour le Japon, ſoit pour la Hollande, ſix à ſept mille bales, & ils auroient bien voulu en pouvoir enlever davantage: mais les marchands de Tartarie & de tout l'Empire du Mogol s'y oppoſent; car ces marchands en enlevent autant que les Hollandois, & le reſte demeure aux habitans du païs pour la fabrique de leurs étofes. Ils amenent toutes ces ſoyes dans le Royaume de Guzerate, & la plus grande partie vient à Amad-abat & à Surate où on la travaille.

Premierement il ſe fait des tapis de ſoye & or, d'autres de ſoye or & argent, & d'autres tout de ſoye. Pour les tapis de laine ils ſe font à Vettapour à douze coſtes d'Agra.

En ſecond lieu il ſe fait des ſatins avec des rayes or & argent, d'autres avec des rayes de diverſes couleurs, d'autres tout unis, & il en eſt de méme des tafetas.

En troiſiéme lieu il ſe fait des Patoles, qui ſont des étofes de ſoye fort molles toutes teintes en fleurs de diverſes couleurs, & la fabrique en eſt à Amad-abat. Il y en a de huit roupies juſques à quarante. C'eſt un des bons negoces des Hol-

landois qui ne souffrent pas qu'aucun de la Compagnie en face trafic en particulier, & ils les transportent aux Isles Philippines, de Borneo, de Java, de Sumatra, & autres voisines.

Pour ce qui est des soyes cruës, il faut remarquer qu'il n'y en a de blanches naturellement que dans la Palestine, & que les marchands d'Alep & de Tripoli ont méme de la peine à en tirer une petite quantité. Ainsi la soye de Kasembasar est jaunâtre, comme sont toutes les autres soyes cruës qui viennent de la Perse & de la Sicile. Mais ceux de Kasembasar ont l'industrie de blanchir la leur, avec une lessive faite des cendres d'un arbre qu'on appelle le figuier d'Adam, qui la rend aussi blanche que la soye de Palestine. Les Hollandois font descendre leurs soyes & les autres marchandises qu'ils tirent de Bengala, par le canal qui va de Kasembazar au Gange, & ce canal a prés de quinze lieuës de cours. Il reste encore autant de chemin à descendre par le Gange jusquà Ouguely, où ils chargent les marchandises dans leurs vaisseaux.

## *Des Toiles, & premierement des Chites ou toiles peintes.*

LEs Chites ou toiles peintes qu'on appelle *Calmendar*, c'est à dire faites au pinceau, se fabriquent dans le Royaume de Golconda, & particulierement aux environs de Maslipatan; mais il s'en fait si peu que quand on mettroit en besogne tous les ouvriers qui s'entendent à travailler à ces toiles, mal-aisement en pourroit-on enlever trois balles.

Toutes les Chites qui se font dans l'Empire du Grand Mogol sont imprimées & de differente beauté, tant pour l'impression que pour la finesse de la toile. Celles qui se font à Lahor sont les plus grossieres de toutes, & par consequent les moins cheres. Elles se vendent par *corges*, une corge faisant vingt pieces, & on la paye depuis 16. jusqu'à 30. roupies.

Des Chites qui se font à Seronge, la corge se vend depuis 20. jusqu'à 50. roupies & au de-là.

Toutes les Chites dont je viens de parler sont toiles pressées, dont on fait des couvertures de lit, des sofra ou napes à

la mode du païs, des tayes de couſſins, des mouchoirs, & ſur tout des camiſoles pour l'uſage tant des hommes que des femmes, principalement en Perſe.

Les Chites de toile claire ſe font à Brampour. Il s'en fait des mouchoirs qui ſont pour le preſent de grande uſage à ceux qui prennent du tabac en poudre, & une ſorte de voile appellé *Ormis*, dont les femmes ſe ſervent dans toute l'Aſie pour mettre ſur leur teſte & autour du cou.

Les *Baſtas* ou toiles teintes en rouge, en bleu, ou en noir, ſe portent toutes blanches à Agra & à Amadabat, parce que ces deux villes ſont proche des lieux où ſe fait l'Indigo dequoy l'on ſe ſert pour la teinture; & il y en a depuis deux roupies la piece juſques à trente ou quarante, ſelon la fineſſe & l'or qui eſt aux deux bouts, & à quelques-unes aux coſtez. Les Indiens ont l'invention de paſſer quelques-unes de ces toiles par une certaine eau qui les fait parêtre comme un camelot ondé, & ce ſont les pieces les plus cheres.

Ces ſortes de toile qui ſont de deux roupies la piece juſqu'à douze ſe tranſportent à la coſte de Melinde; & c'eſt le plus grand negoce que fait le Gouverneur de Mozambique, qui les débite aux Cafres pour les porter dans les terres des Abyſſins & au Royaume de Saba, parce que ces peuples n'ayant point l'uſage du ſavon ils ne font que laver ſimplement ces toiles. Celles qui ſont au-deſſus de douze roupies juſqu'au plus haut prix, ſe tranſportent aux Iſles Philippines, de Borneo, de Java, de Sumatra & autres. Les femmes de ces Iſles n'ont pour tout habit qu'une piece de ces toiles, dont ſans la couper une partie leur ſert de cotillon, & ils s'entortillent l'autre au tour de l'eſtomac & de la teſte.

## *Toiles blanches.*

LEs toiles blanches viennent en partie d'Agra & devers Lahor, en partie de Bengala, & quelques-unes de Brouda, de Baroche, de Renonſari & autres lieux. Elles viennent crûës à Renonſari & à Baroche, où l'on a la commodité de les blanchir dans de belles prairies, & à cauſe de la quantité de limons qu'il y a au voiſinage; car les toiles ne ſont jamais bien blanches ſi elles ne paſſent pas l'eau de limon.

Les toiles qui viennent d'Agra, de Lahor & de Bengala se vendent par corges, & il y en a depuis seize roupies jusqu'à trois ou quatre cent & au de-la, selon que le marchand les veut faire travailler.

Les toiles qui viennent de Renonsari & de Baroche sont de vingt & un cobits estant cruës, & estant blanchies de vingt cobits. Celles de Brouda ne sont que de vingt cobits estant cruës, & de dix-neuf cobits & demi estant blanchies.

Toutes les toiles ou baftas qui viennent de ces trois villes sont de deux sortes; car il y en a de larges & d'étroites, & c'est des étroites dont je viens de parler, lesquelles se vendent depuis deux mamoudis jusqu'à six.

Les baftas larges ont un cobit & un tiers, & la piece est de vingt cobits. On les vend d'ordinaire de cinq mamoudis jusqu'à douze; mais le marchand qui est sur les lieux en peut faire faire de beaucoup plus larges & plus fines, & jusques à cinq cens mamoudis la piece. De mon temps j'en ay vû vendre deux pieces, dont il fut payé pour chacune mille mamoudis. Les Anglois en acheterent une, & les Hollandois l'autre, & elles estoient chacune de vingt-huit cobits. Mahamed-Ali-Beg revenant en Perse de son Ambassade des Indes, presenta à Cha-Sefi II. une noix de cocos de la grosseur d'un œuf d'autruche toute enrichie de pierreries; & quand elle fut ouverte on en tira un turban qui avoit soixante cobits de long, & d'une toile si fine qu'on ne pouvoit presque juger ce qu'on avoit dans la main. Au retour d'un de mes voyages j'eus la curiosité d'apporter une once de fil dont la livre coûtoit six cent mamoudis, & la feuë Reine-Mere avec plusieurs Dames de la Cour fut surprise de voir un fil si delié & qui échapoit presque à la vûë.

## *Des Cotons filez.*

LEs cotons filez & non-filez viennent des Provinces de Brampour & de Guzerate. Les non-filez ne passent point en Europe estant une marchandise de trop d'embarras & de peu de valeur, & ils ne se transportent qu'à la mer rouge à Ormous, à Balsara, & quelquefois aux Isles de la Sonde & aux Philippines. Pour les cotons filez les Compagnies Angloise

& Hollandoiſe en tranſportent quantité en Europe, mais ce ne ſont pas de plus fins, & des ſortes dont elles ſe chargent la mein vaut depuis quinze juſques à cinquante mamoudis. Ce ſont de ces ſortes qui ſervent pour faire des meches de chandelles, pour faire des bas, & pour méler dans les fonds des étofes de ſoye. Pour des ſortes plus fines cela n'eſt pas à l'uſage de noſtre Europe.

## *De l'Indigo.*

L'INDIGO vient de divers lieux de l'Empire du Grand Mogol, & ſelon ces divers lieux il a des qualitez differentes qui augmentent ou diminuent ſon prix.

Premierement il en vient du territoire de Biana, d'Indoua, & de Corſa à une journée ou deux d'Agra, & il eſt eſtimé le meilleur de tous. Il s'en fait auſſi à huit journées de Surate, & à deux lieuës d'Amadabat dans un village appellé Sarqueſſe. C'eſt d'où vient l'Indigo plat; & il en vient encore de méme nature & à peu prés de méme prix ſur les terres du Roy de Golconda. La mein de Surate qui eſt de 42. ſerres, ou de nos livres 34. $\frac{1}{2}$, ſe vend depuis 15. juſqu'à 20. roupies. Il s'en fait encore à Baroche de méme qualité que le precedent. Pour celuy du voiſinage d'Agra, il ſe fait par morceaux comme des demi bales, & c'eſt comme j'ai dit, le plus recherché de toutes les Indes. Il ſe vend par mein, & la mein en ces quartiers-là eſt de 60. ſerres, qui reviennent à 51. $\frac{4}{5}$ de nos livres. On en païe d'ordinaire de 36. juſqu'à 40. roupies. Il croit encore de l'Indigo à trente ſix lieuës de Brampour venant à Surate, à un gros village appellé Raout & à d'autres petits villages voiſins; & les gens du lieu en debitent d'ordinaire pour plus de cent mille roupies.

Il vient enfin de l'Indigo de Bengala que la Compagnie Hollandoiſe fait tranſporter à Maſlipatan; mais on a cét Indigo & celuy de Brampour & d'Amadabat à meilleur marché de quatre-vingt pour cent que celuy d'Agra.

L'Indigo ſe fait d'une herbe qu'on ſeme tous les ans aprés que les pluyes ſont paſſées, & qui lors qu'elle eſt crûë reſſemble fort à du chanvre. On la coupe trois fois l'année, & la premiere coupe ſe fait quand elle eſt haute d'environ deux

ou

ou trois pieds, & on la coupe à demi-pied prés de terre. La premiere herbe eſt ſans comparaiſon meilleure que les deux autres, la ſeconde eſtant moins de dix ou douze pour cent que la premiere, & la troiſiéme au deſſous de la ſeconde de vingt pour cent. On en fait la diſtinction par la couleur en rompant un morceau de la paſte. La couleur de l'indigo qu'on fait de la premiere herbe eſt d'un violet bluâtre plus brillant & plur vif que les deux autres; & celle du ſecond eſt plus vive auſſi que la troiſiéme. Mais outre cette difference qui en fait une ſi notable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité comme je diray ailleurs.

Aprés que les Indiens ont coupé cette herbe, ils la jettent dans des étangs qu'ils font avec de la chaux, laquelle devient ſi dure qu'on diroit qu'ils ſont faits d'une ſeule piece de marbre. Ils ſont d'ordinaire de quatre-vingt à cent pas de tour, & eſtant pleins d'eau à moitié ou un peu plus, on acheve de les emplir de l'herbe qu'on a coupée. On la braſſe tous les jours, & on la broüille avec l'eau juſqu'à ce que la feuille (car la tige ne vaut rien) ſe reduiſe comme en vaſe ou terre graſſe. Cela fait on la laiſſe repoſer pendant quelques jours, & quand on voit que tout eſt au fond & que l'eau eſt claire par deſſus, on ouvre les trous qui ſont faits autour de l'étang, pour laiſſer écouler l'eau. Puis l'eau eſtant ecoulée on remplit des corbeilles de cette vaſe, apres quoy dans un champ uni on voit chaque homme auprés de ſa corbeille prendre de cette paſte avec les doigts, & en faire des morceaux de la forme & de la groſſeur d'un œuf de poule coupé en deux, c'eſt à dire plat en bas & en pointe par le haut. Mais pour l'Indigo d'Amadabat, ils l'applatiſſent & le font de la forme d'un petit gâteau. Cecy eſt particulierement à remarquer, que les marchands pour éviter de payer la doüane d'un poids inutile, avant que de tranſporter l'Indigo d'Aſie en Europe ont ſoin de le faire cribler, pour en oſter la pouſſiere qui s'y attache, & qu'ils vendent aprés à ceux du païs qui s'en ſervent dans leurs teintures. Ceux qui ſont employez à cribler l'Indigo doivent uſer de grandes precautions. Car pendant qu'ils ſont dans cette occupation ils tiennent un linge devant le viſage, & ont ſoin que tous leurs conduits ſoient bien bouchez, ne laiſſant que deux petits trous au linge à l'endroit des yeux.

pour voir ce qu'ils font. De plus tant ceux qui criblent l'Indigo, que les écrivains ou ſouſmarchands de la compagnie qui le voyent cribler, doivent toutes les demi-heures boire du lait, ce qui leur eſt encore un preſervatif contre la ſubtilité de la pouſſiere de l'Indigo. Toutes ces precautions n'empêchent pas que s'eſtant occupez huit ou dix jours de la ſorte à cribler l'Indigo, tout ce qu'ils crachent pendant quelque temps ne ſoit tout bluâtre. J'ay méme fait plus d'une fois cette remarque, que mettant un œuf le matin auprés de ces cribleurs, le ſoir quand on vient à le caſſer le dedans eſt tout bleu, tant cette pouſſiere d'Indigo eſt penetrante.

A meſure qu'on tire de la pâte des corbeilles avec les doigts trempez dans de l'huyle, & qu'on en fait des morceaux, on les expoſe au ſoleil pour les ſecher. Et quand les marchands achetent l'Indigo ils en font toûjours brûler quelques morceaux, pour voir s'il n'y a point de ſable parmi. Car les païſans qui tirent la pâte de la corbeille pour la mettre en morceaux, aprés qu'ils ont mis leurs mains dans l'huyle, ils la mettent dans le ſable, qui ſe méle avec la pâte qui la rend plus lourde, & quad on la brûle l'Indigo vient en cendre, & le ſable demeure en ſon entier. Les Gouverneurs font ce qu'il peuvent pour oſter cette tromperie; mais il y a toûjours quelqu'un qui s'en méle.

## *Du Salpêtre.*

LE ſalpêtre vient en quantité d'Agra & de Patna ville de Bengala, & le rafiné coûte trois fois plus que celuy qui ne l'eſt pas. Les Hollandois ont établi un magazin à Choupar qui eſt à quatorze lieües au deſſus de Patna, & leurs ſapêtres y eſtant rafinez ils les font tranſporter par la riviere juſqu'à Ouguely. Ils avoient fait venir des chaudieres de Hollande, & pris des rafineurs pour rafiner eux-mémes leurs ſalpêtres; mais cela ne leur a pas reüſſi, parce que les gens du païs voyant que les Hollandois leur vouloient oſter le gain du rafinement, ne leur fournirent plus de petit laict ſans quoy le ſalpêtre ne ſe peut blanchir; car il n'eſt point du tout eſtimé, s'il n'eſt fort blanc & fort tranſparent. La mein de ſalpétre rafiné revient à ſept mamoudis.

## *Des Epiceries.*

LE cargamon, le zinzembre, le poivre, la noix muſcade, la fleur muſcade, le clou de girofle, & la canelle, ſont les differentes eſpeces d'epiceries dont nous avons connoiſſance. Je mets pour les deux premieres le cargamon & le zinzembre, parce que le cargamon croît dans les terres de Viſapour, & le zinzembre dans celles du Grand Mogol, & que les autres eſpeces d'épiceries ſont apportées de dehors à Surate où s'en fait le grand commerce.

Le cargamon eſt la plus excellente ſorte de toutes les epiceries, mais elle eſt tres rare, & comme il n'en croît que fort peu au lieu où j'ay dit, on n'en ſert en Aſie que ſur la table des Grands. Les cinq cens livres de cargamon ſe vendent depuis cent juſques à cent dix reales.

Le zinzembre vient en quantité d'Amadabat, où il en croît plus qu'en aucun lieu de l'Aſie, & l'on auroit de la peine à croire combien il s'en tranſporte de confit dans les païs étrangers.

Le poivre eſt de deux ſortes. Il y en a dont le grain eſt petit, & d'autre dont le grain eſt gros, ce que l'on appelle d'ordinaire petit poivre & gros poivre. Le gros vient pour la plus grande partie de la coſte de Malavar, & Tuticorin & Calicut ſont les villes où on le va acheter. Il en vient auſſi des terres du Roy de Viſapour, & la vente s'en fait à Rejapour petite ville de ce Royaume. Les Hollandois qui le vont acheter des Malavares ne donnent point d'argent, mais ils donnent en échange pluſieurs ſortes de marchandiſes, comme du coton, de l'opium, du vermillon & du vif-argent, & c'eſt ce gros poivre que l'on tranſporte en Europe. Pour le petit poivre qui vient de Bantam, d'Afchen & de quelques autres lieux vers l'Orient, il ne ſort point de l'Aſie où il s'en conſume beaucoup, particulierement parmi les Mahometans. Car dans une livre de petit poivre il y a le double de grains que dans la livre du gros. Et plus il y a de grains dans le pilau où ils en jettent à poignée, plus ces petits grains paroiſſent; joint que le gros poivre donne trop de chaleur à la bouche.

Ce petit poivre rendu à Surate a eſté vendu en quelques années treize ou quatorze mamoudis la mein, & je l'ay vû acheter à ce prix-là par les Anglois qui le tranſportoient à

Ormus, à Balſara & à la mer-rouge. Pour le gros poivre que les Hollandois vont enlever à la coſte de Malavar, les cinq cens livres ne leur reviennent en troc qu'à trente huit reales; mais ſur les marchandiſes qu'il donnent en troc ils gagnent le cent pour cent. On le peut avoir argent contant pour vingt-huit ou trente reales; mais de cette ſorte ce ſeroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Pource qui eſt enfin du poivre long, ſans ſortir des Eſtats du Grand Mogol il s'en trouve aſſez dans le Royaume de Guzerate, & il ſe vend d'ordinaire de douze à quinze mamoudis la mien. Le bois de poivre long n'en coûte que quatre.

La noix muſcade, la fleur de muſcade, le clou de girofle, & la canelle, ſont les ſeules épiceries que les Hollandois ont entre leurs mains. Les trois premieres ſortes viennent des Iſles Moluques, & la quatriéme qui eſt la canelle vient de l'Iſle de Ceylan.

Il y a cecy de remarquable de la noix muſcade que l'arbre ne ſe plante point, ce qui m'a eſté confirmé par pluſieurs perſonnes qui ont demeuré pluſieurs années en ces pays-là. Elles m'ont aſſuré que la noix eſtant meure, il vient de certains oyſeaux des Iſles de vers le midy qui les avalent toutes entieres, les rendant de méme ſans les avoir digerées, & que ces noix eſtant alors couvertes d'une matiere viſqueuſe & gluante & venant tomber à terre, elles prennent racine & produiſent un arbre, qui ne viendroit pas ſi on le plantoit de la maniere des autres. J'ay encore une remarque à faire ſur ce ſujet de l'oyſeau de Paradis. Cét oyſeau qui eſt fort friand des noix muſcades ne manque pas de venir s'en ſouler dans la ſaiſon, & il en paſſe des troupes comme nous voyons des volées de grives pendant les vendanges. Comme cette noix eſt forte, elle enyvre ces oyſeaux & les fait tomber morts ſur la place, & auſſi-toſt les fourmis dont le païs eſt plein leur viennent manger les pieds. C'eſt de-là que vient ce que l'on dit d'ordinaire, qu'on n'a jamais vû d'oyſeau de Paradis avec des pieds, ce qui n'eſt toutefois pas abſolument veritable: car j'en ay vû trois ou quatre avec leurs pieds, ſur leſquels les fourmis n'avoient pas encore eu le temps de ſe jetter. Un marchand françois nommé Contour en envoya un d'Alep avec les pieds au Roy Louïs XIII. qui en fit beaucoup d'eſtat, parce qu'il eſtoit fort beau.

Mais quoi que les Hollandois puiſſent faire, on peut ſans paſſer par leurs mains tirer du clou de girofle de Macaſſar dans l'Iſle de Celebes, ces Inſulaires en allant acheter en cachete des Capitaines & ſoldats des forts que les Hollandois ont aux lieux où croît le clou, & leur portant en échange du ris & d'autres choſes neceſſaires à la vie, ſans quoi ils ne pourroient ſubſiſter eſtant miſerablement entretenus. Tandis que le commerce des Anglois ſera en vigueur, ils feront toûjours comme ils ont fait pour nuire à celui des Hollandois. Aprés avoir acheté une partie de clou à Macaſſar, ils en envoyoient dans tous les lieux où les Hollandois ont accoûtumé de le debiter, & le donnant à tres-grand marché & quelquefois méme à perte, ils ruïnent par ce moyen le commerce du clou des Hollandois. Car c'eſt une coutume établie dans les Indes, que le premier qui fait le prix d'une marchandiſe contraint tous les autres par ſon exemple de vendre ſur le méme pied durant cette année-là. C'eſt par cette raiſon que les Hollandois ont établi un Comptoir à Macaſſar, où leurs Officiers rehauſſent autant qu'ils peuvent le prix du clou dés que le Roy de l'Iſle en ouvre la vente. Ils font méme de grands preſens au Roy pour l'obliger à le tenir haut; à quoi ni les Anglois, ni les Portugais dans le miſerable eſtat où leurs affaires ſont aujourd'huy, ne peuvent plus apporter d'empeſchement.

Tandis que ceux de Macaſſar ont du clou ils payent de cette épicerie les marchandiſes qu'on leur apporte; & l'on peut auſſi prendre en payement de l'écaille de tortuë qui eſt de tres-bon debit dans tout l'Empire du Mogol & en Europe; & méme de l'or en poudre, où il y a toûjours à gagner ſix ou ſept pour cent, au lieu qu'il y a à perdre ſur la monnoye de l'Iſle bien qu'elle ſoit d'or, parce que le Roy la fait par trop alterer. Les quatre lieux où le clou de girofle croît en abondance ſont la terre d'Ambone; la terre d'Ellias, la terre de Seram, & la terre de Bouro.

Les Iſles de Banda qui ſont au nombre de ſix, à ſçavoir Nero, Lontour, Pouleay, Roſeguin, Polleron & Grenapuis portent la noix muſcade en grande abondance. L'Iſle de Grenapuis a environ ſix lieuës de circuit, & finit en une pointe d'où il ſort beaucoup de feu. L'Iſle Damne, où il croît auſſi

de la muſcade en quantité & fort groſſe, fut découverte en l'an 1647. par Abel Taſman Commandeur Hollandois.

Voicy le prix du clou & de la noix muſcade, comme je l'ay vû vendre aux Hollandois à Surate en de certaines années. La mein de Surate eſt de 40. ſerres qui ſont 34. livres des noſtres à 16. onces la livre.

| | |
|---|---|
| Le clou ſe vendit la mein, mamoudis. | 103 $\frac{1}{2}$ |
| La feüille ou fleur de muſcade, mamoudis. | 157 $\frac{1}{2}$ |
| La noix muſcade, mamoudis. | 56 $\frac{1}{2}$ |

La canelle vient toute preſentement de l'Iſle de Ceylan. L'arbre qui la porte eſt fort approchant de nos ſaules & a trois écorces. On ne prend que la premiere & la ſeconde, & celle-ci eſt bien meilleure que l'autre. Pour la troiſiéme on n'y touche point ; car ſi le coûteau venoit à la couper cela feroit mourir l'arbre. Auſſi eſt-ce comme un mêtier que l'on fait apprendre de jeuneſſe. La canelle coûte plus aux Hollandois que l'on ne croît. Car le Roy de l'Iſle de Ceylan, qu'on appelle autrement Roy de Candy du nom de la ville capitale, eſtant ennemi juré des Hollandois, parce qu'ils lui manquerent de parole comme je diray ailleurs, envoye tous les ans des troupes pour tâcher de les ſurprendre quand ils font la recolte de la canelle. C'eſt ce qui les oblige d'avoir quinze ou ſeize cens hommes armez pour appuier & deffendre un pareil nombre de gens pendant qu'ils travaillent à écorcer l'arbre de canelle, & il faut méme qu'ils nourriſſent ces travailleurs tout le reſte de l'année, ſans compter la dépenſe des garniſons qu'il leur faut entretenir en pluſieurs endroits de l'Iſle. Ces grands frais rehauſſent de beaucoup le prix de la canelle, ce qui n'alloit pas de la ſorte du temps des Portugais, qui ne faiſoient pas toutes ces dépenſes & qui mettoient toutes choſes à profit. Il croît dans l'arbre de canelle une certaine ſorte de fruit qui eſt comme une olive, & on ne le mange pas. Ils en cueilloient une quantité qu'ils mettoient dans une chaudiere avec de l'eau & la petite pointe des bouts des branches, & faiſoient boüillir le tout juſqu'à ce que l'eau fût tout conſumée. Cela eſtant refroidi le deſſus eſtoit comme une pâte façon de cire blanche, & au fond de la chaudiere c'eſtoit du camfre. De cette pâte ils faiſoient des cierges dont ils ſe ſervoient dans l'Egliſe pendant l'Office aux bonnes feſtes de l'année, &

si tost que ces cierges estoient allumez toute l'Eglise estoit parfumée d'une odeur de canelle. Ils en ont envoyé plusieurs fois à Lisbone pour la chapelle du Roy. Autrefois les Portugais tiroient aussi de la canelle des terres qui appartiennent aux Rajas d'autour de Cochin. Mais depuis que les Hollandois ont pris cette ville, & qu'ils se sont rendus maîtres de la coste de Ceylan où croît la canelle, voyant que celle des environs de Cochin leur faisoit tort, parce que n'estant pas si bonne que celle de Ceylan elle se donnoit à grand marché, ils ruinerent tous les lieux où elle croissoit, & ainsi il n'y a plus de canelle que celle de Ceylan qui est maintenant toute entre leurs mains. Quand les Portugais tenoient cette coste, les Anglois achetoient d'eux la canelle, & payoient d'ordinaire pour la mein, mamoudis. 50

## *Des drogues qui se trouvent dans Surate, & que l'on y apporte des païs étrangers, avec le prix de chacune par mein.*

SEL Armoniac coûte la mein selon le prix ordinaire mamoudis. 20

Le Borax de méme que le sel Armoniac vient d'Amadabat sans estre raffiné, & coûte la mein, mamoudis. 35

Gomme laque dont je parleray plus bas, mamoudis. 7 ½

Gomme laque lavée, mam. 10

Gomme laque en bâtons de cire à cacheter, mam. 40

Il y en a de cinquante & de soixante mamoudis la mein, & de plus encore quand on y veut ajoûter du musc.

Safran de Surate qui ne sert que pour la couleur, mam. 4 ½

Cumin blanc, mam. 8

Cumin noir, mam. 3

Arlet petit, mam. 3

Encens qui vient de la coste d'Arabie, mam. 3

Mirrha, la bonne s'appelle *Mirrha-gilet*, mam. 30

Mirrha-Bolti qui vient d'Arabie, mam. 15

Casse, mam. 2

| | |
|---|---|
| Sucre candi, mam. | 18 |
| Asutinat, sorte de graine qui est fort chaude, mam. | 1 |
| Fenoüil gros, mam. | 3 $\frac{1}{2}$ |
| Fenoüil petit & fort chaud, mam. | 1 $\frac{1}{2}$ |
| Oupelote racine, mam. | 14 |
| Cointre, mam. | 5 |
| Auzerout qui vient de Perse, mam. | 120 |
| Aloës sucotrin qui vient d'Arabie, mam. | 28 |
| Reglisse, mam. | 4 |
| Vez-cabouli sorte de racine, mam. | 12 |
| Bois d'Aloës du grand morceau, mam. | 200 |
| Bois d'Aloës du petit morceau, mam. | 400 |
| Il y a de ce bois d'Aloës selon qu'il est gras qui coute la mein, mam. | 4000 |

Je feray suivre ici quelques remarques particulieres de la gomme laque, du sucre, de l'opium, du tabac & du caffé.

La Gomme laque vient du Pegu pour la plus grande partie; mais il en vient aussi du Royaume de Bengala, & celle-ci est plus chere sur les lieux, parce que les habitans du païs s'en servent pour tirer cette belle couleur d'écarlate qu'ils employent à teindre & à peindre toutes leurs toiles. Neanmoins les Hollandois en enlevent pour porter en Perse, où elle sert à tirer cette méme couleur que les Persans employent dans leurs teintures. Ce qui reste aprés la couleur tirée n'est propre que pour enjoliver les ouvrages faits au tour dont ils sont tres-curieux, & pour faire la cire à cacheter, & soit pour l'un soit pour l'autre, on y méle telle couleur que l'on veut. Celle qui vient du Pegu est la moins chere, quoi qu'également bonne pour les autres païs; mais ce qui la fait donner à meilleur prix, est que les fourmis la faisant sur la terre par monceaux qui sont quelquefois de la grosseur d'un tonneau, il s'y méle quantité d'ordure. Au lieu qu'en Bengala la terre d'où l'on apporte la gomme estant une espece de bruyere pleine d'arbrisseaux, les fourmis en entourent le bout des branches, ce qui la rend belle & nette & par consequent plus chere. Les habitans du Pegu ne s'en servent point aux teintures, parce qu'on leur apporte les toiles toutes teintes de Bengala & de Maslipatan, & que d'ailleurs ils sont si grossiers qu'ils ne s'appliquent à aucun art.

Il y a beaucoup de femmes à Surate qui ne gagnent leur vie qu'à nettoyer la laque aprés que la couleur d'écarlate en est tirée. Elles lui donnent telle couleur que l'on veut, & la forment en bâtons comme la cire d'Espagne. La Compagnie Angloise & celle des Hollandois en enlevent tous les ans environ cent cinquante quaissons. La laque en bâtons ne revient pas à plus de dix sols la livre, & elle vaut en France dix sols l'once quoi que mélée la moitié de resine.

Les sucres en cassonnade sortent en quantité du Royaume de Bengala, & il s'en fait grand trafic à Ougueli, à Patna, à Daca & en d'autres lieux. A mon dernier voyage des Indes je fus bien avant en Bengala & jusqu'aux frontieres des Estats voisins, & j'appris de plusieurs vieilles gens du païs une chose qui est à remarquer. C'est que le sucre gardé trente ans devient poison, & qu'il n'y en a guere de plus dangereux, ni qui produise plus promptement son effet. Il se fait aussi du sucre en pain à Amadabat où on le sçait parfaitement bien rafiner, & on l'appelle pour ce sujet sucre royal. Ces pains de sucre font d'ordinaire de huit à dix livres.

L'Opium se tire de Brampour bonne ville marchande entre Surate & Agra. Les Hollandois viennent l'enlever & le troquent contre leur poivre.

Le Tabac croît aussi en quantité aux environs de Brampour, & j'ay vû des années qu'on negligeoit de le recueillir parce qu'il y en avoit trop, & on en laissoit perdre la moitié.

Le Caffé ne croît ni en Perse ni aux Indes ; neanmoins puisque quelques vaisseaux Indiens s'en chargent à leur retour de la Mecque, je lui donneray place ici entre nos drogues. Le grand trafic s'en fait à Ormus & à Balsara, où les Hollandois qui retournent à vuide de Mocca en chargent le plus qu'ils peuvent comme d'une marchandise qu'ils vendent bien. D'Ormus il se transporte en Perse & jusqu'en la grande Tartarie ; & de Balsara on le distribuë dans la Chaldée, dans l'Arabie qui est le long de l'Euphrate, dans la Mesopotamie & autres Provinces de Turquie ; car pour ce qui est des Indes il y est peu en usage. Le Caffé qui signifie du vin en langue Arabique est fait d'une espece de feve qui croît à huit journées de Mocca en tirant vers la Mecque, & l'usage en a esté premierement trouvé par un hermite nommé *Sehek-Siadeli* il y a

ſix-vingt áns ou environ ; car avant lui il ne ſe trouve aucun Auteur ni ancien ni moderne qui en ait écrit.

Toutes les marchandiſes qui viennent d'Agra à Surate, tant pour remiſes de lettres de change à cinq pour cent, que pour emballage, voitures & droits de chemins, ſelon leurs differentes qualitez vont de 15. juſqu'à 20. pour cent.

Tout l'or & l'argent, tant en lingots que monnoyé qui entre à Surate, paye deux pour cent. Le marchand fait bien ce qu'il peut pour éviter de payer cette doüane ; neanmoins quand on le découvre il en eſt quite en payant le double & rien au de là. Les Princes ont bien voulu aller juſques à la confiſcation de toute la ſomme ; mais les gens de la loy s'y ſont oppoſez, & ils ſoûtiennent que Mahomet deffend abſolument toutes doüanes & tout intereſt d'argent.

J'ay parlé amplement au chapitre deuxiéme du premier livre des doüanes, des monnoyes tant d'or que d'argent, des poids & des meſures des Indes, à quoy je renvoye le Lecteur.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Des tromperies qui ſe peuvent faire dans les marchandiſes, ſoit par la ſeule malice des Ouvriers, ſoit par l'intelligence des Courtiers & des Commandeurs.*

JE ſuivray dans ce chapitre le méme ordre que j'ay gardé dans le precedent, pour découvrir en faveur du marchand toutes les tromperies qui ſe peuvent faire dans les ſoyes, les toiles, les cotons & l'indigo ; car il ne s'en fait point dans les épiceries ni dans les drogues.

### *Tromperies dans les étofes de Soye.*

LEs étofes de ſoye unies ſe peuvent alterer dans la largeur, dans la longueur, & dans la qualité. La longueur & la largeur ſe verifient à la meſure ; la qualité ſe voit quand

elles ſont également batuës, quand le poids en eſt égal, & quand il n'y a point de fil de coton mélé dans la trême, comme les Indiens y en mélent tres-ſouvent.

Les Indiens n'ayant pas le ſecet de l'argent doré, ils mettent dans les étofes rayées des fils d'or pur; c'eſt pourquoy il faut compter le nombre des fils pour voir ſi l'étofe en a la quantité requiſe, & la méme choſe ſe doit obſerver aux étofes rayées d'argent. Pour ce qui eſt des taffetas unis on regarde ſeulement ſi les pieces ſe ſuivent pour la fineſſe, & puis on en deploye quelques-unes, pour voir s'il n'y a point quelque matiere dedans pour en augmenter le poids; aprés quoy on peze chaque piece ſeparément, afin de voir ſi elle a ſon poids.

C'eſt dans Amadabat où ſe fait comme j'ay dit, quantité de ces étofes d'or & de ſoye, d'argent & de ſoye, & de ſoye toute pure, & de tapis d'or, & d'argent & de ſoye: mais les couleurs de ces tapis ne durent pas ſi long-temps que celles des tapis qui ſe font en Perſe. Pour ce qui eſt du travail il eſt auſſi beau. C'eſt à l'œil du Courtier à remarquer la grandeur, la beauté & la fineſſe de l'ouvrage aux tapis qui ſont travaillez avec de l'or & de l'argent, & il doit juger s'il eſt fin & riche. Enfin ſoit aux tapis, ſoit aux autres étofes mélées d'or & d'argent, il en faut tirer quelques fils pour en faire l'épreuve, & pour voir s'ils ſont au tître qu'ils doivent eſtre.

## *Tromperies dans les toiles, & premierement dans les toiles blanches.*

TOUTES les toiles, tant fines que groſſes, que la Compagnie Hollandoiſe fait fabriquer dans toutes les Provinces de l'Empire du Mogol, ſont apportées par balles dans le magazin de Surate, & livrées au Courtier vers les mois d'Octobre & de Novembre.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire ſont à la fineſſe, à la longueur & à la largeur. Chaque balle peut contenir environ deux cens pieces, entre leſquelles on en peut mettre cinq ou ſix & juſqu'à dix pieces de moins fines, plus claires, moins

longues, ou moins larges que ne porte l'échantillon de la balle; ce qui ne se peut reconnoître sans visiter piece par piece. La finesse se juge à l'œil, la longueur & la largeur à la mesure. Mais on pratique aux Indes un rafinement encore plus grand, qui est de compter le nombre des fils qui doit estre dans la largeur selon la finesse de l'échantillon. Quand le nombre manque elle est plus claire, ou plus étroite, ou plus grosse. La difference est quelquefois si imperceptible à l'œil qu'il est difficile de la connoître sans compter les fils; neanmoins cette difference monte à beaucoup sur le prix dans une grande quantité; car il ne faut presque rien pour rabatre un écu, voire deux écus sur piece, quand elles sont de quinze jusqu'à vingt écus la piece. Ceux qui blanchissent ces toiles, pour épargner quelque chose à leur profit sur la quantité de limons qu'il leur faut, battent par excez ces toiles sur la pierre, & quand elles sont fines leur batoir leur fait beaucoup de tort & diminuë leur prix.

Mais il faut remarquer que les Indiens en fabriquant leurs toiles, quand la piece passe deux écus mettent aux deux bouts des filets d'or & d'argent, & que plus la piece est fine plus ils mettent de ces filets, dont le prix monte presque aussi haut que celuy de la toile. C'est pourquoy il faut deffendre aux ouvriers de mettre de ces filets d'or à toutes les toiles qu'on feroit fabriquer pour porter en France; cét or & cét argent que les Indiens mettent pour servir d'ornement à leurs toiles & à leurs habits, n'estant d'aucun usage parmi les François. Mais pour les toiles qu'on voudroit envoyer en Pologne & en Moscovie, il y faut de cét or & de cét argent à l'Indienne, parce que les Polonois & les Moscovites ne font point de cas des toiles s'il n'y a de ces filez d'or & d'argent. Il faut méme prendre garde qu'ils ne se noircissent pas, parce que ces nations ne veulent point acheter les toiles quand cét or & cét argent sont noircis.

Pour ce qui est des toiles teintes à l'Indigo ou bleu violet, ou en noir, il faut prendre garde que les ouvriers ne facent point noircir les filets d'or qui sont aux deux bouts des pieces, & qu'ils ne battent pas trop les pieces aprés qu'elles sont pliées, parce qu'ils les battent quelquefois si excessivement pour les rendre plus lices, que quand on vient à les déplier on

les trouve caſſées preſque à tous les plis.

On doit remarquer encore que ſur le pli du chef des pieces de toile, les Indiens impriment avec un moule & des feüilles d'or une fleur Arabeſque qui tient toute la largeur de la piece. Car ſi ces toiles ſont deſtinées pour porter en France, il faut defendre aux ouvriers de mettre cette fleur qui couſte demi-piaſtre, & épargner cette ſomme ſur le prix de la piece. Mais ſi c'eſt pour tranſporter dans les Iſles des Indes & dans toute l'Aſie, & méme dans une partie de l'Amerique, il faut que cette fleur ſoit au chef des pieces, & la conſerver entiere le plus qu'il eſt poſſible, parce qu'autrement on ne les pourroit vendre.

Pour ce qui eſt des toiles peintes & imprimées elles ſe peignent & s'impriment cruës, & il faut prendre garde que l'ouvrage en ſoit achevé avant la fin des pluyes, parce que plus les eaux où on les lave ſont troubles, plus les couleurs appliquées avec le pinceau ou l'impreſſion en demeurent vives.

Il eſt aiſé de diſtinguer les toiles qui ſont imprimées d'avec celles qui ſont travaillées au pinceau, & ſi le courtier eſt intelligent il connoîtra bien la difference de la beauté d'une toile peinte d'avec une autre par la netteté de l'ouvrage. Mais pour la fineſſe & les autres qualitez de la toile, elles ſont plus mal-aiſées à diſcerner qu'aux toiles blanches, & par conſequent il y faut apporter plus de precaution.

## *Tromperies qui ſe font aux cottons.*

LEs cotons ſont les marchandiſes qui ſont toûjours fabriquées les premieres, & les plûtoſt renduës dans les magazins de Surate, parce qu'ils ſont tous filez dans la Province de Guzerate. Les tromperies qui s'y peuvent faire ſont au poids & à la qualité.

La tromperie du poids ſe peut faire en deux manieres; la premiere en le mettant en lieu humide, & en fourrant dans le milieu de chaque écheveau quelque matiere qui en augmente le poids: la ſeconde en ne peſant pas juſte quand le courtier le reçoit de l'ouvrier ou du marchand qui le livre.

La tromperie à la qualité ne se fait qu'en une maniere, qui est en mettant dans chaque mein trois ou quatre écheveaux de moindre qualité que celuy qui est dessus, & dans une grande quantité cela monte bien haut; car il y a du coton filé qui monte jusquà cent écus la mein. Comme ces deux tromperies se sont pratiquées tres souvent dans la Compagnie Hollandoise, voilà le remede qu'elle a pû y apporter. C'est de faire peser en presence du Commandeur & de son Conseil, & visiter soigneusement toutes les meins écheveau par écheveau, pour voir s'il n'y a point de fraude au poids ou à la qualité. Lorsque cela est fait, le Vice-commandeur & ceux qui sont ordonnez soûs luy pour cette visite, sont obligez d'attacher à chaque balle un bordereau du poids & de la qualité, & quand on ouvre la balle en Hollande s'il y a du manquement à l'une de ces deux choses, ceux qui ont mis le bordereau sont obligez d'en payer le dechet.

## *Tromperies qui se font à l'Indigo.*

J'AY dit qu'à mesure qu'on tire de la pâte des corbeilles où on a mis l'Indigo avec les doigts trempez dans de l'huyle, & qu'on en fait des morceaux, on les expose au soleil pour les secher. Les Indiens qui veulent tromper les marchands les font secher sur le sable, afin que le sable s'y attache & que l'Indigo en pese plus. Ils serrent aussi quelquefois la pâte en des lieux humides, qui la rendent moëte & par consequent plus pesante. Mais quand le Gouvernenr du lieu decouvre leurs tromperies, il leur fait payer l'amande bien cher. Elles se peuvent aisément connoître par un Courtier & Commandeur experimenté dans le trafic de cette sorte de marchandise, en faisant brûler quelques morceaux d'Indigo, aprés quoy l'on voit le sable qui reste.

Il me reste à faire icy une remarque assez curieuse touchant les Courtiers des Indes. Ces Courtiers sont d'ordinaire comme les Chefs de leurs familles, dont ils ont tout le bien entre leurs mains pour le faire valoir. On choisit pour cela ceux qui ont tout ensemble le plus d'âge & le plus d'experience, afin de

pouvoir bien procurer les avantages de toute la parenté, estant comme les depositaires & les tuteurs de ses biens. Tous les soirs aprés qu'ils sont rtvenus de leurs affaires, & que selon la coûtume des Indiens qui ne soupent point ils ont mangé quelque douceur & bû une tasse d'eau, les plus vieux de la parenté s'assemblent au logis du Courtier, qui leur rend conte de ce qu'il a negocié ce jour-là, & ils tiennent conseil ensemble de ce qu'il devra faire à l'avenir. Sur tout on l'exhorte de prendre bien garde aux affaires, & à tromper s'il peut, plûtost que d'estre trompé.

---

## CHAPITRE XIV.

### *Des moyens qu'on peut tenir pour établir une nouvelle Compagnie de commerce aux Indes Orientales.*

S'IL prenoit envie à quelque nation d'établir une Compagnie de commerce aux Indes Orientales, avant toutes choses elles doit penser à se saisir d'un bon poste en ces païs-là, pour avoir le moyen d'y radouber ses vaisseaux, & d'y passer les saisons qu'on ne peut aller en mer. C'est manque d'un bon havre que la Compagnie Angloise ne s'est pas tant avancée qu'elle auroit pû faire, parce qu'il est impossible qu'un vaisseau puisse demeurer deux ans sans estre radoubé estant mangé des vers.

Mais parce que le chemin est long de l'Europe aux Indes Orientales, il seroit à desirer que la Compagnie pût avoir un lieu au Cap de Bonne-Esperance, pour faire aiguade & prendre quelques rafraîchissemens, soit en allant, soit en revenant des Indes; mais sur tout en revenant, parce que les vaisseaux estant chargez ils ne peuvent prendre de provision d'eau pour long-temps. Cependant les Hollandois ont ôté cét avantage aux autres nations par le fort qu'ils ont bâti au Cap, & les Anglois ont fait la méme chose à Sainte-Helene, bien que par le droit des gens & le consentement general des peuples de l'Europe, l'usage de ces deux lieux de rafraichissement ait esté plusieurs années également libre à tout le monde. Neanmoins

il se pourroit trouver encore quelque embouchure de riviere proche du Cap pour y construire un autre fort, qui apporteroit presque les mémes commoditez à la Compagnie; & cette habitation vaudroit mieux que toutes celles qu'on peut faire dans l'Isle Daufine, où il n'y a aucun negoce hors d'acheter des bœufs pour en avoir les peaux. Mais ce negoce est si peu de chose qu'il ruineroit bien-tost une Compagnie, & les François s'y sont amusez inutilement.

La conjecture qui me fait avancer cette proposition est fondée, sur ce qu'en l'année 1648. deux vaisseaux Portugais venant de Lisbonne aux Indes, & voulant toucher le Cap pour faire de l'eau, ne prirent pas leurs hauteurs bien justes la mer estant fort haute, & ils allerent donner dans une Baye à 18. ou 20. lieuës du Cap sur la coste qui regarde le Couchant. Ils trouverent dans cette Baye une riviere dont l'eau est fort bonne, & les noirs du païs leur apporterent des rafraîchissemens de toutes sortes d'oyseaux de riviere, de poisson & de chair de vache. Ils y demeurerent environ quinze jours, & avant que de partir ils enleverent deux des habitans pour les mener à Goa leur apprendre la langue Portugaise, & tâcher de tirer d'eux quelque connoissance du commerce qu'on y pourroit faire. Le Commandeur Hollandois de Surate me pria d'aller à Goa pour m'informer de ce que les Portugais auroient appris de ces deux Negres; mais un nommé Saint-Amand Ingenieur François qui avoit l'Intendance des fortifications de Goa, me dit qu'on n'avoit pû leur montrer un seul mot de la langue, & qu'on avoit seulement deviné par leurs signes qu'ils connoissoient l'ambre-gris & les dents d'élefant. Les Portugais neanmoins ne doutoient pas alors qu'on n'y trouvât de l'or si l'on pouvoit trafiquer avant dans la terre. Les revolutions de Portugal & leurs guerres avec l'Espagne, les ont empeschez de reconnoître plus particulierement cette coste, & il seroit à desirer que la Compagnie la fit reconnoître exactement, sans donner ombrage aux Hollandois ni leur faire soupçonner son dessein.

Il est necessaire encore qu'elle ait un lieu proche de Surate pour y retirer & radouber ses vaisseaux, au cas qu'ils soient arrestez par la saison des pluyes. La raison est, que pendant ce mauvais temps où il est presque impossible de tenir la mer,

le

le Mogol par la jalousie qu'il a de sa forteresse de Surate, ne souffre aucun vaisseau étranger dans la riviere, où neanmoins estant dechargez ils pourroient demeurer à couvert de ces tempestes épouvantables qui durent prés de cinq mois.

Le seul lieu propre pour la retraite des vaisseaux de la Compagnie est la ville de Diu appartenant aux Portugais.

L'avantage de sa situation est considerable pour plusieurs raisons. L'enceinte de la ville contient prés de quatre cens feux, & peut former une habitation assez nombreuse où les navires trouveront toutes leurs commoditez pendant le sejour qu'ils y feront. Elle est située sur la coste de Guzerate à la pointe du Golfe de Cambaya, & regarde le Sud-est. Sa forme est presque ronde, & plus de la moitié du cercle est environnée de la mer. Elle n'est commandée d'aucune hauteur, & les Portugais y ont fait quelques fortifications du costé de la terre qui se peuvent perfectionner fort aisément. Il y a quantité de puits dont l'eau est tres-bonne, & un ruisseau qui tombe dans la mer proche de la ville dont l'eau est meilleure que celle de Surate & de Souali, & l'abry est tres-commode pour les vaisseaux.

Les Portugais dans leurs premiers établissemens dans les Indes y tenoient une flote composée de galeres, de brigantins & de vaisseaux legers, avec laquelle ils se sont rendus maîtres fort long-temps de tout le commerce des lieux que nous venons de nommer; de sorte que personne n'y pouvoit trafiquer sans prendre passeport du Gouverneur de Diu qui l'expedioit au nom du Viceroy de Portugal à Goa. Le tribut qu'il tiroit de ces passeports suffisoit pour entretenir la flote & la garnison, & le Gouverneur qui n'y estoit que pour trois ans ne laissoit pas de s'y enrichir pendant ce temps-là.

Ainsi selon les forces qu'on établira dans ce poste on en tirera de grands avantages. Les Portugais quoy que foibles presentement ne laissent pas d'en tirer celuy de ne rien payer, ni pour l'argent qu'ils portent dans les terres du Mogol & du Roy de Visapour, ni pour les marchandises qu'ils en apportent.

Quand la saison des pluyes est passée, le vent estant presque toûjours Nord ou Nord-est, on peut aller de Diu à Surate en trois ou quatre marées avec des bâtimens legers; mais

ſi les grands vaiſſeaux ſont chargez il faut qu'ils faſſent le tour du banc.

Un homme de pied allant par terre juſques à un petit bourg nommé les Gauges, & de là traverſant le fond du Golfe, peut aller de Diu à Surate en quatre ou cinq jours; mais ſi le temps l'empeſche de faire ce trajet il ne peut arriver de Diu à Surate qu'en ſept ou huit jours, parce qu'il faut tourner autour du Golfe.

La Ville n'a aucun territoire hors de ſon enceinte; mais il ne ſeroit pas difficile de s'accorder avec le Raja ou Gouverneur de la Province, & d'en avoir autant qu'il ſeroit neceſſaire pour la commodité de ſes habitans.

Le terroir des environs n'eſt pas fertile, & le peuple circonvoiſin eſt le plus pauvre de tout l'Empire du Mogol. Neanmoins il y a beaucoup de betail dans les bruyeres dont le païs eſt rempli, de ſorte qu'un bufle ou une vache n'y coûtent que deux piaſtres.

Les Anglois & les Hollandois ſe ſervent de ce betail pour nourrir leurs gens, & pour épargner les proviſions de leurs vaiſſeaux pendant leur ſejour à Souali.

Il eſt bon de remarquer que l'experience a fait voir que la chair de ces bufles cauſe ſouvent des diſſenteries qui peuvent ruiner les équipages, ce que la chair de vache ne cauſe point.

Le Raja commande dans le païs à tître de Gouverneur à vie, & cela eſt commun à preſque tous les Rajas de l'Empire du Mogol, qui eſtoient Seigneurs des Provinces où leurs deſcendans n'ont plus que le tître de Gouverneurs. Il traite fort bien les Portugais, à cauſe que leur voiſinage luy apporte de l'argent par la vente de ſon bled, de ſon ris & de ſes legumes, & par conſequent il traiteroit encore mieux les François.

Aprés l'établiſſement de ce poſte qui doit eſtre le principal fondement du commerce de la Compagnie, elle n'a rien de plus important que de bien choiſir deux hommes extraordinaires par leur ſageſſe, leur probité & leur intelligence dans le trafic, & c'eſt en quoy elle ne doit avoir aucun égard à l'épargne pour leurs appointemens.

Ces deux hommes ſont pour ſervir la Compagnie, l'un en

qualité de Commandant ou de Commandeur comme l'appellent les Hollandois, avec le Conseil d'un certain nombre de personnes qu'on luy donne pour l'assister; l'autre en qualité de Courtier ou negociant, qui doit estre du païs, Idolâtre & non pas Mahometan, parce que tous les ouvriers avec qui il doit avoir correspondance sont Idolâtres. Les bonnes mœurs & la bonne foy sont tout-à-fait necessaires pour acquerir d'abord creance parmi ces peuples.

Il faut tâcher de rencontrer les mémes qualitez dans les Courtiers particuliers, qui sont sous la conduite du Courtier General dans les Provinces où les Comptoirs de correspondance sont établis.

L'intelligence n'est pas moins necessaire à ces deux hommes pour reconnoître l'alteration qui se peut faire aux fabriques des marchandises. Elle se fait comme j'ay dit, ou par la seule malice des ouvriers & des marchands, ou par l'intelligence des Courtiers particuliers avec eux. Cette alteration peut causer tant de dommage à la Compagnie, que les Courtiers particuliers en profitent quelquefois jusqu'à dix & douze pour cent.

Si le Commandeur & le Courtier General sont d'intelligence, il est tres-difficile à la Compagnie d'éviter cette tromperie; mais s'ils sont fideles & intelligens il luy sera facile d'y remedier en changeant les Courtiers particuliers.

L'infidelité que ces Officiers peuvent commettre envers la Compagnie est celle-cy.

Quand un vaisseau arrive dans le port, on donne à celuy qui commande en terre pour la nation les lettres de la Compagnie & le memoire de la carguaison. Ce Commandeur assemble son Conseil, il fait venir le Courtier, & luy donne la copie du memoire de la charge du vaisseau.

Le Courtier le communique à deux ou trois des principaux marchands qui ont accoûtumé d'acheter en gros. Si le Courtier & le Commandeur sont d'intelligence de profiter ensemble, le Courtier au lieu de faciliter la vente comme il devroit, dit en secret à ces marchands qu'ils n'ont qu'à tenir ferme & n'offrir qu'un tel prix.

Alors le Commandeur envoye querir le Courtier & ces deux ou trois marchands. Il leur demande en presence de son Con-

ſeil ce qu'ils offrent des marchandiſes ſur le memoire qui leur a eſté communiqué. Si les marchands perſiſtent à dire qu'ils n'en veulent donner que tant, le Commandeur differe encore quinze jours plus ou moins ſelon qu'il a le prétexte d'eſtre preſſé de vendre. Il fait venir pluſieurs fois ces marchands pour la mine ſeulement, & il prend enfin pour ſauver les apparences & pour ſa decharge l'avis du Conſeil, ſuivant lequel il ordonne que les marchandiſes ſeront delivrées à l'offre des marchands.

Mais bien que la tentation ſoit grande pour ces deux Officiers à cauſe de leur pouvoir, des frequentes occaſions, & de l'éloignement de leurs ſuperieurs à qui il leur eſt aiſé de déguiſer la verité, la Compagnie peut outre le bon choix de ces deux perſonnes remedier à ce deſordre, en leur ôtant le prétexte qu'ont les Commandeurs & les Courtiers Hollandois, qui eſt d'avoir eſté contraints de vendre promptement aux marchands en gros pour éviter les frais du retardement.

La faute que font en cecy les Hollandois, eſt que leurs Officiers font fabriquer à credit d'année en année toutes les marchandiſes qu'ils veulent tirer de l'Empire du Mogol ſuivant l'ordre qu'ils en reçoivent de Batavie. Le credit de cette avance leur coûte quelquefois douze, quelquefois quinze pour cent; de ſorte que ſi-toſt que leurs vaiſſeaux chargez de marchandiſes ſont arrivez au port où elles ſe doivent debiter, ils ſont obligez de vendre promptement ſur le prix que les marchands en gros du lieu offrent à leurs Courtiers, afin de refaire un fonds preſent pour payer l'emprunt qu'ils ont fait pour la fabrique des marchandiſes que leurs vaiſſeaux remportent, & pour trouver credit ſur la fabrique de l'année ſuivante.

C'eſt ce qui donne lieu à l'intelligence de leurs Commandeurs & de leurs Courtiers avec les marchands, qui profitent de cette neceſſité qui les contraint de vendre; outre que ce profit particulier diminuë celuy de la Compagnie, & qu'une partie du gain le plus clair ſe conſume à payer l'intereſt de cét emprunt dont nous venons de parler. Car cét intereſt monte de temps en temps plus ou moins, ſelon que le Commandeur & le Courtier s'entendent pour le faire monter.

Au lieu que les vaiſſeaux François portant les mémes choſes

que les Hollandois, porteront pardessus cela de l'argent pour avance aux ouvriers qui travaillent dans les Provinces, & pour partie du prix des marchandises qui s'y fabriquent pour l'année suivante.

La Compagnie faisant cette avance ne payera pas ce gros interest d'emprunt de douze & quinze pour cent que payent les Hollandois; elle aura de plus belles marchandises, & à meilleur conte. Tous les ouvriers travailleront plus volontiers pour elle à cause de cét argent comptant. La charge des vaisseaux sera preste avant qu'ils soient venus au port. Estant chargez promptement ils pourront prendre à propos la bonne saison pour leur retour. La Compagnie ne sera pas exposée à la necessité de vendre à vil prix à trois ou quatre marchands en gros du lieu qui se sont rendus maîtres du commerce, dautant que ses Courtiers auront de quoy attendre l'arrivée des marchands étrangers qui viendront enlever ses marchandises; ou bien parce qu'ils auront moyen de les faire transporter dans les lieux où elles se peuvent debiter.

Il faut remarquer encore qu'il y a du gain à porter aux Indes l'or & l'argent en lingots plûtost qu'en monnoye, parce que l'or & l'argent ne valent dans les Indes que sur leurs tîtres, & qu'il y a toûjours du dechet sur l'argent monnoyé à cause des frais de la fabrique.

Le Courtier estant de mauvaise foy peut encore s'entendre avec le Maître de la monnoye du Mogol établi dans chaque port de l'Empire, & faire valoir l'or ou l'argent monnoyé ou en barre à plus bas tître qu'il n'est, en disant au Commandeur & à son Conseil que dans l'épreuve qui a esté faite à la monnoye il ne s'est trouvé qu'à tel tître.

Mais il est aisé d'empescher cette tromperie pourvû que le Commandeur soit homme de bien & intelligent, s'il envoye querir un des Raffineurs d'or & d'argent du païs, qui se trouvent aisément & qui entendent parfaitement l'épreuve des métaux, & s'il la fait faire devant luy.

C'est ce qu'à fait le Sieur Waikenton pour la Compagnie Hollandoise, au nom de laquelle il tenoit un Comptoir à Kaseinbazar où elle prenoit tous les ans six à sept mille balles de soye. Il trouva par cette épreuve que son Courtier estant d'intelligence avec le Maître de la monnoye, le trompoit

d'un & demi ou de deux pour cent ſur le tître de l'or & de l'argent qu'on luy apportoit du Japon, ſoit en barre ſoit en monnoye, & que la Compagnie y avoit eſté trompée pour des ſommes notables.

Le Courtier peut tromper encore en s'entendant avec le Maître de la monnoye, ou avec celuy qui peſe l'or & l'argent en barre, monnoyé ou poudre, en ſe ſervant de poids trop forts, ou de balances qui ne ſoient pas juſtes.

Il eſt aiſé d'empeſcher cette tromperie, ſi le Commandeur aſſiſté de ſon Conſeil le fait peſer en ſa preſence avec une balance & des poids éprouvez & étalonnez qu'il aura chez-luy pour cét effet.

Une des plus importantes obſervations qu'il y a à faire ſur tout le commerce de la Compagnie & la diſcipline de ſes Comptoirs eſt celle cy.

D'empeſcher que les marchands, les ſoû-marchands, les écrivains & les ſoû-écrivains qui ſervent ſous les Commandeurs & les Courtiers, ou ces deux Officiers ſuperieurs, ne faſſent aucun trafic en leur particulier, parce qu'ayant habitude avec tous les ouvriers, & voyant par les lettres de correſpondance des autres Comptoirs l'avis des marchandiſes qui peuvent eſtre de bon debit l'année ſuivante, ils ne manquent pas d'en faire emplete pour leur compte, & de les faire charger ſur les vaiſſeaux de la Compagnie avec l'adreſſe à leurs correſpondans qui en partagent le gain.

Le Commandeur ſouffre par intereſt, ou en fermant les yeux, & par une trop grande facilité, qu'ils faſſent ce profit ſous prétexte de leurs gages mediocres. Le Capitaine du vaiſſeau s'entend avec eux, parce qu'il en retire ſecretement quelque avantage pour les laiſſer charger & decharger. Et dautant que ces Officiers n'ayant pas de grands fonds veulent retirer le prix de leurs marchandiſes par le retour du vaiſſeau, ils mandent à leurs correſpondans de vendre à huit & dix pour cent meilleur marché, ce qu'ils peuvent bien faire, puiſque comme je diray plus bas, ils ne payent point de frais ni de doüane ni à Surate ni à Gomron, & qu'ils ont par ce moyen environ vingt-ſix pour cent de benefice; & ainſi cela cauſe un notable préjudice à la Compagnie, & particulierement aux marchands étrangers.

Pour remedier à ce desordre, il faut profiter de la faute des Hollandois, & faire ce qu'ils ont pratiqué aprés avoir reconnu ce préjudice par une experience de plusieurs années. Car enfin le Commandeur n'ignore pas le profit qu'il y a pour ceux de la loge quand on charge les marchandises des étrangers sur les vaisseaux de la Compagnie, soit pour Ormus, soit pour Balsara, soit pour Mocca, & autres lieux. Pour ce qui est de Mocca sur la Mer rouge, les marchands qui y trafiquent ont toûjours une balle franche de doüane; c'est pourquoy entre leurs balles ils en font toûjours une cinq ou six fois plus grosse que les autres & que dix ou douze hommes ont de la peine à porter.

Il y a donc tel vaisseau dont le nole ou fret monte à soixante mille roupies; & comme le Commandeur & le Courtier font d'intelligence, ils en tirent quelquefois un tiers & méme jusqu'à la moitié à leur profit. Outre qu'il ne part point de vaisseau que le Commandeur & sa femme ne fassent quelques douceurs à leurs plus fideles serviteurs & esclaves de l'un & de l'autre sexe. Ils permettent à l'un de charger six balles, à l'autre huit, & à l'autre dix plus ou moins; & comme les balles en ces païs-là payent pour le fret selon la valeur des marchandises, quand un marchand a quelque balle de grand prix qui revient quelquefois jusqu'à vingt mille roupies, il accorde pour le fret au meilleur prix qu'il peut & du moins à la moitié, avec un de ces serviteurs ou esclaves qui a eu ce don gratuit de son maître ou de sa maîtresse. Les écrivains y ont aussi quelque part; mais pour les marchands & soû-marchands ils dedaignent la pluspart ces petits profits, & se contentent de ce qu'ils font embarquer pour leur conte. D'ailleurs par une autre adresse quand un marchand a quelques balles de riches marchandises, comme de ces toques de Decan qui valent quelques-unes jusques à quatre cens écus, ou de ces Ornis de Brampour dont j'ay parlé plus haut, qui servent à faire des voiles aux Dames de Perse, de Constantinople & autres lieux de l'Asie & de l'Europe; quand, dis-je, un marchand a quelques balles de riches marchandises qui devroient beaucoup de doüane au Prince du lieu où elles se doivent decharger, si-tost qu'elles sont à bord l'écrivain & le Capitaine qui sont de concert avec le marchand, mettent sur chacune la marque de

la Compagnie, & quand elles ſont dans le magaſin du lieu où on les decharge avec celles de la Compagnie, on les fait tranſporter la nuit en ſecret dans la maiſon du marchand.

On peut enfin uſer de cette autre adreſſe. Si le marchand a le Commandeur pour ami il peut s'entendre avec luy, & faiſant ſemblant d'avoir acheté les balles de marchandiſe de la Compagnie qui eſt franche de toutes doüanes, il en eſt quite en payant les deux pour cent, de méme que tous ceux qui achetent des marchandiſes de la Compagnie.

Voicy donc le remede qu'on peut apporter à ce deſordre. Il faut établir dans le Comptoir principal un Avocat Fiſcal qui agiſſe ſous le nom du Roy & par ſon autorité. Il ſera indépendant du General de la Compagnie, de ſorte qu'il aura droit d'avoir l'œil ſur ſes déportemens comme ſur ceux des moindres Officiers.

Il faut dans cét employ un homme de bien, qui ſoit reſolu & vigilant, & qui ait ſous luy un Subſtitut dans chaque Comptoir. Chacun de ces Subſtituts dans l'exercice de ſa charge devra obſerver ce qui eſt marqué dans les articles ſuivans.

Premierement dés qu'il aura apperçû un vaiſſeau de la Compagnie en mer, il doit aller au devant, ou quelquefois ſelon le temps il attendra qu'il ait jetté l'ancre. Alors le Capitaine du vaiſſeau ne délivrera aucune lettre à qui que ce ſoit, mais il les mettra toutes entre les mains du Subſtitut, qui donnera celles de la Compagnie au Commandeur.

Il doit auſſi mener deux ou trois perſonnes avec luy qui demeureront ſur le vaiſſeau juſqu'à ce qu'il ſoit dechargé, pour voir ſi tout ce qui ſe decharge appartient à la Compagnie. Il faut ſur tout qu'il prenne garde que les gens qu'il mene avec luy ne s'enyvrent point; car il arrive ſouvent en ces rencontres que ceux du vaiſſeaux les ſaoûlent exprés quand ils ont quelques marchandiſes de contrebande à faire ſortir, leſquelles ils donnent adroitement aux barques des peſcheurs qui leur apportent du poiſſon & autres rafraîchiſſemens, ce qui ſe fait ordinairement la nuit.

Si c'eſt un lieu où il y ait des Iſles voiſines, comme on ſçait à peu prés le temps que les vaiſſeaux peuvent arriver, le Subſtitut de l'Avocat Fiſcal envoyera au devant le plus loin qu'il pourra, deux ou trois petites barques qui ſeront au guet autour

de

de ces Isles, & si-tost qu'elles auront découvert le vaisseau elles iront s'y attacher, depeur qu'on ne jette dans ces Isles quelque marchandise de contrebande, que des gens attitrez pourroient venir enlever pour la porter en secret à celuy à qui elle est adressée.

Il confisquera tout ce qu'il rencontrera dans le vaisseau n'estant point marqué de la marque de la Compagnie, ou qui ne sera point aux marchands étrangers.

Il pourra méme destituer de sa charge l'Officier subalterne à qui les marchandises appartiendront; mais si c'est un des superieurs il en avertira le Chef du Comptoir, lequel avec son Conseil le pourra deposseder de sa charge & luy confisquer ses gages.

Il pourra faire ouvrir toutes les lettres des particuliers pour s'instruire de ces commerces deffendus & des correspondances qu'ils peuvent avoir; c'est pourquoy le Capitaine du vaisseau sera obligé de les luy mettre entre les mains, sans toutefois qu'il puisse ouvrir celles de la Compagnie.

Cette confiscation de marchandises doit estre appliquée un tiers aux pauvres de la nation, l'autre tiers à la Compagnie, & le reste au Fiscal & à ses Officiers, & c'est comme le pratiquent les Hollandois.

Il sera aussi l'homme du Roy dans tous les procez criminels & civils qui se feront devant le Commandeur & son Conseil, & il pourra requerir & se porter partie au nom de sa Majesté dans toutes sortes de causes.

Pourvû que cét Officier soit vigilant & homme de bien, il peut rendre de tres-grands services à la Compagnie.

Si celle des Anglois en avoit établi dans ses Comptoirs elle en auroit eu plus de profit; mais ceux de cette nation prétendent qu'il n'y a point d'autorité superieure qui leur puisse ôter le privilege, quand ils ont fait une fois leur apprentissage à Londres, & qu'ils ont leur attestation du maître de l'avoir bien servi durant sept ans.

Cette deffense des commerces particuliers ne se peut imposer avec trop de severité. On l'observe aujourd'huy avec tant d'exactitude parmi les Hollandois, que quand un vaisseau de la Compagnie est prest à partir d'Amsterdam, un Bourgmestre fait prester solennellement au Capitaine & à tous ceux

de l'équipage le ferment de se contenter de leurs gages dont on leur avance deux mois, & de ne faire aucun trafic pour leur compte; mais le ménagement que la Compagnie fait sur leurs gages, les contraint nonobstant leur ferment de s'aider par ces trafics secrets pour subsister dans leur employ. Voicy l'adresse dont ils se sont avisez pour mettre à couvert leur conscience. Quand ils sont arrivez aux Indes & qu'ils se voyent en chemin de parvenir à quelque bon employ, ils se marient le plûtost qu'ils peuvent & trafiquent en secret sous le nom de leurs femmes, ce qui ne leur est pas toutefois permis; & ils s'imaginent de la sorte que leur conscience est dechargée. Mais ils y sont aussi quelquefois attrapez, & j'en donneray icy un exemple assez plaisant entre plusieurs autres que je pourrois alleguer.

Un Capitaine de vaisseau, homme riche, & qui se soucioit peu de faire sa cour aux femmes des Chefs de la Compagnie, se mit en bute à leurs attaques, & fut un jour picqué de quelque discours que luy tint Madame la Generale qui l'entreprit à Batavie en presence de plusieurs femmes, de quoy sans dire mot pour lors & sçachant bien toutes leurs intrigues, il resolut de se venger à la premiere occasion, laquelle s'offrit de cette maniere.

Ce Capitaine estant sur son depart de Palicate pour retourner à Batavie, la femme du Gouverneur de cette place qui s'entendoit avec Madame la Generale pour quelque commerce particulier, & croyant que le Capitaine estoit de ses amis le pria de charger secretement huit balles de tres-riches marchandises, & d'avoir bien soin qu'elles ne fussent point moüillées, pour les luy rendre à Batavie, ce que le Capitaine promit de faire, & il mit les balles en un lieu à part. Estant arrivé à Batavie il fut d'abord selon la coûtume saluer le General & luy rendre les lettres de la Compagnie. Le General retient d'ordinaire ces Capitaines à dîner ou à souper selon l'heure qu'ils arrivent. Il se trouve aussi toûjours alors quelques Conseillers des Indes pour apprendre des nouvelles, & qui demeurent à manger avec le General. Sur la fin du repas le General demanda au Capitaine ce qu'il y avoit de nouveau à Palicate, & si le Gouverneur & sa femme ne luy avoient rien recommandé pour leur service. Rien, répondit froidement

le Capitaine, ſinon que Madame la Gouvernante m'a fort recommandé huit balles de marchandiſes, & d'avoir bien l'œil deſſus afin qu'elles ne fuſſent point moüillées comme eſtant choſes de prix, & de les remettre à mon arrivée entre les mains de Madame la Generale. Cette réponſe peu attenduë ſurprit fort le General & ceux du Conſeil qui mangeoient avec luy, & encore plus Madame la Generale, vers laquelle le mari ſe retournant luy demanda aſſez rudement ſi elle avoit quelque commerce avec la Gouvernante de Palicate, ce qui par les loix de la Compagnie auroit eſté criminel. La Generale s'en eſtant fort defenduë, & proteſtant qu'elle ne comprenoit rien à ce qu'avoit dit le Capitaine, le General dit à celuy-cy qu'il falloit neceſſairement qu'il ſe trompât, & en méme-temps ordonna au Fiſcal d'aller ſaiſir ces balles & de les expoſer ſur la place, pour voir ſi elles ſeroient reclamées de quelque marchand. Aprés y avoir demeuré quelques jours ſans que perſonne ſe preſentât pour les demander elles furent confiſquées, & ainſi ſans grand bruit le Capitaine eut ſa revanche du deplaiſir qu'il avoit receu de Madame la Generale.

Tous les Officiers ſubalternes des Comptoirs doivent monter par degrez, depuis celuy de ſoû-écrivain juſques à celuy de Commandeur, afin que l'eſperance de cette élevation les oblige de mieux vivre, & qu'ils ſe rendent capables de tous les rafinemens du commerce des Indes pour arriver aux premiers employs.

Il eſt d'une extréme importance de ne faire en cela aucune grace, & que la faveur n'y puiſſe donner entrée à perſonne ſans qu'elle ait paſſé par tous les degrez. Car une des choſes qui fait le plus de tort au commerce des Hollandois, c'eſt que depuis quelques années les meilleures familles de Hollande envoyent leurs enfans aux Indes, pour aſpirer à ces employs que les trafics ſecrets rendent lucratifs. L'accez qu'ils trouvent ſoit auprés des principaux Officiers, ſoit auprés de leurs femmes dont le pouvoir eſt grand en ce païs-là, les fait preferer à ceux qui n'ont d'autre recommandation que celle de leurs longs ſervices, lorſque quelque employ vient à vacquer.

Il eſt vray que depuis quelques années le General de Batavie & ſon Conſeil voyant le tort que cela faiſoit à la Compa-

gnie, ils luy écrivirent qu'elle pouvoit envoyer des gens aux Indes avec telle qualité qu'il luy plairoit, mais qu'elle ne leur en envoyât plus avec des recommandations ; qu'à l'avenir elles ne leur ſerviroient de rien, & qu'elles nuiroient plûtoſt à leur avancement, n'eſtant pas juſte que la faveur l'emportât ſur le merite ; que le General & ſon Conſeil avoient d'aſſez bons yeux pour reconnoître la capacité de ceux qu'on leur envoye, & les employer ſelon qu'ils en ſont dignes & qu'ils le jugent à propos.

Voilà toutes les remarques que j'ay pû faire touchant la diſcipline des Comptoirs, & les moyens que pourroit tenir une nouvelle Compagnie pour ſon établiſſement aux Indes Orientales.

Mais j'oubliois une choſe qui eſt de conſequence pour une Compagnie de commerce, & ſur quoy elle doit bien faire reflexion. Juſques à cette heure les Hollandois uſent de cette prudence, qu'ils n'envoyent point aux Indes de Capitaine ni de Pilote qui n'ait paſſé par tous les degrez depuis un ſimple garçon de navire juſqu'à la plus haute charge, qui ne ſçache prendre les hauteurs, & ne connoiſſe bien toutes les coſtes. De plus ces Capitaines ne ſont point delicats, & ſe contentent pour leur nourriture d'un morceau de fromage, ou d'une tranche de bœuf ſalé de deux ou trois ans, & veritablement ils ſont en cela à imiter. Il en eſt tout au contraire de quelques autres nations, qui mettent ſouvent ſur des vaiſſeaux des Capitaines qui n'ont jamais vû la mer, & que la ſeule faveur éleve d'abord à cette charge. Joint que quand ils viennent à s'embarquer, il leur faut d'ordinaire un grand appareil de cuiſine, & quantité de moutons, de veaux, de poules & de d'indons qui conſument beaucoup d'eau & qui empuantiſſent le vaiſſeau de leur ordure. Le ménage eſt le grand ſoûtien des Compagnies de commerce, & c'eſt un article auquel ceux qui en ſont les Directeurs doivent bien penſer.

## CHAPITRE XV.

### *Des Diamans, & des mines & rivieres où ils se trouvent; & premierement du voyage de l'Auteur à la mine de Raolconda.*

LE diamant est la plus precieuse de toutes les pierres, & c'est le negoce auquel je me suis le plus attaché. Pour tâcher d'en acquerir une parfaite connoissance je voulus aller à toutes les mines, & à l'une des deux rivieres où on les trouve; & comme la peur des dangers ne m'a jamais fait reculer dans mes voyages, l'affreuse peinture que l'on me fit de ces mines comme de pays barbares, & où l'on ne se pouvoit rendre que par des chemins tres dangereux, ne fut pas capable de m'epouvanter ni de me detourner de mon dessein. J'ay donc esté aux quatre mines dont je vais faire la description, & à l'une des deux rivieres d'où se tirent les diamans, & je n'y ay point trouvé ces difficultez ni cette barbarie dont quelques gens qui sçavoient mal la carte de ces pays-là avoient crû me faire peur. Ainsi je puis dire que j'ai fait la planche aux autres, & je suis le premier de l'Europe qui a ouvert le chemin aux Francs à ces mines, qui sont les seuls lieux de la terre où l'on trouve le diamant.

La premiere des mines où je fus est sur les terres du Roy de Visapour dans la Province de Carnatica, & le lieu s'appelle *Raolconda*, à cinq journées de Golconda, & à huit ou neuf de Visapour. Comme ces deux Roys de Golconda & de Visapour ont esté autrefois sujets du Mogol, & Gouverneurs des mémes Provinces qu'ils se sont appropriées par leur revolte, c'est ce qui a fait dire & qui fait dire encore à quelques gens, que les diamans viennent des terres du Grand Mogol. Il n'y a que deux cens-ans ou environ que cette mine de Raolconda est decouverte, selon que je l'ay pu apprendre de ceux du païs.

Tout autour du lieu où se trouvent les diamans la terre est sablonneuse, & pleine de roches & de taillis, à peu prés com-

me aux environs de Fontainebleau. Il y a dans ces roches plusieurs veines, tantost d'un demi-doigt de large, & tantost d'un doigt entier, & les mineurs ont des petits fers crochus par le bout, lesquels ils fourrent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre qu'ils mettent dans des vaisseaux, & c'est ensuite parmi cette terre qu'on trouve les diamans. Mais parce que ces veines ne vont pas toûjours droit, & que tantost elles montent tantost elles baissent, ils sont contraints de casser ces roches, en suivant neanmoins toûjours la trace des veines. Aprés qu'il les ont toutes ouvertes, & qu'ils ont ramassé la terre ou le sable qui y pouvoit estre, alors ils se mettent à la laver par deux ou trois fois, & cherchent parmi cette terre ce qu'il peut y avoir de diamans. C'est à cette mine où se trouvent les pierres les plus nettes & les plus blanches d'eau; mais le mal est que pour tirer plus aisement le sable de ces roches, ils donnent de si grands coups d'un gros levier de fer, que cela étonne le diamant & y met des glaces. C'est ce qui fait qu'on trouve à cette mine quantité de pierres foibles; car dés que les mineurs voyent une pierre où la glace est un peu grande, ils se mettent à la cliver, c'est à dire à la fendre, à quoy ils sont beaucoup plus stilez que nous. Ce sont les pierres que nous appellons foibles, & qui sont de grande montre. Si la pierre est nette ils ne font que la passer dessus & dessous sur la roüe, & ne s'amusent point à luy donner de forme de peur de luy oster de son poids. Que s'il y a quelque petite glace, ou quelques points, ou quelque petit sable noir ou rouge, ils couvrent toute la pierre de facetes, afin qu'on ne voye point les defauts qu'elle a; & s'il y a quelque glace fort petite, ils couvrent cela de l'arreste de l'une des facetes. Mais il faut remarquer que le marchand aimant mieux un point noir dans une pierre, qu'un point rouge, quand il y a un point rouge on brûle la pierre & il devient noir. Cette adresse me fut enfin si connuë, que lorsque je voyois une partie de pierres qui venoient de la mine, & qu'il y avoit des facetes à quelques-unes, & sur tout des petites facetes, j'estois assuré qu'il y avoit dans la pierre quelque petite pointe ou quelque petite glace.

Il y a à cette mine quantité de diamantaires, & chacun n'a qu'une roüe qui est d'acier & à peu prés de la grandeur ordinaire de nos assietes. Ils ne mettent qu'une pierre sur chaque

roüe, & arrouſent inceſſamment la roüe avec de l'eau juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé le chemin de la pierre. Le chemin eſtant trouvé ils prennent de l'huile, & n'epargnent pas la poudre de diamant comme eſtant à grand marché, pour faire courir la pierre plus vîte, & ils la chargent auſſi bien plus que nous ne faiſons. J'ay vû mettre ſur une pierre cent cinquante livres de plomb; il eſt vray que c'eſtoit une grande pierre qui eſt demeurée à cent trois carats aprés avoir eſté taillée, & que c'eſtoit un moulin à noſtre mode, dont la grande roüe eſtoit tournée par quatre negres. Les Indiens ne ſont pas de méme ſentiment que nous, & ne croyent pas que la charge donne des glaces aux pierres. Si les leurs n'en prennent point, c'eſt qu'il y a toûjours un petit garçon qui ayant en main une ſpatule de bois fort mince arrouſe inceſſamment la roüe avec de l'huile & de la poudre de diamant. Joint que leur roüe ne va pas ſi vîte que les nôtres, parce que la roüe de bois qui fait aller celle d'acier n'eſt guere de plus de trois pieds de diametre.

Ils ne peuvent donner aux pierres le poliment ſi vif que nous leur donnons en Europe; & je crois que cela vient de ce que leur roüe ne court pas ſi plat que les noſtres. Car comme elle eſt d'acier, pour la froter ſur l'emeril comme il en eſt beſoin toutes les vingt-quatre heures, il l'a faut oſter de l'arbre, & ils ne peuvent ſi bien la remettre qu'elle coure ſi plat comme il faudroit. S'ils avoient comme nous l'invention des roües de fer, pour leſquelles on ne ſe ſert point de l'emeril, mais de la lime, n'eſtant pas neceſſaire de les oſter de l'arbre pour les lîmer, il ſe peut faire qu'ils donneroient à leurs pierres le poliment meilleur qu'ils ne font. J'ay dit qu'il eſt neceſſaire de froter la roüe d'emeril, ou de la limer toutes les vingt-quatre heures, & il ſeroit bon que cela ſe fit toutes les douze heures, ſi l'ouvrier n'eſt point pareſſeux. Car quand la pierre a courru un certain temps, l'endroit de la roüe ou elle a couru devient poli comme une glace de miroir, & ſi on ne luy fait de nouvelles rayes par l'emeril ou par la lime, la poudre ne demeure pas deſſus; au lieu que lors qu'elle y demeure, on fait plus de beſogne en une heure qu'on ne feroit en deux quand il n'y en a pas.

Bien qu'un diamant ſoit dur de nature, c'eſt à dire ayant une

espece de nœud comme il s'en voit dans le bois, les diamantaires Indiens ne laissent pas de tailler la pierre, ce que nos diamantaires d'Europe font grande difficulté de faire, & que le plus souvent ils ne veulent pas entreprendre ; mais aussi on donne aux Indiens quelque chose de plus pour leur façon.

Je reviens à la police des mines. Le negoce s'y fait librement & avec fidelité. On paye de tout ce que l'on achete deux pour cent au Roy, qui tire aussi un droit des marchands pour avoir la permission de faire miner. Ces marchands aprés avoir cherché avec les mineurs qui sçavent les endroits où l'on peut trouver des diamans, prennent une place d'environ deux cent pas de tour, où ils employent cinquante mineurs & quelquefois cent selon qu'ils veulent que le travail aille vîte. Du jour que l'on commence à miner jusqu'à ce que l'on finisse, ces marchands pour cinquante hommes payent tous les jours au Roy deux pagodes, & quatre quand ils en employent cent.

Ces pauvres gens ne gagnent tous les ans que trois pagodes, encore faut-il que ce soit de ceux qui sçachent bien leur mêtier. Comme leurs gages sont si petits ils ne font point de scrupule en cherchant parmi le sable de cacher s'ils peuvent une pierre à leur profit, & estant tout nuds à la reserve d'un petit linge qui leur couvre les parties honteuses, ils tâchent adroitement de les avaler. Le Chef de tous les marchands qui font miner, me montra un jour un de ces mineurs qui travailloit pour luy depuis plusieurs années, & qui luy avoit derobé une pierre qui pouvoit peser un mengelin, ce qui revient à peu prés à deux de nos carats. Il l'avoit mise dans le coin de son œil, & on la luy osta aprés qu'on eut decouvert son larrecin. Pour empêcher cette friponnerie, sur cinquante mineurs il y a toûjours douze à quinze personnes gagées du marchand pour prendre garde qu'ils ne derobent rien. Si par hazard ils trouvent quelque pierre qui pese audelà de sept à huit mengelins, ils courent la porter au maître qui fait miner, lequel pour recompense luy donne le *sarpo*, qui est une piece de toile pour faire une toque de la valeur de vingt-cinq à trente sols, & avec cela d'ordinaire demi-pagode en argent, ou bien une pagode quand ils ne leur donnent pas de ris, & un plat de sucre.

Les marchands qui vont à la mine pour negoce, se tiennent

nent dans leur logis ; & tous les matins sur les dix à onze heures les maistres des mineurs aprés qu'ils ont dîné ( car les Banianes ne sortent jamais de leur logis sans avoir lavé leur corps & avoir mangé ) leur apportent des diamans pour les leur faire voir. Si les parties sont grosses, & qu'il y ayt plusieurs pierres qui pourroient valoir depuis deux mille jusqu'à quinze ou seize mil écus, il les laissent & confient au marchand étranger sept ou huit jours ou davantage pour les bien considerer. Quand on à vû leurs pierres & qu'ils reviennent vers le marchand, il faut que celuy-cy si les pierres luy agreent conclue en peu de temps le marché ; autrement celuy à qui appartiennent les pierres les reprend, les lie dans le coin de sa ceinture, ou de sa toque, ou de sa chemise, & s'en va sans que vous revoyez jamais les mémes pierres, ou du moins elles sont mêlées avec d'autres s'ils viennent vous revoir pour vous apporter une autre partie. Quand le marché est conclu, l'acheteur leur donne un billet de la somme pour aller prendre l'argent auprés du Cheraf, qui est celuy qui donne & reçoit les lettres de change. Si l'on est convenu de le payer dans trois ou quatre jours, & qu'on les fasse attendre davantage, il leur faut payer sur le pied d'un & demi pour cent par mois d'interest. Le plus souvent quand ils sçavent que le marchand est solvable, ils aiment mieux une lettre de change pour Agra, pour Golconda, ou pour Visapour, & sur tout pour Surate, où comme au plus fameux port des Indes ils vont acheter des marchandises qui viennent avec les Vaisseaux des pays étrangers & qui sont bonnes pour eux.

Il y a du plaisir de voir venir tous les matins les jeunes enfans de ces marchands & d'autres gens du païs depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de quinze ou seize, lesquels vont s'asseoir soûs un gros arbre qui est dans la place du bourg. Chacun a son poids de diamans dans un petit sac pendu à un de ses costez, & de l'autre une bourse attachée à sa ceinture, où il y en a tel qui aura dedans jusques à cinq ou six cens pagodes d'or. Ils sont là assis en attendant que quelqu'un leur vienne vendre quelques diamans, soit du lieu méme, ou de quelque autre mine. Quand on leur apporte quelque chose, on le met entre les mains du plus âgé de ces enfans qui est comme le chef de la bande ; il regarde ce que c'est, & le mettant dans

la main de celuy qui eſt aupres de luy, cela va de main en main juſqu'à ce qu'il revienne à la ſienne, ſans qu'aucun d'eux diſe mot. Il demande enſuite le prix de la marchandiſe pour en faire le marché s'il eſt poſſible, & ſi par hazard il l'achete trop cher c'eſt pour ſon compte. Le ſoir eſtant venu tous ces enfans font une ſomme de tout ce qu'ils ont acheté, & aprés regardent leurs pierres, & les mettent à part ſelon leurs eaux, leur poids, & leur netteté. Puis ils mettent le prix ſur chacune à peu prés comme elles ſe pourroient vendre aux étrangers, & par ce dernier prix ils voyent combien il eſt plus haut que le prix de l'achapt. Enſuite ils les portent à ces gros marchands qui ont toûjours quantité de parties à aſſortir, & tout le profit eſt partagé entre ces enfans, celuy-là ſeulement qui eſt le premier d'entre eux ayant un quart pour cent de plus que les autres. Tout jeunes qu'ils ſont il ſçavent ſi bien le prix de toutes les pierres, que ſi l'un d'eux a acheté quelque choſe & qu'il veüille perdre demi pour cent, un autre luy rend ſon argent. A peine vous apporteront-ils une partie de pierres où il y en aura environ une douzaine, qu'il ne s'y en trouve quatre ou cinq avec quelque glace, ou quelque point, ou quelque défaut aux coins.

Au reſte ces Indiens aiment fort les étrangers, & ſur tout ceux qu'ils appellent Fringuis. Sitoſt que je fus arrivé à la mine je fut ſaluer le Gouverneur du lieu qui commande auſſi dans la Province pour le Roy de Viſapour. C'eſtoit un Mahometan qui me fit bien des careſſes, m'aſſurant que j'étois le bien venu, & que ne doutant pas que je n'euſſe apporté de l'or (car à toutes les mines de Golconda & de Viſapour on ne parle que de pagodes neuves qui ſont des eſpeces d'or) je n'avois qu'à le mettre dans ma chambre où il ſeroit en ſeureté, & qu'il me répondoit de tout ce que je pouvois avoir. Outre les ſerviteurs que j'avois amenez avec moy il m'en preſenta quatre, & leur commanda d'avoir l'œil jour & nuit ſur mon or, & de faire tout ce que je leur ordonnerois. Un peu aprés que je l'eus quitté il m'envoya appeller, & eſtant de retour auprés de luy; je t'envoye querir, me dit-il, pour t'aſſurer encore que tu n'as rien à craindre, mange, boy & dors, & aye ſoin de ta ſanté. J'avois oublié de te dire que tu te gardes bien de frauder le Roy à qui tu dois deux pour cent de tout ce

que tu acheteras. Ne t'amuſe point, pourſuiuit-il, à faire comme quelques Mahometans qui ſont venus à la mine, & qui s'entendant avec les marchands & les courtiers pour frauder les droits du Roy, diſoient qu'ils n'avoient acheté que pour dix mille pagodes, & ils avoient fait un achat de plus de cinquante mille. Je commençois alors à acheter & voyois qu'il y avoit aſſez grand profit, tout eſtant de vingt pour cent à meilleur marché qu'à Golconda; joint qu'on y decouvre quelquefois par hazard de grandes pierres.

Un jour ſur le ſoir un Baniane aſſez mal couvert, n'ayant qu'une ceinture autour de ſon corps & un mechant mouchoir ſur ſa teſte, vint m'aborder civilement & s'aſſeoir auprés de moy. En ce païs-là on ne prend pas garde au veſtement, & tel qui n'a qu'une mechante aune de toile autour de ſes reins, ne laiſſe pas quelquefois de tenir cachée une bonne partie de diamans. Je fis de mon coſté civilité au Baniane, & aprés qu'il eût eſté quelque temps aſſis il me fit demander par mon truchement ſi je voulois acheter quelques rubis. Le trucheman dit qu'il me les faloit montrer, & alors il tira quantité de petits drapeaux de ſa ceinture dans Ieſquels il y avoit environ une vingtaine d'anneaux de rubis. Apres les avoir bien regardez, je luy fis dire que cela eſtoit trop petit pour moy & que je cherchois de grandes pierres. Neanmoins me reſſouvenant que j'avois eſté prié d'une Dame d'Iſpahan de lui apporter un anneau de rubis d'environ une centaine d'ecus, j'achetay un de ſes anneaux qui me couta à peu prés quatre cens francs. Je ſçavois bien qu'il n'en valoit pas plus de trois cens; mais je hazarday volontiers cent francs de plus dans la croiance que j'eus qu'il n'eſtoit pas venu me trouver pour ces rubis ſeulement, & jugeant bien à ſa mine qu'il deſiroit eſtre ſeul avec moy & mon trucheman pour me montrer quelque choſe de meilleur. Comme le temps de la priere des Mahometans approchoit, trois des ſerviteurs que le Gouverneur m'avoit donnez s'y en allerent, & le quatriéme demeurant pour me ſervir je trouvay le moyen de m'en defaire, en l'envoyant pour nous aller acheter du pain où il demeura aſſez longtemps. Car tout le peuple de ce pays-là eſtant idolâtre il ſe contente de ris ſans manger de pain, & quand on en veut avoir il le faut faire venir d'aſſez loin d'une forteresſe du

Roy de Visapour où il n'y a que des Mahometans. Ce Baniane se voyant donc seul avec moy & mon trucheman, aprés avoir fait beaucoup de façon tira sa toque, & detortilla ses cheveux qui selon la coûtume estoient liez sur sa teste. Alors je vis sortir de ces cheveux un petit morceau de linge où estoit envelopé un diamant pesant 48 ÷ de nos carats, de belle eau, forme d'un cabouchon, les trois quarts de la pierre nets, horsmis un petit chevron qui estoit à un costé & qui paroissoit aller un peu avant dans la pierre. L'autre quart n'estoit que glace & point rouges.

Comme je considerois la pierre, le Baniane voyant l'attention que j'y apportois ; ne vous amusez pas, me dit-il, à la regarder maintenant, vous la verrez demain matin à loisir quand vous serez seul. Quand un quart de jour sera passé (c'est ainsi qu'ils parlent) vous me trouverez hors du bourg, & si vous voulez la pierre vous m'apporterez l'argent, & il me dit alors ce qu'il en vouloit. Car il faut remarquer en passant, qu'aprés ce quart de jour les Banianes tant hommes que femmes rentrent dans la ville ou le bourg où ils demeurent estant allez dehors, tant pour satisfaire aux necessitez ordinaires de la nature & pour se laver ensuite le corps, que pour les prieres que leurs Prestres leur font faire. Le Baniane m'ayant marqué ce temps-là, parce qu'il ne vouloit pas que personne nous vît ensemble, je ne manquay pas de l'aller trouver & de luy porter la somme qu'il avoit demandée, à la reserve de deux cent pagodes que je mis à part. Mais enfin aprés m'estre un peu debatu du prix il fallut que je luy donnasse encore cent pagodes. A mon retour à Surate je vendis la pierre à un Commandeur Hollandois, sur laquelle j'eus un profit honneste.

Trois jours aprés avoir acheté cette pierre, il me vint un messager de Golconda de la part d'un Apotiquaire nommé Boete. Je l'avois laissé à Golconda pour recevoir & garder une partie de mon argent, & au cas que le Cheraf payât en roupies pour les changer en pagodes d'or. Le lendemain qu'il eut reéu le payement, il luy prit un si grand devoyement de ventre qu'il mourut dans peu de jours. Par la lettre qu'il m'ecrivoit il me faisoit sçavoir sa maladie, & qu'il avoit reçu mon argent qui estoit tout dans ma chambre dans des sacs cachetez ; mais qu'il ne croyoit pas vivre plus de deux jours,

m'exhortant de hâter mon retour, parce qu'il ne croyoit pas que mon argent fût bien en seureté entre les mains des serviteurs que je luy avois laissez. Si-tost que j'eus receu cette lettre je fus voir le Gouverneur pour prendre congé de luy; de quoy il fut étonné & me demanda si j'avois employé tout mon argent. Je luy répondis que je n'en avois pas employé la moitié & que j'avois bien encore vingt mille pagodes. Il me dit que si je voulois il me les feroit employer, & qu'assurément je ne perdrois rien sur ce qu'il me feroit acheter. De plus il me demanda si je voulois luy faire voir mon achat, bien qu'il ne l'ignorât pas, parce que ceux qui vendent sont obligez de luy declarer tout, à cause des deux pour cent qui sont deus au Roy par ceux qui acheptent. Je lui montray donc ce que j'avois acheté & lui dis ce que tout m'avoit coûté, ce qui se rapporra au livre du Baniane qui reçoit les droits du Roy. En meme temps je lui payay le deux pour cent pour les droits du Roy; ce qu'ayant receu il me dit qu'il voyoit bien que les Franguis estoient gens de bonne foy. Il en fut encore mieux persuadé, lorsque tirant la pierre de 48 $\frac{1}{2}$ carats; Seigneur, lui dis-je, cela n'est point sur le livre des Banianes, & il n'y a personne dans le bourg qui ait sceu que je l'aye achetee, ni toi-méme ne l'aurois jamais sçû si je ne te l'avois dit. Je ne veux point frauder les droits du Roy, voilà ce qu'il luy revient selon ce que m'a coûté la pierre. Le Gouverneur parut fort surpris, & tout ensemble fort edifié de mon procedé; il m'en loüa fort, & me dit que c'estoit agir en honneste-homme, & qu'il n'y auroit aucun marchand du païs, ni Mahometan ni Idolâtre qui en useroit de méme, quand il croiroit qu'on ne sçauroit rien de ce qu'il auroit acheté. Sur cela il fit venir les plus riches marchands du lieu, & leur ayant raconté la chose leur commanda d'apporter les plus belles pierres qu'ils pouvoient avoir; ce que trois ou quatre firent, & ainsi j'employay mes vingt mille pagodes dans une heure ou deux. Le marché estant fait & l'argent payé, il dit à ces marchands qu'ayant eu affaire avec un brave homme ils devoient bien me donner quelque chose pour souvenance, ce qu'ils firent de bonne grace, & ils me donnerent un diamant qui pouvoit valoir prés de cent écus. Pour ce qui est du Gouverneur, il me fit present d'une toque & d'une ceinture.

J'ay à faire icy une remarque aſſez ſinguliere & curieuſe, touchant la maniere dont les Indiens tant Idolâtres que Mahometans font leurs marchez pour toutes ſortes de marchandiſes. Tout ſe paſſe en grand ſilence & ſans que perſonne parle. Le vendeur & l'acheteur ſont aſſis l'un devant l'autre comme deux tailleurs, & l'un des deux ouvrant ſa ceinture, le vendeur prend la main droite de l'acheteur & la couvre avec la ſienne de la ceinture, ſous laquelle en preſence de pluſieurs autres marchands qui ſe rencontrent quelquefois dans la méme ſale, le marché ſe fait ſecretement ſans que perſonne en ait connoiſſance. Car alors le vendeur & l'acheteur ne ſe parlent ni de la bouche ni des yeux, mais ſeulement de la main, ce qu'ils font de cette maniere. Quand le vendeur prend toute la main de l'acheteur, cela veut dire mille, & autant de fois qu'il la luy preſſe ce ſont autant de mille pagodes ou roupies ſelon les eſpeces dont il eſt queſtion. Quand il ne prend que les cinq doigts, cela ſignifie cinq cens, & s'il n'en prend qu'un c'eſt cent. N'en prenant que la moitié juſqu'à la jointure du milieu, cela veut dire cinquante, & le petit bout du doigt juſqu'à la premiere jointure ſignifie dix. Voilà tout le myſtere que les Indiens apportent à leurs marchez, & il arrive ſouvent qu'en un méme lieu où il y aura pluſieurs gens, une méme partie ſe vendra ſept ou huit fois, ſans que la compagnie ſçache ce qu'à chaque fois elle aura eſté venduë.

Pour ce qui eſt du poids des pierres, on ne ſçauroit y eſtre trompé ſinon qu'on les achete en cachete. Car quand on les achete publiquement, il y a un homme exprés gagé du Roy & qui ne tire aucun benefice des particuliers qui a la charge de peſer les diamans, & quand il en dit le poids le vendeur & l'acheteur ſe tiennent à ſa parole comme n'ayant point d'intereſt de favoriſer perſonne.

Ayant achevé mes affaires à la mine, le Gouverneur me donna ſix Cavaliers pour paſſer plus ſeurement les terres de ſon Gouvernement, qui va juſques à une riviere qui ſepare le Royaume de Viſapour de celuy de Golconda. Le paſſage de cette riviere eſt tres-difficile, parce qu'elle eſt large, profonde & rapide, & qu'il n'y a ni pont ni bateau. On ſe ſert pour la paſſer des mémes inventions dont j'ay parlé ailleurs au paſſage de quelques rivieres des Indes, tant pour les hommes, que

pour leur bagage, leurs carosses, leurs bœufs & leurs chevaux. Un vaisseau rond de dix à douze pieds de diametre, fait de branches d'ozier comme nos mannequins, & couvert par le dehors de cuir de bœuf, tient lieu de bateau, & j'ay dit au méme endroit de quelle maniere les passagers s'y ajustent. On pourroit bien faire de bonnes barques, ou faire un pont sur cette riviere; mais les Roys de Golconda & de Visapour ne le veulent pas, parce qu'elle fait la separation des deux Royaumes. Tous les soirs les bateliers tant d'un costé que de l'autre, sont obligez de rapporter à deux petits Gouverneurs qui sont deça & delà environ à un quart de lieuë de la riviere un estat exact des personnes, des bestes de voiture, & des marchandises qui ont passé durant la journée.

Lorsque je fus arrivé à Golconda il y avoit trois jours que Boëte l'Apotiquaire estoit mort, & la chambre où je l'avois laissé estoit seellée de deux seaux, l'un du Cadi qui est comme le Chef de la Justice, & l'autre du Cha-Bander qui est comme le Prevost des marchands. Un Officier de Justice gardoit jour & nuit la porte de la chambre avec les valets que j'avois laissez au deffunt. Dés que j'eus mis pied à terre il fut avertir le Cadi & le Cha-Bander de mon arrivée, & aussi-tost ils m'envoyerent querir. Aprés les avoir saluëz le Cadi me demanda si l'argent qui estoit dans la chambre du deffunt estoit à moy, & comment je le pourrois prouver. Je luy dis que je n'avois point de meilleures preuves à luy donner que les lettres de change que j'avois apportées au Cheraf, & que depuis mon depart il avoit par mon ordre compté la somme au deffunt. Que j'avois ordonné ensuite à celuy-cy au cas que le Cheraf payât en especes d'argent, de me les faire changer en pagodes d'or & de me les apporter. Sur cette réponse que je leur fis ils envoyerent querir les deux Cherafs qui avoient fait le payement de mes lettres pour sçavoir si c'estoit la verité, ce qu'ils avouërent incontinent, & aussi-tost le Cadi commanda à son Lieutenant d'aller m'ouvrir la porte de la chambre, & de voir si le cachet estoit bien entier à tous les sacs. Il ne me quitta point que je ne luy eusse declaré que j'avois mon compte & qu'il ne me manquoit rien. Je retournay avec luy pour faire la méme declaration au Cadi & au Cha-Bander & pour les remercier de leurs soins, & il fallut que je signasse un papier

qu'ils avoient écrit en langue Persienne par lequel je témoignois d'estre satisfait. Le Lieutenant me dit qu'il falloit payer les frais de l'enterrement de Boëte, & ce qui estoit dû tant à ceux qui avoient posé les seaux, qu'à l'Officier qui s'estoit tenu à la porte de la chambre pour la garder. Tout cela ne revenoit qu'à neuf roupies ou quatre écus & demi de nostre monnoye, & l'on n'en auroit pas esté quitte à si bon marché en plusieurs lieux de l'Europe.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Voyage de l'Auteur aux autres mines, & de quelle maniere on y cherche les diamans.*

A Sept journées de Golconda tirant droit au Levant, il y a une autre mine de diamans appellée *Gani* dans la langue du païs, & *Coulour* en langue Persienne. Elle est proche d'un gros bourg où passe la méme riviere que je traversay en venant de l'autre mine, & à une lieuë & demie du bourg il y a de hautes montagnes qui font une forme de croissant. Cét espace qui est entre le bourg & la montagne est une plaine où l'on mine & où l'on trouve le diamant. Plus on cherche en tirant vers la montagne plus on trouve de grandes pierres; mais quand on monte trop haut on ne trouve plus rien.

Il n'y a qu'environ cent ans que cette mine a esté découverte, & ce fut par le moyen d'un pauvre homme qui béchant un bout de terre où il vouloit semer du millet, trouva une pointe naïve pesant à peu prés vingt-cinq carats. Cette sorte de pierre luy estant inconnuë & luy voyant quelque éclat, il la porte à Golconda, & par bonheur pour luy il s'adresse à une personne qui faisoit negoce de diamans. Ce negociant ayant sçû du païsan le lieu où il avoit trouvé la pierre, fut tout surpris de voir un diamant d'un tel poids, vû qu'auparavant les plus grands que l'on voyoit estoient au plus de dix à douze carats. Le bruit de cette nouvelle découverte se répandit bien-tost dans tout le païs, & quelques-uns du bourg qui avoient bonne bourse commencerent de faire foüiller dans la

terre,

terre, où ils trouverent & où l'on trouve encore de grandes pierres en plus grande quantité que dans aucune autre mine. Il se trouve, dis-je, à present en celle-cy quantité de pierres depuis dix jusqu'à quarante carats, & méme quelquefois de bien plus grandes; mais entr'autres le grand diamant qui pesoit neuf cens carats avant que d'estre taillé, dont Mirgimola fit present à Aureng-zeb comme je l'ay dit ailleurs.

Mais si cette mine de Coulour est considérable pour la quantité des grandes pierres que l'on y trouve, le mal est que d'ordinaire ces pierres ne sont pas nettes, & que leurs eaux tiennent de la qualité du terroir où elles se trouvent. Si le terroir est marécageux & humide, la pierre tire sur le noir; s'il est rougeâtre, elle tire sur le rouge, & ainsi des autres endroits, tantost sur le vert, tantost sur le jaune, dautant que du bourg à la montagne il y a diversité de terroir. Sur la pluspart de ces pierres aprés qu'elles sont taillées il paroît toûjours comme une espece de graisse, qui fait qu'on porte incessamment la main au mouchoir pour l'essuïer.

Pour ce qui est de l'eau des pierres, il faut remarquer qu'au lieu qu'en Europe nous nous servons du jour pour examiner les pierres brutes, & bien juger de leur eau & des points qui s'y peuvent trouver, les Indiens se servent de la nuit, & dans un trou qu'ils font dans un mur d'un pied en carré ils mettent une lampe avec une grosse méche, à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau & de la netteté de la pierre qu'ils tiennent entre leurs doigts. L'eau que l'on nomme celeste est la pire de toutes, & il est impossible de la reconnoître tandis que la pierre est brute. Mais pour peu qu'elle soit découverte sur le moulin, le secret infaillible pour bien juger de son eau est de la porter sous un arbre touffu, & à l'ombre de sa verdure on découvre aisément si elle est bleuë.

La premiere fois que je fus à cette mine on pouvoit conter jusqu'à soixante mille personnes qui y travailloient, tant hommes, que femmes & enfans qui sont employez à divers offices, les hommes à becher, & les femmes & enfans à porter la terre; car on cherche la pierre à cette mine de toute autre maniere qu'à celle de Raolconda.

Aprés que les Mineurs ont reconnu la place où ils veulent travailler, ils applanissent tout proche une autre place de pa-

reille étenduë, & méme une peu plus grande, autour de laquelle ils font une enceinte de muraille d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur ils font de deux en deux pieds des ouvertures pour écouler l'eau, lesquelles ils ferment jusqu'à ce qu'il soit temps que l'eau s'écoule. Cette place estant ainsi préparée ceux qui doivent travailler à cette recherche s'assemblent tous, hommes, femmes & enfans, avec le maître qui les met en besogne accompagné d'une partie de ses parens & amis. Il apporte avec lui quelque figure de pierre du Dieu qu'ils adorent, laquelle estant mise debout sur la terre chacun se prosterne par trois fois devant elle, leur Prêtre cependant faisant la priere. Cette priere finie il leur fait à tous une certaine marque sur le front avec de la colle composée de saffran & de gomme, afin qu'elle puisse tenir sept ou huit grains de ris qu'il applique dessus. Puis s'estant lavez le corps avec de l'eau que chacun apporte dans un pot, ils se mettent tous en rang pour manger ce qui leur est presenté dans le festin que le Maître qui les met en besogne leur fait au commencement du travail, pour leur donner courage & les porter à s'en acquiter fidelement. Ce festin ne consiste en autre chose qu'à chacun son plat de ris qui leur est distribué par le Bramin, parce que chaque Idolâtre peut manger tout ce qui vient de la main d'un de leurs Prestres, au lieu qu'il y en a entre eux de si superstitieux qu'ils ne veulent pas manger ce que leurs femmes ont appresté, & qu'ils aiment mieux faire eux-mémes leur cuisine. Le plat où est le ris qu'on leur sert est fait de feüilles d'arbre attachées ensemble, & qui ressemblent en quelque sorte à nos feüilles de noyer. De plus on leur donne à chacun environ un quarteron de beurre fondu dans une petite tasse de cuivre avec quelque sucre.

Le repas fini chacun commence à travailler, les hommes à foüiller la terre, & les femmes & les enfans à la porter dans la place qui a esté preparée comme j'ay dit cy-devant. Ils foüillent jusqu'à dix ou douze & quatorze pieds de profondeur, mais dés qu'ils ont trouvé l'eau il n'y a plus rien à esperer. Toute la terre estant portée dans cette place, hommes, femmes & enfans prennent avec des cruches l'eau qui est dans le creux qu'ils ont fait, & la jettent sur la terre qu'ils en ont ôtée pour la detremper, la laissant ainsi un jour ou deux selon la dureté

de la terre jusques à ce qu'elle vienne comme en boüillie. Cela estant fait ils ouvrent les trous qu'ils ont faits à la muraille pour donner passage à l'eau, & en jettent encore d'autre pardessus, afin que cela entraîne tout le limon de sorte qu'il n'y reste que le sable. Il y a telle terre qu'il est besoin de laver deux ou trois fois. Ensuite ils laissent secher le tout au soleil, ce qui est bien-tost fait à cause de sa grande ardeur. Ils ont de certains paniers faits à peu prés comme un van dans lesquels ils mettent de cette terre, laquelle ils secoüent comme quand nous voulons nettoyer le bled. La menuë poussiere s'en va, & le gros demeure qu'ils remettent aprés sur cette terre.

Toute cette terre estant ainsi vannée, ils l'étendent avec une maniere de rateau & la rendent la plus unie qu'il leur est possible. Alors ils se mettent tous ensemble sur cette terre avec chacun un billot de bois en forme de gros pilon large par le bas d'un demi-pied, & ils en battent la terre en allant d'un bout à l'autre toûjours battant par deux ou trois fois. Aprés ils la remettent dans les paniers & la vannent comme ils ont fait la premiere fois; puis ils l'étendent encore, & ils se mettent enfin tous ensemble à un des bords pour manier cette terre & chercher le diamant, à quoy ils sont observez de la méme maniere qu'à la mine de Raolconda.

Autrefois au lieu de se servir de pilons de bois pour battre la terre, ils la battoient avec des cailloux, & c'est ce qui causoit tant de glaces dans les pierres.

Pour ce qui est du droit que l'on paye au Roy, de ce que l'on donne tous les ans aux mineurs pour leur travail, & de la gratification qu'on leur fait quand ils ont trouvé quelque pierre extraordinaire & qu'ils l'apportent au maître de qui ils dependent, il en est aussi de méme qu'à la mine de Raolconda.

On ne faisoit point autrefois de difficulté d'acheter des diamans qui avoient l'écorce ou superficie verte, parce qu'estant taillez ils venoient blancs & de tres-belle eau.

Depuis trente ou quarante ans on avoit déeouvert une mine entre Coulour & Raolconda, mais que le Roy fit fermer à cause de la fourberie, comme je diray en peu de mots. On y trouvoit des pierres qui avoient cette écorce verte, belle & transparente, & qui paroissoient méme plus belles que les au-

tres, mais quand on venoit à les egriser elles se mettoient en morceaux. Toutefois quand on les egrisoit avec une pierre de la méme qualité & qui eût esté trouvée dans la méme mine, elles se laissoient egriser sans se rompre; mais elles ne pouvoient resister sur la roüe où elles se mettoient d'abord en pieces. C'est pourquoy on prenoit garde de n'en point acheter qui fussent egrisées depeur d'y estre trompé; & c'est, comme j'ay dit, à cause de la fourberie qui a esté découverte sur ces pierres-là que le Roy a fait fermer la mine.

Pendant que les sieurs Fremelin & François Breton furent Presidents à Surate pour la Compagnie Angloise, un Juif nommé Edoüard Ferdinand marchand libre, c'est à dire n'étant point sujet à aucune Compagnie, fit societé avec ces deux Messieurs pour l'achat d'une pierre, peu de temps aprés que cette mine fut découverte. Cette pierre estoit nette & de bonne forme & pesoit quarante-deux carats. Edoüart venant en Europe les sieurs Fremelin & Breton lui remirent la pierre entre les mains pour la vendre avec le plus d'avantage qu'il pourroit, & leur en tenir compte. Dés qu'il fut arrivé à Ligorne il la montra à quelques Juifs de ses amis, qui lui en offrirent jusqu'à vingt-cinq mille piastres. Mais comme il en vouloit trente, ne s'estant pû accorder il emporta la pierre à Venise pour la faire tailler. Elle fut bien egrisée sans aucun dommage, mais si-tost qu'elle fut sur la roüe elle fut rompuë en neuf morceaux. J'ay esté moy-méme une fois trompé à une de ces pierres qui pesoit deux carats, & elle se brisa toute sur la roüe en petits morceaux comme elle estoit à moitié faite.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Suite des voyages de l'Auteur aux mines de diamant.*

JE viens à la troisiéme mine, qui est la plus ancienne de toutes, & dans le Royaume de Bengala. On lui peut donner le nom de Soumelpour, qui est un gros bourg proche duquel on trouve des diamans; ou plûtost le nom de *Gouel*, qui est la riviere dans le sable de laquelle on les découvre. Les terres par

lesquelles cette riviere a son cours appartiennent à un Raja qui d'ancienneté a esté tributaire du Grand Mogol, s'étant retiré de son obeïssance pendant les guerres qu'il y avoit entre Cha-Gehan & Gehan-guir son pere. Si-tôt que Cha-Gehan fut parvenu au trône il envoya demander le tribut à ce Raja, tant du present que du passé; & celui-cy voyant que ses revenus n'estoient pas suffisans pour le payer, quitta le pays & se retrancha dans les montagnes avec ses sujets. Sur la nouvelle du refus que fit d'abord le Raja, Cha Gehan qui ne sçavoit pas qu'il se voulu retirer, mais qui croyoit plûtost qu'il s'opiniatreroit à se deffendre, mena une armée dans son pays, où on luy persuada qu'il trouveroit quantité de diamans. Mais il arriva tout le contraire; car ceux qu'il envoya dans les terres du Raja ne trouverent ni diamans, ni peuples, ni vivres, le Raja ayant fait brûler tous les grains que ses sujets ne purent pas emporter, si bien que la plus grande partie del'armée de Cha-Gehan y perit de faim. L'issue de cette entreprise fut que le Raja retourna dans ses terres, à condition qu'il payeroit tous les ans un leger tribut au Grand Mogol.

Voicy le chemin qu'il faut tenir en partant d'Agra pour aller à cette mine.

*D'Agra à Halabas*, costes. 130
*D'Halabas à Banarous*, costes. 33
*De Bararous à Saseron*, costes. 4

D'Agra à Saseron on va toûjours au levant; mais de Saseron pour aller à la mine on tourne au midy, & l'on vient d'abord à un gros bourg, costes. 21

Ce bourg est au Raja dont je viens de parler, & à qui appartiennent les terres où court la riviere dans laquelle on trouve les diamans.

De ce bourg on vient à une forteresse appellée *Rodas*, costes. 4

C'est une des plus fortes places de l'Asie assise sur une montagne, ayant six grands bastions & vingt-sept pieces de canon, avec trois fossez pleins d'eau où il y a de bon poisson. Il n'y a qu'un seul endroit pour venir audessus de la montagne, où il y a une plaine de demi-lieüe ou environ dans laquelle on seme du bled & du ris. Il y a plus de vingt sources qui arrou-

ſent la terre, & tout autour de la montagne depuis le bas juſqu'au haut ce ne ſont que precipices la plus part couverts de bois. Les Rajas ſe tenoient d'ordinaire en cette forteresſe avec ſept à huit cens hommes ; mais elle eſt à preſent au Grand Mogol qui l'a eu par l'adreſſe de ce grand Capitaine Mirgimola, de qui j'ay eu ſouvent occaſion de parler. Le dernier Raja laiſſa trois fils qui ſe trahirent l'un l'autre ; l'aîné fut empoiſonné, le ſecond prit parti à la Cour du Grand Mogol qui luy donna le commandement de quatre mille chevaux, & le plus jeune ſe maintient dans le pays en payant le tribut comme ſon pere. Tous les Roys des Indes Succeſſeurs de Tamerlan ont aſſiegé cette place ſans la pouvoir prendre, & méme deux de ces Roys y ſont morts dans la ville de Saſeron.

De la forteresſe de Rodas à *Soumelpour*, coſtes. 30.

*Soumelpour* eſt un gros bourg, dont les maiſons ne ſont faites que de terre & ne ſont couvertes que de branches de Cocos. Toutes ces trente coſtes ne ſont que des bois qui ſont des paſſages dangereux, parce que les voleurs qui ſçavent que les marchands ne vont pas à la mine qu'ils ne portent de l'argent, les vont quelquefois attendre pour les égorger. Le Raja demeure à demi-coſte du bourg, & ſon logement eſt ſoûs des tentes dreſſées ſur une belle eminence. Le *Gouel* paſſe au pied, & c'eſt dans cette riviere qu'on trouve des diamans. Elle vient des hautes montagnes qui ſont du coſté du midy, & va perdre ſon nom dans le Gange.

Voicy de quelle maniere on cherche les diamans dans cette riviere, Aprés que les grandes pluyes ſont paſſées, ce qui eſt d'ordinaire au mois de Decembre, on attend encore tout le mois de Janvier que la riviere s'eclairciſſe, parce qu'en ce temps-là en pluſieurs endroits elle n'a pas plus de deux pieds, & qu'elle laiſſe beaucoup de ſable tout decouvert. Sur la fin de Janvier ou au commencement de Fevrier, tant du bourg de Soumelpour, que d'un autre qui eſt vingt coſtes au deſſus ſur la méme riviere, & de quelques petits villages de la plaine, il ſort environ huit mille perſonnes de tous ſéxes & de tous âges capables de travailler. Ceux qui ſont expers connoiſſent au ſable s'il y a quelques diamans dedans, quand ils voyent parmi le ſable quelques petites pierres qui reſſemblent fort à

celles que nous appellons pierres de tonnerre. On commence à chercher dans la riviere au bourg de Soumelpour, & on va toûjours en remontant jusques aux montagnes d'où elle sort, & qui sont eloignées du bourg d'environ cinquante costes. Aux endroits où l'on croit qu'il y a des diamans on tire le sable de cette maniere.

On entoure ces endroits-là de pieux, de fascines & de terre, comme quand on veut faire l'arche d'un pont, afin d'epuiser l'eau & de mettre la place à sec. Alors on tire tout le sable, & on ne foüille pas plus que de la profondeur de deux pieds. Tout ce sable est porté & étendu sur une grande place preparée au bord de la riviere, & entourée d'une petite muraille haute d'un pied & demi ou environ. On fait des trous au pied, & quand on a rempli cette place d'autant de sable qu'on juge à propos, on y jette de l'eau, on le lave, & on le brasse, & tout le reste se fait comme à la mine que j'ay decrite plus haut.

C'est de cette riviere d'où viennent toutes les belles pointes qu'on appelle pointes naïves; mais c'est rarement que l'on y trouve une grande pierre. Il s'est passé plusieurs années qu'on ne voyoit plus de ces pierres là en Europe, ce qui faisoit croire à plusieurs negocians que la mine en estoit perduë, bien que cela ne fut pas; mais il est vray qu'on a esté long-temps sans rien tirer de cette riviere à causes des guerres.

J'ay parlé ailleurs d'une autre mine de diamans dans la Province de *Carnatica*, laquelle Mirgimola General d'armée & premier Ministre d'Estat du Roy de Golconda, commanda que l'on fermât, ne voulant pas qu'on l'a foüillât davantage, parce que les pierres de cette mine, ou plûtôt de ces six mines (car il y en avoit six assez prés les unes des autres) estoient toutes noires ou jaunes, & qu'il n'y en avoit pas une de bonne eau.

Il y a enfin dans l'Isle de *Borneo* la plus grande de toutes les Isles du monde, une riviere appellée *Succadan*, dans le sable delaquelle on trouve aussi de belles pierres, & qui ont la méme dureté que celles de la riviere de Gouel, ou des autres mines dont j'ay fait mention. Le General Vandime m'en envoya un jour six de Batavie à Surate de 3. à 4. carats la piece, & il croyoit qu'elles n'estoient pas si dures que celles des

autres mines, en quoy il se trompoit, puisqu'il n'y a point de difference de ce costé-la, & c'estoit pour en sçavoir la verité qu'il me les avoit envoyées. Estant à Batavie un des principaux de la Compagnie me montra une pointe naïve de 25. carats & $\frac{1}{8}$, pierre parfaite qui sortoit de cette riviere de Succadan. Mais au prix qu'il me dit qu'elle luy avoit coûté, il l'avoit payé 50. pour cent plus que je ne l'aurois voulu acheter. Il est vray que j'ay toûjours oüi dire que ces pierres-là estoient fort cheres. La principale raison qui m'a dissuadé d'aller à cette riviere de Borneo, est que la Reine de l'Isle ne permet pas que les étrangers emportent de ces pierres, & qu'il y a de grandes difficultez à en faire sortir, le peu qui s'en peut enlever secrettement se vendant à Batavie. On me demandera ici sans doute pourquoy je ne fais mention que de la Reine de Borneo, & non pas du Roy. La raison est, que dans ce Royaume ce sont les femmes qui gouvernent & non pas les hommes; parce que les peuples sont si jaloux d'avoir pour souverain un legitime heritier du trône, que le mari n'estant pas assuré que les enfans qu'il croit avoir eus de sa femme soient de luy, & la femme au contraire estant toûjours certaine que les enfans sont à elle, ils aiment mieux avoir une femme pour leur commander à laquelle ils donnent le titre de Reine, son mari estant son sujet & n'ayant de pouvoir que celuy qu'elle veut bien luy donner.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Des diverses sortes de poids pour peser les diamans aux Mines; des especes d'or & d'argent qui y ont cours; des chemins par lesquels on s'y peut rendre; & de la regle que l'on fait pour sçavoir le prix des diamans.*

JE viens maintenant à quelques particularitez qui regardent le negoce des diamans, & que le Lecteur sera peut-estre bien-aise de sçavoir, ne croyant pas que personne ayt écrit de cette matiere.

Je

Je parleray premierement des diverses sortes de poids dont l'on se sert tant aux mines qu'en d'autres lieux de l'Asie.

A la mine de Raolconda on pese par Mangelins, & le Mangelin est 1 $\frac{1}{4}$ de carat, c'est à dire 7. grains.

A la mine de Gani ou de Coulour on se sert du méme poids.

A la mine de Soulmelpour en Bengala on pese par ratis, & le tis est $\frac{7}{8}$ de carat, ou 3. grains $\frac{1}{2}$. On se sert du méme poids dans tout l'Empire du Grand Mogol.

Dans les Royaumes de Golconda & de Visapour on se sert aussi de Mangelins; mais le Mangelin en ces lieux-là n'est qu'un carat & $\frac{1}{8}$. Les Portugais se servent du méme nom de poids dans Goa, mais qui n'est que 5. grains.

Je viens aux especes avec lesquelles se fait l'achat des diamans dans les Indes.

Premierement au Royaume de Bengala sur les terres du Raja dont j'ay parlé, comme elles sont enclavées dans les estats du Grand Mogol, on fait les payemens en roupies.

Aux deux mines qui sont dans le Royaume de Visapour aux environs de Raolconda, le payement se fait en pagodes neuves que le Roy fait fabriquer en son nom, comme estant entierement independant du Grand Mogol. La pagode neuve n'est pas toûjours sur le méme pied; car tantôt elle vaut trois roupies & demi, tantôt plus & tantôt moins, vû qu'elles haussent & baissent selon le cours du negoce, & selon que les changeurs s'accommodent avec les Princes & Gouverneurs.

A la mine de Coulour ou de Gani qui appartient au Roy de Golconda, le payement se fait aussi en Pagodes neuves qui valent comme celles du Roy de Visapour. Mais il les faut quelquefois acheter depuis un jusques à quatre pour cent de plus, à cause qu'elles sont de meilleur or, & que l'on n'en veut point d'autres à cette mine. Ces pagodes sont fabriquées par les Anglois & les Hollandois, qui ont eu le priuilege du Roy de gré ou de force de les faire battre chacun dans leur fort, & celles Hollandois coûtent un ou deux pour cent plus que celles des Anglois, parce qu'elles sont de meilleur tître, & les mineurs aussi les aiment bien mieux. Mais comme la pluspart des marchands sont prevenus de cette fausse opinion qu'on leur donne, que ces gens de la mine sont gens rudes &

presque sauvages, & que d'ailleurs les chemins de Golconda aux mines sont tres-dangereux, ils demeurent d'ordinaire à Golconda, où ceux qui font miner ont leurs correspondances, & où ils envoyent les diamans. Ils se payent-là en pagodes vieilles battuës depuis plusieurs siecles au coin de divers Princes qui ont regné dans les Indes avant que les Mahometans y eussent pris pied. Ces pagodes vieilles valent quatres roupies & demi, c'est à dire une roupie plus que les neuves, quoyqu'il n'y ayt pas plus d'or, & par consequent qu'elles ne pesent pas davantage ; ce qui pourroit donner sujet d'étonnement si je n'en disois la cause. C'est que les Cherafs ou Changeurs pour obliger le Roy à ne les pas faire rebatre, luy donnent tous les ans une grosse somme, parce qu'ils en tirent eux-mémes un grand benefice. Car les marchands ne reçoivent point de ces pagodes qu'il n'ayent un de ces Changeurs pour les examiner, les unes se trouvant effacées, les autres de bas tître, d'autres qui n'ont pas leur poids ; d'autant que si on les recevoit sans eux on perdroit beaucoup, & on auroit de la peine à les remettte sans y perdre quelquesfois depuis un jusqu'à cinq & six pour cent ; joint qu'il leur faut donner un quart pour cent de leur peine. Quand on paye les mineurs ils ne recevroient pas aussi ces pagodes qu'en la presence du Changeur, qui les assure de ce qui est bon ou mauvais, & prend derechef son quart pour cent. Mais pour abreger temps quand on veut faire quelque payement considerable, comme de mille ou de deux mille pagodes, le Changeur en luy donnant son droit les enferme dans un petit sac auquel il applique sa marque, & quand on veut payer les diamans au marchand on le mene au Changeur avec le sac, lequel ayant reconnu sa marque bien entiere, l'assure qu'il a tout examiné & qu'il luy répond de ce qui ne sera pas bon.

Pour ce qui est des roupies, on prend indifferemment celles de l'Empire du Grand Mogol & celles du Roy de Golconda, parce que celles que ce Roy fait battre doivent estre au coin du Mogol comme ils en sont demeurez d'accord.

Au reste les Indiens ont plus d'esprit & sont plus rafinez qu'on ne pense. Comme les Pagodes sont de petites pieces d'or epaisses, & de la grandeur seulement de l'ongle du petit doigt, & que de cette sorte il est impossible de les rogner sans qu'il

y paroiſſe, ils ont l'adreſſe de leur faire de petits trous tout autour d'où ils tirent pour trois ou quatre ſols ſeulement de pouſſiere d'or, & ils les ſçavent rebattre ſi proprement qu'il ne paroiſt pas qu'on y ait toûché. De plus quand on achete quelque choſe dans un village, ou quand on paſſe une riviere, ſi on leur donne une roupie ils allument auſſi-toſt du feu, & l'ayant jettée dedans ſi elle en ſort blanche ils la prennent, & ils la rendent ſi elle en ſort noire ; car tout l'argent dans les Indes eſt au premier tître, & ſi nous y en apportons d'Europe il faut le porter à la la monnoye pour y eſtre rebatu. Je diray auſſi que ceux-là ſe ſont fort trompez (comme un marchand me le voulut faire accroire dans mes premiers voyages) qui ſe ſont imaginez qu'il ſuffiſoit de porter aux mines des épiceries, du tabac, des miroirs & autres bagatelles de la ſorte pour les troquer contre les diamans : mais j'ay bien éprouvé le contraire, & je puis aſſurer que les marchands de la mine qui vendent les diamans veulent de bel or & du meilleur.

Diſons auſſi quelque choſe des chemins qu'il faut tenir pour aller aux mines. Quelques relations modernes un peu fabuleuſes les font comme j'ay dit, dangereux & difficiles, & nous les rempliſſent de tygres, de lions & d'hommes cruels ; mais je les ay trouvé tout autres qu'on ne me les avoit depeints, ſans bêtes farouches, & les peuples pleins de bonté & de franchiſe pour les étrangers. Pour ce qui eſt de Golconda, il faut eſtre peu verſé dans la carte pour en ignorer la ſituation ; mais de Golconda à Raolconda où eſt la principale mine, le chemin eſt moins connu, & voicy la route que j'ay ſuivie. Les meſures des chemins ſe prennent en ce païs-là par *Gos*, & un gos fait quatre lieües de France.

| | |
|---|---|
| *De Golconda à Canapour*, gos | 1 |
| *De Canapour à Parquel*, gos. | $2\frac{1}{2}$ |
| *De Parquel à Cakenol*, gos. | 1 |
| *De Cakenol à Canol-Candanor*, gos. | 3 |
| *De Canol Candanor à Setapour*, gos. | 1 |
| *De Setapour à la riviere*, gos. | 2 |

Cette riviere eſt frontiere des Royaumes de Golconda & de Viſapour.

| | |
|---|---|
| *De la riviere à Alpour*, gos. | $\frac{1}{4}$ |
| *D'Alpour à Canol*, gos. | $\frac{1}{4}$ |

*De Canol à Raolconda où est la mine*, gos. 2 $\frac{1}{2}$

Ainsi en tout de Golconda à la mine il y a 17. gos, qui font 68. lieües de France.

De Golconda à la mine de Colour ou de Gani par les mémes gos, on conte 13. gos & $\frac{3}{4}$ qui reviennent à 55. de nos lieües.

*De Golconda à Almaspinde*, gos. 3 $\frac{1}{2}$
*D'Almaspinde à Kaper*, gos. 2
*De Kaper à Montecour*, gos. 2 $\frac{1}{2}$
*De Montecour à Naglepar*, gos. 2
*De Naglepar à Eligada*, gos. 1 $\frac{1}{2}$
*D'Eligada à Sarvaron*; gos. 1
*De Saruaron à Mellaserou*, gos. 1
*De Mellaserou à Ponocour*, gos. 1 $\frac{1}{4}$

De Pononcour à Colour ou Gani il n'y a que la riviere à passer.

Je viens maintenant à un article important, & connu de peu de gens en Europe.

## *Regle pour sçavoir au juste le prix & la valeur d'un diamant, de quelque poids qu'il soit depuis trois carats jusqu'à cent & audelà.*

JE ne par le point des diamans qui sont au dessous de trois carats, le prix en estant assez connu.

Premierement il faut sçavoir combien pese le diamant, & puis voir s'il est parfait, si c'est une pierre épaisse, bien quarrée & qui ayt tous ses coins, si elle est d'une belle eau blanche & vive, sans points & sans glace. Si c'est une pierre taillée à facetes, ce que d'ordinaire on appelle une rose, il faut prendre garde si la forme est bien ronde ou ovale, si la pierre est de belle étendue, & si elle n'est point de ces pierres ramassées, & enfin qu'elle ayt la méme eau, & qu'elle soit sans points & sans glaces, comme j'ay dit de la pierre épaisse.

Une pierre de cette nature pesant un carat vaut 150. livres ou plus; & il est question par exemple de sçavoir combien

vaudra une pierre de la méme perfection du poids de 12. carats. Voicy comme il s'y faut prendre.

Multipliez ces 12. par autres 12. il viendra 144. Puis multipliez encore 144. par 150. qui eſt le prix de la pierre d'un carat, il viendra 21600. livres.

*Exemple de la ſuſdite Regle.*

| | | |
|---|---|---|
| | 12 | |
| | 12 | |
| | 144 | |
| | 150 | |
| | 7200 | |
| | 144 | |
| *Somme* | 21600 | *livres.* |

Voilà quel eſt le prix du diamant de 12. carats.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir le prix des diamans parfaits, il faut ſçavoir auſſi le prix de ceux qui ne le ſont pas; ce qui ſe fait par la méme regle, & ſur le pied du prix de la pierre d'un carat. En voicy un exemple.

Il ſe preſente un diamant de 15. carats qui n'eſt pas parfait, dont l'eau n'eſt pas bonne ou dont la pierre eſt de mauvaiſe forme, ou pleine de points ou de glaces. Un diamant de méme nature du poids d'un carat ne pourroit valoir que 60. livres, ou 80. ou 100. au plus, ſelon la beauté du diamant. Il faut donc multiplier le poids du diamant qui eſt de 15. carats, par autres 15. Puis multiplier encore le provenu qui eſt 125. par la valeur de la pierre d'un carat, qui ſera par exemple de 80. livres, & le provenu qui eſt 10000. livres eſt le prix du diamant de 15. carats.

*Exemple de la susdite Regle.*

15
15
---
75
15
---
125
80
---
10000 *livres.*
---

Il est aisé de voir en cela la grande difference d'une pierre parfaite & d'une pierre qui ne l'est pas. Car si cette pierre de 15. carats estoit parfaite, la seconde multiplication se feroit par 150. qui est le prix d'une pierre parfaite d'un carat; & alors le diamant viendroit, non à 10000. livres, mais à 33750. livres, c'est à dire à 23750. livres de plus qu'un diamant imparfait de méme poids.

Sur le pied de cette regle, voicy quel est le prix des deux plus grands diamans du monde pour pierres taillées; l'un dans l'Asie, & qui appartient au Grand Mogol; l'autre dans l'Europe, & qui appartient au Grand Duc de Toscane, comme on en verra les figures cy-aprés.

Le diamant du Grand Mogol pese 279 $\frac{2}{16}$ carats, est parfait de bonne eau, de bonne forme, & n'a qu'une petite glace qui est dans l'arreste du trenchant d'enbas du tour de la pierre. Sans cette petite glace il faudroit mettre le premier carat à 160. livres; mais à cause de cela je ne le mets qu'à 150. Et sur ce pied-là & selon la regle cy-dessus il revient à la somme de 11723278. livres 14. sols & 3. liards; c'est à dire à onze millions sept cens vingt-trois mille deux cens soixante dix-huit livres quatorze sols & trois liards. Si ce diamant ne pesoit que 279. carats, il ne vaudroit que 11676150. livres, & ainsi ces $\frac{2}{16}$ reviennent à 47128. livres 14. sols 3. liards.

Le diamant du Grand Duc de Toscane pese 139 $\frac{1}{4}$ carats, est net & de belle forme, taillé de tous les côtez à facettes, & comme l'eau tire un peu sur la couleur de citron, je ne mets

le premier carat qu'à 135. livres, ſur lequel pied le diamant doit valoir 2608335 c'eſt à dire deux millions ſix cens huit mille trois cens trente-cinq livres.

Pour concluſion des remarques que j'ay faites dans ce chapitre, je diray qu'au langage des Mineurs le diamant eſt nommé *Iri*; qu'en Turc, en Perſan & en Arabe on l'appelle *Almas*, & que dans toutes les langues de l'Europe il n'a point d'autre nom que celuy de diamant.

Voilà en peu de mots tout ce que j'ay pû découvrir de mes propres yeux ſur cette matiere dans les divers voyages que j'ay faits aux mines; & ſi d'avanture quelque autre en a écrit ou parlé avant moy, ce ne peut avoir eſté que ſur le rapport que j'en ay fait.

---

## CHAPITRE XIX.

### *Des pierres de couleur, & des lieux d'où elles ſe tirent.*

IL n'y a que deux lieux dans l'Orient d'où ſe tirent les pierres de couleur, au Royaume de Pegu & dans l'Iſle de Ceylan. Le premier eſt une montagne à douze journées ou environ de *Siren* tirant au Nord-eſt, & elle s'appelle *Capelan*. C'eſt la mine d'où ſe tire la plus grande quantité de rubis & eſpinelles, autrement meres de rubis, de topazes jaunes, de ſaphirs bleus & blancs, d'hyacintes, d'amethiſtes, & autres pierres de differentes couleurs. Parmi ces pierres qui ſont dures, il s'en tire auſſi d'autres de diverſes couleurs, mais fort tendres, qu'ils appellent *Bacan* dans la langue du païs, & dont ils ne font aucune eſtime.

*Siren* eſt le nom de la ville où le Roy de Pegu fait ſa reſidence, & *Ava* eſt le port de ſon Royaume. D'Ava à Siren on remonte la riviere ſur de grandes barques fort plates, & c'eſt un voyage d'environ ſoixante jours. On n'y peut aller par terre, parce que ce ne ſont que des bois pleins de lions, de tygres & d'élefans. C'eſt un des plus pauvres païs du monde, il n'en vient que des rubis, mais non pas en ſi grande quantité qu'on pourroit croire, vû que toutes les années il n'en ſort pas pour

cent mille écus. Dans le nombre de ces pierres mal-aiſément en trouvera-t-on une de trois ou quatre carats qui ſoit belle, vû les grandes defenſes de laiſſer ſortir une partie que le Roy ne l'ait veuë, & il retient toutes les bonnes quand il en trouve. De là vient qu'en tous mes voyages j'ay eu un profit aſſez conſiderable à rapporter des rubis d'Europe en Aſie, & la relation de Vincent le Blanc m'eſt fort ſuſpecte, lorſqu'il ſe vante d'avoir vû eſtant dans le Palais du Roy des rubis gros comme des œufs.

Voicy le prix de quelques rubis qui pouvoient paſſer pour beaux, & qu'en mes divers voyages j'ay vû vendre à quelques marchands qui venoient de la mine, comme j'eſtois à Maſlipatan & à Golconda. Tous les rubis ſe vendent au poids appellé *ratis*, qui eſt 3. grains $\frac{1}{2}$ ou $\frac{7}{8}$ de carat, & le payement s'en fait en pagodes vieilles dont j'ay parlé au chapitre precedent.

| | |
|---|---|
| Un rubi du poids d'un ratis a eſté vendu, Pagodes. | 20 |
| *Vn rubi de 2 ratis & $\frac{1}{2}$*, Pagodes. | 85 |
| *Vn rubi de 3 ratis & $\frac{1}{4}$* Pagodes. | 185 |
| *Vn rubi de 4 ratis & $\frac{1}{2}$* Pagodes. | 450 |
| *Vn rubi de 5 ratis*, Pagodes. | 525 |
| *Vn rubi de 6. ratis $\frac{1}{2}$* Pagodes. | 920 |

Depuis qu'un rubi paſſe 6 ratis & qu'il eſt parfait, ils le vendent ce qu'ils veulent.

Ils appellent rubis en ce païs-là toutes les autres pierres de couleur, & ils ne les diſtinguent que par la couleur méme. Ainſi dans le langage du Pegu le ſapphir eſt un rubi bleu, l'amethiſte un rubi violet, la topaſe un rubi jaune, & ainſi des autres pierres.

Ils ſont ſi attachez à leur intereſt dans le negoce, qu'ils ne vous montreroient pas une partie de rubis pour peu qu'elle ſoit belle, que vous ne leur promettiez auparavant qu'au cas que vous ne l'achetiez pas vous leur ferez un petit preſent, comme d'une toque ou d'une ceinture; & lorſqu'on ſe montre un peu liberal ils montrent toute leur marchandiſe, & l'on peut faire quelque marché avec eux.

L'autre endroit de l'Orient d'où l'on tire quelques rubis & autres pierres de couleur, eſt une riviere de l'Iſle de Ceylan. Elle vient des hautes montagnes qui ſont environ au milieu de

de l'Isle, & comme les pluyes la grossissent fort, trois ou quatre mois aprés qu'elles sont tombées & que l'eau est basse, le pauvre peuple va cherchant parmi le sable où il trouve des rubis, des sapphirs & des topases. Toutes les pierres de cette riviere sont d'ordinaire plus belles & plus nettes que celles du Pegu.

J'oubliois de remarquer que dans les montagnes qui courent depuis le Pegu jusques au Royaume de Camboya, il se trouve en certains endroits quelques rubis, mais plus de rubis balays que d'autres, force épinelles, saphirs & topases. Il y a des mines d'or dans ces montagnes, & il vient aussi de ces lieux-là de la Rhubarbe dont on fait beaucoup d'estime, parce qu'elle ne se gâte pas si vîte que celle qui croît en d'autres endroits de l'Asie.

Il y a aussi en Europe deux endroits d'où l'on tire des pierres de couleur, à sçavoir dans la Bohëme & dans la Hongrie. En Bohëme il y a une mine où l'on trouve de certains caillous de differente grosseur, les uns comme des œufs, d'autres comme le poing, & en les rompant on trouve dans quelques-uns des rubis qui sont aussi durs & aussi beaux que ceux du Pegu. Je me souviens qu'estant un jour à Prague avec le Vice-roy de Hongrie à qui j'estois alors, comme il lavoit avec le General Wallestein Duc de Fridland pour se mettre à table, il vit à la main de ce General un rubi dont il loüa la beauté. Mais il l'admira bien plus quand Wallestein luy eut dit que la mine de ces pierres estoit en Bohëme, & de fait au depart du Vice-roy il luy fit present d'environ une centaine de ces caillous dans une corbeille. Quand nous fûmes de retour en Hongrie le Vice-roy les fit tous rompre, & de tous ces caillous il n'y en eut que deux dans chacun desquels on trouva un rubi, l'un assez grand qui pouvoit peser prés de cinq carats, & l'autre d'un carat ou environ.

Pour ce qui est de la Hongrie, il y a une mine d'où l'on tire des opales, & il ne s'en trouve en aucun lieu de la terre qu'en celuy-là.

La Turquoise ne se trouve que dans la Perse, & se tire de deux mines; l'une qu'on appelle la vieille roche à trois journées de *Méched* tirant au Nord-oüest prés d'un gros bourg nommé *Nichabourg*; l'autre que l'on nomme la nouvelle

qui en eſt à cinq journées. Celles de la nouvelle ſont d'un mauvais bleu tirant ſur le blanc & peu eſtimées, & l'on en prend de celles-là autant que l'on veut pour peu d'argent. Mais depuis pluſieurs années le Roy de Perſe defend de foüiller dans la vieille pour tout autre que pour luy, parce que n'ayant point d'orfevres du païs que de ceux qui travaillent en fil, & qui n'entendent rien à emailler ſur l'or comme gens qui n'ont que peu de deſſein & de taille, il ſe ſert pour les garnitures des ſabres, & des poignards, & autres ouvrages, de ces turquoiſes de la vieille roche au lieu d'email, leſquelles ils taillent & appliquent dans des chatons ſelon les fleurs & autres figures qu'ils font. Cela frappe aſſez la vûe & part d'un travail patient; mais qui n'a aucun deſſein.

Enfin pour ce qui eſt de l'emeraude, c'eſt une erreur ancienne de bien des gens de croire qu'elle ſe trouve originairement dans l'Orient; & méme encore aujourd'huy la pluſpart des joüailliers & des orfevres d'abord qu'ils voyent une émeraude de couleur haute tirant ſur le noir, ont accoûtumé de dire que c'eſt une emeraude Orientale, en quoy ils ſe trompent. J'avouë que je n'ay pû encore découvrir les lieux & les endroits de noſtre Continent d'où on tire ces ſortes de pierres. Mais je ſuis aſſuré que jamais l'Orient n'en a produit, ni dans la terre-ferme, ni dans ſes Iſles, & qu'en ayant fait une exacte perquiſition dans tous mes voyages, perſonne ne m'a ſçû marquer aucun lieu de l'Aſie où elles ſe trouvent. Il eſt vray que depuis la découverte de l'Amerique on en a ſouvent apporté par la mer du Sud quelques peu de brutes du Perou aux Iſles Philippines, d'où enſuite on les a fait paſſer en Europe; mais cela ne ſuffit pas pour les nommer Orientales, ni pour ſoûtenir que de ſource elles viennent d'Orient, tant parce qu'auparavant cette découverte & ce trajet on ne laiſſoit pas d'avoir des emeraudes & d'en faire trafic par toute l'Europe, que parce qu'à preſent qu'on a quité cette route, on les envoye toutes par la mer du Nord en Eſpagne. L'an 1660. je les ay vû donner aux Indes à vingt pour cent meilleur marché qu'elles ne vaudroient en France.

Mais à propos de cette navigation & de ce commerce de l'Amerique aux Iſles Philippines, il faut remarquer que les

Ameriquains estans arrivez à ces Isles, ceux de Bengala, d'Aracan, de Pegu, de Goa, & d'autres lieux, y portent toutes sortes de toiles, & quantité de pierres en œuvre comme diamans & rubis, avec plusieurs ouvrages d'or & d'argent, étofes de soye, & tapis de Perse. Mais il faut aussi sçavoir qu'ils ne peuvent rien vendre directement à ces Ameriquains, mais seulement à ceux qui resident aux Manilles, & que ceux-cy les leur revendent quand ils s'en retournent; & méme si quelqu'un obtenoit permission de retourner de Goa en Espagne par la mer du Sud, il seroit obligé de donner son argent à quatre-vingt ou cent pour cent jusques aux Philippines sans pouvoir rien achepter, & d'en faire de méme aux Philippines jusqu'à la nouvelle Espagne.

---

## CHAPITRE XX.

### *Des perles & des lieux où elles se peschent.*

IL se trouve des perles dans les mers d'Orient, & dans les mers d'Occident, & tant pour la satisfaction du Lecteur, que pour ne rien obmettre sur cette matiere, bien que je n'aye pas esté en Amerique, je remarqueray neanmoins tous les endroits où il y a des pescheries de perles, commençant par celles de l'Orient.

Premierement il y a une pescherie de perles autour de l'Isle de *Bahren* dans le Golfe Persique. Elle appartient au Roy de Perse, & il y a une bonne forteresse où il entretient une garnison de trois cens hommes. L'eau qu'on boit dans cette Isle, & celle de la coste de Perse est comme salée & de mauvais goust, & il n'y a que ceux du païs qui en puissent boire. Pour ce qui est des étrangers il leur coûte assez pour en avoir de bonne; car il faut qu'on l'aille puiser dans la mer depuis une demi-lieuë de l'Isle jusques à prés de deux lieuës. Il faut que ceux qui la vont querir soient cinq ou six dans une barque, desquels un ou deux vont au fond de la mer avec une bouteille ou deux penduës à leur ceinture, lesquelles ils emplis-

ſent d'eau & enſuite les bouchent bien. Car au fond de la mer environ à deux ou trois pieds l'eau eſt douce & des meilleures que l'on puiſſe boire. Quand ceux qu'on devale au fond de la mer pour puiſer cette eau tirent une petite corde qui eſt attachée à un de ceux qui ſont reſtez dans la barque, c'eſt le ſignal afin que leurs camarades les retirent.

Pendant que les Portugais tenoient Ormus & Maſcaté, chaque Terate ou barque qui alloit peſcher eſtoit obligée de prendre d'eux un paſſeport qui coûtoit quinze Abaſſis; & ils tenoient toûjours-là pluſieurs brigantins pour couler à fond celles qui n'en avoient pas voulu prendre. Mais depuis que les Arabes ont repris Maſcaté, & que les Portugais ne ſont plus forts ſur le Golfe, chaque homme qui va peſcher paye ſeulement au Roy de Perſe cinq abaſſis, ſoit que ſa peſche ſoit bonne, ſoit qu'il ne trouve rien. Le marchand donne auſſi au Roy quelque peu de choſe de chaque millier d'huiſtres.

La ſeconde peſcherie de perles eſt vis à vis de Bahren ſur la coſte de l'Arabie heureuſe proche la ville de *Catifa*, qui appartient à un Prince Arabe avec toute la contrée d'alentour. Toutes les perles qui ſe peſchent dans ces lieux-là ſe vendent la pluſpart aux Indes, parce que les Indiens ne ſont pas ſi difficiles que nous, tout y paſſe aiſément, les baroques auſſi-bien que les rondes, & chaque choſe a ſon prix, on ſe defait de tout. Il s'en porte auſſi quelques-unes à Balſara. Celles qui vont en Perſe & en Moſcovie ſe vendent au Bander-Congo à deux journées d'Ormus. Dans tous les lieux que je viens de nommer & autres endroits de l'Aſie, ils aiment autant l'eau tirant un peu ſur le jaune que l'eau blanche, parce qu'ils diſent que les perles dont l'eau eſt un peu dorée demeurent toûjours dans leur vivacité & ne changent jamais; mais qu'étant blanches elles ne durent pas trente ans ſans perdre de leur vivacité, & tant à cauſe de la chaleur du païs, que de la ſueur de la perſonne elles prennent un vilain jaune.

Avant que de ſortir du Golfe d'Ormus je parleray un peu plus au long que je n'ay fait dans mes relations de la Perſe, de cette admirable perle qu'a le Prince Arabe qui oſta Maſcaté aux Portugais. Il prit alors le nom d'Imenhect Prince de Maſcaté, s'appellant auparavant Aceph Ben-Ali Prince de No-

renuaé. Ce n'eſt qu'une petite Province, mais la meilleure de toute l'Arabie heureuſe. Il y croiſt tout ce qui eſt neceſſaire à la vie de l'homme, mais particulierement de beaux fruits, & ſur tout d'excellens raiſins dont on pourroit faire de tres bon vin. C'eſt ce Prince qui a la plus belle perle qui ſoit au monde, non pas tant pour ſa groſſeur; car elle ne peſe que 12. carats & $\frac{1}{16}$, ni pour ſa parfaite rondeur; mais parce qu'elle eſt ſi claire & ſi tranſparente que l'on voit preſque le jour au travers. Comme le Golfe vis à vis d'Ormus n'a gueres que douze lieuës de large de l'Arabie heureuſe à la coſte de Perſe, & que les Arabes eſtoient en paix avec les Perſans, le Prince de Maſcaté vint rendre viſite au Kan d'Ormus qui le traita magnifiquement, priant auſſi du feſtin les Anglois & les Hollandois & quelques autres Francs du nombre deſquels je fus. A l'iſſue du feſtin le Prince tira cette perle d'une petite bourſe qu'il avoit pendue à ſon cou, & la montra au Kan & à toute la compagnie. Le Kan la voulut acheter pour en faire preſent au Roy de Perſe, & en offrit juſqu'à deux mille tomans; mais il ne s'en voulut pas defaire. Depuis je paſſay la mer avec un marchand Baniane que le Grand Mogol avoit envoyé à ce Prince pour luy offrir quarante mille écus de ſa perle, ce qu'il ne voulût pas accepter. Cette hiſtoire fait voir que pour ce qui regarde les joyaux, ce qui eſt beau ne ſe doit pas toûjours apporter en Europe, mais plûtoſt d'Europe en Aſie comme j'ay fait, parce qu'on y fait grand cas des pierreries & des perles quand elles ont une extraordinaire beauté, à la reſerve de la Chine & du Japon où l'on ne s'en ſoucie en aucune ſorte.

L'autre endroit de l'Orient où il y a une peſcherie de perles, eſt dans la mer qui vient batre un gros bourg appellé *Manar* en l'Iſle de Ceylan. Ce ſont les plus belles pour l'eau & pour la rondeur de toutes les autres peſcheries, mais rarement en trouve-t'on qui paſſent 3. ou 4. carats.

Il y a enfin ſur la coſte du Japon des perles de fort belle eau & aſſez groſſes, mais elles ſont fort baroques. Toutefois on ne les peſche point, parce que comme je viens de dire les Japonois ne font point d'eſtime des joyaux.

Bien que les perles qui ſe trouvent à Bahren & à Catifa tirent un peu ſur le jaune, on en fait autant de cas que de celles de

Manar comme je l'ay remarqué ; & dans tout l'Orient on dit qu'elles ſont meures ou cuites, & qu'elles ne changent jamais de couleur.

Je viens aux peſcheries de l'Occident qui ſont toutes dans le Grand Golfe de Mexique le long de la coſte de la nouvelle Eſpagne, & il y en a cinq qui ſe ſuivent d'Orient en Occident.

La premiere eſt le long de l'Iſle de *Cubagua* qui n'a que trois lieuës de circuit, & eſt eloignée de cinq ou environ de la Terre-ferme. Elle eſt à dix degrez & demi de Latitude Septentrionale, & à cent ſoixante lieües de S. Dominique dans l'Iſle appellée Eſpagnole. C'eſt une terre fort infertile qui manque de toutes choſes, & particulierement d'eau que les habitans ſont obligez d'aller prendre dans la Terre-ferme. Cette Iſle eſt renommée dans tout l'Occident, parce que c'eſt où ſe fait la plus grande peſche de perles, quoy que les plus groſſes ne paſſent pas cinq carats.

La ſeconde peſcherie eſt à l'Iſle de la *Marguerite*, c'eſt à dire l'Iſle des perles à une lieüe de Cubagua, qu'elle ſurpaſſe de beaucoup en grandeur. Elle produit tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, ſinon qu'elle manque d'eau de méme que Cubagua, & elle va s'en pourvoir à la riviere de Cumana proche de la nouvelle Cadis. Cette peſcherie n'eſt pas la plus abondante de toutes les cinq de l'Amerique ; mais elle eſt eſtimée la principale, parce que les perles que l'on y trouve ſurpaſſent les autres en perfection, tant pour l'eau que pour la groſſeur. Une des dernieres que j'ay euës en main, bien formée en poire & de belle eau, peſoit cinquante-cinq carats, & je la vendis à Cha-Eſt-kan oncle du Grand Mogol.

Pluſieurs s'etonneront de ce qu'on porte des perles de l'Europe en Orient d'où il en vient quantité ; mais il faut remarquer que dans la peſcherie de l'Orient il ne s'en trouve point de ſi grand poids qu'en Occident ; joint que tous les Roys & Grands Seigneurs de l'Aſie payent bien mieux que l'on ne fait en Europe, nonſeulement les perles, mais toutes ſortes de joyaux quand ils ont quelque choſe d'extraordinaire, excepté le diamant.

La troiſiéme peſcherie eſt à *Comogote* aſſez proche de la Terre ferme.

La quatriéme eſt au *Rio de la Hacha* le long de la méme coſte.

La cinquiéme & derniere eſt à *Sainte Marthe* à ſoixante lieües du Rio de la Hacha. Toutes ces trois peſcheries produiſent des perles d'aſſez bon poids ; mais d'ordinaire elles ſont mal formées & ont l'eau plombeuſe.

Pour ce qui eſt enfin des perles d'Ecoſſe, & de celles qu'on trouve dans une des rivieres de Baviere, bien qu'il s'en faſſe des colliers qui valent juſqu'à mille écus & au delà, elles ne peuvent entrer en comparaiſon avec celles des Indes Orientales & Occidentales.

Peut-eſtre qu'aucun de ceux qui ont écrit des perles avant moy, n'ont pas remarqné que depuis quelques années on en a deſcouvert une peſcherie en un certain endroit des coſtes du Japon, & j'en ay vû quelques-unes que les Hollandois en ont apportées. Elles ſont de fort belle eau, & l'on en trouve de groſſes, mais toutes baroques. Les Japonois comme j'ay dit ailleurs ne font point de cas des perles, & s'ils en eſtoient curieux, il ſe pourroit faire que par leur moyen on decouvriroit quelques bancs où il s'en trouveroit de plus belles.

Avant que de finir ce chapitre je feray une remarque fort conſiderable touchant les perles & la difference de leurs eaux, les unes eſtant fort blanches, d'autres tirant ſur le jaune, & d'autres ſur le noir & qui ſont comme plombeuſes. Pour ce qui eſt de ces dernieres il ne s'en trouve que dans l'Amerique, & cela vient de la nature du fond qui eſt plus rempli de vaſe qu'en Orient. Dans un retour de carguaiſon que le feu ſieur du Jardin ce fameux joüaillier avoit dans les Gallions d'Eſpagne, il ſe trouva ſix perles parfaitement rondes, mais auſſi noires que du Jayet, & qui l'une pour l'autre peſoient douze carats. Il me les donna avec d'autres choſes pour porter en Orient, & voir ſi l'on s'en pourroit defaire ; mais je les luy rapportay, & je ne trouvay perſonne à qui cela donnât dans la vûë. Pource qui eſt des perles qui tirent ſur le jaune, cela vient de ce que les peſcheurs vendant les huîtres par monceaux, & les marchands attendant quelquefois juſques à quatorze ou quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mémes pour en tirer les perles, quelques-unes de ces huîtres venant pendant ce temps-là à perdre leur eau, elles ſe gâtent & s'em-

puantiſſent, & la perle ſe jaunit par l'infection ; ce qui eſt ſi veritable que dans toutes les huîtres qui ont conſervé leur eau les perles ſont toûjours blanches. Or on attend qu'elles s'ouvrent d'elle-mémes, parce que ſi on les ouvroit de force comme nous ouvrons nos huîtres à l'écaille, on pourroit endommager & fendre la perle. Les huîtres du détroit de Manar s'ouvrent naturellement cinq ou ſix jours plûtoſt que celles du Golfe Perſique, parce que la chaleur eſt beaucoup plus grande à Manar qui eſt au dixiéme degré de Latitude Septentrionale, qu'à l'Iſle de Bahren qui eſt environ au 27. Et ainſi entre les perles qui viennent de Manar il s'en trouve peu de jaunes. Enfin tous les Orientaux ſont fort de nôtre goût en matiere de blancheur, & j'ay toûjours remarqué qu'ils aiment les perles les plus blanches, les diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

---

## CHAPITRE XXI.

### *De quelle maniere les perles s'engendrent dans les huîtres, comment on les peſche, & en quel temps.*

JE ſçais que ſur le temoignage de quelques anciens Auteurs qui n'eſtoient pas bien inſtruits des choſes, on croit vulgairement que la perſe s'engendre de la roſée du Ciel, & qu'il ne s'en trouve qu'une dans chaque huître ; mais l'experience fait voir le contraire. Car pour ce qui eſt du premier, l'huître ne bouge du fond de la mer où la roſée ne peut penetrer, & quelquefois méme il faut plonger juſqu'à douze braſſes comme nous verrons bientoſt ; & pour l'autre, il eſt conſtant qu'il ſe trouve juſqu'à ſix ou ſept perles dans une ſeule huître ; car j'en ay eu une entre les mains où il y en avoit juſqu'à dix qui eſtoient en train de ſe former. Il eſt vray qu'elles ne ſont pas toutes de méme groſſeur, parce que s'engendrant dans l'huître de meſme que les œufs dans le ventre de la poule, comme l'œuf le plus gros s'avance vers l'orifice & ſort le premier, les petits œufs demeurent au bas pour acheve-

ver

ver de se former ; ainsi la perle la plus grosse s'avance la premiere, & les autres plus petites & n'ayant pas toute leur perfection demeurent sous l'huître au fond de la coque, jusqu'à ce qu'elles ayent atteint la grosseur que la nature peut leur donner. Mais ce n'est pas à dire qu'il y ait des perles dans toutes les huîtres, & l'on en ouvre plusieurs où il ne s'en trouve point du tout.

Au reste il ne faut pas s'imaginer qu'il y ayt grand benefice pour ceux qui peschent les perles ; car si les pauvres gens qui s'y occupent avoient de quoy s'occuper à autre chose, ils quitteroient cette pesche qui les empesche seulement de mourir de faim. J'ay remarqué dans mes relations de la Perse, que depuis Balsara jusqu'au Cap de Jasque de coste & d'autre du Golfe Persique la terre ne produit rien. Le peuple y est si pauvre & vit d'une maniere si pitoyable qu'il ne voit ni pain ni ris, & ne mange que des dates avec du poisson salé ; & il faut faire pres de 20. lieües dans la terre avant que de rencontrer de l'herbe.

Cette pesche dans les mers d'Orient se fait deux fois l'an, la premiere en Mars & Avril, la seconde en Aoust & Septembre ; & pour la vente elle se fait depuis le mois de Juin jusques au mois de Novembre. Mais cette pesche ne se fait pas tous les ans. Car ceux qui font pescher veulent sçavoir auparavant s'ils y trouueront leur compte. Pour ne se pas tromper ils envoyent sur les bancs où l'on pesche sept ou huit barques, qui rapportent chacune environ un millier d'huîtres lesquelles on ouvre, & s'il ne se trouve pas dans chaque millier d'huîtres pour la valeur de cinq *fanos* de perles, qui font demi-écu de nostre monnoye, c'est signe que la pesche ne sera pas bonne ; & ces pauvres gens ne pourroient pas retirer les frais qu'il leur faudroit faire. Car tant pour leur equipage que pour se nourrir pendant le temps de la pesche, ils empruntent de l'argent à trois & quatre pour cent par mois. Ainsi à moins que le millier d'huîtres ne rapporte pour cinq fanos de perles, ils ne peschent point cette année-là. Il faut que les marchands achetent ces huîtres au hazard, & qu'ils se contentent de ce qu'ils trouvent dedans. Ce leur est un grand bonheur quand ils trouvent de grosses perles ; mais c'est rarement, & sur tout à la pescherie de Manar qui n'apporte rien de gros comme j'ay dit. Ce sont pour la plus grande partie des perles à

l'once & à piler: Il y en a quelques-unes d'un demi-grain & d'un grain & c'eſt un grand hazard quand il s'en trouve de deux ou de trois carats. Il y a des années que le millier d'huîtres vaut juſques à ſept fanos, & que la peſche monte à cent mille piaſtres & au delà. Pendant que les Portugais eſtoient maiſtres de Manar ils prenoient un droit ſur chaque barque; & depuis que les Hollandois le leur ont prix ils tirent huit piaſtres de chaque plongeur & quelquefois juſqu'à neuf. Cela leur eſt revenu dans la plus haute année juſques à dix-ſept mille deux cent reales. La raiſon pourquoy les Portugais prenoient ce tribut de ces pauvres gens, & pourquoy les Hollandois le prennent encore, c'eſt qu'il faut qu'ils les maintiennent contre les Malavares leurs ennemis, qui viennent avec leurs barques armées pour tâcher de prendre ces peſcheurs & les faire eſclaves. Tandis que la peſche dure les Hollandois ont toûjours en mer deux ou trois barques armées du coſté que les corſaires peuvent venir, & de la ſorte ils font qu'ils travaillent en repos. Ces peſcheurs pour la plus grande partie ſont idolâtres, & il y en a auſſi de Mahometans qui ont leurs barques à part. Ils ne ſe mélent point enſemble, & les Hollandois prennent plus de ces derniers que des autres. Car outre que les Mahometans payent autant que les idolatres, ils donnent de plus toute la peſche d'un jour, lequel jour eſt au choix des Hollandois.

Plus il tombe de pluyes dans l'année plus la peſche des perles eſt bonne. Mais pluſieurs s'eſtant imaginez qu'au plus profond que l'huître ſe trouve la perle en eſt d'autant plus blanche, parce que l'eau n'y eſt pas ſi chaude, & que le ſoleil trouve plus d'empeſchement pour donner au fond; il faut ſe deſabuſer de cette erreur. On peſche depuis quatre juſqu'à douze braſſes de profondeur, & cette peſche ſe fait ſur des bancs où il ſe trouve quelquefois juſques à deux cent cinquante barques. Dans la plus grande partie il n'y a qu'un plongeur, & dans les plus grandes il y en a deux.

Ces barques partent tous les jours de la coſte avant le ſoleil levé, avec un vent de terre qui ne manque point & qui dure juſques ſur les dix heures du matin. L'apreſdinée elles reviennent avec un vent de mer qui ſuccede au vent de terre, & qui ne manque point à ſe lever ſur les onze heures ou mi-

di sitost que l'autre a cessé. Les bancs sur lesquels ils peschent sont à cinq ou six lieües en mer, & lors qu'ils sont là, voicy de quelle maniere ils se prennent à pescher les huîtres.

On lie une corde soûs les bras de ceux qui plongent, de laquelle ceux qui demeurent dans la barque tiennent le bout. Ils tiennent attachée à leur gros orteuil une pierre de dix-huit à vingt livres, de laquelle aussi ceux qui demeurent dans la barque tiennent un bout. Il y a de plus un rets fait comme un sac, dont la bouche est entourrée d'un cercle pour la tenir entre-ouverte, & ce rets est attaché comme le reste. Alors le plongeur devale dans la mer, & sitost qu'il est au fond où il se rend promptement par le poids de la pierre qu'il a attachée au gros orteuïl, il l'oste en diligence, & ceux qui sont dans la barque la retirent. Tant que le plongeur peut tenir son haleine il met des huîtres dans le rets, & sentant qu'il ne peut plus tenir bon il tire la corde dont il est lié soûs les bras, qui est le signal afin que l'on le retire, ce que ceux qui sont dans la barque font le plus viste qu'ils peuvent. Ceux de Manar sont plus habiles à la pesche, & demeurent plus long-temps soûs l'eau que les pescheurs de Bahren & de Catifa; car ils ne mettent point à leur nez de pincetes, ni de cotons à leur oreilles de peur que l'eau n'y entre, comme l'on fait au Golfe Persique.

Aprés qu'ils ont tiré le plongeur dans la barque ils tirent le rets où sont les huîtres, & il se passe environ un demi-quart d'heure, tant à oster les huîtres, qu'à donner au plongeur le temps de reprendre haleine, aprés quoy il retourne au fond de la mer comme auparavant, ce qu'il fait par diverses fois pendant dix ou douze heures, & puis il revient en terre. Ceux qui ont affaire d'argent vendent d'abord ce qu'ils ont peschés; mais ceux qui ont de quoy vivre le gardent jusqu'à ce que toute la pesche soit finie. Il laissent les huîtres sans les ouvrir, & à mesure qu'elles se corrompent elles s'ouvrent d'elles-mémes. Il y a de ces écailles qui sont quatrefois aussi grandes que celles de nos huîtres de Roüen, & comme la chair des huîtres dont nous parlons est fade & de mauvais goust, on n'en mange point & on la jette.

Pour conclusion du discours des perles, il faut remarquer que dans toute l'Europe elles se vendent au poids de carat

qui eſt de quatre grains, de méme que le poids des diamans; mais que dans l'Aſie on a divers poids. En Perſe on peſe les perles par *Abas*, & un Abas eſt un huitiéme moins que nôtre carat. Aux Indes, & ſur tout dans les terres du Grand Mogol, & des Roys de Golconda & de Viſapour, on les peſe par *Ratis*, & le Rati eſt auſſi un huitiéme moins que le carat.

Goa eſtoit autrefois le lieu où ſe faiſoit le plus grand negoce de toute l'Aſie, pour ce qui eſtoit des diamans, des rubis, des ſaphirs, des topaſes, & d'autres pierreries. Tous les mineurs & les marchands s'y rendoient pour y vendre ce qu'ils avoient apporté de plus beau des mines, parce qu'ils avoient là toute liberté de vendre, au lieu qu'en leur païs quand ils montroient quelque choſe aux Roys ou aux Princes il falloit la leur donner pour le prix qu'ils vouloient. C'eſtoit auſſi à Goa où ſe faiſoit le grand commerce des perles, tant de celles qui venoient de l'Iſle de Bahren au Golfe Perſique, que de celles qui ſe peſchent au deſtroit de Manar ſur la coſte de l'Iſle de Ceylan, comme auſſi de celles que l'on apportoit de l'Amerique. Il faut donc ſçavoir que dans Goa & dans tous les autres lieux que les Portugais tiennent aux Indes, ils ont pour les perles un poids particulier que l'on n'a point dans tous les autres lieux où ſe fait le negoce des perles, ni dans l'Europe, ni dans l'Aſie, ni dans l'Amerique. Je ne parle point de l'Afrique, parce que cette marchandiſe n'y eſt point connuë, & que dans cette partie du monde les femmes ſe contentent pour tous joyaux de quelques morceaux de cryſtal, ou de quelques grains de corail faux, ou d'ambre jaune, dont elles ſe font des colliers & des braſſelets qu'elles portent aux bras & aux jambes.

Les Portugais donc dans tous les lieux des Indes où ils commandent, vendent les perles à un poids qu'ils appellent *Chegos*; mais ils les achetent des marchands ſelon les lieux d'où ils les apportent, par carats, ou par abas, ou par ratis. La table qui ſuit montre le rapport qu'il y a de ces chegos aux carats.

| Carats. | Chegos. | Carats. | Chegos. |
|---|---|---|---|
| 1 | 5 | 21 | 306 |
| 2 | 8 | 22 | 336 |
| 3 | 11 $\frac{1}{2}$ | 23 | 367 $\frac{1}{4}$ |
| 4 | 16 | 24 | 400 |
| 5 | 21 | 25 | 430 |
| 6 | 27 | 26 | 469 $\frac{1}{4}$ |
| 7 | 34 | 27 | 506 $\frac{1}{4}$ |
| 8 | 44 | 28 | 544 $\frac{1}{2}$ |
| 9 | 56 | 29 | 584 |
| 10 | 69 | 30 | 625 |
| 11 | 84 | 31 | 667 $\frac{1}{4}$ |
| 12 | 100 | 32 | 711 |
| 13 | 117 | 33 | 756 $\frac{1}{4}$ |
| 14 | 136 | 34 | 802 $\frac{3}{4}$ |
| 15 | 156 | 35 | 850 $\frac{1}{2}$ |
| 16 | 177 $\frac{3}{4}$ | 36 | 900 |
| 17 | 200 $\frac{1}{2}$ | 37 | 950 $\frac{1}{2}$ |
| 18 | 225 | 38 | 1002 $\frac{3}{4}$ |
| 19 | 250 $\frac{1}{2}$ | 39 | 1056 |
| 20 | 277 $\frac{1}{4}$ | 40 | 1111 $\frac{1}{4}$ |

## CHAPITRE XXII.

*Remarques sur les plus grands & les plus beaux diamans & rubis que l'Auteur a veus en Europe & en Asie, selon que les figures en sont icy dessignées, comme celles des grandes pierres qu'il a venduës au Roy au retour de son dernier voyage des Indes; avec la representation d'une grande topase, & des plus grosses perles qui soient au monde.*

JE suivray l'ordre des figures selon qu'elles sont disposées par leurs numero, & commenceray par le diamant le plus pesant dont j'aye eu la connoissance.

### *N°* 1.

Ce diamant appartient au Grand Mogol, lequel me fit l'honneur de me le faire montrer avec tous ses autres joyaux. On voit la forme où il est demeuré étant taillé, & m'ayant esté permis de le peser j'ay trouvé qu'il pese 319 $\frac{1}{2}$ ratis, qui sont 279 $\frac{2}{16}$ de nos carats. Estant brut il pesoit comme j'ay dit ailleurs, 907 ratis, qui sont 793 $\frac{1}{2}$ carats. Cette pierre est de la méme forme comme si l'on avoit coupé un œuf par le milieu.

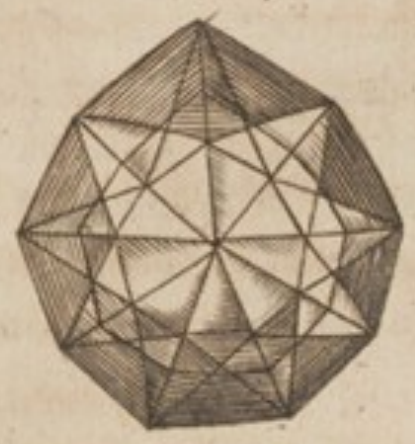
### *N°* 2.

C'est la figure du diamant du Grand Duc de Toscane, qu'il a bien voulu me montrer plus d'une fois. Il pese 139 $\frac{1}{2}$ carats, & c'est dommage que l'eau tire un peu sur la couleur de citron.

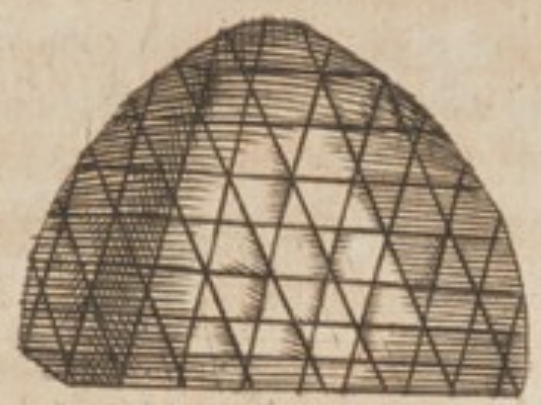
### *N°* 3.

C'est une pierre qui pese 176 $\frac{1}{8}$ mangelins, qui sont de nos carats 242 $\frac{7}{16}$. Le mangelin comme j'ay dit, est le poids dont on se sert dans les Royaumes de Golconda & de Visapour, & il revient à 1 $\frac{1}{8}$ de nos carats. Estant à Golconda l'an 1642. on me fit voir cette pierre, & c'est le plus grand diamant que

N. 2.

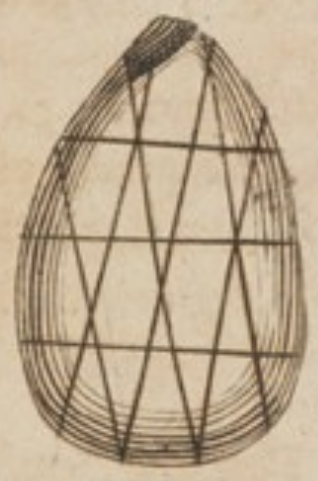


N. 1.



N. 3.

N. 5.



N. 4.

N. 8.

N. 7.

N. 6.

j'ay vû aux Indes entre les mains de marchands. Celuy à qui il appartenoit me permit d'en faire un plomb, que j'envoyay à Surate à deux de mes amis, en leur marquant la beauté de la pierre & le prix, qui estoit de 500000. roupies, qui sont 750000. livres de nostre monnoye. Je receus ordre d'eux, au cas qu'elle fût nette & de belle eau, d'en offrir 400000. roupies; mais il n'y eut pas moyen de faire marché à ce prix-là. Neanmoins je crois que si l'on fut venu à 450000. roupies on eut pû l'avoir.

*N°* 4.

C'est la figure d'un diamant que j'achetay à Amadabat pour un de mes amis, & qui pesoit 178. ratis, qui sont de nos carats 157 $\frac{1}{4}$.

*N°* 5.

C'est la forme du susdit diamant aprés avoir esté taillé des deux costez. Il est resté à 94 $\frac{1}{2}$ carats, & l'eau en est parfaite. Le costé plat où il y a deux glaces au bas estoit mince comme une feüille de gros papier. En faisant tailler la pierre je fis emporter tout ce morceau mince avec une partie du bout d'enhaut, où il est resté une petite pointe de glace.

*N°* 6.

C'est un autre diamant que j'achetay l'an 1653. à la mine de Coulour. Il est beau & net, taillé à la mine, forme de pierre épaisse, & pese 36. mangelins, qui sont de nos carats 63. $\frac{1}{4}$.

*N°* 7. & 8.

Ces deux morceaux viennent d'une pierre qui a esté clivée, & qui estant entiere pesoit 75 $\frac{1}{2}$ mangelins, qui sont 104. carats. Bien qu'elle fût de belle eau, il paroissoit au milieu tant de saletez, que comme elle estoit grande & tenuë à un haut prix, il n'y avoit point de Baniane qui osât se hazarder de l'acheter. Enfin il y eut un Hollandois nommé Bazu qui fut assez hardi pour cela, & l'ayant fait cliver il se trouva dedans la pesanteur de huit carats de saleté comme de l'herbe pourrie. Le petit morceau est resté net, à la reserve de quelque petite glace presque imperceptible; mais pour l'autre où les glaces

passoient tout au travers, il en fallut faire sept ou huit morceaux. Le Hollandois risquoit beaucoup à faire cliver cette pierre, & ce fut un grand bonheur pour luy qu'elle ne se mit pas en cent pieces. Encore avec tout cela il n'y trouva pas son compte; ce qui fait assez connoître que là où les Banianes ne veulent pas mordre, il n'y a rien à esperer pour les Francs.

*Representation des vingt diamans que l'Auteur a vendus au Roy au retour de son dernier voyage des Indes. Les figures que le Lecteur voit icy montrent le poids, l'étenduë, & l'épaisseur de chaque pierre.*

Voicy les figures des plus beaux rubis du monde, & de la topase du Grand Mogol, selon qu'elles sont icy disposées par leurs numero.

*N° 1.*

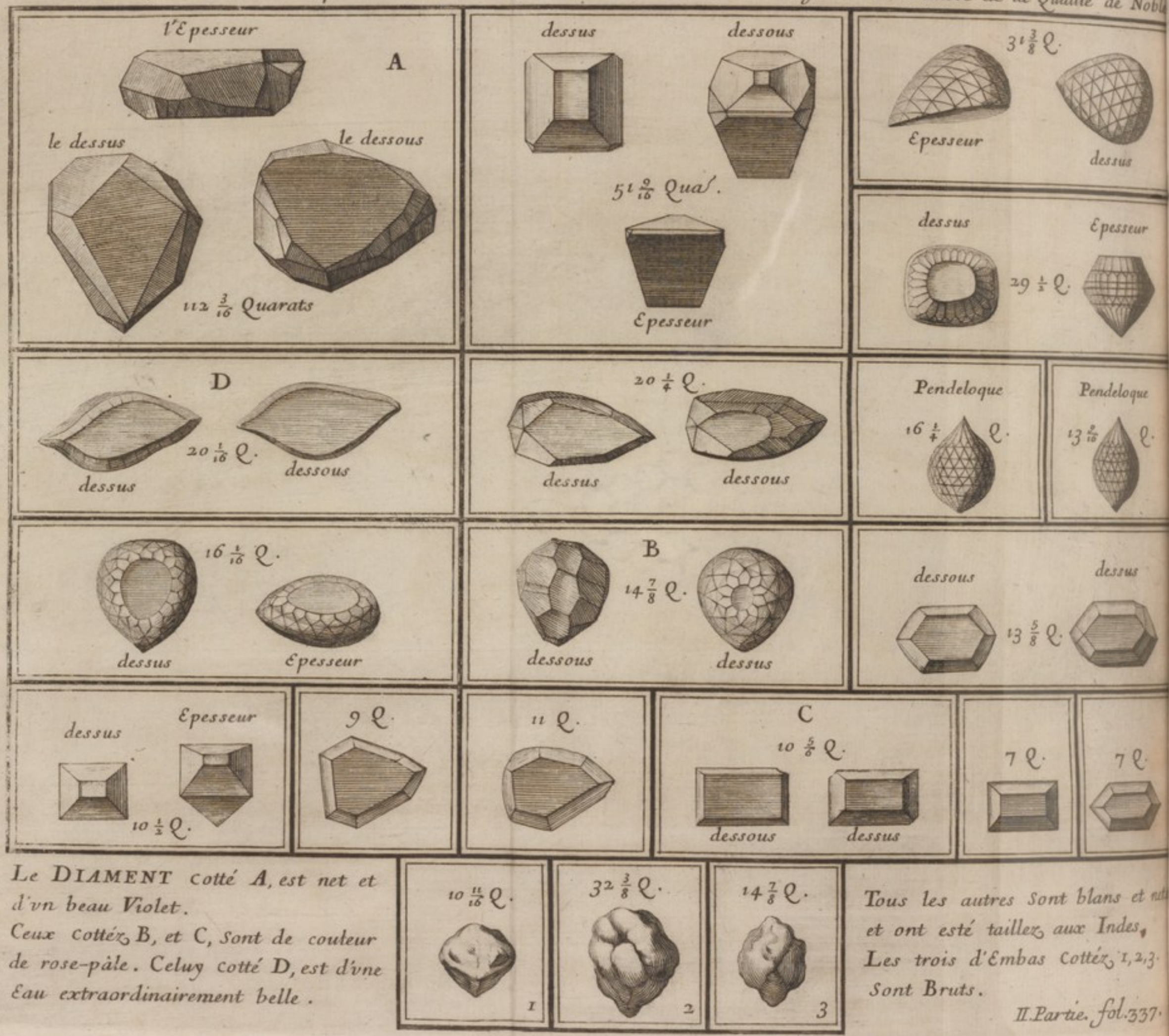
Figure d'un rubi qui appartient au Roy de Perse. Il est de l'épaisseur & de la forme d'un œuf, percé au travers, fort haut en couleur, beau & net, à la reserve d'une petite glace qui est à costé. On ne veut pas dire ce qu'il a coûté, non plus que la perle qui est au méme Roy & qui se verra plus bas; & on ne veut pas aussi que l'on sçache ce que l'un & l'autre pese. Ceux qui tiennent les Registres des joyaux du Roy de Perse disent seulement qu'il y a plusieurs années que ce rubi est au tresor du Roy.

*N° 2.*

C'est la figure d'une grande pierre que l'on croyoit rubi ballet, & qui fut venduë pour telle à Giafer-kan oncle du Grand Mogol, qui l'acheta pour la somme de 95000. roupies, qui font de nostre monnoye 1425000. livres. Il en fit present au Grand Mogol avec plusieurs autres choses precieuses le jour de la feste du Roy, qui est le jour qu'on le pese, de quoy j'ay parlé ailleurs. Cette pierre ayant esté taxée un peu moins qu'elle n'avoit coûté, il se trouva là alors un vieux Indien qui

avoit

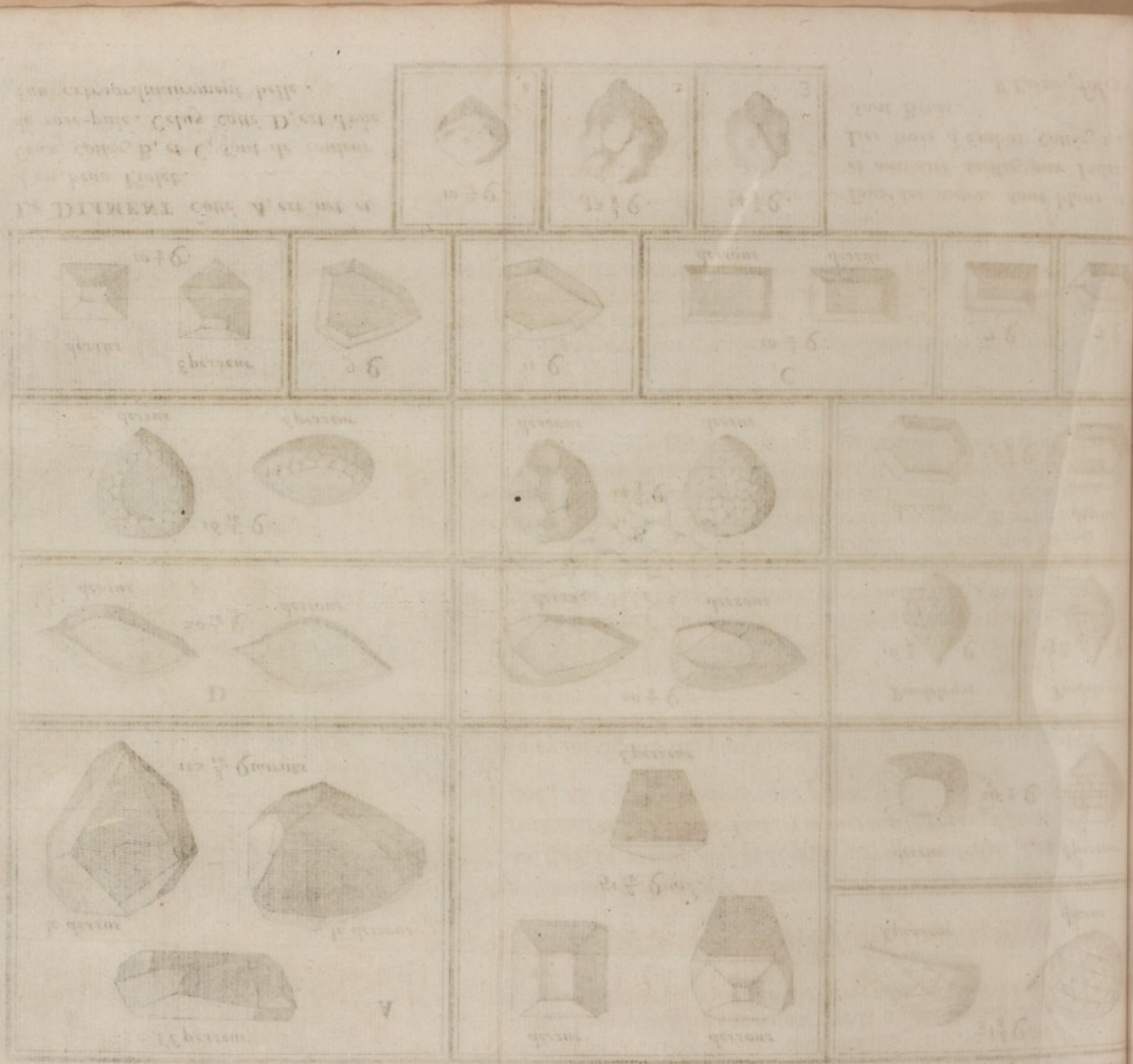
REPRESENTATION de Vingt des plus beaux DIAMENS choisis entre tous ceux que le S.r I.B. Tauernier a Vendus au ROY, a son dernier retour des Indes, qui a esté le 6.e Decembre 1668. ou il a fait six Voyages par terre, Et en cette consideration, et des seruices que ledit Tauernier a rendus a l'Estat, Sa Majesté la honnoré de la Qualité de Noble.

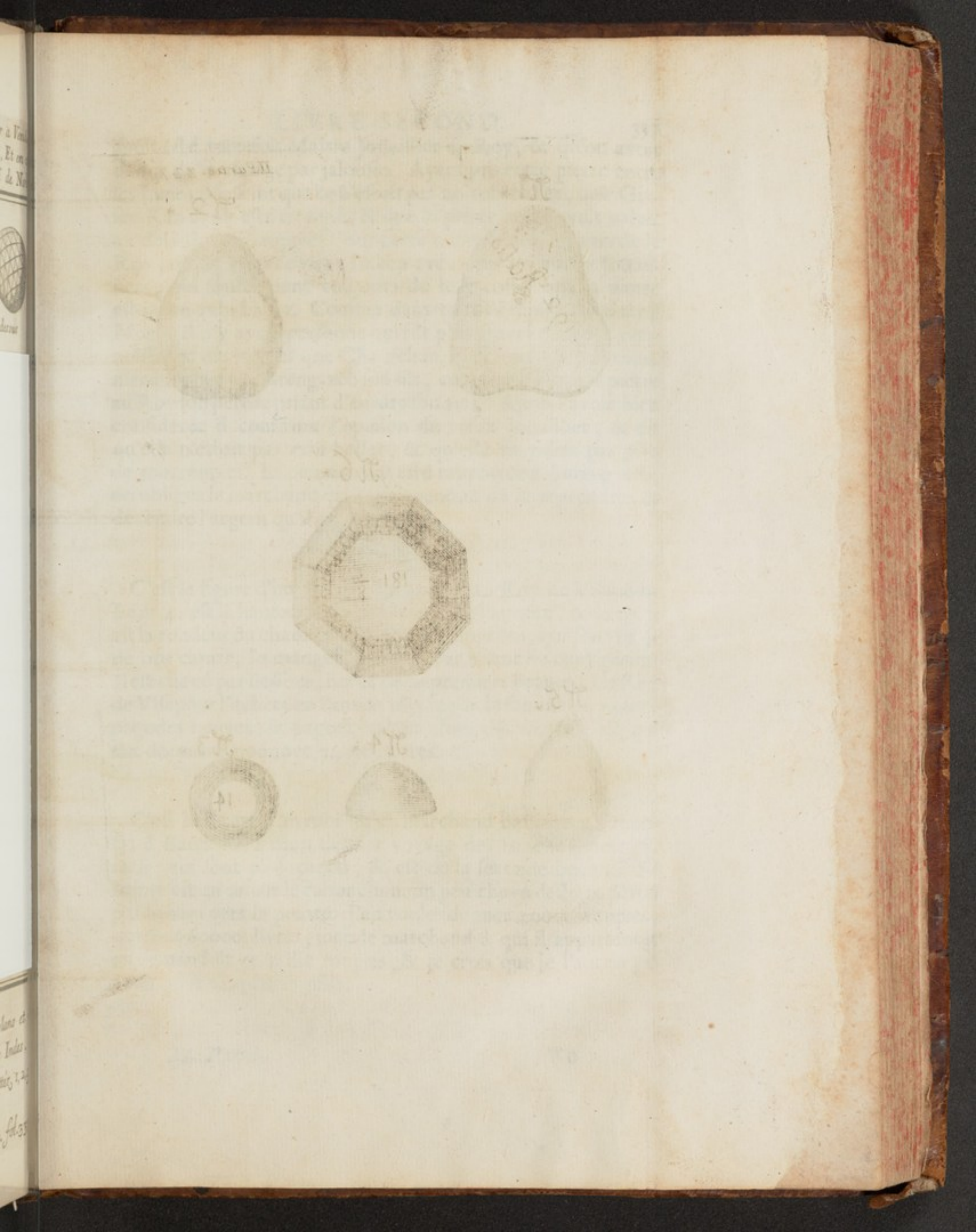


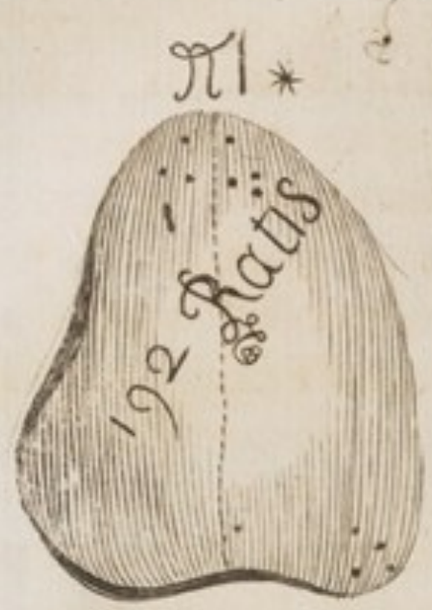

Le DIAMENT cotté A, est net et d'vn beau Violet.
Ceux cottez B, et C, sont de couleur de rose-pàle. Celuy cotté D, est d'vne Eau extraordinairement belle.

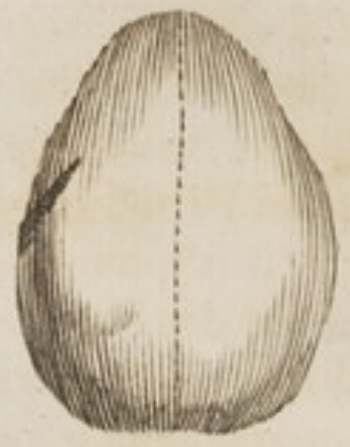


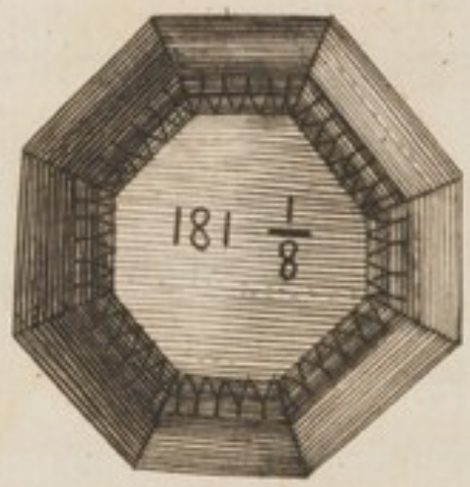

Tous les autres sont blans et net et ont esté taillez aux Indes, Les trois d'Embas cottez 1, 2, 3. sont Bruts.

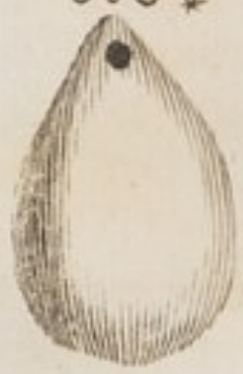





Ñ1 *
192 Ratis


Ñ2 *


Ñ6 *
181 1/8


Ñ5 *

Ñ4 *

Ñ3 *
14

avoit esté autrefois Maître Joüaillier du Roy, & qu'on avoit démis de sa charge par jalousie. Ayant pris cette pierre entre ses mains il soûtint que ce n'estoit pas un rubi ballet, que Giafer-Kan avoit esté trompé, & que la pierre ne pouvoit valoir au delà de 500. roupies. Sur cette contestation on avertit le Roy, qui fit venir ce vieux Indien avec tous les autres Joüailliers, qui soûtenoient toûjours de leur costé que la pierre estoit un rubi ballet. Comme dans tout l'Empire du Grand Mogol il n'y avoit personne qui fût plus sçavant dans la connoissance des pierres que Cha-gehan, qui estoit detenu prisonnier à Agra par Aureng-zeb son fils, celuy-cy envoya la pierre au Roy son pere le priant d'en dire son avis. Aprés l'avoir bien considerée il confirma l'opinion du vieux Joüaillier, & dit qu'elle n'estoit pas rubi ballet, & qu'elle ne valoit pas plus de 500. roupies. La pierre ayant esté rapportée à Aureng zeb, on obligea le marchand qui l'avoit venduë de la reprendre, & de rendre l'argent qu'il avoit receu.

*N° 3. & 4.*

C'est la figure d'un rubi qui appartient au Roy de Visapour. Le n° 4. est la hauteur de la pierre hors de l'anneau, & le n° 3. est la rondeur du chaton. Il pese 14. mangelins, qui sont 17 $\frac{1}{4}$ de nos carats, le mangelin à Visapour estant de cinq grains. Il est chevé par dessous, net & de la premiere beauté. Le Roy de Visapour l'acheta en l'année 1653. pour la somme de 14200. pagodes neuves, la pagode valant alors 3 $\frac{1}{2}$ roupies, ce qui fait de nostre monnoye 74550. livres.

*N° 5.*

C'est la figure d'un rubi qu'un marchand Baniane me montra à Banarous à mon dernier voyage des Indes. Il pese 58. ratis, qui sont 50 $\frac{1}{4}$ carats, & est de la seconde beauté. Sa forme est en amande cabouchon, un peu chevé dessous, percé par le haut vers la pointe. J'en voulus donner 40000. roupies, qui sont 60000. livres; mais le marchand à qui il appartenoit en demandoit 55. mille roupies, & je crois que je l'aurois pû avoir pour cinquante mille.

N° 6.

C'eſt la figure de la grande Topaſe du Grand Mogol, & je ne luy ay point vû porter d'autre joyau que celuy-là pendant que j'ay eſté à ſa Cour à mon dernier voyage des Indes. Cette topaſe peſe 181. $\frac{1}{8}$ ratis, qui ſont de nos carats 157 $\frac{1}{4}$ & elle fut achetée à Goa pour le Grand Mogol pour la ſomme de 181000. roupies, qui ſont 271500. livres de noſtre monnoye.

N° 7.

Ces grands Monarques de l'Aſie ne ſont pas les ſeuls au monde qui ſoient en poſſeſſion des belles pierres, & je n'ay point vû de ſi grands rubis dans tous les trônes du Grand Mogol, comme ſont ceux dont l'on voit la figure au n° 7. 8. & 9. qui appartiennent à noſtre Grand Roy le plus puiſſant & le plus magnifique en toutes manieres de tous les Roys de la terre.

Voicy enfin les figures des plus groſſes perles dont nous ayons connoiſſance, ſelon auſſi qu'elles ſont diſpoſées par leurs numero.

N° 1.

C'eſt la figure de la perle que le Roy de Perſe acheta l'an 1633. d'un Arabe qui venoit de la peſche de Catifa. Elle luy coûta 32000. tomans, qui ſont 1400000. livres de nôtre monnoye, à raiſon de quarante-ſix livres ſix deniers le toman. C'eſt la perle la plus groſſe & la plus parfaite qu'on ait découverte juſques à cette heure, & où il n'y a pas le moindre defaut.

N° 2.

C'eſt la figure de la plus groſſe perle que j'ay vûë à la Cour du Grand Mogol. Elle pend au col d'un paon fait de pierreries & luy vient ſur l'eſtomac, & ce paon finit au haut le grand trône.

N°. 3.

C'eſt la figure de la perle que je vendis à mon dernier voyage à Cha-Eſt-kan oncle du Grand Mogol Gouverneur de

N3*
N2*
N1*
N5*
N4*

Voisi la forme des trois Rubis bales qui sont a sa Maiesté chaqun se voit de deux costés

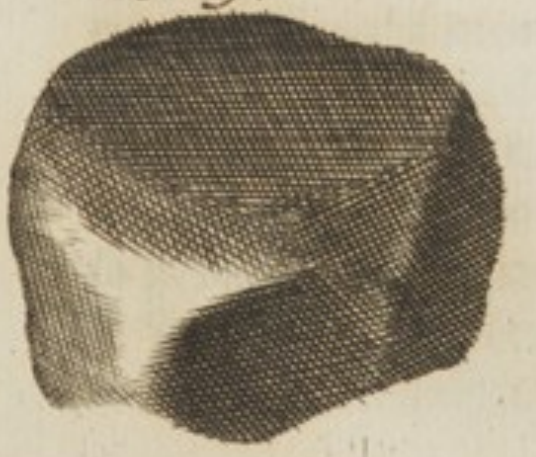
N.7.

N.7.

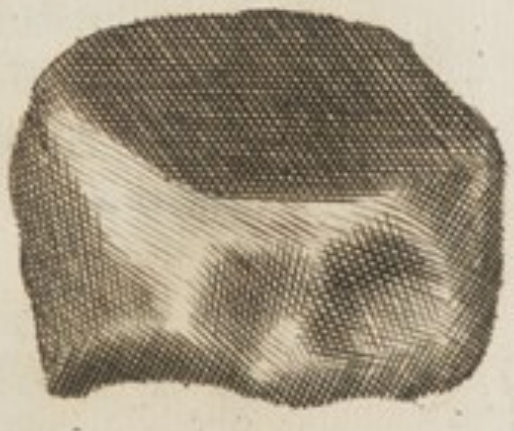
N.8.

N. 8.

N.9.



N.9.



Bengala. Elle pese 55. carats, l'eau en est un peu mate, & c'est la plus grosse perle qui ait jamais passé d'Europe en Asie.

N° 4.

C'est une grande perle parfaite, tant pour son eau, que pour sa forme qui est comme une olive. Elle est au milieu d'une chaîne d'emeraudes & de rubis, qui est l'une des chaînes que le Grand Mogol met quelquefois à son col, & laquelle luy vient au milieu de l'estomac.

N° 5.

C'est pour une perle ronde & d'une parfaite rondeur, la plus grosse dont j'aye eu connoissance, & qui appartient au Grand Mogol. Il ne s'en est jamais pû trouver de pareille, ce qui est cause que le Grand Mogol ne s'en sert point, & qu'il la laisse parmi d'autres joyaux qui ne sont pas mis en œuvre. Car si l'on avoit pû en découvrir une semblable elles luy serviroient de pendans d'oreille, & chacune des deux perles seroient entre deux rubis ou deux emeraudes selon la coûtume du païs; n'y ayant personne tant des petits que des grands, qui à proportion de ses moyens ne porte à chaque oreille une perle entre deux pierres de couleur.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *Du Corail & de l'Ambre jaune, & des lieux où ils se trouvent.*

BIEN que le Corail ne tienne point de rang entre les joyaux dans nôtre Europe, neanmoins dans les trois autres parties du monde on l'estime fort, & c'est une des plus belles productions de la nature, jusques-là qu'il y a de certains peuples qui en font même plus de cas que des pierreries. J'ecriray icy en peu de mots ce que j'ay remarqué des lieux où il se pesche, & de la maniere dont l'on s'y prend.

Je diray donc premierement qu'il y a trois pescheries sur les costes de Sardaigne. Celle *d'Arguerrel* est la meilleure & la

plus belle de toutes; la seconde s'appelle *Boza*, & la troisiéme est proche de l'Isle *de saint Pierre*. Il y a une autre pescherie sur les costes de l'Isle de Corse, & le corail en est menu, mais beau de couleur. Il s'en trouve deux autres sur la coste d'Afrique, l'une auprés du *bastion de France*, & l'autre à *Tabarque*. Le corail de celle-cy est assez gros & long, mais les couleurs en sont pâles. On trouve une septiéme pescherie sur la coste de Sicile auprés de *Trapano*, le corail en est menu, mais de bonne couleur. Il y en a encore une autre sur la coste de Catalogne vers le *Cap de Quiers*; le corail en est d'excellente couleur & gros, mais les branches sont fort courtes. Enfin il y a une neuviéme pescherie dans l'*Isle de Marjoque* de méme nature que celle de l'Isle de Corse, & ce sont-là tous les lieux de la Mediterranée où se trouvent des pescheries de corail: car il n'y en a aucune dans l'Ocean. Voicy la maniere dont il se pesche.

Comme le Corail croît sous des roches creuses & où la mer est profonde, c'est icy l'artifice dont on se sert pour l'avoir. Les pescheurs attachent deux chevrons en croix, & mettent un gros morceau de plomb au milieu pour le faire aller à fond. Puis ils attachent du chanvre touffu autour des chevrons qu'ils tortillent negligemment gros comme le pouce, & attachent ce bois à deux cordes, dont l'une pend à la proüe, & l'autre à la poupe de la barque. Ensuite ils laissent aller ce bois au courant le long de ces roches, & ce chanvre s'entortillant autour du corail, il est besoin quelquefois de cinq ou six bateaux pour retirer les chevrons, & en faisant cette grande force si un des cables vient à ce rompre tous ces rameurs sont en danger de se perdre, c'est un métier de grand risque. Et en arrachant ainsi de force le corail il en tombe dans la mer autant qu'ils en tirent, & le fond estant d'ordinaire plein de vase, ce corail s'y ronge de jour en jour comme nos fruits sur la terre sont rongez de vers, de sorte que plûtost ils le tirent de la vase moins il est gâté.

Je diray à ce sujet que j'ay vû à Marseille quelque chose d'admirable dans une boutique où l'on travaille le corail. C'est un morceau gros comme le pouce, & parce qu'il estoit un peu verreux on l'avoit coupé en deux, & il s'est trouvé dedans un ver que j'ay vû groüiller, & qui a vécu quelques mois en le

remettant dans sa niche. Car il faut remarquer que parmi quelques branches de corail il s'engendre comme une petite éponge semblable à nos ruches, où se nichent de petits vers comme des abeilles, tant la nature se plaît à diversifier ses ouvrages. Quelques-uns ont crû que le corail est mol dans la mer, quoy qu'en effet il soit dur; mais il est bien vray qu'en certain mois de l'année on tire du bout de la branche en le pressant une espece de laict comme de la mammelle d'une femme; & cela pourroit bien estre comme de la semence, laquelle tombant sur quelque chose que ce soit qui se trouve dans la mer y produit une autre branche de corail, ainsi qu'il s'en est trouvé en effet sur une teste de mort, sur une lame d'epée, & sur une grenade qui estoit tombée dans la mer où il s'estoit entrelassé des branches de corail de la hauteur d'un demipied, & j'ay eu cette grenade entre les mains.

La pesche du corail se fait depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Juillet, & on y employe d'ordinaire deux cens barques, quelques années plus, & quelques années moins. On les bastit le long de la riviere de Gennes, & elles sont fort legeres. Elles portent grand voile pour aller plus viste, n'y en ayant point sur la Mediteranée qui en portent tant, & ne se trouvant point de Galeres qui les puissent atteindre. Il y a sept hommes sur chaque barque avec un petit garçon pour les servir. On ne fait cette pesche que depuis vingt-cinq milles jusqu'à quarante milles de la terre où ils croyent qu'il y a des roches, & ne s'avancent pas davantage en mer de peur des Corsaires, qu'ils evitent quand ils les rencontrent à force de voiles.

J'ay icy une remarque à faire touchant le corail au regard de quelques peuples de l'Orient. Les Japonois comme j'ay dit, ne font point de cas des perles ni des pierres, & ils n'estiment qu'un beau grain de corail qui leur sert à fermer leurs gibecieres; ces gibecieres sont faites telles qu'on en portoit autrefois en France; c'est à qui aura le plus gros grain de coral, pour couler dans un cordon de soye qui ferme la giberiere; de sorte que qui leur en pourroit porter un de la grosseur d'un œuf, beau & net sans aucune tache dessus, ils le payeroient tout ce qu'on voudroit. Des Portugais qui ont fait autrefois un grand negoce en ces pays-là, m'ont souvent assu-

ré qu'on en donneroit jusques à vingt mille écus. Il ne faut pas s'etonner de ce qu'ils donnent tant d'argent pour une belle piece de corail, puisque dans le mepris qu'ils font des joyaux ils n'ont de curiosité que pour des choses qu'on estimeroit tres peu ailleurs. Ils font sur tout grand cas de la peau d'un certain poisson qui est plus rude que le chagrin, & ce poisson a sur le dos comme six petits os & quelquefois huit, qui s'elevent & font un rond avec un autre au milieu, ce qui ressemble à une rose de diamans. Ils font de ces peaux de poisson des fourreaux de sabres, & mieux ces petits os forment la rose & se trouvent rangez, plus ils en donnent d'argent, quelquefois jusques à dix mille écus comme les Hollandois me l'ont assuré. Pour revenir au corail & en finir le discours, il faut ajoûter que tout le menu peuple s'en pare & s'en sert d'ornement au col & au bras dans toute l'Asie, & principalement vers le Nord sur les terres du Grand Mogol, & au dessus dans les montagnes en tirant au Royaume d'Asen & de Boutan.

L'Ambre jaune ne se receüille qu'au seul rivage de la Prusse Ducale dans la mer Balthique, & la mer le jette de temps en temps sur le sable par de certains vents. L'Electeur de Brandebourg qui en est souverain afferme toute cette coste 18. à 20. mille écus par an, & quelquefois jusques à 22. mille; & les fermiers y entretiennent des gardes qui courent le long du rivage, la mer jettant l'ambre tantost d'un costé & tantost d'un autre, afin que personne n'en puisse enlever; & qui entreprendroit de le faire seroit châtié au corps.

L'Ambre n'est autre chose qu'une congelation qui se fait dans la mer en espece de gomme; ce que l'experience montre assez, parce que l'on a vû quantité de pieces où il y avoit des moûcherons & autres insectes qui s'y estoient congelez. J'en ay eu plusieurs morceaux de la sorte, & un entre autres où il y avoit quatre ou cinq petits moûcherons congelez dans le milieu.

Comme j'ay fait une remarque du corail à l'egard du Jappon, j'en feray une autre de l'ambre au regard de la Chine. C'est une coûtume entre les Chinois que lorsque quelque Grand Seigneur fait un festin, il y va de sa grandeur & de sa magnificence de faire apporter à l'issue du repas trois ou qua-

tre manieres de caſſoletes, & de faire jetter dans chacune une grande quantité d'ambre, quelquefois juſqu'à la valeur de mille écus & au delà, vû que plus il s'en brûle & plus les morceaux ſont gros, plus celuy qui traite eſt eſtimé magnifique. Car un morceau qui peſera une livre vaudra deux à trois cens écus. Ils ſe ſervent de l'ambre à cét uſage, parce qu'ils adorent le feu, & qu'outre que l'ambre jetté dans le feu rend une certaine odeur qui ne deplaiſt pas aux Chinois, comme il a une eſpece d'huyle il jette une flame hors de l'ordinaire des autres flames. Cette profuſion & ce degaſt ſont cauſe que l'ambre eſt une des meilleures marchandiſes qu'on put porter dans la Chine ſi le trafic y eſtoit libre pour les eſtrangers, & la Compagnie Hollandoiſe s'en reſerve particulierement le commerce, les Chinois venant l'acheter d'elle à Batavie.

Je ne veux pas finir ce chapitre ſans faire auſſi quelques remarques de l'Ambre gris. On ne ſçait pas trop bien ni comment il ſe forme, ni où il ſe forme; mais il y a bien de l'apparence que ce ne peut-eſtre que dans les mers d'Orient, bien qu'on en ayt quelquefois trouvé ſur les coſtes d'Angleterre & autres de noſtre Europe. La plus grande quantité s'en trouve à la coſte de Melinde, principalement vers les embouchures des rivieres, & ſur tout à l'embouchure de celle qui s'appelle *Rio di Sena*. Quand le Gouverneur de Mozembique revient à Goa au bout de trois ans que le temps de ſon gouvernement eſt fini, il apporte d'ordinaire avec luy environ pour trois cens mille pardos d'ambre-gris, & le pardos comme j'ay dit ailleurs, eſt vingt-ſept ſols de noſtre monnoye. Il s'en trouve quelquefois des morceaux d'une groſſeur & d'un poids conſiderable. L'an 1627. un vaiſſeau Portugais partant de Goa pour les Manilles, aprés qu'il eut paſſé le deſtroit de Malacca ſe trouva engagé dans une tempeſte qui dura pluſieurs jours & pluſieurs nuits; le ciel eſtant toûjours couvert, & eſtant impoſſible au pilote de prendre les hauteurs. Cependant le ris & autres vivres venant à manquer, ils mirent en deliberation s'ils jetteroient dans la mer des Negres qui eſtoient dans le vaiſſeau pour conſerver les vivres pour les hommes blancs, & ils eſtoient ſur le point de l'executer lorſqu'un matin le ſoleil ſe montrant leur decouvrit une Iſle dont ils eſtoient aſſez proches, & où ils ne purent pourtant aller moüil-

ler que le lendemain, la mer estant haute & le vent leur estant peu favorable. Il y avoit dans le vaisseau un François nommé Marin Renaud d'Orleans & son frere, lesquels estant à terre trouverent une riviere, & furent se baigner avec deux caporaux Portugais & un sergent à l'embouchure de cette riviere. Un des caporaux en se baignant apperçût dans l'eau un gros morceau qui flotoit prés du bord, & qu'il prit en s'en approchant pour quelque morceau de pierre spongieuse, qu'il laissa là sans autre reflexion, de méme que les quatre autres qui furent aussi le voir & le manier sans pouvoir connoistre ce que c'estoit. Estans de retour au vaisseau ce méme caporal songea la nuit à ce morceau dont il n'avoit pas bien pû reconnoistre la nature, & ayant ouy parler de l'ambre-gris se mit dans l'esprit que s'en pouvoit estre, en quoy il ne se trompoit pas. Le lendemain sans en rien dire à ses camarades il prend un sac, se fait mettre à terre, & allant à la riviere comme s'il eut voulu encore se baigner, trouve le morceau d'ambre-gris, & l'emporte secrettement au vaisseau où il le met dans son cofre. Il ne put s'empescher de communiquer la chose dés le soir méme à Marin Renaud, qui ne voulut pas croire d'abord que ce morceau fût un morceau d'ambregris; mais qui l'ayant bien consideré crut à la fin que le caporal ne se trompoit pas. Celui-cy à tout hazard offrit le morceau à Marin pour deux pains d'or de la Chine, & le pain d'or est six cens livres de nostre monnoye; mais Marin s'opiniâtrant à n'en vouloir donner qu'un, l'autre tint bon de son costé & garda le morceau dans son coffre. Peu de jours aprés, soit que le depit de n'avoir pû avoir le morceau d'ambre-gris pour ce qu'il en avoit offert eut fait parler Marin, soit que la chose eut esté decouverte par d'autres voyes, le bruit s'estant répandu dans le vaisseau que le Caporal avoit un morceau considerable d'ambre-gris dans son coffre, & qu'il l'avoit fortuitement trouvé sur le rivage de cette Isle où les Portugais estoient à l'ancre, les matelots & les soldats voulurent aussi en avoir leur part. Marin Regnaud par une petite vengeance poussoit à la roüe & leur faisoit leur leçon. Ils dirent au Caporal qu'estans tous camarades & courans tous les mémes dangers, il estoit juste qu'ils eussent tous part aux mémes biens que la fortune leur offroit en commun, puisqu'il n'estoit pas le seul à qui elle eut

fait

fait decouvrir ce morceau d'ambre-gris, qui devoit par consequent estre partagé à tout le vaisseau. Le caporal se defendit de son costé le mieux qu'il luy fut possible, & comme il s'en trouva quelques-uns qui tinrent son parti soûs l'esperance d'avoir meilleure part au morceau s'il y avoit peu de pretendans, cette dispute commençant à s'échaufer donnoit déja le branle à une sedition, que le Capitaine du vaisseau sçut incontinent appaiser par sa prudence. Il representa aux matelots & aux soldats, que ce gros morceau d'ambre-gris qu'il fit peser en leur presence, & qui se trouva de trente-trois livres, estant une piece rare & digne d'estre presentée au Roy, c'estoit dommage de la rompre en tant de petits morceaux; qu'ils trouveroient bien mieux leur conte à la garder jusqu'à leur retour à Goa, où la presentant au Viceroy il ne manqueroit pas de la bien payer, & que de cette sorte ils en auroient chacun bien plus d'avantage. Cét expedient que trouva le Capitaine fut generalement approuvé, ils poursuivirent leur route jusqu'aux Manilles, & à leur retour à Goa le morceau d'ambre-gris fut porté au Vice-roy. Le Capitaine luy avoit dit auparavant de qu'elle maniere la chose s'estoit passée, & ils avoient concerté ensemble les moyens d'avoir l'ambre-gris sans qu'il en coutat rien au Vice-roy. Ceux qui le luy presenterent de la part des matelots & des soldats en furent remerciez, & le Vice-roy leur dît qu'il leur sçavoit bon gré d'un si beau present qu'il envoyeroit au Roy, qui estoit alors Philippe IV. auquel le Portugal estoit encore soûmis. Ainsi tous les pretendans au morceau d'ambre-gris decheurent de leurs esperances. & ni du Vice-roy, ni du Roy méme à qui l'ambre-gris fut envoyé ils ne reçurent aucune douceur.

Je diray encore un mot d'un autre morceau d'ambre-gris pesant quarante deux livres. L'an 1646. ou 1647. un Zelandois d'une des meilleures familles de Middelbourg, lequel commandoit pour la compagnie Hollandoise dans l'Isle Maurice qui est à l'Est de celle de S. Laurens, trouva ce morceau sur le rivage & l'envoya à la Compagnie. Comme ces gens-là ont toûjours des ennemis, & se trouvant une marque au morceau comme si l'on en eut rompu une partie, le Commandeur fut accusé d'en avoir pris la moitié, dequoy il se justifia à Batavie. Mais le soupçon estant toûjours demeuré dans les es-

prits de plusieurs, & le Commandeur voyant qu'on ne luy donnoit point d'autre charge, il retourna en Zelande en l'an 1649. sur le méme vaisseau où j'estois.

---

## CHAPITRE XXIV.

### *Du Musc & du Bezoar, & de quelques autres pierres medicinales.*

LE Musc & le Bezoar estant du nombre des marchandises les plus rares & les plus precieuses que l'Asie nous fournit, j'ay jugé à propos d'en faire un chapitre, & de donner aussi au Lecteur quelques remarques sur ces deux articles.

La meilleure sorte & la plus grande quantité de Musc vient du Royaume de *Boutan*, d'où on le porte à Patna principale ville de Bengala pour negocier avec les gens de ce pays-là. Tout le musc qui se negocie dans la Perse vient de là, & les marchands qui negocient de musc aiment mieux que vous leur portiez de l'ambre jaune & du corail que de l'or ou de l'argent, par ce qu'ils font grand cas de ces deux choses. J'ay eu la curiosité d'apporter la peau de cét animal à Paris, dont en voicy la figure.

Aprés qu'on a tué cét animal on luy coupe la vessie, qui paroist soûs le ventre de la grosseur d'un œuf, & qui est plus proche des parties genitales que du nombril. Puis on tire de la vessie le musc qui s'y trouve, & qui est alors comme du sang caillé. Quand les paysans le veulent falsifier, ils mettent du foye & du sang de l'animal haché ensemble en la place du musc qu'ils ont tiré. Ce mélange produit dans les vessies en deux ou trois années de temps de certain petits animaux qui mangent le bon musc, de sorte que quand on vient à les ouvrir on y trouve beaucoup de dechet. D'autres paysans quand ils ont coupé la vessie, & tiré du musc ce qu'ils en peuvent tirer sans qu'il y paroisse trop, remettent à la place de petits morceaux de plomb pour la rendre plus pesante. Les marchands qui l'achetent & le transportent dans les pays étrangers aiment

Animal qui produit le Musc
C'est la Vessie où
est le Musc

bien mieux cette tromperie que l'autre, parce qu'il ne s'y engendre point de ces petits animaux. Mais la tromperie eſt encore plus mal-aiſée à decouvrir, quand de la peau du ventre de l'animal ils font de petites bourſes, qu'ils couſent fort proprement avec des filets de la méme peau & qui reſſemblent aux veritables veſſies; & ils rempliſſent ces bourſes de ce qu'ils ont oſté des bonnes veſſies avec le mélange frauduleux qu'ils y veulent ajoûter, à quoy il eſt difficile que les marchands puiſſent rien connoître. Il eſt vray que s'ils lioient la veſſie dés qu'ils l'ont coupée, ſans luy donner de l'air & laiſſer le temps à l'odeur de perdre un peu de ſa force en s'evaporant tandis qu'ils en tirent ce qu'ils en veulent oſter, il arriveroit qu'en portant cette veſſie au nez de quelqu'un le ſang luy ſortiroit auſſi-toſt par la force de l'odeur, qui doit neceſſairement eſtre temperée pour ſe rendre agreable ſans nuire au cerveau. L'odeur de cét animal que j'ay apporté à Paris, en eſtoit ſi forte; qu'il eſtoit impoſſible de le tenir dans mes chambres; il enteſtoit tout le monde du logis, & il fallut le mettre au grenier, où enfin mes gens luy couperent la veſſie, ce qui n'a pas empeſché que la peau n'ait toûjours retenu quelque choſe de l'odeur. On ne commence à trouver cet animal qu'environ le 56. degré; mais au 60. il y en a grande quantité, le païs eſtant rempli de foreſts. Il eſt vray qu'aux mois de Fevrier & de Mars, aprés que ces animaux ont ſouffert la faim dans le païs où il ſont, à cauſe des neiges qui tombent en quantité juſqu'à dix ou douze pieds de haut, ils viennent du coſté du midy juſqu'au 44. & au 45. degré pour manger du bled ou du ris nouveau; & c'eſt en ce temps-là que les païſans les attendent au paſſage avec des pieges qu'ils leur tendent, & les tuant à coups de fleches & de bâtons. Quelques-uns d'eux m'ont aſſuré qu'ils ſont ſi maigres & ſi languiſſans à cauſe de la faim qu'ils ont ſoufferte, que beaucoup ſe laiſſent prendre à la courſe. Il faut qu'il y ait une prodigieuſe quantité de ces animaux, chacun d'eux n'ayant qu'une veſſie, & la plus groſſe qui n'eſt ordinairement que comme un œuf de poule, ne pouvant fournir une demi-once de muſc. Il faut bien quelquefois trois ou quatre de ces veſſies pour en faire une once.

Le Roy de Boutan, de qui je parleray au volume ſuivant dans la deſcription que je feray de ce Royaume, craignant que la tromperie qui ſe fait au muſc ne fit ceſſer ce negoce,

d'autant plus qu'on en tire aussi du Tunquin & de la Cocinchine qui est bien plus cher, parce qu'il n'y en a pas en si grande quantité; ce Roy, disje, craignant que cette marchandise falsifiée ne decriat le commerce de ses Estats, ordonna il y a quelque temps que toutes les vessies ne seroient point cousues, mais qu'elles seroient apportées ouvertes à Boutan qui est le lieu de sa residence, pour y estre visitées & scellées de son sceau. Toutes celles que j'ai achetées estoient de cette sorte; mais nonobstant toutes les precautions du Roy les paysans les ouvrent subtilement, & y mettent comme j'ay dit, de petits morceaux de plomb; ce que les marchand tolerent, parce que le plomb ne gaste pas le musc ainsi que j'ay remarqué, & ne fait tort que pour le poids. Dans un de mes voyages à Patna j'achetay 7673. vessies, qui pesoient 2557. $\frac{1}{2}$ onces, & 452. onces hors de la vessie.

Le Bezoar vient d'une Province du Royaume de Golconda tirant au Nord-Est. Il se trouve parmy la fiente qui est dans la panse des chevres qui broutent une arbrisseau dont j'ay oublié le nom. Cette plante pousse de petits boutons, autour de quoy & des extremitez des branches que les chevres mangent se forme le Bezoar dans le ventre de ces animaux. Il y prend sa forme selon celle des boutons & des bouts de branches, & c'est pourquoy on en trouve de tant de figures differentes. Les paysans en tastant le ventre de la chevre connoissent combien elle a de bezoars, & la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour le sçavoir ils coulent les deux mains sous le ventre de la chevre, & battent la panse en long des deux costez, de sorte que tout se rend dans le milieu de la panse, & qu'ils content juste en les tastant combien il y a de bezoars.

La rareté du Bezoar est dans la grosseur, bien que le menu n'ayt pas moins de vertu que le gros: Mais dans celui-cy on est souvent trompé, par ce qu'il y a des gens qui grossissent le bezoar avec une certaine paste composée de gomme & d'une autre matiere de la couleur du bezoar. Ils luy sçavent méme donner autant d'envelopes que le bezoar naturel en doit avoir. On peut connoistre cette tromperie principalement par deux moyens. Le premier est, qu'il faut peser le bezoar, & le mettre tremper quelque temps dans l'eau tiede.

Si l'eau ne change point de couleur, & si le bezoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. L'autre moyen est d'approcher du bezoar un fer rouge pointu. Si le fer entre & le fait rissoler, c'est une marque qu'il y a du mélange, & qu'il n'est pas naturel. Au reste plus le bezoar est gros & plus il est cher, haussant à proportion comme le diamant. Car si cinq ou six bezoars pesent une once, l'once vaudra depuis quinze jusques à dix-huit francs; mais si c'est un bezoar d'une once, l'once vaudra bien cent francs. J'en ay vendu un de 4 $\frac{1}{4}$ d'onces jusques à deux mille livres.

J'ay eu la curiosité de me bien instruire de tout ce qui se peut sçavoir du bezoar, & j'avois déja fait plusieurs voyages à Golconda qui est le lieu où s'en fait le grand debit, sans pouvoir apprendre en quelle partie du corps de la chevre il se trouvoit. A mon cinquiéme voyage, quelques particuliers qui estoient au service des Compagnies Angloise & Hollandoise & qui n'osoient negocier à part, m'eurent l'obligation que je leur fis vendre environ pour soixante mille roupies de bezoar. Les marchands qui l'avoient vendu voulant me témoigner leur reconnoissance & me faire quelque present, je le refusay & leur dis que je n'en avois jamais pris de qui que ce fût pour quelque service que j'eusse pû rendre. Mais je leur fis connoître que je pourrois encore les servir dans la monçon prochaine, & qu'ils m'obligeroient aussi de leur costé s'ils vouloient m'aller querir trois ou quatre de ces chevres qui portent le bezoar, leur promettant de les leur payer ce qu'elles vaudroient. Ils parurent fort surpris de cette demande que je leur fis, & me répondirent que la deffense estoit si étroite, que si l'on pouvoit découvrir quelqu'un qui osast en faire sortir de la Province on le feroit mourir sans remission. Je vis bien que cela les fâchoit; car d'un costé ils craignoient le châtiment, & de l'autre ils apprehendoient que je ne les empeschasse de faire quelque autre vente, ce qui leur auroit causé un grand préjudice, ces pauvres gens-là, soit qu'ils vendent ou qu'ils ne vendent pas, estant obligez de donner au Roy pour la ferme 6000. pagodes vieilles, qui sont 45000. livres de nostre monnoye. Quinze jours aprés ou environ ne pensant plus à eux il en vint trois avant jour heurter à ma porte. Dés qu'ils furent entrez dans ma chambre où j'estois

encore au lit, ils me demanderent si tous mes serviteurs étoient étrangers. Comme je n'en avois aucun de la ville, & qu'ils estoient tous Persiens ou de Surate, je leur dis qu'ils estoient tous étrangers, & sur cela ils se retirerent sans me rien répondre. Une demi-heure aprés ils revinrent avec six de ces chevres que je consideray avec loisir. Il faut avoüer que ce sont de belles bestes, fort hautes, & qui ont un poil fin comme de la soye. Aussi-tost que ces chevres furent dans ma sale, le plus vieux des trois marchands qui me les avoit amenées prenant la parole pour me faire un compliment, me dit que puisque je n'avois pas voulu accepter le present qu'ils m'avoient voulu faire pour leur avoir procuré la vente d'une si grosse partie de bezoar, au moins je ne devois pas refuser ces six chevres qu'ils me donnoient de grand cœur. N'ayant pas voulu les prendre en pur don comme ils le souhaittoient, je leur demanday ce qu'elles pouvoient valoir, & aprés avoir fait grande difficulté de me le dire, je fus enfin fort surpris & crus qu'ils se mocquoient en me disant qu'une de ces chevres qu'ils me montroient valoit trois roupies, que chacune des deux autres qui suivoient en valoit quatre, & que chacune des trois qui restoient valoit 4 $\frac{1}{4}$ roupies. Sur cela je leur demanday pour quelle raison ces chevres estoient plus cheres les unes que les autres, & je sceus que c'est que l'une n'avoit qu'un bezoar dans le ventre, & que les autres en avoient ou deux, ou trois, ou quatre, ce qu'ils me firent voir à l'heure-méme en leur battant le ventre de la maniere que j'ay dit plus haut. Ces six chevres avoient 17. bezoars & une moitié comme une moitié de noisete. Le dedans estoit comme d'une crote de chevre molle, ces bezoars comme j'ay dit, croissant parmi la fiente qui est dans le ventre de la chevre. Quelques-uns me disoient que ces bezoars se prenoient contre le foye, d'autres soûtenoient que c'estoit contre le cœur, & je ne pûs jamais me bien éclaircir de la verité.

Tant en Orient qu'en Occident il y a grande quantité de bezoars qui viennent des vaches, & il s'en trouve tel qui pese jusques à 17. & 18. onces, en ayant eu un qui a esté donné au Grand Duc de Toscane. Mais on ne fait point d'estat de cette sorte de bezoar, six grains de l'autre faisant plus d'effet que trente de celuy-cy.

Pour le bezoar qui vient des ſinges comme croyent quelques-uns, il eſt ſi fort que deux grains font autant que ſix de celuy de chevre ; mais il eſt fort rare, & il ſe trouve particulierement de ces ſortes de ſinges dans l'Iſle de *Macaſſar.* Cette ſorte de bezoar eſt rond, au lieu que l'autre eſt de diverſes figures, ſelon qu'il ſe forme de ces boutons & de ces bouts de branches que les chevres ont mangé. Comme ces pierres que l'on croit venir des ſinges ſont beaucoup plus rares que les autres, elles ſont auſſi beaucoup plus cheres & plus recherchées, & quand on en trouve une de la groſſeur d'une noix elle vaudra quelquefois plus de cent écus. Les Portugais ſur toutes les autres nations font grand cas du bezoar, parce qu'ils ſont toûjours ſur leurs gardes les uns contre les autres, craignant qu'un ennemi ne les veüille empoiſonner.

Il y a encore une autre pierre fort eſtimée qu'on appelle la pierre de Porc-épy, que cét animal a dans ſa teſte, & qui eſt plus ſouveraine que le bezoar contre le poiſon. Quand on l'a mis tremper dans l'eau un quart-d'heure, cette eau eſt ſi amere qu'il n'y a rien au monde de ſi amer. Cét animal a auſſi quelquefois dans le ventre une pierre qui eſt de méme nature & auſſi bonne que celle qui vient de la teſte ; neanmoins avec cette difference, que celle-cy ne perd rien de ſon poids ni de ſa groſſeur en trempant dans l'eau, & qu'il y a du dechet pour l'autre. J'ay acheté en ma vie trois de ces pierres. L'une me coûta cinq cens écus, & je la troquay depuis avantageuſement avec l'Ambaſſadeur Dominico de Santis dont j'ay parlé dans mes relations de la Perſe. J'en payay quatre cens pour une autre laquelle je garde encore ; & la troiſiéme me fut venduë trois cens, de laquelle j'ay fait preſent à un ami.

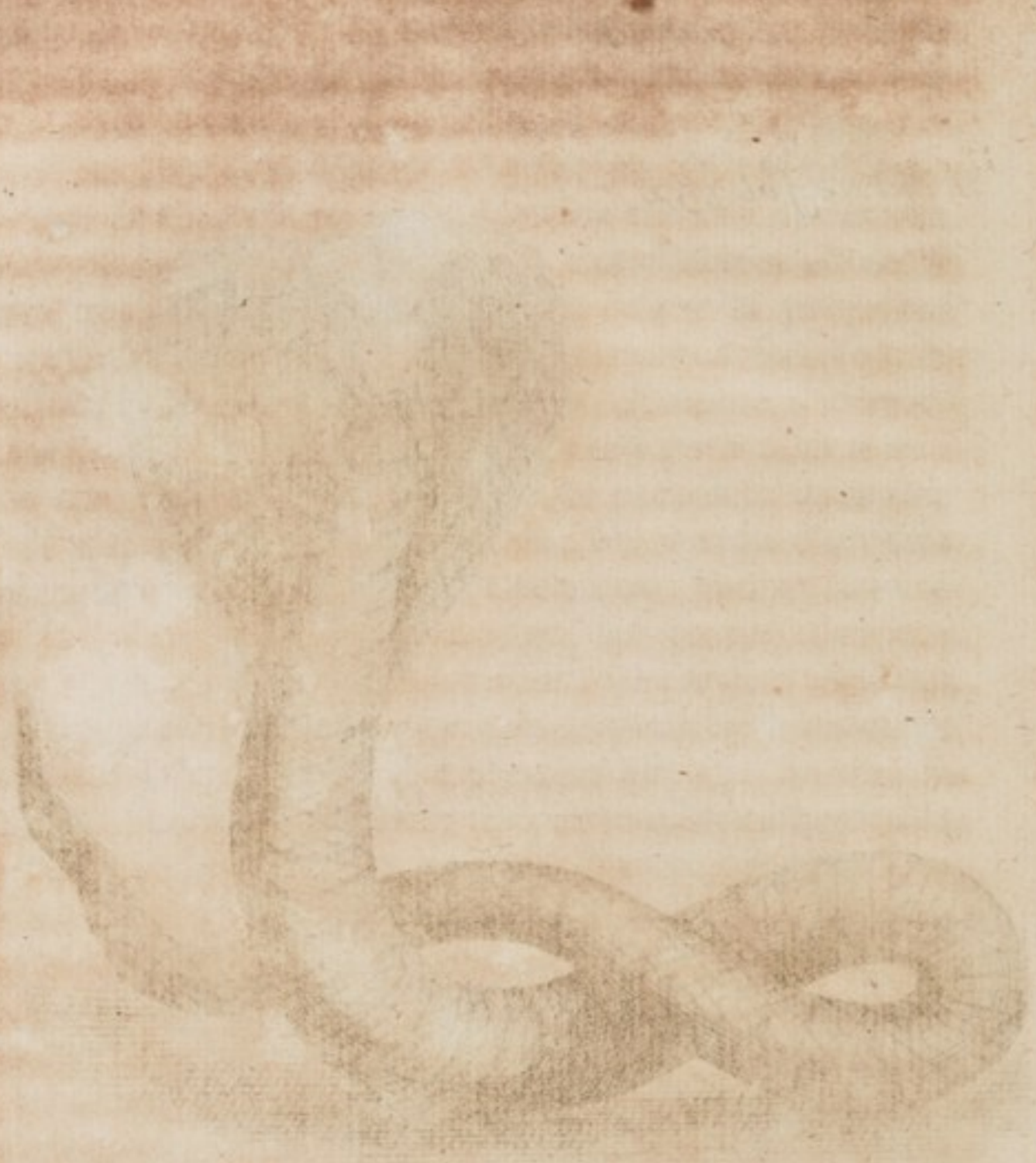
Je feray enfin mention de la pierre de Serpent, qui eſt à peu prés de la grandeur d'un double, & quelques-unes tirant ſur l'ovale, eſtant épaiſſe au milieu & devenant mince ſur les bords. Les Indiens diſent qu'elle ſe forme ſur la teſte de certains ſerpens ; mais je croirois plûtoſt que ce ſont les Preſtres des Idolâtres qui le leur font accroire, & que cette pierre eſt une compoſition qu'ils font de quelques drogues. Quoy qu'il en ſoit elle a une excellente vertu pour tirer tout le venin quand on a eſté mordu d'un animal venimeux. Si la partie où s'eſt faite la morſure n'eſt pas entamée, il faut y faire une

incision afin que le sang en sorte, & lorsque la pierre y a esté appliquée, elle ne tombe point qu'elle n'ait tiré tout le venin qui s'amasse autour. Pour la nettoyer on prend du laict de femme, ou à son defaut du laict de vache, & aprés y avoir trempé dix ou douze heures, ce laict qui a attiré tout le venin prend une couleur d'apostume. Ayant un jour dîné avec l'Archevêque de Goa, il me mena dans son cabinet de raretez où il y avoit plusieurs pieces curieuses. Entre autres choses il me montra une de ces pierres, & m'en disant la proprieté m'assura qu'il n'y avoit que trois jours qu'il en avoit fait l'experience, ensuite de quoy il m'en fit present. Comme il traversoit un marais de l'Isle de Salsete où est Goa pour aller à une maison de campagne, un de ceux qui le portoient dans son Pallekis & qui sont presque tout nuds, fut mordu d'un serpent & gueri en méme-temps par cette pierre. J'en ay acheté plusieurs, & il n'y a que les Bramines qui les vendent, ce qui me fait juger que ce sont eux qui les font. On se sert de deux moyens pour éprouver si cette pierre de serpent est bonne, & s'il n'y a point de tromperie. Le premier est, si l'on met la pierre dans la bouche; car alors la pierre estant bonne elle saute & s'attache incontinent au palais. L'autre est, de la mettre dans un verre plein d'eau, & aussi-tost si elle n'est point falsifiée l'eau se met à boüillonner, de petites vessies montant depuis la pierre qui est au fond jusques au dessus de l'eau.

Il y a encore une autre pierre qu'on appelle aussi pierre de Serpent au chaperon. C'est une espece de serpent qui a en effet comme un chaperon qui luy pend derriere la teste, ainsi qu'il est representé dans la figure suivante, & c'est derriere ce chaperon qu'on trouve la pierre, la moindre estant de la grosseur d'un œuf de poule. Il y a des Serpens en Afrique & en Asie d'une grandeur monstrueuse & qui ont jusqu'à 25. pieds de long, comme estoit celuy dont on garde la peau à Batavia, & qui avoit avallé une fille de 18. ans, dont j'ay fait ailleurs l'histoire. On ne trouve point de ces pierres qu'aux serpens qui ont au moins deux pieds de long. Cette pierre qui n'est pas dure estant broyée contre une autre pierre rend un certain limon, lequel detrempé avec de l'eau & bû par la personne qui a quelque poison dans le corps a la vertu de le chasser aussi-tost. Il n'y a de ces serpens qu'aux costes de Melin-

de,

II. Partie. fol 352



de, & on peut avoir de ces pierres par le moyen des matelots & soldats Portugais qui reviennent de Mozambique.

---

## CHAPITRE XXV.

### *Des lieux d'où l'on tire de l'or en Asie & en Afrique.*

LE *Iapon* qui consiste en plusieurs Isles à l'Orient de la Chine tirant vers le Nort, quelques-uns méme croyant que Niphon qui est la plus grande est comme attachée à la Terre-ferme, est la region de toute l'Asie qui fournit la plus grande quantité d'or, mais on croit que la plus grande partie vient de l'Isle Formosa d'où il se porte au Japon. Tandis que les Hollandois ont tenu cette Isle, ils n'ont bien pû sçavoir quel estoit le negoce du costé où l'on croit qu'il y a de l'or.

Il vient aussi de l'or de la *Chine*, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte ; car prix pour prix ils aiment mieux l'argent que l'or, parce qu'ils n'ont point de mines d'argent. Cét or est à un des plus bas titres de tout l'or de l'Asie.

L'Isle de *Celebes* ou de *Macassar* produit aussi de l'or, qui se tire des rivieres où il roule parmi le sable.

Dans l'Isle d'*Achen* ou de *Sumatra* aprés la saison des pluyes, & quand les eaux des torrens sont écoulées, on trouve des veines d'or dans des caillous de diverse grosseur que les pluyes ont entraîné des montagnes qui regardent le Nord-est. Du costé de l'Oüest de la méme Isle quand les Hollandois vont charger le poivre, les païsans leur apportent quantité d'or ; mais c'est un or fort bas & au dessous méme de l'or de la Chine.

Vers le *Thibet* qui est l'ancien Caucase, dans les terres d'un Raja au delà du Royaume de Cachemir, il y a trois montagnes prés l'une de l'autre, dont l'une produit de l'or qui est excellent, une autre le Grenat, & une autre le Lapis.

Il vient enfin de l'or du Royaume de *Tipra* dont je feray la description au livre suivant ; mais cét or est bas, & à peu prés au méme tître que l'or de la Chine. Voilà tous les lieux de

l'Asie d'où il vient de l'or ; & je diray aussi quelque chose de l'or de l'Afrique, & de la region où il s'en trouve la plus grande quantité.

Il faut remarquer pour ce sujet que le Gouverneur de Mozambique a sous lui les Commandans de *Sofala* & de *Chepon-Gonra*. Le premier de ces deux petits Gouvernemens est sur la riviere de *Sene* à soixante lieuës de son emboucheure, & l'autre est dix lieuës plus haut. Depuis l'embouchûre de la riviere jusqu'à ces lieux-là, tant d'un costé que d'autre il y a quantité d'habitations de Negres qui sont chacune commandées par un Portugais. Ces Portugais depuis long-temps se sont rendus comme maîtres du païs, & tranchent-là de petits Seigneurs, se faisant la guerre l'un à l'autre pour la moindre chose, & y en ayant tel qui a sous luy jusques à cinq mille Cafres qui sont ses esclaves. Le Gouverneur de Mozambique de qui dépendent ces petits Seigneurs, les fournit de toiles & autres marchandises necessaires qu'il leur vend chacune selon son prix. Quand le Gouverneur de Mozambique part de Goa pour aller prendre possession de son Gouvernement, qui est le meilleur de ceux qui dépendent du Vice-roy, il emporte grande quantité de marchandises, & sur tout des toiles teintes en noir. Ses correspondans de Goa luy envoyent aussi tous les ans deux vaisseaux chargez de ces mémes marchandises, lesquelles il envoye à Sofala & à Chepon-Goura, & jusques à la ville de Monomotapa capitale d'un Royaume de méme nom appellé autrement *Voubebaran*, cette ville estant éloignée de Chepon-Goura de cent cinquante lieuës ou environ. Celuy qui commande tout ce païs-là prend le nom d'Empereur de *Monomotapa*, & sa domination s'étend jusques aux confins du Preste-Jan. C'est de ces terres de Monomotapa que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique, & on le tire sans grande peine en foüillant dans la terre seulement deux ou trois pieds. En de certains lieux de ce païs-là, qui ne sont pas habitez, parce qu'il n'y a point d'eau, il se trouve sur la surface de la terre de l'or par morceaux de toutes sortes de formes & de poids, & il y en a qui viennent jusqu'à une once. J'en ay apporté par rareté quelques morceaux dont j'ay fait present à des amis, & il y en a quelques-uns qui pesent jusqu'à deux onces, en ayant gardé un d'une once &

demi ou environ. Estant à Surate avec Monsieur d'Ardiliere fils de Monsieur du Jardin, de qui j'ay fait mention dans mes relations de la Perse, il y arriva un Ambassadeur du Roy des Abyssins que nous fûmes saluer. Je lui fis present d'une paire de pistolets garnis d'argent, & nous ayant prié de dîner avec lui il nous fit voir les presens qu'il portoit au Grand-Mogol de la part du Roy son maître. Ils consistoient en quatorze beaux chevaux qui lui restoient de trente qu'il avoit amenez de son païs, les autres estant morts dans le vaisseau en passant la mer de Mocka à Surate. De plus en quantité de jeunes esclaves de l'un & de l'autre sexe, & enfin (ce qui estoit le plus considerable & digne d'estre admiré) c'estoit un arbre tout d'or de deux pieds & quatre pouces de haut, & gros de cinq ou six pouces par la tige. Il avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes estoient de prés d'un demi pied de long & grosses comme le pouce, & d'autres aussi estoient plus petites. A quelques endroits des grosses branches on voyoit quelque chose de raboteux, qui en quelque sorte ressembloit à des bourgeons. Les racines de cét arbre que la nature avoit ainsi fait estoient petites & courtes, & la plus longue n'avoit pas plus de quatre à cinq pouces.

Les peuples de ce Royaume de Monomopata sçachant le temps que les toiles & autres marchandises arrivent à Sofala & Chepon-Goura, ils s'y rendent aussi-tost pour se pourvoir de ce qu'il leur faut. Il y vient aussi quantité de Cafres d'autres Royaumes & Provinces, & les Gouverneurs de ces deux villes leur vendent ces toiles & autres choses dont ils ont besoin, se confiant à eux pour le payement qu'ils s'obligent de faire l'année suivante en leur apportant de l'or selon qu'ils ont convenu; car si l'on ne se fioit pas ainsi à eux il ne se feroit point de negoce entre les Portugais & ces Cafres. Il en va à peu prés comme de ces peuples d'Ethiopie qui apportent tous les ans de l'or au Caire, de quoy j'ay parlé dans ma relation du Serrail du Grand-Seigneur. Ces peuples de Monomotapa ne vivent pas long-temps à cause des mauvaises eaux du païs, & dés l'âge de vingt-cinq ans ils commencent à devenir hydropiques, de sorte que cela passe pour une merveille quand ils passent quarante ans. La Province où la riviere de Sene prend sa source s'appelle *Moukaran*, & appartient à un autre

Roy, commençant à cent lieuës ou environ au dessus de Chepon-Goura. Les peuples de cette Province trouvent quantité d'or en poudre dans plusieurs rivieres qui se viennent rendre dans la Sene; mais cét or-là est bien plus bas que l'autre, & ils l'apportent à Chepon-Goura & à Sofala. Le païs est fort sain, & le peuple y vit autant qu'en Europe. En de certaines années il y a des Cafres qui viennent de bien plus loin que de la Province de Moukaran, & du voisinage du Cap de Bonne-Esperance. Les Portugais se sont informez de leur païs & de son nom; mais ils n'ont sçû leur dire autre chose, sinon que leur païs s'appelle *Sabia* commandé par un Roy, & qu'ils sont d'ordinaire quatre mois en chemin pour venir à Sofala. L'or qu'ils apportent est excellent & par morceaux comme celuy de Monomopata, & ils disent qu'ils le trouvent sur les hautes montagnes foüillant seulement dans la terre 10. ou 12. pieds. Ils apportent aussi quantité de dents d'Elefans, & disent qu'il y en a tant dans le païs qu'on les voit par troupes en campagne, & que toutes les palissades de leurs forteresses & de leurs parcs ne sont que de dents d'Elefant, ce que j'ay aussi remarqué ailleurs. Leur manger le plus ordinaire est de la chair de cét animal, & quatre de ces Cafres avec leurs Ageagayes, qui sont une maniere de demi-pique, ne manquent pas de mettre un Elefant par terre & de le tuër. Toutes les eaux de leur païs sont tres-mauvaises, ce qui est cause qu'ils ont tous les jambes enflées, & c'est une merveille quand quelqu'un en est exempt.

Au dessus de Sofala il y a une contrée où commande un Roy qui s'appelle *le Roy de Baroé*. En quelque endroit de son païs il croît une racine de la grosseur du pouce & d'une couleur jaunâtre. Elle guerit toute sorte de fievre en faisant vomir; mais parce qu'il s'en trouve fort peu le Roy defend sur de grandes peines d'en porter hors de ses terres. Pendant que Dom Philippe de Mascaregnas estoit Vice-roy de Goa, le Roy de Baroé lui envoya un morceau de cette racine d'environ trois pieds de long, garnis d'or par les deux bouts, & avec des anneaux d'or au milieu. Le Vice-Roy l'ayant receu en fit grand estat, & faisant couper ce morceau en plusieurs pieces en fit present à plusieurs de ses amis. Il en envoya deux à Surate au Sieur Fremelin President des Anglois qui me les

montra, & ayant mis sur ma langue un morceau de cette racine je luy trouvay le goust fort amer.

Pour ce qui est des mines d'argent, il n'y en a point dans toute l'Asie qu'au seul Royaume du Japon ; & depuis quelques années on a decouvert à Delegore, à Sangore, à Bordelon & à Bata des mines tres abondantes d'estain ; ce qui a fait quelque tort aux Anglois, parce qu'on n'a plus besoin de leur estain comme auparavant, & qu'il y en a à cette heure suffisamment en Asie, ce qui ne sert en ces païs-là qu'à étamer les pots & marmites & autres ustensiles de cuivre.

---

## CHAPITRE XXVI.

### *Recit d'une insigne perfidie qui fut faite à l'Auteur comme il vouloit s'embarquer à Gomron pour Surate.*

AU mois d'Avril 1665. estant sur mon depart de Gomron, & prés à m'embarquer pour Surate dans un vaisseau qui appartenoit au Couratier de la Compagnie Hollandoise, & qui estoit commandé par le Capitaine Hans, l'Agent des Anglois me donna un paquet de lettres qui estoit venu en diligence d'Angleterre pour le rendre au President de Surate. Ce paquet estoit fort gros, parce qu'outre les lettres de la compagnie, il y avoit mis celles qui estoient pour les particuliers de Surate & d'autres endroits des Indes. Je reçus de luy le paquet le soir de mon embarquement en presence du Sieur Casembrot Hollandois qui estoit venu en Perse par terre, & qui estoit parent de Monsieur Henry Van-Wück Commandeur à Gomron. Casembrot affectoit de m'accompagner toutes les fois que je fus voir l'Agent des Anglois, & Van-Wück me demandoit toûjours à toutes les visites que je luy rendois, si l'Agent ne me chargeoit point de lettres pour Surate. Je luy repondois ingenuëment qu'il m'avoit dit qu'il m'en donneroit, sans rien soupçonner alors de la mauvaise intention de l'un & de l'autre. Leur but comme il a paru depuis, estoit de se saisir adroitement de ce paquet sur le bruit qui couroit d'une rupture entre l'Angleterre & la Hollande, & ils se doutoient

que les Anglois en auroient reçu quelques nouvelles, par ce qu'il estoit arrivé quelques jours auparavant un Arabe par les deserts qui avoit apporté un paquet à l'Agent des Anglois, ce qui mettoit le Commandeur Van-Wück fort en peine.

Si-tost que j'eus reçu le paquet de l'Agent, Casembrot qui estoit toûjours au guet & qui vit comme il me le mit entre les mains, vint en donner avis à Van-Wück & luy en dire la forme & la grosseur, & aprés avoir fait raison à l'Agent d'un verre de vin qu'il me porta pour mon bon voyage, je fus prendre congé de Van-Wück qui ne voulut jamais me laisser aller que je n'eusse soupé avec luy. Il me retint comme par force pour avoir plus de temps à faire son coup; & s'excusant de ne pouvoir m'accompagner sur l'arrivée de trois vaisseaux qui jetterent l'ancre comme nous estions à table, il me donna sa chaloupe pour aller au vaisseau avec quatre ou cinq des principaux de la Loge qu'il envoya avec moy soûs pretexte de me venir conduire, & le Capitaine méme du vaisseau à qui il donna le mot. Dés que nous fûmes à bord le Capitaine me fit offre de sa chambre, où il avoit déja fait dresser mon lit par mes serviteurs qui estoient dans le vaisseau deux jours avant moy, & faisant difficulté de l'accepter il me dit que le Commandeur luy avoit donné cét ordre, à quoy je luy répondis que je n'acceptois sa chambre qu'à condition que je n'en occuperois que la moitié, & qu'il se serviroit de l'autre. Cela ayant esté ainsi reglé je tiray le paquet de lettres des Anglois de la poche de ma casaque, & le donnant à un de mes serviteurs pour le serrer dans mon Bouccha qui est la valise de ces païs-là, il fut mettre le Bouccha entre le bois du vaisseau & le chevet de mon lit. Il estoit venu avec nous deux petites chaloupes où il y avoit plus de soixante sacs d'argent, les uns de cinquante, les autres de cent tomans, comme tous les sacs se font en Perse de cette maniere. Si-tost que les chaloupes furent à bord, on commença à tirer ces sacs l'un aprés l'autre dans le vaisseau, mais fort lentement à dessein de nous faire demeurer là toute la nuit, & de m'obliger de m'aller coucher. Mais comme on vit que je ne voulois point aller au lit, le Capitaine, le Pilote & le Couratier de la Compagnie à qui j'ay dit qu'appartenoit le vaisseau consulterent avec les Hollandois, & tous ensemble de concert resolurent de laisser tomber un sac

de cent tomans dans la mer en le montant au vaisseau, ce qui fut fait pour avoir le temps de venir à bout de leur dessein. Dés que le sac fut tombé en mer on envoya une chaloupe à Gomron pour faire venir un plongeur, qui fut au vaisseau à la pointe du jour pour pescher le sac. Voyant donc que le vaisseau ne pouvoit partir que le lendemain à deux ou trois heures de jour je fus me coucher, mon Bouccha estant toûjours en la méme place, moitié soûs le chevet de mon lit & moitié dehors. Mes serviteurs furent se reposer dans la chambre du Canonnier, & pendant que je dormois seul dans celle du Capitaine on tira subtilement mon Bouccha, d'où l'on osta le paquet de lettres en mettant un autre à la place bien cacheté & de pareille forme & grandeur, dans lequel il n'y avoit que du papier blanc. Le sac qu'on avoit laissé tomber exprés dans la mer & à dessein de faire ce mechant coup, ayant esté retiré, nous fimes voile & arrivâmes au port de Surate le cinquiéme de May de la méme année. Le Commandeur Hollandois m'ayant fait l'honneur de m'envoyer une barque à deux ou trois lieuës en mer, si-tost que je fus à terre qui fut environ minuit je voulus avant toutes choses l'aller saluer d'abord, priant deux Peres Capucins qui se trouverent sur le port à nostre debarquement, de rendre au President des Anglois le paquet que je tiray de mon Bouccha, à quoy ils s'offrirent volontiers: Mais ils me dirent que comme il estoit heure induë, & que le President qui estoit gouteux pourroit alors dormir, s'ils ne jugeoient pas à propos de l'eveiller ils differeroient jusqu'au lendemain pour m'accompagner à cette visite, où je pourrois rendre moy-méme le paquet au President. Mais la goûte dont il estoit attaqué ne luy permettant pas de dormir beaucoup, le paquet luy fut rendu dés l'heure méme, & la fourbe decouverte en méme temps. Le President ayant ouvert le paquet en presence des principaux de la Loge, on n'y trouva que du papier blanc plié en forme de lettres; ce qui m'ayant esté rapporté je reconnus aussi-tost le mauvais tour que Van-Wück & ses complices m'avoient joüé. Ce qui me confirma davantage cette perfidie fut qu'allant visiter mon Bouccha, j'y trouvay encore de manque un joyau que j'avois voulu vendre au Gouverneur de Gomron. N'ayant pû m'accommoder avec luy du prix, il me le rendit quelques heures avant que je

m'embarquasse pour Surate, & je l'avois fait mettre à la hasse avec le paquet de lettres dans mon Bouccha, où je ne le trouvay point estant à Surate.

Cependant le larcin que l'on m'avoit fait de ce paquet de lettres irrita de telle sorte le President contre moy qu'il ne voulut point me permettre de me justifier, & je fus encore plus en bute à la colere de plusieurs particuliers Anglois interressez dans la perte des lettres qui leur estoient adressées dans le paquet. Ils en vinrent si avant que d'attenter diverses fois à ma vie, comme je le puis prouver par les témoignages & certificats de plusieurs gens d'honneur, & particulierement de Monsieur Hartman qui estoit alors la seconde personne du comptoir de Surate. Ainsi pour me garantir des pieges qui m'étoient tendus, je fus obligé de me faire toûjours accompagner par quantité de gens, & je ne pus méme me rendre à Golconda où se fait le grand trafic des diamans, ayant eu avis de plusieurs de mes amis que dix ou douze Anglois m'attendoient en ces quartiers-là pour me maltraiter. Cette noire trahison qui me fut faite rompit toutes les mesures que j'avois prises, & me causa une perte considerable; joint qu'il me fallut rapporter en Perse une bonne somme d'argent pour n'avoir pû l'employer aux Indes.

Voicy la coppie de la lettre que j'ecrivis sur ce sujet à Batavie au General de la Compagnie Hollandoise & à Messieurs du Conseil datée de Surate le 16. May 1665.

MESSIEVRS.

Je prens la liberté de vous écrire ces lignes pour vous témoigner le deplaisir de l'affront que m'a fait le Commandeur Henri Van-Wück à Gomron, lequel nonobstant les lettres de recommandation que j'avois de Monseigneur l'Ambassadeur des Estats assistant auprés de mon Roy, adressée l'une au Chef de la Compagnie à Ispahan, une autre au Commandeur à Gomron, & une troisiéme à celuy qui est en cette ville de Surate, les priant tous trois qu'ils eussent à me favoriser en ce qu'ils pourroient sans que la Compagnie en fût interessée. Mais le sieur Henry Van-Wück n'a point eu d'égard à cela, & m'a fait faire le plus signalé affront qu'un homme d'honneur comme moy qui suis Officier de son

Altesse

Alteſſe Royale frere de mon Roy pouvoit jamais recevoir, qui eſt d'avoir fait ouvrir mes hardes où il y avoit pluſieurs joyaux dont il y a eu quelque choſe de perdu, & d'avoir fait prendre un gros paquet de lettres que Monſieur l'Agent des Anglois à Gomrom m'avoit confié pour rendre à Monſieur le Preſident des Anglois en cette ville de Surate, ayant fait mettre en la place un autre paquet de papier blanc. Je vous laiſſe à penſer en quelle eſtime m'auront à preſent le ſieur Preſident & tous les Anglois, & ſi je n'ay pas ſujet d'en faire mes plaintes, & de vous en demander juſtice. Et s'il plaiſoit à Meſſieurs de vouloir m'envoyer la permiſſion de les aller trouver à Batavia pour leur temoigner de bouche le deplaiſir que j'ay de ce que le ſieur Van-Wück s'eſt adreſſée à moy pour faire une lâcheté de cette nature, & les informer tout au long de quelle maniere toute cette affaire s'eſt paſſée, ils m'obligeroient beaucoup; ou du moins je les prie de me faire faire ſatisfaction par l'auteur du larcin; à faute dequoy je ne manqueray pas ſi-toſt que Dieu me fera la grace d'eſtre de retour en France d'en faire faire les plaintes par le Roy mon maiſtre, qui m'honore de ſa bien-veillance & par ſon Alteſſe Royale ſon frere unique, à Meſſieurs les Eſtats & à leur Ambaſſadeur, pour à quelque prix que ce ſoit tirer ſatisfaction dudit ſieur Van-Wück, & par ce moyen mettre mon honneur à couvert. De plus ſi je retourne par Iſpahan, je ne manqueray pas d'en informer le Roy de Perſe, & de luy dire qu'apres tant d'honneur que ſa Majeſté m'a fait, & nonobſtant tous les paſſeports que j'en avois, ledit ſieur Van-Wück m'a traitté de la façon. Je crois auſſi que ſa Majeſté ne trouvera pas bon, que toutes les montres de joyaux que je luy devois acheter & faire faire tant aux Indes qu'en Europe ayent eſté perduës quand on a derobé le paquet de lettres. Je pourray auſſi l'avertir des complots & entretiens que le ſieur Van-Wück a eus à Gomron avec un Prince ennemi de la Perſe, & qui eſt venu audit lieu en habit deguiſé. Enfin je ſçais aſſez de choſes pour luy faire recevoir autant ou plus d'affront qu'il m'en a fait, & luy le recevant, la Compagnie le recevra auſſi. C'eſt à quoy, Meſſieurs je ſuis reſolu ſi vous ne me faite faire ſatisfaction entiere, quoy que pourtant je croy que je n'auray point cette peine, eſperant que vous ne manquerez pas de me

faire justice avant que je sorte de ce païs pour retourner en Europe, où aussi bien qu'en tous autres endroits je seray toûjours.

*MESSIEVRS.*

Vostre tres-humble, &c.

Il est rare de voir les trahisons impunies, & les principaux qui furent de ce complot ont tous eu une fin malheureuse.

La monçon suivante les vaisseaux qui vinrent de Surate à Gomrom repandirent en ces quartier-là la nouvelle de cette noire mechanceté que l'on m'avoit faite, & peu de temps apres le sieur Van-Wück ayant esté attaqué d'une forte fievre, & le Reverend Pere Balthasar Religieux Carme l'allant visiter crut luy devoir parler de cette affaire dans laquelle il estoit bien avant mélé. Mais il s'en defendit fort, & usant d'equivoque dit que s'il estoit vray qu'il eust pris le paquet de lettres, il vouloit bien mourir sans parler & ne vivre pas trois jours. Il n'avoit pas veritablement fait le larcin; mais il avoit poussé à le faire, & il mourut au bout de trois jours & sans parler. Son Lieutenant nommé Bozan, l'un de ceux qu'il avoit envoyez pour me conduire au vaisseau, & qui apparemment avoit ouvert le Bouccha & fait le larcin, aprés une grande debauche ayant esté coucher sur la terrasse de la Loge pour dormir au frais, comme ces terrasses n'ont point de rebord ni d'appuy qui empesche de tomber, à force de se remuer & de rouler en dormant il tomba en bas, & le lendemain on le trouva motr au bord de la mer.

Pour le Capitaine du vaisseau qui estoit du complot, quatre ou cinq jours aprés son arrivée à Surate, comme il passoit son chemin un Mahometans jaloux de sa femme qu'il avoit batue, & forcené de rage contre quelques Francs qui s'estoient mis en devoir de les separer, croyant que ce Capitaine qu'il trouva seul estoit de la bande, il luy donna cinq ou six coups de poignard dont il tomba mort par terre; & voilà quelle fut la malheureuse fin de tous ces gens-là.

*Fin du second Livre.*

# VOYAGES DES INDES,

## *LIVRE TROISIEME.*

DE LA RELIGION DES MAHOMETANS, & de celle des Idolâtres des Indes : Du voyage de l'Auteur par mer de Surate à Batavia, & de Batavia en Hollande, & de plusieurs singularitez de divers Royaumes de l'Orient.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*De la Religion particuliere des Mahometans dans les Indes Orientales.*

LA diversité qui se trouve parmi les Mahometans ne consiste pas dans les differentes explications qu'ils donnent à leur Alcoran ; mais bien dans les diverses opinions qu'ils ont des premiers successeurs de Mahomet. C'est d'où naissent particulierement deux sectes entierement opposées ; l'une qui se nomme des *Sounnis* suivie par les Turcs ; & l'autre des *Chiais* qui est celle des Persans. Je ne m'étendray pas icy davantage sur

diverſité de ces deux Sectes qui partagent tout le Mahometiſme, en ayant aſſez parlé dans mes relations de la Perſe, & je diray ſeulement quel eſt l'eſtat preſent de cette fauſſe Religion, tant dans l'Empire du Grand-Mogol, que dans les Royaumes de Golconda & de Viſapour.

Dans le premier établiſſement du Mahometiſme dans les Indes, les Chreſtiens d'Orient eſtoient fort ſuperbes & peu devots, & les Idolâtres des peuples effeminez & qui ne pouvoient pas faire grande reſiſtance. Ainſi il fut facile aux Mahometans d'aſſujettir les uns & les autres par la force des armes, ce qu'ils firent avec tant d'avantage que quantité de Chreſtiens & d'Idolatres embraſſerent la Loy de Mahomet.

Le Grand Mogol avec toute ſa Cour ſuit la Secte des Sounnis, le Roy de Golconda celle des Chiais, & le Roy de Viſapour a dans ſes terres des Sounnis & des Chiais mélez enſemble; ce qui ſe peut dire auſſi de la Cour du Grand Mogal, à cauſe de quantité de Perſans qui viennent le ſervir dans ſes armées. Il eſt vray que bien qu'ils ayent les Sounnis en horreur, ils ſuivent toutefois exterieurement la Religion du Prince, croyant que pour faire ou conſerver leur fortune ils peuvent cacher leur croiance, & qu'il leur ſuffit de la garder dans le cœur. Pour ce qui eſt du Royaume de Golconda, Koutoub-Cha qui regne preſentement maintient avec grand zele la loy des Chiais, & comme les Grands de ſa Cour ſont preſque tous Perſans, ils obſervent les coûtumes de la Secte des Chiais avec la méme rigueur & la méme liberté qu'en Perſe.

J'ay remarqué ailleurs qu'entre les Mahometans ſujets naturels du Grand Mogol il y a peu de perſonnes de commandement; ce qui fait que pluſieurs Perſans preſſez par la neceſſité, ou ambitieux d'une meilleure fortune que celle qu'ils peuvent eſperer dans leur païs, la vont chercher dans les Indes Comme ils ſont adroits ils trouvent ſi bien les moyens de s'avancer dans les armes, que tant dans l'Empire du Grand Mogol, que dans les Royaumes de Golconda & de Viſapour, les Perſans ſont en poſſeſſion des plus belles Charges.

Aureng-zeb témoigne ſur tout un grand zele pour la ſecte des Sounnis, de laquelle il eſt ſi fidele obſervateur qu'il ſur-

passe tous ses predecesseurs dans l'observation exterieure de la loy, qui a esté le voile dont il a couvert l'usurpation qu'il a faite du Royaume. Quand il prit possession du trône, il fit connoître que c'estoit dans le dessein de faire observer la loy de Mahomet dans toute sa rigueur, dont l'on s'estoit relâché pendant les regnes de Cha-gehan son pere & de Gehan-guir son ayeul. Pour se montrer encore plus zelé pour la loy il se fit Deruich ou Faquir, c'est à dire pauvre volontaire, & sous ce faux manteau de pieté il se fit adroitement chemin à l'Empire. Bien qu'il ait comme j'ay dit, quantité de Persans à son service, il ne permet pas qu'ils fassent la feste de Hoçen & de Heussin enfans d'Ali qui furent mis à mort par les Sounnis, de quoy j'ay fait mention dans les relations de la Perse, & eux-méme comme j'ay dit, pour plaire au Roy & avancer leur fortune, ne font point de scrupule de se conformer au dehors au culte & aux coûtumes des Sounnis.

---

## CHAPITRE II.

### *Des Fakirs ou pauvres volontaires Mahometans dans les Indes Orientales.*

ON fait compte qu'il y a aux Indes jusqu'à huit cens mille Fakirs Mahometans, & douze cens mille d'Idolâtres, ce qui est un nombre prodigieux. Ce sont tous des vagabonds & des faineans, qui ébloüissent les yeux des peuples par un faux zele, & leur font accroire que tout ce qui sort de leur bouche est un oracle.

Il y a diverses sortes de ces Faquirs Mahometans. Les uns vont presque tout nuds comme les Faquirs Idolâtres, sans avoir aucune retraite assurée, & s'abandonnant à toutes sortes d'impuretez sans aucune honte. Ils persuadent aux esprits simples qu'ils ont le privilege de faire toute sorte de mal sans pecher.

Il y a d'autres Faquirs qui sont vêtus de robes de tant de pieces & de couleurs differentes, qu'on ne peut bien dire ce que c'est. Ces robes leur vont jusques à mi-jambe, & cachent

de méchans haillons qui ſont deſſous. Ces Faquirs vont ordinairement en compagnie, & ont entr'eux un Chef ou Superieur diſtingué par ſon vêtement qui eſt plus pauvre & de plus de pieces que celuy des autres. De plus il traîne une groſſe chaîne de fer qu'il a attachée à la jambe, longue de plus de deux aunes & groſſe à proportion. Quand il fait ſa priere, c'eſt avec un grand bruit qu'il fait avec ſa chaîne & à haute voix, ce qui eſt accompagné d'une gravité affectée qui lui attire la veneration du peuple. Cependant ce peuple lui appreſte à manger & à ceux de ſa ſuite, ce que l'on lui ſert au lieu où il s'arreſte, qui eſt d'ordinaire dans quelque ruë ou quelque place publique. Il y fait étendre quelques tapis par ſes diſciples, & il s'aſſied deſſus pour donner audience à ceux qui le veulent conſulter. D'un autre coſté ces diſciples vont publier dans le païs les grandes vertus de leur maître, & les faveurs qu'il reçoit de Dieu, qui lui revele les ſecrets les plus importans, & lui donne le pouvoir de ſecourir les perſonnes affligées par de bons conſeils. Le peuple qui lui donne aiſément créance & qui le croit un ſaint-homme, le vient trouver en grande devotion, & lorſqu'on eſt proche de lui on tire les ſouliers des pieds, & on ſe proſterne aux ſiens pour les lui baiſer. Alors le Faquir pour ſe montrer humble étend le bras & donne ſa main à baiſer, aprés quoy il fait aſſeoir auprés de lui ceux qui viennent le conſulter, & les écoute chacun en particulier. Ils ſe vantent d'avoir l'eſprit prophetique, & ſur tout d'enſeigner aux femmes qui ſont ſteriles les moyens d'avoir des enfans, & de ſe faire aimer de qui bon leur ſemble.

Il y a de ces Faquirs qui ont plus de deux cens diſciples, qu'ils aſſemblent ordinairement au ſon du tambour & du cor, qui eſt preſque de la méme façon que les cors de nos Chaſſeurs. Quand ils marchent ils ont leur étendart, des lances, & autres armes, qu'ils picquent en terre proche de leur maître quand il ſe repoſe en quelque lieu.

La troiſiéme ſorte de ces Faquirs des Indes Orientales, ſont ceux qui eſtant nez de parens pauvres, & deſirant de ſçavoir bien la loy pour devenir Moullas ou Docteurs, ſe retirent dans les Moſquées où ils vivent des aumônes qu'on leur fait. Ils employent le temps à lire l'Alcoran qu'ils apprennent par cœur, & quand ils peuvent joindre à cette étude quelque pe-

tire connoiſſance des choſes naturelles avec l'exemple d'une bonne vie ſelon leur mode, ils parviennent à eſtre les Chefs des Moſquées, & à la dignité de Moullas & de Juges de la loy. Ces Faquirs ont leurs femmes, & quelques-uns par devotion & le grand deſir qu'ils ont d'imiter Mahomet en ont juſqu'à trois ou quatre, croyant faire en cela grand ſervice à Dieu d'eſtre peres de pluſieurs enfans qui ſuivront la loy de leur Prophete.

---

## CHAPITRE III.

### *De la religion des Gentils ou Idolâtres des Indes.*

LEs Idolâtres des Indes ſont en ſi grand nombre, que l'on fait compte que pour un Mahometan il y a pour le moins cinq ou ſix Gentils. Il y auroit de quoy s'étonner de voir que cette prodigieuſe multitude d'hommes s'eſt laiſſée aſſujettir par un ſi petit nombre de gens, & a plié ſi aiſément ſous le joug des Princes Mahometans. Mais l'étonnement doit ceſſer ſi l'on conſidere que ces Idolâtres n'ont point d'union entr'eux, & que la ſuperſtition y a introduit une ſi étrange diverſité d'opinions & de coûtumes, qu'ils ne ſeront jamais bien d'accord l'un avec l'autre. Un Idolâtre ne mangera pas du pain & ne boira pas de l'eau dans une maiſon qui ſera d'une autre Caſte que la ſienne, à moins qu'elle ne ſoit plus noble & plus relevée, & ainſi ils peuvent tous manger & boire dans les maiſons des Bramines qui ſont ouvertes à tout le monde. Une Caſte eſt à peu prés parmi ces Idolâtres, ce qu'eſtoit anciennement une tribu parmi les Juifs; & bien que l'on croye vulgairement qu'il y a ſeptante-deux de ces caſtes, j'ay ſçû des plus habiles d'entre leurs Preſtres qu'on les peut reduire à quatre principales, dont toutes les autres ont tiré leur origine.

La premiere Caſte eſt celle des Bramines, qui ſont les ſucceſſeurs des anciens Brachmanes ou Philoſophes des Indes qui s'étudioient particulierement à l'Aſtrologie. Il ſe trouve encore de leurs anciens livres, dans la lecture deſquels les

Bramines s'occupent ordinairement, & ils sont si versez dans leurs observations qu'ils ne manquent pas d'une minute à marquer les éclypses du soleil & de la lune. Et afin que cette science se conserve parmi eux, ils ont une maniere d'Université dans une ville appellée *Benarez*, où ils font principalement des exercices dans l'Astrologie, & où ils ont aussi des Docteurs qui enseignent leur loy qu'ils observent avec une tres-grande rigueur. Cette Caste est la plus noble de toutes, parce que c'est d'entre les Bramines qu'on tire les prestres & ministres de la loy. Mais comme ils sont en grand nombre, & qu'ils ne peuvent pas tous aller étudier en leur Université, ils sont presque tous ignorans, & par consequent tres-superstitieux, ceux d'entr'eux qui passent pour les plus spirituels estant les plus insignes sorciers.

La deuxiéme Caste est celle des Raspoutes ou Ketris, c'est à dire guerriers & belliqueux. Ce sont les seuls Idolâtres Indiens qui ont du cœur, & qui se signalent dans les armes. Tous les Rajas dont j'ay souvent parlé sont de cette caste. Ce sont comme autant de petits Roys que leur desunion a rendus tributaires du Grand Mogol; mais comme la pluspart sont à son service, ils sont hautement recompensez du petit tribut qu'ils lui payent par le grand & honorable salaire qu'ils en reçoivent. Ces Rajas & les Raspoutes leurs subjets sont le plus ferme appuy des Estats du Grand Mogol, & ce furent les Rajas Jesseing & Jessomseing qui mirent Aureng-zeb sur le trône. Mais il faut remarquer que cette deuxiéme caste n'est pas toute de gens qui suivent les armes. Ce sont les Raspoutes seuls qui vont à la guerre & qui sont tous Cavaliers; mais pour les Ketris ils ont degeneré du courage de leurs ancestres, & quitté les armes pour la marchandise.

La troisiéme Caste est celle des Banianes qui s'adonnent tous au trafic, & dont les uns sont Cherafs, c'est à dire Changeurs ou Banquiers, & les autres Courtiers par l'entremise desquels les marchands vendent & achetent. Ceux de cette caste sont tellement subtils & adroits dans le negoce, que comme j'ay dit ailleurs, ils pourroient donner leçon aux Juifs les plus raffinez. Ils accoûtument de bonne-heure leurs enfans à fuir la faineantise, & au lieu de les souffrir dans les ruës à perdre leur temps à joüer, comme nous y souffrons ordinai-

rement

rement les nôtres. Ils leur enſeignent l'Arithmetique qu'ils poſſedent parfaitement, ne ſe ſervant pour cela ni de plume ni de jettons, mais de la ſeule memoire, de ſorte qu'en un moment ils vous font un compte le plus difficile qu'il puiſſe eſtre. Ils ſont toûjours auprés de leurs peres qui les inſtruiſent dans le negoce, & qui ne font rien ſans le leur montrer en méme-temps. Voicy les chifres dont ils ſe ſervent dans leurs livres, tant dans l'Empire du Grand Mogol, qu'en d'autres endroits des Indes, quoy que le langage ſoit different. Si quelqu'un dans la colere s'emporte contre eux, ils l'écoutent avec patience ſans rien repliquer, & ſe retirent froidement ne le revenant voir que dans quatre ou cinq jours quand ils croyent que ſa colere eſt paſſée. Ils ne mangent jamais choſe aucune qui ait eu vie ſenſitive, & ils mourroient plûtoſt que de tuër le moindre animal, non pas méme une inſecte ni une vermine, eſtant ſur tout en ce point-là tres-zelez obſervateurs de leur loy. C'eſt dire aſſez qu'ils ne ſe battent point, & qu'ils ne vont jamais à la guerre, ne pouvant ni boire ni manger dans les maiſons des Raſpoutes, parce qu'ils tuënt & mangent des viandes, à la reſerve de la vache dont ils ne mangent jamais.

La quatriéme Caſte s'appelle *Charados* ou *des Soudras*, & de méme que celle des Raſpoutes s'occupe à la guerre; mais avec cette difference que les Raſpoutes ſervent à cheval, & les Charados à pied. Les uns & les autres font gloire de mourir dans les armes, & un ſoldat ſoit Cavalier ſoit Fantaſſin eſt eſtimé pour jamais infame, ſi dans l'occaſion de combatre il lâche le pied. C'eſt une tache eternelle dans ſa famille, & je veux bien à ce ſujet raconter une hiſtoire qui m'a eſté faite dans le païs. Un ſoldat qui aimoit paſſionnément ſa femme, & de laquelle il eſtoit reciproquement aimé, avoit fui dans le combat, non pour crainte de la mort, mais pour la ſeule conſideration de la triſteſſe de ſa femme quand elle ſe verroit veuve. Dés qu'elle ſçût la raiſon de ſa fuite, comme elle le vit approcher de la maiſon elle luy ferma la porte, & luy fit dire qu'elle ne pouvoit reconnoître pour mari un homme qui avoit preferé à l'honneur l'amour d'une femme; qu'elle ne deſiroit plus le voir pour ne pas laiſſer une tache à la reputation de ſa famille, & pour enſeigner à ſes enfans d'avoir plus

de courage que leur pere. Cette femme demeurant ferme dans sa resolution, le mari pour regagner son estime & son amour retourna à l'armée, où il fit de belles actions qui le rendirent recommandable, & ayant reparé hautement sa lâcheté, la porte de sa maison lui fut ouverte & sa femme le receut avec plaisir.

Le reste du peuple qui n'entre point dans l'une de ces quatre Castes est appellé *Pauzecour*. Ce sont tous gens qui s'occupent aux arts mechaniques, & qui ne different entre eux que par les divers métiers qu'ils exercent de pere en fils; de sorte qu'un Tailleur d'habits bien qu'il soit riche, ne peut pousser ses enfans que dans sa vacation, ni les marier soit fils soit fille à d'autres que de son métier. De méme quand un Tailleur vient à mourir tous ceux de la vacation le vont accompagner jusqu'au lieu où l'on brûle son corps, & la méme chose s'observe envers tous les autres artisans.

Entre les Castes particulieres il y en a une qu'on appelle des *Alacors*, qui ne s'occupent qu'à nettoyer les maisons, & chaque maison leur paye pour cela quelque chose toutes les lunes à proportion de sa grandeur. Si un homme de qualité dans les Indes, ou Mahometan, ou Idolâtre avoit cinquante valets, il n'y en a pas un qui voulût prendre un balet pour nettoyer le logis; car il s'en tiendroit soüillé, & c'est une des plus grandes injures que l'on peut faire à un homme aux Indes, que de l'appeller *Alacor*. Il est bon de remarquer en cét endroit, que chacun de ces valets ayant son office, l'un de porter le pot à l'eau pour boire en chemin, l'autre de tenir preste la pipe de tabac, si le maître demandoit à celuy-cy le service auquel l'autre est employé, le service ne luy seroit pas rendu, & le valet demeureroit comme immobile. Pour ce qui est des esclaves ils sont obligez de faire tout ce que le maître leur commande. Comme cette Caste des Alacors n'est occupée qu'à vuider les ordures des maisons, elle ne vit aussi que des restes de ce que mangent les autres de quelque secte qu'ils soient, & ne fait point de scrupule de manger indifferemment de toutes choses. Il n'y a que ceux de cette Caste qui se servent des ânes pour porter les immondices des maisons aux champs, & tous les autres Indiens ne touchent point à cét animal; & c'est le contraire en Perse où l'on se sert des ânes, tant pour les voitures, que

pour les monter. Il n'y a aussi que les Alacors aux Indes qui nourrissent & qui mangent des cochons.

---

## CHAPITRE IV.

### *Des Roys & des Princes Idolàtres de l'Asie.*

IL faut mettre au premier rang des Roys Idolâtres de l'Asie, le Roy d'Aracan, le Roy de Pegu, le Roy de Siam, le Roy de Cocinchine, le Roy de Tunquin; & pour le Roy de la Chine nous sçavons qu'il estoit Idolâtre avant l'irruption des Tartares dans ses Estats; mais depuis ce temps-là on n'en peut rien dire de bien certain, vû que ces Tartares qui sont maintenant les maîtres du païs, ne sont ni Idolâtres, ni Mahometans, & qu'ils sont plûtost tous les deux ensemble. Dans les Isles premierement le Roy du Japon, puis le Roy de Ceylan, & quelques petits Roys des Isles Moluques; & enfin tous les Rajas, tant de l'Empire du Grand-Mogol, que du voisinage des Royaumes de Visapour & de Golconda sont tous Idolâtres. En general tout le menu peuple, tant des terres qui obeïssent au Grand-Mogol & aux Roys de Golconda & de Visapour, que des Isles d'Achen, de Java & de Macassar, dont les Roys comme j'ay dit ailleurs sont Mahometans; tout le menu peuple, dis-je, de ces païs-là est Idolâtre.

J'ay dit que le Roy de Ceylan est Idolâtre, & il est vray. Mais il est vray aussi qu'il y a environ cinquante ans qu'un Roy de Ceylan se rendit Chrétien, & receut au baptême le nom de Jean, estant appellé auparavant *l'Empereur Priapender.* Si-tost qu'il eut embrassé le Christianisme, les Princes & les Prestres du païs établirent un autre Roy en sa place. Il fit son possible pour porter tout son peuple à l'imiter, & pour cét effet il assigna aux Peres Jesuites douze des plus gros villages qui fussent autour de Colombo, afin que du revenu de ces lieux-là on pût nourrir des enfans du païs dans des Colleges, & qu'estant bien instruits ils pussent aprés instruire les autres. Car le Roy representoit à ces Peres qu'il estoit impossible qu'ils pussent bien apprendre la langue du païs pour prêcher

aux peuples ; & en effet ils trouverent que la jeunesse de Ceylan estoit d'un esprit si vif & si bon, qu'elle apprenoit en six mois plus de Latin, de Philosophie & d'autres sciences que les Europeans n'en apprenoient en un an, & qu'elle leur faisoit des questions si subtiles & si hautes qu'ils en demeuroient surpris.

Quelques années aprés que le Roy se fut rendu Chrétien, un tres-habile homme de Ceylan & bon Philosophe naturel nommé *Alegamma Motiar*, comme qui diroit le Maître des Philosophes, aprés avoir conversé quelque temps avec les Peres Jesuites & autres Religieux qui se trouverent à Colombo, fut inspiré de se faire Chrétien. Dans ce dessein il fut trouver les Peres Jesuites, & leur témoigna qu'il vouloit se faire instruire dans la foy chrétienne, mais qu'il souhaitoit de sçavoir ce que JESUS-CHRIST avoit fait & laissé par écrit. Il se mit donc à lire le nouveau-Testament avec tant d'attention & d'avidité, qu'en moins de six mois il n'y avoit point de passage qu'il ne recitât ; car il avoit tres-bien appris le latin. Aprés avoir esté bien instruit il témoigna aux Peres qu'il vouloit recevoir le saint baptême, qu'il voyoit bien que leur religion étoit la seule bonne & veritable, & telle que JESUS-CHRIST l'avoit enseignée ; mais qu'il s'étonnoit seulement qu'ils ne suivoient pas son exemple, parce qu'il ne prenoit jamais d'argent de personne comme il l'avoit lû dans l'Evangile, & qu'eux au contraire en tiroient de tout, & ne baptisoient ni n'enterroient personne sans cela. Ce qui n'empescha pas qu'il ne se fit baptiser, & qu'il n'ait travaillé depuis à la conversion des Idolâtres.

Voilà quel est l'estat present des Idolâtres dans toute l'Asie. Je viens maintenant à ceux des Indes en particulier & à leurs erreurs grossieres ; aprés quoy je parleray de leurs coûtumes & de la penitence de leurs Faquirs.

## CHAPITRE V.

### *De la creance des Idolâtres touchant la Divinité.*

BIEN que les Idolâtres des Indes rendent à la creature, comme à la vache, au ſinge, & à divers monſtres, les mémes honneurs qui ne ſont dûs qu'à la veritable Divinité, pourtant il eſt certain qu'ils reconnoiſſent un ſeul Dieu infini, tout-puiſſant & tout ſage, Createur du Ciel & de la Terre, & qui remplit toutes choſes par ſa preſence. Ils l'appellent en quelques endroits *Permeſſer*, en d'autres *Peremaël* comme vers la coſte des Malvares, & *Vviſtnou* dans la langue des Bramins qui habitent la coſte de Coromandel. Comme ils ont peut-eſtre oüi dire que la figure circulaire eſt la plus parfaite de toutes les figures, ils ont crû raffiner en diſant que Dieu eſt d'une figure ovale, & c'eſt pour cette raiſon qu'ils tiennent ordinairement dans leurs Pagodes un caillou en ovale qu'ils apportent du Gange & qu'ils adorent comme Dieu. Ils ſont ſi fort arreſtez à cette folle imagination que les plus ſages d'entre les Bramins ne veulent pas méme écoûter de raiſonnement contraire, & ainſi il ne faut pas s'étonner ſi un peuple qui a de ſi mauvais guides tombe dans une ſi groſſiere & ſi monſtrueuſe idolâtrie. Il y a une Caſte qui eſt ſi ſuperſtitieuſe ſur cét article, que ceux qui en ſont tiennent de ces pierres ovales penduës à leur cou, & s'en donnent contre l'eſtomac tandis qu'ils font leur priere.

Dans cette craſſe & pitoyable ignorànce les Idolâtres comme les anciens payens font n'aiſtre leur dieux des hommes, & leur donnent méme des femmes, s'imaginant qu'ils aiment les mémes choſes à quoy les hommes prennent plaiſir. Ainſi ils tiennent leur *Ram* pour une grande divinité, à cauſe des merveilles qn'ils croyent qu'il a faites pendant ſa vie. Voicy les fables qu'ils en content, comme je l'ay appris des plus habiles d'entre leurs Bramins.

*Ram* eſtoit fils d'un puiſſant Raja qui s'appelloit *Deſeret*, & le plus vertueux de pluſieurs enfans qu'il avoit de deux fem-

mes legitimes. Il eſtoit particulierement aimé de ſon pere, qui l'avoit deſtiné pour eſtre ſon ſucceſſeur. La mere de Ram eſtant morte, l'autre femme du Raja qui poſſedoit entierement l'eſprit de ſon mari, le porta à mettre hors de ſa maiſon & de ſes Eſtats Ram & ſon frere Lokeman, ce qui fut fait, & à l'excluſion de ces deux freres le fils de cette autre femme declaré pour heritier du Raja. Ram & ſon frere ayant donc eu ordre de ſe retirer obeïrent au commandement de leur pere, & comme ils vouloient partir Ram allant pour prendre congé de ſa femme *Sita*, que ces Idolâtres tiennent pour une Deeſſe, elle ne voulut jamais ſe ſeparer d'avec luy; mais elle luy proteſta qu'elle le ſuivroit par tout, & ainſi ils ſortirent tous trois de la maiſon du Raja pour aller buſquer fortune. Ils ne furent pas heureux d'abord; car paſſant par un bois & Ram eſtant allé à la chaſſe d'un oiſeau où il demeura longtemps, Sita craignit qu'il ne fuſt arrivé quelque deſaſtre à ſon mari, & à force de prieres obligea Lokeman de l'aller chercher. Il s'en defendit fort Ram luy ayant ordonné de ne quitter point Sita, & ayant preveu par un eſprit prophetique ce qui luy devoit arriver ſi elle demeuroit ſeule. Neanmoins Lokeman forcé par les inſtantes prieres de ſa belle-ſœur fut à la recherche de Ram ſon frere, & cependant *Rhevan* autre Dieu des Idolatres apparut à Sita en poſture de Faquir & lui demanda l'aumône. Ram avoit ordonné à Sita de ne point ſortir du lieu où il l'avoit laiſſée, ce que Rhevan ſçachant bien il ne voulut point recevoir l'aumône que Sita luy preſentoit qu'elle ne changeaſt de place. Sita ou par mepris ou par oubly du commandement de Ram paſſa outre les bornes qu'il lui avoit marquées, & alors Rhevan ſe ſaiſit d'elle & la mena dans l'epais du bois où ceux de ſa ſuite l'attendoient, avec leſquels il ſe retira dans ſes Eſtats. Ram eſtant de retour de la chaſſe & ne trouvant plus Sita tomba evanoüi de douleur, & Lokeman ſon frere l'ayant fait revenir à ſoy ils furent enſemble à la recherche de Sita qui eſtoit tendrement aimée de ſon mari.

Quand les Bramins racontent ce raviſſement de leur Deeſſe Sita, c'eſt avec des larmes & des demonſtrations de grande douleur, & ils ajoûtent ſur ce ſujet une infinité de fables plus ridicules pour faire connoiſtre le grand courage de Ram dans

la pourſuite du raviſſeur de Sita. Ils employent tous les animaux pour en faire la decouverte, dans laquelle le ſeul ſinge appellé *Harman* a le bonheur de reüſſir. Il paſſe d'un ſaut la mer & ſe rend dans les jardins de Revan, où il trouve Sita affligée au dernier point, & qui eſt bien ſurpriſe de voir en ce lieu-là un ſinge qui luy parle de la part de ſon mari. D'abord elle ne veut pas donner creance à ce que luy dit un tel Ambaſſadeur ; mais le ſinge pour authoriſer ſa commiſſion luy preſente une bague que ſon mari lui avoit donnée, & qu'elle avoit laiſſée dans ſon bagage. Elle a de la peine à croire un ſi grand miracle, & que Ram ſon mari ayt pû faire parler une beſte pour luy donner de ſes nouvelles & des marques ſi aſſurées de ſon amour. Le ſinge Harman fit des merveilles dans cette rencontre, & ayant eſté reconnû pour eſpion par les gens de Rhevan, qui voulurent le faire brûler, il ſe ſervit du feu qu'ils lui avoient preparé pour embraſer le Palais de Rhevan, qu'il conſuma preſque tout avec les haillons qu'on lui attacha à la queuë & au corps & à quoy on mit le feu. Il ſe jetta auſſi-toſt parmi les pailles & autres matieres combuſtibles qui cauſerent un grand incendie dans le Palais. Le Singe voyant bien qu'il ne pourroit echaper des mains de Rhevan s'il y retomboit, reprit promptement le méme chemin par où il eſtoit venu, & s'étant lavé dans la mer qu'il repaſſa d'un plein ſaut il fut rendre compte à Ram de ſes avantures, & lui dît l'affliction où il avoit trouvé Sita qui ſe deſeſperoit de ſe voir eloignée de ſon mari. Ram touché de l'affection de ſa femme reſolut de la delivrer des mains de Rhevan à quelque prix que ce fuſt, ce qu'il fit, le méme Singe lui ſervant de guide & à quèlques troupes que Ram avoit ramaſſées de divers lieux. Aprés beaucoup de fatigues il s'approcha du Palais de Rhevan qui fumoit encore, tant l'incendie avoit eſté grand, & les ſujets de ce Prince ſe trouvant alors diſperſez en divers lieux il fut aiſé à Ram de ravoir ſa chere Sita, que Rhevan lui abandonna ſe retirant d'apprehenſion dans les montagnes. Ram & Sita eurent une joye infinie de ſe revoir enſemble, & firent beaucoup d'honneur au ſinge Harman qui leur avoit rendu un ſi grand ſervice.

Pour ce qui eſt Rhevan il paſſa le reſte de ſes jours en pauvre Faquir, voyant ſon païs tout ruiné par les troupes de Ram

qui voulut se venger de l'injure qu'il en avoit reçuë ; & c'est de ce Rhevan qu'a pris son origine cette multitude incroyable de Faquirs qu'on voit courir dans les Indes. Ces Faquirs menent une vie si austere que leurs penitences vont jusqu'au prodige, & j'ay eu la curiosité d'en apporter divers tableaux dont je feray part au Lecteur dans le Chapitre suivant.

---

## CHAPITRE VI.

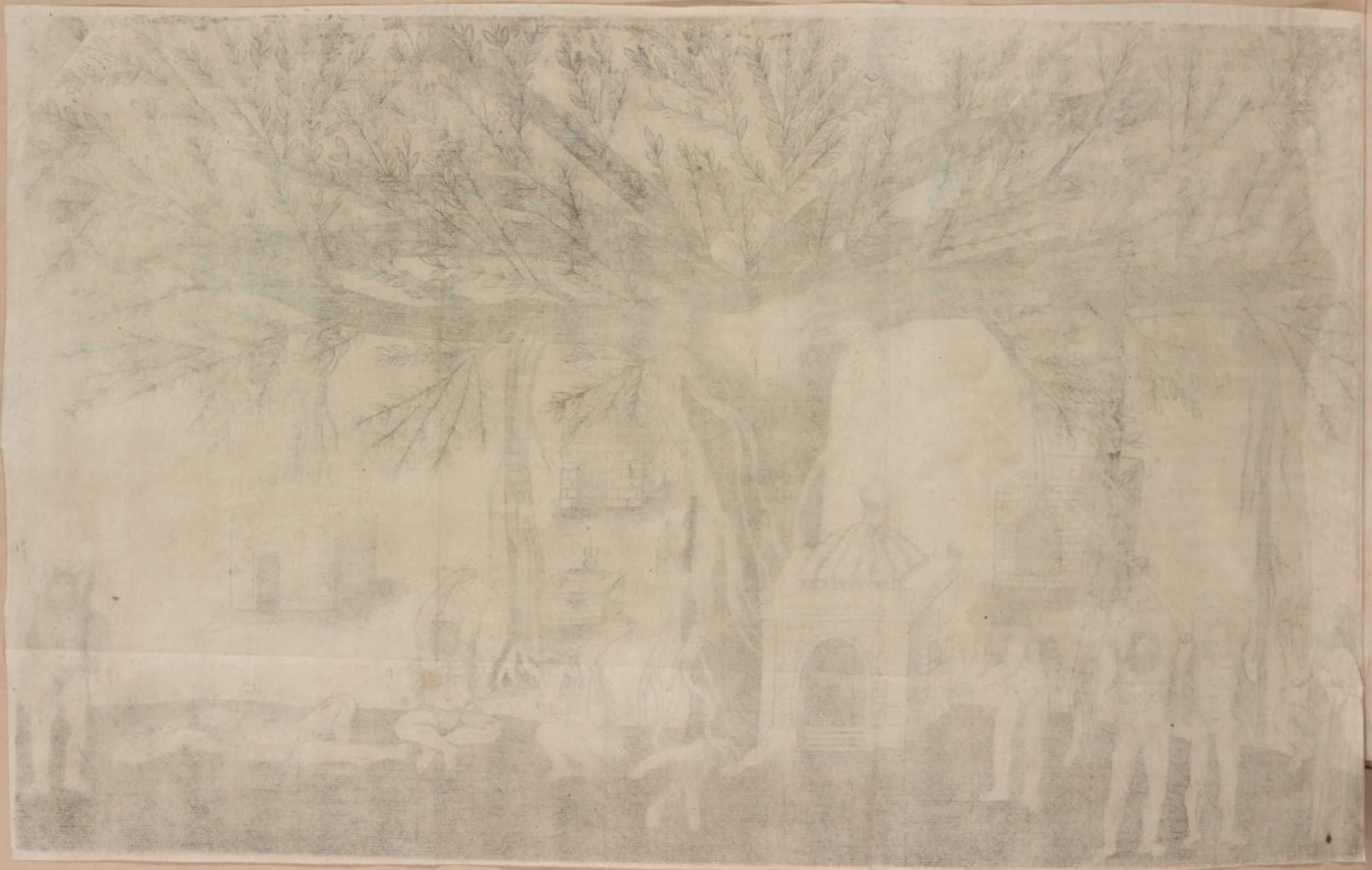
### *Des Faquirs ou pauvres volontaires des Indes, & de leurs penitences.*

L'ORIGINE des Faquirs vient comme j'ai dit, de Rhevan que Ram depoüilla de ses Estats, & qui en conçût un tel deplaisir qu'il resolut d'aller vagabond parmi le monde, pauvre & denué de toutes choses & méme tout nu. Il trouva d'abord plusieurs gens qui le suivirent dans ce genre de vie qui leur donne toute sorte de liberté. Car estant reverez comme des Saints ils ont en main toutes les occasions de faire le mal qu'ils veulent.

Ces Faquirs vont ordinairement par bandes, chacune desquelles a son Chef ou superieur, & comme ils sont tout nuds hyver & esté couchant toûjours sur la dure, & qu'il fait quelquefois froid, les jeunes Faquirs & autres Idolâtres qui ont le plus de devotion, vont aprés midy chercher de la fiente de vache & d'autres animaux sechée au soleil de quoy ils leur font du feu. Ils se servent fort rarement de bois, de peur qu'il ne s'y trouve quelque animal vivant que l'on fit mourir ; & celuy que l'on employe à faire brûler les morts est d'un certain bois flotté qui n'engendre point de vers. Ces jeunes Faquirs ayant fait amas de quantité de ces fientes meslées avec de la terre seche, font plusieurs gros feux selon que la troupe est grosse, & autour de chaque feu dix ou douze Faquirs viennent s'asseoir. Quand le sommeil les surprend ils se laissent tomber à terre, sur laquelle ils étendent de la cendre qui leur sert de matelas, & ils n'ont que le ciel pour couverture. Pour ce qui est de ceux qui font les penitences dont je parleray bien-tost,

quand

IIe Partie fol. 376
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13



quand il ſont couchez la nuit dans la méme poſture où on les voit tout le jour on leur allume un feu de coſté & d'autre, ſans quoy ils ne pourroient reſiſter au froid; ce qui ſe verra à la fin de ce chapitre dans les figures que je donne des Penitens. Les riches Idolâtres s'eſtiment heureux, & croyent que leurs maiſons ſont remplies des benedictions du ciel, lorſqu'ils ont pour hoſtes quelques-uns de ces Faquirs, qu'ils honorent d'autant plus qu'ils font plus d'auſteritez, & la gloire d'une troupe eſt d'avoir quelqu'un qui faſſe une penitence notable, comme celles dont je parleray enſuite.

Ces troupes de Faquirs ſe joignent pluſieurs enſemble pour aller en pelerinage aux principales Pagodes, & à des lavemens publics qui ſe font en certains jours de l'année, tant dans la riviere du Gange dont ils font ſur tout beaucoup d'eſtat, que dans celle qui ſepare les terres des Portugais de Goa de celles du Roy de Viſapour. Quelques-uns des plus auſteres Faquirs demeurent ſous de méchantes hutes prés de leurs Pagodes, où on leur donne pour l'amour de Dieu une fois en vingt-quatre heures à manger.

L'arbre dont la peinture ſe verra à la fin de ce chapitre eſt de la méme eſpece que celuy qui eſt proche de Gomron, & dont j'ay fait la deſcription dans les relations de la Perſe. Les Francs l'appellent *l'arbre des Banianes*, parce qu'aux lieux où il y a de ces arbres, les Idolâtres vont ſe mettre deſſous & y faire leur cuiſine. Ils le reverent particulierement, & le plus ſouvent ils bâtiſſent leurs Pagodes ou deſſous ou auprés de quelqu'un de ces grands arbres. Celuy que le Lecteur verra depeint cy-deſſous eſt à Surate, & dans ſon tronc qui eſt creux eſt repreſenté un monſtre, qui eſt comme la teſte d'une femme difforme qu'ils diſent eſtre la figure de la premiere femme laquelle ils appellent *Mamaniva*. Il s'aſſemble tous les jours une grande quantité d'Idolâtres qui vont adorer ce monſtre, auprés duquel il y a inceſſamment quelque Bramin deſtiné pour ſon ſervice, & pour recüeillir les aumônes qu'on y fait de ris, de millet & d'autres grains. A tous ceux qui ont fait leur priere dans la Pagode, tant hommes que femmes, le Bramin fait une marque au milieu du front avec une eſpece de vermillon dont ils barboüillent auſſi leur Idole. Avec cette marque ils ne craignent point que le demon leur nuiſe, parce

qu'ils ſont, diſent-ils, ſous la protection de leur Dieu.

Je feray ſuivre icy l'explication des figures qui ſont ſous cét arbre des Banianes, & marquées par les chifres 1. 2. 3. &c.

1. C'eſt l'endroit ou d'ordinaire les Bramins peignent quelques-unes de leurs Idoles, comme Mamaniva, Sita, Madedina, & autres ſemblables qui ſont en grand nombre.

2. C'eſt la figure de Mamaniva qui eſt dans une Pagode.

3. C'eſt une autre Pagode proche de la precedente. Il y a une vache à la porte, & au dedans une repreſentation du Dieu-Ram.

4. C'eſt une autre Pagode où ſe retirent quelques Faquirs penitens.

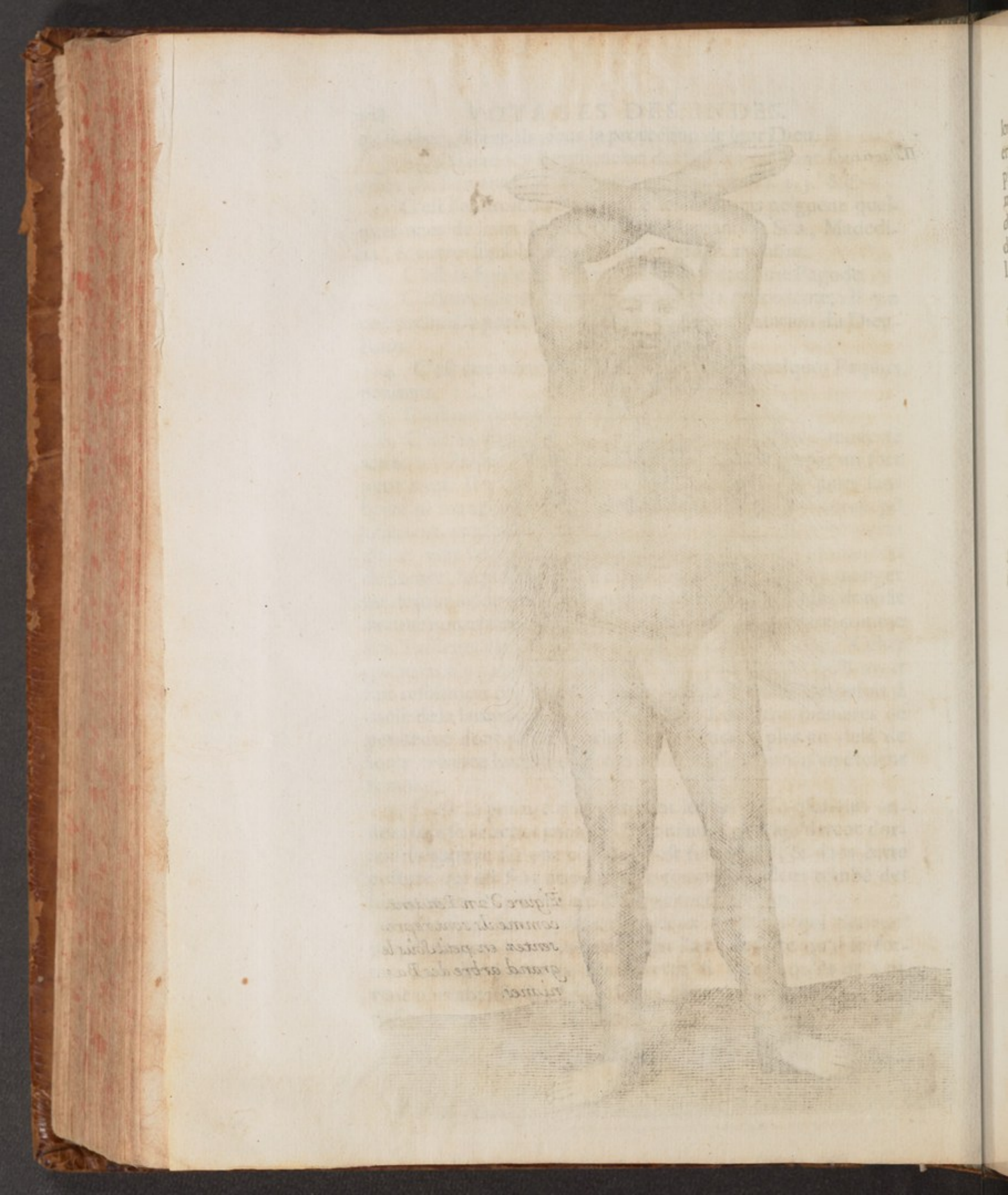
5. C'eſt une quatriéme Pagode dediée à Ram.

6. C'eſt la forme d'une foſſe où pluſieurs fois l'année ſe retire un Faquir, lequel ne reçoit de clarté que par un fort petit trou. Il y demeure quelquefois neuf ou dix jours ſans boire ni manger ſelon ſa devotion, choſe que je n'aurois pû aiſément croire ſi je ne l'avois vûë. La curioſité me porta d'aller voir ce penitent avec le Commandeur des Hollandois de Surate, lequel fit épier ſi on ne luy donnoit point à manger ou de jour ou de nuit. On ne put découvrir qu'on lui donnât aucune nourriture, & il demeura aſſis ſur ſon derriere comme nos Tailleurs ſans changer de poſture ni jour ni nuit. Celuy que je vis n'y put demeurer plus de ſept jours de dix qu'il avoit fait reſolution d'y paſſer, parce que la chaleur l'étoufoit à cauſe de la lampe qui eſt dans la foſſe. Les autres manieres de penitence dont je vais parler iroient encore plus au delà de toute créance humaine, ſi des milliers d'hommes n'en étoient témoins.

7. C'eſt la poſture d'un penitent lequel paſſe pluſieurs années ſans ſe coucher jamais ni jour ni nuit. Lorſqu'il veut dormir il s'appuye ſur une corde qui eſt ſuſpenduë, & dans cette poſture qui eſt fort étrange & incommode il leur tombe des humeurs ſur les jambes qui en deviennent enflées.

8. Ce ſont deux poſtures de deux penitens qui tiennent juſqu'à la mort leurs bras élevez en l'air, de ſorte qu'il ſe forme dans les jointures des duretez ſi fortes qu'ils ne peuvent plus abaiſſer les bras. Leurs cheveux croiſſent juſques à paſſer leur ceinture, & leurs ongles égalent leurs doigts en

*Figure d'un Penitent, comme ils sont representez en petit sous le grand arbre des Banianes.*



longueur. Nuit & jour hyver & esté ils demeurent tout nuds en cette posture, exposez aux pluyes & aux chaleurs & aux picqures des moucherons, sans qu'ils se puissent servir de leurs mains pour les chasser. Pour ce qui est des autres necessitez de la vie comme de boire & de manger, ils ont des Faquirs de leur compagnie qui sont proche d'eux pour les assister & les servir au besoin.

9. C'est la posture d'un autre penitent qui demeure tous les jours durant plusieurs heures sur un pied, tenant en ses mains un rechaud plein de feu sur lequel il jette de l'encens qu'il offre à son Dieu, ayant pendant ce temps-là les yeux tournez vers le soleil.

10. & 11. Ce sont les postures de deux autres penitens assis, & qui ont les mains élevées en l'air.

12. C'est la posture dans laquelle les penitens dorment sans jamais abaisser leurs bras, ce qui est sans doute un des grands tourmens que puisse souffrir le corps humain.

13. C'est la posture d'un autre penitent à qui la foiblesse a fait tomber les mains par derriere, ne pouvant plus abaisser les bras qui sont dessechez faute d'aliment.

Il se trouve une infinité d'autres penitens; les uns qui dans une posture entierement contraire à l'assiete naturelle du corps humain ont les yeux toûjours tournez vers le soleil; d'autres qui ont les yeux en terre sans jamais regarder personne en face ni dire un seul mot, & leur diversité est si grande qu'il y auroit de quoy en faire de longs discours.

Pour donner plus de satisfaction aux curieux, & leur faire voir plus distinctement les choses, j'ajoûteray icy d'autres figures de ces mémes penitens lesquelles j'ay fait dessigner sur les lieux au naturel. La pudeur a voulu que j'aye fait cacher les parties qu'ils n'ont point de honte d'exposer en veuë; car en tout-temps & dans la campagne & dans les villes, ils marchent tout nuds comme ils sortent du ventre de leurs meres; & bien que les femmes s'en approchent par devotion pour prendre du bout des doigts & baiser fort humblement ce que l'on a honte de nommer, on ne remarque en eux aucun mouvement de sensualité; mais au contraire sans regarder personne & roulant les yeux d'une maniere affreuse, on diroit qu'ils sont ravis en extase.

## CHAPITRE VII.

### *De la créance des Idolatres touchant l'estat de l'ame de l'homme aprés la mort.*

C'EST un des articles de la créance des Idolâtres, que les ames des hommes sortant des corps aprés la mort sont presentées à Dieu, lequel selon la vie qu'ils ont menée leur ordonne des corps pour les habiter; de sorte qu'une méme personne renaît plusieurs fois au monde. Et dautant qu'il y a des hommes de mauvaise vie dereglez dans leurs mœurs & plongez dans toutes sortes de vices, Dieu envoye de semblables ames aprés s'estre separées de leurs corps, dans les corps de quelques vilains animaux, comme d'ânes, de chiens, de chats & autres, pour faire penitence de leurs crimes dans ces infames prisons. Mais ils croyent que les ames qui entrent dans les corps des vaches sont bien-heureuses, parce qu'ils tiennent ces animaux pour une maniere de Divinité. Un homme mourant avec une queuë de vache à la main, cela suffit, disent-ils, pour le rendre bien-heureux en l'autre vie.

Comme les Idolâtres croyent ce passage des ames raisonnables dans les corps des animaux, ils abhorrent de tuer quelque animal que ce soit, de peur d'estre coupables de la mort de quelqu'un de leurs parens ou amis qui fait penitence dans l'un de ces corps.

Si les hommes pendant leur vie font des actions vertueuses, comme des pelerinages & des aumônes, ils tiennent qu'aprés la mort leurs ames passent dans les corps de quelques puissans Rajas ou autres riches personnes, qui joüissent des plaisirs de la vie comme d'une recompense des bonnes œuvres qu'ils avoient faites dans d'autres corps.

C'est la raison pour laquelle les Faquirs dont j'ay parlé au chapitre precedent, font de si horribles penitences; & comme tous les hommes ne se peuvent pas resoudre à tant souffrir en ce monde, ils tâchent pendant leur vie de suppléer par de bonnes œuvres à ces rudes penitences, & de plus chargent

leurs heritiers par leur Teſtament de faire des aumônes aux Bramins, afin qu'à force de prieres qu'ils leur font dire Dieu leur aſſigne le corps de quelque grand perſonnage. Au mois de Janvier de l'année 1661. le Cheraf ou Changeur de la Compagnie Hollandoiſe nommé Mondas-Parek mourut à Surate. C'eſtoit un homme riche & fort charitable, ayant fait pluſieurs aumônes durant ſa vie auſſi bien aux Chrétiens qu'aux Idolâtres, les Reverends Peres Capucins de Surate vivant une partie de l'année du ris, du beurre & des legumes qu'il leur envoyoit. Ce Baniane ne fut malade que quatre ou cinq jours, & tant pendant ce temps-là que durant huit ou dix autres jours aprés ſa mort, ſes freres diſtribuerent neuf ou dix mille roupies, & firent brûler ſon corps mélant avec le bois ordinaire beaucoup de bois de ſandal & d'aloës, croyant que par ce moyen-là l'ame de leur frere paſſant dans un autre corps, il deviendroit grand-Seigneur en quelque autre païs. Il s'en trouve d'aſſez fous pour enterrer leurs treſors pendant leur vie, comme font preſque tous les riches du Royaume d'Aſen, afin que s'ils entrent aprés leur mort dans le corps de quelque pauvre & miſerable mandiant, ils ayent recours à l'argent qu'ils ont ſerré pour ſe tirer de neceſſité. C'eſt la raiſon pourquoy il y a tant d'or & d'argent & tant de pierreries enterrées dans les Indes, & il faut qu'un Idolâtre ſoit bien miſerable s'il n'a quelque peu d'argent caché en terre. Je me ſouviens qu'un jour j'achetay aux Indes pour ſix cens roupies une coupe d'Agate de demi-pied de haut, & de la grandeur d'une de nos aſſietes d'argent. Celuy qui me la vendit m'aſſura qu'il y avoit plus de quarante ans qu'elle eſtoit en terre, & qu'il la gardoit pour s'en ſervir au beſoin aprés ſa mort, cela luy eſtant indifferent d'enterrer ſa taſſe ou d'enterrer de l'argent. A mon dernier voyage j'achetay d'un de ces Idolâtres ſoixante-deux diamans d'environ ſix grains piece, & luy témoignant l'étonnement où j'eſtois de voir une ſi belle partie, il me dit qu'il ne falloit pas m'en étonner, vû qu'il y avoit prés de cinquante ans qu'il eſtoit à l'amaſſer pour s'en ſervir aprés ſa mort; mais que ſes affaires ayant changé de face & ayant beſoin d'argent, cela l'auroit obligé de s'en defaire. Ces treſors enterrez furent un jour d'un grand ſecours au Raja-Seva-gi, qui prit les armes contre le Grand-Mogol & contre le Roy

de Visapour. Ce Raja ayant pris Callian. Biondi petite ville du Royaume de Visapour, par le conseil des Bramins qui l'assurerent qu'il y trouveroit de grands tresors enterrez, il la fit demolir en partie, & y trouva en effet de grandes richesses dont il soûtint son armée qui estoit de plus ds trente mille hommes. Il est impossible de desabuser ces pauvres Idolâtres de leurs erreurs, parce qu'ils n'écoutent aucune raison, & qu'ils soûmettent entierement la leur à leurs anciennes coûtumes, entre lesquelles la principale est de brûler les corps des defunts.

---

## CHAPITRE VIII.

### *De la coûtume des Idolatres de brûler les corps des defunts.*

LA coûtume de brûler les corps aprés la mort est fort ancienne parmi les Gentils, ce qu'ils font ordinairement au bord des rivieres où ils lavent les corps des defunts, pour achever de les purger des pechez dont ils ne se seroient pas nettoyez pendant leur vie. Leur superstition va si avant que bien souvent les malades estant à l'extremité il les portent au bord d'un fleuve ou d'un étang, & leur mettent les pieds dans l'eau. A mesure que la nature defaut ils y avancent le corps, & enfin ils les y tiennent jusqu'au menton, afin qu'à l'instant qu'ils rendent l'ame & qu'elle se separe du corps, l'un & l'autre puissent estre purgez de toutes ordures en plongeant le corps entier dans la riviere, aprés quoy on le brûle au méme lieu qui est toûjours proche de quelque Pagode. Il y a là des gens qui ont soin d'amasser du bois, & on sçait ce qu'on leur doit payer pour leur peine. Un Idolâtre estant mort tous ceux de sa Caste ou Tribu qui sont sur le lieu s'assemblent dans la maison du défunt, & ayant esté mis sur un brancart couvert de quelque beau linge selon sa condition & les biens qu'il a laissez, ils le conduisent au lieu où il doit estre brûlé en suivant le brancart, où il est porté sur les épaules de ceux qui sont destinez à cét office. Ils vont toûjours chantant quelques prieres à leur Dieu, en prononçant plusieurs foi-

Ram-Ram, & en portant le corps il y a quelqu'un qui sonne une petite clochete pour avertir les vivans de prier pour le defunt. Le corps estant arrivé au bord de la riviere ou de l'etang on le plonge dans l'eau, & en suite on le brûle; ce qui se fait de trois diverses manieres, comme je diray dans le chapitre suivant. Selon que le defunt estoit riche on mesle parmi le bois ordinaire qu'on amasse pour le brûler, plus ou moins de bois de Sandal ou d'autre bois de senteur.

Mais les Idolâtres ne brûlent pas seulement les corps qui sont morts, leur cruelle superstition va plus avant, & ils brûlent aussi les corps des vivans. Ils font scrupule de tuer un serpent & méme une punaise. & tiennent pour une action de grand merite de faire mourir dans le feu une femme vivante avec le corps de son mari deffunt.

---

## CHAPITRE IX.

### *Comme les femmes se brûlent aux Indes avec les corps de leur maris defunts.*

C'Est encore une coûtume ancienne parmi les Idolâtres des Indes, que le mari venant à mourir la veuve ne peut jamais se remarier. De sorte qu'aussi-tost que l'homme est mort la femme se retire pour pleurer son mari, & quelques jours aprés on lui rase ses cheveux, elle se depoüille de tous les ornemens dont elle paroit son corps, elle oste de ses bras & de ses jambes les brasselets que son mari y avoit mis en l'epousant pour marque qu'elle lui estoit soûmise & enchainée, & elle demeure le reste de sa vie dans sa maison sans y estre considerée & pire qu'une esclave, au lieu qu'auparavant elle s'y voyoit maîtresse. Cette mal-heureuse condition leur fait haïr la vie, & elles aiment mieux aller sur un bucher pour y estre consumées toutes vives avec le corps de leur mari defunt, que d'estre le reste de leurs jours en opprobre & en infamie à tout le monde. Joint que leurs Bramins leur font esperer que mourant de la sorte avec leurs maris, elles iront revivre avec lui dans une autre partie du monde avec plus de gloire & plus d'a-

vantage qu'elles n'en ont eu auparavant. Ce ſont là les deux motifs qui font reſoudre ces mal-heureuſes femmes à ſe brûler avec les corps de leurs maris ; à quoy il faut ajoûter que leurs Preſtres les flatent encore de cette eſperance, que dans l'inſtant qu'elles ſont dans le feu avant que de rendre l'ame Ram leur revele des choſes admirables, & qu'aprés que leur ame aura paſſé en divers corps elle parviendra pour l'eternité à un haut degré de gloire.

Mais il faut remarquer qu'une femme ne ſe peut brûler avec le corps de ſon mari ſans en avoir permiſſion du Gouverneur du lieu où elle habite, & ces Gouverneurs qui ſont Mahometans & qui ont en horreur cette execrable coûtume de ſe defaire ſoy-méme, ne le leur permettent pas facilement. D'ailleurs il n'y a que les femmes qui demeurent veuves ſans enfans, à qui l'on puiſſe reprocher de n'avoir point eu d'amour pour leurs maris ſi elles n'ont pas le courage de ſe brûler aprés leur mort, & à qui ce defaut de courage ſoit pour le reſte de leurs jours une note d'infamie. Car pour les veuves qui ont des enfans il ne leur eſt permis en aucune maniere de ſe brûler avec le corps de leurs maris, & bien loin que la coûtume les y oblige il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'education de leurs enfans. Celles à qui les Gouverneurs ne veulent point abſolument accorder la permiſſion de s'aller brûler paſſent le reſte de leurs vie dans de grandes penitences & à faire des œuvres de charité. Il y en a qui vont ſur les grands chemins faire cuire de l'eau avec quelques legumes pour donner à boire aux paſſans, ou tenir toûjours du feu preſt pour allumer les pipes de ceux qui veulent prendre du tabac. Il y en a d'autres qui font vœu de ne manger que ce qui ſe trouve de grain qui n'eſt pas digeré dans la fiente des bœufs, des vaches & des bufles, & qui ſe portent à des choſes qui ſont encore plus ridicules.

Le Gouverneur voyant que toutes les remontrances qu'il fait à ces femmes pouſſées à s'aller brûler par leurs parens méme & par les Bramins, ne peuvent rien ſur la damnable reſolution qu'elles ont priſe de mourir d'une ſi cruelle ſorte, & que d'ailleurs ſon Secretaire luy fait ſigne qu'il a la main garnie, il leur permet enfin de faire ce qu'elles veulent, & dit en colere à tous ces Idolâtres qui les lui amenent qu'ils aillent au diable.

Si-toſt

Si-tost que cette permission est obtenuë toute leur musique commence à se faire entendre, & au son des tambours, des flûtes & autres instrumens de cette nature ils vont à la maison du defunt, & de-là comme j'ay dit, ils accompagnent le corps jusqu'au bord d'une riviere ou d'un étang où il doit estre brûlé. Toutes les parentes & amies de la veuve qui veut mourir aprés son mari viennent auparavant la feliciter du bonheur qu'elle va posseder en l'autre monde, & de la gloire que tire toute la Caste de sa genereuse resolution. Elle se pare comme pour le jour de ses nopces, & on la conduit comme en triomphe au lieu où elle doit estre brûlée. Il se fait grand bruit de ces instrumens de musique, & des voix des femmes qui les suivent & qui chantent des chansons à la gloire de la miserable qui va mourir. Les Bramins qui l'accompagnent l'exhortent à temoigner de la fermeté & du courage, & plusieurs de nos Européans croyent que pour lui oster les frayeurs de la mort que l'homme abhorre naturellement, on luy donne quelque bruvage qui luy trouble les sens, & lui oste toute l'apprehension que l'appareil de sa mort lui pourroit causer. Les Bramins ont interest que ces mal-heureuses femmes demeurent dans la resolution qu'elles prennent de se brûler; car tous les brasselets qu'elles ont tant aux bras qu'aux jambes avec leurs pendans d'oreilles & leurs anneaux appartiennent de droit à ces Bramins aprés que ces femmes sont brûlées, & ils vont chercher le tout dans les cendres. Selon la qualité & la richesse des femmes, ces brasselets, ces pendans d'oreilles & ces anneaux sont tantost d'or, & tantost d'argent, les plus pauvres en ont de cuivre & d'estain; mais pour des pierreries elles n'en portent point lors qu'elles se vont brûler.

J'ay vû brûler de ces femmes de trois differentes manieres selon les divers païs. Dans le Royaume de Guzerate & jusqu'à Agra & à Dehly voicy comment on s'y prend. Au bord d'une riviere ou d'un étang on fait comme une petite hute environ de douze pieds en carré. Elle est faite de roseaux & de toute sorte de menu bois, ou l'on mele quelques pots d'huile & autres drogues pour faire brûler plus promptement. La femme s'assied à demi-couchée au milieu de cette hute, sa teste reposant sur une maniere de chevet de bois, & ayant le dos appuyé contre un pilier où un des Bramins la lie par le milieu du corps,

de peur qu'elle ne s'en aille venant à sentir la flame. Dans cette posture elle tient le corps mort de son mari sur ses genoux machant toûjours son betlé, & aprés avoir esté environ une demi-heure en cét estat, le Bramin qui estoit auprés d'elle dans la hute sort, & elle crie que l'on y mette le feu; ce que font aussi-tost les Bramins & les parens & amis de la femme qui sont là presens, jettant encore dans le feu quelques pots d'huile, afin que la femme languisse moins & soit plutost consumée. Aprés que les corps ont esté reduits en cendre, les Bramins tirent de dedans ce qui se trouve fondu d'or ou d'argent, d'estain ou de cuivre, des brasselets, des pendans d'oreilles & des anneaux que la femme avoit sur elle, ce qui leur appartient de droit comme j'ai dit.

Au Royaume de Bengala on brûle les femmes d'une autre maniere. Il faut en ce païs-là qu'une femme soit bien pauvre si elle ne vient avec le corps de son mari au bord du Gange pour le laver aprés qu'il est mort, & pour se laver elle-méme avant que de se brûler. J'en ay vû venir au Gange de plus de vingt journées de chemin, ces cadavres estant alors tout pourris & jettant une puanteur insupportable. Il y en eut une qui venant des montagnes du Nord vers les frontiers du Royaume de Boutan, avec le corps de son mari qu'elle faisoit porter dans une charrete, vint toûjours à pied & sans manger pendant quinze ou seize jours jusqu'à ce qu'elle fut arrivée au Gange, où aprés avoir lavé le cadavre qui puoit horriblement & s'estre lavée aussi, elle se brûla avec luy avec une constance qui surprit ceux qui la virent. J'estois alors sur les lieux. Comme tout le long du Gange, & méme dans tout le Bengala il n'y a que peu de bois, les pauvres femmes envoyent demander du bois par aumône pour se brûler avec les corps morts de leurs maris. On leur dresse un bucher, qui est comme une forme de lit avec son chevet, de menu bois & de roseaux, où l'on fourre aussi des pots d'huile & autres drogues pour consumer promptement les corps. La femme qui se doit brûler precedée de quelques tambours, flûtes & hautbois & parée de ses plus beaux ornemens, vient en dansant jusques au bûcher, sur lequel estant montée elle se tient moitié couchée moitié assise. Alors on met sur elle en travers le corps de son mari, & ensuite tous les parens & amis lui apportent, l'un une

lettre, l'autre une piece de toile, celuy-cy des fleurs, celuy-là quelques pieces d'argent ou de cuivre, en luy disant donne celà de ma part à ma mere, ou à mon frere, ou à quelque parent ou ami, selon la personne qu'ils ont le plus aimée en leur vie. Quand la femme voit qu'on ne luy apporte plus rien, elle demande par trois fois aux assistans s'ils n'ont plus rien a luy commander, & si on ne lui dit plus mot elle plie tout ce qu'on lui a apporté dans un taffetas qu'elle met entre son ventre & le dos du corps mort de son mari, criant qu'on mette le feu au bûcher, ce que les Bramins & les parens font en méme temps. Comme j'ay remarqué qu'il y a peu de bois au Royaume de Bengala, si-tost que ces miserables femmes sont mortes & à moitié grillées, on jette le corps dans le Gange avec celui du mari où ils sont mangez par les crocodiles.

Il ne faut pas que j'oublie icy une maudite coûtume qui se praque parmi les Idolâtres du méme Royaume de Bengala. Quand une femme est accouchée, & que l'enfant comme il arrive souvent ne veut pas prendre la mammelle de sa mere pour tetter, ils le portent hors du village, & le mettant dans un linge qu'ils lient par les quatre bouts aux branches d'un arbre, le laissent là du matin au soir. De cette sorte ce pauvre enfant est exposé aux corbeaux qui le viennent tourmenter, & il s'en est trouvé quelques-uns à qui ils avoient tiré les yeux de la teste, ce qui fait qu'on voit en Bengala plusieurs de ces Idolâtres qui n'ont qu'un œil, & d'autres qui ont tous les deux crevez ou hors de la teste. Le soir ils vont reprendre l'enfant pour voir si la nuit suivante il voudra tetter, & s'il arrive qu'il continue de refuser la mammelle ils le reportent le lendemain au méme lieu, ce qu'ils font jusques à trois jours de suite, aprés lesquels si l'enfant ne veut point du tout prendre le tetton, dans la creance que c'est un demon ils le jettent dans le Gange, ou dans quelque autre riviere ou étang dont ils sont plus proches. Aux endroits où il se trouve beaucoup de singes, ces pauures enfans ne sont pas si exposez aux atteintes des corbeaux, par ce que dés que le singe decouvre un nid de ces oiseaux il grimpe à l'arbre, & jette le nid d'un coste & les œufs de l'autre. D'ailleurs il se trouve parmi les Anglois, les Hollandois & les Portugais des gens charitables, qui touchés de compassion du mal-heur de ces enfans les vont enlever quand ils sont ainsi

exposez & pendus à un arbre, & prennent le soin de les faire élever, comme j'en vids un jour un exemple à Ougueli, ce qu'ils font dans les lieux qui sont proches de leurs Comptoirs.

Voyons maintenant ce qui se pratique le long de la coste de Coromandel, quand les femmes se vont brûler avec les corps de leurs maris defunts. On fait une grande fosse de neuf à dix pieds de profondeur & de 25. ou 30. en quarré, dans laquelle on jette quantité de bois & plusieurs drogues pour le faire brûler viste. Quand cette fosse est bien échaufée on pose sur le bord le corps du mari, & ensuite sa femme vient en dansant & en machant son betlé accompagnée de tous ses parens & amis & au bruit des tambours & des timbales. La femme fait alors trois fois le tour de la fosse, & à chaque fois elle baise tous ses parens & amis. Comme elle acheve le troisiéme tour les Bramins jettent dans le feu le corps du deffunt, & la femme ayant le dos tourné vers la fosse y est aussi poussée par les mémes Bramins & y tombe à la renverse. Alors tout les parens y jettent des pots d'huile & d'autres drogues de cette nature, comme j'ay dit que l'on le pratique ailleurs, afin que les corps en soient plutost consumez.

Dans la plus grande partie de la méme coste de Coromandel la femme ne se brûle point avec le corps de son mari défunt, mais elle se fait enterrer toute vive avec lui dans un trou que les Bramins font en terre environ d'un pied plus profond que n'est la hauteur du corps de l'homme ou de la femme. Ils choisissent d'ordinaire un lieu sablonneux, & quand ils ont devalé l'homme & la femme dans ce trou, chacun de ceux qui les ont accompagnez ayant empli un panier de sable, le jettent sur ces deux corps jusqu'à ce que le trou soit plein & un demi-pied plus haut que le sol, aprés quoy ils sautent & dansent dessus jusqu'à ce qu'ils jugent que la femme soit etoufée.

Quand quelques Idolâtres de ce païs de Coromandel sont à l'article de la mort, ils ne font pas comme les autres qu'on porte mourir au bord d'une riviere ou d'un étang, afin que leurs ames sortant du corps soient lavées de leurs ordures. Ils ne font que le porter auprés d'une vache la plus grasse qu'ils peuvent trouver, puis mettant le malade contre le derriere de

la vache, ils luy levent la queuë & la luy remuent pour l'exciter à pisser. Si elle pisse & que cela aille sur le visage du malade, tous les assistans en ont une grande joye disant qu'il est bien-heureux. Mais si la vache ne pisse point, & que le malade meure sans avoir la face lavée de cette urine, l'enterrement ne se fait qu'avec tristesse. Que si une vache vient à estre malade il faut que celuy à qui elle appartient ait soin de la faire mener au bord d'un étang ou d'une riviere; car si elle mouroit dans son logis les Bramins le condamneroient à une amande.

---

## CHAPITRE X.

### *Histoires remarquables de plusieurs femmes qui se sont brûlées aprés la mort de leurs maris.*

ENTRE plusieurs exemples de cette coûtume plus que barbare des femmes des Idolâtres des Indes de se brûler avec le cadavre de leurs maris, j'en rapporteray trois remarquables, de deux desquels j'ay esté témoin.

Le Raja de Velou dont j'ay parlé au premier livre de cette relation des Indes, ayant perdu tout ensemble cette ville & la vie par la victoire que remporta sur luy le General de l'armée du Roy de Visapour, il y eut grand deüil dans toute sa Cour. Onze des femmes de sa maison furent vivement touchées de sa mort, & se resolurent de se brûler toutes quand on brûleroit son corps. Le General de l'armée de Visapour ayant sçû cette resolution, crut qu'on en pourroit détourner ces femmes desesperées en les flatant & en leur promettant toute sorte de bon traitement. Mais voyant que cela ne servoit de rien & qu'elles vouloient absolument s'aller brûler avec le corps du defunt, il ordonna qu'on les tinst enfermées dans une chambre. Celuy qui eut cét ordre allant pour l'executer ces femmes comme furieuses luy dirent qu'on avoit beau faire, que c'estoit inutilement qu'on les tenoit prisonnieres, & que si on ne leur permettoit de faire ce qu'elles avoient resolu dans trois heures il n'y en auroit pas une d'elles qui fût en vie.

On se mocqua de cette menace & l'on ne crut jamais qu'elle dût avoir effet. Mais celuy qui avoit la garde de ces femmes ayant ouvert la porte de la chambre au bout de trois heures, les trouva en effet toutes onze mortes & étenduës sur la place, sans qu'il parût aucun indice qu'elles eussent hâté leur mort, ni par le fer, ni par la corde, ni par le poison, ni que l'on pût juger de quelle maniere elles s'estoient pû ôter la vie. Il faut assurément qu'en cette rencontre le malin esprit ait joüé son jeu. Passons à une autre histoire.

Deux des plus puissans Rajas des Indes qui estoient freres, estant venus à Agra en l'année 1642. faire leur Cour à Chagehan qui regnoit alors, & ne s'en estant pas bien acquitez au jugement du Grand-Maître de la Maison du Roy, celuy-cy dit un jour à l'un des deux Rajas qui estoient ensemble sous la galerie du Palais en presence du Roy, que ce n'estoit pas de la sorte qu'il en falloit user avec un si grand Monarque comme estoit le Roy son maître. Ce Raja se considerant luy-méme comme un Roy & un grand Prince, & ayant amené à sa suite avec l'autre Raja son frere quinze ou seize mille chevaux, fut picqué de la hardiesse que le Grand-Maître avoit eüe de luy faire une telle reprimande, & tirant son poignard le tua sur la place en la presence du Roy qui avoit vû cette action d'un lieu élevé, où comme j'ay dit ailleurs il rend d'ordinaire la justice. Le Grand-Maître estant tombé aux pieds de son frere qui se trouva auprés de luy, celuy-cy se mit aussi-tost en devoir de venger sa mort; mais il fut prevenu par le frere du Raja qui luy enfonça aussi son poignard dans le sein & le renversa mort sur le Grand-Maître. Le Roy qui vit ces deux meurtres l'un sur l'autre eut peur & se retira dans son Haram; mais d'abord tous les Omhras & autres gens qui étoient sous la galerie se jetterent sur les deux Rajas & les mirent en pieces. Le Roy indigné d'un tel attentat commis dans sa maison & en sa presence, voulut qu'on jettât les corps des Rajas dans la riviere; mais si-tost que leurs troupes qu'ils avoient laissées autour d'Agra eurent sçû l'affront qu'on vouloit faire à la memoire de leurs Princes, elles menacerent d'entrer dans la ville & de la piller, ce qui fit que l'on conseilla au Roy, plûtost que d'exposer la ville à ce hazard, d'ordonner que les corps leur seroient rendus; ce qui fut fait, & les Raspoutes

s'appaiſerent par ce moyen. Comme on vint à les brûler on vit venir en danſant & en ſautant treize femmes de la maiſon de ces deux Rajas, leſquelles monterent auſſi-toſt ſur le bûcher qu'elles entourerent en ſe tenant toutes par la main, & ayant eſté d'abord ſurpriſes de la fumée qui les ſuffoqua elles tomberent toutes enſembles dans le feu. Les Bramins jetterent alors ſur elles quantité de bois, de pots d'huile & d'autres drogues ſelon la coûtume, afin que les corps fuſſent plus promptement conſumez.

Je me ſouviens d'une autre étrange action qui ſe paſſa un jour en ma preſence à Patna ville de Bengala. J'eſtois avec les Hollandois chez le Gouverneur de la ville, qui eſtoit un venerable Seigneur âgé de prés de quatre-vingt ans, & qui commandoit cinq ou ſix mille chevaux, lorſqu'il entra dans la Sale où nous eſtions une jeune femme parfaitement belle & qui ne pouvoit guere avoir que vingt-deux ans. Cette femme d'un ton ferme & reſolu vint demander au Gouverneur la permiſſion de ſe brûler avec le corps de ſon mari mort. Le Gouverneur touché de la jeuneſſe & de la beauté de cette femme tâcha de la détourner de ſa reſolution ; mais voyant que tout ce qu'il luy diſoit eſtoit inutile & qu'elle s'y obſtinoit davantage, en luy demandant d'une voix fiere & hardie s'il croyoit qu'elle apprehendât le feu, il s'aviſa de luy demander auſſi ſi elle ſçavoit bien quel tourment c'eſtoit que le feu, & s'il ne luy eſtoit jamais arrivé de ſe brûler à la main. Non, non, luy répondit alors cette femme avec plus de fermeté qu'auparavant, je ne crains le feu en aucune ſorte, & pour te le faire voir tu n'as qu'à commander qu'on apporte icy un flambeau bien allumé. Le Gouverneur ayant horreur du diſcours de cette femme ne voulut plus l'écouter, & la congediant luy dit tout en colere qu'elle s'en allât au diable. Quelques jeunes Seigneurs qui eſtoient auprés de luy le prierent de vouloir bien qu'on éprouvât cette femme & d'ordonner qu'on apportât un flambeau, luy perſuadant que cette femme n'auroit pas le cœur de s'y brûler. D'abord il ne voulut pas y conſentir ; mais ils continuërent de l'en prier avec tant d'inſtance qu'enfin par ſon commandement on apporta un flambeau, qui n'eſt autre choſe aux Indes qu'un linge entortillé & trempé dans l'huile que l'on met dans une maniere de rechaut au bout d'un bâton,

ce que nous appellons un fallot dont nous nous servons au besoin dans les carrefours des villes. Dés que cette femme eut apperçû ce fallot qui estoit bien allumé elle courut au devant, & tenant sa main ferme sur la flame sans la moindre grimace, & avançant méme le bras jusqu'au coude qui fut tout incontinent grillé, cela donna de l'horreur à tous ceux qui virent cette action, & le Gouverneur commanda qu'on ôtât cette femme de sa presence.

Puisque nous sommes à Patna je raconteray encore une chose assez étrange qui y arriva un jour, & de laquelle je fus témoin. Un Bramin venant de dehors entra dans la ville, & faisant assembler tous ceux de sa tribu, leur dit qu'il falloit qu'ils donnassent deux mille roupies & vingt-sept cobits de toile, qui sont comme j'ay dit, les aunes de ce païs-là. Les principaux luy ayant representé que cela ne se pouvoit & qu'ils estoient pauvres, il s'opiniâtra à vouloir avoir ce qu'il demandoit, & leur declara qu'il demeureroit-là sans boire ni manger jusqu'à ce qu'ils luy eussent apporté la toile & les deux mille roupies. Dans cette resolution il monta sur un arbre qui étoit dans la place & s'assit sur une branche fourchuë, demeurant en cette posture sans manger ni boire durant plusieurs jours. Le bruit de cette extravagance estant venu aux oreilles des Hollandois avec qui j'estois alors, & eux & moy donnâmes de l'argent pour tenir des hommes en sentinelle toute la nuit auprés de cét arbre, afin de voir s'il estoit vray que cét homme pût demeurer si long-temps sans manger ni boire, ce qu'il fit en effet pendant trente jours, de quoy outre les gens que nous avions gagé pour cela, il y eut plus de cent autres témoins que ceux de la tribu y envoyerent, & qui ne bougerent ni jour ni nuit d'auprés de l'arbre. Enfin le trente & uniéme jour d'un jeûne si surprenant & si extraordinaire, les Idolâtres craignant que le Bramin ne pût davantage tenir bon contre la faim, & faisant scrupule de laisser mourir un de leurs Prestres faute de luy accorder ce qu'il demandoit, ils se cottiserent tous & luy apporterent les vingt-sept aunes de toile & les deux mille roupies. Si-tost que le Bramin eut vû l'argent & la toile il descendit de l'arbre, & aprés avoir reproché à tous ceux de la tribu qui s'estoient assemblez à ce spectacle leur defaut de charité envers les pauvres, il distribua aux plus necessiteux

toute

toute cette ſomme, ne retenant que 5. ou 6. roupies pour luy. Il en fit autant de la toile qu'il coupa en pluſieurs morceaux, n'en reſervant pour luy que ce qu'il en falloit pour ſe couvrir le milieu du corps, & cette diſtribution eſtant faite il diſparut devant tout le monde, ſans qu'on ait jamais ſçû depuis ce qu'il eſt devenu quelque recherche qu'on en ait pû faire, ce qui doit aſſez perſuader que dans ces rencontres il y a de l'artifice du demon.

Comme il y a quantité de Chinois à Batavia, je feray encore icy recit d'une coûtume que j'ay remarquée parmi cette ſorte d'Idolâtres. Quand un Chinois eſt à l'article de la mort, tous les parens & amis qui le viennent voir ſe rangent autour de luy, & luy demandent en criant où il veut aller, que s'il luy manque quelque choſe il n'a qu'à le dire & qu'ils le luy donneront, ſoit or, ou argent, ou femme. Quand ils ſont morts ils font beaucoup de ceremonies à leurs funerailles, ce qui conſiſte principalement en feux d'artifice, en quoy les Chinois excellent ſur tous les peuples du monde, & il faut qu'un homme ſoit bien pauvre s'il ne ſe fait en cela quelque depenſe à ſa mort. De plus ils mettent quelque argent dans une petite boëte qu'ils enterrent auprés du defunt, & laiſſent ſur la foſſe quantité de vivres dans la creance qu'il les vient manger. Comme on fait ſortir tous les ſoirs de Batavia quelques ſoldats de la garniſon pour faire la ronde hors la ville durant la nuit, ils s'aviſerent d'aller à ces foſſes où ils mangeoient ce qu'on y avoit laiſſé, ce qu'ils continuerent de faire quelques nuits de ſuite. Mais les Chinois ne s'en furent pas plûtoſt apperçûs, que pour les degoûter d'y revenir ils empoiſonnerent trois ou quatre fois les vivres qu'ils mettoient ſur la foſſe de leurs morts, ce qui cauſa un grand bruit dans Batavia. Les Chinois qui ſe fourrent bien avant dans le commerce & qui y ſont plus raffinez que les Hollandois, n'étant pas aimez des bourgeois de cette ville, ceux-cy prirent le parti des ſoldats & accuſerent les Chinois d'en avoir empoiſonné quelques-uns. Mais ils ſe defendirent tres-bien de cette accuſation, en diſant que ſi la gourmandiſe avoit fait mourir ces ſoldats en mangeant les vivres qu'ils avoient laiſſez ſur la foſſe de leurs morts, ils n'en eſtoient pas la cauſe, que ce n'étoit pas pour eux qu'on les y avoit laiſſez, & que juſqu'alors

dans le grand nombre de morts qu'ils avoient enterrez pas un de ces morts ne s'estoit jamais plaint de pareille chose; & ainsi on ne leur en parla pas davantage, & les soldats n'oserent plus s'y aller froter.

---

## CHAPITRE XI.

### *Des plus celebres Pagodes des Idolâtres des Indes.*

LEs Idolâtres des Indes ont dans les villes & dans la campagne une grande quantité de Temples grands & petits, qu'ils appellent *Pagodes*, où ils vont prier leurs Dieux & leur faire leurs offrandes; mais beaucoup de pauvres gens qui sont dans les bois & dans les montagnes & éloignez des villages, prennent quelque pierre, & luy faisant grossierement un nez & des yeux avec de la couleur jaune ou rouge, toute la famille y accourt pour l'adorer.

Les quatre plus celebres Pagodes sont Jagrenate, Banarous, Matura & Tripeti, de chacune desquelles je feray distinctement la description.

*Jagrenate* est le nom d'une des embouchures du Gange, sur laquelle est bâtie la grande Pagode où le Grand Bramin, c'est à dire le Grand-Prestre des Idolâtres fait sa residence. Voicy la figure du chœur ou de l'interieur de cette Pagode, & il en est de méme à proportion de toutes les autres qui sont bâties sur le méme modele en forme de croix. La grande Idole qui est sur l'autel du chœur a deux diamans pour ses deux yeux, & un pendu à son col qui luy vient sur l'estomac, le moindre de ces diamans estant d'environ quarante carats. On luy voit aussi aux bras des brasselets, tantost de perles, tantost de rubis, & cette magnifique Idole s'appelle *Kesora*. Les revenus de cette grande Pagode sont suffisans pour donner tous les jours à manger à quinze ou vingt mille pelerins, comme il s'y en trouve souvent un pareil nombre, cette Pagode estant le lieu de la plus grande devotion des Indiens qui y abordent de tous les côtez. Il faut pourtant remarquer que les Orfévres qui y viennent comme les autres, ne peuvent entrer dans la Pagode,

depuis qu'un d'entr'eux qui s'y estoit laissé enfermer la nuit, tira un diamant d'un des yeux de l'Idole pour le dérober. Comme il voulut sortir le matin, la Pagode estant ouverte le voleur, disent-ils, mourut sur la porte, & l'Idole fit ce miracle pour la punition de son sacrilege. Ce qui rend cette Pagode qui est un grand edifice, la plus considerable & la premiere des Indes, est qu'elle se trouve assise sur le Gange, les Idolâtres croyant que les eaux de cette riviere ont une vertu particuliere en s'y lavant de les nettoyer de leurs soüillures. Ce qui rend d'ailleurs cette Pagode si riche (car elle entretient jusques à vingt mille vaches) est la grande quantité d'aumônes qui s'y font tous les jours par cette multitude incroyable de gens qui y arrivent de toutes parts. Mais ces aumônes ne sont pas tant à la discretion de ceux qui les font, qu'à la disposition du Grand. Prestre, qui avant que de donner permission aux pelerins de se raser, de se laver dans le Gange, & de faire les autres choses necessaires pour accomplir leur vœu, taxe chacun selon ses moyens dont il s'est exactement informé. Ainsi il recüeille des sommes immenses dont il ne fait pas son profit; mais tout est appliqué à la nourriture des pauvres & à l'entretien de la Pagode. Le Grand Bramin fait donc distribuer tous les jours aux pelerins les vivres necessaires, comme beurre, lait, ris & farine; mais aux pauvres qui manquent d'ustensiles pour faire cuire leur vivre, on le leur donne tout cuit. C'est une chose surprenante & bien digne de remarque, de voir comme ils distribuent le manger aux pauvres gens qui n'ont point de pots. Dés le matin ils font cuire du ris dans des pots de terre de differentes grandeurs, & quand il est l'heure que ces pauvres pelerins viennent demander à manger, si par exemple ils sont cinq, le Grand Bramin ordonne à un autre Bramin de prendre un pot plein de ce ris cuit, lequel celuy-cy laisse tomber, & le pot se casse juste en cinq parts dont chacun prend la sienne, ou à proportion en plus ou moins autant qu'il se presente de gens à qui il faut distribuer du ris. Ils ne font jamais cuire deux fois dans un méme pot de terre, mais bien dans un pot de cuivre, & ils n'ont pour tout plat que de certaines feüilles plus larges que nos feüilles de noyer qu'on ajuste ensemble, à la reserve d'une forme de bassin d'un pied de diametre où ils font fondre du beurre, dans lequel ils

trempent le ris avec leurs doigts quand ils veulent manger, & d'une petite écuelle où ils mettent le beurre fondu qu'ils avalent comme nous ferions un verre de vin d'Espagne aprés le repas.

Je viens à une description plus particuliere de l'Idole qui est sur l'autel de la Pagode de Jagrenate. Elle est couverte depuis le col jusqu'en bas d'un grand manteau pendant sur l'Autel, & ce manteau est de brocart d'or ou d'argent selon les solemnitez. Au commencement elle n'avoit ni pieds ni mains, & voicy comme ils en racontent le sujet. Aprés que l'un de leurs Prophetes fut enlevé au ciel, comme ils estoient tous dans les pleurs & les gemissemens de ne l'avoir plus, Dieu leur envoya un Ange du Ciel qui avoit la ressemblance du Prophete, afin qu'ils l'eussent toûjours en grand honneur & respect. Mais comme l'Ange estoit aprés à faire cette Idole, l'impatience les prit, & ils la luy ôterent pour la mettre dans la Pagode n'ayant encore ni pieds ni mains. Mais comme cela estoit trop difforme ils luy firent des mains de petites perles que nous appellons perles à l'once. Pour ce qui est des pieds on ne les voit point, & ils sont cachez sous le manteau. Il n'y a de découvert que les mains & le visage, la teste & le corps estant de bois de sandal. Au tour du dôme sous lequel est cette Idole & qui est fort élevé, depuis le bas jusqu'au haut ce ne sont que des niches remplies d'autres Idoles, dont la pluspart representent des monstres hideux & elles sont de pierres de differentes couleurs. De chaque costé de cette grande Pagode, il y en a une autre beaucoup plus petite où les pelerins vont faire leurs moindres offrandes, & quelques-uns qui dans leurs maladies ou dans leurs affaires se sont voüez à quelque Dieu, en apportent-là la ressemblance en memoire du bien qu'ils croyent avoir receu. Ils frotent tous les jours cette Idole avec des huiles de senteur qui la rendent toute noire; & ce Dieu à sa main droite à sa sœur qu'ils appellent *Sotora* qui est aussi debout & vêtuë, & a sa gauche son frere aussi vêtu qu'ils appellent *Balbader.* Devant la grande Idole tirant un peu à gauche on voit sa femme qu'ils appellent *la Kemiu*, toute d'or massif & qui est aussi debout, les trois autres n'estant que de bois de sandal.

Les deux autres Pagodes sont destinées pour la residence

du Grand Bramin ou Grand Preſtre & des autres Bramins qui ſervent la grande Pagode. Tous ces Bramins marchent teſte nuë & la pluſpart ſon raſez, n'ayant pour tout habit qu'une piece de toile, dont une moitié entoure le corps, & l'autre eſt en écharpe. On voit prés de la Pagode le tombeau d'un de leurs Prophetes nommé *Cabir* à qui ils font grand honneur; & il faut remarquer que toutes ces Idoles ſont ſur une eſpece d'autel entouré de grilles; car il n'y a perſonne qui les puiſſe toucher que certains Bramins deſtinez par le Grand Preſtre à cét office.

Je viens à la Pagode de *Banarous* qui aprés celle de Jagrenate eſt la plus fameuſe de toutes les Indes, & méme avec laquelle elle va comme du pair, eſtant auſſi bâtie ſur le bord du Gange, & dans la ville dont elle porte le nom. Ce qu'on en eſtime le plus eſt que depuis la porte de la Pagode juſqu'à la riviere on deſcend par des degrez de pierre, où de temps en temps on trouve des plateformes & des petites chambres aſſez obſcures, dont quelques-unes ſervent de demeure aux Bramins, & d'autres de cuiſine où l'on appreſte les vivres. Car aprés que les Idolâtres ſe ſont lavez le corps, & ont eſté faire leurs prieres & leurs offrandes dans la Pagode, ils vont appreſter leurs vivres ſans que perſonne qu'eux y touche, dans la peur qu'ils ont que quelqu'un qui en approcheroit ne fût immonde. Mais ſur tout ils deſirent paſſionnement de boire de l'eau du Gange, parce qu'auſſi-toſt qu'ils en ont bû ils croyent comme j'ay dit, qu'ils ſont lavez de tous leurs pechez. On voit tous les jours grand nombre de ces Bramins aller au plus bel endroit de la riviere emplir de cette eau des pots de terre tout ronds, dont la bouche eſt petite & qui tiennent environ un ſeau. Quand ils ſont pleins ils les portent devant le Grand Preſtre, qui fait couvrir la bouche d'une toile fort fine en trois ou quatre doubles de couleur de feu, à quoy il applique ſon cachet. Les Bramins portent cette eau au bout d'un bâton plat comme une late, d'où pendent ſix petites cordes à chacune deſquelles eſt attaché un de ces pots, & ils ſe ſoulagent en changeant ſouvent d'epaule, de ſorte qu'ils font quelquefois trois ou quatre cens lieuës de païs avec cette charge. Ou ils la vendent, ou ils en font des preſens, mais ce n'eſt qu'aux plus riches de qui ils attendent bonne recompenſe. Il

y a de ces Idolâtres quand ils font quelque festin, sur tout quand ils marient leurs enfans, qui boiront de cette eau pour quatre à cinq cent écus. Ils n'en boivent que sur la fin du repas, comme nous buvons en Europe l'hypocras ou le muscat, chacun une tasse ou deux selon que le maître du festin est liberal. La principale raison pour laquelle ils font si grand cas de cette eau du Gange, est qu'elle ne se corrompt jamais, & qu'il ne s'y engendre aucune vermine; mais je ne sçais s'il faut croire ce qu'ils en disent, vû la quantité de corps que l'on jette à toute heure dans le Gange.

Revenons à la Pagode de Banarous. Le corps est fait en croix comme celui de toutes les autres pagodes, & les quatre branches sont égales. Au milieu s'eleve un dôme fort haut, comme une maniere de tour à plusieurs pans laquelle finit en pointe; & au bout de chaque branche de la croix s'eleve aussi une autre tour où l'on monte par dehors. Avant que d'estre au haut on trouve plusieurs balcons & plusieurs niches qui avancent pour prendre le frais, & tout au tour regnent des figures de relief de toutes sortes d'animaux, mais qui sont assez mal faites. Sous ce grand dôme & tout au milieu de la Pagode, on voit un Autel comme une forme de table de sept à huit pieds de long & de cinq à six de large, avec deux degrez au devant qui servent de marche-pied, & ce marche-pied est couvert de quelque beau tapis, tantost de soye, & tantost d'or & de soye, selon que la feste qu'ils celebrent est solennelle. Leurs Autels sont couverts de brocart d'or ou d'argent, ou de quelque belle toile peinte. De dehors la Pagode on voit cét Autel en face avec les Idoles qui sont dessus; car il faut que les femmes & les filles les saluent de dehors, & il ne leur est pas permis d'entrer dans la Pagode, non plus qu'à une certaine tribu qui est parmi eux. Entre les Idoles qui sont sur le grand Autel, il y en a une de bout de cinq à six pieds de haut, mais on n'en voit ni les bras, ni les jambes, ni le corps; il n'en paroist que la teste & le col, & tout le reste jusques sur l'Autel est couvert d'une robbe qui va s'elargissant en bas. On lui voit quelquefois au col une riche chaîne, ou d'or, ou de rubis, ou des perles, ou d'emeraudes. Cette Idole a esté faite à l'honneur & à la ressemblance de *Bainmadou* qui a esté autrefois parmi eux un grand & saint personnage, duquel ils

ont ſouvent le nom en la bouche. Au coſté droit de l'Autel on voit encore la figure d'un animal, ou plûtoſt d'une chimere, vû qu'elle repreſente en partie un elefant, en partie un cheval, & en partie une mûle. Elle eſt d'or maſſif, & ils l'appellent *Garou*, ne ſouffrant pas que perſonne l'approche que les Bramins. Ils diſent que c'eſt la reſſemblance de l'animal que ce ſaint perſonnage montoit quand il eſtoit au monde, & qu'il faiſoit de grandes journées deſſus, allant voir ſi les peuples eſtoient dans leur devoir & ne faiſoient tort à perſonne. En entrant dans la Pagode entre la grande porte & le grand Autel il y a à gauche un petit autel, ſur lequel on voit une Idole de marbre noir aſſiſe les jambes en croix & haute d'environ deux pieds. Lors que j'y fus il y avoit auprés d'elle à ſa gauche un petit garçon qui eſtoit fils du Grand Preſtre, & tout le peuple qui venoit là luy jettoit quelque piece de taffetas ou de toile brodée en guiſe de mouchoirs, dont il frottoit cette Idole & les rendoit aprés au peuple. D'autres luy jettoient des chaînes faites de grains comme de petits noyaux qui naturellement ont une bonne ſenteur, de quoy ces Idolâtres ſe ſervent pour mettre à leur col & dire leurs prieres deſſus chaque grain. D'autres auſſi jettoient des chaînes de corail, d'autres d'ambre jaune, d'autre de fruits & de fleurs. Enfin de tout ce que l'on jettoit à l'enfant du Grand Bramin, il en frottoit l'Idole & le luy faiſoit baiſer, & puis comme je viens de dire, le rendoit au peuple. Cette Idole s'appelle Morli-Ram, c'eſt à dire le Dieu Morli, qui eſtoit frere de celui qui eſt ſur le grand Autel.

Sous le grand portail de la Pagode on voit aſſis un des principaux Bramins, auprés duquel eſt un grand baſſin plein de couleur jaune delayée avec de l'eau. Tous ces pauvres Idolâtres viennent l'un aprés l'autre ſe preſenter à luy, & il leur met ſur le front de cette couleur qui leur vient juſques entre les deux yeux & ſur le bout du nez, puis ſur les bras & devant l'eſtomach; & c'eſt par ces marques que l'on connoiſt ceux qui ont lavé leur corps dans le Gange. Ceux qui ne ſe lavent que dans leur logis (car ils ſont tous obligez de ſe laver avant que de pouvoir manger, & méme avant que de faire leur cuiſine) ceux-là, dis-je, qui n'ont lavé leurs corps que dans de l'eau de leurs puits, ou que l'on eſt allé querir à la ri-

viere, ne ſont pas bien purifiez, & de la ſorte ne peuvent eſtre oints de cette couleur. Il faut remarquer que ces Idolâtres ſelon leurs Caſtes ſont oins de differentes couleurs; mais dans l'Empire du Grand Mogol ceux qui ſont oints de jaune ſont la plus grande tribu & qui eſt la moins ſouïllées. Car quand ils veulent ſatisfaire aux neceſſitez de la nature, les autres ſe contentent de porter un pot à l'eau pour ſe laver au fondement; mais pour eux ils portent toûjours une poignée de ſable, dont premierement il ſe frottent le fondement, & aprés ſe lavent. De cette maniere ils diſent que leurs corps ſont nets, qu'il n'y demeure point de ſaleté, & qu'ils peuvent prendre leur refection ſans crainte.

Joignant cette grande Pagode du coſté qui regarde le couchant d'eſté, on voit un logis qui ſert de College, que le Raja J'eſſeing le plus puiſſant des Princes Idolâtres qui fût alors dans l'Empire du Grand Mogol, a fait batir pour l'education de la jeuneſſe de bonnes maiſons. J'y vis deux enfans de ce Prince qui y eſtoiens elevez, & qui avoient pour precepteurs pluſieurs Bramins qui leur enſeignoient à lire & à écrire dans un langage qui eſt particulier à ces Preſtres des Idoles, & fort different de celuy du peuple. Eſtant entré dans la cour de ce College que j'eus la curioſité de voir, & jettant les yeux en haut je decouvris une double galerie qui regne à l'entour, & c'eſtoit dans la plus baſſe qu'eſtoient aſſis ces deux jeunes Princes accompagnez de pluſieurs petits Seigneurs & de quantité de Bramins, qui faiſoient en terre avec de la croye diverſes figures comme de Mathematiques. Si-toſt que je fus entré ces Princes envoyerent ſçavoir qui j'eſtois, & ayant appris que j'eſtois François ils me firent monter en haut, où ils me demanderent pluſieurs choſes touchant noſtre Europe, & particulierement de la France. L'un de ces Bramins avoit deux globes que les Hollandois luy avoient donnez, & je leur fis voir deſſus ce que c'eſtoit que la France. Aprés quelques diſcours de la ſorte ils me firent preſenter le betlé, & avant que de prendre congé d'eux je demanday à ces Bramins à quelle heure je pourrois voir la Pagode ouverte. M'ayant averti que je vinſſe le lendemain au matin un peu avant le ſoleil levé, je ne manquay pas de me trouver à ce temps-là au méme logis, où le Raja a fait bâtir une Pagode à gauche en entrant.

entrant. Au devant de la porte on voit comme une galerie soûtenuë par des piliers, où il y avoit déja beaucoup de monde, tant hommes que femmes & enfans, qui attendoient qu'on ouvrit la porte. Quand cette galerie & une partie de la Cour sont pleines de monde, on voit venir huit Bramins, quatre de chaque costé de la porte de la Pagode, avec chacun un encensoir à la main; & il y a quantité d'autres Bramins qui font grand bruit avec des tambours & autres instrumens. Les deux plus vieux des Bramins chantent un cantique, & tout le peuple aprés qu'ils l'ont entonné suit de méme en chantant & joüant des instrumens, avec chacun une queüe de paon à la main ou autre sorte d'eventail pour chasser les moûches, afin que lors qu'on ouvre la porte de la Pagode l'Idole n'en soit pas incommodée. Tout ce evantement & toute cette musique durerent bien une grande demi-heure; puis les deux principaux Bramins se mirent à faire du bruit par trois fois avec deux grosses sonnetes, & avec une espece de petit maillet frapperent contre la porte. Au méme temps elle fut ouverte par six Bramins qui estoient dans la Pagode; & au dedans à sept ou huit pas de la porte se voit un autel avec une Idole dessus qu'ils appellent *Ram-kam* qui est la sœur de Morli-Ram. Elle a à sa droite un enfant qui a la forme d'un Cupidon, qu'ils nomment le Dieu *Lakemin*, & sur son bras gauche une petite fille appellée la Deesse *Sita*. Si-tost que la porte de la Pagode fut ouverte, & qu'aprés qu'on eut tiré un grand rideau le peuple qui estoit present eut apperçu l'Idole, tous se jetterent en terre mettant les mains sur leur teste & se prosternerent par trois fois; puis s'estant relevez jetterent quantité de bouquets & de chaînes en forme de chapelets, que les Bramins faisoient toucher à l'Idole, & puis les rendoient au peuple. Il y avoit devant l'autel un vieux Bramin qui tenoit en main une lampe à neuf meches allumées, sur lesquelles il jettoit de fois à autre une maniere d'encens en approchant la lampe contre l'Idole. Toutes ces ceremonies durerent environ une heure; aprés quoy on fit retirer le peuple & on ferma la Pagode. On presenta à l'Idole quantité de ris, de farine, de beurre, d'huile & de laittage, dont les Bramins ne laissent rien perdre. Comme cette Idole est la figure d'une femme, toutes les femmes l'invoquent & la tiennent pour leur

patrone, ce qui fait qu'elle eſt ordinairement remplie de femmes & de filles. Ce Raja pour avoir cette Idole dans la Pagode de ſa maiſon & la tirer de la grande Pagode, tant envers les Bramins qu'en aumônes aux pauvres, a depenſé plus de cinq lacres de roupies, qui font ſept cent cinquante mille livres de noſtre monnoye.

De l'autre coſté de la ruë où ce college eſt bâti, on voit une autre Pagode appellée *Richourdas* du nom de l'Idole qui eſt dedans ſur l'autel, & plus bas ſur un autre petit autel eſt l'Idole qu'ils appellent *Goupaldas* frere de ce Richourdas. De toutes ces Idoles on ne voit que la face qui eſt de pierre ou de bois noir comme jaïet, horſmis l'Idole de Morli-Ram qui eſt dans la grande Pagode & demeure nuë. Pour ce qui eſt de l'Idole Ram kam qui eſt dans la Pagode du Raja, elle a deux diamans dans les yeux que ce Prince luy a fait mettre avec un gros collier de perle, & un ciel ſur ſa teſte ſoûtenu de quatre pilliers d'argent.

A huit journées de Banarous en tirant droit au Nord on entre dans un païs de montagnes, mais qui dans les intervales donnent lieu à de belles plaines larges quelquefois de deux à trois lieuës. Elles ſont tres fertiles en bled, ris & legumes; mais ce qui incommode & ruine les peuples de cette contrée eſt la quantité d'elefans qui s'y trouvent, & qui mangent une grande partie des legumes & des grains. Si une Caravane paſſe dans ce païs-là où il n'y a point de Carvanſeras, comme elle eſt contrainte de camper en plein champ, elle a aſſez de peine à ſe defendre la nuit de ces elefans qui viennent ſouvent enlever les vivres. Pour les en empeſcher on allume des feux, on tire quantité de coups de mouſquets, & de temps en temps une partie des gens de la Caravane crie à pleine teſte & fait grand bruit pour épouvanter ces animaux. C'eſt en ce païs-là où l'on voit encore une Pagode bien bâtie & fort ancienne, & ornée de pluſieurs figures dedans & dehors, qui ne ſont que des repreſentations de filles & de femmes. Auſſi ne voit-on guere d'hommes aller là en devotion, & à cauſe de cela on la nomme la Pagode des filles. Il y a un autel au milieu comme dans les autres Pagodes, & ſur cét autel une Idole d'or maſſif environ de quatre pieds de haut, laquelle repreſente une fille debout, qu'ils appellent *Ram-Marion*.

Elle a à sa droite un enfant de bout d'argent massif de prés de deux pieds de haut, & ils disent que cette fille vivant sainte-ment cét enfant luy fut amené par des Bramins pour luy apprendre sa creance & ce qui est de bien vivre ; mais qu'au bout de trois ou quatre ans que l'enfant eut demeuré avec cette fille, il devint si sçavant & si habile que tous les Rajas & Princes du païs luy porterent envie, jusques-là qu'une nuit l'un d'eux deroba l'enfant qui n'a jamais esté vû depuis. Cette Idole a à sa gauche au bas de l'autel une autre Idole qui represente un vieillard, qu'ils disent avoir esté le serviteur de Ram-Marion & de l'enfant, & les Bramins portent grande reverence à cette Idole. On n'y vient qu'une fois l'an en devotion, & il faut s'y trouver à un jour prefix qui est le premier de la lune de Novembre, bien qu'ils n'ouvrent la Pagode qu'à la pleine lune. Pendant ces quinze jours il faut que tous les pelerins tant hommes que femmes jeûnent de temps en temps, & se lavent tous les jours par trois fois le corps, sans se laisser un poil en quelque lieu que ce soit, le faisant tomber aisement avec une certaine terre dont ils se frottent.

---

## CHAPITRE XII.

### *Suite de la description des principales Pagodes des Idolatres des Indes.*

APRES les Pagodes de Jagrenate & de Banarous, la plus considerable estoit celle de *Matura* environ à dix-huit costes d'Agra sur le chemin de Dehly. C'est un des plus somptueux édifices de toutes les Indes, & le lieu où il y avoit autrefois le plus grand concours de pelerins ; mais presentement on n'y en voit presque plus, & les Idolâtres ont perdu insensiblement la devotion qu'ils avoient pour cette Pagode, depuis que la riviere de Gemena qui passoit auparavant proche de cette Pagode, a changé de lit, ayant pris son cours à demi-lieüe de là. Car quand ils se sont lavé le corps dans ce fleuve, il leur faut trop de temps pour revenir à la Pagode, & pendant ce temps-là ils pourroient trouver quelque cho-

ſe qui les rendroit ſoüillez & immondes. Bien que cette Pagode qui eſt fort grande, ſoit dans un fond, on la decouvre de plus de cinq on ſix coſtes, le batiment eſtant fort elevé & tres magnifique. Les pierres qu'on y a employées ſont comme rougeâtres, & on les tire d'une grande carriere qui eſt prés d'Agra. Elles ſe fendent comme nos ardoiſes, & l'on en voit de quinze pieds de long & de neuf ou dix de large qui n'ont pas quelquefois ſix doigts d'épaiſſeur, c'eſt à dire qu'on les fend comme l'on veut & ſelon qu'on en peut avoir beſoin, & l'on en fait méme de belles colonnes. Toute la forteresſe d'Agra, les murailles de Jehanabad, la Maiſon du Roy avec les deux Moſquées, & quelques maiſons de Grands-Seigneurs ſont bâties de cette pierre.

Revenons à la Pagode. Elle eſt aſſiſe ſur une grande plate-forme de figure octogone toute revêtue de pierre de taille, au tour de laquelle regnent deux ceintures de toutes ſortes d'animaux en relief & ſur tout de ſinges, dont l'une n'eſt qu'à deux pieds du rez de chauſſée, & l'autre à deux pieds du haut de la plate-forme. On y monte par deux eſcaliers de quinze ou ſeize marches chacun, les marches n'ayant que deux pieds de long, de ſorte que deux perſonnes de front n'y peuvent monter. L'un de ces eſcaliers ſe vient rendre dans le grand-portail de la Pagode, & l'autre derriere le chœur. Mais la Pagode n'occupe guere que la moitié de la plate-forme, l'autre moitié ſervant de grande place au devant. Sa ſtructure eſt en croix comme eſt celle des autres Pagodes, & au milieu s'éleve un gros dôme accompagne de deux autres un peu moindres qui ſont aux coſtez. Au dehors du bâtiment depuis le bas juſqu'au haut on voit quantité de figures d'animaux, comme de beliers, de ſinges, & d'elefans taillez dans la pierre, & tout au tour ce ne ſont que des niches où il y a divers monſtres. Du pied de chacun des trois dômes juſqu'au faite, d'eſpace en eſpace il y a des feneſtres hautes de cinq à ſix pieds, & à chacune une eſpece de balcon où quatre perſonnes peuvent eſtre aſſiſes. Chaque balcon eſt couvert d'une petite voute, & les uns ſont ſoûtenus par quatre colonnes, les autres par huit, mais qui ſont deux à deux & qui s'entretouchent. Autour de ces dômes il y a encore des niches pleines de figures qui repreſentent des demons. L'une a quatre bras, l'autre

quatre jambes ; il y en a qui ont des testes d'hommes sur des corps de bestes avec des cornes & de longues queuës qui leur viennent autour des cuisses. On y voit enfin quantité de figures de singes, & c'est une chose effroyable d'avoir devant les yeux tant de laides representations. La Pagode n'a qu'une porte qui est fort haute, & de costé & d'autre il y a plusieurs colonnes & figures d'hommes & de monstres. Le chœur est fermé par un balustre fait de colonnes de pierre de cinq à six pouces de diametre, & personne n'y peut entrer que les principaux Bramins qui y vont par une petite porte secrete que je n'ay sçû voir. Estant dans cette Pagode je demanday à quelques Bramins qui estoient-là si on pouvoit voir le Grand Ram-Ram, c'est à dire la grande Idole. Ils me repondirent qu'en leur donnant quelque chose ils iroient en demander la permission à leur Superieur, ce qu'ils firent aussi-tost aprés que je leur eus mis dans la main deux roupies. Je n'attendis pas une demi-heure, & les Bramins ayant ouvert une porte qui est en dedans au milieu du balustre (car au dehors il n'y en a point & le balustre est entierement fermé) je vis au travers environ à quinze ou seize pieds de la porte comme un autel carré couvert d'un vieux brocart d'or & d'argent, & au dessus la grande Idole qu'ils appellent *Ram-Ram*. On n'en voit que la teste qui est d'un marbre fort noir, & il y a dans ses yeux comme deux rubis. Tout le corps depuis le cou jusqu'aux pieds est couvert d'une robe de velours rouge avec quelque broderie, & on ne luy voit point de bras. Elle a à ses deux costez deux autres Idoles de deux pieds de haut ou environ & ajustées de méme maniere, sinon que celles cy ont le visage blanc, & on les appelle *Becchor*. Je vis aussi dans cette Pagode une machine de quinze à seize pieds en carré & d'environ douze à quinze pieds de haut, couverte de ces toiles peintes qui representoient toutes sortes de demons. Cette machine estoit posée sur quatre petites rouës, & ils me dirent que c'étoit l'autel portatif, où ils mettoient leur grand Dieu les jours solemnels quand il alloit visiter les autres Dieux, & quand ils le menoient à la riviere avec tout le peuple à leur grande feste.

La quatriéme Pagode est celle de *Tripeti* dans la Province de Carnatica vers la coste de Coromandel & le Cap de Co-

morin. Je la fus voir en allant de Maſlipatan à Indecote pour joindre le Nabab Mirgimola. C'eſt une grande Pagode accompagnée de quantité de petites & de pluſieurs logemens pour les Bramins, ce qui fait parêtre tout cela enſemble comme une ville. Il y a autour pluſieurs étangs, & leur ſuperſtition eſt ſi grande qu'un paſſant n'oſe y prendre de l'eau ſi le Bramin ne la luy donne.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Des pelerinages des Idolatres à leurs Pagodes.*

TOus les Idolâtres qui ſont ſous la domination du Grand-Mogol & d'autres Princes deça & delà le Gange, au moins une fois en leur vie vont en pelerinage à l'une des quatre Pagodes que j'ay nommées, & le plus ordinairement à celle de Jagrenate comme la premiere & la plus conſiderable de toutes, pour y faire leurs devotions. Les Bramins & les gens riches font ce pelerinage bien plus d'une fois : car il y en a qui le font tous les quatre ans, d'autres tous les ſix ou tous les huit, & chargeant les Idoles de leurs Pagodes ſur des brancars ils vont avec leurs Bramins comme en proceſſion à la Pagode pour laquelle ils ont le plus de devotion ; mais c'eſt le plus ſouvent comme j'ay dit à celle de Jagrenate, & méme à celle de Banarous, parce que toutes les deux ſont ſur le Gange dont l'eau leur eſt en particuliere veneration.

Ce pelerinage ne ſe fait pas comme en noſtre Europe un à un ou deux à deux ; mais ils s'aſſemblent toute une ville ou pluſieurs villages pour marcher de compagnie. Les pauvres qui viennent de loin & quelquefois de trois ou quatre cens lieuës, & qui avec toute l'épargne qu'ils ont faite pour cela durant leur vie ne pourroient ſoûtenir les frais du voyage, ſont aſſiſtez par les riches qui employent à ces charitez de tres-grandes ſommes. Chacun marche ſelon ſa qualité & ſes moyens, les uns en Pallekis ou brancars, d'autres en caroſſe ; & les pauvres les uns à pied & les autres ſur des bœufs, la mere portant l'enfant & le pere les uſtenſiles pour cuire.

Le Dieu qu'ils portent en proceſſion du lieu d'où ils partent par maniere de viſite & de reſpect qu'il va rendre au grand Ram-Ram, repoſe de ſon long dans un riche Pallekis couvert de brocart d'or & d'argent avec des franges, le matelas & le couſſin de méme étofe ſous la teſte les pieds & les coudes, comme nous voyons aux effigies de nos tombeaux. Les Bramins diſtribuent aux plus conſiderables de la troupe des evantails, dont le manche a ſept ou huit pieds de long couvert de lames d'or ou d'argent, l'évantail tenant au bout en forme d'une grande pelle de four de deux à trois pieds de diametre, & du méme brocart que le Pallekis. Il eſt entouré de plumes de paon pour donner plus de vent, à quoy ils ajoûtent quelquefois des ſonnetes pour rendre une eſpece de muſique; & il y a d'ordinaire cinq ou ſix de ces evantails qui ſervent à chaſſer les moûches de deſſus le viſage de l'Idole, ceux qui les tiennent ſe relayant de temps en temps, de méme que ceux qui portent le Pallekis, afin que pluſieurs puiſſent avoir part à cét honneur. Cette coûtume ne doit pas nous parétre plus étrange que celle que j'ay vû pratiquer en Saxe & en pluſieurs autres endroits d'Allemagne, où pendant qu'on prononce dans l'Egliſe l'oraiſon funebre pour un homme ou une femme qui repoſent de leur long dans une biere qui eſt découverte, des gens de coſté & d'autre l'éventent à toute-heure quand c'eſt en eſté pour chaſſer les moûches qui volent ſur le viſage du défunt, qui n'a alors non plus de ſentiment qu'une Idole.

L'an 1653. eſtant en chemin de Golconda pour Surate avec Monſieur d'Ardilliers de qui j'ay parlé ailleurs, nous rencontrâmes prés de Dultabat plus de deux mille perſonnes, tant hommes que femmes & enfans, qui venoient du coſté de Tatta avec leur Idole qu'ils portoient ſur un riche Pallekis, & c'eſtoit pour aller viſiter la grande Idole de la Pagode de Tripeti. Cette Idole eſtoit couchée ſur un matelas de velours rouge cramoiſi, & la couverture & les couſſins eſtoient de la méme étofe. Le bambouc ou bâton qui ſert à porter le Pallekis eſtoit couvert de brocart d'or & d'argent, & nul autre que les Bramins n'avoit la permiſſion d'en approcher. Nous vîmes paſſer cette longue proceſſion, & ce ne fut pas ſans avoir beaucoup de compaſſion de l'aveuglement de ce pauvre peuple.

Voicy les figures de leurs plus fameuſes Idoles, ayant eu la curioſité de les faire deſſigner ſur les lieux.

---

## CHAPITRE XIV.

### *De diverſes coûtumes des Idolatres des Indes.*

LEs Bramins ont beaucoup de connoiſſance de l'Aſtrologie, & ſçavent prédire aux peuples les eclipſes du ſoleil & de la lune. Le 2. de Juillet 1666. à une heure aprés midy il y eut à Patna ville du Royaume de Bengala une eclipſe de ſoleil. C'eſtoit une choſe prodigieuſe de voir alors la multitude de gens, tant hommes que femmes & enfans, qui accouroient de toutes parts pour ſe laver le corps dans le Gange. Mais il faut qu'ils commencent ce lavement trois jours avant qu'on voye l'eclipſe, pendant leſquels ils ſont jour & nuit au bord du fleuve à appreſter toute ſorte de ris, de laitages & de confitures pour jetter aux poiſſons & aux crocodiles qui ſont dans cette riviere, auſſi-toſt que les Bramins le leur ordonnent & qu'ils connoiſſent que c'eſt la bonne-heure. Quelque éclipſe que ce ſoit, ou de ſoleil ou de lune, auſſi-toſt qu'elle paroît les Idolâtres ont accoûtumé de caſſer toute la vaiſſelle de terre qui leur ſert pour le ménage & de n'en pas laiſſer une piece en ſon entier, ce qui fait un terrible bruit dans une ville.

Chaque Bramin a ſon livre de magie, où il y a quantité de cercles & demi-cercles, de carrez & de triangles, & pluſieurs ſortes de chiffres. Puis ſur la terre ils font diverſes figures, & quand ils voyent que la bonne-heure eſt venuë ils ſe mettent tous à crier au peuple qu'il jette les vivres dans le Gange. Il ſe fait alors un bruit horrible de tambours, de clochetes, & de grandes plaques faites à peu pres du méme métail de nos cloches, leſquelles ils frapent l'une contre l'autre; & auſſi-toſt que les vivres ſont dans la riviere il faut que tout le peuple y entre, ſe frotant toûjours & ſe lavant le corps juſqu'à ce que l'éclipſe ſoit paſſée. Comme cette éclipſe parut au temps que le Gange a accoûtumé d'eſtre fort bas aprés que les

pluyes

pluyes qui durent depuis le mois de Juillet jusques à la fin d'Octobre se sont écoulées, plus de trois lieuës au dessus de la ville & au dessous & tant que la largeur de la riviere se pouvoit étendre, on ne voyoit que des testes sur l'eau. Pour ce qui est des Bramins ils demeurent en terre pour recevoir les plus riches & ceux qui leur donnent le plus, pour leur essuïer le corps & leur donner du linge sec dont ils se couvrent le ventre. Ensuite ils les font asseoir dans une chaise au lieu où les plus aisez de ces Idolâtres ont fait apporter quantité de froment, de ris, & de toutes sortes de legumes, avec du lait, du beurre, du sucre, de la farine & du bois. Devant cette chaise le Bramin fait une place fort nette d'environ cinq à six pieds en quarré; aprés quoy il prend de la bouze de vache detrempée dans un grand bassin tirant sur le jaune, pour en froter par tout cette place de peur que quelque fourmi n'y vienne & ne soit brûlée. Car s'il se pouvoit ils feroient leurs ceremonies sans brûler du bois, & pour cuire leurs vivres ils ne se servent ordinairement que de bouze de vache. Quand ils sont contraints de se servir de bois ils prennent bien garde qu'il n'y ait dedans quelque ver ou autre insecte, de peur comme je l'ay remarqué ailleurs, que dans la créance qu'ils ont du passage des ames dans divers corps, il n'y eût quelque ame de leurs parens ou amis qui brûlât avec cette petite beste. Dans cette place qu'ils ont si bien nettoyée ils tracent plusieurs sortes de figures, comme des triangles & demi triangles, des ovales & demi ovales, ce qu'ils font avec de la chaux qui est en poussiere. Sur chaque figure ils mettent un peu de fiente de vache avec deux ou trois petites branches de bois, que l'on frote bien depeur qu'il ne reste dessus aucun insecte; & sur chacune de ces branches ils mettent à l'une du bled, à l'autre du ris, aux autres des legumes, & de toutes les sortes de vivres qu'ils ont. Puis ayant jetté sur chaque tas quantité de beurre & y ayant mis le feu, selon qu'ils voyent la flame qui en sort ils jugent s'il y aura cette année-là abondance de bled, ou de ris, & ainsi du reste.

A la pleine lune de Mars ils ont une feste solemnelle pour leur Idole qui est en forme de serpent, & dont j'ay parlé au premier livre de ces relations des Indes. Cette feste dure neuf jours, & quand elle arrive ils demeurent tout ce temps-là sans

rien faire, tant hommes que beſtes, la pluſpart deſquelles ils enjolivent en leur faiſant des cercles autour des yeux avec du vermillon dont ils colorent auſſi toute la corne, & quand ils ont quelque particuliere amitié pour l'animal ils y ajoûtent des feüilles de faux clinquant. Tous les matins ils adorent l'Idole, & les filles vont danſer autour durant une heure au ſon des flutes & des tambours, aprés quoy ils mangent tous enſemble, & ſe réjoüiſſent juſqu'au ſoir qu'ils vont encore adorer l'Idole & danſer à l'entour.

Bien que ce ne ſoit pas la coûtume des Idolâtres d'uſer d'aucune forte boiſſon, toutefois durant toute cette feſte ils boivent du vin de palme, & de l'eau de vie qui ſe fait du méme vin dans des villages éloignez des grands chemins, parce que les Gouverneurs Mahometans ne ſouffrent pas qu'on en faſſe, ni que l'on vende du vin qu'on pourroit avoir apporté de Perſe ou d'ailleurs. Cette eau de vie ſe fait de cette maniere. Ils prennent un grand vaiſſeau de terre verni par dedans qu'ils appellent *Martavane*, & il y en a de differentes grandeurs. Sur un de ces vaiſſeaux qui tiendra trois cens pintes de Paris de ce vin de palme, ils mettront cinquante ou ſoixante livres de ſucre noir qui n'eſt pas raffiné & qui paroît comme de la cire jaune, avec environ vingt livres d'une groſſe écorce noire de certaine épine, à peu prés comme celle dont nos Conroyeurs ſe ſervent en Europe pour accommoder leurs cuirs. Cette écorce ſert à faire boüillir le vin de palme, ce qui ſe fait dans quatre ou cinq jours comme nos vins nouveaux, & juſques à ce que cette douceur ſe convertiſſe en aſpreté pareille à celle de nos poires ſauvages. Alors ils diſtillent le tout, & ſelon le goût qu'ils luy veulent donner ils jettent dans une chaudronnée, ou un petit ſac de clou de girofle, ou trois ou quatre poignées d'anis, ou de la fleur de muſcade, & ils ont de grands chaudrons qui leur ſervent d'alembic. Ils donnent à cette eau de vie la force qu'ils veulent, & ayant pris plaiſir un jour d'en diſtiller moy-méme, j'en emplis dix de ces bouteilles qui viennent d'Angleterre dont le verre eſt de l'épaiſſeur d'un écu blanc, qui tiennent environ quatre pintes de Paris chacune, & dans leſquelles s'apportent les vins qu'on veut conſerver. Mais toute la nuit cette eau de vie ayant petillé dans les bouteilles, je les trouvay feſlées le lendemain de la force de la liqueur.

Estant à Agra l'an 1642. il y arriva une chose assez étrange. Un Idolâtre appellé *Voldas* Courtier des Hollandois de l'âge de soixante & dix ans ou environ eut nouvelle que le Grand Bramin ou le Grand Prestre de la Pagode de Matura estoit mort. Aussi-tost il fut trouver le Chef de la loge des Hollandois pour le prier de voir ses comptes & de les finir, parce, luy dit-il, que leur Grand-Prestre estant mort il vouloit aussi mourir pour aller servir ce saint-homme en l'autre monde. Si-tost que ses comptes eurent esté vûs il entra dans son carosse accompagné de quelques parens qui le suivirent, & comme il n'avoit ni bû ni mangé depuis qu'il avoit eu cette nouvelle, il mourut en chemin n'ayant jamais voulu prendre de nourriture.

Les Idolâtres des Indes ont cette coûtume, que quand quelqu'un baille ils font claquer leurs doigts, en criant par plusieurs fois *Ginarami*, c'est à dire, souvien-toy de Narami, qui passe parmi ces Idolâtres pour un grand-saint. Ils disent que ce claquement de doigts ne se fait que pour empescher que quelque mauvais esprit n'entre dans le corps de celuy qui baille.

Comme j'estois à Surate l'an 1653. on amena au Gouverneur un de ces soldats appellez *Raspoutes* qui avoit sur son cheval deux ou trois pieces de toile, pour en payer la doüane. Ce Raspoute d'un ton ferme demanda hardiment au Gouverneur, si un soldat qui avoit servi le Roy toute sa vie devoit payer la doüane de deux ou trois méchantes pieces de toile qui ne valoient pas quatre ou cinq roupies, & luy dit que c'étoit pour habiller sa femme & ses enfans. Le Gouverneur picqué de ce discours l'appella *Bethico*, c'est à dire fils de putain, ajoûtant que quand il seroit Prince il luy feroit payer les droits du Roy. Alors le soldat outré de cette injure fit semblant de tirer de l'argent pour payer ce que l'on luy demandoit, & s'avançant vers le Gouverneur luy donna sept ou huit coups de son poignard dans le ventre dont il mourut, & le soldat fut taillé en pieces sur le champ par les valets.

Bien que ces Idolâtres soient dans le dernier aveuglement pour la connoissance du vray Dieu, cela n'empesche pas que selon nature ils ne vivent en beaucoup de choses moralement bien. Quand ils sont mariez ils faussent rarement la foy à

leurs femmes, l'adultere eſt fort rare parmi eux, & l'on n'entend point parler de Sodomie. Ils marient leurs enfans des l'âge de ſept à huit ans depeur qu'ils ne s'abandonnent à ce peché, & voicy en peu de mots les ceremonies qu'ils obſervent dans leurs mariages. La veille des nopces l'époux accompagné de tous ſes parens va au logis de l'épouſe avec une paire de gros braſſelets de l'épaiſſeur de deux doigts, mais qui ſont creux par dedans & de deux pieces, avec une charniere au milieu pour les ouvrir. Selon la richeſſe de l'époux ces braſſelets ſont plus ou moins riches, ou d'or, ou d'argent, ou de leton, ou d'eſtain, & les plus pauvres n'en ont que de plomb. L'époux eſtant arrivé met un de ces braſſelets à chaque jambe de ſon épouſe, pour montrer qu'il la tient deſormais enchaînée & qu'elle ne peut plus s'éloigner de luy. Le lendemain on prépare le feſtin au logis de l'époux où tous les parens de part & d'autre ſe trouvent, & ſur les trois heures aprés midy on y amene l'épouſe. Pluſieurs Bramins s'y rendent auſſi, & leur Superieur faiſant approcher la teſte de l'époux contre celle de l'épouſe, prononce pluſieurs paroles en leur jettant toûjours de l'eau ſur la teſte & ſur le corps. Puis on apporte ſur des plats ou ſur de grandes feüilles de figuier pluſieurs ſortes de mets & des pieces d'étofe & de toile, & le Bramin demande à l'époux ſi tant que Dieu luy donnera quelque choſe il n'en fera pas part à ſa femme, & s'il ne tâchera pas de la nourrir par ſon travail? Quand il a dit, oüi, ils vont tous s'aſſeoir au feſtin que l'on leur a préparé, & où chacun mange à part. Selon que l'époux eſt riche & qu'il a du credit parmi les Grands, les noces ſe font avec pompe & avec grande dépenſe. Il eſt monté ſur un élefant & ſon épouſe dans un chariot, tous ceux qui les accompagnent ayant un flambeau à la main. Il emprunte de plus pour cette pompe, tant du Gouverneur du lieu, que d'autres Grands Seigneurs de ſes amis autant d'Elefans qu'il peut & de chevaux de parade, & on le promene ainſi une partie de la nuit avec des feux d'artifice que l'on jette par les ruës & dans les places. Mais une des plus grandes dépenſes qui ſe fait eſt en eau du Gange pour ceux qui en ſont quelquefois éloignez de trois ou quatre cens lieuës; car comme cette eau leur eſt ſacrée & qu'ils en boivent par devotion, il faut qu'elle leur ſoit apportée de ſi loin par des

Bramins, & dans des vaisseaux de terre vernis par dedans que le Grand Bramin de Jagrenate a emplis luy-même de l'eau la plus nette de la riviere, & ausquels ensuite il applique son cachet. On ne donne à boire de cette eau que sur la fin du repas comme j'ay dit cy-devant, on en verse à chacun des conviez trois ou quatre tasses, & plus l'époux en fait boire plus il est estimé brave & magnifique. Cette eau venant de si loin, & le Grand Bramin se faisant payer certain tribut pour chaque pot qui est tout rond & tient environ autant qu'un de nos seaux, il s'en consume quelquefois à une noce pour deux ou trois mille roupies.

Le 8. Avril comme j'estois en Bengala dans une ville qui s'appelle *Malde*, les Idolâtres firent une grande feste qui leur est particuliere en ce lieu-là. Ils sortent tous de la ville, & vont attacher des crochets de fer aux branches de plusieurs arbres, où quantité de ces pauvres gens se vont accrocher, les uns par les deux costez, & d'autres par le milieu du dos. Ces crochets leur entrent dans le corps, & ils demeurent pendus, les uns une heure, & les autres deux, jusqu'à ce que la pesanteur du corps leur leve la chair estant contraints alors de se retirer. C'est une chose surprenante de ne voir pas sortir une goute de sang de cette chair entamée, & de n'en voir pas même paroître sur le crochet; & dans deux jours ils sont entierement gueris par des medicamens que leur donnent leurs Bramins. Il y en a d'autres à cette feste qui se font un lit de pointes de fer & qui se couchent dessus, ces pointes leur entrant bien avant dans la chair; & pendant que les uns & les autres sont en cette penitence, tous leurs parens & amis leur apportent des presens, comme du betlé, de l'argent, ou quelque piece de toile. Quand la penitence est achevée le penitent prend tous ces presens & les distribuë aux pauvres sans en vouloir profiter. Je demanday à quelques-uns de ces gens là pourquoy ils faisoient cette feste & ces penitences, & ils me répondirent tous que c'estoit en memoire du premier homme qu'ils nomment Adam comme nous.

J'ajoûteray encore icy l'exemple d'une étrange sorte de penitence que je vis en remontant le Gange le douziéme de May 1666. On avoit préparé au bord de la riviere une place bien nette, dans laquelle un de ces pauvres Idolâtres estoit con-

damné à se mettre à terre plusieurs fois le jour, appuïé seulement sur les deux pieds & sur les deux mains, & baisant la terre par trois fois avant que de se relever, sans oser la toucher du reste du corps. Quand il se relevoit il falloit que ce fût sur le pied gauche ayant le pied droit en l'air, & tous les matins pendant une lune entiere avant que de boire ni manger, il estoit obligé de se mettre cinquante fois de suite en cette posture, & par consequent de baiser la terre cent cinquante fois. On me dit que les Bramins luy avoient enjoint cette penitence pour avoir laissé mourir une vache dans son logis, & ne l'avoir pas mené mourir au bord de l'eau selon la coûtume pour estre lavée en mourant.

En voicy encore une autre assez bizarre. Quand un Idolâtre vient à perdre quelque piece ou quelque somme d'or, soit par mégarde, soit que l'on la luy dérobe, il est tenu de porter autant qu'il a perdu au Grand Bramin; car s'il ne le fait pas & qu'on vienne à le sçavoir, il est chassé honteusement de sa Caste par politique pour les rendre soigneux.

Au delà du Gange en tirant au Nord vers les montagnes de Naugrocot, il y a deux ou trois Rajas qui comme leurs peuples ne croyent ni Dieu ni diable. Leurs Bramins ont un certain livre qui contient leur créance & qui n'est rempli que de sottises, dont l'Auteur qui s'appelle *Baudou* ne donne point de raison. Ces Princes sont vassaux du Grand-Mogol & luy payent tribut.

Enfin pour derniere remarque & pour finir ce chapitre, je diray que tous les Malavares en general conservent soigneusement les ongles de leur main gauche, & laissent croître leurs cheveux comme les femmes. Ces ongles qui sont longs quelquefois d'un demi doigt leur servent de peigne n'en ayant point d'autres que cela; & c'est de cette main gauche qu'ils font toutes les choses viles, ne touchant jamais leur visage ni ce qu'ils mangent que de la main droite.

Je viens maintenant à quelques remarques que j'ay faites dans mes voyages sur plusieurs Royaumes qui sont au Nord & au Levant des Etats du Grand-Mogol, comme sont ceux de Boutan, de Tipra, d'Asen & de Siam, dont je ne croy pas que nos Europeans ayent encore beaucoup de connoissance; & je parlerois aussi du Royaume de Tunquin, si je n'apre-

nois que deux differens Auteurs en ont rempli deux volumes.

---

## CHAPITRE XV.

### *Du Royaume de Boutan d'où viennent le musc, la bonne rhubarbe, & quelques fourrures.*

LE Royaume de *Boutan* est de fort grande étenduë, mais nous n'avons pû encore en avoir une exacte connoissance. Voicy ce que j'en ay pû apprendre dans plusieurs voyages que j'ay faits aux Indes de quelques gens du païs qui en sortent pour trafiquer; mais je m'en suis mieux instruit cette derniere fois que je n'avois fait auparavant, m'estant trouvé à Patna la plus grande ville de Bengala & la plus fameuse pour le negoce, dans le temps que les marchands de Boutan y viennent pour vendre leur musc. Pendant les deux mois que j'y demeuray je leur en achetay pour vingt-six mille roupies, l'once en vessie me revenant à quatre livres quatre sols de nostre monnoye, & hors de vessie à huit francs; & n'estoit les doüanes qu'il faut payer des Indes jusqu'en Europe il y auroit un grand profit sur le musc. La plus excellente rhubarbe vient aussi du Royaume de Boutan, il y croît de la semencine qui est la poudre aux vers & d'autres sortes de drogues, & l'on en apporte aussi de belles fourrures. Mais pour ce qui est de la rhubarbe on risque beaucoup à la transporter quelque chemin que l'on veüille prendre. Car si l'on va par le nord en tirant vers Caboul l'humidité la gaste, & si l'on prend la route du midy comme le chemin est long les pluyes qui peuvent survenir sont encore plus à craindre; de sorte qu'il n'y a point de marchandise qui soit plus sujette à estre gâtée & qui demande plus de soin que celle-là.

Pour ce qui est du musc, pendant les chaleurs le marchand n'y trouve pas son compte, parce qu'il devient trop sec & qu'il perd de son poids. Comme cette marchandise paye d'ordinaire vingt-cinq pour cent de doüane à *Gorrochepour* derniere ville des Estats du Grand Mogol du costé du Royaume de

Boutan bien qu'il s'étende encore cinq ou ſix lieuës plus loin, quand les marchands Indiens ſont en cette ville ils vont trouver d'abord le Doüanier, & luy diſent qu'ils vont au Royaume de Boutan, l'un pour acheter du muſc, l'autre de la rhubarbe, chacun declarant la ſomme qu'il veut employer, ce que le Doüanier met ſur ſon regiſtre avec le nom du marchand. Alors les marchands au lieu de vingt-cinq pour cent que l'on devroit donner accordent à ſept ou huit, & prennent un certificat du Doüanier ou du Cadi, afin qu'à leur retour on ne leur demande pas davantage. S'il arrive qu'ils ne puiſſent obtenir du Doüanier une honneſte compoſition ils prennent un autre chemin, qui eſt veritablement bien long & bien incommode, à cauſe des montagnes qui ſont preſque toûjours couvertes de neiges, & que dans le païs-plat il y a de grands deſerts à traverſer. Il faut qu'ils aillent juſqu'à la hauteur de ſoixante degrez, & puis qu'ils tournent vers le couchant juſques à Caboul qui eſt au quarantiéme; & c'eſt en cette ville-là que la Caravane ſe ſepare, une partie allant à Balch, & l'autre dans la grande Tartarie. C'eſt où ceux qui viennent de Boutan troquent leurs marchandiſes contre des chevaux, des mulets, & des chameaux; car il y a peu d'argent en ces païs-là. Puis ces Tartares apportent ces marchandiſes dans la Perſe juſqu'à Ardeüil & à Tauris; ce qui fait croire à pluſieurs Europeans que la rhubarbe & la ſemancine viennent de Tartarie. Il eſt bien vray qu'il en vient de la rhubarbe; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ne ſoit ſi bonne que celle du Royaume de Boutan, & elle eſt bien plûtoſt corrompuë, la rhubarbe ſe mangeant d'elle méme par le cœur. Les Tartares remportent de Perſe des étofes de ſoye de peu de valeur qui ſe font à Tauris & à Ardeüil, & quelques draps d'Angleterre & de Hollande que les Armeniens vont prendre à Conſtantinople & à Smyrne où on les apporte de l'Europe. Une partie des marchands qui viennent de Boutan & de Caboul va à Candahar & delà à Iſpahan, & ceux-cy d'ordinaire remportent du corail en grains, de l'ambre jaune, & du lapis travaillé en grains quand ils en peuvent trouver. Les autres marchands qui vont du coſté de Multan, de Lahor, & d'Agra remportent des toiles, de l'indigo, & quantité de grains de cornaline & de cryſtal. Enfin ceux qui retournent par Gorrochepour

&

& qui ſont d'accord avec le Doüanier, remportent de Patna & de Daca du corail, de l'ambre jaune, des braſſelets d'écaille de tortuë & d'autres de coquilles de mer, avec quantité de pieces rondes & carrées de la grandeur de nos pieces de quinze ſols, qui ſont auſſi d'écaille de tortuë & de ces mémes coquilles. Comme j'eſtois à Patna quatre Armeniens qui avoient déja fait un voyage au Royaume de Boutan, venoient de Dantzic, où ils avoient fait faire quantité de figures d'ambre jaune qui repreſentoient toutes ſortes d'animaux & de monſtres, qu'ils alloient porter au Roy de Boutan, qui de méme que ſon peuple eſt grandement Idolâtre, pour mettre dans ſes Pagodes. Où les Armeniens trouvent quelque choſe à gagner ils ne font point de ſcrupule de fournir de matiere à l'Idolatrie, & ils me dirent que s'ils avoient pû faire faire l'Idole que le Roy leur avoit recommandé ils ſe ſeroient enrichis. C'eſtoit de faire faire une teſte en forme de monſtre, qui eût ſix cornes, quatre oreilles, & quatre bras avec ſix doigts à chaque main, le tout d'ambre jaune, mais qu'ils n'avoient pas trouvé des pieces aſſez groſſes pour cela. Je crus plûtoſt que l'argent leur avoit manqué; car il ne paroiſſoit pas qu'ils en euſſent beaucoup, & d'ailleurs c'eſt un infame commerce de fournir des inſtrumens d'Idolâtrie à ce pauvre peuple.

Venons maintenant au chemin qu'il faut tenir pour ſe rendre de Patna au Royaume de Boutan, à quoy la Caravane employe trois mois. Elle part d'ordinaire de *Patna* ſur la fin de Decembre, & arrive le huitiéme jour à *Gorrochepour*. C'eſt comme j'ay dit la derniere ville de ce coſté-là des Eſtats du Grand-Mogol, & où les marchands font leurs proviſions pour une partie du voyage. *De Gorrochepour* juſques au pied des hautes montagnes il y a encore huit ou neuf journées, pendant leſquelles la Caravane ſouffre beaucoup, parce que tout le païs eſt plein de foreſts où il y a quantité d'Elefans ſauvages, & il faut que les marchands au lieu de ſe repoſer la nuit ſe tiennent ſur leurs gardes, en faiſant de grands feux & tirant leurs mouſquets pour épouvanter ces animaux. Comme l'Elefant marche ſans bruit il ſurprend le monde, & eſt auprés de la Caravane avant que l'on s'en ſoit apperçû. Ce n'eſt pas qu'il vienne pour faire du mal à l'homme, & il ſe contente d'emporter les vivres dont il ſe peut ſaiſir, comme un ſac de

ris ou de farine, ou un pot de beurre dont il y a toûjours grande provision. On peut aller de Patna jusqu'au pied de ces montagnes dans les carosses des Indes ou en Pallekis; mais on se sert ordinairement de bœufs, de chameaux & de chevaux du païs. Ces chevaux de leur nature sont si petits que quand un homme est dessus il s'en faut peu que ses pieds n'aillent à terre; mais d'ailleurs ils sont forts & vont tous l'ambe, faisant jusqu'à vingt lieuës d'une traite, & ne mangeant & ne buvant que fort peu. Il y a de ces chevaux qui coûtent jusques à deux cens écus, & quand on entre dans les montagnes on ne peut plus se servir que de cette seule voiture, & il faut quiter toutes les autres qui y seroient inutiles à cause de quantité de passages qui sont trop étroits. Les chevaux méme quoy que forts & petits ont souvent de la peine à en sortir, & c'est pour cette raison comme je diray bien-tost, qu'on a ordinairement recours à d'autres expediens pour traverser ces hautes montagnes.

A cinq ou six lieuës au delà de *Gorrochepour* on entre sur les terres du Raja de *Nupal*, qui vont jusqu'aux frontieres du Royaume de Boutan. Ce Prince est vassal du Grand-Mogol, & luy envoye tous les ans un Elefant pour tribut. Il fait sa residence dans la ville de *Nupal* de laquelle il prend le nom, & il y a fort peu de negoce & d'argent dans son païs qui n'est que de bois & de montagnes.

La Caravane estant donc arrivée au pied des hautes montagnes connuës aujourd'huy sous le nom de *Naugrocot*, & que l'on ne peut passer en moins de neuf ou dix jours, comme elles sont fort hautes & fort étroites avec de grands précipices, quantité de gens descendent de divers lieux, & la plus grande partie est de femmes & de filles qui viennent faire marché avec ceux de la Caravane pour porter les hommes, les marchandises, & les provisions au delà de ces montagnes. Voicy la maniere dont elles s'y prennent. Ces femmes ont un bourlet sur les deux épaules, auquel est attaché un gros coussin pendant sur le dos sur lequel l'homme est assis. Elles sont trois femmes qui se relayent pour porter un homme tour à tour, & pour ce qui est du bagage & des provisions on les charge sur des boucs qui portent jusqu'à cent cinquante livres. Ceux qui veulent mener des chevaux dans ces monta-

tagnes ſont ſouvent obligez dans des paſſages étroits & dangereux de les faire guinder avec des cordes ; & c'eſt comme j'ay dit pour cette difficulté, qu'on ne ſe ſert méme guere de chevaux dans ce païs-là. On ne leur donne à manger que le matin & le ſoir. Le matin on prend une livre de farine avec demi-livre de ſucre noir & demi-livre de beurre, & on pêtrit tout cela enſemble avec de l'eau pour le donner au cheval. Le ſoir il faut qu'il ſe contente d'un peu de poids cornus caſſez & trempez demi-heure dans l'eau ; & voila en quoy conſiſte toute leur nourriture en vingt-quatre heures. Ces femmes qui portent les hommes ne gagnent chacune que deux roupies en ces dix jours de traverſe, & l'on en paye autant pour chaque quintal que portent les boucs ou les chevres, & pour chaque cheval que l'on veut faire mener.

Aprés qu'on a paſſé ces montagnes, on a pour voitures juſques à Boutan des bœufs, des chameaux & des chevaux, & méme des Pallekis pour ceux qui veulent aller plus à leur aiſe. Le païs eſt bon, & il y croiſt du bled, du ris, des legumes & du vin en abondance. Tout le peuple tant hommes que femmes, va habillé l'eſté de groſſe toile de coton ou de chanvre, & l'hyver de gros drap qui eſt preſque du feutre. La coëffure pour l'un & pour l'autre ſexe eſt un bonnet fait à peu prés comme ces bonnets à l'Angloiſe qu'on appelle Bouquin-kans, & il y a autour pour ornement des dents de porc, avec des morceaux ronds & carrez d'ecaille de tortuë de la grandeur d'une de nos pieces de quinze ſols, les plus riches y entremélant des grains de corail ou d'ambre-jaune, de quoy leurs femmes ſe font auſſi des colliers. Les hommes comme les femmes portent des braſſelets au bras gauche ſeulement, & depuis le poignet juſqu'au coude. Ceux des femmes ſont fort étroits, & ceux des hommes larges de deux doigts. Ils ont à leur col un cordon de ſoye où ils pendent un grain de corail ou d'ambre-jaune, ou une dent de porc qui leur vient ſur l'eſtomac ; & à leur coſté gauche ils ont des ceintures où pendent encore à des attaches de ces mémes grains de corail ou d'ambre, ou des dents de porc. Bien qu'il ſoient grands Idolâtres ils, mangent de toute ſorte de viande, horſmis de la vâche qu'ils adorent comme mere nourrice de tous les hommes, & ils ſont grand amateurs d'eau de vie. Ils obſervent auſſi quel-

ques ceremonies des Chinois; car aprés avoir donné à manger à leurs amis, le repas eſtant fini ils brûlent de l'ambre-jaune, quoy qu'ils n'adorent pas le feu comme les Chinois. J'ay dit ailleurs la raiſon pourquoy les Chinois brûlent de l'ambre à l'iſſue de leurs feſtins, ce qui rend cette marchandiſe de bon debit dans la Chine. Dans Patna méme des morceaux d'ambre-jaune qui ne ſont pas travaillez, de la groſſeur d'une bonne noix bien nets & d'une belle couleur, ſont achetez par ces marchands de Boutan juſqu'à trente-cinq & a quarante roupies la Serre; & la ſerre tant de l'ambre-jaune, que de l'ambre-gris, du muſc, du corail, de la rubarbe & d'autres drogues eſt neuf onces de nôtre poids. Le ſalpêtre, le bled, le ris le ſucre & autres denrées ſe vendent auſſi par ſerres dans le Bengala; mais cette ſerre eſt de ſoixante-douze de nos livres à ſeize onces la livre, & quarante Serres font une men, qui viendroit à deux mille huit cent quatre-vingt livres poids de Paris. Quand je partis de ce païs-là la men de ris ſe donnoit pour deux roupies.

Pour revenir à l'ambre-jaune pour un morceau d'une ſerre ou de neuf onces ſelon ſa couleur & ſa beauté on aura depuis deux cent cinquante juſques à trois cent roupies, & les autres morceaux ſe payent de méme à proportion de leur groſſeur & de leur beauté. Le corail brut ou travaillé en grains ſe vend avec aſſez de profit; mais ils aiment mieux le brut, par ce qu'ils le façonnent à leur mode, & le plus ſouvent ce ſont les femmes & les filles qui s'employent à ce travail. Elles travaillent auſſi en grains de criſtal & d'agate, & les hommes font des braſſelets d'ecaille de tortue & de coquilles de mer, comme auſſi de ces petits morceaux de la méme écaille ronds & carrez dont j'ay parlé plus haut, & que tous les peuples du coſté du Nord, tant hommes que femmes, filles & garçons, pendent à leurs cheveux & à leurs oreilles. Il y a dans Patna & dans Daca plus de deux mille perſonnes qui s'occupent à ces ouvrages, & tout cela ſe tranſporte aux Royaumes de Boutan, d'Aſem, de Siam, & autres païs au Nord & au Levant des Eſtats du Grand-Mogol.

Pour ce qui eſt de la ſemencine ou poudre aux vers, on ne peut pas la recüeillir comme on fait les autres graines. C'eſt une herbe qui croiſt dans les prez & qu'il faut laiſſer meurir;

& le mal eſt que lorſqu'elle approche de ſa maturité le vent en fait tomber une grande partie entre les herbes où elle ſe perd toute, & c'eſt ce qui la rend chere. Comme on n'oſe la toucher de la main, parce qu'elle en ſeroit plutoſt gâtée, & que méme quand on en fait la montre, on la prend dans une écuelle, quand on veut recüeillir ce qui eſt demeuré de reſte dans l'epy, voicy de quelle adreſſe on ſe ſert. Ils ont deux paniers à anſes, & en marchant dans ces prez ils font aller un des paniers de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite comme s'ils fauchoient l'herbe, laquelle toutefois ils ne prennent que par le haut, c'eſt à dire que par l'epy, & toute la graine tombe ainſi dans les paniers. Il croît auſſi de la ſemencine dans la Province de Kerman, mais elle n'eſt pas ſi bonne que celle de Boutan, & il n'y en a méme que ce qu'il en faut pour le païs. Cette graine ne ſert pas ſeulement pour chaſſer les vers des corps des enfans; mais les Perſans & tous les peuples qui ſont vers le Nord, & méme les Anglois & les Hollandois s'en ſervent comme d'anis pour mettre dans les dragées.

Pour ce qui eſt de la rubarbe, on ſçait que c'eſt une racine que l'on coupe par morceaux; on en enfile dix ou douze enſemble, & puis on les fait ſecher.

Si les peuples de Boutan avoient autant d'adreſſe que les Moſcovites pour tuer la Martre, on pourroit auſſi tirer de ce païs-là quantité de riches fourrures, vû qu'il y a quantité de ces animaux. Dés que l'animal montre la teſte hors de ſon trou, les Moſcovites qui ſont au guet ne le manquent pas, & ils le tirent d'ordinaire dans le nez ou dans les yeux; car ſi on le tiroit dans le corps, la peau n'en vaudroit rien à cauſe du ſang qui ſort de la playe, & qui fait tomber le poil qui en eſt moüillé.

Le Roy de Boutan a toûjours ſept ou huit mille hommes pour ſa garde. Ce ſont gens qui ont pour armes l'arc & la fleche, & la plus part ont auſſi la hache & la rondache, avec une pointe de l'autre coſté comme un marteau d'armes. Il y a long-temps qu'ils ont l'uſage du mouſquet & du canon qui eſt de fer, comme auſſi de la poudre qui a le grain long & qui eſt extraordinairement forte. Ils m'ont aſſuré que l'on voit ſur leurs canons des chifres & des lettres qui y ſont depuis plus de

cinq cens ans. Ils ne sortent point du Royaume sans la permission expresse du Gouverneur, & n'oseroient emporter un mousquet si leurs plus proches parens ne répondent qu'il sera fidelement rapporté. Sans cette difficulté j'en aurois apporté un, par ce que les caracteres qui estoient sur le canon, comme me l'assuroient ceux qui les pouvoient lire, témoignoient qu'il y avoit cent quatre-vingt-ans qu'il estoit fait. Il estoit fort épais, la bouche faite en tulippe, & le dedans poli comme un miroir. Sur les deux tiers du canon il y avoit des filets de relief, & quelques fleurs entre deux dorées & argentées, & la bale qu'il portoit estoit d'une once. Le marchand de Boutan devant decharger sa caution en rapportant le mousquet, quelque offre que je luy fisse je ne pus jamais l'obliger de me le vendre, & il refusa méme de me donner un peu de sa poudre. Mais j'ay apporté en France deux canons à peu prés comme celuy-là, dont l'un a esté fait dans l'Isle de Ceylan, & l'autre dans le Bengala.

Il y a toûjours cinquante Elefans autour de la maison du Roy pour sa garde, & vingt ou vingt-cinq chameaux qui ont sur leur selle une petite piece d'artillerie d'environ demi-livre de bale. Il y a un homme assis sur la croupe du chameau comme j'ay representé ailleurs, & il manie cette piece comme il veut haut & bas, à droite & à gauche, estant plantée sur une fourche qui tient sur la selle.

Il n'y a point de Roy au monde plus craint & plus respecté de ses sujets que le Roy de Boutan, & méme il en est comme adoré. Quand il rend justice ou quand il donne audience, tous ceux qui se presentent devant luy ont les mains jointes élevées sur le front, & se tenant éloignez du trône ils se prosternent à terre sans oser lever la teste. C'est dans cette humble posture qu'ils font leurs supplications au Roy, & quand ils se retirent ils marchent à reculons jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa presence. Les Bramins font accroire à ce pauvre peuple que le Roy est un Dieu en terre, & principalement à ceux qui viennent du Nord. Ils m'ont conté une chose qui est bien ridicule, mais qui est bien veritable à ce qu'ils disent, qui est que lorsque le Roy a satisfait aux necessitez de la nature, ils ramassent soigneusement son ordure pour la faire secher & la mettre en poudre comme le tabac qu'on

prend par le nez ; qu'enſuite l'ayant miſe dans de petites boîtes ils vont les jours de marchez en donner aux principaux marchands & aux riches païſans de qui ils reçoivent quelques preſens ; que ces pauvres gens emportent cette poudre chez eux comme quelque choſe de fort precieux, & que lorſqu'ils traittent leurs amis ils en ſaupoudrent leurs viandes. Deux de ces marchands de Boutan qui m'avoient vendu du muſc, me montrerent chacun leurs boîtes & la poudre qui eſtoit dedans dont ils faiſoient grand eſtat.

Ces peuples de Boutan ſont gens robuſtes & de belle taille, mais qui ont le viſage & le nez un peu plat. Ils m'ont dit que les femmes ſont plus grandes & plus vigoureuſes que les hommes, mais qu'elles ſont plus incommodées qu'eux de la goiſtre, dont il y en a peu qui en échapent. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de guerre, & ils n'auroient à craindre que le Grand-Mogol. Mais de ce coſté-là qui eſt à leur midy, c'eſt comme j'ay dit un païs de hautes montagnes & de paſſages étroits ; du coſté du Nord il n'y a que des bois, & preſque toûjours des neiges ; & ſoit au Levant ſoit au Couchant ce ſont de vaſtes deſerts où on ne trouve guere que des eaux ameres, & ce qu'il y a de païs habité appartient à des Rajas qui n'ont pas beaucoup de forces.

Il y a apparemment quelque mine d'argent au Royaume de Boutan ; car le Roy fait batre des pieces qui ſont de la valeur des roupies. Ces pieces ne ſont pas rondes mais à huit angles, & il y a deſſus des caracteres qui ne ſont ni Indiens ni Chinois. Toutefois les marchands de Boutan qui m'inſtruiſirent à Patna de toutes ces choſes ne me purent dire où eſtoit cette mine ; & pour ce qui eſt de l'or, le peu qu'ils en ont leur eſt apporté par les marchands qui viennent du coſté du Levant.

Voilà tout ce que j'ay pû apprendre du Royaume de Boutan, audeſſus duquel paſſerent les Ambaſſadeurs que le Grand Duc de Moſcovie envoya à la Chine l'an 1659. Ils prirent leur route le long de la Grande Tartarie au Nord de Boutan, & arriverent à la Cour du Roy de la Chine avec des preſens conſiderables. C'eſtoient trois Seigneurs des plus apparens de Moſcovie, & à leur abord ils furent tres-bien receus. Mais quand il fallut aller ſaluer le Roy, la coûtume eſtant de ſe proſterner trois fois en terre, ils ne le voulurent jamais faire,

disant qu'ils le saluëroient à leur mode, & de la maniere que l'on saluoit leur Empereur qui estoit aussi grand & aussi puissant que celuy de la Chine. Comme ils demeurerent fermes dans cette resolution ils n'eurent point d'audience, & s'en retournerent avec leurs presens sans voir le Roy. Il auroit esté à souhaiter que le Grand Duc eût fait choix pour cette ambassade de quelques personnes de moindre qualité que ces trois Seigneurs, & qui se fussent montrez moins delicats dans les formalitez qui sont souvent cause qu'on ne peut executer de grands desseins. Si ces Ambassadeurs Moscovites eussent voulu se conformer aux coûtumes de la Chine (ce qu'ils auroient pû faire sans commettre la gloire de leur maistre) nous aurions sans doute à cette heure un chemin frayé par terre de Moscovie à la Chine par le Nord de la grande Tartarie, & plus de connoissance du Royaume de Boutan qui en est voisin, & de quelques autres dont nous sçavons à peine les noms; ce qui auroit esté un grand avantage pour toute l'Europe.

Comme je viens de parler des Moscovites, je me souviens que dans mes voyages, & principalement sur la route de Tauris à Ispahan où l'on rencontre d'ordinaire des marchands Moscovites, plusieurs d'eux m'ont assuré qu'en l'an 1654. dans une des villes de Moscovie une femme âgée de quatre-vingt deux ans accoucha d'un enfant mâle, qui fut porté au Grand Duc qui le voulut voir, & qui le fit entretenir à sa Cour.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Du Royaume de Tipra.*

PLUSIEURS ont crû jusques à cette heure que le Royaume de Pegu faisoit frontiere à la Chine, & j'ay moy-même esté dans cette erreur jusqu'à ce que trois marchands du Royaume de Tipra m'en ont tiré. Ils se faisoient passer pour Bramins afin qu'on leur portât plus de respect; mais au fond ce n'estoit que des marchands qui venoient à Patna & à Daca, où je les vis acheter du corail, de l'ambre jaune, des brasselets

braſſelets d'écaille de tortuë & de coquilles de mer, & autres babioles qui ſe font en ces deux villes de Bengala comme j'ay dit au chapitre precedent. Je n'en vis qu'un à Daca, & je trouvay les deux autres à Patna leſquels je fis manger avec moy. C'eſtoient des gens qui parloient peu, ſoit que ce fût leur naturel particulier, ou que ce ſoit en general le naturel du païs, & l'un d'eux ſçavoit la langue Indienne. Quand ils achetoient quelque choſe ils faiſoient leur calcul avec de petites pierres qui reſſembloient à de petites agates de la grandeur d'un ongle, ſur leſquelles il y avoit une maniere de chifre. Ils avoient auſſi chacun leur poids fait à peu prés comme une romaine. La branche n'eſt pas de fer, mais d'un bois auſſi dur que du breſil, & l'anneau qui tient le poids qui entre dans cette branche pour marquer les livres, eſt un fort lacet de ſoye. C'eſt de cette façon qu'ils peſoient depuis une drachme juſques à dix de nos livres. Si tous ceux du Royaume de Tipra reſſemblent à ces deux marchands que je trouvay à Patna, on peut dire que cette nation aime fort à boire, & je prenois plaiſir à leur donner tantoſt de l'eau-de-vie, tantoſt du vin d'Eſpagne & d'autres ſortes de vins, comme de Schiras, de Rheims, & de Mante, n'en ayant jamais manqué dans tous mes voyages, à la reſerve du dernier que je fis dans les deſerts d'arabie que je ne pus paſſer qu'en ſoixante cinq jours pour la raiſon que j'ay dite ailleurs.

J'aurois pû apprendre beaucoup de choſes de ces marchands de Tipra touchant la nature & l'étenduë de leur païs, s'ils m'en euſſent ſçû donner auſſi bonne raiſon que de mon bon vin quand je leur portois une ſanté. Car mon trucheman n'avoit pas achevé de faire le compliment en mon nom que le vin eſtoit bû, & ils ſe regardoient alors l'un l'autre en ſucçant leurs levres, & en frapant deux ou trois fois de la main ſur l'eſtomac avec un ſoûpir. Ces marchands eſtoient tous trois venus par le Royaume d'Arakan, qui eſt au Midy & au Couchant de celuy de Tipra, que le Pegu borne auſſi en partie au Couchant d'hyver, & ils me dirent qu'ils ſont environ quinze jours à traverſer leur païs, ſur quoy l'on ne peut pas bien juger de ſon étenduë, parce que les journées ne ſont pas égales, & qu'on les fait tantoſt plus longues & tantoſt plus courtes ſelon qu'on trouve de l'eau. Ils ont pour leurs voitures comme dans

les Indes des bœufs & des chevaux, & ceux-cy ſont de la même nature de ceux dont j'ay parlé plus haut, de petite taille, mais excellens. Pour ce qui eſt du Roy & des Grands Seigneurs ils vont en Pallekis, & ont leurs Elefans qu'ils font inſtruire pour la guerre. Ils ne ſont pas moins incommodez du goiſtre que ceux de Boutan, & ils me dirent qu'il y avoit des femmes à qui il pendoit ſur les mammelles. Des trois hommes de ce Royaume que je vis en Bengala, celuy qui eſtoit à Daca avoit deux goiſtres chacun de la groſſeur du poing, & cela leur vient des mauvaiſes eaux comme en pluſieurs autres païs de l'Aſie & de l'Europe.

Ils n'ont rien en Tipra qui ſoit propre aux étrangers. Il y a une mine d'or d'un or fort bas, & de la ſoye qui eſt fort groſſe; & ce ſont les deux choſes qui font le revenu du Roy. Il ne tire aucun ſubſide de ſes ſujets, ſinon que ceux qui ne ſont pas d'un rang qui répond à celuy de la nobleſſe en Europe, ſont tenus tous les ans de travailler ſix jours pour le Roy à la mine d'or, ou à la ſoye. Il envoye vendre l'or & la ſoye à la Chine, & on luy rapporte de l'argent dont il fait batre des pieces de la valeur de dix ſols. Il fait faire auſſi de petites pieces d'or minces comme des aſpres de Turquie, & il y en a de deux ſortes; les unes dont il en faut quatre pour faire un écu, les autres dont il en faut douze. C'eſt tout ce que j'ay pû apprendre d'un païs qui nous a eſté juſqu'à preſent inconnu, & dont nous pourrons avoir cy-aprés plus de lumiere, & de pluſieurs autres terres que les relations des voyageurs nous font connoître n'ayant pas eſté découvertes tout en un jour.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Du Royaume d'Aſem.*

JAMAIS on n'a bien ſçû ce qu'eſtoit le Royaume *d'Aſem*, qu'aprés que ce Grand Capitaine Mirgimola, duquel j'ay ſouvent parlé dans l'hiſtoire des Mogols, eut aſſuré l'Empire à Aureng-zeb par la mort de tous ſes freres & la priſon de ſon ſon fils. Comme il jugea que la guerre eſtant finie il ne ſeroit

plus consideré à la Cour comme lorsqu'il estoit Generalissime des armées d'Aureng-zeb, & qu'il estoit tout-puissant dans le Royaume où il avoit un grand nombre de creatures; pour se conserver le commandement des troupes il resolut d'entreprendre la conqueste du Royaume d'Asem où il sçavoit qu'il ne trouveroit pas grande resistance, le païs ayant esté sans guerre cinq ou six cens ans, & le peuple estant sans experience dans les armes. On tient que c'est ce méme peuple qui a trouvé anciennement l'invention de la poudre & du canon, laquelle a passé d'Asem au Pegu, & du Pegu à la Chine, ce qui est cause que d'ordinaire on l'attribuë aux Chinois. Mirgimola remporta de cette guerre quantité de pieces de canon qui étoient toutes de fer, & la poudre à canon qu'on fait en ce païs-là est excellente. Le grain n'en est pas long comme au Royaume de Boutan, il est rond & menu comme le nostre, & elle fait beaucoup plus d'effet que d'autre poudre.

Mirgimola partit donc de Daca avec une puissante armée pour la conqueste du Royaume d'Asem. A cinq lieuës de Daca une des rivieres qui vient du lac de Chiamay, & qui de méme que les autres rivieres des Indes prend divers noms selon les lieux où elle passe, entre dans un bras du Gange, & à l'endroit où ces deux fleuves s'assemblent il y a une forteresse de chaque costé, & elles sont toutes deux garnies de bonnes pieces de canon de bronze qui battent à fleur-d'eau. C'est où Mirgimola fit embarquer son armée remontant la riviere jusqu'au vingt-neuviéme ou au trentiéme degré où est la frontiere du Royaume d'Asem, & delà il la fit marcher par terre dans un païs abondant en toutes choses necessaires à la vie, & de fort peu de deffense, d'autant plus que les peuples furent surpris. Comme ils sont tous Idolâtres, l'armée de Mirgimola qui estoit toute de Mahometans n'épargna par leurs Pagodes, elle les abatit par tout où elle en trouva, brûlant & saccageant tout jusques vers le trente-cinquiéme degré. Mirgimola apprit alors que le Roy d'Asem estoit en campagne avec plus de forces qu'il ne se l'estoit imaginé, qu'il avoit plusieurs pieces d'artillerie & quantité de feux d'artifice, comme nos grenades ou à peu prés, qu'on met au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique comme j'ay representé ailleurs, & qui portent plus de cinq cens pas. Mirgimola ayant receu cét avis

ne jugea pas à propos d'aller plus avant ; mais le principal sujet de son retour fut que le froid commençoit, & que pour conquerir tout ce païs-là il falloit aller jusqu'au quarante-cinquiéme degré, ce qui auroit esté la perte de son armée. Car les Indiens sont si sensibles au froid & le craignent tant, qu'il est impossible de leur faire passer le trentiéme ou au plus le trente-cinquiéme degré à moins que de hazarder leur vie ; & de tous les serviteurs que j'ay amenez des Indes en Perse ç'a esté beaucoup quand ils sont venus jusqu'à Casbin, n'en ayant jamais sçu amener jusques à Tauris, dés qu'ils voyoient ces montagnes des Mede couvertes de neige, il falloit leur donner congé.

Mirgimola voyant donc qu'il ne pouvoit aller au Nord resolut de tourner du costé du Sud-Oüest, & fut assieger une ville appellée *Azoo* qu'il prit en peu de temps, & où il trouva de grandes richesses. Plusieurs sont de cette opinion qu'il n'avoit dessein que de prendre cette ville & de la piller, & puis de s'en retourner comme il fit. C'est dans cette ville d'Azoo où sont les tombeaux des Roys d'Asem & de tous ceux de la famille Royale. Bien qu'ils soient Idolâtres ils ne brûlent pas les corps des morts, mais ils les enterrent. Ils croyent qu'aprés leur mort ils vont dans un autre monde, où ceux qui auront bien vécu en celuy-cy n'auront faute de rien, mais qu'ils y auront toutes sortes de delices ; qu'au contraire ceux qui auront mal vêcu & qui auront pris le bien d'autruy, souffriront beaucoup, principalement la faim & la soif, & qu'ainsi il est bon d'enterrer quelque chose avec eux pour s'en servir au besoin. C'est ainsi que Mirgimola trouva tant de richesses dans cette ville d'Azoo ; car depuis plusieurs siecles chaque Roy avoit fait bâtir dans la grande Pagode comme une chapelle où il estoit enterré, & pendant leur vie ils envoyoient serrer dans la cave où ils devoient estre mis quantité d'or & d'argent, de tapis & autres meubles. Quand on met le corps du Roy deffunt dans cette cave on y met aussi tout ce qu'il a de plus precieux, comme quelque Idole particuliere d'or ou d'argent qu'il a adorée pendant sa vie, & tout ce que l'on croit qui luy sera necessaire en l'autre monde. Mais ce qui est le plus étrange & qui tient fort de la barbarie, c'est que sitost que le Roy est mort une partie des femmes qu'il a le plus

aimées, & des principaux Officiers de sa maison, se font mourir par quelque bruvage empoisonné pour estre enterrez avec luy & l'aller servir en l'autre monde. Outre cela ils enterrent vifs un Elefant, douze chameaux, six chevaux & quantité de chiens de chasse, croyant que tous ces animaux reprennent vie aprés qu'ils sont morts pour servir le Roy.

Ce Royaume d'Asem est un des meilleurs païs de toute l'Asie; car il produit tout ce qui est necessaire à la vie de l'homme, sans qu'il ait besoin de recourir pour cela aux Etats voisins. Il y a des mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer, & quantité de soye, mais qui est grossiere. Il y en a d'une sorte qui croît sur les arbres, & qui est faite par un animal qui a la forme de nos vers à soye, mais qui est plus rond & qui demeure toute l'année sur l'arbre. Les étofes qu'on fait de cette soye sont fort lustrées; mais elles se coupent & ne durent guere; & c'est du costé du midy où croissent ces soyes, & où sont les mines d'or & d'argent. Le païs produit aussi quantité de gomme lacre, & il y en a de deux sortes. Celle qui croît sur les arbres est comme de couleur rouge, & c'est de quoy ils peignent leurs toiles & autres étofes, & quand ils ont tiré cette couleur rouge ils se servent de la lacre pour lacrer des cabinets & autres pieces de cette nature & pour faire de la cire d'Espagne, & une grande quantité se transporte pour la Chine & le Japon pour faire leurs cabinets; c'est la meilleure lacre de toute l'Asie pour ces sortes d'ouvrages. Pour ce qui est de l'or, on n'en laisse point sortir du Royaume, & l'on n'en fait aucune monnoye; il demeure tout en lingots grands & petits, dont le peuple se sert dans le trafic sans le transporter ailleurs; mais pour ce qui est de l'argent le Roy en fait battre monnoye de la grandeur & du poids des roupies & de figure octogone, & il est permis d'en porter hors du Royaume. Bien que le païs soit abondant comme j'ay dit, en toutes sortes de choses necessaires à la vie, entre toutes les viandes ils font un cas particulier de la chair de chien, c'est le mets le plus delicieux dans tous leurs festins, & tous les mois dans chaque ville du Royaume on tient un marché où il ne se vend que des chiens qu'on y amene de tous costez. Il y a aussi beaucoup de vignes & de bon raisin; mais on ne fait point de vin, on laisse seulement secher le raisin pour en faire

de l'eau-de-vie. Pour ce qui eſt enfin du ſel, il n'y en a point dans ce Royaume que celuy qu'on fait par artifice, à quoy l'on ſe prend de deux façons. La premiere eſt de ramaſſer cette verdure qui eſt ſur les eaux dormantes, & que les canars & les grenoüilles mangent. On la fait ſecher & on la brûle, & les cendres qui en viennent eſtant boüillies & paſſées de la maniere de celles qui ſuivent, ſervent de ſel. L'autre maniere & qui eſt plus en uſage, eſt de prendre de ces grandes feüilles de figuier que nous appellons figuier d'Adam ; on les fait ſecher de méme & on les brûle, & les cendres qui en viennent ſont une eſpece de ſel ſi aſpre qu'il eſt impoſſible d'en manger à moins qu'on ne l'adouciſſe, ce qu'on fait par ce moyen. On met ces cendres dans l'eau où on les remuë dix ou douze heures durant ; puis on paſſe cette eau trois fois au travers d'un linge & on la fait boüillir. A meſure qu'elle boult le fond devient épais, & quand elle eſt conſumée on trouve au fond de la chaudiere du ſel qui eſt blanc & aſſez bon.

C'eſt de ces cendres de feüille de figuier dont l'on fait en ce païs-là une leſſive pour boüillir les ſoyes qui deviennent blanches comme la neige ; & ſi les peuples d'Aſem avoient plus de figuiers qu'ils n'en ont ils feroient toutes leurs ſoyes blanches, parce que la ſoye blanche eſt bien plus chere que l'autre ; mais ils n'en ont pas pour blanchir la moitié des ſoyes qui croiſſent dans le païs.

*Kemmerouf* eſt le nom de la ville où le Roy d'Aſem fait ſa reſidence, & qui eſt à vingt-cinq ou trente journées de chemin de celle qui eſtoit autrefois la capitale du Royaume, & qui portoit méme nom. Le Roy ne prend aucuns ſubſides de ſes peuples ; mais toutes les mines, tant d'or & d'argent, que de plomb, d'acier & de fer luy appartiennent ; & méme pour ne pas fouler ſes ſujets il ne ſe ſert pour travailler aux mines que des eſclaves qu'il achete de ſes voiſins. Ainſi tous les païſans d'Aſem ſont à leur aiſe, & il n'y en a guere qui n'ait ſa maiſon à part, & au milieu de ſes terres une fontaine entourée d'arbres, & méme la pluſpart entretiennent un Elefant pour leurs femmes. Ces Idolâtres au contraire de ceux des Indes qui n'ont qu'une femme en ont juſqu'à quatre ; & quand ils les épouſent afin qu'il n'y ait point de debat entre elles, il dit à l'une : Je te prens pour me ſervir dans mon ménage à telle

chose ; & à l'autre je te destine à telle autre chose ; & ainsi chacune de ces femmes sçait ce qu'elle doit faire dans la maison. Les hommes & les femmes sont de belle taille, & d'un tres beau sang; mais les peuples qui habitent la frontiere du côté du midi sont un peu olivâtres, & ne sont pas sujets au goistre comme ceux du nord. Ils ne sont pas de si belle taille, & la pluspart de leurs femmes ont le nez un peu plat. Ces peuples du costé du midi vont tout nuds, ils n'ont qu'un linge dont ils couvrent ce que la pudeur veut que l'on cache, avec un bonnet de la forme de ces bonnets à l'Angloise autour duquel pendent quantité de dents de porc. Ils ont les oreilles percées, & l'on y passeroit bien le pouce ; les uns y mettent de l'or, les autres de l'argent. Les hommes portent les cheveux jusques sur les épaules, & les femmes les laissent aussi longs qu'ils peuvent croistre. Il se fait au Royaume d'Asem comme au Royaume de Boutan grand negoce de brasselets d'ecaille de tortue & de coquilles de mer qui sont longues comme un œuf, & qu'on scie en petits cercles; mais les riches en ont de corail & d'ambre-jaune. Quand un homme meurt, il faut que tous ses parens & amis viennent à l'enterrement, & quand ils mettent le corps en terre, ils tirent tous les brasselets qui sont aux bras & aux jambes, & les enterrent avec le defunt.

---

## CHAPITRE XVIII.

### *Du Royaume de Siam.*

LE Royaume *de Siam* pour la plus grande partie est entre le Golfe de méme nom & le Golfe de Bengala, touchant le Pegu au Septentrion, & la presqu'Isle de Malacca au Midi. Le chemin le plus court & le meilleur que puissent tenir les Europeans pour se rendre en ce Royaume, est d'aller à Ispahan, d'Ispahan à Ormus, d'Ormus à Surate, de Surate à Golconda, & de Golconda à Maslipatan, où l'on s'embarque pour *Denouserin* qui est un des ports du Royaume de Siam. De Denonserin à la ville capitale qui porte le méme nom du Royaume, il y a environ trente-cinq journées de chemin,

dont l'on fait une partie en remontant une riviere, & l'autre partie en charette ou ſur des Elefans. Le chemin tant par terre que par eau eſt incommode; parce que par terre il faut toûjours eſtre en garde contre les lions & les tygres; & par eau, la riviere faiſant des chutes en pluſieurs endroits il eſt difficile de faire remonter les bateaux, de quoy toutefois on viens about avec des machines.

C'eſt la méme route que j'enſeignay au retour d'un de mes voyages des Indes à trois Evêques que je trouvay dans ma route. Le premier fut Monſieur l'Evêque de Beryte que je rencontray à Iſpahan. Le ſecond Monſieur l'Evêque de Megalopolis en paſſant l'Euphrate. Le troiſiéme Monſieur l'Eveſque d'Heliopolis qui arriva à Alexandrete comme j'en partois pour l'Europe.

Tout le païs de Siam eſt tres fertile en ris & en fruits, dont les principaux ſont appelez Mangues, Durions & Mangouſtans. Les foreſts ſont pleines de cerfs, d'elefans, de tygres, de rhinoceros & de ſinges, & on voit par tout une grande quantité de ces bamboucs, qui ſont de groſſes cannes fort hautes & toutes creuſes & dures comme du fer. Aux extremitez de ces cannes on trouve pendus des nids gros comme une teſte d'homme, & ce ſont les fourmis qui les font d'une terre graſſe qu'elles apportent. Il n'y a qu'un petit trou au bas par où elles entrent, & dans ces nids chaque fourmi a ſa chambre à part comme les moûches à miel. Elles font leurs nids ſur ces cannes, parce que ſi elles les faiſoient en terre, dans la ſaiſon des pluyes qui durent quatre ou cinq mois elles mourroient toutes, tout le païs eſtant alors inondé.

Il faut auſſi ſe donner de garde la nuit eſtant couché que les ſerpens ne vous mordent. Il y en a de vingt-deux pieds de long & qui ont deux teſtes, mais celle qui eſt au bout de ce qui eſt comme la queuë & où le ſerpent va en finiſſant, n'ouvre point la gueule & n'a point de mouvement.

Ils ont auſſi en Sian un animal fort venimeux, & qui n'a au plus qu'un pied de long. Sa queüe eſt fourchuë & fait deux pointes, & ſa forme eſt à peu prés comme on nous depeint la Salemandre.

Les rivieres de ce Royaume ſont fort belles, & celle qui paſſe à Siam eſt preſque par tout également large. L'eau en

eſt

est tres saine, mais d'ailleurs elle est pleine de crocodiles d'une grandeur monstrueuse, & qui devorent souvent les hommes qui ne se tiennent pas sur leurs gardes. Ces rivieres se debordent pendant que le soleil parcourt les signes septentrionaux ; ce qui contribue beaucoup à la fertilité des campagnes où elles se peuvent repandre, & où par une providence admirable l'epy du ris monte à mesure que les eaux croissent.

*Siam* ville capitale du Royaume & la residence ordinaire du Roy est ceinte de murailles, & a plus de trois de nos lieuës de circuit. Elle est dans une Isle la riviere l'embrassant de tous costez, & l'onpourroit aisément conduire des canaux par toutes les ruës, si le Roy vouloit employer pour cét ouvrage une partie de tant d'or qu'il consume pour les Temples de ses Idoles.

Les Siamois ont trente-trois lettres dans leurs alphabet. Ils écrivent comme nous autres de la main-gauche à la droite, tout aucontraire des peuples du Japon, de la Chine, de la Cochinchine, & de Tunquin, qui conduisent leur écriture de la main-droite à la gauche, & depuis le haut de la page jusqu'au bas.

Tout le peuple de ce Royaume est esclave, ou du Roy, ou des Grands-Seigneurs. Les femmes aussi bien que les hommes coupent leurs cheveux, & leurs habits ne sont pas fort riches. Entre les civilitez qu'ils observent entre eux celle-cy est une des principales, qui est de ne passer jamais devant une personne pour qui on a du respect sans luy en demander auparavant la permission, ce qu'ils font alors en elevant les deux mains. Les plus riches ont plusieurs femmes comme au Royaume d'Asem.

La monnoye du païs est d'argent & de la forme à peu prés d'une bale de mousquet. La plus basse est de petites coquilles qu'on apporte des Manilles. Il y a de belles mines d'estain.

Le Roy de Siam est un des plus riches Monarques de l'Orient, & se nomme dans ses Edits Roy du ciel & de la terre, bien qu'il soit tributaire des Roys de la Chine. Il se montre rarement à ses sujets, & ne donne audience qu'aux principaux de sa Cour, les étrangers n'ayant point d'accez dans son Palais. Il se repose du gouvernement sur ses Ministres, qui font

bien ſouvent un tres mauvais uſage de l'autorité qu'ils ont en main. Il ne ſe montre en public que deux fois l'année, ce qu'il fait avec beaucoup de magnificence. La premiere fois c'eſt pour aller en ceremonie à une Pagode qui eſt dans la ville, dont la tour eſt toute dorée par dedans & par dehors. Il y a trois Idoles de ſix à ſept pieds de haut leſquelles ſont d'or maſſif, & par quantité d'aumônes qu'il fait aux pauvres, & de preſens aux Preſtres de ſes faux dieux, il croit ſe les rendre favorables. Il marche alors avec toute ſa Cour, & fait pareſtre tout ce qu'il a de plus riche. On voit entre-autres magnificences deux cens elefans, entre leſquels il y en a un blanc, dont le Roy fait tant de cas qui fait gloire de ſe nommer le Roy de l'elefant blanc. Les elefans vivent pluſieurs ſiecles comme je l'ay remarqué ailleurs.

La ſeconde fois que le Roy ſort en public, c'eſt pour aller à une autre Pagode qui eſt à cinq ou ſix lieües au deſſus de la ville en remontant la riviere. Mais perſonne ne peut entrer dans cette Pagode que le Roy avec ſes Preſtres. Pour ce qui eſt du peuple, ſi toſt qu'ils en peut voir la porte il faut que chacun ſe jette la face en terre. Alors le Roy paroiſt ſur la riviere avec deux cent galeres d'une prodigieuſe longueur, chacune ayant quatre cens rameurs, & eſtant dorées & enjolivées pour la plus grande partie. Comme cette ſeconde ſortie du Roy ſe fait au mois de Novembre, & qu'alors la riviere commence à s'abaiſſer, les Preſtres font accroire au peuple qu'il n'y a que le Roy qui puiſſe arreſter le cours des eaux par les prieres & les offrandes qu'il fait en cette Pagode, & ces pauvres gens ſe perſuadent que le Roy va couper les eaux avec ſon ſabre, afin de les congedier & de leur ordonner de ſe retirer dans la mer.

Le Roy va encore, mais cette fois ſans éclat, à une Pagode qui eſt dans l'Iſle où les Hollandois ont leur Loge. Il y a à l'entrée une Idole qui eſt aſſiſe à la maniere de nos tailleurs, ayant une main ſur un de ſes genoux, & l'autre ſur ſon coſté. Elle a plus de ſoixante pieds de haut, & autour de cette grande Idole il y en a plus de trois cens autres de diverſes grandeurs, qui repreſentent toutes ſortes de poſtures d'hommes & de femmes. Toutes ces Idoles ſont dorées, & il y a une prodigieuſe quantité de ces Pagodes dans tout le païs. Cela vient de ce

qu'il n'y a point de riche Siamois qui n'en faſſe bâtir une à ſa memoire. Ces Pagodes ont des tours & des cloches, & les murailles par dedans ſont peintes & dorées, mais les feneſtres ſont ſi étroites qu'elles ne peuvent recevoir que peu de jour. Les autels ſont chargez de riches Idoles, entre leſquelles ordinairement il y en a trois de differentes grandeurs proche les unes des autres. Les deux Pagodes où j'ay dit que le Roy va en ceremonie, ſont environnées de pluſieurs belles pyramides toutes bien dorées, & celle qui eſt dans l'Iſle où les Hollandois ont leur Loge, eſt accompagnée d'un cloiſtre dont la ſtructure eſt tres belle. On a dreſſé au milieu comme une grande chapelle toute dorée au dedans, où l'on tient une lampe & trois cierges allumez devant l'autel qui eſt tout couvert d'Idoles, dont les unes ſont de fin or, les autres de cuivre doré. La Pagode qui eſt au milieu de la ville, & l'une des deux où le Roy va comme j'ay dit, une fois l'an, contient prés de quatre mille Idoles toutes dorées, & il y a autour comme à celle qui eſt à ſix lieuës de Siam quantité de pyramides, dont la beauté fait admirer l'induſtrie de cette nation.

Quand le Roy paroiſt toutes les portes & les feneſtres des maiſons doivent eſtre fermées, & tout le peuple ſe proſterne en terre ſans oſer jetter les yeux ſur luy. Comme perſonne ne doit eſtre dans un lieu plus elevé que le Roy, quand il marche par les ruës tous ceux qui ſont dans les maiſons ſont obligez de deſcendre. Quand il fait couper ſes cheveux, c'eſt une de ſes femmes qui eſt employée à cét office, & il ne ſouffre pas qu'un barbier y mette la main. Ce Prince eſt paſſionné pour de certains elefans, qu'il entretient comme ſes favoris & les ornemens de ſon Eſtat. Quand il y en a de malades les plus Grands Seigneurs de la Cour en ont un ſoin incroyable pour tâcher de plaire à leur Souverain, & s'ils viennent à mourir on fait pour eux la méme magnificence qu'aux funerailles des Grands du Royaume. Ces funerailles des Grands ſe font de cette maniere. Ils dreſſent une maniere de Mauſolée avec des roſeaux revêtus par dedans & par dehors de papier de toutes couleurs. Comme tous les bois de ſenteur ſe vendent au poids, on en met au milieu du Mauſolée autant que peut peſer le cadavre, & aprés que les Preſtres ont achevé de prononcer quelques oraiſons on reduit le tout en cendres. Les riches les

conſervent dans des urnes d'or ou d'argent, mais pour celles des pauvres on les jette au vent. Pour ce qui eſt des criminels qui ont fini leur vie par une mort honteuſe, on ne brûle pas leurs corps, mais on les enterre.

Le Roy permet qu'il y ayt des femmes publiques, mais elles ont leur quartier à part, & un Chef qui empêché qu'on ne leur faſſe aucune inſulte. Quand quelqu'une meurt on ne brûle point le corps comme on fait celuy d'une honneſte femme, & on le va jetter dans une place où il devient la paſture des chiens & des corbeaux.

On tient que dans ce Royaume il y a plus de deux cent mille Preſtres qu'ils appellent Bonzes, & qui ſont en grande veneration tant à la Cour que parmi le peuple. Le Roy méme en conſidere quelques-uns juſques à ce point que de s'humilier en leur preſence. Ce reſpect extraordinaire que chacun leur porte, leur inſpire quelquefois tant d'orgüeil, qu'il s'en eſt trouvé qui ont pouſſé leurs deſirs juſques au trône. Mais quand le Roy decouvre quelque choſe de pareil il leur oſte la vie, comme l'on vit il y a quelque-temps dans un ſoulevement dont un Bonze eſtoit l'auteur, & à qui le Roy fit trancher la teſte.

Ces Bonzes ſont veſtus de jaune, & portent ſur les reins un petit drap rouge en forme de ceinture. Ils font parêtre au dehors une grande modeſtie, & on ne leur voit jamais le moindre emportement de colere. Sur les quatre heures du matin ils ſe levent au ſon des cloches pour faire leurs prieres, & ils en font autant vers le ſoir. Il y a certains jours de l'année durant leſquels il ſe retranchent de la converſation des hommes pour vivre dans la retraite. Quelques-uns vivent d'aumônes, & d'autres ont des maiſons bien rentées. Tandis qu'ils portent l'habit de Bonze ils ne peuvent avoir de femmes, & il faut qu'ils le quittent s'ils veulent ſe marier. Ils ſont la pluſpart tres ignorans, & ne ſçavent ce qu'ils croyent. Il ſemble qu'ils tiennent comme les Idolâtres des Indes le paſſage des ames dans pluſieurs corps. Il leur eſt deffendu d'oſter la vie aux animaux, toutefois ils ne font pas de ſcrupule de manger de ceux que d'autres qu'eux ont tuez, ou qui ſont venus à mourir d'eux-mémes.

Le Dieu qu'ils adorent eſt un fantôme dont ils parlent en

aveugles, & il ſont ſi opiniâtres à ſoutenir leurs erreurs groſſieres qu'il eſt bien difficile de les en guerir. Ils diſent que le Dieu des Chreſtiens & le leur ſont freres, mais que le leur eſt l'aiſné. Que ſi on leur demande où eſt leur Dieu, ils repondent qu'il a diſparu & qu'ils ne ſçavent où il eſt.

Pour ce qui eſt des forces vivantes du Royaume, elles conſiſtent preſque toutes en infanterie qui eſt aſſez bonne. Les ſoldats ſont faits à la fatigue, & n'ont pour toute habit qu'une piece de toile pour couvrir les parties qu'on a honte de montrer. Tout le reſte du corps, l'eſtomac, le dos, les bras, & les cuſſes demeurent tout à nud, & la chair qui eſt toute decoupée comme quand on donne des ventouſes, repreſente pluſieurs ſortes de fleurs & d'animaux. Aprés qu'ils ont decoupé la chair & que le ſang en eſt ſorti, ils frottent ces fleurs & ces animaux des couleurs qu'ils veulent, & l'on diroit à les voir de loin qu'ils ſont vêtus de quelque étofe de ſoye à fleurs ou de quelque toile peinte; car ces couleurs qu'ils appliquent ne s'en vont jamais. Ils ont pour armes, l'arc & la fleche, le mouſquet & la pique, & une azagaye, qui eſt un bâton de cinq ou ſix pieds de long ferré au bout qu'ils lancent avec adreſſe contre l'ennemi.

L'an 1665. il y avoit dans la ville de Siam un Jeſuite Napolitain qui s'appelloit *le Pere Thomas*. Il faiſoit fortifier la ville & le Palais du Roy qui eſt ſur le bord de la riviere, & il avoit déja fait faire de coſté & d'autre de bons baſtions. Ce fut en cette conſideration que le Roy lui permit de demeurer dans la ville, où il a une petite Egliſe avec une maiſon, où Monſieur Lambert Eveſque de Beryte fut loger en arrivant à Siam. Mais ils ne furent pas long-temps bien d'accord enſemble, & Monſieur l'Eveſque trouva à propos d'avoir ſa chapelle à part.

Le port où arrivent les vaiſſeaux qui viennent de la Cochinchine & d'autres lieux, n'eſt qu'à une demi-lieuë de la ville, & comme il y a toûjours quelques matelots Chrétiens, Monſieur l'Evêque y a fait bâtir une petite maiſon avec une chapelle pour dire la meſſe.

## CHAPITRE XIX.

### *Du Royaume de Macassar, & de l'Ambassade des Hollandois à la Chine.*

LE Royaume de *Macassar* appellé autrement *l'Isle de Celebes* commence au cinquiéme degré de latitude meridionale. Les chaleurs y sont excessives durant le jour, mais les nuits y sont assez temperées, & pour le terroir il est beau & tres-fertile, mais les peuples de cette Isle n'ont pas l'art de bien bâtir. La ville capitale porte méme nom que le Royaume & est sur la mer. Le port y est libre, & les vaisseaux qui y apportent quantité de marchandises des Isles voisines n'y payent aucun droit. Ces Insulaires ont accoûtumé d'empoisonner leurs armes, & le plus dangereux poison dont ils se servent est le suc de certains arbres de l'Isle de Borneo, lequel ils temperent selon l'effet ou lent ou précipité qu'ils veulent qu'ait le poison. On tient qu'il n'y a que le Roy seul qui sçache le secret d'en affoiblir la vertu, & il se vante d'en avoir de si prompt qu'il n'y a point de remede au monde pour en empescher l'effet. Un de mes freres que j'avois mené aux Indes & qui y est mort, vit un jour une preuve remarquable de la promptitude avec laquelle ce poison fait son effet. Un Anglois ayant tué dans la colere un des sujets du Roy de Macassar, & ce Prince lui ayant donné sa grace, tous les Francs, tant Anglois, que Hollandois & Portugais qui estoient alors à Macassar, craignant que si ce meurtre demeuroit impuni ces Insulaires ne prissent leur revanche & ne se jettassent sur quelqu'un d'eux, prierent le Roy de faire mourir l'Anglois, & l'en prierent si fortement qu'enfin il y consentit. Mon frere estoit fort aimé du Roy qui vouloit qu'il fût de tous ses divertissemens, & particulierement quand il estoit question de boire. La mort de l'Anglois estoit concluë le Roy dit à mon frere qu'il ne le feroit pas languir, & que pour lui faire voir en méme-temps la force extraordinaire de son poison il tireroit lui-méme le criminel avec une de ses fléches. Ce sont de petites

fleches empoiſonnées qu'on tire avec une ſarbatane, & le Roy pour faire voir auſſi ſon adreſſe demanda à mon frere en quelle partie du corps il vouloit qu'il tirât le criminel. Mon frere qui eſtoit bien aiſe de voir ſi ce que le Roy lui avoit dit du ſi prompt effet de ſon poiſon eſtoit veritable, le pria de le tirer au gros orteil du pied droit, ce que le Roy fit fort juſte & avec une adreſſe merveilleuſe. Deux Chirurgiens, l'un des Anglois, & l'autre des Hollandois s'eſtoient tenus tous preſts pour couper l'orteil bien au deſſus de la playe, mais ils ne le purent faire ſi habilement que le poiſon plus prompt n'eût gagné le cœur, & l'Anglois mourut en méme-temps. Tous les Roys & Princes de l'Orient recherchent de méme avec ſoin les plus forts poiſons, & le Roy d'Achen fit un jour preſent de quinze ou vingt de ces fléches empoiſonnées à Monſieur Croke Envoyé du General de Batavia, & qui fut depuis Chef du Comptoir de Surate. Il y avoit déja quelques années qu'il avoit ces fleches ſans qu'il ſe fût aviſé d'en faire l'eſſay, & eſtant un jour avec lui nous tirâmes pluſieurs écurieux qui tomboient morts dés qu'ils en eſtoient frapez.

Le Roy de Macaſſar eſt Mahometan, & il ne ſouffre point que ſes ſubjets embraſſent le Chriſtianiſme. Les Peres Jeſuites en l'année 1656. avoient trouvé le moyen de bâtir à Macaſſar une aſſez belle Egliſe; mais l'année ſuivante le Roy la fit abatre, & celle des Peres Dominiquains qui ſervoient les Portugais qui trafiquent dans ce Royaume. L'Egliſe parrochiale qui eſtoit ſous la conduite de quelques Preſtres ſeculiers demeura ſur pied, juſqu'à ce que les Hollandois attaquerent Macaſſar avec une puiſſante flote, & que par la force des armes ils obligerent le Roy de chaſſer tous les Portugais de ſes Eſtats. La mauvaiſe conduite de ce Prince fut cauſe en partie de cette guerre, à laquelle les Hollandois furent auſſi pouſſez par le reſſentiment qu'ils avoient de ce que les Jeſuites Portugais avoient traverſé leur Ambaſſade à la Chine. Car d'un coſté on fit à Macaſſar de grands outrages aux Hollandois, juſques à jetter par terre le chapeau d'un des Envoyez qui eſtoient venus-là pour faire quelque traité avec le Roy. Ainſi les Hollandois ne pouvant diſſimuler cét affront, reſolurent d'unir leurs forces avec les *Bouquiſes* qui s'eſtoient ſoûlevez contre leur ſouverain, & de ſe venger à quelque prix que ce fût d'une

si sensible injure. D'autre costé comme j'ay dit, ils avoient aussi esté fort maltraitez par les Jesuites Portugais, qui avoient empesché par leurs intrigues que le Deputé qu'ils envoyerent au Roy de la Chine ne fit ce qu'ils souhaitoient; & la chose se passa de cette maniere.

Sur la fin de l'année 1658. le General de Batavia & son Conseil envoyerent un des principaux de la Compagnie Hollandoise au Roy de la Chine. Estant arrivé à la Cour avec de beaux presens, il tâcha de s'insinuer auprés des Mandarins qui sont les Grands Seigneurs du Royaume, afin que par leur credit ils peut obtenir la permission de trafiquer dans la Chine. Mais les Jesuites qui sçavoient la langue, & connoissoient les Grands de la Cour par le long sejour qu'ils avoient fait dans le païs, pour empescher que la Compagnie Hollandoise n'y pris pied au prejudice de la nation Portugaise, representerent beaucoup de choses au Conseil du Roy au desavantage des Hollandois. Ils luy dirent que dans Ceylan ils avoient faussé la parole qu'ils avoient donnée au Roy de l'Isle de luy remettre les places qu'ils prendroient ensemble sur les Portugais; que ce n'estoient pas des gens de bonne foy, & qu'ils s'estoient mocquez de méme du Roy d'Achem aprés la prise de Malacca, & de plusieurs autres Princes dans les Isles Moluques; qu'aprés avoir pris le païs de quelques-uns d'eux par composition & leur personnes méme, en leur promettant de les entretenir toute leur vie selon leur dignité, ils n'en avoient plus fait d'estat dés qu'ils les avoient eus en leur pouvoir, & qu'ils les avoient envoyez dans l'Isle Maurice comme des esclaves pour couper du bois d'ebene. Toutes ces choses & plusieurs autres de cette nature ayant esté representées au Conseil du Roy, le Deputé Hollandois fut aussi-tost congedié, & sortit de la Chine sans avoir rien fait. Comme il eut appris par une lettre qu'un espion luy écrivit depuis son depart, le mauvais tour que les Jesuites Portugais luy avoient joüé, estant de retour à Batavia il en fit son rapport au General & à son Conseil, qui en eurent bien du depit & qui resolurent de s'en venger hautement. Par les comptes que rendit le Deputé les frais du voyage montoient à cinquante mille écus, & ils penserent aux moyens de s'en faire rembourser au double par les Portugais. Ils sçavoient le trafic

que

que les Peres Jesuites faisoient tous les ans dans l'Isle de Macao & au Royaume de Macassar, & qu'ils y envoyoient pour leur compte jusqu'à six ou sept vaisseaux chargez de toutes sortes de marchandises, tant des Indes, que de la Chine. Ils prirent le temps que ces vaisseaux devoient arriver à Macassar, & le septiéme de Juin 1660. on vit paroître au port deux vaisseaux de la Compagnie qui s'estoient avancez pour favoriser la retraite des Hollandois qui estoient à terre. La flote estoit composée de plus de trente voiles, & avoit moüillé à l'Isle de Tanakeké à sept lieuës de Butagne.

Le Roy se vit obligé de se deffendre contre des ennemis dont il craignoit la puissance, & avec les vaisseaux de Macao qui estoient à la rade tâcha de soûtenir pendant quelque temps l'attaque des Hollandois. Le combat s'estant opiniâtré de part & d'autre, les Hollandois partagerent leur flote, & pendant que treize vaisseaux s'attacherent aux Portugais, le reste battit incessamment la forteresse qui fut emportée sans beaucoup de resistance. On tient qu'en cette journée les Hollandois tirerent plus de sept mille volées de canon, & que le Roy eut si grande peur qu'il ordonna aux Portugais de ne plus tirer pour ne pas irriter davantage les ennemis. Le Prince *Patinsaloa* mourut dans cette rencontre, & ce fut une grande perte pour le Roy de Macassar, qui s'estoit rendu redoutable à ses voisins par la bonne conduite de ce Ministre sur lequel il se reposoit entierement. Comme les vaisseaux de Macao se trouverent surpris & sans deffense, il ne fut pas mal-aisé à la flotte Hollandoise de détruire les Portugais; elle leur brûla trois vaisseaux, elle en coula deux à fond, & en prit un chargé de tres-riches marchandises; & ce fut de cette sorte que les Hollandois se rembourserent avantageusement des frais de leur députation de la Chine.

Le treiziéme de Juin le Roy de Macassar nommé *Sumbaco*, de peur de se voir reduit aux dernieres extrémitez fit élever un drapeau blanc sur le haut d'une autre forteresse, d'où tout environné de ses femmes il regardoit le combat. Pendant la treve qu'on luy accorda il envoya un des plus Grands de sa Cour au General de la flotte Hollandoise pour luy demander la paix, qui ne lui fut accordée qu'à condition qu'il envoyeroit un Ambassadeur à Batavia, qu'il chasseroit tous les Por-

tugais de l'Isle, & que ses subjets n'auroient plus de negoce avec eux.

Comme donc les articles du traité devoient estre ratifiez à Batavia par le General & son Conseil, le Roy de Macassar fit équiper des galeres, & y envoya onze des plus Grands Seigneurs de sa Cour avec une suite de sept cens hommes, & le Chef de cette Ambassade estoit frere du feu Prince Patinsaloa. Ils devoient presenter au General de Batavia deux cens pains d'or pour racheter la forteresse Royale, & avoient ordre de se soûmettre à toutes les conditions que les Hollandois leur proposeroient, pourvû qu'elles ne touchassent point à la loy de Mahomet. Le General ayant receu cette Ambassade qui lui estoit bien glorieuse, & profitant de l'occasion & du bonheur de ses armes, fit lui-méme la capitulation qui fut signée par les Ambassadeurs de Macassar & qui fut exactement observée. Car aussi-tost tous les Portugais vuiderent le païs, les uns passant aux Royaumes de Siam & de Camboye, & les autres se retirant à Macao & à Goa. *Macao* qui passoit il y a quelques années pour une des plus fameuses & des plus riches villes de l'Orient, fut le principal motif de l'Ambassade des Hollandois à la Chine, & comme c'estoit le meilleur poste que les Portugais eussent alors en ces quartiers-là, le dessein des Hollandois estoit de le ruiner entierement. Aujourd'huy cette ville qui est au 22. degré de latitude septentrionale dans une petite presqu'Isle de la Province de Xanton qui fait partie de la Chine, a beaucoup perdu de son premier éclat.

Les Peres Jesuites & les marchands Portugais n'en furent pas quites pour la disgrace qu'ils avoient euë à Macassar, & ils eurent encore un autre echec proche de Goa. Le Chef du Comptoir des Hollandois de Mingrela qui n'est qu'à huit lieuës de cette ville, ayant sçû le mauvais succez des affaires des Hollandois dans la Chine, pensa de son costé aux moyens de s'en venger. Il n'ignoroit pas que les Peres Jesuites de Goa & d'autres lieux des Indes faisoient grand negoce de diamans bruts, qu'ils envoyoient en Europe, ou qu'ils emportoient quand ils retournoient en Portugal. Que pour cacher ce negoce ils en envoyoient un ou deux d'entre eux sous l'habit de Faquir ou Pelerin Indien, ce qu'il leur estoit aisé de faire, parce qu'il y a de ces peres parmi eux qui sont

nez dans le païs, & qui sçavent parfaitement la langue Indienne. Cét habit de Faquirs consiste en une peau de tygre qu'ils ont sur le dos, & une de chevre qui leur couvre une partie de l'estomac & leur pend sur les genoux. Pour bonnet ils ont une peau d'anneau ou de chevreau, dont les quatre pates pendent sur le front, sur le col & les oreilles, qui sont percées & où ils passent de grosses boucles de crystal. Ils ont les jambes nuës & de grosses sandales de bois aux pieds, & ils portent un grand bouquet de plumes de paon pour se donner du vent & chasser les moûches. Un jour comme je dînois avec les Peres Augustins qui sont à la Cour du Roy de Golconda avec les sieurs Lescot & Raisin, un de ces Peres Jesuites qui venoit de Goa entra dans la chambre vêtu de la maniere que je viens de dire. Il nous dit qu'il alloit à saint-Thomé pour les affaires du Vice-roy de Goa; à quoy je lui repartis que pour aller par toutes les Indes il ne falloit point se déguiser, & que tous les autres Religieux de quelque ordre que ce fût ne se déguisoient pas de cette sorte.

Le Chef du Comptoir de Mingrela prit donc son temps pour se venger des Peres Jesuites, & ayant sçû qu'il y en avoit deux qui alloient aux mines acheter pour quatre cens mille pardos de diamans, il donna ordre à deux hommes qui en achetoient pour lui, que si-tost que les Peres auroient fait leur emplete ils en avertissent le Maître de la Doüane de Bicholi. *Bicholi est* un gros bourg sur la frontiere qui separe les terres du Roy de Visapour & celles des Portugais, & il n'y a point d'autre chemin que par ce lieu-là, parce qu'on ne peut passer ailleurs la riviere qui fait l'Isle de Salsete où est bâtie la ville de Goa. Les Peres Jesuites croyant que le Doüanier ne sçavoit rien de l'achat qu'ils avoient fait se mirent dans la barque pour passer l'eau, & ils n'y furent pas plûtost entrez qu'on les vint foüiller, de sorte que tous les diamans qui furent trouvez sur eux furent confisquez.

Je reviens au Roy de Macassar que les Reverends Peres Jesuites tâcherent de convertir, & ils en auroient possible pû venir à bout sans une condition à laquelle il les obligea & qu'ils negligerent d'accomplir. Car en méme-temps que les Jesuites travailloient à l'attirer au Christianisme, les Mahometans de leur costé faisoient de pareils efforts pour l'obliger

d'embrasser leur loy, & ce Prince qui vouloit quitter l'Idolâtrie, ne sçachant pas bien quel parti il devoit prendre, dit aux Mahometans qu'ils lui fissent venir de la Mecque deux ou trois de leurs plus habiles Moullas, & aux Jesuites qu'ils lui envoyassent de méme autant de leurs plus sçavans hommes, pour les entendre & se bien instruire des deux Religions, ce que les uns & les autres promirent de faire. Mais les Mahometans firent plus de diligence que les Chrétiens, & huit mois aprés ayant amené de la Mecque deux habiles Moullas, le Roy qui vit que les Jesuites ne lui envoyoient personne embrassa la loy de Mahomet. Il est vray que trois ans aprés deux Jesuites Portugais arriverent à Macassar; mais ce fut trop tard & le Roy ne se trouva plus dans la disposition de se faire Chrétien.

Le Roy de Macassar s'estant fait Mahometan, le Prince son frere en eut si grand dépit, qu'il ne put s'empescher d'en donner des marques par une action qu'il fit & qui causa sa disgrace. Comme il sçût que les Mahometans ont en horreur le pourceau, qui est une des viandes ordinaires des Idolâtres de Macassar; si-tost qu'il vit que la Mosquée que le Roy fit bâtir fut achevée il y entra une nuit, & faisant égorger dix ou douze pourceaux en sa presence il fit répandre le sang par tous les coins, & tant les murailles, que la niche où le Moulla se met pour faire la priere en furent gâtées. Le Roy par les loix de la religion qu'il avoit embrassée, fut obligé de faire abatre la Mosquée & d'en faire bâtir une nouvelle, & le Prince son frere se retirant avec quelques autres Seigneurs Idolâtres n'a plus paru à la Cour depuis ce temps-là.

Voilà tout ce que j'ay pû recueillir de plus particulier de tous les Royaumes de l'Orient qui sont entre les Estats du Grand-Mogol & l'Empire de la Chine, de laquelle j'ay aussi d'assez bons memoires; mais comme je sçais que plusieurs en ont amplement écrit, je crois que le Lecteur aimera mieux que je lui donne la suite de mes voyages, & que je ne l'entretienne que des choses que j'ay vûës de mes propres yeux.

## CHAPITRE XV.

*L'Auteur poursuit son voyage en Orient, & s'embarque à Mingrela pour Batavia; le danger qu'il court sur mer, & son arrivée en l'Isle de Ceylan.*

JE partis de *Mingrela* gros bourg du Royaume de Visapour à huit lieües de Goa le quatorziéme Avril 1648. & m'embarquay sur un vaisseau Hollandois qui venoit de prendre des soyes de la Perse & alloit à Batavia. Il eut ordre faisant sa route de moüiller à *Bakanor* pour prendre du ris, & nous y arrivâmes le dixhuitiéme du méme mois. Je fus à terre avec le Capitaine qui alloit trouver le Roy pour luy demander la permission de prendre du ris, ce qu'il luy accorda volontiers. Il nous fallut remonter la riviere prés de trois lieuës, & nous trouvâmes ce Roy le long de l'eau où il n'y avoit que dix ou douze hutes faites de branches de palmier. Il y avoit dans la sienne un tapis de Perse étendu soûs luy, & nous y vîmes cinq ou six femmes, dont les unes l'eventoient avec des eventails de queüe de paon, & les autres luy presentoient le betlé & luy remplissoient sa pipe de tabac. Les plus considerables du païs estoient dans les autres hûtes, & nous contâmes environ deux cens hommes dont la pluspart avoient pour armes l'arc & la fleche. Ils avoient aussi avec éux deux elefans. Il y a de l'apparence qu'ils avoient ailleurs quelque retraite, & qu'ils estoient venus en ce lieu-là pour joüir de la fraîcheur qui y rendoient des arbres & quelques ruisseaux. Ayant quitté le Roy & estant rentrez dans nostre chaloupe, il nous envoya en present douze poules & cinq ou six pots de vin de palmier. Nous fûmes coucher ce soir là aprés avoir fait une lieüë de chemin dans un hameau où il n'y avoit que trois ou quatre maisons, & nous avions pris avec nous bonne provision de nostre vaisseau. Le matin comme nous estions prests à partir nous vîmes sur la riviere un de nos Pilotes avec trois ou quatre jeunes-hommes, qui venoient au devant de nous & apportoient dequoy dejeuner. Quand ils furent à terre & que

nous nous fûmes mis à manger ils demanderent de ce vin de Tari ou de palmier, & le Maiſtre de la hûte où nous avions couché s'offrit de nous en apporter de tres bon, mais en nous avertiſſant qu'il eſtoit fort & qu'il pourroit nous envoyer des fumées au cerveau. Nos matelots ſe mocquerent de cela, parce qu'ils en buvoient ſouvent, & que quelques-uns méme en buvoient beaucoup ſans en eſtre incommodez. Mais comme on le boit dés qu'il eſt tiré de l'arbre & qu'on ne le laiſſe pas boüillir, quand on en prend trop on le ſent boüillir dans l'eſtomac. Ce payſan nous ayant donc apporté un pot de ſon vin de palmier, chacun en but ce qu'il voulut, l'un trois verres, l'autre quatre ou cinq, & pour moy je me contentay d'un ſeul qui pouvoit tenir prés d'une chopine. Mais à dire la verité nous en euſmes tous un ſi grand mal de teſte, que nous fumes deux jours ſans nous pouvoir bien remettre. Nous demandâmes aux gens du païs pourquoy ce vin nous avoit ainſi incommodez, & ils nous dirent que cela venoit de ce qu'ils plantoient le poivre autour des palmiers, & que c'eſtoit ce qui donnoit tant de force à ce vin. Nous en étions encore un peu étourdis quand nous retournâmes à bord, où un Gouverneur de la terre nous vint auſſi-toſt trouver pour faire le prix du ris, & ſçavoir la quantité qu'on en vouloit. Il falloit qu'ils apportaſſent le ris d'un peu loin, ce qui nous fâchoit beaucoup, parce que les vents commençoient à changer, & que le Capitaine ne vouloit pas partir qu'il n'euſt la carguaiſon qu'il luy falloit.

La nuit du ving-huitiéme au vingt-neuviéme le vent commença à changer, & les Pilotes dirent au Capitaine qui n'avoit pas encore pratiqué les coſtes des Indes, qu'il falloit lever l'ancre & mettre à la voile, bien que nous n'euſſions pas encore toute noſtre carguaiſon; mais le Capitaine n'y voulut jamais conſentir diſant qu'il nous manquoit de l'eau. Le vent ayant eſté fort toute la nuit, le lendemain il s'appaiſa un peu & l'on continua de charger du ris. Le jour d'aprés nous preſſâmes fort le Capitaine de partir, & comme il vit que chacun murmuroit il envoya les deux chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas à l'embouchure de la riviere, que le vent devint ſi furieux que les matelots ſe haſterent de revenir ſans eau, ce qu'ils firent avec beaucoup de peine &

en danger de se perdre. Quand ils furent à bord on attacha les deux chaloupes derriere le vaisseau selon la coûtume, & l'on mit quatorze hommes dans la grande, afin de la retenir & d'empescher que les flots ne la fissent briser contre le vaisseau. Nous voulûmes alors commencer de lever l'ancre, mais le vent se rendant encore plus fort & plus contraire, de trente ou quarante hommes qui estoient autour du moulinet il y en eut plus de douze d'estropiez par les barres, la violence de la mer les repoussant en arriere. Le Capitaine voulant aussi mettre la main à l'œuvre pour accommoder quelque chose au cable, sa main fut toute écrasée. Enfin la mer vint si rude qu'au lieu de lever l'ancre il en fallut jetter d'autres, par ce que le vent nous poussoit à terre. Chacun alors commença de penser serieusement à sa conscience, & l'on fit trois fois la priere en deux heures de temps. Sur le minuit nous avions perdu toutes nos ancres au nombre de sept, de sorte que n'en ayant plus & ne sçachant plus que faire, nos Pilotes crierent que chacun tâchat de se sauver quand le vaisseau toucheroit la terre, & de lassitude allerent se mettre sur leurs lits. Il y avoit déja long-temps que le Capitaine estoit sur le sien, à cause de la grande douleur que luy causoit sa main qui estoit dans un pitoyable estat. Pour ce qui est de moy, comme la lune luisoit je m'accouday sur le bord du vaisseau regardant comme les ondes le poussoient vers la coste. Estant en cette posture le vaisseau toucha terre, & chacun crut alors qu'il se seroit entr'ouvert. A l'instant deux matelots me vinrent dire que je ne craignisse point, & qu'ils feroient ensorte que nous nous sauverions; mais que si Dieu nous faisoit la grace de venir à terre il falloit que je les reconnusse de leurs peines. Je les exhortay de faire leur possible pour nous sauver, & leur dis qu'il y auroit cinq cens écus pour eux lorsque nous serions à terre. C'estoient deux Hambourgois qui m'avoient vû autrefois au Bander Abassi & à Surate, & ils sçavoient bien que j'avois toutes mes marchandises sur moy sans avoir besoin de chameaux ni de mulets pour les porter. Si-tost que je leur eus promis cette somme, ils se saisirent d'un morceau de bois de la grosseur de la cuisse & de dix ou douze pieds de long, où ils attacherent en cinq ou six endroits de grosses cordes qu'ils ne laissoient longues que de trois ou quatre pieds. Comme ils

travailloient à cela j'avois toûjours les yeux du costé de la terre, & j'apperçus que le vaisseau n'y alloit pas directement comme il faisoit auparavant. Je craignois aussi que ce ne fut l'obscurité qui me fit croire cela, parce que la lune commençoit de se coucher. Je courus en méme temps à la boussole pour m''en éclaircir, & je vis en effet que le vent estoit tout-à-fait changé & qu'il venoit de la terre. Aussi-tost je criay aux matelots que le vent s'estoit fait bon, & à l'instant le Bosman qui est celuy qui a en maniement tout ce qui depend du vaisseau, fit grand bruit & appela tous les matelots. Il cria aussi aux quatorze hommes que l'on avoit mis dans la grande chaloupe croyant qu'ils y fussent encore; mais personne ne répondit, & nous vîmes à la pointe du jour que le cable s'étoit rompu, & on n'a jamais pû sçavoir ce qu'ils sont devenus. Pour le Capitaine il ne put se lever, à cause d'une grosse fievre que la douleur de sa main luy avoit causée. D'abord chacun reprit cœur, quoy qu'on fût encore en peine comment on conduiroit le vaisseau le gourvernail estant rompu par le haut. Pour tâcher de remedier à ce mal, le Pilote fit tendre une petite voile que l'on tiroit tantost d'un costé tantost de l'autre selon qu'il le commandoit, & on attacha une corde au gouvernail pour le faire joüer; car ce n'estoit que le trou d'enhaut qui estoit rompu, & où l'on ne pouvoit pas mettre la piece qui vient sur le vaisseau pour le gouverner. Enfin le vent vint Nord-Est, & plus la nuit estoit obscure à cause que la lune estoit couchée, plus le vent se rafraichissoit, & chacun en rendit graces à Dieu. Nous n'estions pas toutefois hors de toute apprehension, parce qu'il nous falloit passer trois grosses roches, qui paroissoient fort au dessus de la mer, mais que nous ne pouvions voir la nuit estant fort obscure. Quand on vient à ce port là où nous primes du ris on n'a pas accoûtumé de passer ces roches; mais nostre Capitaine voyant qu'il avoit peu de temps pour charger, fit avancer son vaisseau le plus qu'il put de l'embouchure de la riviere, pour la commodité de ceux qui aportoient le ris, & qui pouvoient faire de la sorte plus de voyages. Enfin Dieu nous fit la grace qu'à la pointe du jour nous nous vîmes à trois ou quatre lieües de terre. Alors on tint conseil pour sçavoir de quel costé nous devions tirer, à cause que nous n'avions point d'ancres. Les uns fu-

rent

rent d'avis que nous retournassions à Goa pour hyverner, les autres que nous allassions à Ponté de Galle, qui est la premiere ville que les Hollandois ont prise aux Portugais dans l'Isle de Ceylan; car il n'y avoit pas plus de chemin d'un costé que d'autre, & le vent nous estoit egalement favorable pour les deux lieux. Mon sentiment fut qu'on ne prit point la route de Goa, mais celle de Ponté de Galle; parce qu'il estoit à craindre qu'allant à Goa les matelots qui sont sujets à boire ne vinssent à dire ou à faire quelque sottise qui donnât prise sur eux à l'inquisition, joint qu'il y a en cette ville-là plusieurs occasions de debauche, & que lorsqu'il faudroit se remettre en mer le Capitaine ne trouveroit peut-estre pas un homme dans son vaisseau. Mais en allant à Ponte de Galle on ne couroit aucun danger; c'estoit aller chez soy & l'on pouvoit changer de vaisseau pour continuer le voyage, ce qui arriva. Cependant nous estions toûjours en crainte que quelque tempeste ne survinst & ne nous jettat en terre, n'ayant point d'ancre pour arrester nostre vaisseau.

Entre nos matelots il s'en trouva un par bonheur qui servoit depuis plusieurs années dans le méme vaisseau, & qui dit qu'assurement il y avoit au fond de cale une ancre fort pesante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. On souhaitoit bien de l'avoir, mais on y voyoit de grandes difficultez à cause de la quantité de marchandises qui estoient dans le vaisseau. Neanmoins on se resolut de les tirer toutes, & quatre ou cinq charpentiers fort experts qui avoient travaillé à la Loge de Gomron pour la Compagnie & retournoient à Batavia, dirent que si l'on pouvoit tirer l'ancre en haut ils l'accommoderoient aussi bien que si elle avoit ses deux bras, ce quils firent, & dans deux jours & l'ancre & le gouvernail furent en estat de nous servir. Il en cousta trois ou quatre caisses de vin de Sciras que l'on distribua à tous ceux qui se mirent en besogne pour remuer les marchandises & pour tirer l'ancre, afin de leur donner courage de bien travailler.

Huit jours aprés nous reconnûmes que nous estions devant Ponté de Galle, & nous abbatîmes une partie de nos voiles pour gagner le port l'un des plus mauvais qui soit dans toutes les Indes, à cause des roches qui sont à fleur d'eau en plusieurs endroits. C'est ce qui fait que d'abord qu'on decouvre un

vaiſſeau en mer, le Gouverneur envoye d'ordinaire deux Pilotes pour l'aller conduire & le mener dans le port. Mais comme nous avions le temps & la mer aſſez favorables, le Capitaine ni les Pilotes qui n'eſtoient jamais venus en ce lieu-là, ne s'eſtant pas apperçûs que nous avions paſſé les eceuils qu'ils croyoient plus proches de terre, & ne voyant point venir de Pilote pour mener le vaiſſeau dans le port, nous firent retourner en mer, ce qui ſurprit fort le Gouverneur & les Pilotes, qui ne venoient pas parce qu'ils voyoient que nous avions paſſé le danger. Le vent commençant alors à changer nous fit reculer neuf ou dix lieuës en mer, & ainſi nous fûmes deux ou trois jours à bordayer ſans pouvoir regagner le port. Si le vent nous eut chaſſez un peu plus avant en mer, nous euſſions eſté contraints d'aller hyverner à Maſlipatan dans le Golfe de Bengala. Enfin les Pilotes de Ponté de Galle nous eſtant venu querir, nous entrâmes dans le port & miſmes pied à terre le douziéme de May. Je fus voir auſſi-toſt le Gouverneur Madſuere qui eſt à preſent General à Batavia, & il me fit l'honneur pendant le ſejour que je fis en ce lieu-là de vouloir que je mangeaſſe toûjours avec luy.

Je ne trouvay rien de remarquable dans cette ville, & il n'y reſte preſque rien que des ruines que les mines & les coups de canon y ont faites, lorſque les Hollandois y mirent le ſiege & en chaſſerent les Portugais. La Compagnie donnoit des champs & des places pour bâtir à ceux qui s'y vouloient habituer, & avoient déja fait faire deux bons baſtions qui commandoient le port. Si elle a achevé le deſſein qu'elle avoit pris, elle aura rendu cette ville-là une bonne place.

Les Hollandois avant que de prendre toutes les places que les Portugais avoient dans l'Iſle de Ceylan d'où ils les ont entierement chaſſez, ſe perſuadoient que le negoce de cette Iſle leur rapporteroit des ſommes immenſes s'ils en eſtoient ſeuls les maiſtres; ce qui peut-eſtre ſeroit arrivé s'ils euſſent tenu l'accord qu'ils avoient fait avec le Roy de Candy qui eſt le Roy de la terre, lorſqu'ils commencerent à faire la guerre aux Portugais. Mais ils luy manquerent de parole, & cela les mit en tres mauvaiſe reputation dans tous ces lieux-là.

Le traitté avec le Roy de Candy eſtoit conceu de manie-

re, que ce Roy devoit toûjours estre avec dix-huit ou vingt mille hommes dans les passages, pour empescher le secours qui pouvoit venir de Colombo, de Negombe, de Manar, & de plusieurs autres endroits que les Portugais avoient le long de la coste. Que les Hollandois devoient avec leurs gros vaisseaux amener autant de monde qu'ils en eussent assez pour assieger Ponte de Galle tant par mer que par terre. Ils convinrent aussi avec le Roy d'Achen qu'il tiendroit la coste avec un nombre suffisant de petites fregates armées, comme il en entretient toûjours bonne quantité.

Les Hollandois ayant pris la ville commencerent de reparer quelques breches ; ce que voyant le Roy de Candy il envoya sçavoir quand il pourroit venir à la ville pour en prendre possession. Car on estoit demeuré d'accord, qu'au cas que les Hollandois prissent la ville, ils la remettroient au Roy, lequel pour recompense devoit leur donner certaine quantité de canelle tous les ans, & en cas de besoin les assister en ce qu'il pourroit. Les Hollandois firent reponse à celuy que le Roy leur avoit envoyé, qu'ils estoient contens de luy remettre la ville, pourvû qu'il leur payat les frais de la guerre qu'ils faisoient monter à plusieurs millions ; mais que quand il auroit trois Royaumes comme le sien, il ne pourroit payer la moitié de cette somme. En effet l'argent est rare en ce païs-là, & je ne crois pas que le Roy ayt jamais vû cinquante mille écus ensemble. Tout son negoce n'estoit que de la canelle & des elefans ; mais depuis que les Portugais ont esté aux Indes il n'en a eu aucun profit. Pour ce qui est des elefans cela va à peu de chose : car on n'en prend guere que cinq ou six l'année ; mais aussi ils sont estimez plus que tous les elefans des autres païs, parce qu'ils sont plus courageux à la guerre ; & n'y a-t'il guere de Roy aux Indes qui ne tâche d'en avoir. Il faut remarquer icy une chose qu'on aura peut-estre de la peine à croire, mais qui est toutefois tres veritable ; c'est que lorsque quelque Roy ou quelque Seigneur a un de ces elefans de Ceylan, & qu'on en amene quelque autre des lieux où les marchands les vont prendre, comme d'Achen, de Siam, d'Arakan, du Pegu, du Royaume de Boutan, du Royaume d'Assem, des terres de Cochin, & de la coste de Melinde, dés que ces elefans en voyent un de Ceylan, par une instint de

nature ils lui font la reverence en portant le bout de leur trompe à terre & la relevant. Il eſt vray que les Elefans que les Grands Seigneurs entretiennent, quand on les mene devant eux pour voir s'ils ſont en bon point, font trois fois une eſpece de reverence avec leur trompe, ce que j'ay vû ſouvent; mais ils ſont ſtylez à cela & leurs maîtres le leur enſeignent de bonne-heure.

Le Roy d'Achen à qui les Hollandois ne tinrent pas auſſi leur parole, eut plus de moyen de s'en venger que le Roy de Candy, parce que les Hollandois ne ſe pouvant point paſſer du poivre qui vient de ſes terres, il fut long-temps ſans leur en vouloir donner, & méme il leur declara la guerre; & ſans ce poivre-là leur negoce ne va pas bien. C'eſt le poivre que nous appellons petit, & que tous les Orientaux veulent avoir, parce que ſans le piler ni le caſſer ils le mettent tout entier ſur leurs plats de ris comme je l'ay dit ailleurs. Mais enfin ils furent contraints de s'accorder avec le Roy d'Achen, & ils s'envoyerent de part & d'autre des Ambaſſadeurs pour cét effet. Celuy qui vint de la part du Roy à Batavia fut receu avec beaucoup de magnificence. Comme il fut ſur ſon depart le General de Batavia & tout le Conſeil le traitterent ſplendidement, & les Dames ſe mirent à table, ce qui ſurprit fort cét Ambaſſadeur Mahometan qui n'eſtoit pas accoûtumé de voir des femmes boire & manger avec les hommes. Mais ce qui l'étonna encore plus, fut qu'à la fin du repas aprés avoir bû pluſieurs ſantez, on but celle de la Reine d'Achen qui gouvernoit l'Eſtat pendant la minorité du Roy ſon fils, & que pour l'honorer davantage Monſieur le General voulut que Madame la Generale ſa femme baiſât l'Ambaſſadeur. Le Roy & la Reine d'Achen ne receurent pas moins bien l'Ambaſſadeur qui leur fut envoyé de Batavia. Ce fut le ſieur Croc qui traînoit depuis quinze ans une maladie languiſſante, & l'on croyoit qu'on lui avoit donné quelque poiſon lent. A la troiſiéme audience qu'il eut du Roy, qui ſceut qu'il vivoit depuis ſi long-temps en langueur & ſans appetit, le Roy lui demanda s'il n'avoit point autrefois entretenu quelque fille du païs, & comment il l'avoit quittée, ſi c'eſtoit de gré à gré, ou s'il l'avoit renvoyée par force. Il avoüa qu'il l'avoit quittée pour aller ſe marier en ſon païs, & que depuis ce temps-là il avoit

toûjours esté languissant & degoûté. Sur cela le Roy dit à trois de ses Medecins qui estoient auprés de luy, qu'ayant entendu la cause de la maladie de l'Ambassadeur il leur donnoit quinze jours pour le guerir, & que s'ils n'en venoient à bout dans ce temps-là il les feroit tous mourir. Ces Medecins ayant assuré le Roy qu'ils lui répondoient de la guerison de l'Ambassadeur, pourvû qu'il voulût prendre les remedes qu'ils lui donneroient, le Sieur Croc s'y resolut. Ils lui donnoient au matin un bruvage & au soir une petite pilule, & au bout de neuf jours il lui prit un grand vomissement. On crut qu'il mourroit des étranges efforts qu'il fit, & enfin il vomit un tapon de cheveux gros comme une petite noix, aprés quoy il fut aussitost gueri. Ensuite le Roy le mena à la chasse du Rhinocerot, & voulut qu'il donnât le coup de mort à la beste. Aprés qu'elle fut à bas on lui coupa la corne que le Roy presenta aussi à l'Ambassadeur, & à l'issuë de la chasse il y eut un grand festin. Sur la fin le Roy but à la santé du General de Batavia & de sa femme, & fit venir une des siennes qu'il fit aussi baiser à l'Ambassadeur. A son depart il lui fit present d'un caillou de la grosseur d'un œuf d'oye, où l'on voyoit de grosses veines d'or comme on voit les nerfs sur la main d'un homme, & c'est ainsi que croît l'or en ce païs-là. Le sieur Croc estant à Surate Chef du Comptoir fit rompre le caillou par le milieu, & en donna la moitié au sieur Constant qui avoit-là aprés lui la premiere autorité, & à qui j'en voulus donner à son retour en Hollande cent cinquante pistoles pour le porter à feu Monseigneur le Duc d'Orleans ; mais il ne voulut jamais s'en défaire.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Depart de l'Auteur de l'Isle de Ceylan, & son arrivée à Batavia.*

LE vingt-cinquiéme de Juillet nous partîmes de Ponte de Galle sur un autre vaisseau que celuy sur lequel nous estions venus, parce que l'ayant visité il fut trouvé qu'il ne

pouvoit pas faire le voyage ſans peril. Ainſi toutes les marchandiſes en furent dechargées, & miſes dans celuy où nous nous embarquâmes pour Batavia.

Le 2. de Juin nous paſſâmes la ligne, & le ſixiéme nous vîmes l'Iſle appellée Nazacos. Le dix-ſeptiéme nous découvrîmes la coſte de Sumatra; le dix-huitiéme l'Iſle Ingagne; & le dix-neuviéme l'Iſle Fortune. Le vingtiéme nous vîmes pluſieurs autres petites Iſles & la coſte de Java, & entre ces Iſles il y en a trois qu'on nomme les Iſles du Prince. Le vingt & uniéme nous découvrîmes Bantam, & le vingt-deuxiéme nous moüillâmes à la rade de Batavia. Le lendemain je deſcendis en terre & fus ſaluer Monſieur le General Vanderlin, & le ſieur Caron Directeur General la ſeconde perſonne du Conſeil.

Le vingt-cinquiéme deux jours aprés mon arrivée le General m'envoya un de ſes Gardes pour me prier à dîner, où ſe trouverent le ſieur Caron, deux autres Conſeillers, l'Avocat Fiſcal, le Major, & leurs femmes. Tandis que nous fûmes à table on ne parla que des nouvelles des païs étrangers, & principalement de la Cour du Roy de Perſe; & aprés le dîné quelques-uns ſe mirent à joüer au trictrac en attendant la fraîcheur, pour s'aller promener hors de la ville le long de la riviere où il y a de fort beaux lieux pour ſe baigner. Pour Monſieur le General il paſſa dans ſon cabinet où il me pria d'entrer avec lui. Aprés quelques diſcours de choſes indifferentes il me demanda pour quel ſujet j'eſtois venu à Batavia. Je lui dis que j'y eſtois venu principalement pour voir une ville ſi renommée, & qu'ayant trouvé l'occaſion de rendre ſervice à la Compagnie par la priere que m'en avoit faite le Chef du Comptoir de Mingrela, cela m'avoit fait entreprendre le voyage, comme il pouvoit avoir vû par la lettre qu'il lui en avoit écrite. Je lui fis recit en méme-temps comme le Commandeur de Mingrela m'en avoit prié, de la découverte qu'avoit faite une Caravalle de Portugal que la tempeſte jetta dans une baye à trente lieuës du Cap de Bonne-Eſperance, comme j'en ay couché l'hiſtoire au long dans la deſcription de la ville de Goa. Le Commandeur crût que le General pourroit envoyer de ce coſté-là un petit vaiſſeau, & qu'en lui portant cette nouvelle je rendrois ſervice à la Com-

pagnie, & ce fut aussi dans cette vûë qu'il m'offroit passage sur le vaisseau qui estoit à la rade de Mingrela. Aprés que j'eus fait recit de cette affaire au General, il m'en remercia assez froidement comme d'une chose de peu d'importance, bien que j'aye sçû depuis qu'il a envoyé chercher cette Baye, mais on ne l'a pû trouver. Aprés une demi-heure ou environ d'entretien je le laissay dans son cabinet, où entrerent en méme temps trois Conseillers, & comme je sortois il me dit que si j'avois un peu de patience nous irions ensemble faire un tour de promenade hors la ville. Je fus joindre en attendant Madame la Generale & autres Dames qui luy tenoient compagnie, & une heure aprés deux trompetes commencerent à sonner. Monsieur le General & Madame avec quatre femmes de Conseillers entrerent dans un carosse à six chevaux, & les Conseillers monterent à cheval. On m'en amena aussi un sellé & bridé à la Persienne, & dont le harnois estoit fort mignon. Il y a toûjours quarante ou cinquante chevaux de selle dans l'ecurie du General; car il n'y a point de vaisseau qui n'en amene quelques-uns, ou d'Arabie, ou de Perse, ou d'autres lieux. Devant le carosse du General marchoit la Compagnie de Cavalerie; chaque Cavalier ayant le colletin de bufle, & le haut-dechausse d'écarlate avec des galons d'argent, le chapeau avec le bouquet de plume, la grande echarpe avec une dentelle d'argent, la garde de l'epée & les éperons d'argent massif, & tous leurs chevaux avoient de fort beaux harnois. Trois Gardes du Corps marchoient à chaque portiere avec la halebarde, & tres bien couverts. Chacun avoit le pourpoint de satin jaune, & le haut de chausse d'ecarlate couvert de galon d'argent, avec les bas de soye jaunes, & de fort beau linge. Derriere le carosse marchoient une Compagnie d'Infanterie, & une autre qui sort une heure ou deux devant pour faire la découverte. Pour ce qui est des Conseillers, quand ils marchent aussi bien que dans leurs maisons chacun a deux Mousquetaires pour sa garde, & quand ils ont besoin de chevaux il faut que l'ecuyer du General leur amene ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques pour aller se promener en mer ou sur la riviere, & sur leurs canaux où chacun a son jardin. Nostre promenade ne fut pas longue, & la cause fut qu'en partant du fort on

apperçût deux vaisseaux qui venoient, sans qu'on pût bien juger quels vaisseaux c'estoient. Comme le General & les Conseillers estoient dans l'impatience d'apprendre quelques nouvelles, il retournerent au fort plutost qu'ils n'auroient fait, & dés que nous y fûmes rentrez je pris congé de Monsieur le General, des Conseillers, & des Dames, & me retiray en mon logis.

Pendant trois ou quatre jours j'eus quantité de visites, ce qui ne me causa pas peu de depense, parce que la coûtume veut que quand quelqu'un vous vient voir vous luy presentiez du vin. Cent écus sortent en peu de temps de la bourse; car une pinte de vin à peu prés de la mesure de Paris ne tient que quatre verres. Le vin d'Espagne quand il est à bon marché coûte un écu à Batavia; le vin de Rhin & le vin de France en valent deux, & il faut payer quarante sols pour la pinte de biere, ou d'Angleterre ou de Broncevimont.

La plus grande joye que puisse avoir le peuple de Batavia est lorsque les vaisseaux viennent de Hollande: car ils amenent de toutes ces sortes de boissons que les hostes achetent de la Compagnie, estant permis aussi à chaque particulier d'en acheter. Mais soit qu'ils trouvent plus de delices à boire au cabaret que dans leurs maisons, soit que cela leur soit plus commode, quand ils se veulent divertir ensemble ils font d'ordinaire toutes leurs réjoüissances dans ces lieux-là. C'est donc leur grande feste quand ces nouvelles boissons arrivent, & l'on trouve dans les ruës des femmes & des filles qui vous portent un momon pour une pinte ou deux de vin ou de bierre. Soit que l'on perde ou que l'on gagne par honneur on ne souffre guere que les femmes payent, & il survient d'autres en méme temps à qui la bienseance veut que l'on boive leurs santés, ce qui vuide souvent la bourse des jeunes gens.

## CHAPITRE XXII.

### *D'une affaire qu'on suscita mal à propos à l'Auteur dans le Conseil de Batavia.*

IL y a deux Conseils dans Batavia, le Conseil du fort où preside le General & où se traittent les affaires de la Compagnie; & le Conseil qui se tient à la maison de ville, lequel regarde la police & les petits differens qui peuvent survenir entre les bourgeois. Le sieur Faure un des membres de ce Conseil de ville estoit du nombre de ceux qui vinrent me rendre visite à mon arrivée, & en neuf ou dix jours de temps il fut chez moy quatre fois avec un de ses amis. L'un & l'autre me parloient toûjours du sieur Constant qui avoit esté Commandeur à Gomron, & pendant plusieurs années la seconde personne du Comptoir de Surate où il avoit amassé du bien. Il m'en avoit souvent confié une partie, & nous avions toûjours esté fort bons amis. Un jour comme je partois de Surate pour aller à la mine des diamans, il me pria d'en acheter pour son compte pour seize mille roupies, me donnant lettre de change pour recevoir la somme à Golconda où elle me fut payée, & je l'employay comme il souhaittoit. Je croyois à mon retour le trouver à Surate; mais durant mon voyage il reçut ordre de Batavia de s'y reudre aussi-tost, & dés qu'il y fut il se maria avec la veufve du General Vandime avec laquelle il s'en alla en Hollande. Je fus bien surpris à mon retour à Surate de voir qu'il fut parti sans avoir donné ordre à aucun de ses amis, ni Hollandois, ni Anglois de retirer ce que j'avois à luy, & de le luy envoyer par la voye des vaisseaux qui vont en Angleterre. Ayant demeuré à Surate environ deux mois & voulant faire voyage, pour ne point risquer ce que le sieur Constant m'avoit confié, je remis le tout entre les mains du Sr François Breton qui estoit la seconde personne du Comptoir que la Compagnie Angloise a à Surate, lequel depuis par son ordre le luy a fait tenir en Hollande. J'avois prié auparavant le Commandeur Hollandois nommé Arnebar de se vouloir

charger de cette partie ; comme estant ami du sieur Constant mais il s'en excusa entierement, me representant que si le General ou le Conseil de Batavia venoit à sçavoir qu'il eut une pareille chose entre les mains, il seroit traitté comme un receleur ne l'ayant pas declaré, c'est à dire qu'il seroit depossedé de sa charge & tout son bien confisqué.

Un jour donc pendant que je fus à Batavia, le sieur Faure de qui je viens de parler me vint voir avec trois autres, faisant apporter une grande bouteille de vin de Rheims & une autre de bierre d'Angleterre. Je leur fis aussi presenter la collation de mon costé, & comme nous commencions à boire ils me demanderent si je n'avois point eu de nouvelles qui fussent venuës par terre de Monsieur Constant pendant que j'estois à Surate ; à quoy je leur répondis que je n'en avois eu ni par mer, ni par terre depuis qu'il estoit parti de ce lieu-là. Ils firent les surpris à cette reponse, & me dirent qu'ils s'etonnoient fort qu'ayant esté si grands amis, & ayant fait un si grand negoce ensemble qui duroit encore, il ne m'eut point fait sçavoir de ses nouvelles. Je reconnus bien dés lors qu'ils n'estoient venus à autre dessein que pour tâcher de decouvrir si j'avois avec moy la partie de diamans que j'avois achetée à la mine pour le sieur Constant, ou bien si je l'aurois laissée à quelque Hollandois pour la luy faire tenir. Je crus qu'il falloit leur oster ce soucy de la teste, & que sans cela ils n'auroient pas bû joyeusement le vin qu'ils avoient fait apporter. Sans les tenir donc plus long-temps en peine, je leur dis que je m'etonnois qu'ils ne m'eussent pas parlé de cette affaire dés la premiere fois qu'ils me firent l'honneur de me venir voir, & que je voyois bien qu'ils vouloient sçavoir si la derniere fois que j'avois esté à la mine des diamans le sieur Constant ne m'avoit pas donné commission d'en acheter. Qu'ils n'auroient pas eu besoin pour cela d'apporter du vin pour me faire boire, parce que j'estois tout au contraire de plusieurs gens, lesquels parlent beaucoup & disent plus qu'il ne sçavent quand ils ont bû, & que pour moy c'est alors que je parle le moins. Toutefois que je voulois bien les satisfaire afin qu'ils n'eussent pas de regret de leur bon vin, & que je leur dirois franchement la verité. Il est vray, leur disje donc, que Monsieur Constant ne ma pas seulement donné com-

miſſion de luy acheter une partie de diamans, mais qu'il m'a auſſi donné de l'argent pour la payer, & que luy en ay acheté pour ſeize mille roupies. Je n'eus pas plutoſt achevé de parler, que le ſieur Faure ſe tournant vers les trois autres, Meſſieurs, leur dit-il, vous me ſerez témoins comme Monſieur Tavernier a pour ſeize mille roupies de diamans à Monſieur Conſtant qu'il m'a laiſſé ordre de retirer quand il eſt parti pour Hollande. Je luy dis ſans m'emouvoir, que s'il les vouloit avoir il falloit qu'il courut aprés, mais que je ne croyois pas qu'il les pût attraper, qu'il y avoit plus de ſix mois que je les luy avois envoyez par terre, & que je m'eſtonnois bien comme il avoit pris cette commiſſion, & comment Monſieur Conſtant & luy pouvoient ſçavoir que je devois venir à Batavia. Je vis que cela le faſcha de voir qu'il n'auroit pas ce qu'il s'eſtoit imaginé, & ſans vouloir boire davantage ils s'en allerent tous quatre.

Le lendemain de grand matin un Officier de la Compagnie vint m'apporter un ajournement, qui portoit que j'euſſe à comparoir ſur les onze heures pardevant le Conſeil de la ville, où ſe trouveroit Monſieur l'Avocat Fiſcal pour prendre la cauſe en main pour la Compagnie. Je ne manquay pas de me trouver à l'heure dite à la Maiſon de ville, où auſſi-toſt ces Meſſieurs me firent entrer, & avec grand compliment me demanderent s'il eſtoit vray que le ſieur Conſtant m'eut fait faire emplete en diamans pour ſeize mille roupies & où ils eſtoient. Je leur dis que pour l'achat des diamans je l'avois bien fait, mais que je ne ſçavois pas où ils eſtoient, parce qu'il y avoit plus de ſix mois que je les luy avois envoyez de Surate par terre. Sur cela ces Meſſieurs de la juſtice donnerent ſentence, par laquelle il eſtoit dit que ce n'eſtoit pas au ſieur Faure à ſe meſler de cette affaire, mais que c'eſtoit à l'Avocat Fiſcal à la pourſuivre, puiſqu'en ce temps-là le ſieur Conſtant eſtoit au ſervice de la Compagnie, & que ſans l'avoir fraudée il ne pouvoit de ſes gages avoir amaſſé une ſi groſſe ſomme. A ce diſcours d'avoir fraudé la Compagnie je ne me pus m'empeſcher de rire, ce qu'il les ſurprit, & le Preſident du Conſeil me demanda pourquoy je riois. Je luy dis que c'eſtoit de voir qu'il s'etonnoit de ce que le ſieur Conſtant a fraudé la Compagnie de ſeize mille roupies, & que s'il n'avoit emporté que cela ce

ſeroit bien peu de choſe; ajoûtant qu'il n'y avoit guere de ſerviteur de la Compagnie qui euſt paſſé par les charges où le ſieur Conſtant avoit paſſé, & qui euſt eu la commodité de faire negoce comme il l'avoit eüe ſans crainte du ſieur Fiſcal, qui n'emportaſt du moins cent mille écus. Il y en avoit alors deux ou trois dans le Conſeil qui n'eſtoient pas bien-aiſes de m'oüir parler de la ſorte, & que ce diſcours regardoit particulierement. Car pour dire les choſes comme elles ſont, les Commandeurs & ceux qui les ſuivent en authorité dans le Comptoirs, ſçavent mettre à part de groſſes ſommes à leur profit & au grand prejudice de la Compagnie, & comme ils ne peuvent faire cela ſans eſtre d'intelligence avec le Courtier, celuy-cy en fait autant de ſon coſté, & ceux qui ſont ſous luy prennent auſſi ce qu'ils peuvent. J'ay fait conte une fois de tout l'argent dont on peut fruſter la Compagnie ſur le negoce dans chaque Comptoir, & j'ay trouvé que quand tous les ans on ne luy fait tort dans tous les Comptoirs enſemble que d'un million cinq ou ſix cens mille livres, elle a lieu de s'en conſoler. Pour ne parler que de la Perſe, j'ay connu des Commandeurs, qui tant ſur la vente des épiceries que ſur l'achat des ſoyes, ont mis à part pour eux dans un an plus de cent mille piaſtres. Ils ont pour cela des adreſſes merveilleuſes qu'il eſt mal-aiſé que la Compagnie puiſſe decouvrir, particulierement les Directeurs & Participans de la Compagnie qui ſont en Hollande. Pour ce qui eſt de ces Commandeurs qui ſont aux Indes, il faut que le fait ſoit bien evident quand le General de Batavie & ſon Conſeil en font juſtice, & on ferme le plus ſouvent la bouche à l'Avocat Fiſcal, à qui l'on fait un preſent qui vaut bien le tiers qui lui revient de tout ce qui eſt confiſqué, un autre tiers appartenant à la Compagnie, & l'autre à l'Hôpital. Ainſi tout ſe paſſe ſous ſilence; car il n'y a pas un de ces Commandeurs qui n'ait ſon Patron à Batavia à qui il envoye tous les ans de beaux preſens; joint qu'il n'y a guere de ces Meſſieurs du Conſeil qui n'en ayent fait autant. D'ailleurs ſi quelqu'un informé du tort qu'un Commandeur fait à la Compagnie va le declarer à un General, il eſt aſſuré de n'eſtre jamais établi en aucun Comptoir, & toſt ou tard on trouve quelque pretexte pour luy oſter la charge qu'il peut avoir, & l'envoyer pour ſoldat dans quelque Iſle pour y finir mal-heureuſement ſa vie.

Quant au negoce que ces Commandeurs font en leur particulier, il n'y a perſonne qui le ſçache mieux que les pauvres matelots, qui eſtant quelquefois tres-maltraitez des Commandeurs méme ou des Officiers des vaiſſeaux, quand ils viennent en terre vont avertir les principaux du Comptoir, que tel a tant de balles de marchandiſes dans le vaiſſeau pour ſon particulier. Le plus ſouvent le Chef du Comptoir qui ſçait ſon métier envoye dire à celuy à qui ſont les marchandiſes de les faire détourner, & de tâcher la nuit de les faire apporter en terre. Pour lui donner le temps de tout decharger, on fait tant boire celui qui en a donné l'avis qu'il eſt yvre un jour ou deux, & quand on ſçait que tout eſt ôté le Commandeur va au vaiſſeau faire la viſite bien aſſuré de n'y rien trouver. Alors le pauvre matelot ou ſoldat pour la menterie qu'on lui fait accroire qu'il a dite eſt ſeverement puni, ſes gages lui ſont confiſquez, & ſouvent on l'envoye pour trois ou quatre ans travailler ſur la galere qui va charger des pierres. Il y a donc de ces Commandeurs qui ont fraudé la Compagnie, & ſont retournez en Hollande avec grand butin, ayant pour quatre ou cinq cens mille livres de diamans, de perles, d'ambre-gris, & d'autres marchandiſes qui tiennent peu de place. Car ſi tout cela n'eſt bien caché & ſi la Compagnie le peut découvrir il eſt perdu pour eux, & l'on confiſque leurs gages. Mais ils ont d'admirables adreſſes pour ſe ſauver, méme quand ce ſont de groſſes marchandiſes, comme des toiles & autres choſes qui tiennent beaucoup de place; car ils ne vont pas tous en des lieux où l'on puiſſe acheter des diamans, & d'ailleurs ils ont plûtoſt de la perte que du gain à en apporter, au lieu que ſur les groſſes marchandiſes il y a toûjours beaucoup de profit. Comme le Capitaine & autres Officiers du vaiſſeau tâchent de faire un negoce particulier auſſi bien que les Commandeurs, ſçachant qu'il leur ſeroit difficile de tirer leurs marchandiſes hors du vaiſſeau ſans eſtre découverts, ils vont quelquefois les decharger ſur les coſtes de Norvege, faiſant accroire que c'eſt le mauvais temps qui les y a pouſſez. D'ailleurs quand les Hollandois ſont en guerre avec les Anglois, on envoye des vaiſſeaux de guerre au devant de ceux qui viennent des Indes, & c'eſt dans ces vaiſſeaux que ceux qui veulent frauder la Compagnie mettent leurs balles de marchandiſes avant que

d'arriver en Hollande. Ils ont encore recours pour cela à la flote des pescheurs de harengs quand ils la rencontrent. Enfin il n'y a point d'artifice dont ils ne s'avisent. Mais aussi quand la Compagnie a quelque soupçon que quelqu'un a excedé elle fait quelquefois dépoüiller des Commandeurs & leur fait donner d'autres habits, & l'on a trouvé plus d'une fois des diamans dans ceux qu'ils avoient posez. Au reste on a remarqué que la pluspart de ceux qui ont fait tort à la Compagnie & sont revenus en Hollande avec de grands biens, n'en ont pas laissé leurs heritiers guere plus riches, tous ces biens-là s'estant comme evanoüis en peu d'années, ce qui donne à connoître que le bien mal acquis ne profite point.

Revenons à l'affaire qu'on me suscita mal-à-propos à Batavia. Sur la sentence que Messieurs du Conseil avoient renduë, que l'Avocat Fiscal prendroit la cause en main pour la Compagnie, trois jours aprés il m'envoya plusieurs feüilles de papier écrites par articles, afin que je répondisse sur chacun. Le premier portoit que je declarasse de combien le sieur Constant & moy avions negocié ensemble depuis que nous nous connoissions. Les autres n'estoient que de sottises, & entre autres celle-cy, de me commander d'y répondre moy qui n'estois point sujet à la Compagnie, qui n'estois venu à Batavia que pour lui rendre service, & qui par consequent me devois peu soucier du commandement du Fiscal. Il y avoit un article en particulier, qui portoit que Monsieur le General & son Conseil vouloient sçavoir ce que le sieur Constant avoit fait au Bander-Abassi où il avoit esté envoyé pour Commandeur, qu'ils n'ignoroient pas que jour & nuit nous estions ensemble, & qu'ainsi je devois estre bien instruit de ses affaires. Ils avoient raison, mais je n'estois pas obligé de leur en rendre compte. Cela dura bien quatre ou cinq semaines, pendant lesquelles un Officier me vint querir plusieurs fois pour aller à la Maison de ville leur donner réponse. Celle que je leur faisois estoit toûjours la même, que je ne sçavois rien des affaires du sieur Constant, & que lorsqu'il faisoit quelque chose il ne m'appelloit pas pour lui donner conseil. Comme ils virent qu'ils ne pouvoient rien tirer de moy par la douceur, ils commencerent à me faire des menaces disant qu'ils me feroient arrester. Je leur repartis hardiment que je ne les craignois

point, & que s'ils me faisoient arrester j'avois l'honneur d'estre à un Prince qui estoit feu Monseigneur le Duc d'Orleans, qui me tireroit bien de leurs mains, & se pourroit ressentir de l'affront qu'ils me feroient. En méme-temps je sortis de leur chambre sans dire autre chose, & eux aussi ne me dirent rien. Quinze jours se passerent sans qu'on me parlât de cette affaire, & pendant ce temps-là j'allois me promener & manger méme avec quelques-uns de ces Messieurs. Un jour l'Avocat Fiscal qui avoit beaucoup d'etude & se plaisoit fort à s'entretenir des païs étrangers, m'ayant prié à souper, comme nous fûmes hors de table me prit à part, & me dit qu'il falloit que le lendemain il me fit appeller, en ayant receu ordre du General qui vouloit sçavoir absolument ce que j'avois vû faire à Gomron au sieur Constant. Si c'est pour dire ce que j'ay vû, lui répondis-je, je le feray volontiers, mais je veux estre en presence de Messieurs de la Justice. Le matin venu l'Officier ne manqua pas de me venir appeller. Je le suivis aussi-tost, & estant entré dans la chambre, le President me demanda d'abord si presentement je leur apprendrois quelque chose de ce que j'avois vû du sieur Constant. Je lui dis que je le satisferois, & que je voulois bien luy en faire la relation tout au long, dequoy le President & le Conseil me témoignerent qu'ils estoient bien aise. Comme ils m'eurent presté silence, & que je vis qu'ils attendoient avec impatience ce que j'avois à leur dire je leur parlay de cette maniere.

Le jour que le sieur Constant debarqua à Gomron, le Kan ou Gouverneur de la ville & du païs lui fit de grandes caresses, & le retint à souper avec tous ceux qui l'accompagnoient. Le repas fut magnifique, & les viandes estoient bien plus delicatement appreftées que de coûtume, m'estant trouvé en plusieurs festins de Kans ou Gouverneurs de Provinces dans la Perse, où l'on ne sçavoit que c'estoit que de ragoûts, ni méme de faire rôtir un poulet bien à propos. Mais en ce repas-là tout fut bien accommodé, & il y a apparence qu'un cuisinier Frangui s'en estoit mélé. Toutes les Baladines de Gomron ne manquerent pas de s'y trouver pour danser à leur mode selon la coûtume, & le repas se fit avec beaucoup de gayeté. Le lendemain le sieur Constant eut a dîné plusieurs Francs, & sur la fin du repas le Kan envoya un de ses Officiers faire compli-

ment au Commandeur Conſtant, & lui dire qu'il viendroit ſouper avec luy, ce qu'il receut tres-bien en témoignant le reſſentiment qu'il avoit de l'honneur que le Kan luy vouloit faire. Les complimens achevez le Commandeur prit un grand verre & beut à la ſanté du Kan, & tous ceux qui eſtoient à table en firent autant. Si-toſt que l'Officier fut parti le Commandeur demanda à quelques-uns de ceux qui mangeoient avec luy, de quelle maniere il falloit traitter un Gouverneur quand il faiſoit l'honneur à un Commandeur de le venir voir chez-lui, & il y en eut un qui lui dit que le premier ſoin qu'il falloit avoir eſtoit dés que la nuit eſt venuë de faire allumer tant dehors que dans le logis quantité de lampes, qui ſont en ce païs-là de petits vaſes pleins d'huile attachez contre les murailles de la maiſon, & éloignés les uns des autres d'environ un pied. Mais le Commandeur voulant faire plus d'honneur que cela au Kan & à la Compagnie, au lieu de ces lampes fit mettre par tout des chandelles de cire blanche, & dedans & dehors la maiſon ce n'eſtoit rien que lumiere. Le Kan témoigna d'eſtre ravi de cette belle dépenſe qu'on faiſoit pour lui faire plus d'honneur, & tous les marchands tant Chrétiens que Mahometans en furent auſſi ſurpris. Il eſt vray, dis-je à ces Meſſieurs du Conſeil, que vous ſçavez que cette cire ne coûte pas tant à la Compagnie comme elle feroit à des particuliers, parce que tous les vaiſſeaux Hollandois qui viennent de Mocca apportent beaucoup de cire comme y eſtant à bon compte.

Les Baladines ſe trouverent en grand nombre à ce repas pour divertir la Compagnie par leurs danſes & leurs plaiſantes poſtures; car il y avoit de l'argent à gagner pour elles ſçachant bien que les Commandeurs les payent comptant, & qu'il n'en va pas comme auprés du Kan qui le plus ſouvent croit les avoir bien recompenſées quand il leur donne à ſouper. Le lendemain matin celles qui commandent à ces Baladines (car chaque bande a une vieille pour ſurveillante & rectrice laquelle ces Baladines appellent leur mere) vinrent faire la reverence au ſieur Conſtant, qui ſe montra ſi liberal envers elles qu'il n'y en eut pas une qui demandât rien à perſonne, ce qui eſt fort contre leur coûtume. Quelques-uns de ceux qui avoient couché-là, & avoient paſſé toute la nuit à fai-

re

re danser ces femmes, furent tout surpris de sortir le matin sans estre obligez de mettre la main à la bourse, & eurent lieu de se loüer de la generosité du Commandeur qui avoit si liberalement payé pour tous. On tira toute la nuit des boistes qui estoient sur la terrasse du logis, & à toutes les santés on en tiroit une douzaine pour avertir les vaisseaux de faire aussi leur decharge.

Sur les deux heures devant jour le Kan se leva du lieu où il s'estoit assis en arrivant, qui estoit où l'on avoit bû & mangé, & ses Officiers l'emmenerent voyant que le vin commençoit à l'échaufer. Dés qu'il fut sorti une partie de la Compagnie se remit à boire & à manger, l'autre à voir danser les Baladines, & la débauche dura jusques sur les dix heures du matin. Chacun en se retirant se disoit l'un à l'autre; il faut avoüer que ce nouveau Commandeur est honorable & qu'il fait toutes choses de bonne grace.

Quand le sieur Constant, dis-je encore à ces Messieurs du Conseil, fut arrivé à Gomron, & qu'il luy fallut aller au logis du Kan, on amena les plus beaux chevaux qui fussent dans l'écurie de la Compagnie. Celuy qui estoit pour le Commandeur avoit un riche harnois tout en broderie, mais comme la bride n'estoit que d'argent il en parut surpris & demanda pourquoy on ne mettoit pas une bride d'or à son cheval, croyant qu'il n'estoit pas moindre que les autres Commandeurs qui l'avoient précedé à Gomron. On luy dit que par ordre de la Compagnie le Commandeur Vanderlin avoit envoyé à Batavia les deux brides d'or qui estoient à Gomron, dont l'or de l'une pesoit environ six cens ducats, & l'or de l'autre quatre cent cinquante, & qu'il y avoit deffense qu'à l'avenir aucun Commandeur n'eût à en faire porter une d'or à son cheval se devant contenter d'une d'argent. Comme je vis que cela fâchoit le sieur Constant, je luy dis en particulier qu'il luy estoit aisé de faire porter la bride d'or à son cheval sans que la Compagnie pût luy en faire reproche. Qu'il n'avoit qu'à envoyer au Kan le present qu'il luy devoit faire de la part de la Compagnie un peu plus honneste que n'avoient fait les autres Commandeurs ses predecesseurs, & qu'il verroit qu'il auroit bien-tost une bride d'or. Le sieur Constant me crut & fit au Kan un present fort honorable. Ces presens

consistent d'ordinaire en toutes sortes d'épiceries, en porcelaines, en cabinets du Japon, en draps de Hollande, & autres choses de cette nature. Mais le meilleur du present fut un anneau de diamant dont il m'avoit payé quinze cens écus, & mille ducats d'or, dont le Kan fit faire une bride d'or qu'il envoya de present au Commandeur, laquelle ne pesoit que six cens quarante-trois ducats d'or, le reste estant demeuré dans la bourse du Kan. C'est la coûtume en Perse que lorsqu'un étranger fait quelque present aux Grands ils lui en envoyent un autre; mais à moins qu'on ne le fasse au Roy on n'en retire jamais à beaucoup prés la valeur de ce que l'on a donné. Le Kan fut tout surpris d'un present si magnifique, & bien que selon la coûtume il dût envoyer le sien dés le lendemain, qui est d'ordinaire un beau cheval & quelquefois deux, il attendit pour cela cinq ou six jours, parce qu'il ne falloit pas moins de temps pour faire faire la bride. Dés qu'elle fut achevée le Kan envoya deux beaux chevaux au Commandeur, l'un avec cette bride d'or, & l'autre avec une bride d'argent, les selles à la Turque en broderie d'or & d'argent. Par bien-seance il falloit que le Commandeur montant à cheval fit mettre la bride d'or, & ainsi la Compagnie n'en pouvoit rien dire.

Voilà quelle fut la relation que je fis au Conseil de Batavia de ce que j'avois vû à Gomron à l'égard du sieur Constant; & il faut remarquer avant que de passer outre, que tous les presens que les Roys & les Grands Seigneurs font aux Commandeurs, & autres principaux Officiers de la Compagnie doivent estre remis quand ils vont à Batavia entre les mains du General & du Conseil comme choses qui appartiennent à la Compagnie; mais aussi on les leur laisse quelquefois.

Aprés avoir parlé de la sorte à ces Messieurs du Conseil de Batavia, & leur avoir dit ingenuëment ce que le sieur Constant avoit fait les premiers jours de son arrivée à Gomron, ils voulurent encore sçavoir ce qui s'estoit passé depuis, & me dirent qu'ils avoient déja esté assez informez de ce que je venois de leur dire, mais qu'ils souhaitoient que je leur apprisse quel negoce le sieur Constant avoit fait. Ce fut alors que je commençay à leur parler d'une autre maniere, & leur dis que je ne dépendois pas d'eux & que je n'estois pas leur espion. Que puisqu'ils en vouloient tant sçavoir ils s'en devoient informer

tandis qu'il estoit à Batavia, ou bien qu'ils lui en écrivissent en Hollande, & qu'ils pourroient par ce moyen estre satisfaits. Le President qui vit que je me mocquois se leva de sa place pour parler avec quelques Conseillers, & me dit ensuite qu'on me donnoit quatre jours pour penser à répondre au Conseil, tant sur le negoce que je pouvois avoir fait avec le sieur Constant, que sur celuy que je sçaurois qu'il avoit fait avec d'autres particuliers. Sur cela je sortis sans rien repliquer, & fus dîner avec un des Conseillers sans parler davantage de cette affaire.

Les quatre jours expirez j'attendois que l'on m'envoyât querir, mais on tarda encore huit autres jours, aprés quoy on m'envoya un Officier qui me dit que le President m'attendoit au Conseil sur les onze heures. Estant entré dans la chambre, l'Avocat Fiscal fit un long discours sur ce que je ne voulois point répondre aux demandes que l'on m'avoit données par écrit, & que pour luy il requeroit que je fusse mis en Gesselin, c'est à dire en arrest jusques à ce que j'eusse répondu. Je repartis à cela que je ne m'étonnois guere de ce qu'il disoit, & que je croyois que Messieurs du Conseil y penseroient plus d'une fois avant que d'en venir à l'execution ; que s'il vouloit que je répondisse à ce qu'il me demandoit, il falloit me le donner par écrit en une langue que j'entendisse, & non pas en Hollandois. Il repliqua à cela qu'il m'avoit plusieurs fois oüy parler Hollandois ; à quoy je répondis, que veritablement je sçavois quelque chose de cette langue, mais que je n'en sçavois pas assez pour lire & entendre la chicane. Comme je vis qu'il se sentoit offensé du mot de chicane, je luy dis encore une fois d'un ton plus ferme qu'auparavant, que je n'estois point aux gages de la Compagnie, & que je n'avois pas esté commis pour observer la conduite & les actions du sieur Constant. Le Conseil ordonna enfin que le Fiscal me donneroit ses demandes en François, ce qu'il fit, & terme de répondre à huit jours. Je riois de toutes ces demandes estant bien assuré que je pouvois vuider le procez quand il me plairoit. Je differay encore huit autres jours à répondre aprés les huit qu'on m'avoit donnez ; mais voyant que ces Messieurs du Conseil commençoient à se facher, je crûs qu'il estoit temps de finir l'affaire.

Dés que le Fiſcal m'eut donné ſes demandes en François, je les communiquay au ſieur Potre le plus habile Procureur de Batavia, lequel me dit que n'eſtant point aux gages de la Compagnie je n'eſtois pas obligé de répondre ſur aucun de ces articles. Neanmoins voulant mettre fin à cette affaire je fus au logis du Preſident un peu aprés le ſoleil levé, & il me vint recevoir en robe de chambre, aimant mieux, me dit-il, me venir trouver en cét eſtat que de me faire attendre qu'il fût habillé. La réponſe que je fis à ſon compliment, fut que puiſqu'il vouloit abſolument que je luy diſſe tout ce que je ſçavois du ſieur Conſtant, je ne luy cacherois rien de ce qui eſtoit venu à ma connoiſſance, fût-ce au deſavantage du General méme & de pluſieurs du Conſeil, & de vous-méme qui me preſſez de parler, luy dis-je, aprés avoir fait retirer ſon Garde & luy & moy reſtant ſeuls. Je luy dis donc qu'en partant de Surate pour aller à la mine de diamans, le ſieur Conſtant me remit quarante-quatre mille roupies, me priant d'employer cette ſomme en diamans, & particulierement en de grandes pierres; que mes proviſions me ſeroient tres-bien payées, & que cette ſomme appartenant à Monſieur le General il eſtoit bien aiſe d'avoir occaſion de l'obliger. De plus que Monſieur le General avoit acheté du ſieur Conſtant lorſqu'il vint à Batavia, toutes les parties que je luy avois venduës pendant qu'il eſtoit le ſecond en autorité au Comptoir de Surate. C'eſtoit toutes pierres que j'avois fait tailler dont la valeur eſtoit de plus de quarante mille écus. Pour ce qui eſtoit des perles que ledit ſieur Conſtant avoit achetées pour Monſieur le General du temps qu'il eſtoit à Ormus, je n'en ſçavois pas bien la ſomme, mais que je ſçavois pourtant qu'il y avoit deux perles en poire qui coûtoient cent ſoixante-dix tomans. Que j'avois eu auſſi d'aſſez bonnes ſommes à employer pour le ſieur Carles Renel, le ſieur Cam, & quelques autres; & que luy-méme ne devoit pas avoir oublié que lorſque le ſieur Conſtant partit de Batavia pour aller eſtre Commandeur en Perſe, il luy remit trente-ſix mille roupies, le priant de donner cette ſomme à quelqu'un de ſes amis pour l'employer à une partie de diamans. Que ledit ſieur Conſtant croyoit me trouver à Surate pour me remettre cette ſomme entre les mains; mais qu'en eſtant parti pour Ormus quelques jours

auparavant ſur un vaiſſeau Anglois, il crût me trouver en ce lieu-là où il me remettroit la ſomme entre les mains, penſant que dans la méme ſaiſon je retournerois aux Indes & à la mine de diamans. Et pour vous faire voir, dis-je encore au Preſident, comme le ſieur Conſtant eſtoit porté pour voſtre profit, il acheta de la plus grande partie de voſtre ſomme des marchandiſes de Seronge & de Brampour, & dés qu'il fut arrivé à Gomron on luy en offrit trente pour cent de profit. Il eſt vray, pourſuivis-je, qu'à faire compte ſur le pied de ce que payent les autres marchands cela n'iroit qu'à cinq pour cent; mais il faiſoit paſſer le tout pour le compte de la Compagnie, qui ne paye ni le fret du vaiſſeau, ni la doüane de Gomron, ces deux articles revenant pour les marchands à vingt-cinq pour cent. Que comme le vaiſſeau qui l'avoit porté retournoit à Batavia, bien que les marchandiſes ne fuſſent pas venduës, il ne laiſſa pas de vous écrire qu'il en refuſoit trente pour cent de profit ſoûs eſperance d'en avoir davantage. Que cependant il arriva trois vaiſſeaux à Gomron chargez de quantité de ces mémes marchandiſes, de maniere qu'on eut de la peine à en tirer ce qu'elles coûtoient aux Indes; ce qui l'obligea de donner celles qu'il avoit achetées pour vous au prix courant. Que neanmoins le ſieur Conſtant avoit eſté ſi genereux que de ne vous en avoir jamais rien mandé; mais qu'il m'avoit avoüé en particulier qu'il y avoit perdu plus de quinze pour cent.

Ayant fait tout ce detail au Preſident il en parut fort ſurpris, & me pria de n'en faire point de bruit, en quoy il fit ſagement; car j'en aurois bien pû nommer d'autres, toutes les adreſſes des principaux de la Compagnie eſtant venuës à ma connoiſſance, & la plus grande partie des groſſes ſommes qu'ils ont fait employer en diamans ayant paſſé par mes mains. Voyant donc que le Preſident n'en vouloit pas ſçavoir davantage, je pris congé de luy, & fus dire à mon Procureur comme le tout s'eſtoit paſſé. Son logis eſtant proche de celuy du Preſident, je vis celuy-cy qui alloit au fort, & apparemment vers le General. Entre onze heures & midi je voulus aller à la Maiſon de ville pour ſçavoir ce que me diroit l'Avocat Fiſcal, parce que je ſçavois que le Preſident y eſtoit allé en ſortant du fort, & qu'ils avoient parlé enſemble. Mais je le trouvay

à moitié chemin, & m'abordant avec un visage riant il me demanda où j'allois. Je lui dis que j'allois à la Maison de ville repondre à quelques-unes de ses demandes. Je vous prie, me repliqua-t'il promptement, laissons-là cette affaire pour aller dîner ensemble. On m'a hier fait present de deux canevettes de vin, l'une de vin de France, & l'autre de vin de Rhin, nous verrons lequel sera le meilleur. Tout ce que je vous demande est un mot d'écrit de vostre main comme vous n'avez rien à Monsieur Constant, ce que je lui accorday tres volontiers, & de la sorte tout le procez fut fini.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *L'Auteur va voir le Roy de Bantam, & raconte à ce sujet plusieurs avantures.*

ME voyant debarrassé d'une affaire qui m'avoit esté suscitée si mal à propos, je pris d'abord la resolution d'aller voir le Roy de Bantam, ayant souvent ouy-dire qu'il aimoit fort nostre nation, ce qu'il me fut aisé de reconnoistre par le bon traittement que j'en reçûs. Depuis qu'on a passé les terres de l'obeïssance du Grand-Mogol, la langue que l'on appelle *Malaye* est parmi les Orientaux ce que la langue Latine est dans nostre Europe. Au voyage que je fis aux Indes en l'année 1638. je menay avec moy un de mes freres, qui estoit mon cadet & qui avoit un don particulier pour les langues étrangeres. Il ne lui falloit que cinq ou six mois pour en apprendre une, & il en parloit huit parfaitement bien. D'ailleurs il estoit assez bien-fait de sa personne & passoit pour brave, dequoy il donna beaucoup de preuves. S'estant un jour batu en duel à Batavia contre un Capitaine d'infanterie sur lequel il remporta un avantage considerable, le General Vandime qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conseil qui avoient beaucoup d'estime pour lui, firent que la chose passa soûs silence, & pour une marque de l'affection qu'ils lui portoient ils lui donnerent permission d'equipper un vaisseau en son particulier, & de negocier de telles marchan-

diſes qu'il lui plairoit à la reſerve des épiceries. Ainſi mon frere acheta un vaiſſeau de quatorze pieces de canon, avec lequel il fit pluſieurs voyages. Le premier fut en Siam où il fit un profit aſſez conſiderable, s'il n'eut pas perdu cinq ou ſix mille écus avec le Roy qui voulut qu'il jouaſt avec lui & cinq des principaux Seigneurs de ſa Cour, eſtant ravi de voir un Européan qui parloit ſi bien la langue Malaye. Il ne faut pas douter que les profits ne ſoyent grands dans ces negoces, puiſque ceux qui donnent de l'argent à ceux qui trafiquent en retirent cent pour cent. Mais ils eſt vrai auſſi qu'ils riſquent beaucoup, parce que ſi le vaiſſeau ſe perd l'argent eſt perdu pour eux, & cela s'appelle la groſſe avanture. Il fit auſſi quelques voyages vers le Roy de Macaſſar; mais on n'y fait pas tant de profit que vers le Royaumes de Siam & de Tunquin & vers la Cochinchine.

Ayant donc fait reſolution d'aller à Bantam & ne ſçachant pas la langue malaye je menay avec moy mon frere qui eſtoit alors à Batavia. Il me fallut pour cela avoir la permiſſion du General ſelon la coûtume, & il me la refuſa ſur ce qu'il n'eſtoit pas bien avec le Roy de Bantam. Mais deux-heures aprés le ſieur Carron qui eſtoit pour lors Directeur General, m'envoya dire que je pouvois partir quand je voudrois pour mon voyage de Bantam & en toute ſeureté. Ainſi je me mis en chemin avec mon frere dans une petite barque que nous prîmes pour nous porter à Bantam, où eſtant arrivez noſtre premiere viſite fut chez le Preſident des Anglois qui nous fit grand accuëil & ne voulut pas que nous priſſions d'autre logis que le ſien. Il avoit encore environ cinquante pots de vin de Mante dont il fut ravi de nous regaler. Ce vin ne ſe tranſporte pas dans des bouteilles de verre où il ſe gaſte, mais dans des pots de terre où il ſe conſerve toûjours bon.

Le lendemain matin mon frere fut au Palais du Roy où il eſtoit fort connu & bien venu, pour ſçavoir quand nous le pourrions voir. Mais dés que le Roy ſçût qu'il eſtoit-là il ne luy permit pas de ſortir pour me venir prendre, & il ordonna que l'on m'envoyât querir, & que l'on me dit que ſi j'avois quelques joyaux rares je luy ferois plaiſir de les apporter.

Quand il vint des gens de la part du Roy pour me mener au Palais, ne voyant pas mon frere avec eux peu s'en fallut que

je ne refusasse de les suivre, & je me remis devant les yeux la maniere dont le Roy d'Achen avoit traitté le sieur Renaud, qui estoit parti de Nantes avec son frere sur les vaisseaux que Monsieur de Montmorency envoyoit aux Indes. J'en feray l'histoire en peu de mots, & cette petite digression ne deplaira peut-estre pas au Lecteur. Il s'estoit fait une Compagnie Françoise de commerce pour les Indes, où l'on envoya quatre vaisseaux, trois grands & un petit de huit pieces de canon, sur lesquels s'embarquerent entr'autres les deux freres Renaud qui prirent parti pour le service de la Compagnie. Leur navigation fut la plus courte & la plus heureuse dont on ait jamais oüi parler, & ils arriverent devant Bantam en moins de quatre mois. Le Roy les reçût avec grande joye, & en huit ou dix jours de temps il leur fit donner autant de poivre qu'ils en demanderent & à fort juste prix, l'ayant eu à plus de vingt pour cent meilleur marché que les Hollandois. Mais comme nos François n'estoient pas seulement venus pour le poivre, mais qu'ils vouloient aussi sçavoir ce que c'estoit du negoce du clou de girofle, de la noix de muscade & de la fleur de muscade, ils envoyerent leur petit vaisseau avec la meilleure partie de leur argent à Macassar, où ordinairement les magazins du Roy en sont remplis comme je l'ay dit ailleurs, les Hollandois avec toute leur adresse ne pouvant empescher que le peuple de cette Isle ne trafique aux autres Isles où croissent les epiceries ; ce qui les fâche beaucoup, par ce qu'ils voudroient obliger toutes les autres nations à passer par leurs mains.

Nos François ayant eu en si peu de temps leur carguaison de poivre à Bantam, n'eurent pas la patience d'attendre le retour du petit vaisseau qu'ils avoient envoyé à Macassar, & pour se desennuyer s'aviserent de s'aller promener à Batavia. Comme cette ville n'est eloignée de Bantam que de quatorze lieües, quand le vent est bon on s'y peut rendre en une marée, & ils furent à la rade sur les huit heures du matin. Dés qu'on eut jetté les ancres le General de la flote Françoise envoya faire compliment au General de Batavia, qui ne manqua pas de répondre à cette civilité obligeant le General de venir à terre pour le regaler. Il envoya en méme-temps à ceux qui estoient restez dans les vaisseaux quantité de rafraîchissemens,

mens, & particulierement du vin d'Espagne & du vin de Rhim, avec ordre à ceux qui en furent les porteurs de les faire bien boire pour les ennyvrer. Cét ordre fut si bien suivi qu'il leur fut aisé en suite de mettre le feu dans les vaisseaux selon le commandement qu'ils en avoient eu ; & comme de la Sale du fort où le General de Batavia traite les étrangers on decouvre toute la rade, un des Conseillers des Indes qui estoit à table voyant la flame fit un grand cri, & dit qu'il croyoit que les vaisseaux François estoient en feu. Le General de Batavia fit fort l'etonné, & le General François qui jugea bien d'où cela pouvoit venir regardant la compagnie sans s'emouvoir ; Que cela, dit-il, ne nous empesche pas de continuer de boire, ceux qui y ont fait mettre le feu le payeront. Mais il ne crut pas alors que le terme vaudroit l'argent, & on n'a pas payé le quart du dommage. Les vaisseaux François furent donc brûlez, & tous les hommes sauvez sur des fregates qu'on leur envoya en diligence. Le General de Batavia leur fit de grandes offres qu'ils refuserent, & ils retournerent à Bantam pour y attendre leur petit vaisseau. Quand il fut arrivé ils ne trouverent point de meilleur expedient que de vendre leurs marchandises & le vaisseau méme aux Anglois, & l'argent fut partagé entre tous selon la qualité de chacun. Les Anglois leur offrirent le passage en Europe, mais il n'y eut que le General & quelques-uns des principaux Officiers qui l'accepterent. La plus grande partie des François demeura aux Indes & prit parti chez les Portugais, avec lesquels il y avoit quelque profit à faire en ce temps-là.

Les Hollandois ne joüerent pas seulement ce mauvais tour aux François, ils firent encore aux Anglois une piece bien plus sanglante. Les Anglois ont esté les premiers qui ont reconnu que le voyage estoit trop perilleux de partir de Surate ou de Maslipatan, ou d'autres lieux pour aller d'une traite au Japon, sans avoir quelque lieu pour se reposer quand les vents viennent contraires. Ils trouverent à propos de bâtir un fort dans l'Isle Formosa, ce qui a evité la perte de quantité de vaisseaux, joint le grand profit que cela leur apportoit. Les Hollandois jaloux que les Anglois se fussent saisis d'un si bon poste que celuy-là, estant le seul lieu de toute l'Isle où les vaisseaux pussent estre en sûreté, & voyant qu'ils n'au-

roient pû l'emporter par la force, s'aviſerent de cette trahiſon pour venir à bout de leur deſſein. Ils y envoyerent deux de leurs vaiſſeaux ſur leſquels ils mirent leurs meilleurs ſoldats, & ils feignirent d'avoir eſté fort mal-traitez de la tempeſte, faiſant paroître leurs vaiſſeaux demaſtez & briſez en bien des endroits, & tous les ſoldats faiſant les malades. Les Anglois touchez de cette miſere qui n'eſtoit qu'en apparence, prierent les Chefs de venir en terre pour ſe rafraîchir, ce qu'ils accepterent auſſi-toſt, faiſant ſortir du bord le plus de gens qu'il leur fut poſſible ſous pretexte qu'ils eſtoient malades, & qu'on les pouvoit mieux ſecourir à terre que dans le vaiſſeau. Tandis que les principaux eſtoient à table avec le Chef des Anglois qui les invita civilement à dîner, & où pour venir à leur but ils amenerent plus de gens que la bienſeance ne permettoit, pour en faire venir davantage ils faiſoient apporter de temps en temps des vaiſſeaux de pluſieurs ſortes de vins, & ceux qui l'apportoient avoient le mot pour demeurer là, à quoy les Anglois qui n'eſtoient pas dans la defiance ne prirent pas garde. Les Hollandois voyant qu'ils avoient bien bû & qu'il eſtoit temps d'executer leur deſſein, firent une querele au Chef des Anglois, & tirant les armes qu'ils avoient cachées ſe jetterent ſur la garniſon Angloiſe qu'ils egorgerent ſans trouver beaucoup de reſiſtance. Ce fut ainſi qu'ils ſe rendirent maiſtres du fort, qu'ils ont poſſedé juſqu'à ce qu'ils en ont eſté chaſſez par les Chinois. Je pourrois raconter pluſieurs autres ſupercheries des Hollandois; mais il eſt temps de revenir à ce qui ſuivit l'embraſement des vaiſſeaux François à la rade de Batavia.

Les deux freres Renaut dont j'ay parlé cy-devant, ayant touché à Bantam quelque peu d'argent dans la diſtribution qui ſe fit du provenu de la vente du petit vaiſſeau & des marchandiſes qu'il avoit apportées de Macaſſar, trouverent moyen de paſſer à Goa, & ſceurent ſi bien gagner l'affection des Portugais qu'ils leur permirent de negocier dans tous les lieux où ils avoient du pouvoir. Dans cinq ou ſix ans ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aiſné trafiquoit de toiles & autres groſſes marchandiſes, & le jeune de pierreries. Les Portugais avoient accoûtumé d'envoyer tous les ans trois ou quatre vaiſſeaux à Achen pour avoir du poivre, des elefans

& de l'or, & ils y portoient de toutes sortes de toiles blanches & de couleur, particulierement des bleües & des noires. Ils envoyoient aussi des joyaux au Roy, parce qu'il les aimoit & qu'il en faisoit beaucoup de cas. Les deux freres Renaud s'aviserent d'y aller chacun pour son negoce, l'aîné portant des toiles, & le jeune des joyaux, entre lesquels il y avoit quatre anneaux de la valeur de dix-huit mille écus ou environ. Estant arrivez à Achen ils furent avec les autres Portugais à la Cour du Roy qui est à deux lieuës de la mer, & chacun fit voir au Roy & aux Seigneurs qui estoient avec luy ce qu'il avoit apporté. Pour ce qui est des joyaux dés que le Roy eut jetté la vûë sur les quatre anneaux il les voulut avoir, mais il n'en voulut donner que quinze mille écus, & le jeune Renaud en vouloit dix-huit mille. N'ayant pû s'accorder il les remporta, ce qui deplut fort au Roy qui le renvoya querir le lendemain. Renaud qui estoit retourné au vaisseau fut longtemps en doute s'il devoit aller retrouver le Roy ou non; & tous les Officiers du vaisseau luy conseillant d'y aller il s'y resolut enfin, & le Roy prit les quatre anneaux pour les dix-huit mille écus qu'il luy fit payer à l'heure-méme. Mais depuis qu'il fut sorti d'avec le Roy on n'a jamais pû sçavoir ce qu'il estoit devenu, & apparemment on le fit mourir secretement dans le Palais.

Cette avanture me revint donc dans la memoire quand je vis que le Roy de Bantam m'envoya querir, & que mon frere n'estoit pas avec ceux qui me venoient appeller. Toutefois je me resolus d'y aller, & pris avec moy pour douze ou treize mille roupies de joyaux, la plus grande partie d'anneaux de diamans faits en roses, les uns de sept pierres, d'autres de neuf, & d'autres d'onze, avec quelques petits brasselets de diamans & de rubis. Je trouvay le Roy avec trois de ses Capitaines, & mon frere assis à la mode des Orientaux, & il y avoit devant eux cinq grands plats de ris de diverses couleurs. Pour leur boisson ils avoient du vin d'Espagne & de l'eau-de-vie avec plusieurs sortes de sorbets. Aprés que j'eus salüé le Roy, & que je lui eus fait present d'un anneau de diamant, & d'un autre de saphir bleu, & d'un petit brasselet de diamans, de rubis & de saphirs bleus, il me commanda de m'asseoir, & dit qu'on me donnât une tasse d'eau-de-vie pour m'exciter l'appetit.

Cette taſſe pouvoit tenir demi-ſeptier de Paris, & je refuſay l'Officier qui me la preſenta, ce qui étonna le Roy. Mon frere prenant alors la parole le pria de m'excuſer, lui diſant que jamais je n'avois bû d'eau-de-vie, mais que pour du vin d'Eſpagne j'en pouvois boire un peu, ſur quoy il commanda que l'on m'en donnât.

Soit qu'il y eût déja long-temps que le repas durât, ſoit que le Roy eût de l'impatience de voir ce que j'apportois, il ne tarda guere à ſe lever, & il fut s'aſſeoir dans une maniere de fauteüil dont le bois eſtoit doré d'or moulu comme les bordures de nos tableaux. Il avoit les pieds & les jambes nuës, & deſſous un petit tapis de Perſe d'or & de ſoye. Son habit eſtoit une piece de toile, dont une partie luy couvroit le corps depuis la ceinture juſqu'aux genoux, le reſte eſtant ſur ſon dos & autour du col comme une écharpe. Il avoit autour de ſa teſte une forme de mouchoir à trois pointes comme un bandeau, & ſes cheveux qui eſtoient fort longs eſtoient entortillez & liez enſemble au deſſus de la teſte. Au lieu de ſouliers il y avoit des ſandales à coſté de ſon fauteüil, & les courroyes de deſſus les pieds comme celles qui prennent le talon avoient une broderie d'or & de petites perles. Deux de ſes Officiers eſtoient derriere luy avec de gros evantails, dont les bâtons eſtoient de cinq à ſix pieds de long, & il y avoit au bout des plumes de paon qui égaloient en rondeur le fond d'un de nos tonneaux. A ſon coſté droit il y avoit une vieille femme noire qui tenoit dans ſes mains un petit mortier & un pilon d'or dans lequel elle piloit des feüilles de betlé, parmi leſquelles elle méloit des noix d'Araqué avec de la ſemence de perle que l'on avoit fait diſſoudre. Quand elle voyoit que le tout eſtoit bien pilé elle donnoit de la main ſur le dos du Roy, qui à l'inſtant ouvroit la bouche, & elle luy en mettoit dedans avec le doigt comme ces femmes qui donnent de la boüillie à leurs enfans, parce que le Roy n'avoit point de dents pour avoir tant maché de cette feüille de betlé & bû tant de tabac que les dents luy eſtoient tombées.

Le Palais du Roy de Bantam n'a pas eu beſoin d'un fort ſçavant Architecte. C'eſt une place quarrée entourée de quantité de petits piliers lacrez de diverſes couleurs & d'environ deux pieds de haut, contre leſquels on s'appuïe quand on eſt

assis. Il y a aux quatre coins quatre gros piliers plantez en terre à quarante pieds de distance l'un de l'autre, & le plancher est couvert d'une nate tissuë de l'ecorce d'un certain arbre comme si c'estoit une piece de toile, & ni les puces ni les punaises n'y viennent point. Le toict est de branches de cocos. Tout proche sous un autre toict soûtenu aussi par quatre gros piliers, il y avoit seize Elefans les plus braves de ceux qu'entretient le Roy (car il en a un bien plus grand nombre) qui sont destinez pour la guerre, & qui ne craignent point les feux d'artifice. Pour sa garde il pouvoit avoir alors deux mille hommes qui estoient assis par bandes à l'ombre de quelques arbres. Ils sont bons soldats tant par mer que par terre, grands Mahometans, & qui n'apprehendent point la mort. Son Haram ou le logement de ses femmes doit estre fort peu de chose; car comme il regardoit ce que je luy avois apporté, il fit venir deux de ces vieilles noires à qui il donnoit quelques-uns de ces joyaux pour les leur aller montrer. Ces deux vieilles entroient par une méchante porte, & il n'y avoit pour toute cloison qu'une maniere de palissade, & de la terre entre deux mélée avec de la fiente de vache. Je remarquay qu'on ne rapportoit rien de tout ce qu'il envoyoit à ses femmes, ce qui me fit juger qu'il falloit tenir bon pour le prix. Ainsi je luy vendis avantageusement ce qu'il prit de moy, & je fus payé au méme instant. Aprés avoir bû une tasse de sorbet (car pour mon frere il beuvoit de l'eau-de-vie avec le Roy) nous prîmes congé de lui, & il nous fit promettre que le lendemain sur le soir nous retournerions le voir, parce qu'il nous vouloit montrer un poignard qu'il faisoit faire de la maniere que les Turcs les portent. Mais il n'avoit pas assez de diamans pour couvrir la poignée, & il souhaitoit que je luy en trouvasse pour l'achever. Nous nous retirâmes donc avec nôtre argent au logis des Anglois, qui furent fort étonnez que le Roy eût debourſé vingt mille roupies, & nous dirent qu'ils croyoient que c'estoit la meilleure partie de son tresor.

Le lendemain mon frere & moy fûmes revoir le Roy à l'heure qu'il nous l'avoit ordonné, & nous le trouvâmes assis en la méme place où il estoit le jour precedent. Un Moulla lisoit auprés de luy, & luy interpretoit quelque chose de l'Alcoran qui estoit en Arabe. La lecture finie le Roy & le Moulla se

leverent pour faire la priere, laquelle estant achevée le Roy fit apporter le poignard dont la poignée & la gaine estoient d'or. Le haut de la poignée estoit déja couvert de diamans, & dans la plaque qui est au dessus il y en avoit un grand taillé à facetes, lequel selon que j'en pus juger valoit au moins quinze ou seize mille écus. Le Roy me dit qu'il l'avoit eu en present de la Reine de Borneo, & qu'il l'avoit envoyé tailler à Goa; mais qu'il l'estimoit bien davantage que ce que je croyois qu'il pouvoit valoir. Toute cette poignée & méme toute la gaine estoient couvertes de chatons appliquez sans ordonnance, ce qui me fit connoître qu'ils ne sçavent ce que c'est que du dessein. Le Roy n'avoit encore aucune pierre, ni diamans, ni rubis, ni autre pour mettre dans ces chatons, & il vouloit m'obliger de luy en trouver qui y pussent bien venir. Je luy fis comprendre que cela estoit comme impossible, & qu'il ne falloit pas s'assujettir à ces chatons. Que lorsqu'il auroit toute la quantité de pierres qu'il falloit pour couvrir ce poignard on feroit alors d'autres chatons de la forme des pierres; & qu'en nostre Europe quand on commence une besogne de cette nature on arrange toutes les pierres sur de la cire, ce que je luy fis voir en méme-temps; mais cela passoit son jugement, & il me dit qu'il n'avoit garde de rompre une besogne qu'il avoit pris luy-méme la peine de ranger & de faire faire pour son usage. De quelques raisons que je me pusse servir pour me dispenser d'une commission que je ne pouvois bien executer, le Roy voulut absolument que j'emportasse le poignard avec moy à Batavia. Je luy representay alors que comme j'estois étranger il hazardoit beaucoup, & que je pourrois m'en aller avec le poignard sans plus revenir; mais il me dit en soûriant qu'il ne craignoit pas cela, & qu'il sçavoit bien que les François n'estoient pas capables d'une si lâche action. Enfin ne m'en pouvant plus deffendre je me chargeay du poignard, & ayant pris congé du Roy nous fûmes aussi mon frere & moy dire adieu au President des Anglois, & le remercier des civilitez que nous en avions receuës.

## CHAPITRE XXIV.

*l'Auteur retourne à Batavia, & quelques jours aprés va revoir le Roy de Bantam, racontant à ce sujet les dangereuses extravagances de quelques Faquirs ou pelerins à leur retour de la Mecque.*

APRE'S avoir soupé ce soir-là mon frere & moy avec le President des Anglois, nous entrâmes dans une barque entre onze heures & minuit; car le vent de terre qu'il nous falloit regne d'ordinaire la nuit, & le lendemain entre dix & onze heures du matin nous arrivâmes à Batavia. J'y demeuray vingt jours, seulement pour faire croire au Roy de Bantam que je n'avois pu desabuser, que pendant ce temps-là je cherchois ce qu'il estoit impossible de trouver. Comme je n'avois rien à faire alors ces vingt jours me semblerent bien longs; car à Batavia l'on n'a guere d'autre divertissement que le jeu, & tout le gain va à boire, ce qui n'estoit pas mon fait. Le jour à cause des grandes chaleurs il ne faut pas parler d'aller à la promenade, ce ne peut estre que sur le soir pour la faire à la fraîcheur; encore faut-il la faire bien courte, parce que dés que le soleil se couche on ferme les portes, à moins que Monsieur le General, ou Madame, ou quelques Conseillers des Indes ne soient hors la ville dans leurs jardins. Pendant ces vingt jours le sieur Cant un des Conseillers des Indes mourut, & il fut porté en terre avec grand honneur. Une Compagnie d'Infanterie marchoit, & l'on portoit un grand étendart où estoient les armes du deffunt, bien que la premiere fois qu'il vint aux Indes il exerçât le plus vil office du vaisseau. Aprés on portoit un bâton au bout duquel estoient attachez des éperons, quoy qu'à dire la verité je ne crois pas qu'il eût jamais monté à cheval que pour s'aller promener hors de la ville. Un des Capitaines portoit son épée, un autre son casque, & son corps estoit porté par huit Officiers de guerre. Le gendre du deffunt suivoit avec Monsieur le General, aprés lesquels marchoient Messieurs du Conseil, tant du fort que de la ville, suivis de

beaucoup de peuple. Les quatre coins du poisle dont la biere estoit couverte estoient portez par quatre Capitaines, & tous ces honneurs luy furent rendus en consideration des bons services que la Compagnie en avoit receus, comme le publioient le General & ceux du Conseil; mais le peuple tenoit un langage bien different, & se plaignoit hautement des grandes injustices qu'il avoit faites, & aux matelots, & aux soldats.

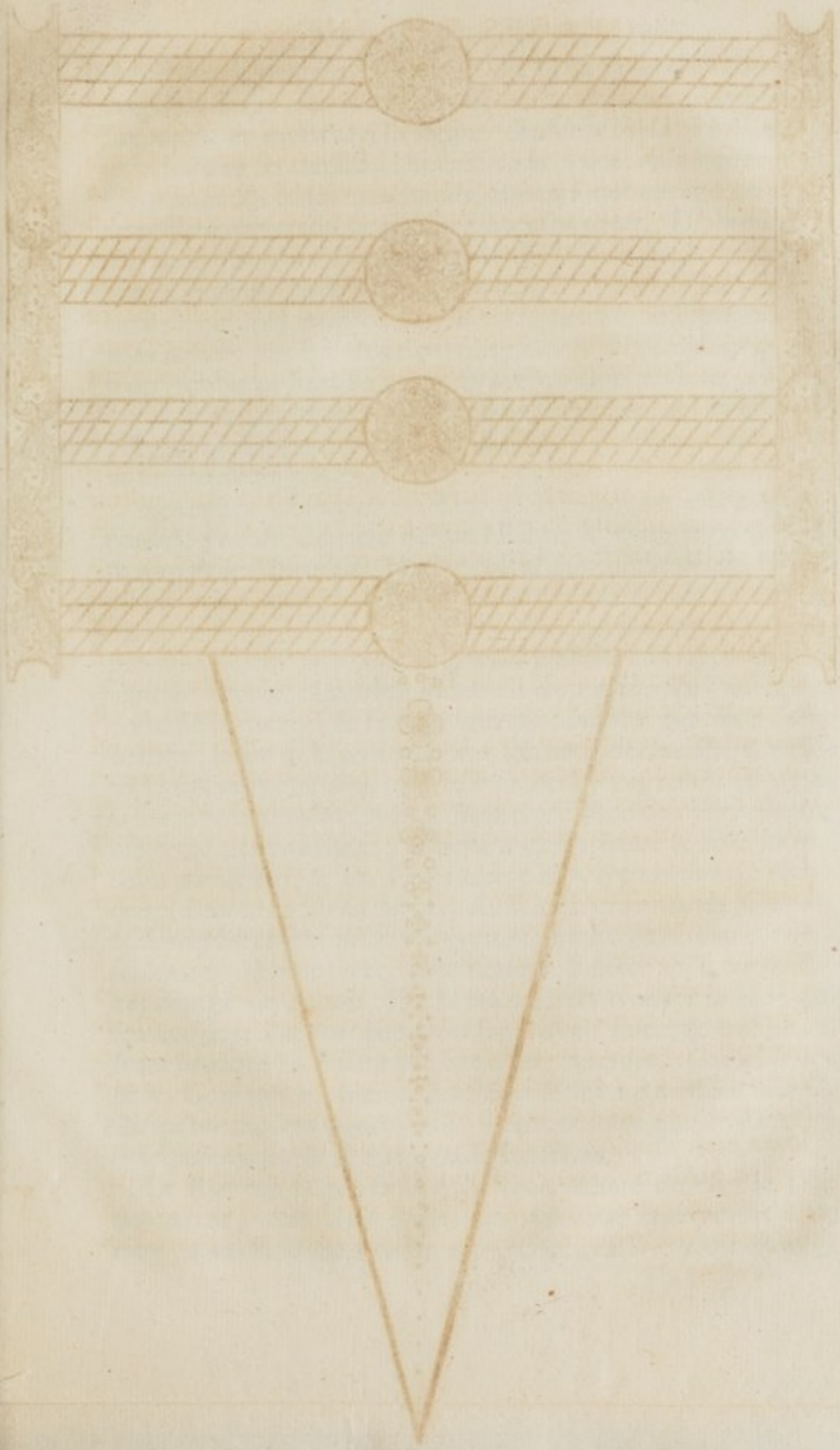
Ayant passé ces vingt jours à Batavia je resolus de reporter le poignard au Roy de Bantam, sans avoir cherché des diamans ni d'autres pierres; car quand j'y aurois demeuré des années je n'en aurois pas trouvé de propres pour ces chatons. Mon frere me vint encore accompagner, & je pris avec moy quelques joyaux que le Roy n'avoit pas encore vûs. Estant arrivez à Bantam nous avions dessein d'aller salüer d'abord le President des Anglois; mais il nous vint au devant un Officier du Roy, qui nous dit qu'il avoit ordonné que nous fussions logez dans une des maisons que le Roy a dans la ville. Ces maisons sont faites de bamboucs, qui sont comme j'ay dit ailleurs des cannes creuses, & qui bien qu'elles soient aussi dures que du fer se fendent neanmoins comme nos oziers, & c'est de quoy les Indiens font presque tous leurs ouvrages. Il n'y avoit pas plus d'une demi-heure que nous estions dans cette maison, que le Roy nous envoya quelques Pateches, qui sont des melons d'eau fort sucrez, & par dedans rouges comme de l'écarlate. Il y avoit aussi des Mangues dont j'ay parlé ailleurs, & un autre gros fruit qu'ils nomment *Pompone*, qui est aussi rouge par dedans, dont la chair est molle & ressemble à une éponge, & qui est fort excellent. Celuy qui nous apporta ces fruits nous dit que dés que nous aurions pris nôtre repas nous vinssions voir le Roy, ce que nous fimes, & nous le trouvâmes encore dans la méme place avec cette vieille pileuse de betlé, qui de temps en temps luy faisoit ouvrir la bouche, & luy en donnoit avec ses doigts de la façon que j'ay dit. Il y avoit cinq ou six Capitaines assis autour de la sale, qui regardoient quelques pieces de feux d'artifice que des Chinois avoient apportez, comme des grenades, des fusées, & autres choses de cette nature pour courir sur l'eau; car les Chinois surpassent toutes les nations du monde en cette matiere.

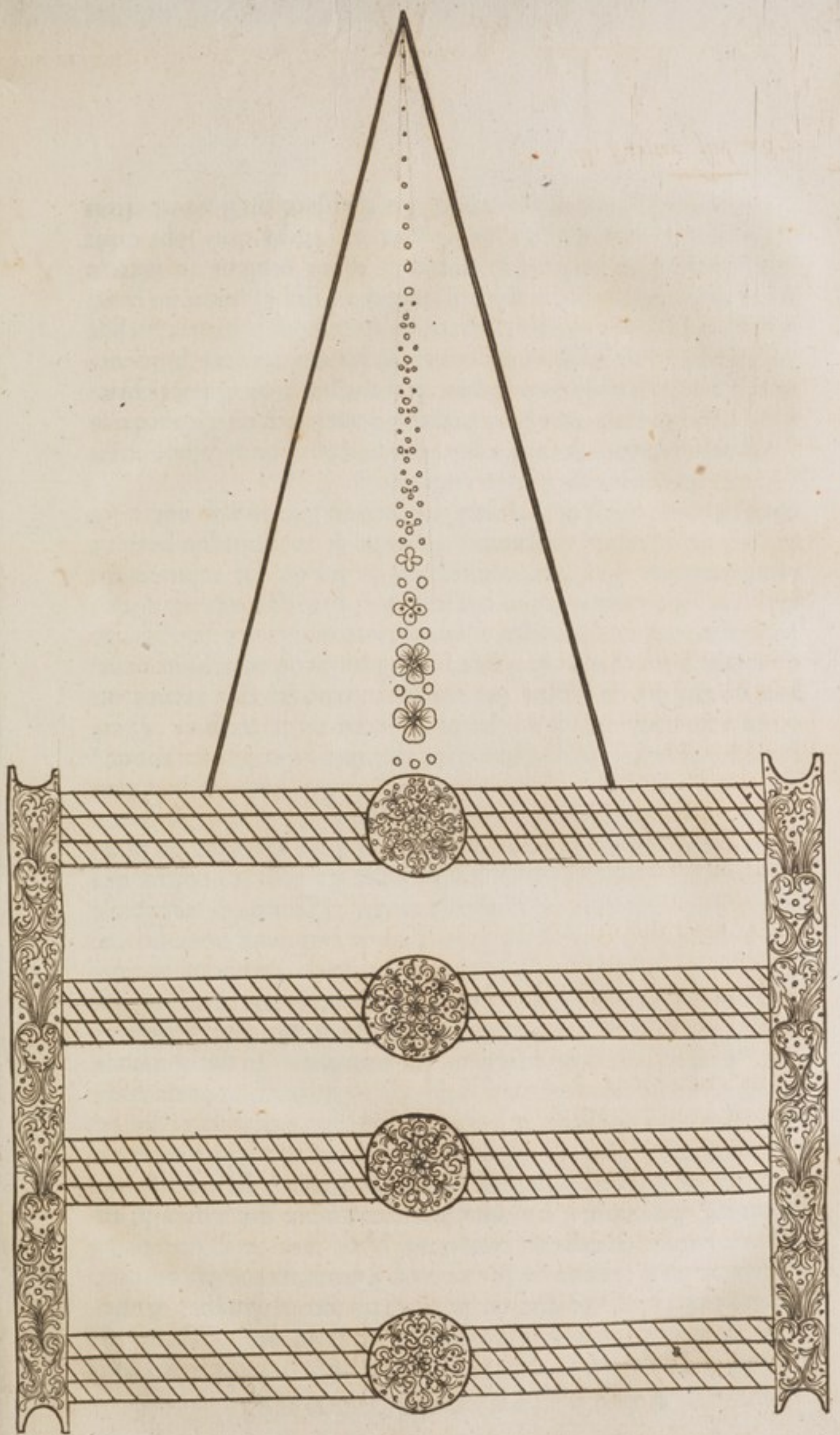
tiere. Auſſi-toſt que je vis le Roy en état de me parler je luy preſentay ſon poignard comme il me l'avoit donné, & lui dis que Batavia n'eſtoit pas un lieu où l'on pût trouver des pierreries, & quand j'en aurois pû trouver quelques-unes il les auroit fallu payer au double de ce qu'elles auroient valu. Que cette commiſſion ne pouvoit eſtre faite que par quelqu'un qui iroit devers Goa, & qu'autrefois j'aurois pû m'en acquiter eſtant à Goa, ou à Golconda, ou encore mieux à la mine des diamans, où l'on trouve des parties de pierres de toutes ſortes de grandeurs, & que l'on auroit taillées avec peu de perte pour venir dans ces chatons. Sur cela la vieille prit le poignard & le porta dans le Haram, le Roy ne m'en ayant plus parlé depuis. Je lui montray enſuite ce que j'avois encore apporté de joyaux, & je lui en vendis une partie auſſi avantageuſement qu'au premier voyage. Comme le ſoleil ſe couchoit qui eſt le temps que les Mahometans vont faire leurs prieres, il nous ordonna de revenir le lendemain, & nous dit qu'il nous feroit faire nôtre payement. En arrivant à nôtre logis nous trouvâmes un des domeſtiques du Preſident des Anglois, qui nous venoit prier de ſa part d'aller ſouper avec lui pour tâter de nouvelles liqueurs qui lui eſtoient venuës d'Angleterre pour le compte de la Compagnie. Car pendant les vingt jours que nous avions eſté à Batavia il lui eſtoit arrivé deux vaiſſeaux, qui avoient apporté du vin de France & du vin d'Eſpagne, & ſur tout une grande quantité de biere. Nous demeurâmes juſques à minuit avec le Preſident qui nous témoigna beaucoup de joye de nous revoir.

Le lendemain ſur les dix heures du matin allant au Palais mon frere & moy & un Chirurgien Hollandois qui traitoit une des femmes du Roy, nous paſſâmes par un chemin où d'un coſté l'on a la riviere, & de l'autre un grand jardin fermé de paliſſades, & il y avoit de l'eſpace entre deux. Derriere ces paliſſades s'eſtoit caché un coquin de Bantamois qui eſtoit revenu de la Mecque & joüoit à *Moqua*, c'eſt à dire en leur langage, que quand quelqu'un de la canaille des Mahometans qui eſt de retour de la Mecque s'aviſe de prendre ſon *Cric* en main, qui eſt une forme de poignard qui a d'ordinaire la moitié de la lame empoiſonnée, il court par les ruës & tuë tous ceux qu'il rencontre qui ne ſont point de la loy de Mahomet

jusques à ce qu'on le tuë luy-méme. Ces enragez croyent faire service à Dieu & à Mahomet de faire ainsi mourir les ennemis de sa loy, & que de la sorte ils seront sauvez. Aussitost qu'on les a tuez toute la canaille Mahometane les enterre comme saints, & chacun contribuë pour leur faire une belle sepulture. Souvent il y a quelque gros gueux qui s'habille en Deruich & fait une hute auprés du tombeau, qu'il a soin de tenir propre & sur lequel il jette des fleurs. A mesure que l'on y fait quelque aumône il y ajoûte quelque ornement, parce que plus la sepulture est belle plus il y a de devotion & de sainteté, & d'autant plus croissent les aumônes. Je me souviens qu'en l'an 1642. il arriva à Souali qui est le port de Surate un vaisseau du Grand-Mogol qui revenoit de la Mecque, où il y avoit quantité de ces Faquirs ou Deruichs. Car tous les ans le Grand-Mogol y envoye deux grands vaisseaux pour porter les pelerins qui ont leur passage franc. Quand ces vaisseaux sont prests à partir ces Faquirs viennent de tous les costez des Indes pour s'embarquer. Ces vaisseaux sont chargez de bonnes marchandises qu'on vend à la Mecque, & tout le profit qui en revient est donné en aumône pour les pauvres pelerins. On ne rapporte que le principal qui sert pour l'autre année, & ce principal est du moins de six cens mille roupies. C'est peu quand on ne gagne sur ces marchandises que trente ou quarante pour cent; car il y en a telle qui rend cent pour cent. Joint que tous les principaux du Haram du Grand-Mogol, & d'autres particuliers envoyent aussi à la Mecque des aumônes considerables. J'ay fait mention sur la fin de ma relation du Serrail du Grand-Seigneur, du riche & magnifique present que le Grand-Mogol envoya à la Mecque l'an 1644. outre les presens ordinaires qu'il fait tous les ans.

Il y eut donc un de ces Faquirs qui revenant de la Mecque en l'an 1642. & ayant mis pied à terre à Souali donna d'abord des marques d'une furie diabolique. Il n'eut pas plûtost fait sa priere qu'il prit son poignard & courut se jetter à travers plusieurs matelots Hollandois, qui estoient en terre pour faire decharger leurs marchandises de quatre vaisseaux qui estoient au port. Avant qu'ils se fussent reconnus & qu'ils pussent se mettre en deffense, cét enragé de Faquir en frapa dix-sept dont il y en eut treize qui moururent. La Canjare qu'il avoit estoit





une espece de poignard dont le haut de la lame estoit de trois doigts de large, & comme c'est une arme tres-dangereuse j'ay voulu en mettre ici la figure. Enfin le soldat Hollandois qui estoit en sentinelle à l'entrée de la tente où se tiennent le Commandeur & les marchands, donna à cét enragé un coup de fusil au travers du corps dont il tomba mort. D'abord tous les autres Faquirs qui se trouverent en ce lieu-là, & meme les autres Mahometans prirent le corps & l'enterrerent, & au bout de quinze jours il eut une belle sepulture. Elle est rompuë tous les ans par les matelots Anglois & Hollandois quand leurs vaisseaux sont au port, parce qu'alors ils sont les plus forts; mais si-tost qu'ils sont partis les Mahometans la font refaire & y plantent plusieurs enseignes. Quelques-uns aussi y vont faire leurs prieres.

Revenons au Faquir de Bantam. Ce coquin estoit caché comme j'ay dit derriere des palissades, & comme mon frere & moy & le Chirurgien Hollandois allions tous trois de front, estans venus vis à vis de lui il poussa sa pique croyant l'enfoncer dans le corps de l'un des trois. Dieu permit qu'il fut trop prompt, & que la pointe vint nous passer à tous trois pardevant le ventre. Le Hollandois se trouvant à ma gauche du costé de la riviere, & tant soit peu plus avancé que mon frere & moy, le fer de la pique attrapa son haut-dechausse, & aussitost lui & moy empoignâmes le bois, le Faquir tirant de toute sa force pour ravoir sa pique. Mon frere qui estoit à ma droite du costé des palissades, comme il estoit jeune & fort dispos sauta par dessus, & lui donna trois coups d'épée dans le corps dont il mourut sur la place. Aussi-tost quantité de Chinois & autres Idolâtres qui se trouverent proche de là vinrent baiser les mains à mon frere, & le remercier de ce qu'il avoit tué cét enragé de Faquir. De là nous fûmes trouver le Roy qui sçavoit déja l'action que mon frere avoit faite, & qui lui en sceut bon gré lui faisant present d'une ceinture. Car les Roys & les Gouverneurs bien qu'ils soient Mahometans sont bien aises qu'on tuë ces pendarts-là, sçachant bien que ce sont des desesperez dont il est à propos de se defaire.

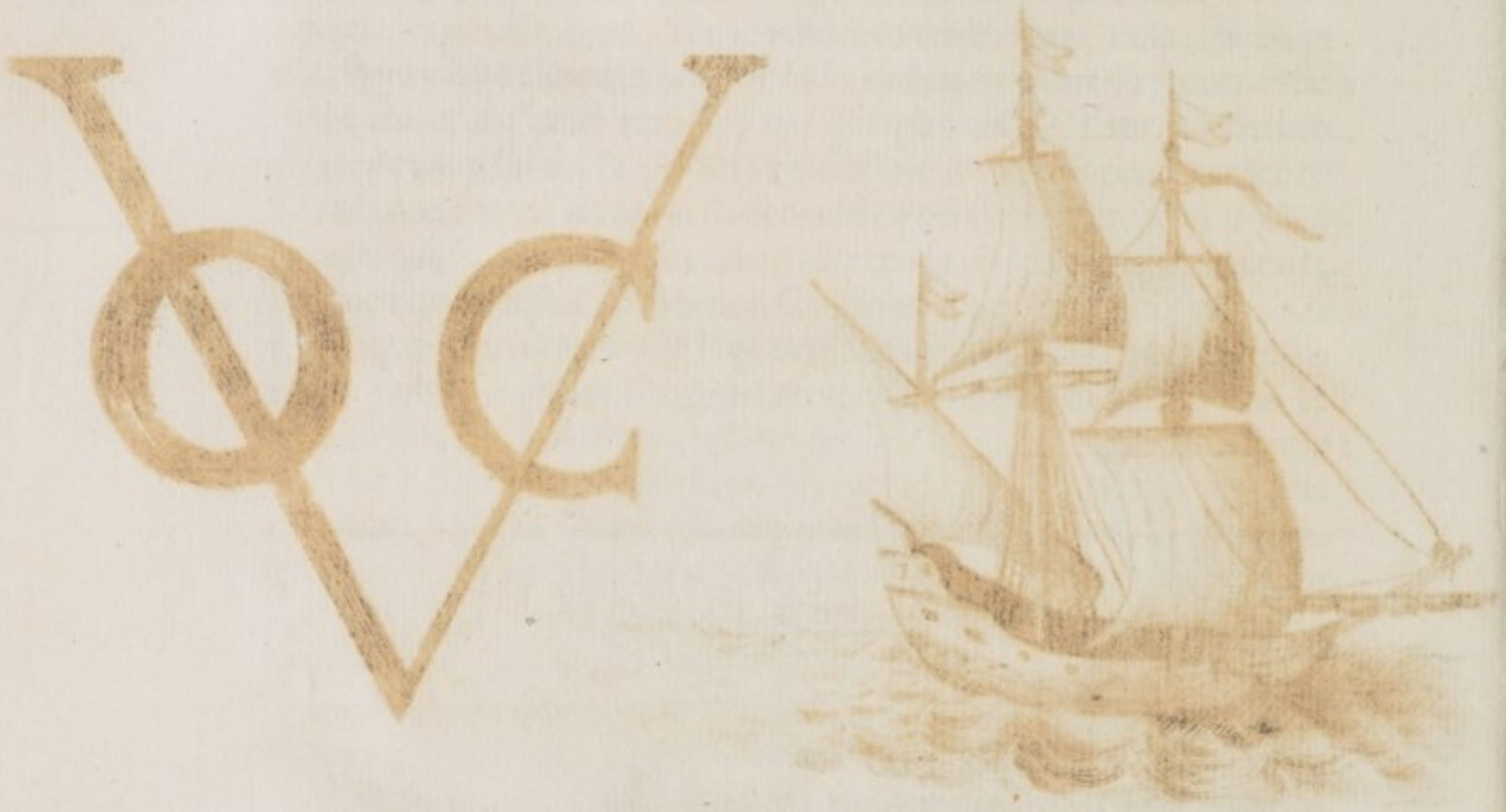
Le Roy me fit payer ce qu'il avoit acheté de moy le jour precedent; mais il ne voulut pas que mon faire revint avec moy, à cause d'une grande réjoüissance qu'il vouloit faire &

dont il vouloit qu'il fût. C'estoit à l'occasion de quatre gros vaisseaux qu'il avoit fait bâtir & qu'on devoit mettre en mer. Jamais aucun Roy de Bantam n'en avoit fait faire de si grands, & pendant cinq ou six jours ce ne devoit estre que festins, que danses, & feux d'artifices. Ainsi je pris congé du Roy qui me fit aussi present d'une belle ceinture en broderie, & nous fûmes souper & coucher au logis du Chirurgien Hollandois.

Le lendemain je fus pour dire adieu au President des Anglois qui me retint à dîner. En attendant qu'on servît il me montra deux cordons de diamans qui lui estoient venus d'Angleterre, & deux services d'argent, le tout pouvant valoir vingt-cinq mille écus. Il me vouloit vendre tout cela, mais je n'achetay que l'un des cordons de diamans pour la somme de deux mille six cens reales ; car les pierres de l'autre cordon estoient trop sales ; & pour la vaisselle d'argent si on eut encore battu monnoye à Batavia j'aurois bien pû l'acheter. On y en a batu autrefois ; mais tout estoit alteré de plus de dix pour cent, ce que l'on faisoit à cause des Chinois, qui aimant mieux l'argent que l'or comme je l'ay remarquay ailleurs, parce qu'ils n'ont point de mines d'argent en leur païs, transportoient en la Chine autant qu'ils pouvoient de la monnoye d'argent qui se battoit à Batavia. C'estoient des reales, demi-reales & quarts de reales, qui n'avoient d'autre marque que celle de la Compagnie, comme on voit dans la figure que j'ay ajoûtée ici. D'un costé c'estoit un vaisseau, & de l'autre un V, un O, & un C entrelacez, ces trois lettres signifiant en Hollandois *Vor Ost-Indien Compagnie* ; c'est à dire, Pour la Compagnie des Indes Orientales.

Cela a duré quelques années ; mais enfin toutes les nations du Levant qui avoient commerce avec les Hollandois commencerent à s'en lasser, particulierement les peuples dont les Souverains ne font point batre de monnoye d'argent ; car en effet il y en a tres-peu qui en fassent batre depuis qu'on a passé l'Empire du Grand Mogol, & encore n'est-ce que de l'argent qui est en barre qui vient du Japon. Pour ce qui est de l'or il y a plusieurs Rois qui en font batre, comme le Roy de Pegu, le Roy d'Achen & le Roy de Macassar, & outre leur monnoye d'or ils en ont aussi de cuivre & d'étain. Les Chinois qui sont raffinez en toutes choses en vendant leurs mar-

II. Partie fol. 484



chandiſes faiſoient leur compte ſur le tître de l'argent ; car tout celui qu'ils reçoivent dans les païs étrangers, quand ils ſont arrivez au leur ils le mettent à leur tître & le laiſſent en lingots.

Le plus grand profit qui revenoit de ces reales que l'on bâtoit à Batavia entroit dans la bourſe du General, des Conſeillers, & du Maiſtre de la Monnoye. Les Eſtats Generaux en ayant eu avis trouverent fort étrange que Meſſieurs de la Compagnie euſſent pris l'autorité de faire batre monnoye ſans leur en avoir demandé la permiſſion, & firent defenſe à la Compagnie de continuer. Ils la condamnerent méme à une groſſe amande, & à faire une exacte recherche de toutes ces reales pour en rendre autant de bonnes à tous ceux qui en auroient receu de ces mauvaiſes. Dans ce voyage que je fis à Batavia, comme j'eſtois dans l'Iſle de Ceylan, je vendis quelques joyaux à une Dame de Ponté de Galle qui me paya de ces reales. Eſtant ſur mon depart il vint un Officier de la Compagnie me demander ſi je n'avois point reçû de ces reales, & que ſi j'en avois il m'en donneroit de bonnes eſpece pour eſpece ſans que je perdiſſe rien, ce qu'il fit incontinent.

---

## CHAPITRE XXV.

### *De la guerre des Hollandois avec l'Empereur de la Iave.*

AVANT que de quitter le Preſident des Anglois qui me donna à diſner le jour que je partis de Bantam, nous entrâmes en diſcours ſur ce qu'il avoit appris que le General de Batavia & ſon Conſeil m'avoient refuſé le paſſage pour m'en retourner à Surate ou à la coſte de Bengala, où ſouvent ils envoyent des vaiſſeaux. Le Preſident pour me venger de ce refus m'offrit de bonne grace le paſſage pour l'Angleterre; car pour retourner aux Indes la ſaiſon eſtoit paſſée. Eſtant ravi de ſon offre je l'acceptay ſans grande ceremonie, & il temoigna d'en eſtre bien-aiſe de ſon coſté pour avoir compagnie, parce qu'il s'en retournoit luy-méme le temps de ſon ſervice

eſtant expiré. Mais les vaiſſeaux tant Anglois que Hollandois ne pouvoient encore partir pour l'Europe de plus de trois mois, & je crus que je ferois mieux de les aller paſſer à Batavia, où je pourrois acheter quelque choſe pour faire profiter mon argent dans le voyage. Ainſi je pris congé du ſieur Preſident pour juſques au temps que les vaiſſeaux devoient partir, & il me fit preſent d'un grand tonneau de biere d'Angleterre pour emporter avec moy à Batavia, où il me dit que je n'en trouuerois guere, par ce que le General l'avoit defendue ſçachant qu'il en eſtoit venu à la Compagnie Angloiſe. Mais quand il ne nous fera que ce mal là, pourſuivit le Preſident Anglois, la Compagnie ne s'en mettra guere en peine, & elle n'en ſera pas plus pauvre quand ſa biere demeurera ſans eſtre venduë. Ce n'eſt pas au fond que ſi la defenſe du General Hollandois & de ſon Conſeil eut duré, cela n'eut eſté bien prejudiciable aux Anglois : car ils font un profit conſiderable ſur la biere, & cela leur rend tous les ans une groſſe ſomme d'argent. J'ay dit cy-devant que ce ſont les plus grandes delices du peuple de Batavia de voir arriver les nouvelles boiſſons, ſur tout les bieres d'Angleterre, & celle qu'ils appellent *Mom* qui vient de Brunſvik. Il croit que cela contribuë à ſa ſanté, & la pluſpart craindroient de ne pas vivre le reſte de l'année s'ils n'avoient pas de ces rafraîchiſſemens. Ainſi tout le monde murmura hautement contre le General & ſon Conſeil, & méme les hoſtes ſe hazarderent d'aller acheter de la biere des Anglois, le General fermant les yeux, & les femmes des Conſeillers eſtant bien-aiſes d'en boire.

Comme j'eus mis pied à terre au port de Batavia, un des Gardes courut au bureau des entrées donner avis que j'eſtois arrivé avec un tonneau de biere, que je fis cependant ſortir de la barque & mettre tout proche du corps-de-garde. Le maiſtre du bureau eſtant venu me dit qu'il ne pouvoit me donner la permiſſion de faire tranſporter ce tonneau à mon logis, que je ne devois pas ignorer la deffenſe du Conſeil, & qu'il valoit mieux le recharger ſur la barque & le renvoyer à Bantam. Voyant qu'il n'y avoit point de faveur à eſperer, comme il y a auprés du corps-de-garde des canons braquez pour la defenſe du port & quantité de boulets, je fis prendre un de ces boulets & en enfoncer un des fonds du tonneau. Cela

estant fait je criay aux soldats & aux passans ; Enfans venez vuider ce tonneau en bûvant à la santé du Roy de France mon Souverain Seigneur, & à celle du Prince d'Orange ; aprés quoy je fis aussi mention de celle du General & de Messieurs du Conseil. Comme personne ne s'épargna à boire, le tonneau estoit à moitié bû lorsqu'un Officier de la part de Monsieur le General me vint dire que je pouvois faire porter mon tonneau de biere à mon logis. Aussi-tost j'y fis remettre le fond & le fis emporter ; aprés quoy je fis emplir une canevete de six bouteilles que j'envoyay au General, sçachant bien que c'estoit la premiere qu'il eust bû de l'année, & du reste j'en regalay mes amis.

J'avois dessein comme j'ay dit, de passer à Batavia les trois mois qui restoient jusqu'au depart des vaisseaux pour la Chrétienté ; mais la vie que l'on mene en ce lieu-là estant une vie oisive & ennuyeuse, & n'y ayant guere d'autre divertissement qu'à joüer & à boire, je pris resolution d'employer une partie de ce temps-là à aller voir le Roy de *Iapar* que l'on appelle autrement l'Empereur de la *Iave*. C'est lui qui estoit autrefois Roy de toute l'Isle avant que le Roy de Bantam qui n'estoit qu'un Gouverneur de Province se rebellat contre lui, les Hollandois s'estant maintenus en ce païs-là par la division de ces deux puissances. Car dés que le Roy de Japar a voulu assieger Batavia, le Roy de Bantam a aussi-tost secouru les Hollandois ; & quand ils ont esté attaquez du Roy de Bantam, ce qui est arrivé plusieurs fois, le Roy de Japar est venu à leur aide. De méme lorsque ces deux Roys ont guerre ensemble les Hollandois assistent celuy qui est le plus foible.

Le Roy de Japar fait sa residence en une ville dont il porte le nom, & qui est éloignée de Batavia environ de trente lieuës. On n'y va pas que par mer le long de la coste, & elle est prés de huit lieuës avant dans la terre. De la ville on baisse sur une belle riviere jusques à la mer, où il y a un bon port & de plus belles maisons que dans la ville. Le Roy voudroit bien faire sa residence ordinaire en ce lieu-là ; mais il croit n'y estre pas en seureté.

La veille du jour que j'avois fait dessein de partir, je fus pour prendre congé d'un des Messieurs les Conseillers des Indes, & lui ayant dit que j'allois vers le Roy de Japar il en fut

fort etonné, parce qu'alors ce Roy & les Hollandois estoient ennemis mortels. Il m'en conta le sujet de cette sorte. Le Roy defunt, me dit-il, pere du Roy qui regne presentement, depuis que la Compagnie Hollandoise à fait bâtir sur ses terres le fort de Batavia, n'a jamais voulu faire paix avec elle. Quoy que pendant la guerre le Roy eust pris quelques Hollandois, & que les Hollandois lui eussent pris de leur costé vingt fois plus de ses sujets, offrant en échange de rendre dix des siens pour un dés leurs, il ne voulut jamais en rendre aucun à cette condition ni méme pour de l'argent; & au lit de la mort il recommanda à son fils qui lui succedoit de ne donner jamais la liberté à pas un. Cette opiniâtreté fâchoit fort le General & tous ceux de Batavia, & les obligeoit de penser aux moyens d'en avoir raison. C'est la coûtume que dés qu'un Roy Mahometan est mort, celui qui lui succede envoye quelques Grands-Seigneurs de sa Cour à la Mecque avec des presens, tant pour faire prier pour l'ame du defunt, que pour rendre graces à Dieu & à Mahomet de ce que ce nouveau Roy est parvenu au trône sans aucun empeschement, & afin qu'il ait toûjours victoire sur ses ennemis. Ce nouveau Roy & tout son Conseil estoient bien en peine comme on pourroit faire ce voyage pour deux raisons; l'une parce que le Roy n'avoit que des petits vaisseaux, & que c'estoit risquer beaucoup que de vouloir entreprendre de faire un si long trajet sur des pareils bâtimens; joint que leurs Pilotes & leur Matelots ne sont propres que pour aller le long des costes, où en voyant toûjours d'une terre à l'autre, parce qu'ils ne sçavent prendre aucune hauteur. L'autre difficulté estoit que le Roy de Japar n'ignoroit pas que les Hollandois estoient toûjours autour de ses havres pour mugueter ses sujets s'ils venoient à en sortir. Pour donc faire en sorte que ceux que le Roy envoyeroit faire ce pelerinage fussent en sureté, il se mit dans l'esprit qu'il falloit s'accorder avec les Anglois, croyant que les Hollandois ne leur oseroient rien faire estant dans leurs vaisseaux. Pour cét effet un Envoyé fut dépesché à Bantam au President des Anglois & à son Conseil, qui promirent de donner au Roy un vaisseau des plus grands & des mieux montez de tous ceux que la Compagnie envoyoit aux Indes. Que pour recompense, de tout le negoce que les Anglois feroient à l'avenir sur les terres

du

du Roy de Japar ils ne payeroient que la moitié des doüanes qu'ils avoient payées jusques alors, & ce privilege là leur demeureroit à toûjours. Ce traitté estant fait les Anglois équiperent un tres beau vaisseau, & mirent plus de monde dessus & plus de pieces de canon que de coûtume. L'Envoyé du Roy de Japar & deux marchands Anglois se mirent sur le vaisseau pour aller faire ratifier le traitté au Roy, qui le signa d'abord en estant fort satisfait, & qui voyant un si beau vaisseau crut que tant en allant qu'en revenant le voyage se feroit dans une entiere sureté. Neuf des principaux de sa Cour, & la plus part de ses parens avec quatre-vingt ou cent personnes pour les servir, & quelques autres particuliers qui furent ravis de trouver cette belle occasion pour faire leur pelerinage, s'embarquerent avec bien de la joye sur ce grand vaisseau. Tout cecy ne se faisoit point sans que les Hollandois ne le sçeussent, comme ayant leurs espions par tout aussi bien que les Anglois. Comme il faut necessairement venir passer devant Bantam pour sortir du destroit, & qu'il n'y a point d'autre route que celle-là, le General de Batavia qui eut avis du temps du depart fit tenir prests trois gros vaisseaux de guerre, où le sieur Cheveres Conseiller des Indes & le Major furent envoyez pour commander. Ils rencontrerent le vaisseau Anglois devers Bantam, & comme il alloit entrer dans le détroit lui envoyerent une volée de canon pour signal qu'il eust à amener, ce que les Anglois ne voulurent pas faire. Les Hollandois voyant cela commencerent à faire joüer l'artillerie de leurs trois vaisseaux. Les Anglois qui virent bien que si cela duroit ils seroient coulez à fond, baisserent leurs voiles & se vouloient rendre : mais tous ces Seigneurs de Java & tous ceux qui les accompagnoient crierent aux Anglois qu'ils estoient des traîtres, & que l'accord qu'ils avoient fait avec eux n'étoit que pour les vendre & les livrer à la mercy des Hollandois. Enfin les Javanois voyant qu'il n'y avoit plus pour eux aucune esperance de salut, & que les Hollandois commençoient à les aborder, ils prirent leurs *Crics* ou poignards qui estoient empoisonnez & se mirent à crier à *Mocca* sur les Anglois, desquels il tuerent un grand nombre avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en deffense. Il n'en fut peut-estre echapé aucun si les Hollandois ne fussent promptement

venus à bord ; & il y eut de ces Seigneurs Javanois & vingt ou trente tant de leurs ſerviteurs que des paſſagers qui ne voulurent point de quartier. Le combat fut ſanglant, & ſept ou huit Hollandois y demeurerent. Le vaiſſeau des Anglois ayant eſté amené à Batavia, le General leur fit beaucoup de civilité, les renvoyant avec leur vaiſſeau, & donnant enſuite avis au Roy de Japar que s'il vouloit faire un échange des Hollandois qu'il avoit, on lui donneroit toute ſorte de ſatisfaction. Mais le Roy ne voulut point entendre parler de cela, & il leur fit dire que quand ils auroient pris trois fois autant de ſes ſujets, il ne rendroit pas les Hollandois qu'il avoit en ſon pouvoir. Ainſi les pauvres Hollandois ſont demeurez toûjours eſclaves, & les Javanois ſont morts de miſere à Batavia ; bien que par politique on les fit quelquefois aſſiſter ſous main, afin que le Roy de Japar venant à le ſçavoir, comme chacun a par tout ſes eſpions, cela le pût porter à traitter moins rudement les Hollandois.

Au reſte les Javanois ſont tres-bons ſoldats. Durant que Batavia fut aſſiegée par le Roy de Bantam l'an 1659. un ſoldat Hollandois eſtant en embuſcade dans un marais, un Javanois s'avança pour decouvrir ce que l'ennemi pouvoit faire, ne penſant pas en eſtre ſi proche. Le Hollandois lui donna de la pique dans le corps, & le Javanois ſe ſentant bleſſé au lieu de retirer la pique la pouſſa dans ſon corps juſques au bout où l'Hollandois la tenoit, afin de pouvoir l'approcher & de lui donner comme il fit deux coups de poignard dans l'eſtomac, dont l'Hollandois mourut.

---

## CHAPITRE XXVI.

### *L'Auteur rend les derniers devoirs à ſon frere qui meurt à Batavia, & a de nouvelles difficultez avec le General & ſon Conſeil.*

ME voyant hors d'eſperance de pouvoir aller voir le Roy de Japar, je m'eſtois reſolu de m'embarquer dans un petit vaiſſeau qui appartenoit à un des bourgeois de Batavia,

& qui alloit le long de la coste de Sumatra qui regarde le Couchant. C'est où se fait la plus grande partie du negoce qu'on peut tirer de cette Isle, lequel consiste en de l'or qui est fort bas & du poivre. Ce qui m'obligeoit d'y aller estoit pour tâcher de me defaire de quelques anneaux de diamans faits à l'usage de ce païs-là. Car bien que ces peuples n'ayent pour tout habit que deux ou trois aunes de toile, il faut neanmoins qu'ils ayent toûjours quelques anneaux de diamans ou des pendans d'oreilles, & ils les payent bien.

Comme j'estois sur le port pour m'embarquer, il arriva une petite barque de Bantam dans laquelle estoit mon frere, fort malade d'un flux de sang qui provenoit des debauches qu'il avoit eu la complaisance de faire avec le Roy de Bantam. Le voyant en cét estat cela me fit rompre mon voyage pour prendre soin de sa guerison. Mais tous mes soins & tous les remedes que l'on y put apporter ne servirent de rien, & au bout de trente jours Dieu le retira de ce monde. Pour le faire enterrer il me fallut suivre d'assez étranges coûtumes, que les Hollandois ont inventées pour faire depenser de l'argent aux heritiers des deffunts. La premiere est pour ceux qui vont prier pour l'enterrement ; car plus on prend de ces prieurs plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en prend qu'un on ne lui donne que deux écus ; mais si l'on en prend deux il leur faut quatre écus à chacun ; si l'on en prend trois chacun en doit avoir six, & si l'on en employoit une douzaine cela va toûjours en montant. Comme je voulois que la chose se fit honorablement & que j'ignorois cette plaisante coûtume, je mis six de ces gens en besogne, & quand ce vint à les payer je fus étonné que chacun me demanda douze écus, & qu'il m'en fallut soixante-douze pour ce seul article. Pour le poîle que l'on met sur la biere il le faut aller prendre à l'Hospital, & c'est un droit qu'ont les pauvres qui en tirent du profit. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours ; l'un sans frange, l'autre avec des franges, & un troisiéme avec des franges & de grosses houpes aux quatre coings. Cela va pour l'emprunt de cinq écus jusqu'à trente, & j'en payay vingt pour celui qui fut sur la biere de mon frere. Un tonneau de vin d'Espagne qui fut bû à l'enterrement me coûta deux cens piastres. J'en donnay vingt-six pour trois jambons & quelques langues de bœuf,

& vingt-deux pour de la patiſſerie. C'eſt auſſi la coûtume d'envoyer le lendemain quelque argent pour ſe réjoüir à ceux qui ont porté le corps en terre, & comme ils eſtoient huit je leur fis donner vingt écus. Il en fallut ſeize pour la place dans le cimetiere où le corps fut enterré, & l'on en demandoit cent pour l'enterrer dans l'Egliſe. Enfin tout l'enterrement me revint à douze cent 23. livres monnoye de France, & aprés que j'eus debourſé cét argent cela me fit penſer à moy pour ne pas mourir dans un païs où il coûtoit tant pour ſe faire enterrer. Je loüe Dieu de ce que malgré les traverſes que j'ay euës à Batavia & dont je n'ay encore raconté qu'une partie, & les petites debauches dont on ne ſe peut guere diſpenſer en ce païs-là, je me ſuis ſi bien menagé que je n'ay jamais eſté incommodé du moindre mal de teſte, ni de flux de ſang qui eſt le mal qui emporte bien des gens. Ce qui à mon avis a le plus contribué à ma ſanté, eſt que je ne crois pas avoir jamais pris aucun chagrin d'aucune mauvaiſe affaire qui me ſoit arrivée. J'ay fait quelque fois de grands profits, j'ay fait auſſi quelquefois de grandes pertes, & dans les rencontres fâcheuſes je n'ay jamais eſté plus de demi-heure à me reſoudre à ce qu'il falloit faire à l'avenir, ſans plus ſonger au paſſé & ayant toûjours dans l'eſprit la penſée de Job, que Dieu donne & oſte quand il lui plaiſt, & qu'il lui faut rendre graces de tout ce qui nous arrive de bien & de mal.

Voyant que les deux voyages que je m'eſtois propoſé de faire, l'un à Japar, & l'autre à la coſte de Sumatra pour me defaire de quelques joyaux qui me reſtoient avoient eſté rompus je me reſolus enfin de les vendre à Batavia le moins mal qu'il me ſeroit poſſible, & de tâcher d'employer l'argent en choſes où j'euſſe quelque profit en Hollande. Mes joyaux eſtant vendus, trois ou quatre de mes amis me dirent que puiſque j'avois de l'argent comptant je ne pouvois mieux l'employer qu'à acheter des Requenings des ſerviteurs de la Compagnie. Ces *Requenings* ſont leurs comptes de ce que la Compagnie leur doit de reſte, & on le leur paye quand ils viennent en Hollande. Mais comme il y en a beaucoup qui aprés que leur temps eſt fait demeurent à Batavia & s'y font bourgeois, ou en d'autres lieux où la Compagnie a des places, comme à Malacca, dans l'Iſle de Ceylan, à la coſte de Coromandel, & en d'autres

lieux, chacun a ſon compte arreſté de ce que la Compagnie lui doit de reſte. Pour avoir cét argent, voyant qu'ils ſont là habituez & qu'ils ne ce ſoucient pas de retourner jamais en Europe, ils vendent ces comptes à ceux qui ont de l'argent & qui s'en retournent, & la Compagnie les paye en Hollande. Ceux qui achetoient ces comptes en tiroient le meilleur marché qu'ils pouvoient, & d'ordinaire pour cent piaſtres ils n'en donnoient que ſoixante ou ſoixante-dix, ou tout au plus quatre-vingt, eſtant permis au Notaire de paſſer un acte comme le vendeur eſtoit content & qu'il avoit receu ſon payement. Quand ces pauvres gens vendoient ainſi leurs comptes à des perſonnes raiſonnables, cela leur eſtoit commode; mais le plus ſouvent ils les vendoient à des hoſtes & à des cabaretiers, de qu'ils ne retiroient que quarante ou cinquante pour cent au plus. Quand ils en avoient ainſi acheté pour deux ou trois mille écus, ils mettoient ces comptes entre les mains d'un Notaire pour les revendre à des Commandeurs qui retournent en Hollande, & qui en donnent d'ordinaire quatre-vingt cinq ou quatre-vingt dix pour cent, ſe contentant de pouvoir mettre à couvert ce qu'ils ont pris à la Compagnie pendant qu'ils ont eſté Chefs dans les Comptoirs. La Compagnie prend bien tout l'argent de ceux qui lui en veulent donner, & leur en donne vingt-cinq pour cent de profit; mais les Commandeurs & autres Officiers ſe gardent bien de lui donner toute la ſomme qu'ils ont amaſſée, parce qu'on pourroit leur demander par quel moyen ils auroient gagné tant d'argent & leur en faire rendre compte; car il y en a tel comme j'ay dit, qui emporte à ſon retour en Hollande juſques à quatre & à cinq cens mille livres. Je fis donc marché avec un de ces Notaires de Batavia qui avoit pour la valeur d'environ onze mille guldes de ces comptes, à quatre-vingt deux pour cent, & le lendemain les quittances eſtant faites de chaque partie j'en fis le payement. Comme j'emportois ces papiers en mon logis je rencontray l'Avocat Fiſcal, qui me demanda quels papiers c'eſtoit que mon ſerviteur portoit. Je lui dis que c'eſtoient des comptes que je venois d'acheter à un tel prix, à quoi il me repartit que c'eſtoit un peu cher & qu'il en ſçavoit pour environ ſix mille guldes à meilleur marché, ce que j'eus par ſon moyen à ſoixante dix-neuf pour cent. Je cherchois encore à

en acheter, mais il ne s'en trouvoit plus : car un Capitaine de vaisseau qui s'en retournoit en avoit acheté lui seul pour plus de cent mille guldes, ce qu'avoient fait aussi plusieurs autres gens ; & le tout montoit à plus de quatre cens mille livres.

Cinq ou six jours aprés comme j'estois toûjours à chercher quelque chose pour employer le reste de mon argent, je rencontray l'Avocat Fiscal qui me demanda si j'avois beaucoup acheté de ces Requenings. Je lui dis que je n'en trouvois plus, & que je n'avois que les deux parties qu'il sçavoit, qui pouvoient monter à dix-sept mille cinq cens guldes. Sur cela il me témoigna avec un grand compliment qu'il estoit bien fâché pour tous ceux qui en avoient acheté, parce que Monsieur le General & son Conseil lui avoient commandé de se faire rendre tous ces Requenings, & qu'ils avoient trouvé qu'il n'étoit pas juste qu'un pauvre homme perdît tant sur ses salaires. Je lui dis que je lui remettrois volontiers entre les mains les parties que j'avois achetées, pourvû qu'il me fit rendre en même-temps mon argent, & que je les ferois venir de Bantam où je les avois envoyées avec mon bagage, & où je m'en retournois dans peu de jours pour passer en Angleterre avec le President des Anglois qui m'avoit offert civilement le passage. Sur les six heures du soir il vint un des Hallebardiers du General me dire qu'il me vouloit parler. Je fus incontinent le trouver, & il me demanda d'abord pourquoi je n'avois pas donné ces Requenings à l'Avocat Fiscal quand il me les avoit demandez de sa part & de celle du Conseil ? Je lui répondis froidement que je ne pouvois lui donner ce que je n'avois pas, & qu'ils estoient à Bantam. Vous avez donc dessein, me dit-il, de passer en Europe ? Oüi, lui repartis-je, & le President des Anglois me fait l'honneur de me donner le passage & sa table. J'ajoûtai qu'il estoit bien vrai que le grand tour que j'allois faire pour aller à Surate, & de là à la mine de diamans où estoit mon negoce ordinaire, m'apportoit bien de la perte, & que s'il eût voulu il m'auroit fait gagner tout ce temps-là & eviter les perils qui accompagnent ces longs voyages, en me permettant de m'embarquer comme je l'en avois prié, sur un des vaisseaux de la flote qui partoit pour Bengala, pour Surate, ou pour Ormus. Que cela ne pouvoit causer de préjudice à la Compagnie, & que je croyois que cette courtoisie estoit une chose que le Ge-

neral & ſon Conſeil ne me devoient pas refuſer, puiſque je n'eſtois venu à Batavia que pour leur ſervice. Comme j'eus achevé de parler tous ces Meſſieurs du Conſeil ſe regarderent l'un l'autre, & le General ayant parlé bas au ſieur Caron, me dit que puiſque j'eſtois reſolu de m'en aller par mer leurs vaiſſeaux eſtoient auſſi bons que ceux des Anglois, que j'y aurois un auſſi bon traitement, & qu'il m'offroit le paſſage. Cette offre à laquelle je ne m'attendois pas me ſurprit un peu, & je ne ſçavois d'abord ſi je devois l'accepter ou non. Mais enfin je craignis qu'en le refuſant on ne me fit encore demeurer une année ſans pouvoir aller de coſté ni d'autre, un ami m'ayant dit en confidence que le deſſein du General & de ſon Conſeil, eſtoit de faire en ſorte que ſoit de Batavia, ſoit de l'Europe je ne retournaſſe plus aux Indes, & par ce moyen empeſcher que les Commandeurs ou Chefs de Comptoirs qu'ils ont tant dans les Indes que dans la Perſe, ne ſe ſerviſſent plus de moy pour employer en diamans l'argent dont ils fruſtroient la Compagnie. C'eſt ce qui fit que j'acceptay le paſſage, de quoi je remerciay fort Monſieur le General & ſon Conſeil. Enſuite le General me dit que je viſſe ſur quel vaiſſeau je voulois aller, & que lorſque je le lui aurois fait ſçavoir il ordonneroit qu'on m'y fit une petite chambre pour y eſtre en mon particulier; mais que ſi je le voulois croire j'irois ſur le Vice-Admiral à cauſe de la bonne Compagnie qui ſeroit deſſus, & que j'y trouverois des anciens amis que j'avois connus en Perſe & ſur les terres du Grand-Mogol. Je lui rendis graces derechef de la bonté qu'il avoit de me mettre en ſi bonne compagnie; mais aprés m'avoir fait une offre ſi obligeante, il me dit qu'il falloit abſolument que je remiſſe tous les Requenings que j'avois achetez entre les mains de l'Avocat Fiſcal, & que ſans cela je ne partirois point de Batavia. Il n'eut point d'autre réponſe de moy que celle que je lui avois déja faite, que ces Requenings étoient à Bantam, & que je les ferois venir pourvû qu'on me rendît mon argent; ſur quoi il me dit que pour ce que j'avois debourſé quand je partirois il me donneroit un écrit de lui & du Conſeil pour eſtre payé en Hollande par la Compagnie. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'on me parlât de cette affaire, ſinon qu'une fois ou deux je rencontray le Fiſcal, qui me demanda ſi je n'avois pas encore fait venir les Requenings de Bantam.

Ma derniere réponſe fut que j'en avois écrit au Preſident des Anglois qui avoit mon coffre dans ſa maiſon, & que je l'avois prié de me l'envoyer; mais qu'il m'avoit mandé qu'il falloit que j'allaſſe en perſonne, ou du moins que j'envoyaſſe un homme exprés avec un écrit de ma main, & qu'à moins de cela il ne renvoyeroit point le coffre. La verité eſtoit qu'il lui eut eſté bien difficile de le renvoyer, car le tout eſtoit avec moy; & je voulois voir ſi le temps feroit qu'ils ne me demandaſſent plus rien. Cependant tous ceux qui avoient acheté de ces Requenings, tant marchands que Capitaines & autres perſonnes qui s'en retournoient cette année-là, furent mis en priſon, on leur prit par force tous leurs papiers, on leur ôta leurs charges, & ils furent renvoyez en Hollande pour ſimples ſoldats.

Quatre ou cinq jours avant que la flote partît, l'Avocat Fiſcal me vint dire qu'il avoit ordre de Monſieur le General de me faire arreſter, au cas que je ne vouluſſe pas lui remettre entre les mains les Requenings que l'on m'avoit déja ſouvent demandez. Lui ayant répondu que je n'avois rien à lui remettre; prenez donc la peine de me ſuivre, me dit-il, ce que je fis volontiers. Il me mena dans un beau lieu qui eſt ſur l'un des baſtions nommé le Saphir, où il y a une jolie maiſon qui eſt pour le divertiſſement des Officiers, & où la pluſpart de tous les honneſtes gens de la ville me vinrent rendre viſite, & m'envoyerent des preſens des meilleurs vins. Le lendemain deux Conſeillers me vinrent trouver, & me dirent qu'ils ne ſçavoient pas à quoy attribuer cette obſtination que j'avois à ne leur pas vouloir remettre en main ce que l'on me demandoit, puiſque de ſi bonne grace on m'offroit un écrit pour me faire payer de Meſſieurs de la Compagnie en Hollande. Je leurs dis que ce n'eſtoit pas aſſez de la bonne grace, & que lorſque je verrois l'écrit je me mettrois auſſi en devoir de faire revenir les Requenings. Deux ou trois jours ſe paſſerent encore pendant leſquels les vaiſſeaux commencerent de mettre à la voile; ce qui fit que ces Meſſieurs, tant du Conſeil des Indes, que de la ville, me vinrent voir au nombre de huit ou dix. Le Major tres-honneſte-homme eſtoit de leur compagnie, & il me promettoit que dés que j'aurois fait venir les papiers, & que je les aurois remis entre les mains de Meſſieurs du Conſeil

pour

pour calculer les ſommes, il ſe faiſoit fort que Monſieur le General me donneroit l'écrit pour eſtre payé en Hollande à mon retour. Voyant que les vaiſſeaux partoient & que je ne pouvois faire autrement, je leur dis qu'ils me laiſſaſſent donc aller à Bantam, ce qu'ils ne me voulurent pas accorder, pouvant y envoyer quelqu'un de ma part pour les querir. Le leur ayant promis il me dirent que je pouvois ſortir ſur ma parole, & qu'ils eſtoient bien fâchez de ce qui s'eſtoit paſſé. Je leur repartis qu'ils avoient raiſon d'en eſtre fâchez, parce qu'ayant l'honneur d'appartenir à un grand Prince qui eſtoit feu Monſeigneur le Duc d'Orleans qui me faiſoit la grace de m'aimer, il pourroit bien ſe reſſentir de l'injuſtice qu'ils me faiſoient, & en faire plainte à Meſſieurs les Eſtats. Enfin forcé par leurs injuſtes pourſuites, & par la neceſſité de partir avec la flote dont je ne voulois pas perdre l'occaſion, je leur rendis mes Requenings, & de jour en jour j'allois voir s'ils avoient fait le compte pour me donner l'écrit qu'ils m'avoient promis. Car le Vice Admiral où je m'embarquay demeura plus de quinze jours à partir aprés les autres vaiſſeaux, à cauſe qu'il vouloit donner avis en Hollande de ce qu'avoit fait une flote que le General avoit envoyée pour ſurprendre les Philippines & les enlever aux Eſpagnols. Le mauvais temps que ces vaiſſeaux eurent en allant fut cauſe qu'il s'en perdit trois ou quatre, & il fallut qu'ils revinſſent ſans rien faire.

C'eſt la coûtume que quand les vaiſſeaux s'en retournent en Hollande, Monſieur le General traite tous les principaux Officiers de la flote avec le Conſeil & les plus conſiderables de la ville, & il me fit l'honneur de m'envoyer auſſi inviter. Le repas commença ſur les deux heures aprés midi, & en quatre tables il y avoit bien ſoixante perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Je fus aſſis entre le Major & le Secretaire du Grand Conſeil, & c'eſtoient deux hommes de merite & dont la converſation eſtoit agreable. Il y avoit ſept ou huit heures que nous eſtions à table, & l'on avoit déja demandé à Monſieur le General s'il lui plaiſoit que l'on commençât la Comedie que la jeuneſſe de la ville devoit joüer, lorſque je fis ſouvenir le Major qu'il m'avoit promis que dés que j'aurois remis mes papiers entre les mains du Conſeil, on m'en donneroit un écrit pour eſtre payé à mon retour en Hollande. Ie lui dis que le

Secretaire à qui j'en avois parlé le matin m'avoit fait esperer que je l'aurois avant le dîné ; mais le méme Secretaire me dit alors à l'oreille que je ne m'y attendisse point, & en achevant de me parler on se leva de table pour aller à la Comedie. Ce fut-là que je priay nostre Vice-Admiral & trois ou quatre marchands qui s'en retournoient en Hollande, de vouloir se souvenir de ce que je dirois à Monsieur le General & de ce qu'il me répondroit, pour me servir de témoins auprés de Messieurs de la Compagnie quand nous serions arrivez en Hollande. Dans les entre actes de la Comedie chacun prenoit un verre & l'on buvoit des santez, & Monsieur le General ayant le verre en main & s'adressant à nostre Vice-Admiral ; c'est à vostre santé, lui dit-il, & à celle de Monsieur Tavernier, que Dieu veüille benir & conduire en mer dans ce voyage comme il a fait dans tous les autres qu'il a faits par terre. Ie lui dis que je le remerciois & que j'esperois bien que Dieu beniroit nostre voyage ; mais que je ne le ferois pas sans chagrin & sans ressentiment du manquement de leur parole, ni lui ni son Conseil ne me tenant pas la promesse qu'ils m'avoient faite de me donner un écrit en leur remettant mes Requenings qui montoient à dix-sept mille cinq cens guldes. Qu'à cette heure qu'ils avoient les papiers qu'ils demandoient ils se mocquoient de moy ; mais que je les assurois que je publirois leur procedé par tout le monde. Le General me repartit à cela que je ne me misse point en peine & que je me tinsse joyeux dans le voyage ; que l'écrit qu'il m'avoit promis seroit aussi-tost que moi en Hollande, & que je n'aurois que tout sujet de me loüer d'eux. Quoi que mal satisfait du General je pris congé de lui, & ne voulus pas attendre le reste de la Comedie, estant bien aise d'ailleurs d'aller me preparer pour mon depart.

## CHAPITRE XXVII.

### *L'Auteur s'embarque ſur un vaiſſeau Hollandois pour retourner en Europe.*

LE lendemain de grand matin je pris un petit bateau Chinois pour aller à bord, où eſtant arrivé je trouvay un des Gardes de Monſieur le General qui venoit encore me ſouhaiter bon voyage de ſa part, & me dire que Madame la Generale me prioit d'agréer un tonneau de vin du Rhin, & quelques pots de fruits confits au vinaigre qu'elle m'envoyoit. C'eſtoit des concombres, des mangues, des citrons, & des œufs avec leur coque qui ne laiſſent pas de prendre le ſel. Ie n'avois pris aucune proviſion, parce que quelques jours avant noſtre depart le Capitaine du vaiſſeau me vint avertir que ſi j'en apportois on ne la recevroit pas, en ayant eu la deffenſe de Monſieur le General. C'eſt la coûtume que le General donne deux cens écus à chaque Capitaine de vaiſſeau pour ſe fournir de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & comme je m'en allois par ſon conſeil ſur le Vice-Admiral il fit donner le double à ma conſideration au Capitaine, pour avoir l'honneur de ne rien faire payer à un étranger à qui il avoit offert le paſſage. Madame la Generale en m'envoyant ce preſent ſe ſouvint peut-eſtre de celui que j'avois fait quelques jours auparavant à Mademoiſelle ſa fille. Quelques amis qui voyoient que j'avois aſſez d'accez auprés des principales Dames de Batavia, me prierent de demander un jeune homme natif de Paris, qui par debauche eſtoit venu pour ſoldat aux Indes, & qui eſtoit en danger qu'on ne lui coupât une jambe où il avoit un ulcere. Pour l'obtenir je fis ce preſent à la fille de Monſieur le General, afin qu'elle priât le Major & l'Avocat Fiſcal de ne faire pas ſemblant de voir ce jeune-homme quand on partiroit.

Nous fûmes encore trois jours à la rade avant que de faire voile. Le premier jour le principal marchand du fort qui tient regiſtre de toutes les marchandiſes que l'on embarque, tant

pour la Hollande que pour autres lieux, vint dans le vaisseau selon la coûtume, pour faire lire le memoire de tout ce qui avoit esté embarqué, & le faire reconnoître tant au Capitaine du vaisseau, qu'aux marchands qui alloient avec lui à qui il le fit signer. Ce memoire fut mis dans le méme coffre où l'on enferme tous les livres de compte & de tout ce qui s'est passé dans les Comptoirs des Indes, tant concernant le negoce, que pour ce qui regarde la justice civile & criminelle, & ensuite on seella le couvert sous lequel sont toutes les marchandises.

Le second jour le Major avec l'Avocat Fiscal & le Maître Chirurgien vinrent aussi selon la coûtume visiter tous ceux qui estoient dans le vaisseau pour s'en retourner en Hollande; le Major pour voir s'il n'y a point de soldats qui s'en allassent sans congé; car il faut qu'ils ayent chacun son passeport de lui; l'Avocat Fiscal pour sçavoir s'il ne s'est point caché aussi quelqu'un des écrivains qui voulût se retirer avant que son temps fût fait; le Maître Chirurgien du fort s'y trouve aussi pour voir si tous les malades qu'on renvoye ont un mal qui soit incurable dans le païs, parce qu'il y a des soldats qui pourroient avoir leur congé du Major par le moyen de quelques amis, comme celui que j'ay dit que j'emmenois; car le Chirurgien est obligé par serment de n'en laisser aller aucun, à moins qu'il ne juge qu'il ne puisse jamais guerir qu'en repassant en Europe. Le Major est tenu de donner le rôle de tous les soldats tant sains que malades à l'Avocat Fiscal, qui les fait venir l'un aprés l'autre sur le vaisseau, & c'est-là que les malades sont visitez par le Chirurgien. Il n'estoit peut-estre pas impossible que celuy que j'emmenois ne guerît de son mal dans le païs; mais par la faveur du Fiscal il ne fut point appellé avec les autres & il passa de la sorte.

Le troisiéme jour les principaux de la ville & plusieurs Dames vinrent dire adieu à leurs amis qui partoient, & firent apporter avec eux du vin & des viandes pour les regaler, la musique accompagnant la bonne-chere, & sur les six heures du soir chacun se retira chez soy.

Le lendemain à la pointe du jour nous fimes voile, & fûmes hors du détroit plûtost que nous ne pensions, parce que d'ordinaire le vent se trouve contraire, & que d'ailleurs nous n'étions partis que vingt-quatre jours aprés tous les autres, la

ſaiſon de ſe mettre en mer commençant à ſe paſſer. Dés que nous fûmes ſortis du détroit nous vîmes les Iſles du Prince. De là noſtre route fut pour aller chercher les Iſles de Cocos, & eſtant à la hauteur de ces Iſles nous fûmes deux ou trois jours à courir la mer penſant les découvrir, mais nous ne pûmes; ce qui fit que nous prîmes noſtre route droit au Cap de Bonne-Eſperance.

Le quarante-cinquiéme jour de noſtre départ de Batavia (car je ne veux pas ennuyer le Lecteur par le Journal de nôtre navigation) noſtre Vice-Admiral negligea de faire allumer le fanal dans la créance qu'il avoit que toute la flote eſtoit déja au Cap de Bonne-Eſperance. Il arriva qu'un vaiſſeau de la méme flote nommé *le Maeſtricht* n'alluma point auſſi de fanal cette nuit-là, & comme elle eſtoit fort obſcure & que la mer eſtoit forte il vint tomber ſur noſtre vaiſſeau, ce qui jetta tout le monde de part & d'autre dans une grande frayeur. Chacun ſe mit à prier Dieu croyant que l'un ou l'autre des vaiſſeaux ſeroit perdu. Le noſtre qu'on appelloit *les Provinces* eſtoit eſtimé le plus grand & le meilleur des vaiſſeaux qui vont aux Indes, ce qui parut en cette rencontre ayant ſoûtenu un ſi rude choc. Chacun voyant le danger où nous eſtions ſe mit à travailler pour debarraſſer l'autre vaiſſeau d'avec le noſtre, & le bon-heur voulut que les antennes du Maeſtricht qui s'étoient engagées parmi nos cordages, ſe rompirent, & pour faciliter la choſe nous en coupâmes quelques-uns à coups de hache. Ainſi avec grande peine le Maeſtricht fut dégagé, & coulant le long de noſtre vaiſſeau quand il vint à paſſer à la proüe il en rompit tout l'éperon.

Le cinquante-cinquiéme jour de noſtre navigation nous vinmes à la vûë du Cap de Bonne-eſperance, où nous fûmes cinq ou ſix jours tenant la mer, parce que la mer eſtant fort haute nous ne voulions pas aller à la rade jetter les ancres. Ce n'eſt pas qu'il y eût pour lors beaucoup de vent; mais c'eſt que le vent de Sud avoit tellement regné qu'il avoit jetté une partie de la mer de ce coſté-là. La mer s'eſtant renduë un peu calme nous jettâmes l'ancre, & voici ce que j'ay pû remarquer en ce lieu-là.

De tous les peuples que j'ay vûs dans mes voyages je n'en ay point trouvé de ſi hideux ni de ſi brutaux que les Comouks

dont j'ay fait mention dans mes relations de la Perſe, & que ceux du Cap de Bonne-eſperance que l'on appelle *Cafres* ou *Hotentotes*. Quand ils parlent ils font peter leur langue dans la bouche, & bien que leur voix ſoit à peine articulée ils s'entendent aiſement entre eux. Ils n'ont pour habit que des peaux de bêtes ſauvages qu'ils tuent dans les bois ; & comme il fait froid en hiver en cét endroit-là qui eſt au trente-cinquiéme degré & quelques minutes, ils mettent la fourrure en dedans, & quand il fait chaud ils la mettent en dehors. Mais il n'y a que les plus aiſez d'entre eux qui ſoient couverts, les autres n'ont que quelque mechant morceau de toile pour cacher les parties honteuſes. Tant les hommes que les femmes ſont maigres & de petite taille, & dés qu'il naiſt un mâle la mere lui coupe le teſticule droit, & lui donne de l'eau de la mer à boire & du tabac à manger. On leur oſte le teſticule droit, ce qui les rend plus habiles à la courſe à ce qu'ils diſent. Il eſt vray qu'il y en a parmi eux qui prennent en courant des chevreuils. J'ay eu la curioſité de toucher pluſieurs de ces Cafres, & je ne leur ay trouvé que le teſticule gauche. Ils n'ont aucune connoiſſance ni de l'or ni de l'argent ni d'aucune monnoye, & n'ont à proprement parler aucune religion.

A noſtre arrivée en ce lieu-là aprés que nous eûmes jetté l'ancre, quatre femmes vinrent à noſtre bord nous apporter quatre jeunes auſtruches qu'on fit cuire pour quelques malades que nous avions. Depuis elle nous apporterent quantité de tortuës & d'œufs d'auſtruches, & d'autres ſortes d'œufs gros comme des œufs d'oye ; mais qui n'ont point de jaune & qui ſont fort bons. Les oyſeaux qui font ces œufs ſont une eſpece d'oyes, & ont tant de graiſſe qu'il eſt preſque impoſſible d'en manger, ayant plus le gouſt du poiſſon que de la chair. Ces femmes voyant que noſtre cuiſinier jettoit dans une tinette de bois les tripes de deux poulets & d'un oyſon qui eſtoient pour noſtre ſoupé, elles les furent prendre, & les ayant preſſées d'un bout à l'autre pour en faire ſortir l'ordure qui ne ſortit qu'à moitié, elles les mangerent toutes de cette façon, eſtant ravies de ce que noſtre Capitaine leur fit donner à chacune deux coups d'eau de vie à boire. Ni les hommes ni les femmes n'ont point de honte de montrer leur nudité, & ils vivent preſque comme des beſtes.

Quand ils voyent arriver des vaisseaux ils amenent des bœufs au bord de la mer, & apportent ce qu'ils ont pour troquer contre du tabac & de l'eau de vie, contre des grains de cristal & d'agate qui sont à bon marché à Surate, & contre quelque quinquaillerie. Que s'ils ne sont pas contens de ce qu'on leur veut donner il s'enfuyent aussi tost, & au coup de chiflet qu'ils donnent de la bouche tous leurs animaux les suivent, sans que vous ayez plus de leurs nouvelles. Quelques-uns voyant qu'ils s'enfuyoient ont voulu tirer quelques coups de mousquet pour tuer de leurs bœufs; mais aprés cela ces Cafres ont esté des années sans amener du bestail, & l'on a bien eu de la peine à les faire revenir. C'est une grande commodité pour les vaisseaux qui touchent là d'y trouver quelques rafraîchissemens, & les Hollandois ont eu raison d'y bâtir un fort. Il y a maintenant un beau village habité de gens de toutes les nations qui y vivent avec les Hollandois, & toutes les graines qu'on y apporte tant de l'Europe que de l'Asie estant semées, viennent beaucoup mieux que dans les lieux d'où on les apporte. C'est un tres bon païs qui n'est comme j'ay dit, qu'au trente-cinquiéme degré & quelques minutes, & ce n'est pas l'air ni la chaleur qui rendent ces Cafres noirs comme ils sont. Voulant en sçavoir la raison & pourquoy ils puent si fort, je l'appris d'une jeune fille qui fut prise aussi-tost que sa mere l'eut mise au monde, & qui a esté nourrie & elevée dans le fort, estant blanche comme une de nos femmes d'Europe. Elle me dit que ce que les Cafres sont ainsi noirs, est par ce qu'ils se frottent d'une graisse qu'ils font de divers simples qu'ils connoissent, & que s'ils ne s'en frottoient souvent & dés qu'ils sont nez, ils deviendroient hydropiques comme les autres noirs de l'Afrique & comme les Abyssins, ou comme ceux de Saba qui ont une jambe deux fois plus grosse que l'autre, tous ces gens-là ne vivant guere passé quarante-ans. Il est vray que ces Cafres tout brutaux qu'ils sont ont neanmoins une connoissance particuliere des simples, & qu'ils les sçavent appliquer aux maux qu'ils ont la vertu de guerir, ce que les Hollandois ont bien souvent éprouvé. Soit qu'ils soient mordus de quelque animal venimeux, soit qu'il leur survienne quelque apostume ou autre incommodité, par le moyen de ces simples qu'ils sçavent choisir ils viennent en peu de temps à bout de

la guerison. De dix-neuf malades qu'il y avoit dans nostre vaisseau quinze furent mis entre les mains de ces Cafres, leur mal procedant d'ulceres aux jambes, ou de coups qu'il avoient eus à la guerre, & dans moins de quinze jours ils furent tous parfaittement gueris. Chaque malade avoit deux de ces Cafres qui le venoient penser, & selon qu'ils voyoient que la playe ou l'ulcere alloit ils cherchoient des simples, & les pilant entre deux cailloux les appliquoient sur le mal. Pour les quatre autres on ne les mit point entre leurs mains, par ce qu'ils estoient si pleins de ces vilainies qui accompagnent le mal venerien, qu'on n'avoit pû les guerir à Batavia. Aussi moururent-ils tous quatre entre le Cap & l'Isle de sainte Helene.

En l'an 1661. il revint de Batavia sur un vaisseau nommé le West-Frisland un jeune Gentilhomme Breton, qui aprés avoir mangé tout son argent en Hollande se mit au service de la Compagnie. Estant à Batavia comme il y a quantité de moûcherons qui la nuit l'avoient mordu à une jambe, une ulcere y vint où tous les Chirurgiens de Batavia avoient epuisé leur sçavoir & leurs remedes, & si Monsieur le General ne lui eût accordé son congé il auroit fallu lui couper la jambe. Comme l'on fut arrivé au Cap, le Capitaine l'ayant envoyé à terre pour lui donner quelque satisfaction, ces Cafres commencerent à le regarder, & dirent que si on vouloit les laisser faire ils le gueriroient en peu de temps. Le Capitaine le mit entre leurs mains, & en moins de quinze-jours sa jambe fut renduë aussi saine que l'autre où il n'avoit jamais eu de mal.

Dés qu'un vaisseau a moüillé au Cap, celui qui le commande donne congé à une partie des soldats & des matelots d'aller à terre se rafraîchir. Ceux qui dans le voyage ont esté les plus malades sortent les premiers chacun à son tour, & ils vont dans le village où ils sont nourris pour sept ou huit sols le jour, & font bonne chere.

C'est la coûtume des Hollandois d'envoyer de temps en temps des partis pour reconnoistre le païs, & ceux qui vont les plus loin sont les mieux recompensez. Un nombre de soldats estant allé en parti avec un sergent qui les commandoit & s'estant fort avancez dans le païs, la nuit venuë ils firent un

grand

grand feu, tant pour se garantir des lions que pour se chaufer, & ils se coucherent autour pour se reposer, estans endormis il vint un lion qui prit un des soldats par le bras, & aussitost le sergent tirant un coup de fuzil tua l'animal. Quand il fut mort il fallut lui ouvrir la gueule à grand peine pour tirer de dedans le bras du soldat qui estoit percé de part en part. On voit par là que c'est une erreur de croire que les lions ne vont point où il y a du feu. Ces Cafres guerirent le bras de ce soldat en douze jours. On voit dans le fort quantité de peaux de lions & de tygres. Entre autres il y a la peau d'un cheval que ces Cafres ont tué. Elle est blanche traversée de rayes noires, picotée comme un leopard & sans queüe. A deux ou trois lieuës du fort les Hollandois trouverent un lion mort qui avoit quatre pointes de porc-épy dans le corps, dont les trois quarts entroient dans la chair. Cela fit juger que le porc-épy avoit tué le lion. Ils en gardent la peau avec les pointes dans le fort.

A une lieuë du fort il y a un beau village qui s'aggrandit de jour en jour. Quand les vaisseaux de la Compagnie Hollandoise arrivent, si quelque soldat ou matelot y veut demeurer on en est bien-aise. Il prend tout autant de terre qu'il en peut faire valoir, & comme je l'ay deja dit, il y vient à souhait de toutes sortes d'herbages & de legumes & du raisin méme, & l'on y seme du ris. Ils ont la chasse des jeunes austruches, de la viande de bœuf, & du poisson de mer & d'eau-douce. Pour avoir ces jeunes austruches quand ils veulent, dés qu'elles ont sept ou huit jours ils vont à leurs nids, & mettant un pieu en terre ils lient ces jeunes oyseaux par un pied dans le nid afin qu'ils ne puissent fuir, les laissant nourrir par leurs pere & mere jusques à ce qu'ils soient grands; puis ils les vont prendre pour les vendre ou pour les manger.

Quand les Hollandois commencerent de s'habituer au Cap de Bonne-esperance, ils prirent comme j'ay dit la fille d'un de ces Cafres dés qu'elle fut née. Elle est blanche & belle sinon qu'elle a un peu le nez plat, & elle sert de truchement aux Hollandois. Il y eut un François qui lui fit un enfant; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'epousast, au contraire elle lui confisqua huit cent livres de ses gages, ce qui estoit un peu rude.

Il y a en ce païs là quantité de lions & de tygres, & les Hollandois ont trouvé une invention assez bonne pour les prendre. Ils attachent un fuzil à un picquet fiché en terre, & mettent de la viande au bout du fuzil laquelle tient à une corde qui est attachée à la detente. Quand l'animal vient pour prendre cette viande la corde se bande & tire la detente, & le fuzil se lâchant les bales leur donnent dans la gueule ou dans le corps.

Les Cafres mangent une racine qui ressemble à nostre racine de cherüy, laquelle ils font rostir & elle leur sert de pain. Quelquefois ils la mettent en farine, & elle a un goût de chateigne. Pour la viande ils la mangent toute crue & le poisson de méme; & pour toute la tripaille des bestes ils ne font comme j'ay dit, que la presser entre les doigts pour en faire sortir l'ordure & puis ils la mangent. La plus part des femmes mettent de ces boyaux autour de leurs jambes quand ils sont secs, particulierement ceux des bêtes sauvages que leur maris tuent dans les bois, & cela leur sert de parure. Ils mangent aussi des tortuës aprés les avoir mises un peu sur le feu jusques à ce qu'ils puissent enlever l'ecaille. Ils sont fort adroits à lancer leur azagaye qui est une maniere de dard, & ceux qui n'en ont point prennent un bâton gros comme le pouce d'un bois qui est fort dur & de la longueur de leur dard. Ils y font une pointe & le tirent de fort loin dans la largeur de la main. Ils vont avec ces bâtons sur le bord de la mer, & dés qu'il y a quelque poisson qui vient un peu sur l'eau ils ne manquent pas à le darder.

Pour ces oiseaux qui sont comme nos cannes dont les œufs n'ont point de jaune, il y en a une si grande quantité dans le païs, que dans une baye qui est à dix-huit mille du Cap on les tuë à coups de bâton. Toutes les femmes de ces Cafres, & particulierement celles de la coste de Melinde sont si chaudes, que quand elles ont leurs mois si elles viennent à lâcher leur urine & qu'un European passe pardessus, en méme temps il lui prend un mal de teste avec une fievre, & quelquefois méme cela lui cause la peste.

Du temps que Monsieur Vandime estoit General, les Hollandois prirent un de ces jeunes garçons du Cap & le menerent à Batavia. Le General prit grand soin de le faire instruire

dans les langues, de ſorte qu'en ſept ou huit ans il apprit le Hollandois & le Portugais en perfection. Il voulut enfin retourner en ſon païs, & le General ne le voulant pas contraindre de demeurer, le fit bien equiper de linge & d'habits, s'imaginant que quand il ſeroit au Cap il vivroit comme les Hollandois, & qu'il leur aideroit à avoir quelques rafraîchiſſemens pour leurs vaiſſeaux quand ils y arriveroient. Mais il ne fut pas plûtoſt au Cap qu'il jetta ſes habits en mer & s'enfuit avec les autres noirs, ſe mettant à manger de la chair cruë comme auparavant, & depuis ce temps il eſt demeuré parmi eux ſans faire aucune courtoiſie aux Hollandois.

Quand ces Cafres vont à la chaſſe dans les bois ils ſe mettent une quantité enſemble, & ont de certains cris & hurlemens ſi épouvantables que les beſtes en ſont tout effrayées, de ſorte que dans cét effroy il leur eſt aiſé d'en tuër grande quantité, & méme on m'a ſoûtenu que ces cris donnent de la terreur au lion.

---

## CHAPITRE XXVIII.

### *La flote Hollandoiſe arrive à Sainte-Helene, & l'Auteur fait la deſcription de cette Iſle.*

APRE'S avoir eſté vingt-deux jours au Cap de Bonne-Eſperance, voyant que le vent nous eſtoit fort favorable noſtre Vice-Admiral fit lever l'ancre, & nous prîmes noſtre route à l'Iſle de ſainte-Helene. Dés que les voiles furent tenduës & que la priere fut faite, tous les matelots & ſoldats ſe prirent à dire qu'ils s'alloient repoſer & dormir juſqu'à ſainte-Helene. Car c'eſt toûjours un méme vent qui regne, & qui vous mene d'ordinaire en ſeize ou dix-huit jours à la rade de cette Iſle. Pendant tout le trajet on ne toucha point aux voiles, parce qu'on eut toûjours le vent en poupe. Toute la peine que nos matelots eurent, fut que quatorze jours aprés noſtre départ du Cap de Bonne-Eſperance d'heure en heure on en envoyoit deux au haut du grand arbre faire ſentinelle pour voir s'ils découvriroient l'Iſle; car ſi-toſt qu'on l'a découverte

il faut que les Pilotes prennent bien garde à eux pour jetter l'ancre ſur la coſte qui regarde le Nord, & il faut venir proche de la terre pour la jetter, autrement il n'y a point de fond. Si l'on ne prend pas ſes meſures juſtes, & ſi les ancres ne trouvent pas fond, le courant de l'eau & le vent font bien-toſt paſſer la rade au vaiſſeau, & il n'y a plus d'eſperance alors d'y retourner, parce que le vent eſt toûjours contraire & ne change jamais.

Auſſi-toſt que deux de nos ancres furent en mer on fit venir tous les ſoldats & les matelots, & on mit le vaiſſeau tant à la bande que l'on put. On mit auſſi les ponts dehors pour racler le vaiſſeau & luy donner le ſuif, ce qui fut fait en deux jours. Enſuite on fit deux parts de tous ceux du vaiſſeau, & le Vice-Admiral eſtant ſur la poupe leur parla ainſi. Meſſieurs nous demeurerons ici vingt-deux jours, voyez leſquels veulent aller les premiers en terre pour ſe rafraîchir & pour chaſſer, & que tous ſe retrouvent ici dans l'onziéme jour afin que les autres y aillent auſſi. On donna à chacun de ceux qui alloient en terre une paire de ſouliers, & ils emporterent de grandes chaudieres, du ris & du biſcuit, de l'eau-de-vie & du ſel. Eſtant en terre ils furent ſur la montagne, & trois ou quatre demeurerent au bas pour cüeilllir de l'ozeille qui croît deux ou trois pieds de haut & qui eſt tres-bonne. Quand ils en eurent leur charge ils furent trouver les autres qui eſtoient à la chaſſe des porcs ſauvages dont cette Iſle eſt pleine. Quand ils en ont tué quelques-uns ils les mettent cuire avec le ris & l'ozeille, ce qui fait une ſorte de potage aſſez bon, & qui purge inſenſiblement ſans que l'on s'en apperçoive. Pendant qu'ils ſont-là ils ne font que chanter, boire & manger, & ils ſont tenus d'envoyer tous les jours quelques-uns de ces porcs ſauvages au vaiſſeau. On leur donne de chacun un écu & une paire de ſouliers, parce que la montagne eſtant haute & droite cette chaſſe leur donne beaucoup de peine. J'ay parlé ailleurs des levriers de Perſe qu'on mene à ſainte-Helene pour cette chaſſe des porcs ſauvages, & aprés qu'on s'en eſt ſervi on les jette dans la mer ſans les mener plus loin, par la raiſon que j'ay dite au méme endroit.

Pendant que ceux qui ſont en terre s'occupent à cette chaſſe, ceux qui demeurent dans le vaiſſeau employent le temps à la

pesche ; car il y a une prodigieuse quantité de poisson autour de cette Isle & sur tout de maquereaux. On donne à chaque matelot & à chaque soldat une mesure de sel, dont ils salent le poisson qu'ils prennent & puis ils le font secher au vent. C'est de quoy ils se nourrissent depuis qu'ils sont partis de cette Isle, & ils en ont d'ordinaire pour trente ou quarante jours ; car on ne leur donne alors à chacun qu'un peu d'huile & de ris cuit dans l'eau, & cela épargne quantité de vivres à la Compagnie.

On mit aussi en terre tous les cochons, moutons, oysons, canars & poules qui estoient au vaisseau, & dés que ces animaux eurent mangé de cette ozeille qui les purge aussi bien que les hommes, peu de jours aprés ils devinrent si gras, que quand nous approchâmes de la Hollande il estoit comme impossible d'en manger à cause de la graisse, & sur tout des oyes & des canars.

Il y a deux endroits le long de la coste de sainte-Helene où l'on peut jetter l'ancre. Le meilleur est celuy où nous estions, à cause que le fond y est tres bon pour l'ancrage, & que l'eau qui vient du haut de la montagne est la meilleure de l'Isle. En cét endroit-là de l'Isle il n'y a aucune planure, & la montagne commence dés le rivage. Il n'y a qu'une petite place proche de la mer, où autrefois on avoit bâti une chapelle, & où un Religieux Portugais de l'Observance de S. François a vêcu quatorze ans ; mais à present cette chapelle est à moitié rompuë. Pendant que ce Religieux a esté-là il faisoit du bien aux vaisseaux qui y abordoient, leur fournissant de poisson qu'il peschoit & faisoit secher, & on luy donnoit en échange du ris, du biscuit, & du vin d'Espagne. Aprés qu'il eut demeuré-là le temps que j'ay dit & mené une vie fort austere il tomba malade, & le bon-heur voulut qu'il arriva alors un vaisseau Portugais. On fit tout ce qu'on put pour le secourir, mais il mourut au bout de cinq jours que le vaisseau eut jetté l'ancre, & il fut enterré par ceux de sa nation.

L'ancrage est moins bon à l'autre rade ; mais aussi quand on est à terre on trouve une belle planure où tout ce que l'on seme vient à souhait. L'ordre de la Compagnie Hollandoise est tel à present, que si un vaisseau y prend des choux, de la salade & autres herbages, il faut qu'il en seme d'autres pour

la commodité des vaisseaux qui doivent venir aprés. Il y a quantité de citronniers & quelques orangers que les Portugais avoient autrefois plantez. Car cette nation a cela de bon, que là où elle va elle tâche de faire quelque chose pour le bien de ceux qui doivent venir ensuite dans le méme lieu. Les Hollandois font tout le contraire & tâchent de détruire tout, afin que ceux qui pourroient venir aprés eux ne trouvent rien. Il est vray que ce ne sont pas les Chefs qui en usent de la sorte; mais la pluspart des matelots & soldats qui se disent l'un à l'autre, nous n'y reviendrons plus, & qui pour avoir plûtost le fruit de l'arbre le coupent par le pied au lieu de le cueillir.

Il s'en fallut peu qu'il n'arrivât un grand desordre dans la flote. Bien que nostre vaisseau fût parti le dernier de Batavia, comme il estoit bon voilier ce fut le second qui arriva à sainte-Helene. Un jour le Vice-Admiral, le Capitaine, & autres Officiers du vaisseau voulurent aller avec l'esquif se promener vers cette plaine pour avoir quelques herbages & quelques citrons. Quand nous fûmes-là (car j'estois de la partie) nous fûmes bien surpris de ne rien trouver sur les arbres, ne trouvant que quelques restes de choux & de raves sur la terre. Nous nous doutâmes bien que ceux du vaisseau appellé *l'Encuse*, qui estoit arrivé quelques jours devant nous avoit fait tout ce ravage, & nostre Vice-Admiral resolut d'aller à bord pour voir ce qui en estoit. Quand nous y fûmes nous vîmes quantité de citrons & d'herbages dans les chambres du Capitaine & du Pilote, & tous les matelots presenterent aux nostres des citrons dont ils estoient bien pourvûs. Le Capitaine du vaisseau en voulut faire present d'une quantité au Vice-Admiral qui ne les voulut pas accepter, disant que c'estoit trahir toute la flote, & qu'il falloit que tous ces rafraîchissemens fussent serrez & mis en un lieu à part jusqu'à ce que tous les vaisseaux fussent arrivez, afin que chaque pauvre malade en pût avoir. Les matelots & les soldats qui en avoient empli leurs coffres ne vouloient point du tout y consentir; mais le Vice-Admiral usant de son autorité dit que s'ils ne rapportoient tout ce qu'ils avoient de reste de ces citrons, quand l'Admiral & le reste de la flote qui estoit de onze vaisseaux seroit venu, il en feroit pendre plusieurs. Le Capitaine ayant peur de cette

menace fit tant envers ses gens que le tout fut rapporté dans sa chambre & bien serré jusqu'à ce que toute la flote fût arrivée, afin que chaque vaisseau eût sa part de ce petit rafraîchissement.

Quand toute la flote eut moüillé à la rade de sainte-Helene ce ne furent que festins & réjoüissances, tantost sur un vaisseau, & tantost sur l'autre, & la flote Angloise qui estoit de neuf vaisseaux arriva aussi bien-tost aprés. Il y vint encore deux vaisseaux Portugais chargez d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui venoient de la coste de Guinée & qu'ils menoient aux mines du Perou. Il y avoit quelques Hollandois de nostre flote qui avoient demeuré au Castel de mine, & sçavoient la langue de ces pauvres gens. Ils furent à leur bord, tant pour les voir, que pour voir aussi quelques matelots Hollandois qui servoient les Portugais; & la nuit suivante deux cens cinquante ou environ de ces pauvres noirs se jetterent dans la mer. On croit que ces Hollandois qui sçavoient leur langue leur avoient dit comme ils seroient miserablement traittez quand ils seroient à ces mines, & que c'estoit ce qui les avoit portez à cette action de desespoir. Il est vray que c'est un tres-rude & miserable esclavage, car le plus souvent aprés avoir miné quelques jours il y a des endroits de terre plus mouvante ou plus tendre l'une que l'autre, & cette terre venant à s'ébouler elle ensevelit tout d'un coup des quatre à cinq cens de ces pauvres gens. Dés qu'on les met à miner on voit leur visage, leurs yeux & leur peau changer entierement de couleur, ce qui procede des vapeurs qui sortent de ces concavitez; & ils ne subsistent en ces lieux-là que par la quantité d'eau-de-vie qu'on leur donne à boire tant aux hommes qu'aux femmes. Il y a de ces gens qui ne sont plus esclaves & à qui leurs Maîtres ont donné la liberté, lesquels ne laissent pas de travailler à ces mines & qui gagnent beaucoup; mais comme ils sortent de ces mines le samedy au soir pour y retourner le lundy matin, pendant ce temps-là ils boivent tant d'eau-de-vie qui est fort chere, qu'ils dépensent tout ce qu'ils ont gagné durant la semaine, & ainsi ils sont toûjours miserables.

Pendant que les deux flotes furent à la rade de sainte-Helene, les Anglois & les Hollandois se traittoient tour à tour, & l'on estoit continuellement dans la bonne-chere. Le jour que

nostre Vice-Admiral traitta nostre Admiral & une partie des principaux de la flote Angloise, ce ne fut pas dans nostre bord; car dés qu'il m'eut dit son dessein je luy conseillay de faire son festin en terre, ce qui seroit avec plus d'honneur & plus de liberté que les autres n'avoient fait. Je luy offris pour cela ma tente avec les tapis & les coussins que j'avois encore avec moy, & dont je m'estois servi dans mes voyages de terre, & je luy promis d'ouvrir en sa faveur le tonneau de vin du Rhin dont Madame la Generale m'avoit fait present, & méme de trouver encore pour la collation demi-douzaine de bouteilles de vin de Mante, & autant de celuy de Schiras. Il fut ravi de l'offre que je luy fis, & aussi-tost nous fûmes en terre pour faire dresser la tente, ce qui nous donna de la peine, parce que nous ne trouvâmes point de place qui fût unie seulement de la grandeur de la tente; mais nos matelots en firent une proche de la riviere, d'où l'on pouvoit en mangeant contempler ces hautes montagnes & ces rochers escarpez où l'on voit sauter de costé & d'autre des boucs & des chévres. Le lendemain sur les neuf à dix heures du matin il y avoit du plaisir de voir tous les conviez chacun dans leurs chaloupes, l'un avec des trompetes & des tambours, l'autre avec des violons & autres instrumens de Musique, ce qui n'auroit pû se faire si le Vice-Admiral eut traitté dans le vaisseau où toutes ces sortes de gens n'auroient pû venir. Comme le festin se fit donc en terre la plus grande partie des Dames, tant Angloises que Hollandoises qui étoient dans la flote, y vinrent aussi sans estre priées, & ainsi au lieu d'une table il en fallut trois, & tel croyoit manger sous la tente & à l'ombre qui fut obligé par bien-seance de ceder sa place aux Dames. Pendant le repas il y eut grand bruit de trompetes & autres instrumens musicaux, & à chaque santé tous les canons des vaisseaux faisoient leur decharge. La premiere qui fut buë fut celle du Roy d'Angleterre, aprés laquelle suivirent celles des Estats Generaux, du Prince d'Orange & des Compagnies, & ensuite on vint aux santez des principaux Officiers des deux flotes & de quelques autres particuliers. Sur la fin du repas & comme nous estions prests de retourner à bord, il arriva un mal-heur qui modera un peu la joye de toute la Compagnie. Le trompete de l'Admiral ayant bû un peu plus qu'il ne falloit, monta sur une haute roche

pour

pour sonner de la trompete, & de temps en temps il faisoit rouler de grosses pierres en bas. Quoy qu'on lui pût crier pour l'en empescher, parce qu'on voyoit bien qu'il en pourroit arriver quelque mal-heur, il ne laissa pas de continuer y trouvant quelque divertissement, & enfin il en laissa aller une qui estoit fort grosse, & qui sautant de roche en roche vint passer au travers de la tente, où elle rompit une canevete de vin & tua un petit garçon né à Batavia de pere & mere Hollandois. On l'envoyoit en Hollande pour bien apprendre la langue & à lire & à écrire. Car ces enfans bien qu'ils naissent de pere & mere qui sont venus d'Hollande n'apprennent jamais bien le Hollandois tandis qu'ils demeurent à Batavia, estant élevez parmi les serviteurs & les servantes qui sont des esclaves, & qui s'adonnent plûtost à la langue Portugaise qu'à la Hollandoise. Ces enfans apprennent aussi parmi eux mille méchancetez, & dès l'âge de neuf à dix ans ils en sçavent plus en matiere de lubricité que des garçons de vingt ans en Europe. Aprés avoir fait enterrer l'enfant on se retira plûtost à bord que l'on n'auroit fait, & on fut fâché qu'une journée qui avoit esté si joyeuse eût une si triste conclusion.

Les deux jours suivans nous eûmes quantité de visites, & il n'y eût pas une Dame qui ne vint à nostre bord, & je crois que c'estoit moins pour l'égard de nos personnes, que pour voir si nous avions encore du vin de Rhin qu'elles avoient trouvé excellent au festin de nostre Vice-Admiral.

Aprés que nostre vaisseau eut esté vingt jours à l'ancre (car les autres qui arriverent plus tard eurent moins de temps à se rafraîchir) l'Admiral fit tirer trois coups de canon & mettre une grande banniere sur la poupe de son vaisseau, pour signal à tous les Capitaines & Pilotes de venir à son bord, où estant ils tinrent Conseil pour sçavoir quelle route on tiendroit pour la Hollande. La plus grande voix fut que l'on devoit plûtost tirer au Couchant qu'au Midy, parce que la saison pour naviger estoit fort avancée, & que tirant vers les Indes Occidentales nous trouverions les vents propres pour la Hollande; mais il arriva tout le contraire. Car dés que nous eûmes passé la ligne nous trouvâmes des vents tout autres que nos Pilotes ne s'estoient imaginez, ce qui fut cause que dans la suite il

nous fallut aller jusqu'au soixante-quatriéme degré à la hauteur de l'Islande, & revenir ainsi en Hollande par le Nord.

## CHAPITRE XXIX.

*La flote Hollandoise part de l'Isle de Sainte-Helene, & l'Auteur arrive heureusement avec elle en Hollande.*

LE jour d'aprés le conseil tenu l'Admiral fit tirer les trois coups de partance, & sur les dix heures du soir toute la flote fut à la voile. Les Anglois demeurerent encore-là, & nous ne pûmes sçavoir pourquoy, à moins que ce ne fût pour tâcher d'avoir un de leurs matelots, qui ayant esté mal-traité de son Pilote & estant un jour allé en terre avec luy pour prendre de l'eau le tua de deux coups de poignard, aprés quoy il se sauva dans la montagne. S'il y est demeuré il y aura mal passé son temps, n'y ayant aucune habitation dans l'Isle. Trois jours aprés nostre depart de sainte-Helene on commença tous les matins & tous les soirs de faire la priere; mais je remarquay que l'on n'en fit aucune pendant les vingt-deux jours que nous fûmes à la rade; ce que je trouvay étrange, comme si l'on n'estoit pas autant obligé de prier Dieu hors du danger que dans le danger.

L'onziéme jour de nôtre départ nous passâmes sous la ligne avec un vent favorable. Je sçay que plusieurs ont écrit que sous la ligne il y fait des chaleurs insupportables, & que l'eau & une partie des vivres s'empuantissent. Mais nous n'éprouvâmes rien de tout cela, & nous souffrîmes ailleurs dans le voyage des chaleurs bien plus grandes. Je veux bien avouër que si un calme nous eut pris sous la ligne au lieu que nous eûmes le vent propice, nous nous serions plus sentis du chaud que nous ne fismes.

Aprés quelques jours de navigation nous en fûmes trois à passer une plage où la mer est toute pleine d'herbe dont la feüille ressemble aux feüilles d'olivier. Cette herbe porte un fruit comme de grosses groseilles blanches, mais il n'y a rien

dedans. Enfin aprés plusieurs autres journées de navigation nous découvrîmes les costes d'Islande, & puis l'Isle de Ferelle où la flote Hollandoise qui venoit au devant de nous nous attendoit, en tirant toûjours des coups de canon pour nous donner à connoître en quel lieu elle pouvoit estre. Dés que les deux flotes s'apperceurent chaque vaisseau fit la décharge de tout son canon, & vint chacun à son patron, de l'Admiral à l'Admiral, du Vice-Admiral au Vice-Admiral, & ainsi de tous les autres. Nous estions onze vaisseaux, il en vint aussi onze au devant de nous; & aprés que chacun eut reconnu le sien la premiere chose qu'on fit fut d'envoyer dans les vaisseaux qui venoient des Indes quantité de rafraîchissemens, comme de tonneaux de biere, de viande fumée, de beurre, de fromage, de bon biscuit blanc, & pour chaque vaisseau un tonneau de vin du Rhin avec du vin de France & du vin d'Espagne. Aussi-tost que ces vivres furent dans nostre vaisseau, les soldats & les matelots prirent trois ou quatre de ces tonneaux de biere qu'ils mirent auprés du grand mast sur le fond l'enfonçant avec un boulet de canon, & ce fut à qui boiroit le mieux. Il en alla de méme du manger; car & la boisson & les vivres pendant le reste du voyage furent à la discretion de tous ceux du vaisseau. Le lendemain chaque Pilote se démit de sa charge, & remit le commandement aux Pilotes que l'on avoit amenez. Il y en avoit trois pour chaque vaisseau, & l'on fait choix pour cela de vieux Pilotes de soixante à quatre-vingts ans, qui connoissent parfaitement ces mers-là & comme les bancs de sable ont changé cette méme année.

Le jour suivant l'Admiral du convoy fit tirer trois coups de canon & mettre la banniere sur la poupe, pour avertir qu'il falloit que tous les Officiers tant d'une flote que de l'autre vinssent au Conseil. C'est où l'on porte tous les procez & toutes les procedures qui ont esté faites contre ceux qui ont malversé dans le voyage, & le tout estant revû, selon qu'ils en jugent le jour d'aprés on amene de chaque vaisseau les coupables & on en fait justice. Autrefois on les menoit jusques en Hollande; mais y estans il se trouvoit des amis qui obtenoient leur grace & ils sortoient tous absous. Mais à present chacun est en crainte n'y ayant plus de pardon, ce qui est cause que les soldats & matelots ne s'emportent plus comme ils faisoient

cy-devant à des insolences & à des mutineries sur la route. Il y en eut deux de nostre flote de pendus pour avoir donné des coups de coûteau à des Officiers; plusieurs eurent la cale & des coups de corde devant le grand mast, & à d'autres leurs gages furent confisquez.

Nous passâmes au travers de la flote des pescheurs de hareng, & ils ne manquerent pas d'en apporter à chaque vaisseau des tonnes plaines. Les Capitaines leur firent present de ris, de poivre, & d'autres épiceries.

Dés que nous eûmes apperçû les costes d'Hollande, tous les matelots de nostre flote qui avoient esté avec celle qui fut assieger les Manilles, de joye qu'ils eurent de revoir leur païs mirent quantité de cierges gros & petits autour de la poupe & de la prouë du vaisseau, où le vent quand ils furent allumez ne les pouvoit pas éteindre. Il y en eut de la sorte dans cinq ou six vaisseaux, ce qui rendoit une si extraordinaire clarté que toute la flote en fut effrayée. Sur nostre vaisseau seul il y avoit plus de dix-sept cens de ces cierges tant gros que petits. Ces matelots les avoient gardez depuis les Manilles d'où ils en emporterent une grande quantité, de méme que de Ponté de Galle dans l'Isle de Ceylan. Car estant en terre ils furent piller & brûler quelques Convents qui estoient à la campagne; & comme dans toutes les Indes la cire est à grand marché & se blanchit aisément, chaque Maison Religieuse avoit toûjours grande provision de cierges, parce que les jours de festes on en allumoit toûjours grande quantité devant le grand-autel & dans toutes les chapelles. Ainsi le moindre de ces matelots Hollandois eut trente ou quarante de ces cierges pour sa part, & il y en eut qui en avoient de gros comme la cuisse.

L'ordre estoit selon la coûtume que nostre vaisseau comme Vice-Admiral devoit venir en Zelande. Nous fûmes sur la coste sept jours entiers sans pouvoir entrer devant Flessingue, à cause du sable qui change souvent de place. Aussi tost que nous eûmes jetté l'ancre plus de cinquante petites barques vinrent autour de nostre vaisseau, mais s'en tenant un peu loin & leur estant deffendu d'en approcher. Chacun alors se mit à crier & à demander le nom des personnes pour porter à leurs parens & amis les nouvelles de leur arrivée.

Le lendemain que nous eûmes moüille devant Flessingue, deux des Messieurs de la Compagnie vinrent à nostre bord pour faire la bien-venuë à un chacun, & leur recommander de bien fermer tous leurs coffres & de mettre leur marque dessus. On porta alors le tout dans une Sale de la Maison des Indes, & on donna le jour que chacun devoit aller retirer ce qui luy appartenoit. C'est la coûtume qu'avant qu'on rende les coffres on les ouvre pour les visiter, depeur qu'il n'y ait quelque chose de contrebande.

Ces deux Messieurs firent venir tous ceux du vaisseau entre la poupe & le gros mast, & prenant le Capitaine qu'ils mirent à leur costé en face de tout le monde; Messieurs, dirent ils à tous ceux du vaisseau, nous vous commandons de la part de Messieurs les Directeurs de nous dire si le Capitaine vous a mal-traitez dans ce voyage. Ces gens-là qui auroient voulu estre déja à terre, où la pluspart voyoient pere ou mere, freres ou sœurs, ou amis qui les attendoient, se mirent tous à crier que le Capitaine estoit brave homme, qu'il sçavoit bien faire le profit de la Compagnie & le sien aussi, & que si en partant de Batavia Dieu les en eut délivrez ils en auroient esté plus joyeux dans le voyage. A l'instant sans autres discours ils sauterent tous dans les chaloupes & furent à terre, où ils receurent quantité de baisers & d'accolades, & aussi-tost chacun courut au cabaret. C'est où se retirent d'abord dans ces débarquemens la pluspart des soldats & des matelots, & ils n'en sortent point d'ordinaire que pour aller prendre leurs hardes & pour recevoir leur paye, ou pour reprendre party. On a vû de ces soldats & matelots qui reviennent des Indes dépenser en deux mois en débauches continuelles prés de mille écus, qu'ils avoient eu bien de la peine à gagner en quinze ou vingt ans à servir la Compagnie. J'ay connu un matelot à Middelbourg qui dans une débauche cassa pour deux cens cinquante livres de verre en buvant à la santé de ses amis. Mais les maistres de cabaret n'ont pas tout l'argent de ces gens-là, & les filles de joye en ont aussi leur part.

Les deux Messieurs les Directeurs de la Compagnie qui estoient venus à bord aussi-tost que l'ancre fut jettée, pour donner lience à tout l'équipage d'aller à terre & ordonner des gens pour la garde du vaisseau, me firent d'abord l'honneur

de me venir ſalüer, & j'en receus beaucoup de careſſes. Ils firent apporter en méme-temps la collation, & en buvant à ma ſanté me prierent de leur dire ſi je n'avois point à me plaindre d'aucun des Officiers du vaiſſeau. Je leur dis qu'au contraire j'avois tout ſujet de m'en loüer, qu'ils m'avoient tous traité fort civilement, & que je rendois grace à Monſieur le Vice-Admiral & au Capitaine & à tous les marchands du vaiſſeau de la bonne amitié qu'ils m'avoient témoignée pendant le voyage. Car il faut remarquer qu'outre le Vice-Admiral nous avions un Capitaine au deſſous de luy. Les Directeurs me témoignant qu'ils eſtoient bien aiſes que j'eſtois ſatisfait du traitement que j'avois receu, me dirent que ſi j'avois quelques coffres je n'avois qu'à y faire mettre ma marque, & qu'ils auroient ſoin de les faire porter dans la Maiſon de la Compagnie à Middelbourg où je pouvois les venir reprendre dans quatre jours. Il leur faut bien ce temps-là pour decharger une partie de ce qui eſt dans le vaiſſeau, qui ne peut aller à Middelbourg avec toute ſa charge. Je les remerciay de leur bonne volonté, & ayant fait mettre ma marque à mes coffres je ſortis du vaiſſeau & fus par terre à Middelbourg. C'eſtoit l'année que l'on y tenoit la Chambre generale; car on la tient quatre années de ſuite à Amſterdam, & deux années à Middelbourg. La raiſon de cela eſt qu'Amſterdam a la moitié dans la Compagnie, Middelbourg un quart, & Roterdam, Delft, Horne & Encuſe chacun un ſeiziéme, la Compagnie n'eſtant pas tenuë de tenir la Chambre dans aucune de ces quatre dernieres villes qui ne font qu'un quart, & qui n'ont droit que d'avoir tous les ans un vaiſſeau entre elles quatre, une année à Roterdam, une année à Delft, & ainſi des autres. Par la méme raiſon Amſterdam a huit Directeurs, Middelbourg quatre, & les autres quatre villes chacun le ſien, ce qui fait le nombre de ſeize, bien que l'on parle toûjours de dix-ſept Directeurs, parce que le Preſident a deux voix.

Le quatriéme jour de mon arrivée à Middelbourg je fus à la Maiſon des Indes, où je trouvay deux de ces Meſſieurs les Directeurs qui eſtoient déja occupez à faire délivrer les coffres à ceux à qui ils appartenoient, & dés qu'ils m'eurent vû ils me dirent que je reconnuſſe ce qui eſtoit à moy; ce que je fis prenant en méme-temps les clefs de mes coffres pour les leur re-

mettre entre les mains, afin qu'ils viſſent eux-mémes ſi j'apportois quelque choſe contre la deffenſe. De ces deux Meſſieurs l'un eſtoit de Zelande, & l'autre de Horne, & ce dernier prit les clefs pour faire ouvrir mes coffres. Mais le Directeur Zelandois plus civil que celuy de Northollande prenant la parole, luy dit que j'eſtois libre, que je ne dépendois point de la Compagnie, & qu'elle m'avoit accordé le paſſage de ſon bon gré. En méme-temps mes clefs me furent renduës, & l'on ordonna à un des gens du magaſin de faire venir des traîneaux, dont l'on ſe ſert en Hollande au lieu de charettes, pour charger mes coffres. Je diray en paſſant que ce n'eſt pas dans cette rencontre ſeulement que j'ay remarqué, que plus on s'approche du Nord moins on trouve de civilité & d'honnêteté parmi les gens, & que les eſprits ſuivent la rudeſſe & l'apreté du climat.

Dés le ſoir méme Meſſieurs les Directeurs me firent l'honneur de m'envoyer un de leurs Officiers pour me prier de dîner avec eux le lendemain. Pluſieurs des Intereſſez de la Compagnie furent du repas, & je crois qu'ils s'y trouverent moins pour la bonne-chere que pour m'entendre parler, s'imaginant bien que je pourrois ſçavoir pluſieurs choſes touchant le negoce particulier que les commis de la Compagnie font dans les Indes. Ils ne ſe trompoient pas, & je veux bien avoüer qu'on ne peut eſtre mieux inſtruit que je le ſuis de toutes les manieres par leſquelles ces commis qui ont le commandement des Comptoirs en Perſe & aux Indes ſçavent s'enrichir. Car ils ne reviennnent point en Hollande les mains vuides, & quand ils ne rapportent que cent ou cent cinquante mille florins, ils content cela pour peu de choſe. J'en ay connu pluſieurs qui ont amaſſé juſqu'à ſix cens & ſept cens mille florins, comme entr'autres le ſieur Nicolas Obrechit qui eſtoit Chef des Comptoirs des Hollandois tant à Iſpahan qu'à Ormus & autres lieux de la Perſe depuis 1635. juſqu'à 1640. Ceux qui eſtoient ſes amis & qui avoient fait negoce avec luy faiſoient compte qu'il emportoit plus de quinze mille tomans qui font environ ſix cens quatre-vingt dix mille livres, ſans compter ce qu'il a dépenſé dans les goutes dont il eſtoit travaillé, & à d'autres maladies qui viennent plûtoſt du commerce avec les Courtiſanes de Perſe que de la peine qu'on a à faire emballer

la ſoye, à la faire peſer, à voir ſi elle eſt égale, & s'il n'y a point quelque méchant écheveau mélé parmi de la bonne. Le ſieur Obrechit pouvoit bien faire de grandes dépenſes; car il faiſoit de grands gains, mais peu permis & approuvez entre les honneſtes-gens. Toutes les épiceries, les ſucres, & autres marchandiſes de la Compagnie ſe vendent en gros, & d'ordinaire à Ormus ou Gomron, & cela va tous les ans à quinze ou ſeize tonnes d'or, chaque tonne eſtant de cent mille guldes qui font de noſtre monnoye cent vingt mille livres, & les ſeize tonnes d'or un million neuf cens vingt mille livres. Le ſieur Obrechit ne vendoit point toutes ces marchandiſes qu'il n'y eût pour luy tous les ans quatre-vingt ou cent mille guldes, que les marchands Perſiens luy faiſoient preſenter ſous main par le Couratier, afin qu'il laiſſât aller les marchandiſes à bas prix. Mais il n'eſt pas l'inventeur de ce beau moyen de s'enrichir, d'autres l'ont pratiqué avant lui, & depuis luy encore d'autres l'ont mis en uſage, comme ont fait particulierement les ſieurs Conſtant & Van-wuk.

Deplus il y a encore le profit que ces Meſſieurs-là font ſur la ſoye. Il eſt vray que depuis quelques années la Compagnie ne fait pas tant de cas de la ſoye de Perſe comme elle faiſoit auparavant, parce qu'elle n'a pas tant de débit dans le Japon qu'elle en auroit eu ſi le negoce eut continué comme il eſtoit dans les années 1636. & 1637. Tous les Chefs de Comptoir qui ſont venus depuis Obrechit auroient pû s'enrichir autant que luy; car dans les deux années ſuſdites la ſoye fut chere dans le Japon, parce que ceux de la Chine & de Tunquin ayant alors la guerre avec les Hollandois, ceux-cy les empeſchoient de negocier au Japon, & les Chinois & Tunquinois ne pouvoient avoir de la ſoye que de la main des Hollandois. Quoy qu'elle coûte il faut qu'ils en ayent pour s'habiller, ne ſe ſervant point d'autres étofes pour leur vêtement. Ce fut donc dans ces deux années 1636 & 1637. que le ſieur Obrechit emplit ſa bourſe; car au lieu de cinq ou ſix cens balles de ſoye, ce qui eſt le plus qu'ils reçoivent du Roy de Perſe, le General de Batavia & ſon Conſeil luy écrivirent, qu'à quelque prix que ce fût il falloit qu'il leur en envoyât deux mille charges. J'ay parlé au premier volume de mes relations de l'accord fait entre

tre le Roy de Perſe & la Compagnie Hollandoiſe ; & j'ay fait auſſi mention à ce ſujet du peu de ſuccez de la negociation des Ambaſſadeurs de Holſtein, dequoy le Secretaire de cette Ambaſſade ne s'eſt pas ſans doute vanté dans la relation qu'il a donnée au public. C'eſt pourquoy de peur d'ennuyer le Lecteur je n'uſeray point icy de repetition, & je luy feray ſeulement ſouvenir que l'arrivée de ces Ambaſſadeurs qui donna de la peur & de la jalouſie aux Hollandois, fut cauſe que ceux-cy hauſſerent tellement le prix de la ſoye qu'ils ôterent l'envie à toute autre nation d'encherir au deſſus d'eux.

Obrechit ayant donc receu ordre de Batavia pour deux mille charges de ſoye quoy qu'elle coûtat, & cette quantité eſtant tout ce que la Perſe en pouvoit fournir, comme il avoir de l'eſprit & qu'il aimoit le gain ſur toutes choſes, il ſçeut ſi bien s'intriguer avec les Armeniens & autres marchands de Perſe, qu'il fit les deux mille charges de ſoye qu'on luy demandoit. Il eſt vray que hors les cinq ou ſix cens charges que les Hollandois reçoivent du Roy ſelon l'accord fait entre ſa Majeſté & la Compagnie, il fallut qu'Obrechit payât cherement les autres, & il les acheta des Armeniens qui les luy vendirent ſur le pied de ce qu'ils les auroient venduës à Alep ou à Smyrne. Dans ces deux années il n'y a point eu de charge de ſoye dont il n'ait mis quatre tomans dans ſa bourſe, & il y a eu telle charge qu'il diſoit luy coûter ſoixante tomans. On luy repreſentoit bien qu'il valoit mieux ne pas envoyer une ſi grande quantité de ſoye que de l'acheter ſi chere, & que les marchands du païs tant Chrétiens que Mahometans ſe mocquoient de luy, mais il ne répondoit autre choſe ſinon qu'il falloit faire le commandement de la Compagnie. Un jour me trouvant ſeul avec luy & nous entretenant enſemble de mes voyages, il me dit qu'il s'étonnoit fort voyant que je ſçavois la plus grande partie du negoce de l'Aſie, comment je prenois tant de peine dans mes longs voyages ; que je ferois bien mieux de ſervir la Compagnie, & que ſi je voulois il m'envoyeroit pour ſon compte aux mines de diamans ; mais je croy que ç'auroit eſté pour le ſien particulier. Comme je l'eus remercié de ſa bonne volonté, & que je luy eus témoigné que je n'avois pas ce deſſein-là, il me repartit que je ne ſçavois pas ce que je refuſois, que j'en tirerois un grand avantage, & que dans ſon

Comptoir avec un trait de plume & en changeant un chifre il gagnoit ce qu'il vouloit. Je luy repliquay que trois ou quatre fois on avoit fait mon horoſcope, & que toutes les fois on s'eſtoit trouvé d'accord que je vivrois long-temps, & qu'ainſi ſi je pouvois gagner du bien je le voulois gagner honneſtement & avec peine comme Dieu me l'ordonnoit, afin de le pouvoir poſſeder avec plus de ſeureté & de repos d'eſprit le reſte de mes jours, & que mes heritiers puſſent auſſi en joüir paiſiblement. Si nous n'en uſions de la ſorte, pourſuivit-il, nous ſerions miſerables; car les gages que la Compagnie nous donne ne ſuffiroient pas pour nous habiller. Au retour d'un de mes voyages je le fus voir à un village dont il portoit le nom à une lieuë de la Haye. Je le vis languiſſant dans ſon lit affligé de pluſieurs maux, & je crois qu'il ſe ſouvint bien alors de ce que je luy avois dit à Iſpahan.

Je reviens à Meſſieurs les Directeurs & à ceux de leur Compagnie avec qui je dînay à Middelbourg. Ils auroient bien voulu la pluſpart que je les euſſe entretenus de la maniere dont les commis de la Compagnie ſe gouvernoient en Perſe & aux Indes; & d'autres ſouhaitoient que je leur parlaſſe de mes voyages. J'aimay mieux ſatisfaire aux derniers, & je laiſſay-là le diſcours du negoce. Il eſt vray que ſi je ne me fuſſe point douté de la fourbe qu'ils me firent depuis, je leur aurois dit peut-eſtre pluſieurs choſes dont ils auroient pû faire leur profit. Car dans l'eſpace de quarante ans que j'ay inceſſamment frequenté la Perſe & les Indes, il n'y a eu guere de gens au ſervice de la Compagnie qui ne m'ayent dit toutes les ſubtilitez dont ils ſe ſervoient pour avoir de l'argent. En revanche de cette confidence quand ils eſtoient preſts de retourner en leur païs, je tâchois de leur fournir quelque bonne partie de diamans qui ne tiennent point de place. Si j'avois donc declaré alors à ces Meſſieurs ce que je ſçavois ſur cette matiere, ils auroient beaucoup gagné en liſant le long memoire que j'en aurois fait, & en découvrant les fourberies de leurs ſerviteurs & en me faiſant droit, leur conſcience ne ſeroit pas chargée comme elle l'eſt des 17500. florins que le General Vanderling & ſon Conſeil m'ont fait ſaiſir à Batavia. Ce qui m'étonne le plus eſt, comme je l'ay remarqué ailleurs, que lorſque le General & ſon Conſeil me prirent ce qui eſtoit

provenu de ces 17500. florins, ils me firent cent proteſtations que je ſerois payé auſſi-toſt que j'aurois mis pied à terre en Hollande, ce qui ne fut point du tout executé nonobſtant toutes les précautions que je pûs prendre pour cela. Car en ſortant du feſtin qu'on fait à Batavia au depart de la flote je pris quatre témoins de la choſe, qui furent noſtre Vice-Admiral & trois marchands, auſquels en prenant congé du General & du Conſeil je dis haut en leur preſence, qu'ils me ſeroient témoins ſi Dieu nous faiſoit la grace d'arriver en Hollande ou en Zelande, & qu'ils ſe ſouviendroient que Monſieur le General & ſon Conſeil ne me donnoient pas à mon depart ce qu'ils m'avoient promis, qui eſtoit un écrit que je puſſe montrer aux Directeurs de la Compagnie, par lequel ils viſſent comme il m'eſtoit dû 17500. florins qu'ils me devoient payer à mon arrivée. La réponſe du General fut de prendre un verre de vin pour boire à mon bon voyage, en m'aſſurant que l'écrit ſeroit plûtoſt que moy en Hollande. Meſſieurs les Directeurs pour ſe deffendre de me payer, me dirent que le General ni le Conſeil ne leur avoient rien écrit de cette affaire, & que lorſqu'ils en auroient eu avis ils me payeroient incontinent. Enfin je fus obligé de leur faire un procez qui dura deux ans avant que de pouvoir trouver ni à Amſterdam ni à la Haye un Notaire pour aller leur ſignifier un proteſt, tout le monde les craignant eſtant Juges & parties. Pendant ces deux ans j'entray pluſieurs fois dans leur aſſemblée, où ils me donnoient toûjours quelque eſperance, mais au fond ils ſe mocquoient de moy. Je ne me ſuis jamais guere trompé en regardant un homme en face, & je connois à peu prés ce qu'il a dans l'ame. Je remarquay pluſieurs de ces Meſſieurs qui avoient la mine d'aimer fort leur intereſt & de ſe ſoucier peu de celuy d'autruy, & entr'autres il ſe trouva un jeune-homme qui eſtoit-là pour Meſſieurs d'Encuſe & qui me regardoit fort. Aprés m'avoir quelque temps conſideré il me demanda pourquoy j'avois eſté à Batavia où les étrangers n'avoient rien à faire. Je luy répondis que tous ces Meſſieurs en eſtoient aſſez inſtruits, & que puiſqu'il eſtoit le ſeul qui l'ignoroit ſa barbe eſtoit trop jeune pour m'obliger de luy en rendre compte. Comme leur procedé me fâchoit & que j'eſtois en colere de me voir traité ſi injuſtement, j'ajoûté en parlant à ce jeune-

homme, qu'il ſeroit mieux à Encuſe à vendre ſon beurre & ſon fromage que d'eſtre à la place où il eſtoit. Monſieur le Preſident m'interrompant doucement me dit qu'il ne falloit offenſer perſonne; à quoy je repliquay que j'en avois trop vû pour rendre ainſi compte de mes actions, & que ce que j'avois eſté à Goa & à Batavia, ç'avoit eſté à la priere du Chef du Comptoir de Mingrela & dans le ſeul deſſein de rendre ſervice à la Compagnie. Ce diſcours fini le Preſident me pria de ſortir pour un peu de temps, ce que je fis; puis eſtant rentré il me dit qu'il ne ſçavoit encore rien de cette affaire; mais que tous ces Meſſieurs croyoient bien que je n'en demeurerois pas-là, que je ferois encore quelque voyage en Aſie, & que comme je me loüois fort du bon traitement que j'avois receu ſur leurs vaiſſeaux à mon retour, ils m'offroient une autre fois mon paſſage, & qu'ils donneroient ordre que je ſerois encore mieux traitté qu'auparavant; qu'auſſi-toſt que je ſerois arrivé à Batavia je ſerois payé, qu'ils envoyeroient commandement pour cela au General & à ſon Conſeil, & que je pourrois m'embarquer ſur le premier vaiſſeau qui partiroit pour Surate ou pour Ormus. Je remerciay ces Meſſieurs de toutes leurs belles offres, & leur dis que j'aimois mieux faire trois voyages par terre qu'un ſeul voyage par mer. Pour concluſion au bout de cinq ans Meſſieurs les Directeurs écrivirent à mon frere (car j'eſtois alors retourné aux Indes) que s'il vouloit prendre dix mille livres il pouvoit les venir recevoir pour tout ce qui m'eſtoit dû; ce que mon frere fit, & il leur donna quittance de tout ce qu'ils me devoient. Je laiſſe au Lecteur à juger de l'équité & de la conſcience de ces Meſſieurs-là. Car enfin ils me devoient les 17500. florins, ou ils ne me les devoient pas. S'ils ne me les devoient pas, pourquoy me payer dix mille livres? Et s'ils me les devoient, pourquoy ne me les payer pas entierement? Je ne ſuis pas le ſeul à qui ils ont fait de ſemblables injuſtices; j'en ſçais beaucoup d'autres & de plus grandes, & dont le recit ne leur ſeroit pas avantageux.

Voilà quel fut mon retour des Indes en l'année 1649. & la ſeule fois que j'en ſuis revenu par l'Ocean, ayant fait comme j'ay dit, tous mes voyages d'Aſie par terre en allant & en revenant, contant comme pour rien la courte navigation de la Mediterranée, & mon premier voyage ayant eſté entierement

par terre, depuis Paris, par l'Allemagne, & la Hongrie jusqu'à Constantinople, où je me rendis aussi au retour de mon dernier voyage l'an 1669. De Constantinople je fus à Smyrne où je m'embarquay pour Ligorne, & de Ligorne je vins par terre à Gennes, de Gennes à Turin, & de Turin à Paris, où j'apportay au Roy cette belle partie de diamans dont j'ay parlé au discours des pierreries. Sa Majesté eut la bonté de me faire un accüeil tres-favorable, & ç'a esté une glorieuse conclusion de mes longs voyages, dans lesquels j'ay toûjours eu pour mon premier but de ne rien épargner pour faire connoître à ces grands Monarques de l'Asie, qu'il y en a un plus grand qu'eux tous dans l'Europe, & que nostre Roy les surpasse infiniment & en puissance & en gloire.

Mes premieres pensées en me voyant à Paris de retour de mon sixiéme voyage, furent de rendre graces à Dieu de m'avoir conservé parmi tant de perils que j'ay courus par mer & par terre & dans des regions si éloignées durant l'espace de quarante années.

FIN.

# PRIVILEGE DV ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux ou leurs Lieutenans, & tous autres qu'il appartiendra, Salut; Nostre bien-amé JEAN BAPTISTE TAVERNIER Escuyer Baron d'Aubonne, Nous ayant fait remontrer, qu'il a composé un Livre qui a pour titre; *Six voyages faits en Turquie, en Perse, & aux Indes*, pendant l'espace de quarante ans & par toutes les routes que l'on peut tenir, lequel il desireroit faire imprimer & debiter, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres à ce necessaires humblement requerant icelles. A CES CAUSES avons permis & permettons à l'Exposant de faire imprimer le susdit Livre, en tel volume, marge ou caractere qu'il advisera, iceluy vendre & debiter par tout nostre Royaume païs & terres de nostre obeïssance, durant le temps de quinze années à commencer du jour que ladite impression sera parachevée; pendant lequel temps, Faisons tres-expresses inhibitions & deffenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, vendre ny debiter ledit Livre, ny le réimprimer, si ce n'est du consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux contrevenans de trois mil livres d'amande applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de nostre Ville de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, de confiscation des Exemplaires contre-faits, & de tous despens, dommages & interests; à la charge de mettre deux Exemplaires dudit Livre en nostre Bibliotheque publique, un en celle de nostre Cabinet en nostre Château du Louvre, & un en celle de nostre trescher & feal Chevalier & Chancelier de France le Sieur Daligre avant que l'exposer en vente, à peine de nullité des

presentes, qui seront enregistrées où il appartiendra ; Et en mettant au commencement & à la fin d'icelles un Extrait Voulons qu'elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & de leur contenu faire joüir l'Exposant plainement & paisiblement. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes tous exploits & autres actes necessaires sans autres permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & autres choses à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le septiéme jour d'Octobre, l'an de Grace mil six cens soixante & quinze, Et de nostre Regne le trente-troisiéme. Par le Roy en son Conseil,

DESVIEUX.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 14. Novembre 1675. suivant l'Arrest du Parlement des 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665.*

Signé, THIERRY Syndic.

Et ledit Sieur JEAN BAPTISTE TAVERNIER Escuyer Baron d'Aubonne a cedé & transporté son Privilege à GERVAIS CLOUZIER, & CLAUDE BARBIN, Marchands Libraires suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le premier Octobre 1676.*